HISTOIRE
DE L'ANATOMIE
ET
DE LA CHIRURGIE.

TOME PREMIER.



HISTOIRE DE L'ANATOMIE ET DE LA CHIRURGIE,

CONTENANT

L'origine & les progrès de ces Sciences; avec un Tableau Chronologique des principales Découvertes, & un Catalogue des ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie, des Mémoires Académiques, des Dissertations insérées dans les Journaux, & de la plupart des Theses qui ont été soutenues dans les Facultés de Médecine de l'Europe :

Par M. PORTAL,

Lecteur du Roi, & Professeur de Médecine au Collége Royal de France, Professeur d'Anatomie de Monseigneur le Dauphin, de l'Académie Royale des Sciences, &c. &c. &c.

Ex his enim patebit, quot res quæ vulgò, ob historiæ ignorationem, repertæ à posterioribus credebantur, quanto antea propositæ fuerint : *Morgagni, Epistola ad Valsalvæ tract. de aure.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Quai des Augustins.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

HIST[illegible]

DE L'ANATOM[illegible]

ET

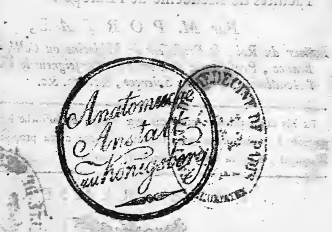
DE LA CHIRURG[illegible]

CONTENANT

L'origine & les progrès de ces Sciences; [illegible] Tableau Chronologique des principaux [illegible] res, & un Catalogue des ouvrages d'Ana[illegible] de Chirurgie, des Mémoires Académiques [illegible] Dissertations insérées dans les Journaux [illegible] plupart des Thèses qui ont été soutenues [illegible] Facultés de Médecine de l'Europe :

Par M. PORTAL,

[illegible] du Roi, [illegible] Médecine ou de [illegible] Professeur [illegible]



A PARIS,

Chez P. Fr. Didot le jeune, Quai des [illegible]

M. DCC. LX[illegible]



A

MONSEIGNEUR

LE DUC DE LA VRILLIERE,

COMTE DE SAINT-FLORENTIN,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, &c. &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Je vous offre l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, avec un Tableau ſuccint des découvertes que les hommes de différents âges & de divers pays ont faites dans ces deux Sciences : elles ſont la baſe de l'art de guérir. Cependant le zele de ceux qui s'y ſont livrés a été traverſé par tant d'obſtacles, que les plus célébres Anatomiſtes ont été les hommes les plus malheureux. Les préjugés des Nations ignorantes, & des Peuples non encore policés,

en ont retardé les progrès ; ce n'est que sous ce Regne florissant, qu'elles ont été publiquement cultivées dans les Hôpitaux de France, & qu'on a généreusement récompensé ceux qui les ont enseignées avec succès. C'est à vous, MONSEIGNEUR, *que la Médecine est redevable de ces faveurs ; Ministre éclairé & sage d'un Roi qui trouve son bonheur dans celui de son Peuple ; vous savez employer la confiance dont il vous honore, à faciliter les progrès des Sciences, & sur-tout de celle qui a pour objet la conservation des hommes. Continuez,* MONSEIGNEUR, *d'honorer l'Anatomie & la Chirurgie de votre protection auprès du Trône ; & la Médecine acquerra chaque jour de nouvelles lumieres, qui tourneront à l'avantage du Prince & de ses Sujets.*

Je suis avec respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
PORTAL.

PRÉFACE.

L'Histoire de l'Anatomie remonte à la plus haute antiquité, & cette Science a été cultivée jusqu'à nous presque sans aucune interruption. Les Druides s'en occuperent d'abord, les Juifs la cultiverent ensuite, & les Grecs y ont fait les plus grands progrès; les Arabes l'avancerent peu, mais ils transmirent leurs connoissances aux Européens. Environ quatre cents ouvrages parurent dans ce long intervalle de tems; c'est-à-dire depuis le vingt-huitieme siecle du monde, jusqu'au douzieme après Jesus-Christ; les plus grands hommes se sont occupés de l'Anatomie depuis cette époque, & ils ont publié plus de douze mille ouvrages: j'ai entrepris d'en présenter le titre sous un seul tableau chronologique, d'en indiquer les éditions, d'extraire une partie de ce qu'ils contiennent d'original & de bon, & de donner l'histoire de l'Auteur auquel chaque ouvrage appartient; d'applaudir à ses travaux lorsque je les croirois utiles, & de les censurer lorsqu'ils me paroîtroient peu exacts.

L'exécution de ce projet me paroissoit d'autant plus importante, que je trouvois des remarques intéressantes dans des livres que l'ignorance ou l'oisiveté des lecteurs avoit condamnés à un oubli préjudiciable à l'avancement de l'Art.

Comme la plûpart des Anatomistes ont écrit

ſur la Chirurgie, j'ai cru devoir réunir les deux parties, pour ne point tronquer l'hiſtoire des Auteurs. Mais dans tous mes jugements, je ne me ſuis point érigé en Critique, qui ne cherche que des défauts : ce perſonnage ſeroit odieux ; & de tels Critiques, dit M. de Senac, ſont des eſpeces d'inſectes qui s'attachent aux fruits de l'eſprit pour les flétrir ; leur venin rejaillit enfin ſur eux-mêmes.

Pour compoſer cette Hiſtoire, je me ſuis procuré tous les ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie de la Bibliotheque du Roi, la plus riche de l'Europe ; M. Capperonier, un des plus ſavans Bibliographes de nos jours, a bien voulu me les communiquer à meſure qu'ils m'étoient néceſſaires. J'ai conſulté ceux qui ſe trouvent aux Bibliotheques de S. Germain, de S. Victor, & de Sainte Geneviéve : MM. Laſſone & Morand m'en ont communiqué quelques-uns qui manquoient dans ces grandes Bibliotheques. C'eſt ainſi que je me ſuis procuré plus de dix mille volumes d'Anatomie ou de Chirurgie ; avantage dont je n'euſſe peut-être pû jouir dans aucune autre ville.

J'ai diviſé l'ouvrage en deux parties. La premiere traite de l'Hiſtoire ancienne, que j'étends juſqu'à Harvée. J'examine dans autant de chapitres particuliers les travaux des Juifs, des Grecs & des Arabes. La ſeconde partie concerne l'Anatomie moderne, & elle comprend l'Hiſtoire de tous les Auteurs d'Anatomie ou de Chirurgie qui ont vécu depuis Harvée juſqu'à nous.

Ces deux parties sont divisées en plusieurs époques. J'en ai établi cinq dans la premiere partie : Hippocrate, Galien, Vesale, Fabrice d'Aquapendente, Ambroise Paré. Je fixe treize époques dans la seconde partie, Harvée, Pecquet, Malpighi, Ruysch, Duverney, Morgagni, Winslow, Senac, Haller, Lieutaud, Dionis, Heister, Morand.

La Nature a produit dans tous les siecles de ces génies heureux, qui au-dessus des préjugés de leurs contemporains ont su l'étudier & l'approfondir au milieu des épaisses ténebres qui la cachoient à leurs regards. J'ai cru devoir dans mon Histoire, les distinguer de ces Ecrivains, qui, incapables de rien produire par eux-mêmes, se sont contentés de copier les livres des autres.

J'ai suivi un plan uniforme. L'histoire de l'Auteur précede le titre de ses ouvrages, auquel je joins les différentes éditions. J'extrais ce qu'il contient de notable, & j'en porte mon jugement. Je confronte les plagiats, & afin qu'on en puisse mieux juger, je les rapporte quelque fois en deux colonnes. J'ai suivi l'ordre chronologique de la publication des ouvrages, afin d'accorder avec plus de certitude les découvertes à leurs véritables Auteurs ; & l'histoire des faits m'a beaucoup plus occupé que celle des systêmes, qui, en offusquant la raison, ont tour à tour retardé les progrès des sciences : *Equidem doleo*, dit le célébre Albinus (1), *sæpe numero, quum commenta egregiè convellantur, afferri nova quæ*

(1) Acad. ad not. Lib. 1. Cap. XII.

convellantur, quæ deleat dies. Liberatur ab iis res physiologica; liberata, denuò gravatur... mutata inde quotidie, ingeniorum flatu impelli se passi sunt homines, patienturque. L'étendue de mes extraits est proportionnée à la célébrité qu'ont eu leurs ouvrages, ou dont ils m'ont paru dignes; le rang différent où le public a placé leurs Auteurs n'en impose plus après leur mort, leur esprit nous reste dans leurs écrits. C'est par ce reste non équivoque, que j'ai tâché d'apprécier leur mérite.

J'ai extrait de tous les mémoires des Académies & des Journaux de l'Europe, écrits en Latin ou en François, ce qu'ils contiennent de relatif à l'Anatomie & à la Chirurgie, & j'ai rapporté les titres des mémoires écrits en d'autres langues; ou si j'y ai joint quelques notices, c'est d'après les Bibliographes, ou d'après des personnes instruites de ces langues, que j'ai consultées.

Impartial dans la critique comme dans la louange, je ne me suis point laissé éblouir par les titres fastueux des Auteurs. L'esprit de Corps n'a aucun pouvoir sur moi. Je tiens à toutes les Facultés du monde par les sentiments de la plus haute vénération; mais je n'estime les Auteurs que par leurs ouvrages. Je fais peu de cas de ces Ecrivains qui, enthousiastes de leur patrie, veulent y trouver la source de toutes les découvertes : le flambeau du génie luit pour toutes les Nations.

Chaque âge a vu naître de grands hom-

mes ; & dans les tems de la plus profonde ignorance ont paru des ſujets qui euſſent honoré les ſiecles les plus éclairés. Chaque pays compte ſes ſavans : cependant il faut avouer que l'Italie, cette mere féconde des Sciences & des beaux Arts, a produit un plus grand nombre de bons Anatomiſtes que les Royaumes voiſins, & qu'il y a aujourd'hui de meilleurs Chirurgiens en France, que dans aucun autre lieu de l'Europe.

La réputation des Profeſſeurs n'eſt ſouvent fondée que ſur les préjugés de la jeuneſſe crédule qui les écoute. J'ai parcouru les ouvrages des maîtres & des diſciples, & tantôt j'ai fait voir que le maître n'avoit pû trouver un diſciple digne de lui, & tantôt que le diſciple auroit eu tout droit de ſe plaindre d'avoir ſuivi un tel maître.

Je n'ai pu m'empêcher de blâmer ces Médecins injuſtes qui refuſent aux Chirurgiens les découvertes qui leur ſont dues ; & on doit mépriſer les Chirurgiens ignorants & orgueilleux qui veulent rapporter à leur Corps ce qu'ils tiennent de la Médecine. Quelques Médecins connoîtront, en parcourant mon Hiſtoire, l'injuſtice des jugements qu'ils ont portés ſur des écrits des Chirurgiens ; mais ceux-ci apprendront que les plus grands Maîtres de l'Art qu'ils profeſſent, ſont redevables de leurs lumieres aux Médecins dont ils ont ſuivi les leçons, ou dont ils ont lu les écrits.

L'étude des anciens ouvrages eſt auſſi utile qu'agréable ; ſi l'on y découvre pluſieurs

objets qui passent pour nouveaux, l'on y trouve la trace de mille autres découvertes : & combien de faits perdus dans ces écrits, parcequ'on ne les lit plus ; je les ai consultés avec le plus grand avantage. En effet quel est l'Anatomiste ou le Chirurgien, quelqu'instruit qu'il soit dans l'Art qu'il exerce, qui ne profitera point en lisant les ouvrages de Galien : on y découvre mille découvertes que les Anatomistes qui lui ont succédé se sont attribuées, & on trouvera dans cet Auteur des descriptions plus exactes que dans beaucoup de livres modernes. Combien de Traités Elémentaires ont été publiés depuis, & sur-tout de nos jours, qui sont inférieurs, aux écrits de Galien : il n'y auroit qu'à les mettre en parallele pour faire une critique ignominieuse pour les Auteurs de ces nouveaux livres, & humiliante pour l'esprit humain.

On ne sauroit assez lire les ouvrages de Vesale, d'Eustache, de Fallope, d'Ambroise Paré, de Fabrice d'Aquapendente, & de tant d'autres dont le nom seul fait l'éloge.

Cependant l'Anatomie & la Chirurgie ont fait incomparablement plus de progrès dans l'espace d'un siecle, que dans celui de deux mille ans : on croiroit l'Anatomie une science nouvelle en lisant les ouvrages de Malpighi, de Ruysch, Duverney, Winslow, Lieutaud, &c., & la Chirurgie a changé de face depuis la fondation de l'Académie de Chirurgie de Paris. Une analyse détaillée de tous ces ouvrages modernes m'a parû nécessaire, c'est pourquoi je les ai comparés avec ceux des Anciens.

J'ai parlé des Auteurs vivans avec la même liberté que des morts, car je n'ai jamais craint de dire la vérité, parcequ'elle ne blesse que les ames foibles & vaines qui ne savent point que les fautes même des autres deviennent des leçons instructives, & que leurs travaux nous montrent la route qu'il faut suivre, & celles qui peuvent nous égarer.

J'ai refusé à Botal la découverte du trou ovale, pour la rendre à Galien qui en est le véritable Auteur; celle des vésicules séminales à Vidus Vidius & à Rondelet, pour l'accorder à Hippocrate : Vidus Vidius a connu les tubercules des valvules que le grand Morgani a attribuées à Arantius; Nicolas Massa a entrevu le trigone de la vessie décrit par M. Lieutaud; Arantius a donné une description des muscles des yeux presque aussi bonne que celle de Zinnius : le systême du célebre M. de Haller, sur l'irritabilité, est exposé dans les ouvrages de Glisson, mais M. de Haller l'a établi sur des expériences curieuses, nouvelles & décisives; le petit épiploon de M. Winslow est décrit & dépeint dans les ouvrages d'Eustache, &c. Enfin M. A. Petit donne dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, la description des ligamens ronds postérieurs de la matrice qu'il croit avoir découverts, quoiqu'ils soient décrits dans un nombre prodigieux d'Auteurs, &c. &c. Je ne dirai rien des Médecins qui ont entrevu la circulation avant Harvée, je me suis étendu fort au long sur cet objet : Libavius a parlé de la transfusion soixante ans avant Lower, à qui on en accorde l'invention, &c. &c. Char-

les Etienne a décrit le canal de la moëlle épiniere, Carpi la cloison du scrotum : la plûpart des muscles qu'on croit nouvellement découverts, ont été connus de Galien ; & on trouve dans les ouvrages de Fernel, un traité sur les vaisseaux sanguins, & dans ceux de Charles Etienne, une description des ligamens, qui eussent dû servir de base aux ouvrages que les Modernes ont publiés sur ces matieres.

Cependant bien loin de refuser aux Modernes le degré d'honneur qui leur est dû, j'ai eu la plus grande attention de leur attribuer tout ce qui leur appartient, en ménageant l'amour propre qui est commun à tous les hommes : j'ai eu les plus grands égards pour leur réputation, quoique je n'ignore pas qu'elle n'est souvent fondée que sur le préjugé ou sur la disette des Savans du même ordre : tel occupe aujourd'hui le premier rang parmi les Anatomistes, qui eut été inconnu s'il avoit été comtemporain des Malpighi & des Ruysch.

En général, dit M. de Haller, on a des connoissances moins étendues sur l'Anatomie de l'homme, qu'on n'en avoit il y a quarante ans ; en effet, tandis qu'on s'occupe à décrire une partie qu'on a découverte, on néglige de traiter de celles qui sont déja connues, comme si l'on étoit humilié de profiter des travaux d'autrui ; ainsi tel Livre renferme une des plus exactes descriptions, qui en contient un nombre prodigieux d'autres qui sont tronquées & inférieures à celles qu'en ont donné d'autres Anatomistes. Ce fait n'est malheureu-

ſement prouvé que par un trop grand nombre d'exemples : à peine cinq à ſix Auteurs de ce ſiecle ont ils pû ſe ſouſtraire au torrent dans lequel l'ignorance de l'Hiſtoire a dû les entraîner : MM. Morgagni, Sénac & Haller, ont retiré un ſi grand avantage de l'Hiſtoire de l'Anatomie, que leurs ouvrages tiennent ſans contredit le premier rang parmi ceux qui ont paru dans ce ſiecle; il ſuffiroit même de lire les écrits de ces trois ſavans Anatomiſtes, pour ſe convaincre qu'il n'eſt rien de plus utile que de connoître à fond l'hiſtoire de ſon Art.

L'ignorance eſt la ſource de la préſomption & de l'orgueil. Il exiſte des Anatomiſtes qui, ſe voyant entierement dépourvus de connoiſſances hiſtoriques, blâment la lecture des meilleurs Livres; &, ſi on les en croit, il ne faut que les écouter, & l'on acquerra les notions les plus vaſtes & les plus poſitives ſur la ſtructure de tous nos reſſorts. Il ſemble, à les entendre, qu'ils ſont les vrais Interprêtes de la nature, & qu'il n'y a qu'à marcher ſur leurs traces pour dévoiler ſes plus profonds myſteres. Ils voient clair dans les queſtions les plus obſcures, & comme rien ne les arrête, ils expliquent tout, même les faits démentis par l'expérience. Ils pouſſent plus loin le mépris pour les connoiſſances hiſtoriques, ils tâchent de tourner en ridicule par des propos inſultans, ceux qu'une noble émulation porte à lire les ouvrages des Anciens, dit le célebre Haller. *Audio reclamantes librorum contemptores, qui nihil legunt, niſi noviter inventum, qui autores num-*

quam nominant quin unà refutent , & vulgo ita sentitur in gente ingeniosa & acri. Præfat ad elementa phisiol.

Mon Histoire sera entierement inutile à cette Secte de faux Anatomistes ou d'ignorans Chirurgiens. Je n'ai écrit que pour ceux qui ne croient pas tout savoir par eux-mêmes, & qui, persuadés que les Livres sont le dépôt des connoissances humaines, ne craignent point de les consulter.

Cette façon de penser, la plus sage & la plus sure, est aussi la plus commune. La lecture est à l'esprit ce que la nourriture est au corps. Il s'agit du choix des Auteurs, & je me suis attaché à faire connoître les meilleurs.

Je ne me flatte cependant point d'avoir rempli cet objet important pour l'Histoire ; j'ai tâché de débrouiller ce cahos : un autre évitant mes fautes, profitera de mes travaux. Quelque vastes que soient les Bibliotheques dans lesquelles j'ai puisé, elles m'ont à peine fourni la moitié des Livres dont j'aurois eu besoin ; & six ans entiers que j'ai consacrés à composer mon Histoire, ne m'ont point suffi pour les consulter.

Les fautes dans ce genre de travail étoient inévitables, il falloit seulement être attentif à ne pas en grossir le nombre. Les Ecrivains nous ont transmis l'Histoire de plusieurs Auteurs, dont le nom & les ouvrages eussent dû périr avec eux, & ont gardé le silence sur des Anatomistes & des Chirurgiens dignes des plus grands éloges, & dont les travaux seront très avantageux à la postérité. J'ai donc été

forcé de me taire sur la vie d'un Ecrivain, quoique je fisse grand cas de ses ouvrages.

Les noms des Auteurs sont si multipliés, que les Bibliographes les plus exacts les ont tronqués, & c'est cependant d'après eux que j'ai été obligé de les caractériser lorsque je n'ai pû me procurer leurs ouvrages : combien de fois n'ai-je pas trouvé le même Livre attribué à deux Auteurs différens, ou plusieurs ouvrages qui appartiennent à divers Ecrivains attribués à un seul Auteur. Que faire dans cette perplexité ; j'ai ajouté foi à l'Historien qui m'en a paru le plus digne : mais s'il est des fautes propres aux Ecrivains, les Imprimeurs en ont commis un plus grand nombre, je vois avec regret qu'il s'en est glissé plusieurs dans l'impression de cette Histoire, quoique j'aye eu le plus grand soin de les éviter. Tel est le sort des Ouvrages de Science, les Ouvriers n'entendant pas la plûpart des noms propres & des termes techniques, ne peuvent saisir la vraie lecture des mots sur le manuscrit, & les Editeurs, remplis de leur matiere, les lisent tels qu'ils devroient être.

Il paroît tous les ans un nombre prodigieux de Thèses dans les différentes Facultés de l'Europe, & s'il s'en trouve qui méritent peu d'attention, il en est aussi qui sont très intéressantes : j'en ai recueilli le plus qu'il m'a été possible, mais je n'en ai souvent rapporté que le titre pour plus grande briéveté, & comme les Professeurs sous lesquels elles ont été soutenues en ont composé la plûpart, j'ai

cru devoir les leur accorder plutôt qu'à leurs Diſciples.

Ces Théſes ſont ſi nombreuſes, que j'en découvre tous les jours de très intéreſſantes qui ont échappé à mes recherches : il ſeroit à ſouhaiter qu'à l'exemple de la Faculté de Médecine de Paris, célebre par tant de grands hommes qu'elle a produits, les autres Facultés de l'Europe donnaſſent le Recueil de celles qu'on a ſoutenues dans leurs Ecoles; l'Univerſité de Montpellier en fourniroit beaucoup qui ſont inconnues, quoique très anciennes & fort bonnes : M. Erhart, Médecin de Strasbourg a eu la bonté de m'envoyer un Recueil de Diſſertations publiées par les Profeſſeurs & par les Eleves en Médecine de la Faculté de cette Ville. Je dois à pluſieurs Médecins Etrangers qui ſuivent mes Leçons publiques ou particulieres, les titres que j'ai rapportés des diverſes Théſes d'Anatomie, de Phyſiologie & de Chirurgie.

C'eſt aux Savans à perfectionner l'ouvrage que je leur offre; il leur appartient plutôt qu'à moi, puiſqu'ils m'en ont fourni les matériaux, je n'ai que le mérite de les avoir recueillis; je les ai ſouvent jugés d'après eux-mêmes : mais dans les critiques comme dans les éloges, je n'ai eu en vue que les progrès de l'Anatomie & de la Chirurgie. Il faudroit, pour completter mon Hiſtoire, que chaque Faculté cenſurât rigoureuſement ce que j'ai dit ſur la vie & les ouvrages de ſes Membres, que le Particulier comparât mes Extraits avec

ses Ecrits & qu'il me fit part de ses remarques, j'en profiterois ou pour me rétracter de ce que j'aurois avancé, ou pour ajouter à ce que j'en aurois déja dit.

L'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie est un ouvrage immense, & l'homme le plus laborieux & le plus instruit ne peut le porter à son dernier degré de perfection, tant les objets qu'elle embrasse sont multipliés. Persuadés que la premiere étude pour l'homme est celle de lui-même, les Philosophes de tous les âges n'ont rien négligé pour le connoître, mais comme on ne marche qu'à pas lents vers la vérité, il a fallu l'espace de plusieurs siecles pour acquérir des connoissances positives; l'esprit de systême, les préjugés des Nations, les différens Gouvernemens des Peuples, les guerres fréquentes qui ont ravagé les diverses parties du globle, en ont tour-à-tour retardé les progrès.

L'esprit qui est si intimement uni au corps a comme lui ses divers âges: nos connoissances se développent à proportion que nous vivons, & le Fils, héritier du savoir de ses Ancêtres, est suivant l'ordre de la nature, plus instruit que ne l'étoient ses prédécesseurs. Les premiers hommes ont jetté les fondemens des Sciences, mais le desir de se connoître eux-mêmes & de conserver leur individu, dût être le principal mobile de toutes leurs actions.

Après le déluge, l'Anatomie fit de rapides progrès; les besoins se multiplierent avec les vices, les maladies devinrent fréquentes, &

la néceſſité de les combattre, indiſpenſable.

On commença dès lors à fouiller ſérieuſement dans les entrailles des victimes : le luxe qui s'introduiſit parmi les hommes, les porta à embaumer les corps ; & à faire ériger de ſuperbes pyramides ſur les tombeaux.

Les guerres cruelles qui s'éleverent les obligerent à s'adonner au traitement des plaies. La Peinture, fille du luxe & de la vanité, étudia l'extérieur des corps animés pour en conſerver l'image à la poſtérité : on puiſa dans les Boucheries la connoiſſance même de la ſtructure des animaux ; & les diverſes parties de la Médecine étant alors confondues, l'on peut aſſurer que tous les Perſonnages de l'Antiquité qui ſe ſont appliqués à l'art de guérir, étoient Médecins, Anatomiſtes & Chirurgiens. Nous ne nous occuperons point à déterminer les tems auxquels ont fleuri Bacchus, Ammon, Zoroaſtre & Toht ; nous ne fouillerons point dans les Annales des Egyptiens pour découvrir en quel tems Iſis, Apis, Oſyris, Appollon (1), Arabus & les autres Divinités fabuleuſes, répandirent leurs bienfaits dans leur patrie; nous n'entreprendrons pas non plus de fixer l'époque d'Eſculape Egyptien, de Prométhée, d'Athotis Roi de la premiere Dynaſtie des Tinites, qu'on dit avoir compoſé des Livres d'Anatomie. Nous n'avons pas plus de certitude ſur Thoſoſtros ou Seſorthros, ancien Roi de la troiſieme Dynaſtie des Mem-

(1) Hyginus faiſant alluſion à la clarté du Soleil, dit qu'Appollon a été le premier Oculiſte.

phytes, sur Fohi Cinningo, ou Xiu-Num, Hoamti, Rois de la Chine & Médecins : nous nous perdrions dans l'obscurité des tems, & nos Lecteurs croyant lire des faits, ne liroient que des fables.

Dans des tems plus éclairés l'Anatomie fut l'objet des recherches de plusieurs Peuples : les Grecs, les Druides, les Egyptiens & les Juifs firent quelques progrès dans cet Art ; mais aucune Nation ne la cultiva avec tant de distinction que les Grecs : cette contrée fertile en guerriers, ne l'a pas moins été en grands Anatomistes. Ils en comptoient déja plusieurs du tems de la guerre de Troye, & ils lisoient dans leurs fastes l'histoire de beaucoup d'autres qui les avoient devancés. Les Asclépiades avoient établi trois fameuses Ecoles : celle de Rhodes, celle de Coos, & celle de Gnide. Il y avoit une espece de rivalité entre elles, & il en sortit plusieurs grands hommes : Hippocrate hérita des connoissances des Asclépiades, & profita de celles de ses contemporains ; ce pere de l'Art produisit une révolution par ses écrits : on compta dans peu plusieurs Anatomistes dans la Grece.

Mais parmi les Grecs se distinguerent Hérophile & Erasistrate, & quelques autres qui tiennent un rang distingué dans l'Histoire. Peut-être, dit un Ecrivain célebre, que le tems qui détruit les monuments de l'esprit, comme les ouvrages des mains, nous a dérobé des découvertes faites par d'autres Anatomistes.

Les guerres qui désolerent la Grece, retarderent les progrès des connoissances. Les Romains & les Arabes pillerent ou brûlerent les plus vastes Bibliotheques ; & l'esprit humain étoit dans une espece de langueur, lorsque Galien leva le bandeau de l'ignorance. Non-seulement il composa divers écrits, mais encore il recueillit les ouvrages des premiers Grecs qui s'étoient perdus par la barbarie des tems. Sa réputation l'appella à Rome où Archagatus avoit porté ses connoissances, & où les Tessalus, les Archigene, les Celse avoient fleuri quelques siecles auparavant.

La mort de Galien entraîna la décadence de l'Anatomie : cette science fut peu cultivée par ses successeurs ; si Soranus, Oribaze, Mélétius, Théophile, & quelques autres Médecins s'en occuperent, ils ne firent aucune découverte signalée sur la nature humaine.

Sectateurs des Grecs, ils se faisoient une vraie gloire de penser comme eux, leurs préceptes étoient, selon ces Auteurs Arabes, autant de démonstrations & de vérités fondamentales de l'Art qu'ils devoient suivre.

Cependant cette façon de penser ne put séduire l'esprit clairvoyant du célebre Avicenne : quoique les Arabes fussent Mahométans, & que leur religion les empêchât d'approcher des corps morts, il acquit certaines connoissances. Avicenne a eu une notion exacte de la pupille ; il a connu l'infer-

tion des muſcles de l'œil, objets qu'on ne ſauroit découvrir dans les Auteurs Grecs, dont les Arabes avoient fait une étude ſuivie; mais il n'y eut que quelques Particuliers, qui, pour faire une telle étude, oſaſſent enfreindre les loix de la Religion du pays. Le général s'en tint à la lecture des livres Grecs.

Les Arabes connurent ces Auteurs Grecs à la priſe d'Alexandrie, par Amrou, en l'année 640. Jaloux des connoiſſances humaines, ils ſe plaiſoient à en détruire les monuments; ils exercerent toute leur fureur ſur la fameuſe Bibliotheque d'Alexandrie, que la Reine Cléopâtre avoit fondée pour remplacer celle qui avoit été détruite pendant la guerre de Céſar & de Pompée. Les livres de la nouvelle Bibliotheque furent brûlés, à l'exception de ceux de Médecine que l'amour de la vie leur fit épargner.

Ils les étudierent attentivement, les Princes & les Grands du pays les conſulterent; pluſieurs Savans qui s'expatrierent vinrent en Europe, pour y pratiquer leur Art; ce ſont eux qui jetterent en Italie les fondements de l'École de Salerne & de l'Univerſité de Bologne: c'eſt à ces peuples que les Eſpagnols font remonter l'origine de l'Univerſité de Salamanque, & c'eſt encore à eux que nous attribuons celle de la Faculté de Montpellier.

Juſqu'à cette époque, les Anatomiſtes ont ſuivi diverſes méthodes pour s'inſtruire. D'abord on ſe ſervit des corps des animaux;

Démocrite fit fur eux des recherches fuivies, tandis qu'Hippocrate fon contemporain étudioit l'homme fur le cadavre même. Depuis long-tems la Profeffion de la Médecine étoit héréditaire dans la famille des Afclépiades : on difféquoit en particulier des corps humains ; on peut établir cette vérité par les connoiffances Anatomiques qu'on trouve dans les écrits d'Hippocrate.

Suivant la tradition, Hérophile & Erafiftrate fes fucceffeurs, joignirent à la méthode de difféquer des cadavres humains, celle de difféquer vivants les criminels condamnés à perdre la vie, & une méthode analogue a été de quelque utilité dans d'autres tems.

En 1474 Louis II, Roi de France, permit (1) aux Médecins François de faire l'opération de la taille fur des Soldats condamnés au fupplice, attaqués du calcul. Frédéric III, Roi de Dannemarck, a fuivi la même méthode. Elle a encore été adoptée en France avec fuccès dans d'autres tems. Un Archer de Bagnolet, attaqué d'une pierre aux reins, étoit condamné par le Parlement de Paris à perdre la vie : les Médecins de la Faculté qui connoiffoient la maladie du criminel, défirerent tenter l'opération de la néphrotomie. François I, ce grand Roi, à qui la France doit le renouvellement des Sciences, le permit, & promit au prifonnier fa grace, fuppofé qu'il en revînt ; l'opération fut faite, & le fuccès des plus heureux. La Médecine

(1) Riolan, Lib. 1. Chap. III, Anthrop.

apprit par-là que la pierre aux reins n'étoit pas incurable, & le criminel fut rendu à la vie, qu'il auroit perdue par le supplice auquel il étoit condamné. Cette méthode a donc quelques avantages, on pourroit la tenter dans certains cas, mais avec beaucoup de modifications.

Cette maniere de connoître l'homme, quoiqu'adoptée d'Hérophile & d'Erasistrate, parut fort cruelle aux Médecins leurs contemporains. Les Empiriques pour favoriser leur paresse & leur ignorance, déclamerent contre elle, traitant de barbares & d'ennemis de l'humanité les Médecins qui la suivoient. L'Anatomie tomba tout-à-coup dans l'oubli; cette Science que les Peres de la Médecine avoient regardée comme la base de leur Art, en étoit entierement proscrite.

Cependant la nécessité, le plus puissant de tous les motifs, ramena les hommes à l'étude de l'Anatomie : Celse fut un des premiers qui la recommanda; mais il trouvoit la méthode d'étudier l'Anatomie mise en usage par Hérophile & Erasistrate trop cruelle, & celle d'Hippocrate insuffisante pour l'instruction : *Neque quicquam, dit-il, esse stultius, quàm quale quid vivo homine est, tale existimare esse moriente, imo jam mortuo.*

Il vouloit qu'on observât les parties à la suite des plaies, & cette méthode, ainsi que celle d'Hérophile & d'Erasistrate a quelques avantages particuliers : elle peut nous éclairer sur beaucoup de points essentiels de la Phy-

ſiologie. C'eſt en la ſuivant, qu'Harvey s'eſt aſſuré que le cœur de l'homme pourroit être pincé, irrité, ſans que le ſujet parût ſouffrir; c'eſt par le même moyen que Ruyſch a connu le mouvement périſtaltique des inteſtins; & c'eſt par cette même voie qu'on peut ſe convaincre que les nerfs, lorſqu'on ne les pince qu'extérieurement, ne cauſent aucune douleur, ce qui n'arrive pas toujours à l'égard des tendons, &c.

Cette méthode, de même que la premiere, ne peut être reçue comme générale; il faudroit des ſiecles entiers pour qu'on vît ſeulement à l'extérieur la plûpart des viſceres, il y en a même qu'on ne pourroit jamais appercevoir que très imparfaitement. Pourroit-on en effet connoître le cerveau, parce qu'on en auroit vu une petite partie à travers un trou fabriqué au crâne par le moyen du trépan?

Pour avoir une idée exacte du corps humain, il faut examiner les parties ſous toutes ſortes de points de vues; ce n'eſt même qu'en conſidérant les objets ſous un aſpect différent, que l'on a connu plus intimement la nature ſpéciale de certaines parties du corps. Les planches d'Albinus ne l'emportent en certains cas ſur celles de Cowper, que parceque celui-ci a conſidéré les objets dans un ſens oppoſé au premier; tous deux cependant étoient de grands Anatomiſtes.

Il faut encore ſe former une idée des parties environnantes, voir leurs connexions

entr'elles, &c. &c..... Toutes ces obſervations ne peuvent ſe faire que ſur le cadavre. Il faut donc y avoir recours.

Auſſi les véritables Médecins, tant anciens que modernes, n'ont point craint de le conſulter. Galien lui même faiſoit tant de cas de cette façon d'étudier l'Anatomie, qu'il dit avoir fait un voyage de près de trois cents lieues pour voir un ſquélette ſur lequel un Médecin faiſoit ſes demonſtrations à une nombreuſe troupe d'Eleves.

L'Anatomie, ainſi cultivée pendant une longue ſuite de ſiecles, s'étoit perfectionnée; ſes progrès ne furent cependant pas bien rapides, le dégoût que cette partie cauſe à la plûpart des hommes les empêcha de s'y adonner, l'aſpect d'un cadavre qui eſt le véritable tableau des miſeres humaines, & l'odeur qui s'en exhale ſans ceſſe, ont été d'aſſez puiſſants motifs pour éloigner la plûpart des gens à talents de l'étude du corps humain.

Le nombre de ceux qui ſe ſont livrés à cette partie a donc été très petit; le zèle même de ceux-là a été traverſé par toutes ſortes d'obſtacles : les Légiſlateurs des différents Etats non-ſeulement n'ont point fourni aux Médecins les cadavres néceſſaires à leurs inſtructions; mais encore ont établi des peines afflictives contre ceux qui les ouvriroient.

La Religion Catholique a concouru pendant quelques tems à retarder les progrès de l'Anatomie; dès les premiers ſiecles de l'Egliſe les Médecins furent Prêtres, & comme

Prêtres ils devoient avoir en horreur l'effusion du sang : ainsi par une fausse application des dogmes Saints à l'Art de guérir, on négligea l'étude de l'Anatomie & de la Chirurgie; bien plus, on la blâma, on la défendit.

Cependant la vérité se fit bien-tôt entrevoir; quelques Esprits plus judicieux reconnurent que l'anathême lancé par l'Eglise contre ceux qui versent le sang humain, ne tomboit que sur les Destructeurs de l'homme, & non sur ceux qui travailloient à sa conservation : ainsi l'Eglise approuva l'étude & la pratique de l'Anatomie, qui est si avantageuse à l'humanité, & qui n'est nullement contraire aux Dogmes de notre Religion.

Il n'en étoit pas de même à l'égard des Egyptiens, qui croyoient que leur ame étoit unie à leurs corps autant qu'il étoit à l'abri de la pourriture : ces Peuples faisoient embaumer les corps morts avec pompe, & avoient grand soin de les faire enterrer dans des souterrains profonds ou dans des sables brûlans, pour qu'ils fussent plutôt desséchés; & les Rois faisoient élever de hautes & superbes Pyramides sur les Tombeaux de leurs Prédécesseurs.

La Fable nous apprend que ceux qui avoient été privés de sépulture, étoient obligés d'errer cent ans sur la rive du Styx, motifs bien suffisants pour déterminer ces Peuples à faire inhumer les cadavres.

L'Anatomie qu'on avoit cultivée, malgré tous ces obstacles, pendant une longue suite

de siecles, tomba dans l'oubli avec toutes les autres Sciences, dans ce tems de barbarie que le souvenir rappelle avec douleur; à peine compta-t-on deux ou trois Anatomistes médiocrement instruits depuis les Arabes jusqu'au regne de François I. L'Italie suivoit aveuglément l'ouvrage de Mundinus, lorsque parurent dans ce Royaume Gabriel de Zerbis, Alexandre, Berenger, Achillinus, Carpi. L'Espagne, l'Angleterre & l'Allemagne étoient dans la plus grande obscurité sur l'Anatomie. La France venoit de perdre Charles Etienne, lorsque François I, conçût le dessein d'attirer dans sa Capitale les Savans qui florissoient dans des Pays Etrangers.

Ce fut en 1530 que cet illustre Monarque jetta les fondemens du College Royal. La Médecine ne fut point oubliée dans cette brillante institution: *Vidus Vidius*, appellé d'Italie dans cette Capitale, y vint répandre ses connoissances; & comme il étoit savant Anatomiste, il y inspira bien-tôt le goût de cette Science: c'est à lui que nous devons rapporter le germe de presque toutes les découvertes faites dans ces derniers tems. Dans l'espace de trois ans, il fournit à l'Europe les plus grands Anatomistes. Sylvius, fut un de ses Disciples & son Successeur, Andernach se forma par les conversations qu'il eut avec Vidus Vidius, & Vésale le Prince de l'Anatomie moderne, Rondelet & Fallope puiserent dans l'Ecole de Vidus Vidius les premieres notions de leurs vastes connoissances.

La fondation du College Royal produisit une révolution avantageuse dans l'Univers savant : les Rois voisins, jaloux de marcher sur les traces de François I, fonderent divers Colleges dans leurs Etats : nos Rois, à l'exemple de leur Prédécesseur, ont établi plusieurs places de Médecine dans ce même College : Charles IX fonda une Chaire de Chirurgie, & Henri IV celle d'Anatomie, que les Goupils, les Akakia & les Riolans ont remplie avec tant d'éclat.

Depuis cet heureux établissement pour l'Anatomie, elle a fait les plus grands progrès dans l'Europe : chaque Pays compte ses Savans dans cette partie, mais tous, si l'on remonte à l'origine, doivent leur savoir à l'amour de François I pour les Sciences.

Le goût que Vésale avoit pour l'Anatomie, lui fit quitter sa Patrie pour se fixer en Italie. Il la professa dans l'Université de Padoue avec tant d'éclat & tant de zèle pour l'instruction de ses Disciples, qu'on vit bientôt sortir de son Ecole un essain de bons sujets. Fallope, instruit par un aussi habile Maître & par la nature, lui succéda, & depuis ces deux Anatomistes jusqu'au grand Morgani, le premier des Anatomistes vivans, l'Université de Padoue a possédé successivement & sans interruption les plus célebres Anatomistes du monde. Eustache, rival éclairé & savant, du célébre Vésale, est le premier des Anatomistes qu'on puisse compter parmi les Médecins de Rome, dont l'histoire est si fertile en grands hommes. Ingrassias & Marc-Aurele

Severin ont enſeigné l'Anatomie à Naples avec le plus grand éclat, mais leur mort a laiſſé un grand vuide dans l'hiſtoire des Anatomiſtes de cette Ville : ce n'eſt que par les ſoins de M. Cotunni, un des plus habiles Anatomiſtes de ce ſiecle, qu'elle recouvre une partie de ſon ancienne ſplendeur.

La barbarie des tems n'a pû porter atteinte aux établiſſemens avantageux à l'Anatomie dans l'Univerſité de Bologne, une des plus anciennes du monde : c'eſt-là qu'ont fleuri Mundinus, Arantius, Varole, Valſalva, Molinelli, dont un fils, digne héritier du ſavoir de ſes Ancêtres, honorera la mémoire par ſes propres travaux.

Nous vivrions dans la plus profonde ignorance ſur la ſtructure du corps humain, ſi nous n'euſſions été éclairés que par les Eſpagnols ; ces Peuples n'ont pas plus avancé l'Anatomie & la Chirurgie, que les autres parties de la Phyſique : livrés à une dialectique pédanteſque, ils ont pendant pluſieurs ſiecles, regardé Ariſtote comme l'unique Interprête de la nature, & ils ont cherché dans ſes ouvrages, des argumens favorables à leurs diverſes opinions. Ce n'eſt que depuis quelques années que, ſentant le vuide de toutes ces diſputes ſcholaſtiques, ils ont cru devoir conſulter la nature elle-même, & ils s'adonnent aujourd'hui à la diſſection des cadavres avec le plus grand ſuccès.

L'Angleterre a produit un grand nombre d'Anatomiſtes remarquables : Willis, aidé de la main de Lower, y débrouilla l'hiſtoire des nerfs & du cœur, Warthon celle des

glandes, Gliſſon & Mayow celle du foie & des muſcles, & c'eſt à Harvée que nous devons la découverte de la circulation ; il marcha d'abord, dit M. de Sénac, ſur les traces de Columbus & de Céſalpin ; comme un Voyageur qui entre dans un Pays inconnu, ou qu'il n'a vu que de loin : il en parcourut avec ſoin les détours, & écarta de l'entrée tout ce qui l'avoit rendue inacceſſible : ce fut en 1628, époque mémorable pour la Médecine, qu'il publia ſon immortel ouvrage ſur la circulatiou du ſang. La Société Royale des Sciences de Londres, & celle d'Edimbourg, fourniſſent à l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, pluſieurs noms illuſtres ; tels ſont ceux de Cowper, de Cheſelden, de Monro, des Hunters, &c.

Les célebres Vanhorne, Swammerdam, Ruyſch & Albinus, ont honoré la Hollande leur Patrie ; les Bartholins & Stenon, le Danemarck ; les Rudbekc, la Suede ; les Plater & Bauhin, la Suiſſe, & tant d'autres qu'il ſeroit ſuperflu de nommer.

La France compta peu d'Anatomiſtes depuis Jacques Sylvius juſqu'à Riolan, qui ſe rendit plutôt recommandable par ſes critiques que par ſes découvertes : il n'eſt fécond qu'en citations ſouvent inutiles, & l'on reconnoît dans tous ſes diſcours, la jalouſie & l'amour-propre : on le voit, avec indignation, s'élever contre Harvée, Virſungus & Pecquet ; il aima mieux mourir dans l'erreur, que d'adopter les découvertes qui détruiſoient ſes opinions.

Duverney

Duverney fut plus grand Obſervateur, mais moins verſé dans la Litérature que ne l'étoit Riolan; c'eſt le premier des Anatomiſtes François : les découvertes qu'il a faites & les Diſciples qu'il a formés, lui aſſurent l'immortalité. C'eſt à lui que le célebre M. Winslow doit ſa grande célébrité : on trouvera, dans les ouvrages de M. Duverney, le germe des principaux travaux anatomiques de M. Winslow ; mais celui-ci fut plus réſervé ſur les ſyſtêmes qui égarerent plus d'une fois M. Duverney.

La Névrographie de Vieuſſens eſt le plus grand ouvrage qui ſoit ſorti de la France ; & la Faculté de Montpellier ſera toujours honorée de compter un auſſi grand Médecin parmi ſes illuſtres Membres : cependant la vie de cet Anatomiſte, dont la mémoire paſſera ſans tache à la Poſtérité la plus reculée, a été un tiſſu d'infortunes & de diſgraces : il fut mépriſé dans ſa propre Patrie, lors même que tout l'Univers ſavant lui décernoit un rang parmi les plus grands Anatomiſtes : la réputation de Vieuſſens eſt fondée ſur des obſervations que le tems ne pourra détruire, au lieu que celle de Dulaurens ſon prédéceſſeur, & de Chirac ſon confrere, a péri avec eux, & elle n'a même été que trop longue, puiſqu'à l'abri d'un nom célebre, ces deux Anatomiſtes ont répandu mille ſyſtêmes haſardés, dont les Ecrits de quelques Modernes ſont encore ſurchargés.

Ils n'ont cependant point ſéduit l'eſprit clairvoyant du ſavant M. de Sénac ; perſonne

n'a mieux apprécié que lui le mérite de M. Chirac : » figurez-vous, dit il, un homme » qui, dans une profonde obscurité, croit » voir de ses yeux les objets qui se présentent » à son imagination : tel étoit ce Médecin si » fameux dans les Ecoles : sans savoir le cal- » cul, il a calculé la force des nerfs : cette » force inconnue qui auroit effrayé les plus » grands Géometres, n'a point effrayé M. » Chirac, &c. ».

Il est vrai que ce Médecin n'a pû résister à l'exemple des Ecrivains de son tems. L'esprit de systême, dit M. de Sénac, a sur-tout régné en France : il semble que nous ayons porté dans la Physique, la même légéreté qu'on nous reproche dans nos actions : les travaux de l'Académie des Sciences ont pû à peine corriger notre goût dépravé ; en effet les Membres de ce Corps respectable, sentant le vuide des hypotheses les plus ingénieuses en apparence, n'ont jamais accueilli que les Mémoires dont le sujet étoit puisé dans l'observation & dans l'expérience.

Tels sont les Savans les plus distingués de divers Royaumes, qui ont concouru aux progrès de l'Anatomie & de la Chirurgie qu'ils ont supérieurement cultivées ; & c'est dans les ouvrages de ces grands hommes principalement, qu'on doit puiser des connoissances sur la structure & sur les fonctions de nos organes ; non-seulement il nous ont donné une description des parties qu'ils ont apperçues à l'œil nud, sans les avoir soumises à aucune préparation ; mais encore ils ont, pour

ainsi dire, forcé la Nature à se dévoiler. Tantôt à l'aide du scalpel, ils ont séparé les parties les unes d'avec les autres, & tantôt pour en mieux connoître la structure, ils les ont soumises aux macérations, aux exsiccations, &c.

L'art d'injecter les vaisseaux afin de les rendre plus apparents, entrevu par Eustache & par Riolan, &c., n'a pas été oublié dans ce dernier tems, Swamerdam & Graaf, ont été les premiers à le mettre en usage; mais Ruisch est celui qui s'en est servi avec le plus de succès : on peut même dire qu'il s'est rendu Maître de cet art, par le grand changement qu'il y a apporté : c'est lui qui, au sentiment de M. de Fontenelle, non-seulement comme les Egyptiens, conservoit les hommes après leur mort, mais encore sembloit leur prolonger la vie.

Cependant cet art d'injecter, dont je fais ici l'éloge, a beaucoup souffert de la mort de son Inventeur : Ruisch nous a donné des Descriptions exactes des parties dont il avoit développé la structure par le moyen de l'injection : mais il nous a caché les moyens qu'il employoit pour faire ses belles préparations. Depuis la mort de Ruisch, plusieurs Savans se sont occupés à découvrir le secret que son Auteur nous a caché : les célebres Albinus, Monro, Ferrein, Lassone, &c. ont fait plusieurs tentatives, mais elles ont été inutiles.

L'Histoire de la Chirurgie est aussi ancienne & aussi féconde en révolutions que

celle de l'Anatomie ; & ces deux Sciences ont souffert les mêmes vicissitudes. Leur objet est à-peu-près le même : l'une opere sur l'homme mort, & l'autre sur l'homme vivant ; & les connoissances qu'on a de l'une d'elles, conduisent la main & dirigent l'esprit dans l'exercice de l'autre.

Je ne parle point ici de cette Chirurgie qui ne connoit que le fer & le feu, ou qui fait consister son essence dans une manœuvre routiniere & aveugle ; mais de celle qui, éclairée par le flambeau de la Médecine, fait plutôt proscrire qu'ordonner une opération, toujours douloureuse & jamais sans danger.

Dès son origine, la Chirurgie fut intimément unie à la Médecine : la même main ordonnoit & exécutoit l'opération : les premiers Grecs, jusqu'à Hippocrate, ont indistinctement cultivé ces deux Arts, & ils en tiroient des secours mutuels : l'on voit en lisant leurs Ecrits, que les connoissances qu'ils avoient en Chirurgie, les éclairoient sur la pratique de la Médecine, ou au contraire, qu'ils mettoient à profit leurs lumieres en Médecine, pour pratiquer la Chirurgie.

Ces deux Sciences sont en effet unies par leur essence ; les maladies externes sont les mêmes que les internes, elles ne different que par leur siége, car elles ont la même cause, & les mêmes terminaisons ; elles présentent donc les mêmes indications, & ce n'est que dans la pratique qu'on trouve quelques différences.

On peut se convaincre par la lecture des

ouvrages de Galien & des Médecins Arabes, que la Chirurgie étoit de leur temps entierement séparée de la Médecine, & qu'elle étoit livrée à des gens sans nom & sans Lettres. Vers le onzieme & le douzieme siecle, la Médecine étoit cultivée par des Clercs, & comme l'Eglise Romaine interdisoit toute effusion de sang, les Médecins se virent obligés de livrer la Chirurgie aux Barbiers; il n'y eut que très peu de Médecins qui osassent exercer cette partie de l'art de guérir, tels sont Roger, Théodoric, Lanfranc, Salicet, &c., & Brunus qui dit formellement: *Operationes noluerunt medici propter indecentiam exercere; sed illas barberiorum in manibus reliquerunt.*

Vers le commencement du XIII Siecle, Pitard, Chirurgien de Saint Louis, persuadé que rien n'étoit plus avantageux pour l'avancement d'un Art, que d'en réunir les Membres, profita de son crédit pour l'établissement d'une Confrairie de Chirurgiens, sous l'invocation de St Côme & de St Damien, & les Statuts enregistrés au Parlement, furent dans la suite réhabilités & augmentés par divers Rois.

La Confrairie de St Côme compta peu de Chirurgiens célebres depuis sa fondation jusqu'au milieu du seizieme siecle: c'est à la Médecine que nous devons les Savans de ce genre; on vit briller en France les Hermondavile, les Gordon, les Villeneuve, les Gui, les Flesselle, & plusieurs autres Eleves des Facultés de Paris & de Montpellier. Ces faits sont détaillés au long dans mon Hif-

toire : j'ai rendu à chacun ce qui lui appartient, avec toute l'impartialité dont un homme soit capable. La Faculté de Médecine de Paris, attentive au bien public, fournissoit à la Cour & à la Ville des Eleves capables d'exercer la Chirurgie; elle les aidoit toutes les fois qu'ils reclamoient son secours. Gourmelin professa cet Art avec distinction dans cette Faculté, & forma les Paré, les Pineau, les Colots, les Guillemeau, & tant d'autres qui se sont rendus célebres dans la suite. Animé du même zele, Laurent Joubert enseignoit la Chirurgie à Montpellier, & comme il avoit de profondes connoissances dans cet état, il ne tarda pas à procurer une révolution heureuse; jamais on ne vit plus d'habiles Chirurgiens que sous le Professorat de ce grand homme : Cabrol qui en étoit un digne Eleve, en avoit fait fructifier au loin les travaux; & plusieurs Italiens, qui se sont rendus recommandables dans la République des Lettres, firent retentir son nom dans le Pays où ils avoient pratiqué les salutaires préceptes qu'ils avoient puisés dans l'Ecole de Montpellier.

C'est ainsi que deux Médecins se partagent l'honneur de fournir à la France les plus habiles Chirurgiens qu'elle ait eus. Si la reconnoissance de leurs Eleves a pû leur servir de récompense, ils furent pleinement satisfaits de leurs peines; chaque Chirurgien fit honneur de son savoir au Médecin dont il le tenoit. Le Chef des Chirurgiens François, Ambroise Paré, avouoit devoir beaucoup aux Méde-

cins de la Faculté de Paris, & il n'y a point d'épithetes flatteuſes que Guillemeau ne donne à ſes Maîtres.

Tels ont été les progrès de la Chirurgie juſqu'en 1730, qu'un Chirurgien diſtingué par ſon ſavoir & par ſon zele pour ſon état, a profité de ſon crédit à la Cour pour ſéparer plus ſpécialement le Corps de Chirurgie de celui de Médecine : M. la Peyronie, que les Chirurgiens appellent avec raiſon le Reſtaurateur de leur Art, eſt l'Auteur de cette révolution dans la Médecine. A ſa ſollicitation, on a fondé diverſes places de Démonſtrateurs en Chirurgie : M. Chirac avoit imaginé d'établir une Académie de Médecine, on a, dit-on, profité de ce projet, & on a créé une brillante Académie de Chirurgie déja connue par les excellens ouvrages qu'elle a publiés.

En Italie, la Chirurgie n'a pas ſouffert des révolutions ſi fréquentes, auſſi a-t-elle fait de plus rapides progrès : les Médecins l'ont exercée & l'exercent encore, tandis que par des Réglemens particuliers à la Nation, il eſt défendu aux Chirurgiens de pratiquer la Médecine ; c'eſt là qu'ont fleuri Berenger Carpi, Bologninus, Barthelemi Maggius, Alphonſe Ferri, Fabrice d'Aquapendente, Caſſerius, Céſar Magatus, & tant d'autres dont les noms paſſeront ſans tache à la Poſtérité la plus reculée,

La Chirurgie Françoiſe doit beaucoup aux Médecins de cette Nation ; Ambroiſe Paré puiſa pluſieurs maximes dans leurs Ecrits : ou il

les apprit dans ce Pays lorſqu'il y accompagna l'Armée des François. La méthode de lier les vaiſſeaux pour arrêter les hémorrhagies, étoit connue en Italie depuis pluſieurs Siecles; Paré qui ne pût en méconnoître l'utilité, en profita, mais en la publiant, il ne cita point comme il auroit pû, ceux dont il tenoit ce précieux ſecours. Cependant Ambroiſe Paré peut être regardé comme le Pere de la Chirurgie Françoiſe; ſes ouvrages ſont remplis de préceptes lumineux, dont les Chirurgiens François ſes ſucceſſeurs ont ſu retirer les plus grands avantages.

Foible, mais juſte eſtimateur de leurs travaux & de la gloire qu'ils ſe ſont acquiſe ou qu'ils méritent, j'en ai parlé ſans prévention; car dans ce travail immenſe, je n'ai eu que la vérité pour objet : auſſi ne crains je point la cenſure, & j'oſe dire, à l'égard de cette Hiſtoire, ce que M. de Senac dit de ſon Traité du Cœur : « Indifférent ſur les con-
» tradictions, je puis au moins me flatter
» que j'épargnerai bien des peines à ceux qui
» viendront après moi. Si je les égarois en
» voulant les conduire, ce ſeroit de bonne
» foi & après m'être trompé moi-même;
» nous devons dans toutes nos recherches un
» tribut à l'erreur, peut-être l'aurai-je payé
» pour eux ».



TABLE DES CHAPITRES

De l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie.

PREMIERE PARTIE.

Fin de la Table des Chapitres

Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale des Sciences.
Du 28 Juin 1769.

» NOUS Commiſſaires nommés par l'Académie, » avons examiné un Ouvrage qui lui a été préſenté » par M. Portal, Médecin de Paris, & Profeſſeur au » College Royal; cet Ouvrage important a pour titre, » *Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie :* il doit être » publié en ſix Volumes, cinq ſont imprimés ; le » ſixieme ne l'étant point encore, ne nous a point » été remis avec les cinq premiers, nous en rendrions » dès à préſent, un compte détaillé, ſi nous ne jugions » plus convenable de différer le rapport pour le faire » avec l'étendue qu'il mérite, & dont il eſt ſuſceptible, » lorſque nous aurons ſous les yeux l'Ouvrage entier : » cependant nous croyons devoir donner aujourd'hui » une idée ſuccinte de tout ce travail, en faiſant con- » noître l'objet & le motif qui ont déterminé l'Auteur » à l'entreprendre, & le plan qu'il a ſuivi. En voici la » Notice en peu de mots : tout Anatomiſte jaloux d'é- » tendre les limites de ſon Art, doit avant tout, être » inſtruit des travaux, des recherches & des obſer- » vations que les Anciens & les Modernes ont faites » & ont conſignées dans leurs Ecrits : il doit être en » état d'analyſer & de comparer les faits, de fixer les » époques des découvertes, de faire connoître la ſurté » & la chaîne des connoiſſances acquiſes ; de démêler » & de rectifier les erreurs en remontant à leurs ſour- » ces ; & dégageant ainſi le connu de l'inconnu, ſe » frayer une route aſſurée à de nouvelles recherches. » Au point où en eſt l'Anatomie Moderne, cette voie » de procéder, eſt celle qui promet le plus de ſuccès » pour perfectionner les connoiſſances.

» C'eſt en aſſociant ainſi la partie ſcientifique de » l'Anatomie, aux diſſections répétées ou à la prati- » que de l'Art, que MM. Morgagni, Haller, & quel- » ques autres, ſe ſont illuſtrés, & qu'ils ont donné » à leurs Ouvrages un degré de mérite & d'utilité qui » ſera toujours avoué & reconnu par les Anatomiſtes.

» M. Portal ayant bien compris les avantages » d'une étude dirigée ſur ce plan, s'y eſt entierement » livré, & pour en retirer tout le fruit poſſible, il a » entrepris de faire une analyſe détaillée, ſuivie &

» raisonnée de tous les Ouvrages qui ont été publiés
» sur l'Anatomie, en remontant jusqu'aux temps les
» plus reculés, & présentant siecle par siecle, la suite
» des faits, le fil des progrès & la chaîne des décou-
» vertes jusqu'à nos jours.

» L'Ouvrage sera terminé par une Table très éten-
» due, qui doit en lier toutes les parties, rapprocher
» tous les objets, & former par ce moyen un corps
» d'Anatomie des plus curieux & des plus intéressants.

» Quelques Auteurs ont prétendu donner une es-
» pece d'Histoire de l'Anatomie, en publiant des
» Listes nombreuses des Ouvrages Anatomiques,
» mais le mérite, quoique réel de ce travail, n'est
» que celui des Bibliographes : il faut pourtant ex-
» cepter Goelicke ; car en indiquant les Ouvrages, il
» en donne quelquefois une courte Notice assez bien
» faite, en rappellant des observations qui sont pro-
» pres à l'Auteur dont il parle ; mais personne, avant
» M. Portal, n'avoit traité cette matiere avec autant
» d'étendue & de détail, n'avoit présenté une suite
» aussi nombreuse de faits bien analysés & ramenés à
» leurs véritables époques : personne enfin n'avoit
» travaillé sur le plan que nous venons de tracer,
» pour composer une vraie Histoire de l'Anatomie.

» L'Académie a permis à M. Portal, de lui faire
» la lecture de deux ou trois Articles de son Ouvra-
» ge, elle peut donc juger déja de la maniere dont il
» est exécuté. Nous nous bornerons à présent à louer
» le zele & le talent que l'Auteur démontre, & à dé-
» clarer que son travail nous paroît mériter des élo-
» ges, parcequ'il ne peut être que très utile.

Au Louvre le 28 Juin 1769. *Signé*, MORAND, LASSONE,

Je certifie l'Extrait ci-dessus, conforme à son Original & au Jugement de l'Académie. A Paris le 20 Juin 1770. *Signé* GRANDJEAN DE FOUCHY, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Re-

quêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos bien amés LES MEMBRES DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES de notre bonne ville de Paris, nous ont fait exposer qu'ils auroient besoin de nos Lettres de Privilege pour l'impression de leurs Ouvrages : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer par tel Imprimeur qu'ils voudront choisir, toutes les Recherches ou Observations journalieres, ou Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les Assemblées de ladite Académie Royale des Sciences, les Ouvrages, Mémoires ou Traités de chacun des Particuliers qui la composent, & généralement tout ce que ladite Académie voudra faire paroître, après avoir fait examiner lesdits Ouvrages, & jugé qu'ils sont dignes de l'impression, en tel volume, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *vingt années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes, sans toutefois qu'à l'occasion des Ouvrages ci-dessus spécifiés, il en puisse être imprimé d'autres qui ne soient pas de ladite Académie : Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter lesdits Ouvrages, en tout ou en partie, & d'en faire aucunes traductions ou extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposants, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposants, ou à celui qui aura droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois

de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis ès mains de notre très cher & féal Chevalier le sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notredit très cher & féal Chevalier le sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposants & leurs ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le onzieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent cinquante, & de notre Regne le trente-neuvieme. Par le Roi en son Conseil. MOL.

Registré sur le Registre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 430, fol. 409, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenses, article* 4, *à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires de chacun, prescrits par l'article* 108 *du même Réglement. A Paris, le* 5 *Juin* 1750. *Signé*, LE GRAS, *Syndic.*

FAUTES A CORRIGER

Dans les quatre premiers Volumes.

TOME PREMIER.

PAge 5, *ligne* 11, Selage, *lisez* Selago
10, *lig.* 21, Ajax, *lisez* Paris.
Ibid. *lig.* 37, Antolicus, *lisez* Autolicus.
53, *lig.* 13, Hierophile, *lisez* Herophile.
73, *lig.* 21, Mardinus, *lisez* Marinus.
80, *lig.* 12, que les Chirurgiens François, *lisez* que quelques Chirurgiens François.
79, *lig.* 38, hypocondre, *ajoutez* gauche.
90, *lig.* 12, enchanlis, *lisez* enchantis.
Ibid. *lig.* 15, luxation de la luette, *lisez* relachement.
117, *lig.* 33, il est le premier, *lisez* un des premiers.
119, *lig.* 23, *de strenuis pustacei* lisez *de strumis pultacei.*
123, *lig.* 28, engagoint, *lisez* engageoient.
125, *lig.* 15, il est le premier, *lisez* un des premiers.
Ibid. *lig.* 29, consulte, *lisez* conseillé.
126, *lig.* 13, dont il a parlé le premier, *lisez* dont il a parlé un des premiers.
128, *lig.* 19, *lisez* *Othone Brausfelsio*, lisez *Brunsfelsio.*
129, *lig.* 37 & 38, on ne trouve que dans cet Auteur, *lisez* on trouve dans cet Auteur.
135, *lig.* 6, Ammon, *lisez* Amrou.
177, *lig.* 2, par l'effusion du corps, *lisez* l'action.
195, *lig.* 26, plaie Maubert, *lisez* place Maubert.
281, à la fin de la note, *archiates*, lisez *archiater.*
216, *lig.* 20, Matheus, Curtius, *effacez* la virgule.
229, *lig.* 31, le premier, *lisez* un des premiers.
233, *lig.* 7, Paris 1708, *lisez* 1704.
235, *lig.* 16, 1385, *lisez* 1345.
251, *lig.* 21, décision, *lisez* description.
Ibid. 37, *alligatur similiter ac vesicæ*, lisez *alligatur similiter vesicæ.*
255, *lig.* 16, scardotiques, *lisez* scarotiques.
270, *lig.* 34, le ligament suspensoir, *ajoutez* de la verge.
277, *lig.* 2, il paroît être le premier, *lisez* un des premiers.
278, *lig.* 36, nerfs obliques, *lisez* nefs optiques.
284, *lig.* 7, enfans, *lisez* garçons.
Ibid. *lig.* 8, prodieux, *lisez* prodigieux.
310, *lig.* 10, sur l'abcès des tentes, *lisez* l'abus.
333, *lig.* 9, on y dit que M. Winslow ne cite dans son mémoire sur l'abus des corps & des maillots, ni Charles Etienne, ni Riolan, *ajoutez* qu'il cite Riolan avec distinction.
341, *derniere lig.* 1664, *lisez* 1564.
343, *lig.* 14, Dulaucus, *lisez* Dulaurens.

Ibid. *lig.* 30, Guillaume Gourmelin, *lisez* Guillemeau; Gourmelin.

Pag. 345, *lig.* 5 & 6, sous le Décanat de Pierre Allen Fernel, *lisez* avec Fernel.

351, *lig.* 19, de l'oblique, *lisez* du petit oblique.

Ibid. *lig.* 32, membrane alcancoïde, *lisez* allantoïde.

361, *lig.* 21, Severini Pinci, *lisez* Pinei.

387, *lig.* 3, comme on le verra plus bas, *lisez* comme on la vu plus haut.

417, *lig.* 8, ligament transversal du corps, *lisez* du carpe.

422, *lig.* 16, Wius, *lisez* Willis.

424, *derniere note*, Riolan a eu grand tord d'en attribuer la découverte à Douglas, *lisez* Douglas a eu grand tord d'en attribuer la découverte à Riolan.

426, *lig.* 7, les uretres, *lisez* ureteres

433, *lig.* 37, Basianus Landas, *lisez* Landus.

435, *lig.* 35, Ætius Oribase, *lisez* Ætius, Oribase.

437, *lig.* 7, de la République, *lisez* de la Ville.

455, *lig.* 6 & 7, Unielhelmo Pilinger, *lisez* Guillelmo, &c.

Ibid. *lig.* 10, Wolfangus, *lisez* Wolfgang.

459, *lig.* 9, *mirotech*, *lisez* *microtech*.

472, *lig.* 12, il, *lisez* ou.

Ibid. *lig.* 30, d'os, *lisez* d'eaux.

508, *lig.* 17, dans cette méthode, *lisez* sans cette, &c.

519, *lig.* 26, sixieme siecle, *lisez* seizieme.

522, *note cinquieme*, Gaspard, Salomon, Albert, *effacez* les virgules, parceque c'est le même nom.

524, *lig.* 32, *Francof.* 1515, in-4°. *lisez* 1555, in-4°.

545, *lig.* 10, crodile, *lisez* crocodile.

550, *lig.* 23, je Columbus, *effacez* je.

Ibid. *lig.* 40, Marsupiale, *lisez* Marsupiali.

Ibid. *lig.* 43, Peri, *lisez* Porra.

567, *lig.* 25, Barthelemi Madius, *lis.* Barthelemi Maggius.

593, *lig.* 10, canal intestinal, *lisez* vertébral.

596, *lig.* 22, pomme de pain, *lisez* pomme de pin.

609, *lig.* 22, Cajetan Petriot, *lisez* Cajetan Petrioli.

638, *lig.* 2, *Venet* 1584, in-8°. *lisez* 1564, in-8°.

647, *lig.* 14, on y dit que le cœur s'éloigne dans la diastole, *lisez* qu'il s'allonge.

TOME II.

Page 14, *ligne* 13, la hanche, *lisez* l'anche.

57, *lig.* 21, Carcanus, *lisez* Cannanus.

60, *lig.* 27, Oronce Finée, *lisez* Oronce Frinée.

66, *lig.* 22, Médecin de Lugnes, *lisez* de Luques.

67, *lig.* 18, à sa mort, *lisez* à sa mere.

70, *lig.* 33, Tanecaquin Guillaumet, *lisez* Tanequin.

84, *lig.* 25 *A viris ossibus*, &c. ce titre d'ouvrage est la continuation du précédent.

86, *lig.* 37, Barlisch, *lisez* Bartisch.

Page 93, *lig.* 35, Piccolhomini, &c. naquit en 1556, *effacez* 1556.

101, *lig.* 2, Astronomie, *lisez* Astrologie.

141, *lig.* 9, *Lypſ.* 1592, lisez *Lipſ.* &c.

143, *ligne avant derniere*, canaux pituitaires, *lisez* sinus pituitaires.

163, *lig.* 33, Wolfangus Meurer, *lisez* Wolfgang, &c.

175, *lig.* 23, enfant, *lisez* garçon.

176, *ligne avant derniere*, *in acuto*, lisez *in aceto.*

191, *lig.* 22, il a été imprimé en Allemand, *lisez* en Hollandois.

222, *lig. premiere*, épilesie, *lisez* épilepsie.

222, *lig.* 32, rétenton, *lisez* rétention.

245, *lig.* 19, Elpirius, *lisez* Elpidius.

257, *lig.* 38, Gracz, *lisez* Gratz.

260, *lig.* 11, *la commare oruglitrice*, lisez *o raccoglitrice.*

Ibid. *lig.* 34, *appollonie ſchreyere*, lisez *ſchreyer.*

338, *lig.* 7, Bousier, *lisez* Boursier.

371, *lig.* 11, Hiene, *lisez* Iene.

374, *lig.* 27, os parietaires, *lisez* paritaux.

384, *lig.* 26, on ne Leufera, *lisez* Leufer.

398, *lig.* 12, *Hassniæ*, lisez *Hafniæ.*

403, *lig.* 9, *primo genio*, lisez *primo genito.*

416, *lig.* 17, du Hesse Langrave, *lisez* du Landgrave de Hesse.

422, *lig.* 3, *pilleporis*, lisez *pilli leporis.*

424, *lig.* Médecin Suédois, *lisez* Souabe.

427, *lig.* 27, Corbens, *lisez* Corbeus.

428, *lig.* 3, Illefonce, *lisez* Ildefonce.

431, *lig.* 36, *effacez* ces mots, *que M. Haller nomme Brebis.*

445, *lig.* 80, Bamberge, *lisez* Bamberg.

470, *lig.* 29, il ne peut rétrograder des doigts vers le cœur par le moyen des veines, *lisez* il ne peut, &c. que par le moyen des veines.

Ibid. *lig.* 39 & 40, contenu dans les arteres & non dans les veines, *lisez* contenu dans les veines, & non dans les arteres.

475, *lig.* 5, ventricule droit, *lisez* ventricule gauche.

476, *lig.* 23, Ægidius Outhman, *lisez* Ægidius Gurhman.

484, *lig.* 27, la République de Memminge, *lisez* la Ville de.

Ibid. *lig.* 35, la République de Breslau, *lisez* la Ville de.

487, *lig.* 12, la République de Stein, *lisez* la Ville de.

506, *ligne avant derniere*, effacez en 1595.

613, *lig.* 16, *tagloſſoſtomo*, lisez *agloſſoſtomo.*

523, *lig.* 4, en Pologne, *lisez* en Prusse.

574, *lig.* 11, *Hafniæ* 1655, *lisez* 1657.

Ibid. *lig.* 15, *Amſtel.* 1660, *lisez* 1661, in-12.

608, *lig.* 28, *epiſtolæ ducæ*, lisez *duæ.*

609, *lig.* 38, 1657, *lisez* 1656.

635, *lig.* 28, *de gemina renum fabrica*, lisez *de genuina*, &c.

636, *lig.* 27, Boudewin, *lisez* Joudouyn.

655, *lig.* 11, Fierraras, *lisez* Fierabras.

TOME III.

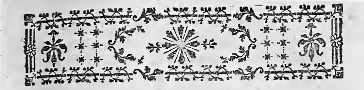
Page 4, ligne 33, *Handervic*, lisez *Harderovici.*
5, *lig.* 21, Auzotius, *lisez* Auzout.
6, *lig.* 35, Peiresch, *lisez* Peirese.
7, *lig.* 24, *lumborum*, lisez *lumborum.*
11, *lig.* 7, *Thomi Bartholini*, lisez *Thomæ*, &c.
35, *lig.* 10, *copora*, lisez *corpora.*
43, *lig.* 40, Hyldan, *lisez* Hildan.
49, *lig.* 31, cholidoque, *lisez* choledoque.
51, *lig.* 12, veine-vave, *lisez* veine-cave.
37, *lig.* 5, *Patav.* 1658, in-4°. *lisez* 1654.
88, *lig.* 13, Louwer, *lisez* Lower.
97, *lig.* 25, connue, *lisez* nommée.
120, *lig.* 33, *parietibus nitum*, lisez *unitum.*
122, *lig.* 10, Hortesius, *lisez* Cortesius.
139, *lig.* 3, il observer, *lisez* il observe.
146, *lig. derniere*, & qu'elles y vit, *lisez* & qu'il y vit.
152, *lig.* 12, Hiene, *lisez* Iene.
156, *lig.* 9, *colliculorum*, lisez *folliculorum.*
162, *lig.* 18, Swerim, *lisez* Swerin.
163, *lig.* 23, Leyde 1761, *lisez* Leyde 1671.
169, *lig.* 2 & 3, comme on les voit dans sur les animaux, *effacez* sur.
171, *lig.* 2, caruncule, *lisez* caroncule.
213, *lig.* 4, M. Lamper, *lisez* M. Camper.
Ibid. *lig.* 9, *wrowen*, lisez *vrouwen.*
215, *lig. derniere*, *Lugd. Batav....* 1705, in-8°. lisez *Amstelodami*, 1705, in-8°.
226, *lig.* 99, puituito-sereux, *lisez* pituito sereux.
227, *lig.* 9, décrits dans Gabriel de Zerbis, *lisez* par, &c.
235, *lig.* 24, Bologne, *lisez* Padoue.
245, *lig.* 5, *sine lesione*, lisez *læsione.*
246, *lig.* 19, *Neapoli* 1632, lisez 1732.
263, *lig.* 6, *Genevæ*, lisez *Genuæ.*
260, *lig.* Wan-Horne, *lisez* Van-Horne.
264, *lig.* 24, *Amstel.* 1636, lisez 1736.
270, *lig.* 3, il croyoit, *lisez* ils croyoient.
279, *lig.* 4, il a établi l'origine que la marche des arteres, *lisez* de la marche, &c.
282, *lig.* 34, trompes nerveuses, *lisez* houpes nerveuses.
283, *lig.* 28, *canales sint*, *ipsi*, lisez *sunt.*
301, *en marge*, Graaf, *lisez* Lower.
303, *lig. derniere*, sur la superficie d'un jeune veau, *lisez* sur la superficie du cœur d'un, &c.
328, *lig.* 37, Frideric (Jean Renaut), *lisez* Frideric (Jean Arnaut).
350, *lig.* 9, dans les canaux déférents, *lisez* dans les canaux demi-circulaires.
355, *lig.* 22, sont, *lisez* est.
379, *lig.* 1, *Nieulichtede*, lisez *Nieulichtende.*

Page 379, *lig.* 21, *exam*, lisez *examen*.
394, *lig.* 13, François Boldini, *lisez* Baldini.
452, *lig.* 38, respiration, *lisez* transpiration.
475, *lig.* 37, quel précision, *lisez* quelle précision.
510, *lig.* 8, *lectiones opticæ* 1675, lisez *lectiones opticæ & geometricæ in quibus phenomena opticorum demonstrantur* 1674.
ibid. *lig.* 40, Noock, *lisez* Hoock.
535, *lig.* 26, *aaugewesen*, lisez *aangewesen*.
536, *lig.* 31, *Welselnus*, lisez *Welschius*.
551, *lig.* 99, après ces mots, *ce livre*, *ajoutez* Grew croyoit que, &c.
575, *en marge*, Wedelius, *lisez* Molyneux.
620, *lig.* 11, 1624, *lisez* 1694.

TOME IV.

Page 36, *lig.* 36, *souderbare*, lisez *sonderbare*.
37, *lig.* 1, *wrhrafter*, lisez *warhrhafter*.
lig. 7, *erfahruer*, lisez *erfahrner*.
103, *lig.* 37, Schroder, *lisez* Schrader.
106, *lig.* 16, *de conceptione fœtus humani*, cette Dissertation appartient à Jean God. Berger dont nous avons parlé dans le même tom. page 112.
113, *lig.* 15, Anonyme, *lisez* Anatomie.
114, *lig.* 17, *sur gery*, lisez *surgeri*.
117, *lig.* 18, *Neapolis*, lisez *Neopoli*.
128, *lig.* 29, *Erorterung*, lisez *erœterung*.
Ibid. *lig.* 28, vann, *lisez* wann.
145, *lig.* 6, Hotman, *lisez* Hoffman.
183, *lig.* 20, *de usu respirationis*, lisez *de vi respirationis*.
193, *lig.* 18, *zungenk*, ajoutez *rebs*.
214, *lig.* 15, *bref huruwyda*, lisez *brefhuru wida*.
230, *lig.* 8, Kilderman, *lisez* Kelderman.
269, *lig.* 12, *brenderen*, lisez *beenderen*.
280, *lig.* 6, *todlichen*, lisez *toedlichen*.
287, *lig.* 31, Fr. Petit, *lisez* J. L. Petit.
300, *lig.* 23, 1667, *lisez* 1767.
302, *lig.* 38, 1792, *lisez* 1702.
503, *lig.* 30, *vornemslcn*, lisez *vornemsten*.
349, *lig.* 29, *de oscitatione* 1728, lisez *de oscitatione & pandiculatione* 1720.
354, *lig.* 27, *Wittergæ* 1705, lisez *Wittembergæ* 1703.
434, *lig.* 3, 1739, *lisez* 1735.
450, *lig.* 26, Médecin, *lisez* Chirurgien.
472, *lig.* 16, *reformatus*, lisez *renovatus*.
494, *lig.* 26, *de differentey*, lisez *de differentibus*.
509, *lig.* 16, *anweisuug zuo osterlogie*, lisez *zur osteologie*.

Page 510, *lig.* 20, Henri, *lisez* R. Wilh.
515, *lig.* 30, J. André, *lisez* Angeli.
516, *lig.* 2, *ceines*, lisez *eines.*
526, *lig.* 25, *aufreissen*, lisez *ausreissen.*
Ibid. *lig.* 27, 1718, *lisez* 1717.
Ibid. *lig.* 38, *todhehen*, lisez *toedlichen.*
553, *lig.* 18, 1733, *lisez* 1743.
536, *lig.* 20, *gebarender*, lisez *gebærender.*
538, *lig.* 39, *beritcht*, lisez *bericht.*
544, *lig.* 33, *johes*, lisez *jons*
547, *lig.* 7, *bruchen zu scheneiden*, lisez *bruechen zu schneiden.*
596, *lig.* Penevoli, *lisez* Benevoli.
629, *lig.* 35, 1729, lisez 1728.
630, *lig.* 40, Herhn, *lisez* Herlin.
654, *lig.* 3, *heelkonst*, lisez *heelkonst.*
685, *lig.* 37, *Hoch. stnutzliche erkenntnuss*, lisez *hochstneutzlich.*
687, *lig.* 34, 1758, *lisez* 1755.
690, *lig.* 33, *munus pulsationis*, lisez *unius pulsationis.*
703, *lig.* 21, 1770, lisez 1769.



HISTOIRE DE L'ANATOMIE ET DE LA CHIRURGIE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Anatomistes et des Chirurgiens qui ont vécu depuis le Déluge jusqu'à la guerre de Troye.

Ce seroit se repaître de fictions & de chimeres, que de chercher l'histoire des Anatomistes & des Chirurgiens qui ont vécu avant le Déluge : un nuage des plus épais cache à nos regards les époques de ces tems mysterieux, & les Historiens qui ont fait remonter l'origine des Sciences jusqu'au premier homme, n'ont pu établir leur opinion que sur des conjectures hazardées & parfaitement arbitraires. Pour parler donc avec moins d'incertitude, je commencerai à des tems plus postérieurs mon Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, encore même dois-je avertir que la plupart des écrits des premiers Peres de l'Art, s'étant perdus par la longueur & par la barbarie des tems, je ne puis en traiter que sur la foi d'autrui, & je ne regarde que comme une espece de discours préliminaire à mon ouvrage, tout ce qui est compris avant l'article Hippocrate, dont nous connoissons mieux les écrits.

Mélampe. Mélampe est le premier à qui on attribue des ouvrages ; il vivoit vers l'an du monde 2705, 1380 ans avant Jesus-Christ, & naquit à Argos, d'Amithaon &

d'Algaïde, ou d'Idoménée, fille d'Abas. C'est un des plus anciens Poëtes; Homere & Virgile en font mention en plusieurs endroits de leurs écrits. Mélampe étoit Berger, selon la coutume de ces tems, où les fils des Rois même ne rougissoient pas de mener paître leurs troupeaux : Cette profession lui donna occasion de faire le Médecin; il fût appellé pour guérir les filles de Prœtus qui étoient devenues folles : il y réussit en les purgeant avec l'ellebore (a), dont il avoit observé les effets sur ses chevres, & en leur prescrivant les bains; c'est le premier exemple de l'administration de ces deux remedes, qui eurent un tel succès, que Mélampe obligea le pere de ces Princesses à lui donner en récompense un tiers de son Royaume, & un à son frere Bias, & ils épouserent les deux filles. Mélampe faisoit aussi le devin; il semble que ce fut dans ce tems-là une nécessité indispensable à ceux qui exerçoient l'art de guérir, de ne donner leurs remedes qu'après avoir fait des momeries superstitieuses devant leurs malades : peut-être avoient-ils besoin de ce manége, pour se mettre en crédit.

MÉLAMPE.

Ex palpitationibus divinatio, græcè. Romæ. 1545, *cum aliis.*

De nævis, græcè. Venet. 1552, in-8°. *cum aliis.* On le trouve aussi en grec & en latin avec le *Metreoposcopia* de Cardan, imprimé à Paris en 1658, *in-fol.* Virgile parle de Mélampe, & le met au niveau de Chiron, qui fut un des Chirurgiens célebres de son tems; & suivant quelques-uns il fit usage, contre la stérilité, de fer infusé dans du vin pendant dix jours.

Mélampe eut un fils appellé Thyodamas, qui hérita de son savoir : l'histoire ne nous apprend rien de plus à son sujet.

DRUIDES. Les Druides existoient chez les Gaulois du tems de Mélampe; ils étoient à la fois, Prêtres, Juges & Médecins, & habitoient les forêts pour lesquelles ils avoient une vénération superstitieuse. Ils faisoient beaucoup de cas du gui de chêne; cette production de la nature devint ensuite chez ces peuples le symbole de la vertu civique; il étoit donné pour récompense à ceux qui avoient rendu quelque service à leur

(a) Voyez Galien, lib. de atra bile, cap. 7, Plin. l. 25.

patrie, & on le regardoit comme un remede assuré contre la stérilité & les venins. On s'en sert encore aujourd'hui comme d'un anti-spasmodique. Ils le recueilloient au commencement de leur année sacrée : un Prêtre vêtu de blanc l'abattoit avec une faux d'or, & un autre le recevoit dans un morceau d'étoffe de soie qu'ils nommoient *saye*. XXVIII. Secle. DRUIDES.

Les Druides enseignoient au peuple les superstitions ; on croit qu'ils les tenoient des Phocéens qui avoient fondé Marseille. Ils se servoient beaucoup de la plante appellée *selage*, espece de sabine que nous ne connoissons pas. Ceux d'entre les Gaulois qui étoient attaqués de quelque maladie, venoient consulter les Druides dans leurs retraites, & faisoient vœu d'immoler des hommes pour recouvrer la santé. Les infortunées victimes tomboient donc sous le couteau de ces Prêtres inhumains, qui étoient eux-mêmes les ministres de ces abominables sacrifices. Ne seroit-il pas naturel de conclure que les Druides ne mettoient les faveurs de leurs Divinités à un tel prix, que pour avoir occasion de faire des dissections, qui dans d'autres moments les auroient rendus l'objet de l'exécration publique.

Diogene de Laerce compare les Druides aux Sages de Chaldée, aux Philosophes de la Grece, aux Mages de la Perse, aux Gymnosophistes des Indes : le mot Druides en grec Δρυς, en langue Celtique & Bretonne *daru*, signifie chêne.

CHIRON. Chiron le Centaure, fils de Saturne & de Philira, vivoit du tems de l'expédition des Argonautes, cinquante ans avant la guerre de Troye ; quelques Auteurs disent qu'il est le même que Cham fils de Noé. Quoi qu'il en soit, notre objet n'étant pas de nous occuper de chronologie, nous nous en tiendrons à ce qu'il y a de plus connu. On dépeint Chiron moitié homme & moitié cheval, apparemment, dit Leclerc, parcequ'il étoit de Thessalie, dont les peuples furent les premiers qui dompterent des chevaux ; ceux qui les virent de loin s'imaginerent que l'homme & le cheval ne faisoient qu'un corps. Chiron s'appliqua à connoître les maladies, & à obvier aux accidents qu'elles entraînent. Il excelloit dans la connoissance des plan-

XXVIII. Siecle. CHIRON.

tes, & sur-tout de celles qui sont propres à guérir les *plaies* & *les ulceres* les plus invétérés; c'est de là qu'est venu le nom d'ulcere *Chironien*. Les Magnesiens, (*a*) compatriotes de Chiron, lui offroient pour ce sujet les prémices de leurs herbes, & soutenoient qu'il étoit le premier qui eût écrit sur l'art de guérir : on dit que c'est Chiron qui a donné le nom à la *centaurée*, plante si connue en Médecine : on assure encore que Diane lui avoit donné la connoissance de plusieurs autres plantes (*b*), & qu'il fut l'inventeur de la Chirurgie ; mais cet art ne doit sa naissance qu'aux besoins. Chiron ne possédoit pas seulement la Médecine & la Chirurgie, il étoit encore versé dans la Philosophie, la Musique, l'Astronomie, la Chasse, & l'art de la Guerre ; il avoit fixé son séjour dans une grotte du mont Pélion, en Thessalie, où les plus grands hommes venoient entendre ses leçons (*c*). Ses disciples les plus fameux ont été Hercule, Aristée, Thésée, Thélamon, Teucer, Jason, Pélée, Achille ; & enfin Esculape dont la reconnoissance a fait un Dieu. Comme il passe pour l'inventeur de l'art de guérir, c'est principalement sur lui que nous nous arrêterons, les autres n'ayant été guérisseurs que par occasion.

ESCULAPE.

Cicéron (*d*) dit qu'il y a eu trois Esculapes, dont le premier adoré par les Arcadiens étoit fils d'Apollon ; c'est lui, ajoute-t-il, qui a inventé la *sonde* & les *bandages* ; le second, qui étoit frere du second Mercure fut foudroyé par Jupiter, & enseveli à Cinosure dans le Péloponese ; le troisieme étoit fils d'Arsippe & d'Arsinoë : il inventa, dit-on, *la purgation*, & fut le premier *arracheur de dents*.

Tous ces Esculapes, dit M. Leclerc, peuvent bien être réduits à un seul ; ensorte que s'il y a eu un Esculape au monde, il doit avoir été Phénicien ou Egyptien, ou plutôt neveu de Chanaam, que M. Leclerc dit être le même qu'Hermès ; & s'il se trouve multiplié, ce n'est que parceque les Grecs se sont approprié une histoire ou une fable Egyptienne. Sans

(*a*) V. Plutarch. Sympos. lib. 3.
(*b*) V. Hyginus, cap. 27.
(*c*) V. Clement. Alexand. Stromat. l. 1.
(*d*) De Naturâ Deorum, lib. 3.

entrer dans d'autres discussions, nous ne parlerons ici que de l'Esculape des Grecs, le seul dont nous ayons à dire quelque chose de positif. XXVIII. Siecle.

Esculape, Grec, a été le sujet de quantité de fables dans le détail desquelles nous ne descendrons pas ; les uns le disent fils d'Apollon & de Coronis, d'autres d'Arsinoë, fille de Crisippe. Plusieurs contrées se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Coronis, disent quelques Auteurs, étant enceinte d'Apollon, & allant avec son pere dans le Péloponese, accoucha d'un fils sur le territoire d'Epidaure où elle le laissa. Un Berger du voisinage s'appercevant qu'une de ses chevres & son chien manquoient à son troupeau, se mit à les chercher, & les trouva auprès de cet enfant ; la chevre l'alaitoit & le chien faisoit le guet. Le Berger voyant la tête de cet enfant environnée d'un feu céleste, conçut pour lui la plus grande vénération & l'éleva (*a*). Mais ce qu'il y a de plus vraisemblable, à cet égard, c'est qu'Esculape étoit fils naturel de quelque femme distinguée des environs, qui le fit exposer sur une montagne du territoire d'Epidaure pour pallier son crime, & qu'il fut découvert par le chien d'un Berger ; il est probable que sa mere se chargea secretement de son éducation, & le fit donner au Centaure Chiron, qui dans ce tems élevoit tous les enfants de naissance de la Grece. Le Centaure trouva apparemment dans son jeune éleve des dispositions supérieures, & il est à présumer qu'il n'épargna ni soins ni peines pour les cultiver ; d'ailleurs l'obscurité de sa naissance fit sans doute sentir à Esculape la nécessité de s'appliquer à l'étude, & cet aiguillon, dont nous avons assez d'exemples, fut bien capable de lui faire redoubler ses efforts pour s'élever au dessus de l'état d'anéantissement où l'auroit réduit le titre honteux d'enfant illégitime. ESCULAPE.

Tout ce que la fable débite au sujet de la Médecine d'Esculape seroit ici déplacé, il suffira de rapporter ce que Celse & Pline assurent, que sa science ne passoit pas les bornes de la Chirurgie, & que sa réputation lui a beaucoup moins coûté qu'on ne l'a dit. Il n'y a

(*a*) V. Pausanias in Laconicis.

XXVIII. Siecle.

ESCULAPE.

point de lieu, dit Celse dans sa préface sur la Médecine, Liv. 1 : » il n'y a point de lieu où la Médecine » ne se trouve, puisque les peuples les moins éclairés ont connu les plantes & divers autres médicamens familiers dans le traitement des plaies & des » maladies ; mais il est constant que les Grecs l'ont » cultivée un peu mieux que les autres nations, quoi- » qu'ils n'ayent pas commencé à s'en servir dès leur » premiere origine, mais seulement quelques siecles » avant nous. Esculape étant le plus ancien que l'on » ait connu pour guérir les maladies, & s'étant livré » un peu plus particulierement à cette science, qui jusques-là avoit été entre les mains du vulgaire stupide & grossier, fut mis au rang des Dieux ».

» Podalire & Machaon, ses deux fils, ayant ensuite » accompagné Agamemnon à la guerre de Troye, furent d'un grand secours à l'Armée ; cependant Homere ne dit pas qu'ils aient été employés dans la peste » ou dans d'autres maladies internes qui regnoient dans » le camp, mais seulement qu'ils guérissoient les blessures avec le fer & les médicamens, d'où il paroît qu'ils » ne se mêloient que de cette partie de la Médecine, » qui est la plus ancienne de toutes (*a*) ».

Platon dit aussi (*b*) qu'Esculape se contenta d'enseigner aux hommes qui avoient un bon tempéramment, les moyens de se tirer des maladies qui leur survenoient par des causes étrangeres, en prenant quelques remedes ou en souffrant quelques incisions, sans leur prescrire aucun régime, afin de ne pas les distraire de leurs occupations journalieres. Les fils d'Esculape essuyerent au siege de Troye les plaies de Ménélaüs qui avoit été blessé par Pandare, ils y appliquerent des onguens adoucissans, sans prescrire aucune loi sur le manger ; tout cela prouve qu'Esculape étoit plutôt Chirurgien que Médecin, puisque la plus considérable de ses cures, & qui a fait dire qu'il avoit rendu la vie aux morts, étoit Chirurgicale ; elle fut faite sur Hyppolite, à qui des chevaux avoient déchiré & fracassé tous les membres.

Mais puisque Esculape excelloit si fort dans le trai-

(*a*) Leclerc, Hist. de la Médecine.
(*b*) De rep. lib. 3. Max. Cyrus, Serm. 29.

tement des plaies, & que cette connoissance suppose nécessairement celle de l'Anatomie, n'est-il pas naturel de conclure avec Galien, qu'Esculape disséquoit au moins des animaux pour l'instruction de ses disciples.

XXVIII. Siecle.

MACHAON.

Machaon étoit fils aîné d'Esculape, & si Homere le met toujours après Podalire, c'est qu'il y a été contraint par les regles de la versification; ce qu'il dit d'ailleurs de Machaon prouve qu'il étoit plus estimé que son frere, & appellé par les grands préférablement à Podalire. Ce fut Machaon, comme nous l'avons déja dit, qui pansa Ménélaüs blessé par Pandare, en essuyant & non en suçant le sang de sa blessure, méthode vantée par plusieurs modernes, & sur-tout par Anel, Chirurgien François; ce fut lui qui guérit Philoctecte qui étoit devenu boiteux, parcequ'il s'étoit laissé tomber sur le pied une fleche dont Hercule lui avoit fait présent, & qui avoit été trempée dans le sang de l'Hydre de Lerne.

XXIX. Siecle.

Machaon, quoique Chirurgien, étoit encore bon Soldat; & il paroît qu'on estimoit sa bravoure, puisqu'il fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois (*a*), machine fameuse dont les Grecs se servirent pour prendre Troye. Machaon reçut à l'épaule une blessure considérable dans une sortie que firent les Troyens; il fut ensuite tué dans un combat singulier qu'il eût contre Nérée, ou selon (*b*) d'autres contre Eurypile, fils de Telephe. Machaon eut deux enfants de sa femme Euticlea, fille de Diocles Roi de Messenie; ces enfants furent Nicomacus & Gorgasus, qui demeurerent à Phere, & posséderent le Royaume de leur ayeul jusqu'à ce qu'au retour de la guerre de Troye les Héraclides se fussent emparés de la Messenie & de tout le Péloponese. Machaon, selon Pausanias, eut encore trois fils, qui tous exercerent probablement la profession de leur pere & de leur ayeul.

PODALIRE.

Podalire étoit le second fils d'Esculape & frere de Machaon, il vivoit au commencement du 29e siecle du monde; Homere en parle comme d'un habile Chirurgien, qui comme son frere, se trouva à la guerre

(*a*) V. Hyginus, Fab. l. 1. c. 81, 108, 113.
(*b*) V. Pausan. in Lacon.

XXIX. Siecle.

PODALIRE.

de Troye. Comme il en revenoit, il fut jetté par une tempête sur les côtes de Carie, où il fut reçu par un Berger, qui ayant appris qu'il étoit Chirurgien, le mena au Roi Damethus, dont la fille étoit tombée du haut d'une maison; Podalire la guérit en la saignant des deux bras, ce qui fit tant de plaisir à ce Roi qu'il la lui donna en mariage avec le Chersonese, où Podalire bâtit deux villes; l'une qu'il appella du nom de Syrna sa femme, & l'autre Bybassus, qui étoit le nom du Berger qui l'avoit reçu après son naufrage. (*a*) Podalire entr'autres enfants, eut Hypolochus, dont Hypocrate se disoit descendu; c'est dans cette histoire de Podalire qu'on trouve le premier exemple de la *saignée*.

Il paroît que du tems de la guerre de Troye la Chirurgie étoit déja parvenue à un certain degré de perfection; Homere nous apprend que les Chirurgiens ne manquoient pas dans l'armée des Grecs, & chez les Troyens. Une preuve encore qu'on avoit dès ce tems-là quelques connoissances d'Anatomie, c'est que le vaillant Ajax trouvant Achille invulnérable le blessa au talon, persuadé qu'en lui coupant le tendon, qui depuis a porté le nom d'achille, il empêcheroit ce Héros de marcher.

La plûpart des guerriers qui assiégerent Troye savoient l'art de guérir une plaie; Achille guérit Telephe avec la plante nommée *achillea*, qui est une espece de *mille feuille*: (*b*) les autres veulent qu'il ait inventé le verd de gris, qui est d'un grand usage pour les emplâtres; c'est pour cela qu'on peint Achille raclant du verd de gris de la pointe de sa lance, & le faisant tomber sur la plaie de Telephe.

Homere raconte encore qu'Euripile ayant été blessé prioit Patrocle, ami d'Achille, de lui faire part des excellents remedes que ce Héros avoit appris de Chiron (*c*).

ANTOLICUS.

Antolicus avoit appris à ses fils l'art de guérir les plaies; ce furent eux qui arrêterent le sang qu'Ulysse perdoit par la blessure que lui avoit faite un sanglier.

(*a*) V. Stephan. Bysantin in voce *Syrna*.
(*b*) Plin. lib. 25. cap 5.
(*c*) Iliados.

Eribote, fils de Téléonte, étoit Chirurgien du nombre des Argonautes ; ce fut lui qui pansa Oilée, pere d'Ajax, qui avoit été blessé à l'épaule par des oiseaux appellés *stymphalides*. Nous tenons d'Appollonius (*a*) Rhodes, qu'en cette occasion Eribote détacha son baudrier ou sa ceinture pour en tirer une boîte où il tenoit apparemment ses médicamens, & que les Chirurgiens appellent un *boîter*. Du XXIX. Siecle. ERIBOTE.

Japis fut celui qui pansa Enée de ses plaies ; Virgile dit de lui qu'Apollon qui l'aimoit beaucoup, avoit voulu lui donner la science des Augures, l'art de jouer de la lyre & de bien tirer de l'arc ; mais qu'il aima mieux pout pouvoir prolonger la vie à son pere, qui étoit mourant, apprendre de ce Dieu les vertus des herbes, & la méthode de guérir les maladies, quoiqu'il y eût moins de gloire pour lui. JAPIS.

Ille ut depositi proferret fata parentis,
Scire potestates herbarum usumque medendi,
Maluit, & mutas agitare inglorius artes.

Ænéide, Liv. 12.

CHAPITRE II.

Des Anatomistes et des Chirurgiens depuis la guerre de Troye jusqu'à celle du Péloponèse.

L'art de guérir demeura couvert d'épaisses tenébres depuis la guerre de Troye jusqu'à celle du Péloponèse, qu'Hippocrate le remit en vigueur. On ttouvera la raison de ce grand vuide, si on considere que tout l'att se bornoit alors à quelques remedes qui passoient de pere en fils ; & comme ils ne sortoient pas de la famille des Asclépiades ou des descendans d'Esculape, il n'étoit pas nécessaire de rien écrire sut ce sujet. Voici ce que dit Celse à cet égard dans sa préface, liv. 1. » Après le fils d'Esculape il n'y eut personne de

(*a*) Argonauticorum, lib. 2.

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

» réputation qui exerçât la Médecine, jusqu'à ce qu'on » eût commencé à s'appliquer avec plus de soin à l'é- » tude des Lettres ; & comme cette étude est autant » nuisible au corps qu'elle est utile à l'esprit, il est » arrivé que ceux qui s'y sont attachés ayant ruiné leur » santé par des méditations assidues & par des veilles » continuelles, ont eu plus de besoin de la médecine » que les autres hommes ; c'est par cette raison que la » science de guérir les maladies faisoit au commence- » ment une partie de l'étude des Philosophes, ensorte » qu'on peut dire que la Médecine & la Philosophie » sont nées ensemble, & qu'elles ont eu les mêmes » Auteurs. De-là vient que nous apprenons que plu- » sieurs des anciens Philosophes ont été experts dans » la Médecine ; tels que Pythagore, Empédocle & » Démocrite ».

Ce passage de Celse prouve manifestement qu'on s'adonnoit dans les premiers tems de la Médecine à l'étude de la nature, & que les Médecins croyoient dès-lors que la connoissance du corps humain étoit la base de leur art.

Des Asclépiades.

Les descendans d'Esculape, auxquels on a donné le nom d'Asclépiades, ont eu la réputation d'avoir conservé la Médecine dans le sein de leur famille sans interruption ; & c'est une perte réelle pour nous d'être privés, par le malheur des tems, des ouvrages d'Eratostenes & de Phérécides, d'Appollodore & de Trias ; nous aurions eu certainement une liste plus exacte des prédécesseurs d'Hippocrate qui se disoit le dix-huitieme descendant d'Esculape, comme nous le verrons ci-après.

Les Asclépiades avoient établi trois fameuses Ecoles qui avoient une émulation réciproque, & se disputoient à qui feroit plus de progrès dans la Médecine. La premiere étoit celle de Rhodes : elle manqua avant les autres par l'extinction de la branche des Asclépiades qui la soutenoit. Hippocrate n'en parle point, apparemment parcequ'elle tomba long-tems avant lui ; mais il fait mention de celle de Cos & de celle de Gnide : ces deux dernieres florissoient en même-

tems que l'Ecole d'Italie où étoient Pythagore & Empedocle. Galien donne la premiere place à celle de Cos, comme ayant produit le plus grand nombre d'excellens disciples, & ayant formé Hippocrate. Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

L'Anatomie étoit cultivée, selon Galien (a), par les Asclépiades : » dans le tems, dit-il, que toute la Mé-
» decine étoit renfermée dans leur famille, les peres
» enseignoient l'Anatomie à leurs enfants, & les ac-
» coutumoient dès l'enfance à disséquer des animaux ;
» ensorte que cela passant de pere en fils, comme par
» une tradition manuelle, il étoit inutile d'écrire com-
» ment cela se faisoit, puisqu'il étoit autant impossi-
» ble qu'ils l'oubliassent que les lettres de l'alphabet
» qu'ils avoient apprises presque en même-tems ».

Mais la meilleure maniere de s'instruire étant la pratique, c'étoit aussi celle des Asclépiades ; ils avoient tous les jours l'occasion de voir sur les vivants ce qu'ils n'avoient pu découvrir sur les morts, lorsqu'ils avoient à traiter des maladies chirurgicales, des plaies, des ulceres, des tumeurs, des fractures, des luxations ; la tradition & les observations des peres suppléoient au défaut d'expérience des fils, & c'est ce moyen que quelques Auteurs ont appellé une voie douce & naturelle, quoique longue, d'apprendre à connoître le corps humain.

CHAPITRE III.

Anatomistes et Chirurgiens Juifs.

Il s'écoula sept à huit siecles depuis Esculape jusqu'au dernier de ses descendans ; nous ne trouvons aussi rien à remarquer sur les Médecins qui vivoient alors en Grece, c'est pourquoi nous examinerons les progrès que l'Anatomie & la Chirurgie firent en d'autres contrées.

Les Rois de Judée, voisins de l'Egypte, s'attachoient aussi à l'Anatomie & à la Chirurgie. Salomon

(a) Galien, part. 1. Section 3, chap. 33.

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

SALOMON.

cultiva ces deux ſciences comme il paroît par ſes ouvrages ; ce Philoſophe Roi commenca à regner l'an du monde 2129, environ 170 ans après la priſe de Troye : » Dieu, dit Joſeph (*a*), le remplit d'une ſageſſe » & d'une intelligence ſi extraordinaires, que nul au» tre dans toute l'antiquité ne lui avoit été compara» ble, & qu'il ſurpaſſoit même de beaucoup les plus » capables des Egyptiens que l'on tenoit y exceller ; » il compoſa cinq mille livres de Cantiques & de » vers, trois mille de paraboles, à commencer depuis » l'hyſope juſqu'au cedre, & à continuer par tous les » animaux, tant oiſeaux que poiſſons, & ceux qui » marchent ſur la terre ; car Dieu lui avoit donné une » parfaite connoiſſance de leur nature & de leurs pro» priétés dont il compoſa un livre » ; & il employa cette connoiſſance à compoſer pour l'utilité des hommes divers remedes dont le recueil étoit gravé, ſelon Suidas, dans le veſtibule du Temple de Jéruſalem. Ezechias le fit effacer, parceque le peuple y puiſant des remedes, négligeoit de s'adreſſer à Dieu pour lui demander la ſanté ; mais il y a apparence que Suidas avoit trop aiſément ajouté foi à la tradition des Rabins, qui ont cru que ce que les Payens pratiquoient dans leurs Temples avoit été pratiqué dans celui de Jéruſalem ; il y a bien plutôt lieu de croire que ce livre de Salomon étoit dépoſé en quelque endroit public ; & ce qui confirme cette opinion, c'eſt le reſpect qu'on avoit dès-lors pour le Temple du Dieu vivant, qu'on auroit livré à des profanations journalieres en y expoſant publiquement un recueil de remedes. Euſebe, qui cite Anaſtaſe de Nice, ſemble être de ce ſentiment lorſqu'il dit : *Libros Salomonis qui ſcripti erant de proverbiis & odis, in quibus tractabatur de natura plantarum & omni genere animalium & de curatione morborum, de medio ſuſtulit Ezechias, propterea quod morborum medelas inde populus acciperet, & nihili faceret à Deo petere curationem.*

Sans parler ici des autres ſciences qu'embraſſoit le génie vaſte de Salomon, nous allons rapporter ſimplement ce qui eſt de notre objet ; voyons ce qu'il

(*a*) L. 8. chap. 2.

dit au chapitre XII. de l'Eccléſiaſte : » Souvenez-» vous de votre Créateur pendant les jours de vo-» tre jeuneſſe, avant que le tems de l'affliction vien-» ne & que les années approchent ; avant que le » ſoleil, la lumiere, la lune ſe rendent ténébreuſes, » & que les nuées reviennent après la pluie. Ce ſera » alors que les gardes de la maiſon ſeront ébranlés, » & que les hommes vigoureux chancelleront. Celles » qui ſervent à moudre ſeront oiſives, & ceux qui re-» gardent par des trous ſeront obſcurcis. Les portes » ſeront fermées ſur la place, avec abaiſſement du » bruit de la meule. On ſe levera au chant de l'oi-» ſeau, & toutes les Muſes ou Muſiciennes ſe tairont. » On craindra les lieux hauts, & on tremblera en fai-» ſant chemin. L'amandier fleurira, la ſauterelle s'en-» graiſſera, & la capre ſe perdra ; car l'homme ira » dans ſa maiſon éternelle, & ceux qui le plaindront » tournoyeront par les places : *profitez*, dis-je, *de la* » *leçon que je vous donne*, avant que la petite chaîne » d'argent ſe caſſe, que le bandeau ou le vaſe d'or » retourne en arriere, que la cruche ſe briſe ſur la » fontaine, que la roue qui eſt ſur la citerne ſe » rompe, & que la poudre s'en retourne dans la terre » d'où elle eſt venue, & l'eſprit à Dieu qui l'a » donné ».

Il eſt aiſé de voir, dit M. Leclerc, *Hiſt. de la Méd. pag.* 86, *liv.* 2, *chap.* 3. que c'eſt une deſcription énigmatique de la vieilleſſe & de ſes incommodités. Cet Auteur célebre a tiré l'explication de ce paſſage du liv. 4, de l'Antropologie du Savant Riolan, qui l'interprête en faveur de l'Anatomie ; ce paſſage eſt trop long pour trouver place ici, nous y renvoyons nos lecteurs.

Les Rabins aſſurent que quoiqu'il fût défendu aux Juifs de toucher un cadavre, ils ne laiſſoient cependant pas de cultiver l'Anatomie. Comme ils conſervoient très religieuſement les os de leurs ancêtres, il pouvoit très bien ſe faire qu'ils euſſent acquis, par cette méthode ſouvent répétée, des connoiſſances Anatomiques. Nous liſons dans Hérodote que le corps de Joſeph, après avoir été embaumé, fut mis dans un cercueil & plongé dans le Nil ; n'étoit-ce pas à deſ-

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

sein d'avoir les os plus blancs, & de pouvoir les conserver plus facilement ? Nous ne pouvons tirer de cette coutume d'embaumer les corps, que des présomptions en faveur de l'Anatomie, dont les dissections pour les embaumemens ont donné les premieres connoissances.

Riolan dit (*a*) que les Rabins comptoient deux cents quarante-huit os, dont la charpente osseuse du corps humain étoit composée ; trois cents soixante-cinq veines ou ligamens. Cette division, selon les Rabins, a rapport aux 630 préceptes de la Loi de Moïse ; 248 de ces préceptes commandent ; 365 défendent. Les premiers sont en proportion des os ; les seconds en proportion des ligamens & des veines. Mais cette division, dit M. Leclerc, paroît ridicule à ceux qui entendent l'Anatomie : tout ce qu'on peut en conclure, c'est que les Rabins & les autres Juifs commençoient à connoître l'importance de cette science, qui est la base de l'art de guérir.

ESSÉNIENS. Les Esséniens étoient une espece de Juifs attachés à une secte fort ancienne du Judaisme ; on les appelloit *Therapeutes*, *Guérisseurs*. Nous apprenons de Joseph, Historien Juif (*b*), que « les Esséniens étudioient » avec grand soin les écrits des anciens, & principa» lement en ce qui regardoit les choses utiles à l'ame » & au corps ; qu'ils acquéroient ainsi une très gran» de connoissance des remedes propres à guérir les » maladies, de la vertu des plantes, des pierres & » des métaux ». Le nom de cette espece de Juifs ne paroît guere avoir de rapport avec le culte qu'ils rendoient à Dieu : mais peut-être étoit-ce une obligation de leur état, de panser ceux qui se présentoient à eux, comme quelques especes de Moines le pratiquent parmi nous.

Les Docteurs Juifs croyoient encore que trois Anges présidoient à l'art de guérir ; ils appelloient le premier *Senoï*, le second *Sansenoï*, & le troisieme *Sanmangelo*.

NÉCHEPSUS. Environ trois cents quarante-quatre ans après Salomon, regnoit en Egypte un Roi appellé Néchepsus. On

(*a*) Antrop. lib. 1. cap. 3.

(*b*) De la guerre des Juifs contre les Romains, liv. 2, chap. 72.

lui

lui attribue des livres de Médecine. Pline le regarde comme Astronome, & Firmicus dit qu'il avoit trouvé des remedes divins pour toutes les maladies, & qu'il en avoit fait un recueil. Il avoit aussi écrit sur les propriétés du *jaspe verd*, qu'il disoit fortifier *l'orifice de l'estomac*, lorsqu'on faisoit graver sur cette pierre la figure d'un dragon rayonnant, & qu'on l'appliquoit sur la partie dont on vient de parler; mais il répugne au bons sens que ces figures qu'on trouve gravées sur les pierres & sur les talismans, pussent opérer quelqu'effet. On trouve encore dans Ætius la description d'un emplâtre & de quelques autres médicaments attribués à Néchepsus.

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

Vers le même-tems, Protosiris, autre Egyptien, se rendoit recommandable par l'exercice de la Médecine. Firmicus l'appelle le *grand Protosiris*. Ses livres étoient anciennement fort recherchés. On dit qu'il écrivit à Néchepsus; & sa lettre, qu'on croit être supposée, se trouve, dit M. Leclerc (*a*), dans la Bibliothéque de l'Empereur, à Vienne. Juvenal fait mention de lui, & se moque des Dames Romaines de son tems, qui n'osoient point prendre de nourriture lorsqu'elles étoient malades, sans avoir auparavant consulté les ouvrages de Protosiris. PROTOSIRIS.

> Ægra licet jaceat, capiendo nullâ videtur
> Aptior hora cibo, nisi quam dederit Protosiris.
>
> *Juvenal.*

Jachen, fameux Médecin d'Egypte, vivoit vers l'an du monde 3300. Il s'acquit une grande réputation par les charmes & les secrets magiques. On dit qu'il fit cesser la peste qui ravageoit l'Egypte, en reconnoissance de quoi les Egyptiens le mirent au rang des Dieux. JACHEN.

Quoiqu'il ne paroisse pas que les trois Médecins dont nous venons de parler aient fait leur principale occupation de la Chirurgie, nous avons cependant cru devoir en faire mention, parceque toutes les parties de la Médecine, étant encore réunies, il ne pouvoit pas se faire que celui qui donnoit des remedes pour les maladies internes, ne guérît en même-

(*a*) Lamb. lib. 7, Labbeus, in novâ Bibliothecâ, lib. mſ.

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

tems les externes : & c'est, comme nous l'avons déja dit, ce qui faisoit leur réputation.

HOMERE.

Le Poëte Homere vivoit, selon Hérodote, 340 ans après la prise de Troye. C'est avec raison qu'on le regarde comme le génie le plus brillant & le plus fécond qui ait paru dans le monde. Aussi les sept plus florissantes Villes de la Grece se disputerent-elles l'honneur de l'avoir vu naître dans l'enceinte de leurs murs. Smyrne est cependant celle qui semble à plus juste titre, mériter ce privilége. Les ouvrages d'Homere sont remplis de majesté & de grace. On y trouve nombre de passages qui font juger que ce Poëte savoit la Chirurgie & l'Anatomie. Il décrit trop bien les moyens qu'on emploie pour guérir les plaies, la méthode de tirer les fléches & les dards qui sont restés dans les chairs, les moyens d'arrêter le sang, de laver la plaie, & d'y appliquer les médicamens favorables à la guérison, pour qu'on n'infere pas de-là qu'il savoit du moins la théorie chirurgicale. On trouve aussi dans l'Iliade quantité de preuves qu'Homere savoit l'Anatomie. Mélétius (a) dit qu'Homere étoit savant Anatomiste : & Galien cite son autorité, en parlant du ligament du foie, qui fut coupé par le trait dont Ulysse frappa le Cyclope à l'endroit où le tronc de la veine cave sortant du foie, traverse le diaphragme. On ne peut assez admirer la description que fait notre Poëte du tendon par lequel Achille fit attacher Hector, pour le faire traîner ensuite par ses chevaux. Des gens de l'art ne donneroient pas plus méthodiquement que lui la description de la luxation & de la fracture de la cuisse. D'après tous ces témoignages & toutes ces preuves, il est naturel de conclure qu'Homere a su l'Anatomie & la Chirugie. Ces deux qualités réunies à celle d'excellent Poëte ne sont pas au-dessous de l'immortel Auteur de l'Iliade & de l'Odyssée.

La Médecine avoit été purement pratique jusqu'au tems des Philosophes Grecs, qui joignirent à l'étude de l'art de guérir, celle de la Physique. Leurs raisonnements tendoient à expliquer le méchanisme des fonctions du corps, & supposent nécessairement

(a) Lib. de nat. hom.

Du XXVIII au XXXVI. Siecle.

que ces grands hommes ne les faisoient que d'après les connoissances anatomiques qu'ils avoient acquises.

PYTHAGORE.

Le Philosophe Pythagore est le premier qui ait fait des raisonnemens physiologiques. Il ne nous en reste que des fragmens qui se ressentent encore de la superstition de son siecle. Pythagore, selon le sentiment le plus commun, étoit fils d'un Statuaire. Il naquit à Samos; les Auteurs ne s'accordent point sur l'année de sa naissance, ni sur le tems auquel il vivoit. Moreri dit que c'étoit vers la 47e. olympiade; Vander-Linden, vers la 41e; d'autres, vers la 53e; quelques-uns, enfin, assurent qu'il mourut à 90 ans, 497 avant Jesus-Christ. Dans cette variété d'opinions, nous tiendrons un juste milieu, & nous dirons avec M. Leclerc, que Pythagore fleurissoit vers la 70e. olympiade. Il fut si avide de science, qu'il l'alla chercher jusqu'aux Indes, & séjourna long-tems en Egypte qui étoit le pays des sciences & des arts. Ce fut parmi les Sacrificateurs Egyptiens, qu'il puisa ce qu'il savoit en Médecine, & peut-être ne dût-il ses connoissances physiologiques, qu'à l'inspection des victimes qui tomboient sous le couteau des Prêtres qu'il fréquentoit, & des corps qu'il avoit vu embaumer selon la méthode d'Egypte. On peut aussi conclure qu'il étoit Anatomiste, des occupations de ses disciples, qui au rapport de Chalcidius, disséquoient des animaux: pratique qui leur avoit, sans doute, été recommandée par leur maître. On dit qu'il croyoit que les chévres respiroient par les oreilles, & qu'il connoissoit ce conduit qui va de la bouche dans l'intérieur de l'oreille, & auquel on a donné le nom de trompe d'Eustache. Mais cette assertion n'a aucun fondement, puisque l'on convient généralement, & avec raison, que cette découverte est due à Eustache.

Les écrits que nous avons de Pythagore sur la Physiologie sont remplis d'idées bisarres. Il avoit imaginé, pour expliquer la génération (a), qu'au moment de la conception, une substance imprégnée d'une vapeur chaude, descendoit du cerveau pour venir former l'ame & les sens de l'embryon; & qu'un

(a) Diogene Laerce, Hist. Philosophique de Galien.

Du XXVIII. au XXXVI. Siecle.

PYTHAGORE.

amas d'autres humeurs transmises dans la matrice formoit les chairs, les tendons, les nerfs, les cheveux, les os, & toute la masse du corps. Il ne falloit que quarante jours au fœtus, pour se former & se consolider de cette maniere : mais conséquemment aux loix de l'harmonie, il n'étoit parfait qu'aux septieme, neuvieme, &, pour l'ordinaire au dixieme mois commencé. Pendant cet intervalle se regloit tout ce qui devoit arriver à l'enfant dans le cours de sa vie : l'ame fixoit son séjour dans la tête & dans le cœur ; la raison qui émanoit de l'ame, occupoit la tête, & les passions le cœur. Pythagore avoit apparemment pris cette opinion, qui lui est commune avec les Ecrivains sacrés, des Chaldéens qu'il avoit fréquentés. Il disoit encore que les veines, les arteres & les nerfs, étoient les liens de l'ame.

Le sentiment de Pythagore sur les causes des maladies, est aussi ridicule que celui qu'il avoit sur la génération. Nous ne nous arrêterons point à le rapporter. Ce Philosophe ne vivoit que d'herbages, & ne mangeoit jamais de viande. Il interdisoit les feves, comme un aliment grossier, & pour d'autres raisons mystérieuses. Il conseilloit aussi de ne s'approcher des femmes que lorsqu'on étoit trop vigoureux : le régime qu'il observoit lui permettoit sans doute de suivre ce précepte.

Enfin tout le systême de Pythagore, est un tissu d'absurdités. Il prit pour des réalités, des chimeres avec lesquelles il expliquoit les loix de l'économie animale. Il mourut à Mélaponte à l'âge de 90 ans, la deuxieme année de la 82e. olympiade, 593 ans avant Jesus-Christ.

EMPÉDOCLE.

Empédocle, le plus célebre des disciples de Pythagore, naquit à Agrigente, Ville de Sicile, au commencement de la 73e. olympiade, vers l'an du monde 3528. Il étudia la Philosophie & la Médecine sous Pythagore. Ses sentimens sont aussi singuliers, & remplis d'autant de mystérieuses chimeres, que ceux de son maître. Il fit cependant plusieurs cures singulieres, parcequ'il ne fit pas alors usage de ses vaines spéculations.

Plutarque assure dans un de ses ouvrages, qu'Em-

pédocle connoissoit la membrane qui tapisse la coquille du limaçon, & qui forme une partie de la rampe dans l'organe de l'ouie, & qu'il la regardoit comme le point de réunion des sons, & l'organe immédiat de l'ouie (*a*). Nous ne sommes point fondés à lui refuser ce détail anatomique, ne connoissant aucun Auteur qui en ait fait mention avant lui.

Du XXVIII au XXXVIe. Siecle.

EMPÉDOCLE.

La Physiologie d'Empédocle est remplie de rêveries, comme celle de Pythagore : on doit cependant dire à sa louange, que par une conjecture également juste & délicate, il assura que les graines dans la plante, étoient analogues aux œufs de l'animal : sentiment dont l'expérience a démontré la certitude.

L'histoire rapporte qu'Empédocle, dans le dessein de passer pour un Dieu & pour faire croire qu'il avoit été enlevé aux Cieux, se précipita dans les flammes du Mont-Ethna; mais il est plus naturel de croire qu'il fut consumé par les flammes de ce Volcan, de la même maniere que Pline le fut par celles du Mont-Vesuve, pour s'en être approché de trop près. D'autres disent qu'il tomba de son char en voyageant, qu'il se cassa la cuisse, & mourut de cette chûte à l'âge de 77 ans; quelques Auteurs assurent qu'il a vécu 109 ans.

ALCMÉON.

Alcméon, autre disciple de Pythagore, naquit à Crotone. Il s'attacha particulierement à la Médecine; il est le premier qui ait disséqué des animaux, pour avoir occasion de connoître les parties qui composent le corps humain. Il est étonnant, dit M. Leclerc, que l'Anatomie ait été aussi long-tems négligée par ceux qui se disoient Médecins ou Chirurgiens, mais cette science fut jusqu'alors apprise par tradition, comme dans la famille des Asclépiades. Nous n'avons aucun des écrits d'Alcméon. Nous ne savons que très peu de chose sur son Anatomie. Il croyoit, au rapport de Galien (*b*), que l'ouie se fait parceque les oreilles sont vuides en dedans, & que tous les lieux vuides résonnent quand l'air y pénétre. Aristote rapporte (*c*) qu'Alcméon pensoit

(*a*) Plutarch. Simposiac.
(*b*) Hist. Phliosophica.
(*c*) Hist. Anim. lib. cap. 11.

Du XXVIII au XXXVIe.

que les chevres respiroient par les oreilles. Chalcidius, comme nous l'avons dit plus haut, a donné cette découverte à Pythagore. Il disoit encore que l'ame reçoit les odeurs qu'on attire en respirant ; que la langue distinguoit les saveurs ; que la semence est une partie du cerveau ; que le fœtus se nourrit dans le ventre de sa mere en attirant la nourriture par les pores de son corps, & par juxta-position. Ses autres sentimens physiologiques sont aussi conséquents aux principes qu'il avoit reçus de son maître.

ALCMÈON.

DÉMOCRITE.

Démocrite, disciple de Pythagore, fut le plus zélé Sectateur de sa doctrine. Il naquit à Milet, la troisieme année de la 77e. olympiade. Il avoit une si grande envie de s'avancer, qu'il consuma la plus grande partie de son patrimoine à voyager, pour voir les Savans de toutes les parties du monde (a). Il ne s'adonna pas seulement à l'étude de la Philosophie, mais il s'occupa beaucoup de la Médecine & de l'Anatomie. Il parcourut l'Egypte, la Perse, la Chaldée ; il pénétra même jusqu'aux Indes où il eut des entretiens avec les Philosophes, les Médecins, les Sacrificateurs, les Magiciens, & les Gymnosophistes ; les tombeaux n'avoient pour lui rien d'effrayant. Il s'enfermoit afin d'être plus en état de méditer, & de rire plus à son aise des folies des hommes : peut-être pour avoir occasion de voir les ossemens, & d'étudier le corps humain ; ce qu'il n'auroit pû faire publiquement. Le bruit se répandit bientôt que Démocrite habitoit les Sépulchres. Quelques jeunes gens vinrent déguisés en spectres à dessein de l'épouvanter, mais il leur dit de sang froid : *ne cesserez-vous point de faire les fous ?* Une maniere de vivre aussi bisarre le fit passer pour fou parmi les Abdéritains ses compatriotes (b). On fit venir Hippocrate pour le traiter de la folie. Ce grand homme arriva, vit Démocrite occupé à disséquer des animaux ; & lui ayant demandé quel étoit le but de cette occupation, Démocrite lui répondit, qu'il cherchoit à découvrir les causes de la folie, qu'il croyoit être un effet de la bile. Hippocrate fut désabusé par cette réponse, de l'opinion qu'il avoit

(a) Clement. Alexand. Pædagog. lib. 9.
(b) V. les Lettres qui sont à la fin des Œuvres d'Hippocrate.

d'abord conçue de cet homme extraordinaire ; il converſa long-tems avec lui ; & il apprit que s'il rioit continuellement, c'étoit de la vanité des hommes. Hippocrate le quitta bien ſatisfait, & aſſura aux Abdéritains que Démocrite étoit le plus ſage de tous les hommes, & que perſonne n'étoit auſſi capable que lui de guérir la folie. Diogene Laerce rapporte auſſi qu'en préſence d'Hippocrate, Démocrite ſut diſcerner que du lait qu'on lui apportoit, étoit d'une chévre noire qui n'avoit encore fait qu'un chévreau (*a*), & qu'ayant ſalué à titre de *fille* une jeune perſonne qui accompagnoit Hippocrate, il la ſalua le lendemain à titre de femme, connoiſſant à ſes yeux qu'elle avoit perdu ſa virginité la nuit précédente : ſagacité capable de rendre la vie odieuſe à la moitié du genre humain, dit l'Auteur de la vie de Démocrite.

On attribue à Démocrite les ouvrages ſuivants :

De la nature de l'homme ou de la chair.
De la peſte, & des maladies peſtilentielles.
Du prognoſtic.
De la diete.
Des cauſes des maladies.

On trouve dans la Bibliothéque du Louvre quelques manuſcrits Grecs du même Auteur : mais on les croit ſuppoſés. Vander-Linden cite encore deux ouvrages de Démocrite ſur la Chymie. George Wolkamer, Médecin célebre à Nuremberg, a publié un très bon ouvrage qui a pour titre : *Zootomia Democritica* : cet ouvrage mérite d'être lu. Cicéron rapporte auſſi que Démocrite avoit ouvert tant d'animaux, qu'au ſeul aſpect de leurs entrailles, & à la couleur des productions de la nature, il jugeoit ſi la récolte ſeroit abondante ou non, & ſi le pays ſeroit ravagé par les maladies.

Pétrone dit que Démocrite avoit exprimé des ſucs de toutes les plantes, & avoit donné la plus grande partie de ſon tems à faire des expériences ſur les pierres & ſur les arbriſſeaux. Seneque aſſure que ce Philoſophe avoit trouvé le ſecret d'amollir l'ivoire, & & celui de compoſer des émeraudes avec des cailloux mis au feu.

Démocrite mourut aveugle à l'âge de plus de cent

(*a*) Diogen. Laert. in Democrit.

Du XXVIII au XXXVIe. Siecle.

ans. On dit qu'ennuyé de la vie, il retranchoit tous les jours quelque portion de sa nourriture ordinaire : & que sa sœur qu'il avoit avec lui, l'ayant prié de ne pas se laisser mourir avant certaines fêtes où elle n'auroit pu assister s'il étoit mort ; il se fit apporter un pain chaud, & qu'il vécut encore plusieurs jours en le flairant (*a*).

DIAGORAS.

Diagoras étoit de l'Isle de Melos, l'une des Cyclades. Il fut esclave de Démocrite, & il est à présumer qu'il apprit de son maître la Philosophie & quelque peu de Médecine, puisqu'Ætius nous donne, sous le nom de ce Philosophe, la composition d'un collyre. Dioscoride rapporte (*b*) aussi que Diagoras *avoit condamné l'opium, ou le suc de pavot dont on se servoit dans les douleurs d'oreille & dans les inflammations des yeux : la raison qu'il en rendoit, c'est que l'opium est un assoupissant dangereux, & affoiblit la vue.*

Au reste, Diagoras est encore fameux par son athéisme. On sait qu'il doutoit de la providence des Dieux (*c*). Etant un jour dans une auberge, il prit une statue d'Hercule en bois, la mit au feu, & dit en se moquant : *Hercule fera aujourd'hui bouillir notre pot : ce sera le treizieme de ses travaux.*

EURIPHON.

Euriphon étoit Médecin de Cnide, il passa pour être l'Auteur des Sentences Cnidiennes citées par Hippocrate, il est par conséquent plus ancien que lui. C'est apparemment de cet Euriphon, que parloit Platon le Comique (*d*), lorsqu'il représentoit *Cinesias*, fils d'Evagoras, au sortir d'une pleurésie, *maigre comme un squelette, la poitrine pleine de pus, les jambes comme un roseau, & tout le corps chargé des escarres qu'Euriphon lui avoit faites en le brûlant ; en un mot, phthisique ou empyque consommé.*

Il paroît par ce passage, qu'Euriphon employoit les cauteres dans l'empyeme, comme Hippocrate le pratiquoit ; & qu'ainsi il exerçoit la Chirurgie. Il vivoit du tems d'Hippocrate, mais il étoit plus âgé que lui.

(*a*) Athen. lib. 2. cap. 7.
(*b*) Lib. 4. cap. 35.
(*c*) Aristophan. Scholiast. in nubibus.
(*d*) Galen. in Hippocrat. Aphor. Comment. 7.

Du XXXVIe. Siecle. à Jesus-Christ

CHAPITRE IV.

De l'etat de l'Anatomie et de la Chirurgie du tems d'Hippocrate, du progrès que firent ces deux Sciences pendant sa vie & après sa mort.

Jusques au tems d'Hippocrate, la Médecine avoit été exercée par toute sorte de gens indifféremment. Vers la 70e. olympiade, elle devint le partage des Philosophes; mais pendant l'espace de cent dix ans qui s'écoulerent depuis Pythagore, jusqu'à la guerre du Péloponèse, la Philosophie & la Médecine s'étant beaucoup étendues, on reconnut la nécessité de les diviser, étant l'une & l'autre capables d'occuper un homme tout entier. Il étoit réservé à Hippocrate de faire cette division, & d'indiquer à la postérité la route la plus sûre pour exercer l'art de guérir avec succès, celle de connoître la structure, la position & l'usage des parties dont la réunion forme le corps de l'homme. Egalement versé dans la Philosophie & la Médecine, il étoit à portée de juger s'il pouvoit en les exerçant toutes les deux, être également utile à la société. Son amour pour le bien public lui fit préférer cette derniere; il jugea que des spéculations philosophiques ne convenoient point à son inclination; & ne retint de Philosophie que ce qu'il en falloit pour raisonner plus juste en Médecine. HIPPOCRATE.

Hippocrate étoit un des descendans d'Esculape, au dix-huitieme degré (*a*), du côté d'*Héraclide* son pere, & allié d'Hercule, par sa mere *Praxithée* ou *Phénarete* (*b*), au vingtieme degré: voici quelle est sa généalogie tirée par les anciens des ouvrages d'Erathostène, de Phérécide, d'Apollodore & d'Arius de Tarse (*c*).

(*a*) V. Leclerc, part. 1, liv. 2, chap. 2.

(*b*) Il y a des Auteurs qui prétendent qu'Hippocrate étoit petit fils de Phénarete.

(*c*) V. Reinecius, Hist. Juliâ, Hieron. Henningesius in tab. geneal. Vander-Linden in præfatione.

Du XXXVIe. Siecle.

HIPPOCRATE.

Esculape, disciple de Chiron, épousa Epione fille d'Hercule. Il en eut plusieurs enfans de l'un & de l'autre sexe. Les enfans mâles furent Podalire, Roi de Carie, & Machaon qui regna dans la Messénie. De Podalire naquirent Hyppoloque, Sostrate premier, Dardanus, Cléomitides premier, Chrepamis premier, Théodore premier, Sostrate second, Chrysamis second, Cléomitides second, Théodore second, Sostrate troisieme, Nébrus Gnosidicus de Cos, le grand *Hippocrate*. Les descendans de Podalire régnerent dans la Carie, jusqu'à Théodore second, sous lequel se fit la fameuse descente des Héraclides par lesquels ils furent chassés, & contraints de se retirer dans l'Isle de Cos qui est dans le voisinage de la Carie. Les descendans de Théodore s'illustrerent à Cos, par le succès avec lequel ils pratiquerent la Médecine : ce fut particulierement sous Nébrus Gnosidicus, Hippocrate premier & Héraclide, qu'elle fit le plus de progrès ; mais aucun d'eux n'eut autant de talents, & ne jouit d'une aussi grande réputation, qu'Hippocrate second dont nous parlons (*a*). Il naquit dans l'Isle de Cos (*b*), la premiere année de la 80e. olympiade, vers la fin du trente-cinquieme siecle du monde. Il fut instruit dans la Médecine & les Belles-Lettres, par son grand pere Hippocrate & son pere Héraclide, qui non-seulement étoient de grands Médecins, mais encore versés en tout genre de Littérature. Ils l'instruisirent dans la Logique, la Physique, la Philosophie naturelle, l'Astronomie & la Géométrie. Il étudia l'Eloquence sous Gorgias Leontin, le plus célebre Rhéteur de son tems. Il voyagea pendant douze ans en plusieurs Provinces, pour acquérir des connoissances qu'il n'espéroit pas trouver dans l'Isle de Cos, quelque belle que soit sa situation. Il parcourut la Macédoine, la Thrace & la Thessalie. Il recueillit dans ces contrées la plus grande partie des observations précieuses que contiennent ses Epidémiques (*c*). Pendant ses voyages, il

(*a*) V. Plin. l. 6. cap. 2. primus Hippocrates medendi præcepta clarissimè condidit.

(*b*) Soranus, dans la Vie d'Hippocrate.

(*c*) Ibid. Plin. Hist. Nat. l. 29. Is cum fuisset mos liberatos morbis scribere in templo hujus Dei quid auxiliaturus esset, ut posteà ea similitudo proficeret, exscripsisse ea dici-

Du XXXVIe. Siecle. à Jesus-Christ

HIPPOCRATE.

s'arrêta à Ephèse, près du Temple de Diane, où il transcrivit & mit en ordre les tables de Médecine qu'il y trouva. Il en fit autant à l'égard de celles qu'il trouva dans le Temple qu'Esculape avoit dans l'Isle de Cos : car c'étoit un ancien usage que tous les convalescents en apportant leurs offrandes aux Temples, y fissent inscrire les remedes qui les avoient guéris, afin qu'ils pussent servir à d'autres dans des cas semblables. La réputation d'Hippocrate croissoit de jour en jour. Plusieurs Princes & plusieurs Rois tenterent de l'attirer à leur Cour (*a*) ; mais il ne voulut jamais abandonner sa patrie, quelque brillantes que fussent les offres qu'on lui faisoit. » *Dites à votre maître*, ré» pondit-il au Gouverneur de l'Hellespont, qui le de» mandoit de la part d'Artaxerxès Longue-main, *que* » *je suis assez riche ; que l'honneur ne me permet pas de* » *recevoir ses présens ; & d'aller secourir les ennemis de* » *la Grece.*

De son tems, dit l'illustre Auteur de la partie Chirurgicale de l'Encyclopédie (*b*), la *Chirurgie* étoit si parfaitement unie à la Médecine, que l'une n'avoit pas même un nom particulier qui la distinguât de l'autre : aussi prendroit-on le livre *De officinâ Medici*, pour un Traité de Chirurgie. Quoi qu'il en soit, continue *M. Louis*, tout ce qu'a écrit Hippocrate sur les plaies, les tumeurs, les ulceres, les fistules, les fractures, les luxations, & les opérations, est admirable. C'est à Hippocrate, ajoute-t-il, que je ne nomme guere sans un sentiment de plaisir, de gratitude & de vénération ; c'est à ce divin mortel, que nous devons tout, en Médecine & en Chirurgie. En un mot, pour appliquer ici les termes de Montagne, » la plus » riche vie que je sache avoir été reçue entre les vi» vans, & étoffée des plus riches parties & désirables, » c'est celle d'Hippocrate ; & d'un autre côté, je ne » connois aucuns écrits d'homme que je regarde avec » autant d'honneur & d'amour ».

L'Anatomie d'Hippocrate est remplie de tant d'incer-

tur, atque jam templo cremato, instituisse medicinam hanc quæ *Clinica* vocatur.

(*a*) V. Soran. cap. 11. n. 1, 2, 3, editionis Lindenianæ.

(*b*) M. Louis.

Du XXXVI. Siecle. à J. C. HIPPOCRATE.

titude & d'obscurité, qu'on ne sait à quoi s'en tenir; & qu'il est très difficile d'en faire un extrait bien juste; parceque, premierement il se trouve dans les livres d'Hippocrate, ou dans ceux qu'on dit être de lui, plusieurs contradictions; secondement, dit M. le Clerc, (a) quand on ramasseroit tout ce qu'il a dit de chaque partie, on n'auroit presque rien de complet & d'assez suivi; parcequ'enfin quand il ne se seroit pas glissé dans le texte autant de fautes qu'il y en a, ou qu'il y auroit moins de variété dans les originaux, le style d'Hippocrate est si concis, & quelquefois si obscur, qu'il n'est pas toujours aisé de le bien entendre, même à ceux qui possedent le mieux la langue Grecque.

On auroit à regretter un livre que Galien avoit écrit sur l'Anatomie d'Hippocrate, si l'on ne savoit que cet Auteur est suspect par l'ardeur avec laquelle il parle de ce pere de la Médecine.

Nous allons cependant parler de l'Anatomie d'Hippocrate, avec le plus de netteté qu'il nous sera possible, & nous commencerons par ce qu'il dit des arteres & des veines. Il pense que le cœur est l'origine du sang & de la pituite (b), que l'eau vient de la rate, & la bile du foie; que les veines viennent du foie qui en est l'origine & la racine (c), comme le cœur est celle des arteres. Hippocrate semble se contredire quand il dit (d), *que les veines, comme les arteres, viennent du cœur; l'artere*, ajoute-il immédiatement après, *renferme plus de chaleur que la veine cave, & l'artere est le réservoir de l'esprit. Il y a encore d'autres veines dans le corps, outre ces deux. Quant à celle qu'on a dit avoir la plus grande cavité, & être attachée au cœur, elle traverse tout le ventre & le diaphragme, & se partage à l'un & à l'autre rein, vers les lombes. De même, au-dessus du cœur, cette veine se divise à droite & à gauche, & montant à la tête se distribue à chaque temple. On peut joindre d'autres veines à celles-ci qui sont aussi fort grandes; mais, pour le dire en un mot, toutes les*

(a) Hist. Med. part. 1. liv. 3. chap. 3.
(b) L. 4. de morbis.
(c) L. de alimentis.
(d) Lib. de carnibus.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

veines qui sont dispersées par tout le corps, viennent de la veine cave & de l'artere. Il avance ailleurs qu'il y a deux veines caves ou creuses qui sortent du cœur, dont l'une s'appelle l'artere, & l'autre veine cave. En ce tems-là on donnoit indifféremment le nom de *veine* à tous les vaisseaux qui contiennent du sang, & l'on appelloit proprement *artere*, *la canne du poulmon*, ou *l'apre artere* (*a*), parcequ'il croyoit qu'elle conserve l'air. Hippocrate donne encore le nom de veine aux arteres, & même aux nerfs.

Ce que dit Hippocrate sur la structure du cœur, est plus vrai & plus exact (*b*). Il reconnoît que la substance de ce viscere est musculeuse, & sa figure pyramidale; que le cœur est recouvert d'une membrane, que nous appellons péricarde, laquelle contient une liqueur semblable à l'urine, ensorte que le cœur est comme une vessie: ce qui a été fait ainsi afin que le cœur se conservât mieux dans cette espece de châsse. Le cœur, poursuit Hippocrate, a deux ventricules séparés par une petite cloison, l'un du côté droit, l'autre du côté gauche, & qui ne sont point semblables. Ces deux ventricules occupent le cœur tout entier; la cavité de l'un est plus grande que la cavité de l'autre; il est plus mou, plus vaste, & ne s'étend point tout-à-fait jusqu'à la pointe du cœur, qui est toute solide; mais il est comme cousu ou attaché au cœur par dehors. Le dernier ventricule ou le gauche est situé précisément sous la mamelle gauche, à laquelle il répond en droite ligne, & où l'on sent ses pulsations. Ces deux cavités sont épaisses, remplies d'inégalités, & comme rongées: cela s'observe cependant plus dans le ventricule droit, que dans le ventricule gauche. Il les regardoit comme les fontaines de la nature humaine, & les fleuves qui arrosent tout le corps, & lui donnent la vie; lorsqu'ils tarissent, l'homme périt.

Hippocrate dit que *les oreillettes* sont deux petits corps mous & caverneux qui s'élevent autour des ventricules, près de la sortie des veines: ils n'ont ce-

(*a*) Ἀρτηρίη ἀπό τοῦ τὴν ἀέρα τηρεῖν.

(*b*) Lower, Médecin Anglois, a puisé dans son Traité sur le cœur.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

pendant pas les mêmes uſages : ils ſont les organes par où la nature attire l'air. Il aſſure que ces oreillettes ſe dilatent & ſe contractent, c'eſt-à-dire, qu'elles ont un mouvement de ſyſtole & de diaſtole. Il paroît enfin qu'Hippocrate y avoit vu les valvules du cœur : car il aſſure qu'à chaque orifice de ces vaiſſeaux, ſe trouvent trois pellicules rondes à leur extrêmité, & formant un demi cercle, & il ajoute que la maniere dont elles bouchent les arteres eſt admirable. Si quelqu'un (c'eſt toujours Hippocrate qui parle) qui ſaura quel eſt l'ordre & la diſpoſition de ces membranes, en ôte un rang, & baiſſe l'autre, il ne pourra faire entrer dans le cœur, ni de l'eau, ni du vent.

A l'égard du cerveau, notre Auteur penſe que ſa ſubſtance eſt toute glanduleuſe (*a*), & qu'il ſe charge des humidités ſuperflues du cœur dont il s'imbibe, comme le feroit une éponge. Il dit que le cerveau eſt le ſiege de la prudence & de l'entendement (*b*), & aſſure ailleurs, qu'il loge l'ame (*c*). La moëlle épiniere deſcend ſelon lui du cerveau ; mais il prétend qu'on ne doit pas lui donner le nom de moëlle ; puiſqu'elle n'eſt point ſemblable à celle qui eſt contenue dans les autres os, & qu'elle eſt environnée de membranes, ce qu'on n'obſerve pas à l'égard des autres moëlles.

Ce qu'il dit de l'organe de l'ouie ſuppoſe à la vérité qu'il en avoit quelque notion, mais eſt encore bien éloigné de ce qu'en ont dit nos Auteurs modernes. » Le trou des oreilles, dit-il, aboutit à un » os dur, ſec & ſemblable à une pierre (*d*). Près de » cet os eſt une cavité fiſtuleuſe : à l'entrée de ce » canal eſt une pellicule fort mince & ſéche, dont la » ſécheresſe, auſſi bien que celle de l'os, produit le » ſon ; l'air étant réfléchi autant par cet os, que par » la pellicule. Le bruit ſe fait contre la portion dure » de l'os, & le frémiſſement ſe fait ſentir dans ſa cavi» té (*e*) ». Quant à la ſtructure de l'oreille externe, Hippocrate reconnoît qu'elle eſt cartilagineuſe ; mais

(*a*) Lib. de glandulis.
(*b*) Libro de morbo ſacro.
(*c*) Γνῶμη. *ame, eſprit, entendement.*
(*d*) Lib. de carnibus.
(*e*) Lib. de locis in homine.

ce qu'il dit sur l'organe de la vue & sur la maniere dont elle se fait est rempli d'obscurité. Il parle de la pupille & des membranes qui enveloppent l'œil (*a*); il dit que l'humeur crystalline est gluante & transparente comme l'encens; mais qu'on ne peut la voir, que lorsqu'elle est sortie après la rupture de l'œil. Il n'est pas plus clair sur l'organe de la voix, & dans la description qu'il donne du poulmon. Il reconnoît cependant qu'il est composé de cinq lobes d'une couleur cendrée; qu'il est caverneux & percé de plusieurs trous comme des éponges (*b*), naturellement sec, & qu'il est raffraichi par la nature & la respiration; que l'âpre artere est composée d'anneaux semblables entr'eux, qui se touchent par leur superficie, & vont finir à la sommité du poulmon. Il met les mamelles des femmes au nombre des glandes (*c*), & reconnoît des glandes aux articulations, sous les aisselles, aux aînes, près des veines jugulaires, & dans la classe de ces glandes il range les amygdales. Il donne indifféremment le nom de veines aux vaisseaux arteriels & veineux, aux ureteres & aux nerfs. Il confond aussi les noms de nerfs, de tendons & de ligaments. Il reconnoît cependant que les nerfs n'ont aucune cavité. On ne trouve presque rien dans les ouvrages de ce grand homme, touchant les muscles, si ce n'est que par eux se fait le mouvement.

Quant aux visceres du bas ventre, Hippocrate en parle avec peu d'exactitude, & beaucoup de confusion; c'est pourquoi nous ne rapporterons point ici tout ce qu'il en a dit; il nous suffira d'observer qu'à travers l'obscurité de l'Anatomie d'Hippocrate, on ne laisse pas d'appercevoir de tems en tems des vérités. Il dit, par exemple, que les reins doivent être mis au nombre des glandes (*d*). Mais bientôt après, il obscurcit cette vérité par une hypothèse qui est que les reins ont une faculté attractive, d'où il arrive qu'une partie de l'humidité qui vient de la boisson, s'y porte, s'y filtre comme de l'eau, & descend dans la vessie

(*a*) De morbis epidem. lib. 2, sect. 4.
(*b*) Lib. de locis in homine.
(*c*) Lib. de glandulis.
(*d*) Lib. de glandulis.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

par les veines qui s'y portent ; tandis que l'autre partie de la boisson passe immédiatement des intestins dans la même vessie, les intestins étant spongieux à l'endroit où ils la touchent. L'Ostéologie est de toutes les parties de l'Anatomie, celle sur laquelle Hippocrate a été le plus exact, comme étant celle dont la connoissance lui étoit principalement familiere, & qu'il estimoit la plus nécessaire pour l'exercice de la Chirurgie qu'il pratiquoit avec autant de célébrité que de succès. Riolan a donné un extrait de l'Ostéologie d'Hippocrate : nous y renvoyons le lecteur curieux de s'en instruire.

Aucun des Médecins & des Philosophes qui avoient vécu avant Hippocrate, n'avoient cultivé la Chirurgie avec autant de zele & de soin que ce pere de la Médecine. Il avoit pour maxime, que « ce que les » médicaments ne guérissent pas, le fer le guérit ; & » si le fer ne sert de rien, il faut avoir recours au » feu ». Ces deux remedes étoient ceux dont Hippocrate faisoit usage pour la guérison des maladies externes. Il brûloit ou cautérisoit la poitrine & le dos des phthisiques, & le ventre de ceux qui avoient la rate enflée. Les instruments dont il se servoit étoient, des fers chauds (*a*), des fuseaux de bouis qu'il trempoit dans l'huile bouillante ; tantôt une espece de champignon qu'il faisoit brûler sur la partie malade ; tantôt ce qu'il appelle du lin crud. Il employoit ces manieres de brûler dans les cas des douleurs fixées à une partie.

Dans la goute & la sciatique, il brûloit ou cautérisoit les doigts des pieds & des mains, & la hanche, avec le lin crud : cette méthode étoit la même que celle que Prosper Alpin prétend avoir été pratiquée chez les Egyptiens. Cet Auteur dit : « qu'ils prennent » un peu de cotton qu'ils enveloppent dans une petite » piece de toile de lin, roulée en forme de pyrami- » de, ils appliquent le côté large sur la partie qu'ils » veulent cautériser, appuyant toujours dessus jus- » ques à ce que toute la pyramide ou la toile soit » brûlée ».

Hippocrate appliquoit le cautere à presque toutes

(*a*) Καυτήριον. Cautere.

les

les maladies. Dans l'hydropisie naissante (*a*), il cautérisoit le ventre en huit endroits, vers la région du foie. Dans les douleurs de tête, c'étoit derriere les oreilles, sur le derriere de la tête, à la nuque & après des angles des yeux, qu'il appliquoit les cauteres; & lorsqu'ils étoient insuffisants, il faisoit une incision tout au tour du front en forme de couronne. Il mettoit entre les bords de la plaie un morceau de charpie pour donner issue aux humeurs & au sang. Il se servoit de la même méthode dans les ophtalmies opiniâtres. Hippocrate lui-même nous apprend que les cauteres n'avoient alors rien d'effrayant pour les malades, & qu'on les appliquoit même en santé. Les Scythes Nomades (*b*) se faisoient brûler les épaules, les bras, la poitrine, les cuisses & les lombes, afin d'avoir le corps plus vigoureux, les articulations plus robustes & plus fermes, & pour consumer l'humidité superflue des chairs, qui empêchoit, à ce qu'ils croyoient, que leurs arcs ne fussent bandés & lancés avec assez de force. Ces peuples se cautérisoient encore fréquemment les arteres des temples, pour prévenir une fluxion qui leur tomboit ordinairement sur la hanche, après de longues courses à cheval. Strabon & Justin font aussi mention des femmes Sauromates qui se brûlent la mamelle droite avec un fer chaud, à dessein de faire passer toute la force du côté gauche.

XXVIII. Siecle.

HIPPOCRATE.

Hippocrate pratiquoit encore assez souvent l'opération du trépan (*c*) : cette opération avoit été inventée pour les fractures du crâne, afin de faire sortir le pus ou le sang épanché dans cette cavité, pour extraire les petites pointes d'os qui piquoient & irritoient les membranes du cerveau, & pour rélever le crâne lorsqu'il se trouvoit enfoncé. Cependant notre Auteur ne laissoit pas de trépaner pour une espece de douleur de tête, qu'il croyoit venir d'une eau renfermée dans le cerveau, ou entre le crâne & le cerveau : il faisoit aussi fort hardiment l'opération de l'empyéme, quand les autres remedes

(*a*) Lib. de affectionibus.

(*b*) Lib. de aere, aquis & locis.

(*c*) Τρυπανη ou τρυπανιον, tariere, instrument propre à percer.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

étoient insuffisants. Voici comme il s'y prenoit : » Lorsqu'il jugeoit (*a*), que ce pus étoit formé » ou extravasé dans la poitrine du malade, il le fai- » soit mettre dans un bain chaud ; & l'ayant ensuite » placé sur un siége, il lui sécouoit les épaules, & » approchant les oreilles de la poitrine, il écou- » toit s'il s'y faisoit du bruit, & de quel côté cela » arrivoit. Hippocrate croyoit qu'il étoit plus avan- » tageux pour le malade, que le bruit se fit du côté » gauche, & qu'on pouvoit plus sûrement opérer » de ce côté. Si l'épaisseur des chairs, & la quan- » tité du pus empêchoient qu'il ne pût entendre le » bruit, il choisissoit, pour faire l'incision, le côté » où il y avoit le plus d'enflûre & de douleur. Il in- » cisoit plutôt sur le derriere que sur le devant, & » toujours le plus bas qu'il pouvoit : il ouvroit d'a- » bord la peau seule, entre deux côtes, avec un ra- » soir large : il en prenoit ensuite un plus étroit & » plus pointu, il l'enveloppoit avec de la toile, pour » assujettir la lame, dont la pointe seule paroissoit de » la longueur de l'ongle du gros doigt, & la poussoit » dans la poitrine. Cela étant fait, & le pus étant » sorti en quantité suffisante, il bouchoit la plaie » avec une tente de linge, attachée à un fil ; & pen- » dant dix jours, il vuidoit du pus, une fois chaque » jour. Quand le pus étoit écoulé, il seringuoit dans » la plaie du vin & de l'huile, & le faisoit ensuite » sortir, après qu'il y avoit demeuré douze heures. » Lorsque le pus commençoit à devenir clair & un » peu gluant, il mettoit dans la plaie une tente d'é- » tain creuse ; & à mesure que l'humeur se tarissoit, » il diminuoit la tente, & laissoit consolider la » plaie.

Dans l'hydropisie ascite, il faisoit la ponction auprès du nombril, ou vers la hanche : dans l'hydropisie de poitrine, il faisoit l'incision entre la troisieme & quatrieme côte, de bas en haut, & après avoir fait sortir une petite quantité d'eau, il bouchoit la plaie avec un lin crud : il mettoit ensuite une éponge molle par-dessus, & couvroit le tout d'un bandage. Il réitéroit pendant douze jours cette opération ; à

(*a*) Leclerc Hist. Med. p. 1. lib. 3, chap. 28.

la fin, il tiroit toute l'eau. Il faisoit observer un régime exact, & prescrivoit, pendant le cours de la maladie, des remedes déssicatifs.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

Dans l'enflûre des jambes & du scrotum, Hippocrate n'épargnoit pas les scarifications. Nous voyons dans ses ouvrages qu'il ouvroit le dos, pour vuider les abcès des reins : il étoit hardi dans les cas d'accouchement laborieux; & se servoit des crochets qu'il appelle *ongles*, pour rétirer, du ventre de leur mere, les enfants morts (*a*).

Dans le trichiasis, (nom qu'on a donné à une maladie où les poils des paupiéres se tournent en dedans) il se servoit d'une aiguille armée d'un fil, qu'il passoit par la partie supérieure & la plus tendue de la paupiére, jusques en bas; il en passoit une autre au dessous de l'endroit où étoit la premiere; cousant ensuite, & liant les deux fils ensemble, jusqu'à ce que les poils tombassent.

Il y a apparence qu'Hippocrate ne se mêloit pas de faire la lithotomie (*b*) : mais cette opération étoit cependant en usage de son temps, & c'étoit le partage d'un seul homme. Car, ce pere de la Médecine faisoit engager, par serment, ses disciples *à ne point tailler ceux qui avoient la pierre, & à laisser cette opération à ceux qui en faisoient une profession particuliere.* Il exerçoit tout le reste de la Chirurgie; il excelloit dans la réduction des luxations & des fractures (*c*) : ce qu'il dit sur les cas où il faut trépaner, est divin; & ses observations Chirurgicales sont des plus intéressantes.

Les ouvrages d'Hippocrate ont été traduits du Grec en Latin, par plusieurs Auteurs; mais la version la plus estimée, est celle de René Chartier, sous ce titre :

Magni Hippocratis Coi, & Claudii Galeni Pergameni Archiatron, universa quæ estant Opera: Renatus Charterius Vindocenensis, Doctor Med. Paris. Regis christianissimi Cons. Med. ac Professor ordinarius, plurima interpretatus, universa emendavit, instauravit, notavit,

(*a*) De vict. ration. in acutis.
(*b*) Lib. 7. epidem. p. 1238.
(*c*) L. de articulis.

Du XXXVI. Siecle.

HIPPOCRATE.

auxit, secundùm distinctas Medicinæ partes, in tredecim tomos digessit conjunctim Græce & Latine primus edidit, adstruxit & medicam synopsim rerum his in operibus contentarum in dem Lutetiæ Parisiorum 1639, in fol. XIV vol. La table forme le quatorzieme Volume.

Le premier & le second Tomes ne contiennent rien sur l'Anatomie & la Chirurgie : le troisieme traite *de geniturâ & semine* : le quatrieme *de ossium naturâ, de corde & glandulis, de hominis structurâ, ad Perdiccam regem Macedonum.* Le quatrieme Tome contient le livre *de carnibus seu principiis, de naturâ pueri, de septimestri partu, de octimestri partu.* Le septieme Volume traite *de superfœtatione, de dentitione.* Le dixieme Volume contient un traité *de Visione.* Le douzieme, *de vulneribus capitis, de ulceribus, de fistulis, de hemorroidibus, de fracturis, de articulis, de extractione fœtus mortui, de anatome.*

Comme Hippocrate faisoit la Médecine par principe d'humanité, il ne se contenta pas, comme les autres Asclépiades, d'apprendre son art à ceux de sa famille, il l'enseigna encore aux étrangers; & dès lors ses préceptes commencerent à se répandre. C'est le plus ancien Auteur qui traite l'Anatomie comme une science. Il a semé dans ses ouvrages un si grand nombre d'observations Anatomiques, qu'en les réunissant, on en composeroit un corps considérable. Ses traités admirables sur les luxations, les fractures & les articulations, prouvent qu'il avoit une connoissance profonde de l'Osteologie. Nous lisons dans Pausanias, qu'Hippocrate fit fondre un squelette d'airain; qu'il consacra à Apollon de Delphes : son but étoit de transmettre à la postérité des preuves des progrès qu'il avoit faits, afin d'encourager, par son exemple, les Médecins à l'étude de l'Anatomie.

Hippocrate vécut fort âgé, sain de corps & d'esprit : ses succès furent si brillants, qu'il a été regardé comme le fondateur de son art. Il mourut à Larissa, ville de Thessalie, à l'âge de 90 ans. Il y a cependant des Auteurs qui prétendent qu'Hippocrate vécut 104 ans : d'autres disent 109. Il fut inhumé entre Cyrtone & Larissa, où l'on montre aujourd'hui

son tombeau. Il laissa deux fils, Thessalus & Dra- Du XXXVI. Siecle.
go (a), Médecins comme lui, mais il ne paroît pas qu'ils aient fait de grands progrès dans l'Anatomie.

On lui rendit, pendant sa vie, des honneurs qu'on n'avoit avant lui rendus à aucun homme. Après sa mort, les Argiens lui éleverent une statue d'or : les Athéniens lui décernerent des couronnes, le maintinrent lui & ses descendants dans le Pritannée (b), & l'initiérent à leurs plus grands mysteres : marque glorieuse de distinction, qu'on accordoit rarement aux étrangers, & dont le seul Hercule avoit été honnoré avant lui. Hippocrate n'avoit pas assez bonne opinion de lui-même, pour craindre d'avouer ses fautes. Cet aveu caractérise l'homme véritablement grand, véritablement sage : c'est pourquoi il disoit qu'en Médecine, *celui-là est le plus à louer, qui fait le moins de fautes.* Aussi a-t-il été regardé de tout temps comme un modele pour tous ceux qui s'adonnent à l'art de guérir, & le plus fidele interprete de la nature : & cette réputation de science, de probité, de candeur & de désintéressement, qui pendant deux mille ans s'est constamment soutenue, Hippocrate la conservera vraisemblablement dans tous les siecles à venir. HIPPOCRATE.

Polybe étoit disciple & gendre d'Hippocrate. Il vivoit sur la fin du cinquieme siécle, vers l'an 3598. Polybe se tint toujours caché, sans se livrer au monde & aux plaisirs. On lui attribue plusieurs livres fameux, dont quelques-uns existent encore aujourd'hui : tels sont ceux qui traitent des moyens de conserver la santé ; des maladies, & de la nature de la sémence. Le livre *de naturâ pueri*, qui se trouve parmi les ouvrages d'Hippocrate, & qu'on attribue à Polybe, lui fait beaucoup d'honneur, étant très bien raisonné. Galien loue l'adresse & l'expérience de Polybe, & dit qu'il n'abandonna jamais, ni les sentiments, ni la pratique d'Hippocrate, son beau-pere. POLYBE.

(a) Galen. in lib. Hippocrat. de natur. hum. Comment. 1.

(b) C'étoit un lieu à Athènes où étoit le siege des Juges de Police appellés *Prytanes*, & où l'on nourrissoit aux dépens de la République, ceux qui avoient rendu quelques services à l'Etat.

Du XXXVI. Siecle.

CTESIAS. Vers la fin du trente-cinquieme siécle, environ 33 ans après Hippocrate, nous trouvons un certain *Ctesias* de la famille des Asclépiades, par conséquent parent d'Hippocrate. Il fut pris dans la bataille que Cyrus le jeune donna, l'an 401 avant Jesus-Christ, contre son frere Artaxerxes Mnemon. Ctesias guérit Cyrus d'une blessure qu'il avoit reçue dans le combat. Il s'arrêta ensuite près de ce Roi, & pratiqua son art pendant 17 ans.

PLATON. Platon, disciple de Socrate, naquit à Athènes en la premiere année de la quatre-vingtieme Olympiade, qui revient à l'an du monde 3577. Il descendoit, par son pere Ariston, de Codrus, Roi d'Athènes; & par sa mere Perictyone, de Dropides, frere de Solon législateur des Athéniens. Il porta d'abord le nom d'Aristocles, qu'il quitta ensuite, pour prendre celui de Platon, soit à cause de la largeur de ses épaules, ou de son front, soit par rapport au style ample & diffus de ses écrits. Il fut élevé avec tout le soin possible, & comme il avoit beaucoup d'imagination & de feu, il devint connoisseur dans presque tous les beaux arts: il en apprit les principes sous les plus grands maîtres. Il s'attacha à Socrate, qui le distingua toujours, en l'appellant le *cigne de l'Académie.*

Platon voyagea ensuite en Italie, où il conféra avec les disciples de Pythagore: il alla ensuite en Egypte & en Perse: il se préparoit à aller dans les Indes pour y entendre les Gymnosophistes; mais les guerres qui survinrent alors en Asie, l'obligerent de retourner à Athènes. Il y établit son école, dans un jardin appartenant à un citoyen, nommé Académus, dont le nom a été immortalisé, pour avoir cedé ce terrein à Platon & à ses disciples, qui prirent delà le nom d'Académiciens.

A l'exemple de Pythagore & de Démocrite, Platon traita dans son école de diverses choses touchant la Médecine, & particuliérement l'économie du corps humain. Ses idées Anatomiques, toutes grossieres qu'elles étoient, s'acréditerent cependant. Il croyoit que la moëlle de l'épine du dos, est l'endroit par où l'homme commence à se former; que cette moelle se

couvre d'os, & que ces os se couvrent de chairs. En conséquence de cette opinion, Platon disoit que les liens de l'ame sont dans la moëlle épiniére, & que le cerveau qui, selon lui, en est la continuation, étoit le siége de la raison. Il faisoit dépendre la générosité, la valeur & la colere, d'une partie de l'ame, qu'il plaçoit près de la tête, entre le *diaphragme & le col*; c'est-à-dire, dans la poitrine, ou dans le cœur. En cela, il suivoit le sentiment de Pythagore. Il assignoit aux poumons l'usage de raffraichir le cœur& de moderer les passions, au moyen de la fraîcheur qui leur est communiquée par l'air qu'on respire, ou par l'eau qu'on boit, qu'il s'imaginoit tomber directement dans le poumon. Macrobius se mocque de ce Philosophe, mais il ne faisoit pas attention que Platon étoit en cela de l'avis d'Hippocrate, qui avoit enseigné cette doctrine à ses disciples : il n'est pas étonnant que Platon ait suivi aveuglement le sentiment du plus grand Anatomiste qui eut paru avant lui.

Du XXXVI. Siecle.

CTESIAS.

Ce Philosophe pensoit encore : » Que le cœur est » en même temps la source des veines, & de ce sang » qui tournoie rapidement dans toutes les parties, & » qu'il a été établi comme un Satellite, ou comme » un Commandant; que quand la colére s'allume par » le commandement de la raison, au sujet de quelque » injustice qui se commet, ou de la part du dehors, » ou au dedans par les desirs & les passions, d'abord » tout ce qu'il y a de sensible dans tout le corps se » dispose, par l'ouverture de tous les pores, à écouter ses menaces, & à obéir à ses commandements ».

Du XXXV. Siecle.

Platon ne raisonnoit pas mieux sur la respiration; il la confondoit avec la transpiration, & croyoit que l'une & l'autre se faisoit en même temps, comme par deux demi cercles.

Ce Philosophe mourut subitement dans un festin, à l'âge de 81 ans, sans avoir été marié.

Denis le pere, Tyran de Syracuse, faisoit lui-même diverses opérations de Chirurgie. Il appliquoit le fer & le feu, & mettoit en usage tout ce que cet art de-

DENIS, Tyran de Syracuse.

Du VXXXI. Siecle.

mande (*a*). Il étoit contemporain de Platon, avec lequel il vécut familierement.

CRITOBULE. Critobule vivoit à peu près dans le même temps que Denis le tyran. Il étoit attaché à la Cour de Philippe, Roi de Macédoine, & il tira fort heureuſement de l'œil de ce Prince, une flêche dont il avoit été bleſſé. La cure fut ſi bien conduite, que Philippe n'eut point le viſage défiguré.

ARISTOTE. Ariſtote, philoſophe & précepteur d'Alexandre le Grand, naquit à Stagyre, ville de Macédoine, la premiere année de la quatre-vingt-dix-neuvieme Olympiade, 384 ans avant J. C. Il deſcendoit de Machaon, fils d'Eſculape, & ſon pere Nicomachus fut premier Médecin d'Amyntas, Roi de Macédoine, pere de Philippe, & ayeul d'Alexandre (*b*). Dans les premieres années de ſa jeuneſſe, il diſſipa, par ſes débauches, le bien que lui avoit laiſſé ſon pere : il prit le parti des armes, & fit, pour ſubſiſter, un petit trafic de poudres de ſenteur, & de remedes, qu'il débitoit dans les marchés d'Athènes. S'étant enſuite appliqué à l'étude de la philoſophie, il s'acquit une ſi haute réputation, que Philippe, pere d'Alexandre, le fit venir à ſa Cour pour être précepteur de ſon fils. Ariſtote avoit alors 39 ans. La lettre que Philippe lui écrivit eſt trop flatteuſe, pour qu'on doive l'omettre: elle prouve l'eſtime qu'on faiſoit de ce philoſophe. » Philippe à Ariſtote, ſalut. Je remercie moins les » Dieux de m'avoir donné un fils, que de l'avoir » fait naître dans un temps, où il ſera à portée de » recevoir vos inſtructions. J'eſpere qu'élevé par » vous, il ſe rendra digne, & du ſang dont il ſort, » & de la monarchie qui lui eſt deſtinée ». Après avoir demeuré 8 ans auprès d'Alexandre, Ariſtote plaça auprès de lui ſon neveu Calyſthène, pour ſuivre ce Prince dans ſes expéditions. Pendant l'éducation de ſon auguſte éleve, Ariſtote avoit écrit pluſieurs livres ſur l'Anatomie : ces ouvrages ſont perdus, mais il nous reſte l'hiſtoire des animaux, avec celle de leur génération & de leurs parties.

(*a*) Elien. Variar. Hiſt. lib. 2, cap. 2.
(*b*) Plutarch. in Alexand. Laert. in ariſt.

Du XXXVI. Siecle.

ARISTOTE.

Au retour de ſon expédition d'Aſie, Alexandre, ayant eu envie de connoître la nature & les propriétés des animaux, ordonna à Ariſtote de travailler à cette recherche, & lui fournit pour cela huit cents talents, qui font un million neuf cent mille livres de notre monnoie. Ce Prince ſoumit encore aux ordres d'Ariſtote, un grand nombre d'hommes des divers cantons de l'Aſie & de la Gréce, pour inſtruire ce Philoſophe des découvertes qu'ils feroient : il ſemble qu'avec de ſi grands ſécours, Ariſtote devoit produire quelque choſe de fort exact ; cependant les anciens avoient déja remarqué qu'il avoit avancé beaucoup de faits contraires à la vérité, apparemment parce qu'il étoit obligé de s'en rapporter en bien des choſes, ſur la foi de ceux qu'Alexandre avoit chargé des ſoins rélatifs à ſon but.

Il y a toute apparence qu'Ariſtote n'avoit jamais diſſequé des hommes, & que de ſon temps on n'avoit pas encore oſé anatomiſer des cadavres humains. C'eſt ce qu'il inſinue lui-même dans ce paſſage ſuivant (*a*). « Que les parties de l'homme ſont inconnues, ou qu'on n'a rien de bien certain ſur ce ſujet; » mais qu'il en faut juger par la reſſemblance qu'elles » doivent avoir avec les parties des autres animaux, » qui ont du rapport avec chacune d'elles ». A bien juger de l'Anatomie d'Ariſtote, on peut dire qu'il n'a eu aucune connoiſſance de l'uſage des parties (*b*). Il a emprunté beaucoup de choſes d'Hippocrate, & l'on peut s'en convaincre, en comparant ces deux Auteurs. Cependant il a parlé de l'inteſtin *jejunum* : il a diſtingué le *colon*, le *cœcum* & le *rectum* : il paroît donc qu'il connoiſſoit les inteſtins un peu mieux qu'Hippocrate, qui ſemble n'avoir connu que le *colon* & le *rectum*.

C'eſt Ariſtote qui le premier a donné le nom *d'aorte* à la grande artère, comme l'obſerve Galien (*c*) : c'eſt lui qui le premier a diviſé le corps en tête, col, poi-

(*a*) Hiſt. anim. lib. 1. cap. 16.

(*b*) V. Olaus Borrichius de Hermetis Egypt. & Chimei. ſapientiâ.

(*c*) De art. & ven. deſſect.

Du XXXVI. Siecle.

ARISTOTE.

trine, bras & jambes. Il admettoit dans le cœur trois cavités, auxquelles il donnoit le nom de *ventricules* (*a*), nom qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Il disoit que le ventricule moyen étoit le plus petit de tous, & qu'il contenoit un sang tempéré; que le sang du ventricule droit étoit plus chaud, & celui du gauche plus froid, mais que ce ventricule étoit le plus vaste, & qu'ils communiquoient tous les trois avec le poumon. Il croyoit que le cœur étoit l'origine des nerfs comme des veines, & le principe commun du mouvement. Autant ses idées sur le cœur étoient vagues, autant celles qu'il avoit sur le cerveau étoient fausses. Il disoit que le cerveau étoit une masse composée de terre & de phlegme, qu'il ne contenoit point de sang, qu'il étoit insensible, & ne remplissoit dans l'économie animale, d'autres fonctions que celle d'une masse froide, destinée à modérer la chaleur du cœur. Il pensoit que le crâne des hommes étoit joint par trois sutures, & celui des femmes par une suture circulaire: selon lui, le derriere de la tête étoit vuide (*b*); ce qui prouve qu'il n'avoit jamais ouvert de crane.

Il comptoit huit côtes de chaque côté, & connoissoit que les poumons des animaux différoient des poumons des hommes, en ce que ceux-ci ne sont point divisés en autant de lobules que les autres. Il n'assignoit aux reins d'autre usage, que de soutenir les vaisseaux qui en sortoient, & d'être faits *pour le mieux; ad melius esse* (*c*). Il croyoit que le foie favorisoit la coction des aliments dans le ventricule & les intestins, & que la rate faisoit l'office d'une éponge, qui absorboit les humidités vaporeuses qui viennent du bas ventre. Aristote disoit encore que les testicules étoient placés dans l'homme pour le bien, & qu'ils n'étoient pas d'une nécessité absolue, *non ad absolute, sed ad bene esse* (*d*).

Ce philosophe connoissoit deux canaux veineux

(*a*) Arist. de part. anim. lib. 3. cap. 4.
(*b*) Hist. anim. l. 3. cap. 3.
(*c*) Hist. anim. l. 1.
(*d*) Ibid. lib. 3. c. 1.

Du XXXVI. Siecle.

ARISTOTE.

qui viennent de l'aorte dans les testicules, (a) & deux autres qui viennent des reins : & ces dernieres, disoit-il, contiennent du sang, les autres n'en contiennent point. De la tête de chaque testicule, ou de l'une de leurs extrêmités, sort un canal plus grand & plus nerveux, qui se recourbant & s'appetissant, remonte vers les deux autres. Ce canal est contenu dans une membrane, & va se rendre à la racine de la verge. La génération se faisoit, selon notre Auteur, dans la matrice par le mélange de la sémence de l'homme, avec le sang menstruel de la femme.

Il ne s'étend pas beaucoup sur la fabrique de l'oreille, il dit (b) seulement qu'elle est tournée en forme de coquille ; que cette coquille va aboutir où le son parvient, comme dans le dernier vaisseau qui le reçoit ; qu'il n'y a point de passage de là au cerveau, mais qu'il y en a un qui va au palais ; & qu'une veine descend jusqu'au même endroit, c'est-à-dire, jusqu'à l'os de l'oreille.

Le nés à un canal séparé en deux par un cartilage, qui est l'organe de l'odorat. La chair, dit-il, est l'organe du toucher, la langue celui du goût ; d'où il paroît qu'Aristote ne donnoit aucune part aux nerfs dans ce qui regarde les sens, ou les sensations.

Il donnoit au diaphragme le nom de *diazoma*, & ne lui assignoit d'autre usage que celui de séparer la poitrine du bas ventre, afin que celle-ci qui est le siege de l'ame ne fut point infectée par les vapeurs qui s'exhalent des intestins.

Il est à remarquer qu'aucun Médecin, avant Aristote, n'avoit écrit touchant les noms des parties du corps. Ce Philosophe mourut à l'âge d'environ 63 ans, la troisieme année de la 115e. olympiade, qui revient à l'an du monde 3678, 322 ans avant Jesus-Christ, deux ans après la mort d'Alexandre.

CRITODEME.

Critodeme étoit de la race des Asclépiades (a), & Médecin des armées d'Alexandre ; il guérit ce Prince des blessures qu'il avoit reçu au siege d'une

(a) Arist. de part. animal.
(b) Ibid. lib. 1. cap. 21.
(c) De gener. anim. lib. 4. c. 1.
(d) Leclerc, l. 4. c. 1.

Du XXXVI. Siecle. petite Ville dans le pays des Maliens ou des Malles. Il vivoit sur la fin du 36e. siecle du monde.

Aristote parle d'un Diogene Apolloniate, & d'un certain Syennerisis, ils croyoient tous deux que les veines tirent leur origine de la tête. On dit que Diogene observa le premier que l'air se condense : Ils vivoient tous les deux dans le 36e. siecle.

XXXVII. Siecle.

DIOCLÈS.

Dioclès, le premier Médecin qui ait joui de la plus grande réputation après Hippocrate; c'est Dioclès de *Caryste*, que les Athéniens appelloient le second Hippocrate (*a*). Galien parle de lui, comme d'un homme qui avoit fait de grands progrès dans l'art de guérir. Il fleurissoit 130 ans après Hippocrate, environ 380 ans avant le Messie, sous le regne d'Antigonus Roi d'Asie.

La pratique de Dioclès étoit la même que celle d'Hippocrate; il purgeoit & saignoit dans les mêmes circonstances. Il exerçoit la Chirurgie avec distinction, & il avoit inventé un instrument pour tirer le fer d'une fléche, lorsqu'il étoit resté dans la plaie. Du tems de Celse, cet instrument portoit encore le nom de Dioclès. Il avoit aussi inventé pour la tête des especes de bandages qui portoient encore son nom (*b*). Ce Dioclès méprisa les conjectures philosophiques pour se fixer à la connoissance de la nature. Galien lui rend ce témoignage avantageux qu'il faisoit la Médecine par un principe d'humanité, comme avoit fait Hippocrate, & non par intérêt ou par vaine gloire; & qu'il est le premier qui ait traité de l'administration anatomique, c'est-à-dire, de la maniere dont il faut s'y prendre, & de l'ordre qu'il faut tenir pour disséquer, & pour démontrer les parties du corps. Galien parle encore d'un autre Dioclès Chalcédonien; mais on ne sait pas quand il a vécu.

PRAXAGORE.

Après Hippocrate & Dioclès, Praxagore, d'autres disent, *Pranagore* s'est le plus distingné. Il étoit fils de *Nearchus*, & naquit dans l'Isle de *Cos* aussi-bien qu'Hippocrate; il fut le dernier de la race des Asclépiades (*c*). Ce fut, au rapport de Galien, un des

(*a*) Theodos. Priscian. lib. 4.
(*b*) Galen. de fasciis.
(*c*) Gal. de methodo med. lib. 1. cap. 6.

plus grands Anatomistes de son tems : mais tous ses écrits ayant été perdus, nous ne savons que très peu de chose de ses sentimens anatomiques. Il croyoit avec Aristote, que les nerfs viennent du cœur ; il ajoutoit que les arteres se changent en nerfs, à mesure que leur cavité s'étrécit, en approchant des extrêmités (*a*). Il soutenoit aussi que le cerveau ne sert presque de rien, & le regardoit avec Aristote, comme une appendice de la moëlle de l'épine. Praxagore paroît être le premier qui ait distingué les veines *des arteres proprement dites.*

Du XVXVII. Secle.

PRAXAGORE

Il exerçoit aussi la Chirurgie. Dans la maladie qu'il appelloit *ileus*, lorsqu'après avoir fait avaler au malade une balle de plomb, comme le pratiquoit Hippocrate, les accidents ne cessoient point, il faisoit fort hardiment une incision au ventre, pour en tirer l'excrement, & recousoit ensuite l'intestin : ce qui fait voir qu'on a tenté dès les premiers tems tous les moyens imaginables de guérir. Praxagore eut plusieurs disciples. Les plus fameux ont été *Herophile*, *Philotemus* & *Plystonicus.*

CHAPITRE V.

Des Progrès de l'Anatomie & de la Chirugie sous Erasistrate & Herophile.

DEPUIS Hippocrate jusqu'au 37e. siecle, les Médecins n'avoient fait aucuns progrès dans l'Anatomie. Soit par respect pour les morts, soit par obéissance aux loix, on n'avoit disséqué que des animaux, & c'est sans doute pour cette raison qu'on avoit des idées si singulieres, si fausses, si confuses, sur la structure du corps humain. Erasistrate, disciple de Chrysipe Cnidien, fut le premier qui la tira du cahos. Il naquit à Julis, dans l'Isle de *Ceos* ou *Cea*, & non point à *Cos*, comme quelques Auteurs l'ont cru. Il vivoit vers la fin du 37e. siecle. Il osa le premier soumettre au coûteau anatomique, des cada-

ERASISTRATE.

(*a*) Id. de Hippoc. & Platonis decretis, lib. 1. cap. 6.

XXXVII. Siecle.

ERASISTRATE.

vres humains, pour hâter les progrès d'une ſcience dont il connoiſſoit ſans doute l'utilité & l'importance. Il obtint de Séleucus Nicanor, & d'Antiochus ſon fils, qui fut depuis ſurnommé Soter, les corps des criminels qu'on avoit ſuppliciés. Il fit plus, ſelon quelques Auteurs. Il eut autant de fermeté & de zele pour l'Anatomie, qu'il demanda que pluſieurs de ces malheureux lui fuſſent remis vivans; il les diſſéqua tous vifs, eſpérant de découvrir par ce moyen des choſes qu'il ne pouvoit voir autrement. *Eraſiſtrate & Hérophile*, dit Celſe, *ont diſſéqué vivans des criminels condamnés à la mort, que les Rois tiroient des priſons, pour les leur remettre.* Mais peut être eſt-ce une fable; comme celle de Médée, qui, dit-on, faiſoit bouillir des hommes vivants, parcequ'elle fut la premiere qui fit uſage des bains chauds. Quoiqu'il en ſoit, nous devons à Eraſiſtrate beaucoup de découvertes anatomiques.

Les écrits d'Eraſiſtrate s'étant perdus, nous n'avons de lui que quelques fragments, qu'on trouve épars dans les Œuvres de Galien. La principale de ſes découvertes, & qui lui a fait le plus d'honneur, eſt celle des *vaiſſeaux lactés* qu'il a découvert tout le long du méſentere. Eraſiſtrate ne les découvrit pas d'abord ſur des hommes; ce fut ſur des boucs qu'il les obſerva, & il les prit pour des arteres remplies de lait, parceque les animaux qu'il ſoumit à ſes expériences venoient de boire de cette liqueur; mais il pouvoit bien auſſi avoir fait la même obſervation ſur des hommes, puiſque, comme nous l'avons déja dit, il en diſſéqua de vivants. Il ajoutoit que ces vaiſſeaux étoient premierement pleins d'air, enſuite de chyle: ce qu'on ne doit cependant pas regarder comme une erreur groſſiere: il ne différoit du ſentiment que nous avons aujourd'hui ſur ces vaiſſeaux, qu'en ce qu'il croyoit qu'ils commençoient par ſe remplir d'air au lieu de lymphe, avant que de ſe remplir de chyle.

Aucun Médecin, avant Eraſiſtrate & Hérophile, n'avoit connu les véritables & les principaux uſages du cerveau, & des nerfs. Rufus Ephéſien, dit qu'Eraſiſtrate reconnoiſſoit deux ſortes de nerfs; les uns

XXXVII. Siecle. ERASISTRATE.

qui servent au sentiment, les autres au mouvement. Il ajoutoit que les premiers sont creux, & qu'ils tirent leur origine des membranes du cerveau, au lieu que les autres sortent du cerveau, & même du cervelet; mais Galien nous apprend qu'Erasistrate avoit enfin reconnu dans sa vieillesse, que tous les nerfs viennent également du cerveau (*a*). Il pensoit que le cerveau de l'homme étoit divisé en deux parties, comme dans tous les autres animaux; qu'il avoit un ventricule ou une cavité d'une forme longue; que ces ventricules communiquoient l'un avec l'autre, ou se rendoient tous en un par une ouverture commune, selon la contiguité de leurs parties, tendans ensuite vers le cervelet, où il y avoit aussi une petite cavité; que chaque partie étoit séparée & renfermée par des membranes; que le cervelet en particulier se renfermoit par lui-même, aussi-bien que le cerveau qui ressemble, disoit-il, au boyau *jejunum*, par ses contours & ses différents replis, & que ces replis avoient sans doute été faits dans l'homme, pour une fin particuliere. Le cerveau, ajoutoit-il, est visiblement le principe de tout ce qui se fait dans le corps : car le sentiment de l'odorat vient de ce que les narrines sont percées, pour avoir communication avec les nerfs : & l'ouie se fait aussi par une semblable communication des nerfs avec les oreilles; la langue & les yeux reçoivent de même des productions des nerfs du cerveau.

Erasistrate avoit aussi vu les valvules des vaisseaux du cœur; ce fut lui ou ses disciples qui leur donnerent le nom de *tricuspidales* & de *sygmoides*. Il connut aussi le mouvement de *sistole* & de *diastole*; il croyoit cependant que la veine cave se remplissoit de sang, & l'artere aorte d'esprit ou d'air. Il ne comprenoit pas que les arteres & les veines pussent contenir la même liqueur. S'il avoit eu connoissance de la circulation, comme quelques Savants l'assurent d'Hippocrate, il n'auroit pas été embarrassé sur cet article. La peau, à son avis, étoit composée d'un tissu de veines, d'arteres & de nerfs; la substance du foie étoit un paren-

(*a*) An sanguis sit naturâ in arteriis, cap. 5. & admin. Anat. l. 7. cap. ultimo.

XXXVII. Siecle.

ERASISTRATE.

chyme ou une maſſe formée par la réunion des veines; la rate étoit un viſcere inutile : ſentiment qui lui eſt commun avec Ruffus Ephéſien, & qui a, dans la ſuite, donné lieu à cette erreur : qu'on pouvoit ſans danger couper la rate à un homme. Il ſoutenoit que la reſpiration ne ſert aux animaux, que pour remplir d'air les arteres. *Le thorax*, diſoit-il, *ſe dilatant, le poulmon ſe dilate auſſi, & ſe remplit en même-tems d'air. Cet air paſſe juſqu'aux extrêmités de l'âpre artere, & de ces extrêmités dans celles des arteres unies du poulmon, d'où le cœur l'attire en ſe dilatant, pour le porter enſuite dans toutes les parties du corps par la grande artere* (*b*).

Eraſiſtrate croyoit encore que l'eſtomac ou le ventricule ſe reſſerre & ſe retire, pour embraſſer les alimens & pour les broyer (*c*), & que ce broyement tenoit lieu de la coction dont parle Hippocrate. Il diſoit que le chyle ayant paſſé de l'eſtomac dans le foie, il vient ſe rendre en un certain lieu où les rameaux de la veine cave & les extrêmités des vaiſſeaux qui dépendent du réſervoir de la bile, aboutiſſent également, & que les parties du chyle s'inſinuent dans ces vaiſſeaux, de maniere que ce qu'il y a de bilieux dans le chyle, paſſe dans les vaiſſeaux qui vont aboutir au réſervoir de la bile, & que le ſang paſſe dans les orifices des ramaux de la veine cave.

Notre Auteur reconnoiſſoit encore que l'urine ſe filtre dans les reins, mais il ne s'expliquoit pas ſur le méchaniſme de cette ſéparation.

Enfin Eraſiſtrate avoit combattu le ſentiment de Platon ſur l'uſage de la trachée artere que ce Philoſophe croyoit deſtinée à porter la boiſſon au poulmon, pour le rafraîchir (*d*).

Eraſiſtrate cultivoit la Chirurgie, à l'exemple des Médecins qui l'avoient précédé, & il paroît avoir été fort hardi dans ſes opérations. Dans le ſquirre du foie ou dans les tumeurs qui ſurviennent à ce viſcere, il inciſoit la peau & tous les téguments qui re-

(*a*) De Hippocr. & Gal. decret, lib. 1. cap. 10.
(*b*) Gal. de locis affectis.
(*c*) Celſ. Præfat.
(*d*) V. Aulugelle, Macrobe & Plutarque.

XXXVIII. Siecle.

ERASISTRATE.

couvrent le foie, & après avoir ouvert le ventre, il appliquoit des médicaments sur le foie même (*a*). Mais Erasistrate qui opéroit si hardiment sur le foie, désaprouvoit cependant la paracentèse ou la ponction du bas ventre dans l'hydropisie. Il vouloit qu'on n'arrachât une dent, que lorsqu'elle est bien ébranlée. Il disoit ordinairement à ceux qui parloient de cette opération, que l'instrument fait pour arracher les dents, que l'on montroit au Temple d'Apollon, étoit de plomb ; ce qui marque qu'on ne doit tenter l'extcration que de celles qui veulent tomber, & qui ne demandent pour être tirées, que l'effort que l'on peut attendre d'un instrument de cette matiere. Galien cite d'Erasistrate les ouvrages suivants :

Des maladies du ventre.
De la conservation de la santé.
Des choses salutaires.
De la coutume.
Des fievres & des plaies.
Des divisions : ouvrage où il exposoit diverses observations sur les maladies.
De la dejection, du vomissement, & du crachement de sang.

Il composa d'ailleurs plusieurs livres d'Anatomie, dans un âge fort avancé.

Erasistrate eut plusieurs Sectateurs qu'on appella Erasistratéens. Strabon remarque (*b*) qu'il y avoit un peu avant lui, une Ecole à Smyrne à laquelle Hicésius présidoit. Erasistrate avoit encore des Sectateurs du tems de Galien qui vécut plus de 400 ans après lui. Parmi ces Erasistratéens on compte un certain Martial, un Héraclide & un Xénophon, qui avoient tous deux été disciples d'Erasistrate. Ce Xénophon avoit écrit touchant les noms des parties du corps, aussi-bien qu'un autre Erasistratéen, nommé Apollonius de Memphis ; on comprend encore au nombre des Sectateurs d'Erasistrate, un Artémidore de Side,

(*a*) Erasistratus in jecorosis præcidens, super positas jecori cutes atque membranam, utitur medicaminibus quæ ipsum lateis amplectantur, tum ventrem diducit audaciter, partem satientem nudans. Cæl. Aurel. tard. lib. 3, cap. 4.

(*b*) Lib. 12.

XXXVII. Siecle.

un Caridémus, un Apollophanes, un Ptolomée, un Hermogenes, qui, selon Galien, étoient des plus zélés partisans de notre Auteur; un Apoémantes, un Chrysipe, un Straton, & enfin un Ménodore cité par Athénée. Ils avoient tous une si grande vénération pour les sentiments de leur maître, qu'ils les regardoient comme ceux d'un Dieu.

HÉROPHILE.

Hérophile naquit à Carthage, & non en Chalcédoine: s'il faut en croire Galien (*a*), il vivoit vers le commencement du vingt-huitieme siécle, sous le regne de Ptolomée Soter: il a pu par conséquent être contemporain d'Erasistrate, & ce sentiment nous paroît préférable pour concilier les contradictions qu'on trouve dans les Auteurs, sur le temps auquel Hérophile a vécu. Il fut disciple de Praxagore, grand Anatomiste, & nous lui devons la découverte du *conduit*, qui porte encore son nom. Il paroît qu'il s'étoit aussi rendu recommandable par la pratique Chirurgicale. Sextus Empiricus rapporte de lui, qu'ayant été appellé pour remettre un bras disloqué au philosophe Diodore, qui soutenoit qu'il n'y avoit point de mouvement, & prétendoit le prouver par un sophisme. Hérophile lui fit cet argument: « Ou » l'os de votre bras s'est remué dans le lieu où il étoit, » ou dans le lieu où il n'étoit pas.

» Or il ne peut s'être remué, suivant vos princi» pes, ni dans l'un, ni dans l'autre lieu;

» Donc il ne s'est point remué.

Le pauvre Diodore voyant qu'Hérophile rioit à ses dépens, le pria de laisser la dialectique & les sophismes, pour le soulager; d'où l'on peut conclure qu'Hérophile étoit aussi Chirurgien. Il a eu cela de commun avec Erasistrate, que l'on a dit de tous les deux; qu'ils avoient disséqué des hommes vivants. Tertullien parle du premier comme d'un homme inhumain: « qui a dissequé un nombre infini d'hommes » pour sonder la nature, qui a detesté l'homme pour » le connoître, & exposé des malheureux aux tour» ments cruels d'une récherche Anatomique (*b*) ».

(*a*) De usu part. l. 1. cap. 8.

(*b*) Herophilus ille Medicus aut lanius, qui sexcentos homines exsecuit ut naturam scrutaretur, qui hominem odit ut

Mais que le fait soit vrai ou non, il est constant qu'Hérophile s'addonna beaucoup à l'étude de l'Anatomie. Voici ce qu'en dit Galien. *C'étoit un homme consommé dans tout ce qui regarde la Médecine, & qui avoit particuliérement des connoissances fort étendues sur l'Anatomie; qu'il avoit apprise, non en dissequant simplement des bêtes, mais en dissequant des hommes.*

HÉROPHILE.

La principale école où Hérophile faisoit ses dissections, étoit à Alexandrie, Capitale d'Egypte, où la libéralité des Ptolomées, gens curieux & savants, faisoit fleurir les sciences & les beaux arts.

Hérophile s'attacha sur-tout aux parties de l'Anatomie, qu'on avoit, ou ignorées, ou seulement ébauchées avant lui. La Névrologie étoit une partie inconnue; il s'y addonna particuliérement, & Galien dit qu'il est le premier, après Hippocrate, qui ait traité exactement cette matiere. Ruffus Ephésien dit qu'Hérophile connoissoit trois sortes de nerfs: *les premiers, qui servent au sentiment, & qui sont aussi les ministres de la volonté, par rapport au mouvement, tirent*, dit-il, *leur origine, partie du cerveau, dont ils sont comme les germes, & partie de la moëlle du dos. Les seconds viennent des os, & vont se terminer à d'autres os. Les troisiemes sortent des muscles, & vont se rendre à d'autres muscles.*

Les écrits de cet Auteur ont eu le sort de quantité d'excellents ouvrages que les révolutions des temps nous ont ravis. On ne sait rien de ses découvertes, au sujet des véritables nerfs, si ce n'est qu'il donnoit le nom de *pores optiques* aux nerfs qui se portent au fond de l'œil, & que nous appellons *nerfs optiques*. Il soutenoit que ces nerfs ont une cavité sensible qui ne se trouve pas dans les autres (*a*). Il connoissoit les vaisseaux du mesentere: il disoit qu'ils sont destinés à nourrir les intestins; qu'ils ne vont point vers la veine porte, comme tous les autres, mais qu'ils se rendent à certains corps glanduleux. Il

nosset. Nescio an omnia interna ejus liquido explorarit; ipsa morte mutante quæ vixerant, & morte non simplici sed ipsa inter artificia exsectionis. Tertull. utrum esse spiritum & animam.

(*a*) Ruff. Ephes.

Du XXVII. Siecle.

HÉROPHILE.

donna au premier des boyaux, ou celui qui est le plus près de l'estomac, le nom grec qui marque que cet intestin est long de douze pouces, (*a*). Il avoit aussi remarqué que le vaisseau qui passe du ventricule droit du cœur, dans le poulmon, & qu'il prenoit pour une veine, avoit la tunique épaisse comme celle d'une artère : il lui donna le nom de *veine artérieuse* (*b*), & il appelle, par la raison contraire, *artère veineuse*, le vaisseau qui va du poumon dans le ventricule gauche. Il jugeoit que la proportion qu'il y a entre l'épaisseur de la tunique d'une artère, & celle d'une veine, étoit à peu près de *six à un*. Galien remarque cependant qu'Hérophile avoit décrit négligemment les membranes du cœur, qu'il avoit appellées *séparations*, ou *cloisons nerveuses*.

C'est encore Hérophile qui a donné à quelques tuniques de l'œil, les noms de *rétine* & *d'arachnoïde*. C'est lui qui a appellé *membrane choroïde*, celle qui tapisse les ventricules du cerveau : il trouvoit qu'elle ressemble au chorion qui enveloppe le fœtus dans la matrice (*c*).

Il comparoit aussi la cavité qui forme le quatrieme ventricule du cerveau, à l'extrêmité d'une plume à écrire. Il a encore donné le nom de *pressoir* à l'endroit où tous les sinus de la dure mere viennent aboutir.

Il y a des Auteurs qui prétendent qu'Hérophile a le premier découvert les vésicules séminales, auxquelles il donnoit le nom de *parastates glanduleux*, pour les distinguer des autres parastates qu'il appelloit *variqueux*, & qu'il plaçoit à l'extrêmité des vaisseaux qui apportent la sémence du testicule ; ou plutôt, comme il le croyoit, qui servent eux-mêmes à la produire.

L'autorité d'Hérophile, pour ce qui regarde l'Anatomie, a été si grande, que les noms qu'il avoit donnés à toutes les parties, se sont conservés. Le témoignage de toute l'antiquité lui est tellement avantageux, qu'on ne peut lui disputer le premier rang

(*a*) Gal. de locis affect.
(*b*) Ruffus Ephesien.
(*c*) Cels. lib. 7. cap. 1.

entre les Anatomistes de son temps. Gabriel Fallope, savant Anatomiste du siécle passé, avoit une si grande admiration pour cet Auteur, qu'il disoit que *contredire Hérophile en fait d'Anatomie, c'étoit contredire l'Evangile.* On compte parmi les disciples d'Hérophile, un certain Demosthéne, Médecin de Marseille, auquel on attribue un traité sur les *maladies des yeux.* XXXVII. Siecle. DEMOSTHENE.

Il y eut du temps de Jules Cesar, un autre Hérophile, Médecin de chevaux : il se disoit descendre de C. Marius, mais la fausseté de cette assertion étant reconnue, il fut chassé de l'Italie. Hyginus fait encore mention d'un Hiérophile, qui apprit la Médecine à Agnodice, sage-femme. Andréas étoit un des disciples d'Hérophile : on croit qu'il vivoit sous Ptolomée Philopator, vers la fin du trente-huitieme siecle. Galien, parlant de lui, l'accuse d'avoir rempli ses écrits de faussetés, de choses vaines & superstitieuses : mais il y a apparence qu'il n'a parlé ainsi, que pour se venger de ce qu'Andréas avoit écrit contre Hippocrate. Il est sûr qu'Andréas ne regardoit pas Hippocrate de bon œil, à cause de la différence de ses sentiments d'avec ceux de son maître Hérophile. ANDRÉAS.

Entre les livres qu'Andréas avoit composés, il y en avoit un intitulé *Narthex*, mot Grec, qui signifie *boëtte*, ou *boëttier* (a). Il y a apparence qu'Andréas vouloit dire que les Médecins & les Chirurgiens devoient avoir ce livre avec eux, comme une espece de magazin, où ils trouveroient des médicaments pour toutes les maladies. On apprend aussi qu'Andréas avoit beaucoup écrit sur la Chirurgie : Celse le cite même, comme un de ceux à qui cet art doit le plus. Cassius parle d'un Andréas de Cariste ; & Galien cite un Médecin du même nom, qu'il dit fils de Chrysaris. On ne sait si ces Auteurs parlent du même, ou d'un autre.

Galien place ordinairement à côté, & du temps d'Hérophile, un certain Eudéme, qui lui fut comparé pour l'Anatomie, sur-tout en ce qui concerne les nerfs. Il y a eu plusieurs Médecins de ce nom. EUDEME.

(a) Schol. in Nicand. Theriac.

XXXVII. Siecle.

CHAPITRE VI.

PREMIERS PROFESSEURS DE CHIRURGIE en particulier.

PHILOXENE. VERS le même temps, la Chirurgie commença à avoir en Egypte, ses professeurs particuliers. Philoxenes fut un des premiers qui composerent plusieurs volumes sur cette matiere. Nous ne savons rien de plus à son sujet.

PARTHENIUS. On parle d'un certain Parthénius, qui est l'Auteur d'un livre intitulé : *de la Dissection du corps humain.* Il vivoit vers le trente-huitieme siecle.

AMMONIUS. Il y eut encore à Alexandrie, un certain Ammonius, fameux Chirurgien. Il fut surnommé *Lithotome*, c'est-à-dire, *coupeur de pierre*, parcequ'il osa le premier, couper ou rompre dans la vessie, les pierres qui étoient trop grosses, pour être extraites sans danger. Voici quelle étoit sa méthode. Il saisissoit la pierre avec un crochet, pour l'empêcher de rentrer, & la coupoit ensuite avec un instrument convenable, mince & émoussé par sa pointe, après l'avoir posé à plomb, prenant garde d'offenser la vessie avec l'instrument, ou avec les éclats de la pierre.

Divers autres Chirurgiens écrivirent sur leur art à peu près au même temps. On trouve un certain *Gorgias*, deux *Herons* & deux *Apollonius*, pere & fils; *Evenor*, *Nileus*, *Molpis*, *Nymphodore*, un *Protarchus*, un *Sostrate*, un *Héraclide Tarentin*, pour le distinguer des autres Héraclides. Celse (*a*) & Galien rapportent des traits de pratique de la plûpart de ces Chirurgiens : mais comme leurs livres se sont perdus, nous ne pouvons en rien dire qui mérite considération.

LYCUS. Galien fait mention d'un certain *Lycus* ou *Lupus* de la secte des Empiriques. Il étoit de Macédoine & Anatomiste. Galien lui rend le témoignage d'avoir le

(*a*) Celf. Præfat. cap. 26.

mieux écrit sur les muscles, quoique son livre fut trop volumineux, par les inutilités de dialectique qu'il y avoit inseré. Il vivoit dans le vingt-huitieme siécle. Galien le censure d'avoir avancé : *Que l'urine est produite de ce qu'il y a de superflu dans le sang, destiné à la nourriture de reins.* Il y a eu un autre Lycus, qui vivoit peu de temps avant Galien. XXXVII. Siecle.

Archagatus, fils de Lysanias, fut, au rapport de Pline, le premier Chirurgien Anatomiste qui vint s'établir à Rome, sous le Consulat de *Lucius Æmilius*, & de *Marcus Livius*, l'an 535 de la fondation de Rome, 220 ans avant J. C. Pline dit qu'on lui donna le droit de bourgeoisie, & que le public lui avoit acheté une boutique à ses dépens, dans le carrefour d'Acilius, pour y exercer sa profession; qu'au commencement on lui avoit donné le surnom de *guérisseur de plaies*. Peu de temps après, la pratique de brûler & de couper ayant paru cruelle, on ne l'appella plus que bourreau, & l'on prit dès-lors une grande aversion pour les Chirurgiens. ARCHAGATUS.

Synalus étoit Chirurgien d'Annibal, & vivoit dans le sixieme siecle de la fondation de Rome, ou dans le trente-huitieme siécle du monde. *Sylius Italicus*, rapporte que ce Synalus s'entendoit fort bien à faire sortir le fer d'une plaie, par des enchantements, ou des paroles (*a*); c'est-à-dire, qu'il opéroit avec beaucoup de dextérité. SYNALUS.

Le même Sylius Italicus (*b*) parle encore d'un nommé Marus Perusin, qui vivoit vers la fin du vingt-huitieme siécle. Le métier de la guerre lui ayant donné occasion de voir souvent des plaies, il étoit fort adroit à les panser lui-même. Il donna des preuves de sa capacité sur Serranus, fils de Regulus, après une bataille où il avoit été blessé. MARUS PERUSIN.

Il est parlé dans Plutarque, (Simporiac lib. 8; plob. 9.) d'Agatha Accarcides, qui a écrit une histoire où il faisoit mention d'une maladie endemique, à laquelle sont sujets les peuples qui habitent les bords de la Mer Rouge. Il dit que certains petits AGATHA ACCARCIDES.

(*a*) Ferrumque è corpore, cantu exigere, & somnum tortomisisse chelydre anteibat cunctos. Sil. Ital. lib. 5.

(*b*) Id. L. 6.

XXXVII. Siecle. dragons ou vers, se fixoient aux jambes des malades, & qu'ils s'engendroient sur-tout dans les parties musculeuses. Cet Auteur, que l'on distingue des autres du même nom, par le surnom de *Cnidien*, vivoit sous Ptolomée Philometor, qui regnoit environ 130 ans après Alexandre le Grand, 180 ans avant J. C.

CHAPITRE VII.

ASCLEPIADE QUI RETABLIT LA MEDECINE & la Chirurgie à Rome, environ cent ans après qu'Archagatus en fut sorti, le 39e. siecle du monde.

ASCLÉPIADES. ASCLEPIADE naquit à Pruse, ville de Bythinie, sous les regnes d'Attalus & d'Eumenès, Rois de Pergame. Son pere se nommoit Diotime : son maître fut Appollonius. Quoiqu'on eût appellé les descendants d'Esculapes, Asclépiades, c'est-à-dire, enfants *d'Asclepius*, celui dont nous parlons, n'étoit point de cette race. Il vint à Rome du temps du grand Pompée. Il professa d'abord la Rhetorique, mais ce métier ne lui paroissant pas assez lucratif, il se tourna du côté de l'art de guérir. Comme il savoit que la route qu'avoit saisie Archagatus, l'avoit fait détester du peuple Romain, il en prit une toute opposée. Cette conduite lui acquit une si grande réputation, que Mithridate qui aimoit beaucoup la Médecine, voulut le faire venir à sa Cour. Asclépiades vivoit vers le commencement du 39e. siecle du monde. Il parvint à une heureuse vieillesse, & accomplit, dit-on, le serment qu'il avoit fait, en disant, *qu'il consentoit qu'on ne le crut jamais Médecin, si jamais il étoit attaqué de maladie*; car il mourut d'une chûte du haut d'un escalier.

Nous n'avons pas grand'chose sur l'anatomie d'Asclépiade. Galien rapporte qu'Asclépiade croyoit que l'urine passe immédiatement & en forme de vapeur, des boyaux dans la vessie, par les pores de ces par-

ties: sur quoi cet Auteur le reprend, & le renvoie aux Cuisiniers & aux Bouchers qui pouvoient lui montrer que la vessie est comme attachée aux reins, par le moyen des ureteres. Il le renvoye aussi à ceux qui ayant eu la pierre, ou quelque corps étranger dans les reins, avoient senti par leur propre expérience que la cavité de ces parties étant bouchée, l'urine est retenue.

Du XXXVII. Siecle.

ASCLÉPIADES.

Asclépiade comparoit le poulmon à un entonnoir (*a*), & supposoit que la subtilité de la matiere qui est dans la poitrine, est la cause de la respiration; cette matiere étant contrainte de ceder à l'air qui vient du dehors, & qui se trouvant plus grossier, coule avec impétuosité dans le poulmon. Il ajoutoit que la poitrine étant remplie de cet air, & ne pouvant ni en recevoir davantage, ni demeurer en cet état, elle repousse l'air à son tour, jusqu'à ce que la pesanteur fasse un nouvel effort pour rentrer dans la poitrine, où il reste toujours une petite portion de matiere subtile. Il arrive quelque chose de semblable, disoit encore Asclépiade, lorsqu'on applique des ventouses: & quant à la respiration volontaire, elle se fait par la contraction des petits pores du poulmon, & par le rétrécissement des bronches, selon notre volonté. Asclépiade nioit encore que les viandes se puissent cuire dans l'estomac; il soutenoit qu'elles ne font que s'y dissoudre, ou se diviser en plusieurs parties qui ne sont en elles-mêmes, ni froides ni chaudes, ni douées d'aucune qualité sensible, mais qui se changent à mesure qu'elles se distribuent dans le corps, tantôt en artere, tantôt en nerf, tantôt en veine, tantôt en chair, selon que les pores qui les reçoivent sont disposés.

Asclépiade pratiquoit aussi la Chirurgie, comme il paroît par ses ouvrages qui n'annoncent que des topiques. Il ouvroit dans l'esquinancie, tantôt les veines des bras, tantôt celles de la langue, tantôt celle du front, & même celles des angles des yeux (*b*); il appliquoit de plus des ventouses scarifiées. Si ces remedes ne suffisoient pas, il faisoit une incision aux amygdales; il en venoit même à la *laryngotomie*, c'est-à-

(*a*) Plutarch. de placitis Philosophorum. lib. 4, chap. 22.
(*b*) Tard. lib. 1. cap. 4.

Du XXXIXe. Siecle.

dire à l'ouverture du larynx, ou de la trachée artere.

ASCLÉPIADES.

Il pratiquoit aussi la paracentese, c'est-à-dire, la piquure pour le ventre dans l'hydropisie ; mais il vouloit qu'on ne fît qu'un petit trou. On pourra s'instruire plus amplement de sa pratique dans Célius Aurélianus & dans Celse.

Les ouvrages que nous avons d'Asclépiades sont :

Malagmata hydropica quæ evacuant humorem.

Emplastrum è scilla.

Quæ uteri ulcera ad cicatricem ducunt.

On trouve ces fragments dans Aétius Amydenus.

Galien fait encore mention de deux Asclépiades, l'un surnommé Pharmacion ; & Arius Asclépiades. Tous les deux s'attacherent beaucoup à la composition des remedes ; mais le premier étoit un Plagiaire qui avoit rempli dix livres de formules entassées les unes sur les autres. Le second n'avoit écrit que d'après sa propre expérience.

CASSIUS.

Les Auteurs font mention d'un Cassius Iatrosophista. Il vivoit du tems des premiers disciples d'Asclépiade, dont il adopta les sentimens, & suivit les principes (*a*). Les ouvrages que nous avons de lui annoncent qu'il étoit versé dans l'Anatomie & la Chirurgie ; en voici les titres :

Naturales & medicinales quæstiones circa hominis naturam, & morbos aliquot, Tiguri, cum catalogo medicamentorum simplicium quæ pestilentiæ veneno adversantur. Autore Ant. Schnerbergero 1562, in-8°. *Græco-Latinè. Lutetiæ* 1541, in-8°. *Græce. Lugduni*, 1585, in-12. *Cum Theophylacti Simocati Physicis Quæstionibus Latine. Francofurti*, 1541. in-4°.

De animalibus Quæstiones medicinales. Parisiis, 1541. in-8°. *Græce.*

Plusieurs de ces questions sont Chirurgicales. Il paroît par la solution ingénieuse qu'en donne l'Auteur, qu'il étoit aussi Anatomiste.

Dans l'une on demande pourquoi les ulceres ronds sont plus difficiles à cicatriser que les autres ? Cassius après avoir exposé & réfuté le sentiment d'Asclépiade, expose le sien, & répond ainsi : » la cicatrice des ul- » ceres ronds est long-tems à se former, parceque

(*a*) V. Mercurial. var. lect. lib. 4. cap. 73.

Du XXXIXe. Siecle.

CASSIUS.

» dans ces ulceres, les parties saines sont également » éloignées les unes des autres ; ce qui fait qu'elles » ont plus de peine à se joindre, au lieu que dans les » ulceres qui ont des angles, les parties saines & la » peau, par où la cicatrice doit nécessairement com- » mencer, se trouvant plus voisines, particulierement » vers l'extrêmité des angles, la cicatrice s'y forme » plus aisément, & les bords de l'ulcere qui sont les » plus proches l'un de l'autre, se joignent avec plus » de facilité, ce qui continue jusques à ce que toute » la partie soit couverte ».

Dans une autre question on demande : d'où vient que dans les plaies de la tête, lorsque les membranes du cerveau sont offensées du côté droit, le gauche tombe en paralysie ; & lorsque le côté gauche est blessé, le droit devient aussi paralytique ?

Cassius répond : » que cela vient de ce que les » nerfs qui tirent leur origine de la base du cer- » veau se croisent, ensorte que ceux qui viennent de » la partie droite de cette base, se portent vers le côté » gauche ; & ceux qui partent de la gauche se vont » rendre au côté opposé ». Cette derniere réponse prouve certainement que Cassius étoit aussi grand Anatomiste, qu'il étoit bon Praticien.

Galien met encore au nombre des disciples d'Asclépiades, un certain Moschion de la secte des Méthodiques. On le surnommoit le Correcteur, parcequ'il croyoit avoir corrigé quelques-unes des opinions de son maître. Nous avons de lui un Traité des maladies des femmes, écrit en grec, & traduit en latin par un ancien interprête qui semble avoir été Juif.

THEMISON.

Themison étoit de Laodicée, & vivoit sur la fin du trente-neuvieme siecle, jusques vers le milieu du quarantieme ; il a été le chef de la Secte des Méthodiques : c'est lui qui a regardé la connoissance des causes comme inutile. Parmi les connoissances universelles qu'il avoit sur toutes les parties de la Médecine, il paroît qu'il connoissoit à fonds la Chirurgie Médecinale ; il a fait usage *des sangsues*, sans cependant s'attribuer la gloire de s'en être servi le premier. Il a écrit un livre exprès sur la saignée ; il a découvert les propriétés du plantain, & a le premier donné la description du *diacode* & de *l'hyera*.

XIe. Siecle du Monde, & le Ir. de l'Ere Chrétienne.

CHAPITRE VIII.

Des Anatomistes et des Chirurgiens qui ont vécu depuis J. C. jusqu'à Galien.

THESSALUS.

Thessalus, qu'il ne faut point confondre avec le fils aîné d'Hippocrate, naquit à Tralles ville de Lydie. Il étoit en réputation sous l'Empire de Néron, & il eut beaucoup de part aux bonnes graces de ce Prince. Il fut le premier qui étendit le systême des *Méthodiques*, & il passa pour l'avoir porté à sa perfection (*a*). Il en étoit même regardé comme le fondateur, à en juger par ce qu'il dit lui-même. Il étoit fils d'un Cardeur de laine; mais la bassesse de son origine ne l'empêcha pas de se produire. Ce fut par l'art qu'il avoit de plaire aux grands, qu'il s'introduisit auprès d'eux : il parvint à se faire une réputation, en flattant leurs goûts & en s'abaissant à de viles complaisances dont un autre auroit rougi. Il obéissoit à ses malades, dit Galien, comme un esclave à ses maîtres : un malade vouloit-il se baigner, il le baignoit; avoit-il envie de boire frais, il lui faisoit donner de la neige ou de la glace. Théssalus étoit fort vain, & Galien a sans doute eu raison de le traiter aussi mal qu'il le fait, s'il est vrai qu'il écrivoit ainsi à Néron : » J'ai fondé une nouvelle » Secte qui est la seule véritable, y ayant été obligé, » parce qu'aucun des Médecins qui m'ont précedé n'a » rien trouvé d'utile, ni pour la conservation de la » santé, ni pour chasser les maladies, & qu'Hippo» crate a débité lui-même sur ce sujet plusieurs maxi» mes nuisibles ». Est-il rien de plus impudent ?

Thessalus avoit exercé la Chirurgie avec quelque célébrité : voici ce qu'en dit Galien ; » ceux qui sui» vent Thessalus, croient que tout ulcere en quelque » partie du corps qu'il soit, demande la même cure. » S'il est creux, qu'il faut toujours le remplir; s'il est

(*a*) Gal. Introduc.

» égal, qu'il faut toujours le cicatriser; si la chair y » croît trop, qu'il faut la consumer. S'il est récent & » sanglant, qu'il faut en rejoindre les bords & les fermer incessamment ». XLe. Siecle. du M. & le Ir. de l'Ere Chr.

Thessalus établissoit même une convenance entre les vieux ulceres en particulier. On peut voir dans Galien (*a*), qu'il parloit en homme expérimenté; sur-tout dans la partie des ulceres. Comme Thessalus se vantoit d'avoir seul trouvé le véritable secret de la Médecine, cet entêtement le porta à traiter d'ignorans & de ridicules tous les Médecins qui avoient vécu avant lui. Il n'épargna pas même Hippocrate, dont il critiqua les aphorismes. Cette critique est citée par Galien & par plusieurs Auteurs. Nous avons encore de lui les ouvrages suivants: THESSALUS.

De communitatibus.

De syneritica.

Il mourut à Rome où l'on voyoit son tombeau en la voie Appienne, & sur lequel il avoit fait graver ce titre fastueux: *Vainqueur des Médecins.*

Attalus, disciple de Soranus, vivoit à Rome en même tems que Galien; ils eurent une dispute au sujet de la cure d'un Philosophe nommé *Théagenes.* La cause de leur différend venoit de ce que l'un prétendoit appliquer des remedes émolliens sur une tumeur que ce Philosophe avoit à la région du foie; l'autre vouloit qu'on y appliquât des astringens, pour ne pas trop affoiblir ce viscere. ATTALUS.

Archigene étoit d'Apamée en Syrie, il fut disciple d'Agathinus, & devint s'il faut en croire Volfangus Justus, Médecin de Philippe, Roi de Syrie. Il alla à Rome où il pratiqua la Médecine & la Chirurgie, sous l'empire de Trajan, vers l'an du monde 4070, & 108 ans après Jesus-Christ. On rapporte que ce fut lui qui indiqua à l'Empereur Adrien, un certain endroit sous la mamelle où il se blessa, afin de mourir promptement: si ce fait est vrai, il n'y a pas à douter qu'Archigene ne connût exactement la position du cœur; il savoit sans doute que le cœur ou le poulmon seroient attaqués, de quelque côté que fut faite la blessure, & que la mort seroit beaucoup ARCHIGENE.

(*a*) Method. Med. l. 5. cap. 1.

XLe. Siecle. du M. & le Ir. de l'Ere Chr.

plus prompte, qu'en frappant un autre partie, par l'ouverture des gros vaiſſeaux.

ARCHIGENE.

Archigenes a laiſſé pluſieurs ouvrages, dont la plûpart ſont Chirurgicaux, & qui annoncent le grand Praticien: Galien en rend un bon témoignage. On trouve dans Ætius divers fragments tirés de ces ouvrages; en voici les titres:

De balneis naturalibus.

De ſpongiæ uſu.

De dropace, picatione ac ſinapiſmo.

De vertiginoſis, inſaniâ, reſolutione, tetano, & convulſione.

De cephaleâ & hemicraniâ.

De pectore ſuppuratis.

De volvulo, cæliacâ affectione, diſſenteriâ.

De hepatis abſceſſu.

De his qui per circuitum quemdam, ſanguinem mingunt.

Iſchiadis exacerbata cura.

De elephantiaſi.

De viperarum uſu, & de pruritibus.

De leprâ.

De cancris mammarum, fluxu muliebri, uteri abſceſſu, uteri ulceratione, cancris uteri.

Juvenal qui étoit apparemment contempoiain d'Archigenes, en fait mention comme d'un homme très répandu.

ARÉTÉE.

Arétée étoit de Cappadoce, d'où lui eſt venu le nom de *Cappadox*, pour le diſtinguer d'un autre Arétée de Corinthe. Il vivoit du tems de Strabon & de Grégoire de Naziance, & ſous l'empire de Céſar Auguſte.

Arétée eſt le premier qui ait mis en uſage *les véſicatoires* (a). Il employoit les cantharides pour attirer plus puiſſament, & pour faire venir à la peau des veſſies qui ſe rempliſſent d'une eau âcre & chaude qui ſe vuide enſuite au ſoulagement des malades.

Il pratiquoit auſſi la ſaignée à la plûpart des vaiſſeaux qu'Hippocrate avoit coutume d'ouvrir. Il ſaignoit au front ceux qui avoient de grandes douleurs de tête; il tiroit auſſi dans le même cas du ſang des

(a) Leclerc, Hiſt. Med. p. 2. liv. 4. Sect. 2. chap. 3.

veines qui ſont au dedans du nez, & ſe ſervoit pour cela de certains inſtruments qu'il appella, l'un *catéiadion*, & l'autre *ſtoryna*. Au défaut de ces inſtruments, il ſe ſervoit d'une plume d'oie. Il coupoit le bout du tuyau en forme de dents de ſcie; il l'introduiſoit dans le nez juſques auprès de l'os éthmoïde, & remuoit cette plume avec les deux mains pour faire couler le ſang.

ARÈTÉE.

L'anatomie d'Arétée n'eſt pas fort exacte, cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque de ſon tems il étoit défendu ſous de grandes peines de diſſéquer des cadavres humains. Cependant il regardoit l'Anatomie comme la baſe de la Médecine & de la Chirurgie, car à la tête de preſque tous ſes chapitres, il a fait une deſcription anatomique de la partie dont il va traiter.

Il a fait des diſſertations ſur le poulmon, & la *membrane qui revêt les côtes*. Il a dit le premier que la ſubſtance des reins étoit glanduleuſe; il a auſſi obſervé que les extrêmités capillaires de la veine cave, s'abouchent dans le foie, avec les extrêmités de la veine porte.

Il eſt autant eſtimé par l'élégance & la préciſion, de ſon ſtyle, que par la ſolidité de ſon jugement.

L'illuſtre M. Boerrhaave a donné une belle édition des ouvrages d'Arétée, à laquelle il a joint les Commentaires que M. Petit, Médecin de Paris, avoit faits ſur cet Auteur. Voici le titre de cette édition.

Aretei Cappadocis de ſignis acutorum & diuturnorum morborum libri quatuor; de curatione acutorum & diuturnorum morborum, libri quatuor, cum Commentariis integris Petri Petiti, Medici Pariſienſis, atque clariſſimi Johannis Wigani doctis & laborioſis notis, & celeberimi Mettairii opuſculis in eumdem, tandem que eruditiſſimi at celebratiſſimi Danielis Wilhelmi Trilleri obſervationibus & emendatis. Editionem curavit Hermannus Boerrhaave, Lugdun. Batav. 1735.

Il vient de paroître une autre édition des ouvrages d'Arétée ſous ce titre: *Aretei Cappadocis Medici inſignis ac vetuſtiſſimi Libri ſeptem. A Junio Paulo Craſſe Patavino, accuratiſſime in latinum ſermonem*

XLe. Siecle. du M. & le Ir. de l'Ere Chr.

versi : Argentorati apud Amandum Koening, 1768, *in-8°*.

CELSE.

Aurelius Cornelius Celsus, vivoit à Rome sous les regnes de Tibere, de Caligula, de Claude & de Néron, depuis l'an 29 de Jesus-Christ, jusqu'au soixantieme, environ 150 ans avant Galien. On l'appelloit l'Hippocrate latin, *le Cicéron des Médecins*, parcequ'il avoit traduit presque tout Hippocrate en très beau latin (*a*).

Les deux livres que Celse a écrits sur la Chirurgie, contiennent en abrégé tout ce qui avoit été pratiqué avant lui ; il décrit les principales opérations, mais il donne à la Chirurgie des bornes plus étroites, que celles qu'on lui fixe communément : il ne faisoit dépendre de cet art, que les cas où le Chirurgien fait lui-même la plaie, & non ceux où il la trouve faite.

Celse prétend, que dans le cas de gangrene à un membre, on doit faire l'incision entre le mort & le vif, ensorte qu'on emporte plutôt du vif, que de laisser du mort. Il conseille de scier ensuite l'os, & de tirer la peau en en-bas, afin que le moignon puisse être couvert.

Celse a aussi distingué l'hydrocele qui a son siege à l'*extérieur* de celui qui est *interne* (*b*). Il s'est beaucoup étendu sur la taille. C'est lui qui le premier a pratiqué la méthode de tailler par le *petit appareil*. Hippocrate lui a souvent servi de guide. Cependant il n'est pas de son sentiment au sujet des ulceres de la tête. Sa méthode est plus douce ; il ne vouloit pas qu'on ruginât l'os. Heister publia en 1745, la méthode de tailler de Celse, comme la plus parfaite. Cet Auteur prouve dans son ouvrage, que les méthodes de Chefelden & de Morand ne sont que celle de Celse corrigée

Celse ne faisoit cette opération qu'au printems, & jamais sur des sujets qui eussent moins de neuf ans, & plus de quatorze (*c*). Il décrit très exacte-

(*a*) V. Lionardo di Capoa nel suo patere intorno la Medicina. Vander-Linden de Scriptis Med. Schenk. & Gesner.

(*b*) Ibid. lib. 8. c. 2.

(*c*) Paul Egin. lib. 6. cap. 6.

ment

ment & fort amplement tous les signes de la pierre, la maniere de la découvrir par les sondes (*a*), & de situer le malade pour l'opération. Voici quelle étoit sa maniere d'opérer. Il introduisoit deux doigts de la main gauche dans le fondement; & pressant doucement de la droite, par dessus le pubis, il amenoit la pierre vers le col de la vessie. Après quoi il faisoit une incision en forme de croissant dans la peau, tout auprès du fondement; ensorte que les cornes du croissant regardoient les cuisses du malade, & que l'incision alloit jusqu'au col de la vessie. Il faisoit ensuite une autre incision en travers, dans la partie la plus basse & la plus étroite de la premiere. Il ouvroit par cette derniere incision le col de la vessie; l'ouverture étoit un peu plus grande, que la pierre n'étoit grosse, afin qu'elle pût sortir plus facilement.

XLe. Siécle. CELSE.

Celse décrit ensuite les accidens qui précedent ou qui suivent l'opération, & il indique la différence des pierres. Quant à la maniere d'opérer les femmes, voici ce qu'il pratiquoit, » S'il s'agit, dit-il, d'une vierge, on » mettra les doigts dans le fondement; mais si c'est une » femme, on les mettra dans la vulve, on fera une in- » cision au bas de la levre, tirant du côté gauche, aux » femmes, & aux filles, entre l'uretre ou le canal de » l'urine & le pubis; dans les unes & dans les au- » tres, l'incision sera transversale ».

On trouve encore dans Celse, la maniere de tirer la pierre du canal de l'uretre, soit avec un instrument, soit par une incision. Celse traite aussi des accouchemens: quand il ne pouvoit retirer l'enfant par les moyens ordinaires, il se servoit du crochet. Il faisoit la paracenthese en piquant le ventre quatre doigts au-dessous du nombril, du côté gauche, en piquant, ou en perçant le nombril même, après avoir brûlé la peau, ou sans la brûler; l'instrument qu'il employoit pour cela, étoit une espece de lancette; l'ouverture étant faite, il y introduisoit une canule d'airain ou de plomb, par laquelle il laissoit couler d'abord la plus grande partie de l'eau; il bouchoit ensuite la canule,

(*a*) On l'appelloit en grec *catheter*, V. Artemidore, lib. 1, cap. 14.

XLe. Siecle.

CELSE.

& en tiroit chaque jour environ une hémine d'eau; c'est-à-dire neuf onces.

Pour la cure du polype, Celse ne propose d'autre moyen, que de le séparer de l'os, par l'instrument tranchant, sans toucher aux partie du nez.

Il définit la cataracte, *une petite peau formée d'une humeur épaissie sous les deux tuniques de l'œil, à l'endroit où il y a un vuide, laquelle peau bouche la prunelle.*

Après avoir indiqué les signes de la cataracte, & établi la nécessité de l'opération, il la décrit ainsi: *on introduira une éguille, justement à l'endroit qui tient le milieu, entre le noir de l'œil ou la prunelle, & l'angle le plus proche de la temple, après quoi, il faut tourner cette éguille du côté de la suffusion ou de la petite peau, que l'on tâche d'abaisser & de retenir au-dessous de la prunelle, ensorte qu'elle ne puisse plus se relever (a).*

Les cataractes de la plus mauvaise nature sont, selon notre Auteur (b), celles qui viennent à la suite d'une grande maladie, ou des coups violents à la tête. *Nam si exigua suffusio sit immobilis coloremve habeat marinæ aquæ vel ferri nitentis & à latere sensum aliquem fulgoris relinquit, spes superest. Si magna est, si nigra pars oculi amissâ à naturali figurâ in aliam vertit, si suffusioni color cæruleus est, aut auro similis, si habet, & huc atque illuc movetur, vix unquam succuritur.*

Celse parle ensuite de l'âge auquel il convient de faire cette opération, des précautions qu'il faut prendre avant de la faire, & de la maniere d'opérer, qui est celle qu'on appelle par abaissement; il a aussi parlé de l'opération qui consiste à couper sous la langue des enfans, une membrane qu'on nomme communément le filet (c). Cet Auteur est le premier qui ait conseillé de percer les os de plusieurs petits trous, dans les cas de carie (d); ce qu'il dit à ce sujet doit être d'un prix infini, auprès de tous les Praticiens.

Celse nous apprend aussi la maniere de tirer d'une plaie, des fleches ou des dards: on se servoit alors, d'une espece de crochet inventé par Diocles. Cet Au-

(a) V. Mercurial. Var. lect. lib. 5. cap. 5.
(b) De re Medica, lib. 7, p. 146.
(c) Lib. 7. cap. 12. de remed.
(d) De re med. lib. 8. cap. 2.

teur parle aussi de la maniere d'arracher les dents, & des moyens de remédier aux irritations que causent dans l'œil, les poils des paupieres, lorsqu'ils se tournent en dedans.

Celse passe aux luxations & aux fractures des os : avant que d'entrer en matiere, il commence par une description abrégée de tous les os, de leur situation, de leur connexion, de leur figure & de leur grandeur : il parle ensuite du trépan, il vouloit premierement qu'on fit une incision en croix aux tégumens, en allant jusqu'à l'os, dans l'endroit où l'on avoit reçu le coup qu'il supposoit avoir cassé l'os : ayant découvert la fracture ou la fente de l'os, il ne venoit pas d'abord au trépan ; il vouloit qu'on appliquât auparavant sur la fente, ou sur l'os cassé, des emplâtres propres pour le crâne ; que l'on bandât ensuite la plaie, & qu'on la pansât tous les jours une fois, jusqu'au cinquieme jour, qu'au sixiéme, on la fomentât avec une éponge trempée dans l'eau chaude ; alors, s'il voyoit s'élever une espece de chair sur la fracture, & que la petite fievre qui subsistoit au commencement, fût ou passée, ou moindre, que l'appétit revînt, & qu'on dormît suffisamment, il vouloit qu'on continuât ce remede.

Dans la suite, il rendoit l'emplâtre plus mol, y ajoutant de l'huile rosat, afin que la chair crût plus aisément ; par cette méthode, dit Celse, les fentes se remplissent souvent d'un certain cal qui est comme la cicatrice de l'os.

Sa théorie sur les plaies de tête, est admirable ; il indique les moyens de connoître s'il y a fracture, en mettant de l'encre sur l'endroit qui a été frappé (c) : *at si ne tùm quidem rima manifesta est, induendum super os atramentum scriptorium est, deinde scalprorio detrahendum* ; il parle aussi des contre-coups dans le même Chapitre, & conseille, lorsqu'on ne trouve point de fracture à l'endroit du coup, & que les symptômes des fractures commencent à paroître, de chercher cette fracture à la partie opposée : *solet etiam evenire ut alterâ parte fuerit ictus & os altera fiderit, itaque si graviter aliquis percussus est, si mala indicia subsequuta sunt, neque ea parte quâ cutis discussa est rima reperitur, non*

(c) Ibid. cap. 4.

XLe. Siecle.

CELSE.

incommodum est parte alterâ considerare num quis locus mollior sit, & transeat, eumque aperire si quidem ibi fissum os reperitur. Celse a aussi observé le premier qu'il pouvoit y avoir rupture de vaisseaux dans le cerveau, sans qu'il y eut fracture au crane : *raro sed aliquando tamen evenit ut os quidem totum integrum maneat, intus aliquid vero ex ictu vena aliqua in cerebri membrana rupta sanguinem mittat, atque ibi concretus magnos dolores moveat, oculosque obcæcet* (*a*).

Les instrumens dont notre Auteur se servoit pour faire l'opération du trépan, étoient *un ciseau* (*b*), semblable à celui des Menuisiers, on frappoit avec un petit maillet sur le manche de cet instrument : cela se pratiquoit, pour aggrandir la fente de l'os, ou pour en emporter les bords, dans la vue de donner issue aux autres matieres contenues sous l'os, & qui peuvent offenser *la dure-mére* : quand le ciseau ne suffisoit pas, Celse avoit recours au trépan (*c*). Il le definit : *un instrument de fer, concave, rond & long, ayant par le dessous des dents comme une scie, & au milieu, un clou, ou une colonne, qui a aussi un petit cercle en son centre.*

Dans la réduction des fractures, Celse suivoit la méthode d'Hippocrate : il étendoit le membre dont les os étoient cassés, il arrangeoit les esquilles, redressoit le membre, & le soutenoit dans une bonne position, par le moyen d'un bandage.

A l'égard des dislocations, Celse mettoit en usage les mêmes moyens qu'Hippocrate. Dans la dislocation de l'humerus, par exemple, il poussoit avec le talon, la tête de l'os déboîté : il se servoit aussi d'une échelle à laquelle il suspendoit le malade, ensorte que le dessous du bras, portât sur un des échelons ; il tiroit ensuite le bras par en bas, jusqu'à ce que la tête de l'os qui étoit tombée sous l'aisselle, étant pressée contre l'échelon, rentrât dans le lieu où elle s'emboîte naturellement, & d'où elle étoit sortie.

Celse se servoit encore d'une poutre qu'on arrondissoit, & qu'on garnissoit par-dessus à l'endroit qui

(*a*) De re Medica, lib. 8. cap. 4.
(*b*) Scalper.
(*c*) *Terebra*, en grec,

pressoit justement contre la tête de l'os, & on suspendoit après cela le malade, comme dans l'opération précédente.

XLe. Siecle.

CELSE.

Dans les plaies, quand les bords étoient trop éloignés, Celse employoit la suture, la couture ou la boucle : cette boucle, selon Rhodius (*a*), n'étoit point de métal, mais de fin lin, & ne différoit point de la suture que les Chirurgiens appellent *entrecoupée*.

Pour coudre les plaies du bas ventre, notre Auteur s'y prenoit à-peu-près de la même maniere dont nous faisons aujourd'hui la gastroraphie.

A l'égard des fistules, il les ouvroit dans toute leur longueur, & coupoit ensuite tout ce qu'il y avoit de calleux dans le fond. La méthode de M. Foubert de traiter les fistules à l'anus, étoit à-peu-près celle de Celse, excepté qu'au lieu du stilet de plomb, c'étoit un fil de lin que Celse passoit dans la fistule, tous les jours il serroit ce fil, jusqu'à ce que tout le trajet fistuleux fût emporté.

A la tête de tous les Chapitres, Celse donne, comme arrêtée, la description anatomique des parties dont il va parler : il disoit que les testicules sont glanduleux, & que leur sensibilité vient des membranes qui les couvrent ; qu'ils sont suspendus aux aînes, par le nerf *cremaster* ou *suspenseur*, qui est accompagné d'une veine & d'une artere : il connoissoit comme nous, les deux enveloppes propres des testicules ; la membrane elythroide, le d'artos, & la plus commune aux deux testicules, appellée *scrotum*.

Notre Auteur connoissoit encore les hernies inguinales, & celles de l'ombilic ; il pratiquoit l'opération du bubonocele ; il fait aussi mention d'une maladie qui a rapport au *sarcocele* ; il appelle cette maladie, *nerf durci*, & il y a apparence qu'il veut parler du muscle *cremaster*, auquel il donnoit le nom de *nerf* : cette maladie, dit-il, ne peut se guérir, ni par les médicamens, ni par l'opération ; les accidens sont une fievre ardente, des vomissemens d'une bile de couleur verdâtre, ou noire, une langue seche, des sueurs froides & enfin la mort.

(*a*) Rhod. de aica. Turneb. adverſ. l. 17. cap. 21.

XIe. Siecle.

CELSE.

Pour ouvrir les tumeurs & faire les incisions, Celse employoit *les lancettes* ou *les rasoirs*, qu'il dit être des especes de coûteaux droits ou courbes, larges ou étroits, tranchans d'un côté seulement ou de tous les deux, pointus ou obtus, &c.

Dans la maladie qu'il appelloit *ancyloblepharon*, lorsque les paupieres se collent & s'attachent contre le blanc de l'œil, notre Auteur propose de séparer la paupiere avec le tranchant du scalpel, prenant bien garde de blesser le globe de l'œil. Celse, soutenant par-tout l'élégance la plus sublime, parle de la plûpart des maladies des yeux ; il a connu la fistule lacrymale, le trichiasis, la lagophtalmie, l'éctropion.

Celse s'étend beaucoup sur la maniere de remédier aux fluxions des yeux. Il veut qu'on rase premierement la tête, & qu'on applique entre le sommet & les sourcils un cataplasme tel qu'on a accoumé de l'appliquer, pour suspendre la fluxion. Il observoit ensuite si les yeux étoient secs. Dans ce cas il concluoit que la fluxion se faisoit par les veines qui sont sous la peau ; mais s'il les trouvoit humides, il inféroit que l'humeur venoit par les veines du dedans. Il rapporte la méthode que les anciens employoient pour la guérison des fluxions invétérées ; mais il n'approuve particulierement que celle qui avoit cours dans la *gaule chevelue* où l'on choisissoit les veines dans les tempes, & sur le sommet de la tête, pour les séparer ensuite de la chair & les couper.

On trouve dans les ouvrages de Celse plusieurs remarques d'Anatomie, entr'autres une description exacte des os maxillaires ; il paroît aussi que Celse a fouillé dans l'oreille, & qu'il a connu les canaux demi circulaires.

Les ouvrages de Celse sont encore les délices des Médecins & des Chirurgiens : il y en a un nombre infini d'éditions. Les plus estimées sont celle imprimé *à Venise, chez Alde, en* 1528, *in*-8°. L'impression quoiqu'en lettres italiques en est fort belle. Celle donnée par Jean Ant. Vander-Linden, imprimée *à Leyde, chez les Elzevirs, en* 1657, *in*-12.

Edition très-jolie & difficile à trouver. Celle avec les Scholies de R. Constantin, Isaac Casaubon, &c. donnée par Almelovcen, & imprimée *à Roterdam en* 1750, *in*-8°. Elle fait partie de la collection des Auteurs connus sous le nom de *Variorum* *.

XI.e Siecle.
CELSE.

Celse ne traite des maladies Chirurgicales, que dans le septieme & le huitieme livre; son Traité *de positu & figurâ Ossium*, se trouve avec le Traité des Os de Galien, dont Jean Vanhorne fut l'Editeur *à Leyde* en 1665. *in*-12.

SCRIBONIUS LARGUS.

On trouve, sous le regne de Tibere, un Empirique connu sous le nom de Scribonius Largus. Nous avons de lui un Traité des Médicamens externes; ce qui nous engage à le ranger parmi les Chirurgiens. Plusieurs Auteurs qui ont vécu après lui, se sont arrogé des Formules qui ont passé jusqu'à nous, sous leur noms, quoiqu'on les trouve tout au long dans Scribonius Largus. Tel est, par exemple, l'emplâtre verd de *Triphon*, pour les fractures des os de la tête: un autre pour les plaies récentes; l'emplâtre verd de *Glicon*, Chirurgien, contre toutes les maladies externes; l'emplâtre noir de *Traseas*; l'emplâtre noir d'*Ariste*; l'emplâtre rouge *de Denis*; l'emplâtre jaune d'*Elvepistus*; l'emplâtre blanc *de Pacehius* d'Antioche, contre les engelures & les ulceres malins, & quantité d'autres dont il seroit ennuyeux de faire l'énumération.

Scribonius Largus a laissé beaucoup d'autres Formules pour des maladies externes particulieres; pour les ulceres sordides que les Grecs appelloient *cacoëthes* pour les charbons, les pustules, les verrues des paupieres, les tumeurs & les ulceres des oreilles; un autre emplâtre pour consumer les chairs qui bouchent le conduit de l'oreille; pour les parotides, les ulceres des narines, les petits chancres de la bouche; contre les tumeurs du gosier & de la luette; les abscès du gosier, l'angine & les écrouelles: contre la dureté des mamelles des femmes; les flux & les ulceres de la vessie.

Voici les ouvrages Chirurgicaux de Scribonius Lar-

* P. Fr. Didot *le jeune* en prépare une très-belle édition *in*-12. avec des *variantes*.

XLe. Siecle.

gus, tels que les cite Vander-Linden (*a*).

De Compositione Medicamentorum lib. Basileæ; 1529, *in-8°. Venet.* 1547. *fol. Paris.* 1567. *fol. Ticinium notis Joannis Rodii adjecte Scribonii lexicon* 1655. *in-4°.*

MUSA.

Musa (Antonius), étoit de condition servile, Grec de nation, & frere d'Euphorbus, Médecin de Juba, Roi de Numidie, & qui a découvert la plante qui porte son nom. Il florissoit à Rome sous l'Empire d'Auguste, quarante-un ans après Jesus-Christ. Il fut son premier Médecin & le retira d'une maladie très-dangereuse en lui faisant manger des laitues, & en lui faisant prendre les bains froids (*b*). Il en reçut pour récompense une grande somme d'argent, & un anneau d'or. Le peuple Romain lui érigea aussi une statue d'or à côté de celle d'Esculape, faveur qui n'avoit été accordée avant lui à aucun Médecin.

On prétend que Musa ayant passé de la Pharmacie à la pratique de la Chirurgie, traita les malades avec le fer & le feu; & que cette méthode parut si cruelle au peuple Romain, qui peu auparavant l'avoit comblé d'honneurs, qu'il fut lapidé, & qu'on traîna son cadavre par toute la Ville. Mais ce fait est démenti par le témoignage de Pline, qui nous apprend que Musa guérissoit des ulceres très fâcheux en faisant manger à ses malades de la chair de vipere (*c*). Il a fait aussi un usage fréquent des cloportes pour les maladies cutanées.

Vander-Linden parle d'un livre d'Antonius Musa, qui a pour titre : *Libellus de Betonica, quem alii L. Apulcio tribuunt Basileæ apud And. Cratandrum,* 1528.

MARINUS.

Marinus vivoit sous l'empire de Néron, & fut Précepteur de Quintus, dans le premier siecle de Salut. Galien le met au rang des meilleurs Anatomistes, & le loue en particulier d'avoir très bien écrit sur l'histoire des muscles. Marinus connoissoit parfaitement les glandes, & les principaux usages qu'on leur a depuis assignés. Il disoit *que les unes servent de point d'appui aux vaisseaux, & les maintien-*

(*a*) De Script. Med.
(*b*) Div. Cassius, lib. 53.
(*c*) Leclerc, part. 3, liv. 1.

nent dans une situation fixe ; que les autres ENGENDRENT *une humeur propre à humecter & à lubrefier certaines parties , afin qu'elles ne se dessèchent pas , & qu'elles puissent faire tous leurs mouvemens. Ces dernieres glandes sont ,* disoit-il, *comme une éponge remplie d'eau , & percée de divers trous , mais qui ne sont pas sensibles en toutes ; elles ont des veines & des arteres. Il y a ,* continue cet Auteur , *des vaisseaux du mesentere , qui vont aboutir à des glandes de deux différentes especes , & qui ont aussi des usages différens. Les premieres sont denses ou serrées , & séches : elles appuient les divisions des vaisseaux. Les dernieres sont rares ou poreuses & humides , & sont jointes à des cavités ou des réceptacles. Elles produisent une humeur comme pituiteuse , telle que celle dont la tunique des intestins est enduite.*

I. Siecle.

MARINUS.

Les ouvrages de Marinus ne sont point parvenus en entier jusqu'à nous. Nous n'en trouvons que des fragmens dans Galien , qui nous en dit assez pour qu'on le regarde comme un grand Anatomiste. On sait cependant que Mardinus avoit composé vingt livres sur divers points d'Anatomie que *Lycus* avoit ignorés (*a*).

QUINTUS.

Quintus fut un des disciples de Marinus , & le plus habile des Anatomistes de son tems , s'il faut en croire Galien (*b*). Il vivoit vers la fin du premier siecle de Salut. Il fut chassé de Rome , parcequ'on disoit qu'il tuoit tous ses malades : mais il paroît que l'envie & la calomnie lui attirerent cette disgrace.

NUMISIANUS.

A peu près dans le même-tems vivoit un certain Numisianus. Galien le fait Auteur de plusieurs découvertes Anatomiques.

II. Siecle.

RUFFUS EPHESIEN.

Ruffus Ephesien , célébre Médecin Grec , fleurissoit sous l'Empire de Trajan , environ 112 ans après Jesus-Christ. Il ne nous reste de cet Auteur qu'un petit Traité des noms grecs des diverses parties du corps , & un autre des maladies des reins & de la vessie. Son principal but étoit de donner une idée générale de l'Anatomie , & de prevenir ses disciples contre les équivoques de nom , qu'ils auroient pu

(*a*) Douglas , Bibliog. Anat.
(*b*) Lib. de præcognit ad Posthum. cap. 1.

II. Siecle. RUFFUS EPHESIEN.

faire en lisant les anciens. Il paroît cependant que Ruffus ne faisoit ses démonstrations, que sur des animaux. Choisissez, dit-il, l'animal le plus semblable à l'homme : vous n'y trouverez pas toutes les parties semblables ; mais elles auront du moins quelque rapport les unes avec les autres. Anciennement, ajoute-il, on montroit l'Anatomie sur des corps humains. On voit aussi dans ce livre, que les nerfs qu'on a ensuite appellé *recurrens*, étoient alors nouvellement découverts.

Ruffus avoit remarqué que si on pressoit fortement sur les arteres carotides, l'animal s'assoupissoit & perdoit la voix ; non par la compression de ces arteres, comme le croyoient les anciens ; mais parceque *les nerfs qui sont contigus aux mêmes arteres étoient comprimés.*

Il avoit aussi observé dans la matrice, des vaisseaux entierement inconnus aux Anatomistes qui avoient vécu avant lui. C'étoit, disoit-il, certains vaisseaux variqueux qui naissent des testicules, & qui étant repliés de côté & d'autre, en forme de veines, vont aboutir dans la cavité de la matrice, par l'une de leurs extrêmités. Il en sort même une *humeur gluante en les exprimant ; & l'on croit que ce sont certainement des vaisseaux séminaires de l'espece de ceux qu'on appelle variqueux.* Voilà précisément la description de la trompe de Fallope.

Ruffus avoit encore remarqué dans les hommes, quatre vaisseaux spermatiques, deux variqueux & deux glanduleux ; l'extrêmité des premiers qui tient aux testicules, s'appelle *parastates*.

On ne trouve rien de particulier dans le petit livre qui traite des maladies des reins & de la vessie. Voici le titre de ses ouvrages :

De vesicæ, renumque morbis. De purgantibus medicamentis, de partibus corporis humani ; accessit Soranus de utero, & muliebri pudendo. Græce, Parisiis, apud Adrianum Turnebum, 1554.

Apellationes partium humani corporis. Junio Paulo Crasso interprete. Venetiis apud Juntas, 1552. *in*-4°.

On trouve encore quelques fragmens de Ruffus,

dans Ætius Amidenus, entr'autres un chapitre *de re venereâ*. II. Siecle.

Galien fait mention d'un Ælianus Meccius, qu'il dit avoir été le plus ancien de ses maîtres (*a*). Il a écrit fort exactement, selon lui, sur la dissection des muscles (*b*). Ælianus Meccius vécut sous l'Empereur Adrien. ÆLIANUS. MECCINS.

Il est encore parlé dans Galien de Martianus, qu'il dit avoir été un satyrique & un envieux. Ce Martianus étoit cependant fort estimé à cause de deux livres qu'il avoit écrits sur l'Anatomie. MARTIANUS

Pelops fut Précepteur de Galien (*c*); il vivoit dans le deuxieme siecle; il travailla beaucoup à la dissection des muscles, & faute de langues de cadavres humains, il se servoit de langues de bœufs, pour faire ses démonstrations. Il croyoit comme Hippocrate, que le cerveau étoit non-seulement l'origine des veines (*d*), mais généralement de tous les vaisseaux du corps. Pelops professa publiquement l'Anatomie, & fit de grands progrès dans cette science. PELOPS.

Stratonicus avoit aussi été un des maîtres de Galien à Pergame. Il croyoit que les mâles sont engendrés lorsque la semence du mâle prévaut; & les femelles, lorsque la semence de la femelle est plus forte. Galien étoit du même sentiment, mais il prétend que Stratonicus n'entendoit pas bien l'Anatomie, en ce qu'il disoit qu'il y a une aussi grande différence entre les mâles & les femelles, par rapport aux veines & aux arteres, qu'il y en a par rapport aux parties génitales. STRATONIUS

Satyrus avoit été disciple de Quintus, il étoit Anatomiste, comme Phécianus & Héraclianus, & tous les trois furent maîtres de Galien. SATYRUS, PHECIANUS, HERACLIANUS.

(*a*) De usu theriacæ in principio.
(*b*) De muscul. dissect. in proem.
(*c*) Gal. de musc. dissect. in proœmio.
(*d*) Id. de Hipp. & plat. decretis.

II. Siecle.

CHAPITRE X.

Anatomie et Chirurgie de Galien.

Galien

GALIEN, Claude, naquit à Pergame, ville de l'Asie Mineure, fameuse par son Temple d'Esculape, environ la quinzieme année du regne d'Adrien, vers l'an 131 de Jesus-Christ : il vécut sous les Empereurs Trajan, Antonin le Philosophe, Comode, & enfin Ælius l'opiniâtre. Le Pere de Galien s'appelloit Nicon; il étoit homme de Lettres, savant dans la Philosophie, l'Astronomie, la Géométrie & l'Architecture : il n'épargna rien pour l'éducation de son fils, en qui il apperçut dès le bas âge, les plus heureuses dispositions : il lui donna les meilleurs Maîtres de son tems, & le fit étudier successivement dans l'Ecole des Stoïciens, des Académiciens, des Péripatéticiens & des Epicuriens.

A l'âge de dix-neuf ans, deux ans après la mort de son Pere, Galien s'adonna à l'étude de la Médecine : il fut Auditeur d'un Disciple d'Athénie, mais il ne le fut pas long-tems; il eut divers autres Maîtres dont nous avons déja parlé.

Galien voyagea beaucoup dans sa jeunesse : il demeura quelques années à Alexandrie, où florissoient alors toutes les sciences; il parcourut la Cilicie, la Palestine; il voyagea en Crête, en Chypre, & ailleurs; il alla dans l'Isle de Lemnos, pour voir lui-même ce que c'étoit que la Terre Lemniene dont on vantoit si fort l'efficacité; il fit encore un voyage dans la Cœlésyrie, pour examiner l'opobalsamum, ou le baume : à l'âge de vingt huit ans, il revint à Pergame fort instruit dans la Médecine, sur-tout dans la Chirurgie; il avoit acquis une connoissance des blessures des nerfs, & une méthode de les traiter inconnue avant lui : il en fit l'expérience sur les Gladiateurs que le Pontife de Pergame avoit remis à ses soins, pour les panser; quatre ans après il quitta sa Patrie, & n'y revint qu'à trente sept ans.

II. Siecle. GALIEN.

Galien fit des progrès très rapides en Anatomie, on pourra s'en convaincre, en lisant son Livre *de Usu partium*, mais il y est plutôt question de l'Anatomie des animaux, que de celle du corps humain : les singes étoient principalement les sujets qu'il choisissoit pour disséquer ; il conseille cette dissection à ses Disciples, afin que lorsqu'ils auront occasion de disséquer un corps humain, ils puissent connoître plus aisément, la maniere de perfectionner l'Anatomie : il n'y avoit alors aucune dissection publique, & il n'avoit de corps humain, que ceux des enfans exposés par la cruauté de leurs parens, ou des hommes qu'on trouvoit égorgés dans les campagnes, encore étoit-il obligé de faire ses dissections, avec toute la précaution & le secret possible (*a*) : on n'avoit alors aucun squelette préparé ; on se servoit de ceux qu'on trouvoit sur les montagnes, dans les cavernes ou les tombeaux.

Les Ouvrages de Galien annonçent un génie vaste, & l'homme le plus laborieux : comme il étoit très versé dans les Belles-Lettres, il s'énonçoit avec beaucoup de facilité, & son éloquence étoit sans affectation, mais son style est extrémement diffus & prolixe, à la maniere de celui des Asiatiques, ce qui fait qu'on le suit avec peine, & qu'on le trouve obscur en divers endroits.

Vesale a prétendu que Galien n'avoit point disséqué de cadavres d'hommes, parcequ'on avoit fait une Loi à Rome, en vue des désordres qui accompagnoient la guerre civile, du tems de Marius & de Sylla, qui défendoit de faire aucun usage des corps morts. Les Loix des Juifs, au sujet de ceux qui touchoient à des cadavres, sont connues de tout le monde, mais chacun ne sait pas que les Grecs étoient à cet égard, dans les mêmes sentimens que les Juifs ; c'est ce que Riolan prouve par un passage d'Euripide. *Si quelqu'un*, dit ce Poëte, *souille ses mains par un meutre, ou si quelqu'un touche un cadavre, ou une femme accouchée, ce Dieu lui interdit ses Autels comme à un impie.* Pline dit aussi, *qu'il étoit défendu de regarder les entrailles des hommes.* Mais Riolan croit cependant que les Médecins ont trouvé

(*a*) V. Riolan. Anthropograp. l. 1. cap. 13.

II. Siecle.

GALIEN.

de tout tems, des moyens d'avoir quelques corps humains, pour les disséquer : *c'est injustement*, dit-il, *qu'on accuse Galien de n'avoir jamais disséqué d'homme, & d'avoir enseigné l'Anatomie du singe, pour celle de l'homme. Je prouverois aisément par une infinité de passages de cet Auteur, qu'il a disséqué des singes & des hommes, mais qu'il n'a enseigné que l'Anatomie de l'homme* : il n'est en effet personne, qui après avoir lu Galien, ne soit de ce sentiment.

Galien recommandoit fortement l'étude de l'Anatomie, comme étant la base de toute la Médecine (*a*) : il divise le corps humain en quatre parties, le ventre, le thorax ou la poitrine, la tête & les extrémités : il distingue dans le bas ventre, les parties contenantes, & les parties contenues ; il met au nombre des premieres, qu'il dit être communes à tout le corps, la peau couverte de l'épiderme, la membrane qui est sous la peau, & enfin la graisse ; il met au nombre des parties contenantes *propres*, ou particulieres au ventre, les muscles de cette partie, le péritoine, sans compter les os, comme les vertebres des lombes, l'os sacrum, les os des hanches, du pubis, & les fausses côtes. Notre Auteur regardoit la peau, comme un corps nerveux ou membraneux, dont le principal usage est de revêtir l'homme, & de le garantir des injures du dehors : il ajoutoit que la peau reçoit des veines, des artéres & des nerfs ; qu'elle est immédiatement formée par la semence, aussi-bien que toutes les autres membranes.

Galien disoit que le peritoine fournit une enveloppe à tous les visceres, aux intestins, aux vaisseaux qui sont entre le diaphragme & les extrémités inférieures, à l'uterus & à la vessie ; qu'il est composé de deux membranes toutes nerveuses.

Après le péritoine, notre Auteur parle de l'épiloon : & dit que les hommes, ont cela de particulier, que l'épiloon chez eux, n'est attaché que par des ligamens très foibles, à l'intestin colon.

Il passe ensuite au mésentere, à ses artéres & à ses veines ; au ventricule, qu'il ne croit composé que de deux membranes dont l'intérieure a dit-il des fibres droites ; l'autre des fibres rondes : il ajoute que cette

(*a*) Introd. ad Anat.

membrane extérieure vient du péritoine, & communique avec tous les viscères du bas ventre : il parle des tuniques des intestins ; de la différence du foie de l'homme d'avec celui de la brute, des intestins en particulier, qu'il divise en grêles & en gros, qu'il dit commencer au cæcum & au rectum muni d'un Sphincter, afin que les excrémens soient mieux retenus : il dit encore que les intestins sont attachés au mésentere, pour servir de point d'appui aux vaisseaux ; & que le mésentere est parsemé de corps charnus, qu'on appelle glandes. Personne avant Galien, ne les avoit vu : il traite de la rate & de ses vaisseaux, du foie & de la vésicule du fiel, des reins & des voies urinaires ; il finit ce traité par la description des muscles qui servent à retenir ou à expulser les matieres fécales.

Notre Auteur traite ensuite de chaque viscere en particulier : il regarde la substance du foie, comme formée d'une chair particuliere, qu'Erasistrate & ses Sectateurs avoient appellé *parenchyme* ; il croit que le foie est le principal organe de la sanguification, & le principe de toutes les veines : la figure du foie, dit Galien, est à-peu-près ronde, sa surface est extérieurement convexe, intérieurement concave : à la surface concave aboutissent les veines qui viennent du mésentere, & dont la réunion forme ce qu'on appelle la *Veine-porte* : ce viscere est enveloppé d'une membrane très mince qui est fournie par le péritoine.

Dans quelques sujets, il se trouve partagé en deux, quelquefois en trois ou quatre lobes ; dans d'autres, il n'est point partagé. » Voici de quelle maniere Ga-
» lien explique le sanguification : le chyle étant arrivé
» ou attiré dans le foie, par les veines mésaraiques,
» il s'y change en sang, par le moyen du parenchyme,
» qui est proprement l'organe où se forme le sang, &
» le lieu où toutes les veines prennent leurs racines :
» les veines du mésentere ne font qu'ébaucher la san-
» guification ».

La rate est placée, continue Galien, dans l'hypocondre. Son usage est d'attirer les humeurs visqueuses & grossieres qui s'engendrent dans le foye : ces humeurs sont attirées dans la rate par le canal d'un rameau qui vient du foie. La texture de la

II. Siecle.
GALIEN.

rate est lâche & fongueuse : elle différe cependant beaucoup de celle du foie. Elle est beaucoup plus petite, plutôt longue que ronde, & de couleur noirâtre. Elle a communication par sa partie cave avec le foie, par l'entremise de la veine porte ; & avec le cœur, par ses artères.

Les reins sont dans la région lombaire, sur le derriere du ventre, à droite & à gauche du tronc descendant de la veine cave & de la grande artere. Par leur partie concave, ils sont attachés à l'un & à l'autre de ces grands vaisseaux, chacun par une veine & par une artere qui sortent de ces mêmes vaisseaux. C'est par cette veine & par cette artere que les reins attirent l'humidité superflue du sang, & ils la séparent ensuite par une faculté qui leur est particuliere. Cette humidité se ramasse ensuite dans une cavité membraneuse qui se trouve au milieu du rein, & qui sert d'embouchure à un canal de la grosseur d'une plume d'oye, auquel on a donné le nom d'*uretere*. Les deux uretéres viennent se rendre par des trous obliques dans la vessie qui n'a qu'une tunique propre, car l'autre qu'on lui attribue, n'est qu'un prolongement du péritoine : elle est munie d'un *sphincter* comme l'anus, pour empêcher la sortie involontaire de l'urine. Chaque rein, dit Galien, est muni d'un petit nerf qu'on peut à peine appercevoir.

Après avoir parlé des reins & de la vessie, Galien passe aux parties de la génération de l'un & de l'autre sexe. Il a plus particulierement traité de celles des femmes : la matrice est le principal organe dans lequel se forme le fœtus. Elle est située entre la vessie & l'intestin rectum : sa grandeur n'est pas toujours la même. Dans les jeunes filles la matrice est fort petite ; & plus ample dans les femmes qui ont fait des enfans. La figure de la matrice approche de celle de la vessie à laquelle elle est unie par quelques fibres charnues, de même qu'au rectum. Son corps a deux tuniques, dont les fibres sont opposées. L'extérieure est nerveuse : toutes les deux sont capables de contraction & de dilatation. Les arteres de la matrice viennent de la grande

artére

artere, & ses veines viennent de l'aorte de la veine cave. Galien distingue dans la matrice, son orifice & son fonds. Il dit que sa substance est musculeuse, composée d'une chair dure & cartilagineuse, & d'un trou par où s'écoulent les mois des femmes, & qui permet à la semence de l'homme de parvenir dans la matrice. Les testicules des femmes sont, dit notre Auteur, placés un de chaque côté de la matrice près de ses cornes. Ils différent de ceux de l'homme, par leur grandeur & par leur texture, &c.

II. Siecle.

GALIEN.

Les parties génitales de l'homme qui paroissent au-dehors sont, poursuit Galien, le membre viril & les testicules; ceux-ci sont recouverts d'une membrane propre qu'il appelle d'*artos*, de l'*étythroïde* ou vaginale, & enfin du *scrotum*: membranes qu'on ne trouve pas aux testicules des femmes. Les testicules & le scrotum ont peu de nerfs, selon Galien, parcequ'ils n'en ont besoin, *ni pour le sentiment ni pour le mouvement volontaire.* La verge au contraire, & chez les femmes la vulve, ont beaucoup de nerfs, ayant un sentiment plus exquis à cause de l'acte vénérien. Notre Auteur dit que la verge a quatre muscles, deux qui servent à l'érection, deux à la rétraction; qu'elle vient des parties supérieures de l'os pubis; qu'elle est composée de parties nerveuses & caverneuses, afin qu'elle puisse se remplir d'esprits & par-là devenir roide. Sa structure, ajoute-t-il, devoit être telle, non-seulement à cause du coït, mais afin que l'homme pût lancer sa semence presque dans la matrice. Les vaisseaux du testicule sont une artere & une veine. L'artere vient du tronc descendant de la grande artere; la veine a son origine à la veine émulgente. Voici de quelle maniere Galien dit que la femme conçoit. La semence de l'homme & celle de la femme ayant été reçues dans la matrice après le coït, ces deux semences se mêlent; mais celle de la femme ne sert qu'à nourrir celle de l'homme qui est la principale, & à produire d'ailleurs une des enveloppes du fœtus. A l'égard de celle du mâle, elle se change toute en membranes après qu'elle a été reçue dans la matrice. Quelques-unes de ces membranes demeurent toujours membranes:

II. Siecle. GALIEN.

quelques-autres s'épaississent ensuite & se durcissent peu-à-peu, ensorte qu'elles, deviennent des cartilages, & enfin des os qui servent de fondement à tout le corps. Quelques-autres se plient, & forment, à mesure qu'elles s'allongent, des cavités & des tuyaux qu'on appelle arteres ou veines. D'autres enfin, s'étendant en filamens, produisent des fibres & des nerfs. Le corps ayant été ourdi de cette maniere, chaque partie attire ce qui lui est nécessaire. Les veines attirent le sang veineux dont se forme ensuite le foie; les arteres attirent le sang artériel dont se forme le cœur. Quant à la formation du cerveau, il se fait d'abord, dit Galien, une concentration de la partie la plus subtile de la semence; & il arrive ensuite que la partie la plus grossiere se portant au-dehors, produit une membrane qui se change peu-à-peu en un os qu'on nomme crâne: son usage est d'empêcher l'évaporation de la matiere subtile. Les chairs sont enfin formées du sang le plus épais & le plus grossier qui vient remplir les espaces vuides qui se trouvent entre les vaisseaux & les membranes: la peau se forme la derniere. Voilà comment Galien explique la génération.

L'enfant, poursuit-il, tient à la matrice par un grand nombre de veines & d'arteres, comme par autant de racines qui viennent s'aboucher avec d'autres arteres qui sont propres à cette partie, & par où le sang menstruel s'écouloit avant la grossesse. Il se forme autant de nouveaux vaisseaux dans la matrice d'une femme grosse, qu'il s'y trouve d'orifices, de veines & d'arteres. Ces orifices sont appellés cotylédons. Chaque orifice de veine produit une veine; il en est de même à l'égard des arteres: de sorte que les vaisseaux qui se forment de nouveau sont égaux en nombre, aux orifices de ceux qui viennent de plus haut se terminer dans la matrice, au sortir de laquelle chacun de ces nouveaux vaisseaux est fort délié; mais ils grossissent peu-à-peu, à mesure qu'ils se joignent, & de deux ou de plusieurs il s'en fait un seul. De cette maniere, ils se trouvent à la fin tous réduits en deux grosses veines & deux grosses arteres, qui viennent se rendre dans le fœtus par son nombril où ces deux veines se

réunissent, & n'en forment qu'une seule qui va au foie. Les arteres demeurent divisées & entrent dans d'autres arteres qui viennent du tronc commun de l'aorte du fœtus. L'usage de ces veines est d'apporter au fœtus du sang pour la nourriture de ses parties, pendant que les arteres lui fournissent un sang spiritueux pour l'entretien de sa vie.

II. Siecle. GALIEN.

Tous ces vaisseaux sont liés ensemble, au sortir de la matrice, par une membrane forte & double qui s'attache à la partie interne de la matrice; on la nomme *chorion*. Au-dessous du chorion est une autre membrane nommée *allantoïde*. Son usage est de contenir l'urine du fœtus qui ne la rend point par les voies naturelles, tant qu'il est dans la matrice; mais par un canal qu'on appelle ouraque, qui aboutit dans la membrane allantoïde, & vient du fond de la vessie du fœtus qui est percée en cet endroit. La membrane allantoïde est jointe ou communique avec la vessie, par l'entremise de l'ouraque qui est au milieu, & qui accompagne les veines & les arteres du nombril. La troisiéme tunique & celle qui enveloppe immédiatement le fœtus, est nommée *amnios*. Elle l'enveloppe tout entier; elle est plus forte que l'allantoïde. Dans cette tunique on trouve une liqueur claire comme de l'eau, fort limpide & très abondante. Galien croit qu'elle est formée de vapeurs qui s'élevent du corps du fœtus, comme une espece de sueur. Le fœtus nage dans cette liqueur qui le garantit des dangers du frotement ou des commotions.

Après avoir décrit les visceres contenus dans le bas-ventre, dont il donne une description curieuse, mais trop ample pour être rapportée ici. Galien passe à ceux qui sont renfermés dans la poitrine. Il commence par le diaphragme qui sépare les deux cavités. Il le regarde comme un véritable muscle, mais d'une nature particuliere, rond, large, plat, délié, qui a son tendon dans son milieu, & qui naît de la partie antérieure des fausses côtes : sa partie moyenne est nerveuse; ses nerfs lui viennent de la moëlle spinale du col.

Quoique Galien parle de la pleurésie, il ne paroit pas qu'il ait connu la plévre sous le nom que nous

II. Siécle. GALIEN.

lui donnons. Il l'appelloit membrane *environnante de la poitrine*, *membranam succingentem*. Il a donné au médiastin le nom de *membranes séparantes*, *membranas separantes*.

Dans la cavité de la poitrine sont contenus le cœur & les poumons, un de chaque côté. Le cœur est au milieu & couché sur le poumon. La substance du cœur est dure & charnue. Il est composé de plusieurs fibres; il est en quelque sorte semblable aux muscles. Mais Galien n'a pas connu la disposition des fibres du cœur. Il dit que ce viscére est le principe des arteres & du mouvement composé qu'on nomme *pouls*; il a des nerfs qui sont très petits, ils ne vont pas jusqu'au cœur, mais ils rampent sur le péricarde.

Galien connoissoit que le cœur a deux ventricules qui lui donnent une figure conique, où il avoit vu ses valvules qu'il appelloit membranes. Il en avoit remarqué trois dans la veine artérielle, tournées de dedans en dehors : on les a appellé valvules sigmoïdes, à cause de leur figure. L'orifice de l'artere veineuse qu'il croit s'ouvrir dans le poumon, a deux membranes tournées du dedans audehors; à la base du cœur sont deux épiphises charnues & concaves placées devant les orifices, une de chaque côté : on leur a donné le nom d'oreillettes, peut-être parcequ'elles ont quelque chose d'approchant de la figure d'une oreille. Ces épiphises sont creuses. Celle du côté droit commence où finit le tronc de la veine cave qui apporte le sang dans le ventricule droit; l'oreillette gauche est jointe à l'artere veineuse; elle est entre cette artere & le ventricule gauche. Il a connu le trou ovale & en a donné une description aussi exacte que les Anatomistes modernes pourroient le faire; on ne sait après cela pour quelle raison on en a attribué la découverte à *Botal*, qui n'en a parlé presque qu'en passant. Il paroit par les propres paroles de Galien (a), qu'il connoissoit l'anastomose des arteres avec les veines. *Quin etiam*, dit il,

(a) De usu pulsuum, §. 5.

arteriæ continuatæ, tum sibi, tum verò cordi, maximis scilicet meatibus, vel potiùs universis suis capacitatibus sunt; venis verò, non perindè magnis meatibus, sed ipsarum quidem anastomoses, sensus nostros fugiunt. Il n'ignoroit pas aussi le passage du sang dans les veines par les anastomoses, & son retour au cœur; il savoit que les arteres sont toujours pleines de sang, & qu'elles en reçoivent plus du cœur qu'elles ne lui en fournissent. Mais comme cet Auteur assure que le sang passe des arreres aux veines dans le tems de la sistole, & des veines aux arteres dans la diastole; comme il est persuadé que le cœur donne de la chaleur à toutes les parties du corps, par les veines, autant que par les arteres, il est probable qu'il n'a pas bien connu la circulation.

Galien passe ensuite aux poumons, il dit qu'ils sont revêtus d'une membrane qui est souvent affectée dans la péripneumonie; que sa substance est composée comme celle du foie d'un tissu de plusieurs vaisseaux, dont les intervalles sont remplis par une chair molle comme de la bourre; qu'il n'y a aucun nerf dans toute la substance du poumon, ce qui le porte à croire qu'ils n'ont aucune sensibilité; cependant, poursuit notre Auteur, j'ai découvert sur la membrane qui sert d'enveloppe au poumon, deux nerfs très petits qui viennent de la sixieme paire du cerveau. Trois vaisseaux principaux se répandent dans le poumon; une veine, deux arteres & les trachées qui servent à porter l'air au poumon, & à transporter les fumées qui s'élevent du cœur. Les arteres sont d'un tissu lâche & les veines d'un tissu fort serré. Chaque poumon est partagé en cinq lobes dans l'homme; mais dans les animaux, c'est toute autre chose. Lorsque la poitrine se dilate, le lobe supérieur occupe une capacité; un autre lobe oblong occupe tout cet espace oblique & anguleux qui est inférieurement borné par les fausses côtes. C'est par cette raison qu'il se trouve deux grands lobes de chaque côté. Le cinquieme est plus petit; il est du côté droit, & va depuis le diaphragme jusqu'à l'oreillette du cœur.

II. Siecle.

GALIEN.

du même côté ; la veine cave passe par-dessus ce lobule.

La trachée-artere, dont le sommet est appellé *larynx*, est cartilagineuse. Les cartilages sont placés les uns au-dessus des autres, & forment chacun un demi cercle, étant membraneux sur le derriere où ils sont contigus à l'œsophage ; de sorte qu'ils ont la figure de la lettre C ; c'est pourquoi, dit Galien, on les appelle sygmoïdes. Ils sont fortement liés les uns aux autres par de forts ligamens, & outre cela, par une membrane dont le canal est intérieurement revêtu.

Lorsque la trachée-artere est entrée dans la poitrine, au-dessous des clavicules, elle se partage en deux & se sous-divise ensuite dans le poumon en une infinité de canaux, dont les extrémités vont s'aboucher avec l'artere veineuse sans changer de nature. Galien rend ensuite raison de la structure particuliere de la trachée artere.

Le larynx est composé de trois grands cartilages qui ne ressemblent en rien à ceux des trachées : le cartilage antérieur est le plus grand ; il est extérieurement convexe, intérieurement concave ; il ressemble à un bouclier, c'est pourquoi on la nommé *thyroïde*, c'est-à-dire scutiforme : le second cartilage a été appellé *cricoïde*. Galien paroît avoir été le premier qui ait remarqué que ce cartilage a deux petites têtes, par lesquelles ils s'articule avec l'aryenoide : le troisieme cartilage s'articule avec le premier & le second dans leur partie postérieure ; il est composé de deux petits cartilages qui s'unissent & qui finissent en pointe, à-peu-près comme le bec d'une aiguiere, ce qui l'a fait nommer *arytenoide*.

Après cela, Galien parle des muscles qui ouvrent & qui ferment le larynx : il assure être le premier qui ait parlé de leur existence, & même du larynx : il dit que ces muscles reçoivent des nerfs, qu'il appelle *recurens*, destinés à les mouvoir. Ruffus d'Ephese les avoit connus ; mais on ne peut lui refuser d'avoir dit le premier que la *glotte* & ses ligamens étoient l'organe de la voix, ce qu'il explique ainsi : la voix est un air battu & agité par la fa-

culté animale qui se sert pour cela du ministere des nerfs & des muscles : mais pour que la voix se fasse, il faut que l'air passe d'un endroit large dans un endroit qui s'étrécit par gradation, & s'élargit ensuite. Le méchanisme de la voix est perfectionné par la *glotte*, c'est-à-dire petite langue, ou *langue du larynx*. Nous l'appellons aujourd'hui épiglotte.

Enfin Galien a décrit les glandes du larynx : elles sont, dit-il, d'un tissu lâche & spongieux. Leur destination est de répandre dans le larynx, & les parties qui l'environnent, une humeur onctueuse.

Les mamelles sont deux corps glanduleux placés sur le devant de la poitrine. Elles sont destinées à la secretion du lait ; leurs arteres & leurs veines, ont une communication intime avec la matrice & les testicules. Galien passe pour être le premier qui ait apperçu cette communication.

Des visceres contenus dans le bas ventre & dans la poitrine, notre Auteur passe à ceux de la tête ou du *ventre* supérieur. Après avoir enlevé la peau & les os qui forment la boîte osseuse, il découvre une membrane que les Anciens appelloient méninge ; mais Galien lui refuse ce nom, parceque ces mêmes anciens le donnoient à toutes les autres membranes du corps humain. Cette membrane, dit-il, est dure & fort épaisse ; elle en recouvre une autre qui est très fine. Il parle ensuite des différentes parties du cerveau ; du corps calleux, du plexus choroïde, de la voûte à trois piliers : il connoissoit le *corpus psalloïdes*, le *conarion*, les éminences appellées *nates*, & le corps *vermiforme* ; il connoissoit aussi quatre ventricules du cerveau, deux antérieurs & deux postérieurs. Ces ventricules communiquent entr'eux. La substance du cerveau est molle & semblable à la graisse. Il a cru qu'au derriere du cerveau se joignoient deux veines, le point de cette réunion a été appellé *pressoir* par Hérophile à cause de sa situation entre les sinus lateraux, le sinus longitudinal supérieur, le sinus longitudinal inférieur du cerveau, & le sinus occipital du cervelet.

Galien est du même sentiment qu'Herophile sur le principe des nerfs. Il observe que le corps du cerveau,

II. Siecle.

GALIEN.

n'est pas de même nature par-tout; mais qu'il est plus mol vers la partie antérieure, & devient plus dur à mesure qu'il avance vers l'occiput, & que sa portion la plus dure est à sa jonction avec la moëlle de l'épine, qui est dans cet endroit, plus dure qu'ailleurs, & qui devient de plus en plus dure en s'éloignant de son principe.

A la partie postérieure de la tête est placé le cervelet. Il est séparé du cerveau, par une duplicature de la dure méninge. Sa substance est plus dure que celle du cerveau, sur-tout vers la partie qui touche à la moëlle épiniere. Willis a tiré parti de cette remarque.

Galien comptoit sept paires de nerfs qui tirent leur origine du cerveau & du cervelet, & vont se distribuer en différents organes. Il appelloit la premiere paire *optique*; la seconde, *les moteurs*, qui vont se distribuer aux muscles des yeux; la troisieme, *gustatifs*, parcequ'ils vont à la langue. Il croyoit que les nerfs de la quatrieme paire sortoient du crâne par le même trou que ceux de la troisieme, qu'ils étoient plus durs, plus petits, & qu'ils alloient se distribuer au palais pour servir à l'organe du goût. Notre Auteur décrit la cinquieme paire d'après Marinus qui l'avoit ainsi nommée: il dit qu'elle va à l'oreille. La sixieme se divise selon lui en plusieurs rameaux qui vont au ventricule, aux intestins, au mésentere, & aux autres visceres. Les nerfs de la septieme sont appellés *moteurs de la langue*.

Après avoir parlé des nerfs du cerveau, Galien vient à ceux de l'épine, qu'il dit sortir par paires, c'est-à-dire un de chaque côté, de la moëlle de l'épine, & aller ensuite se distribuer dans toutes les parties du corps. Une remarque générale qu'il faisoit sur les nerfs, c'est qu'il n'y en avoit aucun, selon lui, qui pénétrât les os, les cartilages, les ligamens & les glandes. Notre Auteur admettoit dans le globe de l'œil, sept membranes qui l'environnent, les humeurs vitrées, cristallines & aqueuses.

Il croyoit que toutes les arteres venoient du cœur, sur-tout de l'aorte, qui prend naissance au ventricule gauche; que chaque tronc d'artere avoit un tronc de veine qui l'accompagnoit, mais qu'il n'en étoit pas de même des veines qu'on trouve quelquefois seules; il

appelloit artere veineuſe, celle qui ſort du ventricule gauche du cœur, & *veine artérielle*, celle qui ſort du ventricule droit.

II Siecle. GALIEN.

Le Livre de Galien, qui a pour titre, *de Motu Muſculorum*, prouve qu'il étoit très verſé dans cette partie de l'Anatomie, & qu'en ce genre, il avoit ſurpaſſé tous ceux qui avoient vécu avant lui; il regarde les muſcles, comme des parties charnues & tendineuſes deſtinées à exécuter les mouvemens volontaires. Ceux dont nous devons la découverte à cet Auteur, ſont le *Platyſma myoides*, les muſcles interoſſeux & lumbricaux, que les Chirurgiens François attribuent à Habicot, & un petit muſcle de la tête, que nous appellons aujourd'hui, *le petit Droit antérieur*; il en a encore découvert pluſieurs autres inconnus aux Anciens.

Il définit les os, des corps très durs & très ſecs, & qui ſervent de ſoutien à tout le corps : il appelle *Squelette*, l'aſſemblage de ces os; il diſtingue les apophiſes & les épiphiſes; il nomme leur corps diaphiſe, & parle très bien des articulations. Telle eſt l'Anatomie de Galien : on peut juger par ce précis, de l'exactitude & du génie de ce grand homme : ſa pratique Chirurgicale ne lui fait pas moins d'honneur.

Il établiſſoit deux opérations générales de Chirurgie, qu'il regardoit comme la baſe de cet Art; ſavoir, la *réunion*, autrement appellé *ſintheſe*, & la diviſion appellée *diæreſe*. Celle-ci comprend pluſieurs opérations de la même eſpece, les fractures, les luxations, le rétabliſſement des parties qui ſont ſorties hors de leur place, comme des inteſtins, de la matrice, &c., & la gaſtroraphie. La diæreſe comprend ſur-tout l'angeotomie, les cas où il faut amputer, bruler, polir, ſcier, ratiſſer, ouvrir des abſcès, trépaner, &c.

Dans les coups violens à la tête, & les fractures complettes du crâne, Galien recommandoit le trépan, & quoiqu'il avoue n'avoir jamais pratiqué cette opération, il dit cependant qu'elle eſt ſalutaire, pourvu toutesfois que le Chirurgien qui la fait, ne touche point à la *dure meninge* (*a*), parce que le malade riſqueroit de périr.

(*a*) Ce précepte eſt aſſez oppoſé à l'obſervation qu'il fit à

II. Siecle.

GALIEN.

Dans le cas d'un abcès au grand angle de l'œil, (maladie à laquelle on a donné le nom d'ægylops, & qu'il ne faut point confondre avec la fistule du sac lachrymal que Galien a aussi connue) lorsque le pus avoit rongé l'os, & couloit dans les narrines: notre Auteur employoit le cautere actuel; il dit cependant, qu'il y a des Praticiens qui, au lieu de bruler dans ce cas, se servent par préférence d'un perforatif: il parle encore du *pterygion*, du glaucome, du staphilome, de la chûte du globe de l'œil, du strabisme, de la cataracte, du chemosis, du trichiasis, de la lagophtalmie, de l'ectropium, du chalasis, de l'enchanlis, de la suffusion, du ptiloseos: il a aussi traité du sarcome, du pelyse, de l'ozene des narrines, de la luxation de la machoire inférieure, de la luxation de la luette, & de la squinancie.

Il dit qu'entre tous les animaux, l'homme & le singe sont sujets aux hernies: les dissections des singes lui étoient familieres, & même un peu trop, car il a souvent appliqué à l'homme ce qu'il n'avoit vu que sur eux: il connoissoit plusieurs especes de hernies, comme l'exomphale, le bubonocele, l'épiploomphale, l'hydromphale, le sarcomphale, le pneumatomphale, les hernies du scrotum, l'hydrocele, l'entérocele, l'hydrentérocele, le circocele, le prococele, l'épiplocele, & l'entéroépiplocele: il fait aussi mention de la paracentese, nom qu'il donnna à la ponction qu'on fait au ventre ou au scrotum des hydropiques, pour tirer l'eau qui y est contenue, & il donne la description des instrumens dont il faut se servir.

Galien établissoit trois especes de luxations ou de fractures: la premiere qu'il appelloit *luxatio seu lapsus*, est dit-il, une chûte contre nature, des os qui se meuvent par articulation: la seconde, qu'il nommoit *articulatio seu eluxatio*, arrive lorsqu'un os sort de la cavité où il étoit naturellement contenu, & se porte ailleurs: la troisieme espece de luxation est, *dearticulatio seu deluxatio*: il parcourt ensuite les

Smyrne d'une plaie du cerveau qui avoit pénétré jusqu'au ventricule, avec déperdition, & à laquelle le malade survécut. *De usu, part. chap.* 8.

différentes especes de luxations, celle de l'humerus, des vertébres du dos, de la cuisse, du genou, de la main & des doigts : il donne après cela, la méthode de remédier aux fractures, & d'en conduire la cure : il y a dans ce Traité, d'excellents préceptes que plusieurs Modernes ont pillé.

Galien faisoit un grand usage des sangsues & des ventouses ; dans les douleurs violentes de migraine, il n'hésitoit pas d'appliquer les ventouses, & de faire des scarifications, après avoir cependant fait précéder les purgatifs : *incipientes, aut etiam vigentes capitis gravitates & dolores à plenitudine per cucurbitulam in occipite positam, vel cum scarificationibus, juvat, tamen totum corpus anteà vacuum esse oportet* : malgré le témoignage avantageux de ce grand homme sur l'usage de pareils secours chirurgicaux, on néglige aujourd'hui l'application des ventouses, & certainement au préjudice de l'Art.

Pour détruire les verrues, notre Auteur les perçoit dabord de part en part ; les soulevant ensuite avec des pincettes il les coupoit : il coupoit aussi ou bruloit, les cancers des mammelles : quelquefois il se servoit pour faire l'incision, d'un couteau rougi au feu. Nous avons de lui un Traité de *de Curtatis*, c'est-à-dire, des cas où la Chirurgie doit amputer les membres : il a traité des ulceres en général & en particulier, de même que des tumeurs. Voici la regle générale qu'il établissoit à l'égard des ulceres : c'est un bon signe, disoit-il, si de l'intérieur, ils se portent à l'extérieur ; si le contraire arrive, c'est mauvais signe : *ab interioribus versus exteriora moveri, bonum, è contra malum.*

Il donne ensuite la méthode de guérir les brûlures : il traite des charbons, des bubons, des parotides, des écrouelles, des aphtes, des ulceres cancéreux, & des cancers tant cachés qu'occultes, du squirrhe, de l'érésipele, des rhagades, de l'oedeme, de toutes les maladies des gencives, des fentes & des crevasses des levres, des abscès des amygdales, des ganglions & des échymoses : il n'a pas même négligé de parler des maladies de la peau, de la galle, des dartres, du feu volage. Plusieurs Auteurs assurent que Galien se fit

II. Siecle. GALIEN. Chrétien, au récit des miracles du Sauveur, & qu'il partit pour aller en Judée. Chartier (*a*) dit qu'il tomba malade pendant son voyage, à la suite du naufrage que fit le vaisseau sur lequel il alloit en Judée. Criton dit qu'il mourut en Palestine. Mundinus & Herthman (*b*) pensent qu'il mourut sur le rivage de la mer, où il étoit allé à dessein de voir les miracles que faisoit les disciples de Jesus-Christ.

Nous avons de Galien, plusieurs Ouvrages d'Anatomie, sous le titre de *Administrationes Anatomicæ*: il les avoit composés en faveur de Bœthus, Consul Romain, qui aimoit beaucoup l'Anatomie : il ne nous en reste que les neuf premiers Livres. Galien a encore laissé dix-sept Livres de l'usage des parties du corps humain ; un Traité des os ; de la dissection des muscles ; des nerfs & des veines ; un Livre où il prouve contre Erasistrate & ses Sectateurs, que les arteres contiennenr naturellement du sang ; il a aussi écrit sur l'Anatomie de la matrice, sur la formation du fœtus & de la semence.

Le Traité des os de Galien a été imprimé à part sous ce titre :

Galenus de ossibus græcè & latinè. Accedunt Vesalii, Sylvii, Heneri, Eustachii, ad Galeni doctrinam exercitationes. Lugduni Batavorum, apud Danielem Vander Bose. 1665. *in* 12.

Voici les Titres des Ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie de Galien, ou de ceux qu'on lui attribue, tels qu'on les trouve dans Chartier.

Tome I.

Galeni an sanguis in arteriis contineatur, Liber.
Galeni de semine, Libri tres.

Tom. IV.

De ossibus, ad tyrones.
De antomicis administrationibus, Libri novem.
Galeno adscriptus Liber de anatomiâ vivorum.
Galeno adscriptus Liber de anatomiâ parvâ.
Vocalium instrumentorum dissectio.
Galeno adscriptus, Liber de anatomiâ oculorum.
De venarum ateriarumque dissectione, Lib. 1.

(*a*) T. I. Gal. Vitâ. cap. 44.
(*b*) Sched. Nuremberg.

De nervorum dissectione, *Liber*.
De uteri dissectione, *Liber*.
De usu partium corporis humani, *Liber* 17.
Tome V.
Galeno adscriptus, *Liber de compagine membrorum*, *sive de naturâ humanâ*.
An animal sit quod in utero est, *Liber* 1.
De septimestri partu, *Liber*.
De instrumento odoratûs.
De motu musculorum.
Galeno adscriptus, *Liber de motibus manifestis & obscuris*.
Fragmentum de motu thoracis & pulmonis.
Galeno adscriptus, *Liber de respirationis usu*.
De respirationis usu, *Liber* legitimus.
De causis respirationis, *Liber* 1.
Galeno adscriptus, *Liber de voce & anhelitu*.
Ouvrages de Chirurgie.
Tome X.
Galeni de vena sectione adversus Erasistratum; *Liber* 1.
De vena sectione adversus Erasistrateos Romæ degentes, *Liber* 1.
De curandi ratione per vena sectionem, *Lib.* 1.
De hirudinibus, *revulsione*, *cucurbitulâ*, *& scarificatione*, *vel concisione*, *Liber* 1.
Galeno adscriptus, *Liber de oculis*.
Galeno adscriptus, *Liber de curâ lapidis*.
Tome XII.
Galeni de fasciis, *Liber*.

Il y a eu dix éditions de Galien à Venise, chez les Juntes. Elles parurent en 1541, 1550, 1556, 1563, 1570, 1576, 1586; en 1600, 1609 & 1625, toutes in-folio. La huitieme édition est la plus élégante de toutes; mais la neuvieme est la plus complette.

* C'est mal-à-propos que Goelicke place Scribonius Largus après Galien, puisqu'il a composé un Traité des médicamens que Galien cite. Il faut en faire l'histoire avant ce dernier.

Ruffus Ephesius a encore vécu quelque temps avant Galien, qui le met au rang des plus habiles Médecins.

II. Siecle.

CHAPITRE X.

Anatomistes et Chirurgiens Grecs qui ont vécu depuis Galien jusqu'aux Arabes.

La mort de Galien (*a*) peut être regardée comme l'époque de la décadence de l'Anatomie. Cette science fut peu cultivée par ses successeurs. Soranus, Oribase, Meletius, Théophile, & quelques autres Médecins dont nous parlerons dans ce chapitre s'en occuperent. Mais leurs travaux n'ajouterent presque rien aux connoissances anatomiques qu'on avoit déja. Le respect servile qu'ils avoient conçu pour Galien, les empêcha de rien avancer qui allât contre le sentiment de ce grand homme.

Quoique l'Anatomie fut ainsi négligée, la Chirurgie fit quelques progrès. Ce même Oribase, que nous venons de nommer Ætius, Alexandre de Tralles, Paul d'Ægine, &c. la pratiquoient avec succès.

Il regne beaucoup de confusion & d'incertitude chez les meilleurs Historiens, sur le temps auquel ces quatre Médecins ont vécu. Mr. *Leclerc* (*b*) les place dans le quatrieme siecle indistinctement. Il est aisé de faire voir qu'il s'est trompé. La seule lecture de leurs ouvrages peut fixer l'intervalle du temps qui s'est écoulé entr'eux. Oribase est le plus ancien; après lui vient Alexandre, ensuite Ætius, enfin Paul d'Ægine. Tel est l'ordre dans lequel Mr. Freind les présente. Les raisons qu'il en donne nous ont paru solides. On peut consulter la Préface de son Histoire de la Médecine.

SORANUS. Soranus étoit fils de Nicandre & de Phoebés. Il naquit à Éphese, & vivoit dans le deuxieme siecle sous le regne de Trajan & d'Adrien. Cælius

(*a*) Goelicke, Hist. Anatomiæ & Chirurgiæ.

(*b*) Essai sur l'Histoire de la Médecine jusqu'au seizieme siecle: On trouve cet essai à la suite de la nouvelle édition de l'Histoire de la Médecine.

Aurelianus nous apprend qu'il avoit embrassé la secte méthodique, & qu'il en devint le plus grand ornement. Il professa avec honneur la Médecine à Alexandrie, & vint ensuite à Rome (a). Il faut que Soranus ait eu du mérite, puisqu'il a été estimé par les Médecins même qui n'étoient pas de sa secte. Galien rapporte la composition qu'il avoit donnée de quelques médicamens, & assure même qu'il avoit été témoin oculaire des bons effets qu'ils avoient produits. Cet Auteur avoit des connoissances profondes en Anatomie, puisqu'il a donné une description du clytoris aussi exacte que celle des modernes. Il nie formellement l'existence de l'hymen. En général son anatomie des parties génitales de la femme, est infiniment supérieure à celle de Galien, qui n'avoit presque disséqué que des animaux, au lieu que Soranus avoit vu beaucoup de cadavres. Ses autres Ecrits sont perdus; mais cette perte est en quelque sorte réparée par Cælius Aurélianus, qui avoue lui-même que tout ce qu'il a écrit n'est qu'une traduction des Ouvrages de Soranus. On doit bien prendre garde de ne pas le confondre avec un autre Médecin du même nom, & de la même Ville. Ce dernier est plus jeune que celui dont nous venons de parler. Nous avons de lui un Ouvrage intitulé:

II. Siecle.
SORANUS.

» *Libellus de utero & muliebri pudendo. Græce, Parisiis* 1554. Il est relié avec les œuvres de Ruffus » Ephesius. *Ejusd. vita Hippocratis*, qu'on trouve » parmi les Ouvrages de ce pere de la Médecine.

Il a encore laissé des fragmens sur divers sujets de Médecine, qui sont confondus dans les Œuvres d'Ætius. Les voici.

» *Fœcundarum mulierum dignotio*. Tetral. 4. Serm. » cap. 7.

» *Ejusd. de seminis fluxu, uteri debilitate, furore* » *uterino, uteri resolutione, uteri prolapsu, tumore* » *uteri laxo, satyriasi utero in schirrum indurato.* » Ibid. cap. 72, 73, 74, 75, 76, 81, 82, 84.

Il y a eu un troisieme Soranus qui étoit de Malles en Cilicie, d'où il fut surnommé *Mallotés*. On a

(a) Vid. suidam & vossium, de Hist. Græcor.
(b) Libri de sectis.

II. Siecle.

SORANUS.

cru, mais mal-à-propos, que l'Ouvrage intitulé: « *Isagoge saluberrima in artem medendi*, » imprimé à Basle en 1528, & à Venise en 1547, appartenoit à ce dernier. Vossius assure qu'il n'est d'aucun des trois Soranus précédens, & qu'il a été composé par un Auteur latin. Ce sentiment est très-vraisemblable. Cet Ouvrage est dédié à Mecene. L'Auteur s'étoit persuadé sans doute que par ce stratagême il parviendroit à faire croire à ses lecteurs qu'il avoit été Contemporain de ce favori d'Auguste. L'imposture étoit trop grossiere: il n'a trompé personne.

CÆLIUS AURELIANUS.

Cælius Aurelianus, que d'autres appellent Cælius Arantius, étoit de Sicca, Ville de Numidie en Afrique. Il vivoit quelque temps après Soranus. Il est des Écrivains qui placent ces deux Auteurs avant Galien, alléguant en faveur de leur sentiment, que Galien n'est point cité dans Cælius. Cette preuve est assez bonne; néanmoins nous avons préféré de nous conformer à l'opinion généralement reçue, & de les laisser au rang qu'on leur assigne.

Quoique Cælius Aurelianus s'avoue pour traducteur de Soranus, il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il n'ait fait que le copier. Il nous apprend lui-même qu'il avoit composé plusieurs Ouvrages, entr'autres un Abregé de la Médecine, par demandes & par réponses, des livres de Chirurgie, d'autres sur les fievres, sur la composition des remedes, les maladies des femmes &c; & l'on ne peut pas supposer, sans choquer la vraisemblance, que ce ne fût que des traductions: quoi qu'il en soit, il ne nous est parvenu que ceux dont il fait honneur à Soranus.

Notre Auteur étoit extrêmement attaché à la secte de méthodiques qui, comme on sait, font consister les maladies dans le *strictum & laxum*. Son Livre est d'autant plus précieux, qu'il est du moins le plus complet que nous ayons touchant la doctrine de cette secte. Sans Aurelianus, la pratique des plus fameux Médecins de l'antiquité nous seroit inconnue; il a pris soin de nous en conserver des extraits: mais quelque respect qu'il eût pour ses maîtres, il ne l'a point porté jusqu'à applaudir indistinctement

à

a tout ce qu'ils avoient dit, & il réfute leurs sentimens toutes les fois qu'ils lui paroissent mal établis. Hippocrate lui-même n'est point à l'abri de sa critique. On ne trouve dans son Ouvrage que deux où trois maladies qui soient du ressort de la Chirurgie, encore même ne les a-t-il envisagées que sous un aspect purement médecinal, c'est-à-dire, en tant qu'elles peuvent être guéries par des médicamens internes (a); néanmoins dans le Chapitre de l'hydropisie, il indique assez bien les circonstances dans lesquelles il faut recourir à la paracenthèse. On la pratique lorsque l'épanchement est considérable; elle diminue la difficulté de respirer en donnant issue aux eaux: mais cette opération ne doit pas être tentée sur des sujets foibles, où dont le péritoine est enflammé à cause des douleurs qu'elle ne manqueroit pas d'augmenter; d'ailleurs elle n'est point exempte de danger. Il y a beaucoup de personnes dont elle a abregé les jours, qui sans cela eussent vécu plus long-temps. C'est au-dessous de l'ombilic, continue-t-il, que doit être faite l'ouverture. On se servira de la sonde à femme pour évacuer la liqueur extravasée, dont la couleur est quelquefois si différente. Bien des gens ont voulu la déterminer *à priori*; les uns ont dit qu'elle devoit ressembler à l'urine du malade; d'autres, à la couleur de sa peau. Il y en a enfin qui ont prétendu qu'elle seroit sanguinolente toutes les fois que quelque viscere souffriroit. Tout cela est faux; l'art n'a point de signes à l'aide desquels nous puissions prononcer là-dessus: quant à la maniere dont l'eau doit être tirée, il veut qu'on la tire toute à la fois, lorsque les forces le permettent. Ce n'est que dans des sujets affoiblis, & qui font craindre une syncope, qu'on doit l'évacuer à diverses reprises.

III. Siecle.

CÆLIUS AURELIANUS.

Il y a très peu d'anatomie dans les Écrits de notre Auteur, & il ne mérite point d'être mis au rang des Anatomistes.

(a) Cela ne doit point paroître étonnant, il traitoit des maladies Chirurgicales dans les Livres de Chirurgie qui se sont perdus.

III. Siecle.

CÆLIUS AURELIANUS.

» *Celerum vel acutarum passionum, Libri tres. Paris.* » *1529, in-fol. Lugduni 1566, in-8°.*
» *Tardarum passionum, Libri quinque. Basileæ 1529,* » *in-fol. cum Oribasii opusculis.*

Omnes autem conjunctim, Venetiis 1547, in-fol. Lugduni 1567, in-8°. Londini 1579, in-8°. Amstelodami 1755. Cette derniere édition est beaucoup plus correcte que les précédentes, & on y a ajouté des notes qui jettent un grand jour sur le texte qu'il n'est pas rare de trouver obscur.

MOSCHION.

Il y a eu quatre Médecins du nom Moschion; le premier étoit disciple d'Asclepiade; on l'appelloit le correcteur, parce qu'il croyoit avoir corrigé quelques erreurs de son maître. Le second est cité par Soranus. Pline parle d'un troisieme, & Plutarque en nomme un quatrieme qui étoit son contemporain & son ami. Il y a quelqu'apparence que celui dont il est ici question, est le même que Pline cite. Quoi qu'il en soit de cette assertion que nous ne garantissons pas, il est toujours certain qu'il embrassa la secte des Méthodistes.

Il paroît que cet Auteur avoit pratiqué les accouchemens; mais ses travaux n'enrichirent pas beaucoup cet art. Dans la mauvaise situation du fœtus, on le voit irrésolu, & ne sachant à quel parti s'arrêter. Une manœuvre vigoureuse, mais nécessaire, le déconcerte & l'effraie; il semble vouloir s'accommoder avec la pusillanimité des femmes; les remedes les plus benins sont ceux qu'il préfere : complaisance meurtriere dont notre siecle ne fournit malheureusement que trop d'exemples. Dans le cas indiqué, il n'emploie que des onguens, & il veut qu'on ramene la tête à l'orifice.

La pratique présente souvent aux gens de l'art des chutes de la matrice; Moschion avoit eu plusieurs fois occasion d'en observer. Lorsque le contact de l'air extérieur a déja commencé à noircir ce viscere, il pense qu'on peut l'emporter. Cette façon de penser n'est pas d'un homme foible & qui craint les grandes opérations. Moschion est ici en contradiction avec lui-même, & sa conduite doit nous prémunir contre les dangereux écarts de l'imagination.

Il l'avoit sans doute prise pour guide en conseillant cette opération, & il est bien à craindre que ceux qui la conseillent encore aujourd'hui, & qui assurent l'avoir vu réussir, n'aient été trompés par les apparences, ou séduits par une fausse analogie.

III. Siecle.

MORCHION.

Moschion savoit fort mal la Chirurgie; ses Écrits anatomiques valent un peu mieux. Il a fait graver quelques planches; il y en a une de la matrice qu'il compare à une ventouse.

De muliebribus affectibus græce & latine. Basileæ 1538.

Le même Ouvrage a été encore imprimé à Basle, en grec seulement, en *1566.*

L'édition que nous en a donnée Caspar Wolfius, est fautive. Cet Auteur est d'une opinion contraire à celle de plusieurs Écrivains; il croit, & avec raison, que l'original a d'abord été écrit en latin, & que l'exemplaire grec qu'on a, n'est qu'une traduction.

IV. Siecle.

ORIBASE.

Les Auteurs ne s'accordent pas sur le lieu de la naissance d'Oribase; les uns prétendent qu'il étoit de Sardes; les autres, de Pergame, patrie de Galien: quoi qu'il en soit, il fut élevé à l'école de Zenon le Cyprien, qui, à ce que l'on croit, enseignoit alors à Sardes, & devint un des plus grands Médecins spéculatifs de son temps. Lorsqu'il eut achevé ses études, il passa à Alexandrie (*a*), où il professa la Médecine avec distinction. Oribase a été regardé par quelques personnes comme l'homme le plus savant de son temps. Il joignoit à ce profond savoir la conversation la plus aimable, & toutes les autres qualités qu'on recherche dans les cercles. Eunapius (*a*), homme très-versé dans la Médecine, & qui est vraisemblablement celui à qui les quatre Livres *de Euporistis* sont adressés, nous apprend qu'Oribase avoit beaucoup de crédit, & qu'il ne contribua pas peu à faire monter Julien sur le trône. Ce fut en reconnoissance de ce service, que cet Empereur le fit son premier Médecin & Questeur de Constantinople. Il sut acquérir la confiance &

(*a*) Julian. epistolæ.
(*b*) In vitis Philosoph.

IV. Siecle.

ORIBASE.

les bonnes graces de ce Prince, comme il paroît par une lettre que ce Prince lui écrivit. Après la mort de Julien, ses ennemis parvinrent à le rendre suspect à Valentinien son successeur, qui le priva de ses biens & l'envoya en exil chez les Barbares. Son savoir le fit bientôt aimer & respecter de ces peuples au point, que voyant les cures merveilleuses qu'il opéroit parmi eux, ils le regarderent comme un Dieu. Cet évenement décilla les yeux de l'Empereur; il connut la faute qu'il avoit faite en le bannissant, & le rappella pour le combler de richesses. La jalousie fut réduite au silence, & sa réputation n'en devint que plus brillante. Voici ce que la postérité a pensé de sa personne & de ses ouvrages.

> Juliani Regis medicus celeberrimus hic est
> Divus Oribasius dignus honore coli.
> Providus instar apis veterum monumenta pererrans,
> Ex variis unum nobile fecit opus.

Mr. *Leclerc* regarde Oribase comme un Compilateur. Il pense que tout ce que sa théorie ou sa pratique renferme d'intéressant, & principalement ce qu'il nous a laissé sur l'Anatomie & la Chirurgie, a été entiérement copié de Galien & d'Ætius. Nous ne pouvons souscrire à ce jugement de Mr. Leclerc, qui, quoique vrai à certains égards, ne l'est pas à beaucoup près dans tous les points, comme nous espérons d'en convaincre quiconque ne se laissera pas prévenir par le préjugé ou éblouir par l'opinion d'un Auteur célebre. En effet, Ætius est postérieur à Oribase; & on ne trouve d'ailleurs dans les ouvrages du premier aucun détail anatomique, & tout ce qu'il a écrit sur la Chirurgie est épars dans des volumes immenses & mal digérés, ou plutôt ce n'est qu'une esquisse grossiere, informe & sans ordres; au lieu qu'Oribase nous a donné une description de toutes les parties du corps humain, connues de son temps, avec les fonctions qu'elles remplissent dans l'économie animale. Nous ne disconviendrons pas qu'il n'a presque rien ajouté à l'anatomie de Galien; c'est même, eu égard à ce Traité, plutôt que par rapport à tout autre,

qu'il a été nommé le singe de Galien. On trouve néanmoins dans Oribase une description fort exacte des glandes salivaires, dont Galien ne fait pas mention, soit qu'effectivement celui-ci ne les ait pas connues, soit que cette découverte fût contenue dans les différens Ouvrages de cet Auteur, dont le malheur des temps nous a privés. Je présume que le public ne sera pas fâché de voir cette description telle qu'on la lit dans Oribase. La voici traduite mot pour mot (*a*).

IV. Siecle.

ORIBASE.

» Aux deux côtés de la langue, on apperçoit, » dit-il, l'orifice de deux conduits qu'on croit porter » la salive; ces conduits prennent naissance de deux » glandes qui sont placées à la racine de la langue. » Leur figure ressemble à celle des arteres. Ils charrient » une humeur pituiteuse, destinée à lubrifier la » langue & toutes les parties de l'intérieur de la » bouche.

Oribase nous a conservé plusieurs fragmens précieux des anciens Médecins, qu'on ne trouve point ailleurs. Il y en a beaucoup d'Archigene & d'Hérodote qui, comme on sait, illustrerent la secte pneumatique, & de Possidonius, & d'Antyllus, qui paroissent avoir été deux Médecins très-célebres. M. Leclerc ne parle que brievement du dernier, ce qui est d'autant plus surprenant, que Galien leur donne de grands éloges à tous les deux, mais principalement à Possidonius.

Ces fragmens nous instruisent de plusieurs genres d'exercices usités parmi les Romains, que Galien, ses prédécesseurs, & Mercurialis ont passés sous silence. Oribase s'étend beaucoup sur les avantages des scarifications dans le traitement des maladies. Il dit les avoir employées avec un succès étonnant dans la suppression des regles, l'inflammation des yeux, & la difficulté de respirer, même chez les vieillards. Il nous apprend qu'avec ce seul secours, il s'est guéri de la peste, & en a guéri plusieurs autres. Nous n'en sommes pas surpris. On sait depuis long-temps que le sang qu'on évacue par

(*a*) Collection, Lib. 24.

IV Siecle
ORIBASE.

les ſcarifications, n'entraîne après lui aucun affoibliſſement, tandis que la même quantité de ce liquide, tiré par l'ouverture de la veine, abat ſingulièrement les forces, & met la nature hors d'état de vaincre la matiere morbifique. Ne ſeroit-ce pas là la raiſon des effets merveilleux des ſcarifications? Il eſt un autre cas dans lequel elles ſont admirables, & qui ne paroît pas avoir aſſez fixé l'attention des Auteurs; c'eſt dans les pleuréſies épidémiques où la ſaignée nuit, & dans les pleuréſies ordinaires, lorſque la foibleſſe du pouls contreindique une ſaignée que la douleur, la difficulté de reſpirer, & les autres ſymptomes exigent: alors, dis-je, il faut ſcarifier, rien n'eſt meilleur. Des Médecins ont pluſieurs fois employé cette méthode, & ils aſſurent qu'elle leur a conſtamment réuſſi. Nous oſons nous flater que le lecteur voudra bien nous pardonner cette digreſſion en faveur de l'importance de la matiere.

Les ſcarifications dont Oribaſe ſe ſervoit, ſont différentes de celles qu'on pratique à la ſuite des ventouſes (*a*). Celles-ci n'ont été miſes en uſage que par les Médecins arabes; au lieu qu'il paroît par divers paſſages de Galien, que les anciens ne pratiquoient que les premieres. Ces ſcarifications conſiſtoient à faire des taillades profondes à la peau. Les Égyptiens s'en ſervent encore aujoud'hui, au rapport de Proſper Alpin. Voici leur façon de procéder. Ils commencent par mettre au-deſſous du jarret une ligature qu'on ſerre étroitement; cela fait, on frotte la jambe & on la met dans l'eau tiede; lorſqu'elle y a reſté un certain temps, on la retire pour la meurtrir à coups de bâton juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit tuméfiée. C'eſt dans cet état qu'ils la ſcarifient.

Ce Médecin parle d'une ſinguliere eſpèce de mélancholie. Ceux qui en étoient attaqués, imitoient en tout les loups; ils ſortoient la nuit de leurs maiſons pour aller roder autour des tombeaux juſqu'au jour. Ils avoient le viſage pâle, les yeux

(*a*) Vid. Atomaſis.

fecs, hébêtés & enfoncés ; la langue féche & la bouche fans falive ; ils étoient tourmentés par une foif ardente, & leurs jambes étoient couvertes d'ulceres incurables, caufés par le choc des corps qu'ils alloient heurter pendant la nuit. Cette maladie, s'il faut en croire les voyageurs, s'obfervoit fréquemment dans l'Irlande ; plufieurs Médecins en rapportent des exemples.

Ceci fuffit, fi je ne me trompe, pour fauver Oribafe du reproche de Plagiat que lui a fait Mr. Leclerc. On voit qu'il a ajouté à l'Hiftoire des maladies ; & tout le monde convient qu'il avoit une grande expérience ; & pour en être convaincu, on n'a qu'à parcourir fes Ouvrages, on y verra des regles de pratique très-bien raifonnées, & qui annoncent un homme de génie.

Oribafe connoiffoit parfaitement la matiere médicinale, & la diéte, dont il a laiffé un Traité fort étendu.

Le feptieme Livre de fes Collections ne traite que des objets de Chirurgie ; favoir, de la faignée, des ventoufes, des fangfues, & des efcarotiques. Le huitieme parle des cliftéres & des fuppofitoires ; & le neuvieme, des fynapifmes.

Nous avons du même Auteur, les maladies de la peau, des Remarques judicieufes, & des Obfervations intéreffantes fur les ulceres & la gangrene. Il nous apprend qu'il n'y a rien à craindre dans l'ouverture de la veine cubitale, mais qu'on doit être fort circonfpect en ouvrant la médiane, à caufe de la proximité du nerf. Les efcarotiques lui avoient paru dangereux ; il n'en permettoit l'ufage que dans les amputations. Ce Médecin avoit très-bien obfervé qu'ils n'arrêtoient le fang que pour un temps ; & qu'après la chute de l'efcarre, l'hémorrhagie fe renouvelloit plus fort qu'auparavant. Il a donné une ample defcription de plufieurs inftrumens de Chirurgie, & fur-tout une machine pour les luxations dont on s'eft fervi pendant long-temps.

Oribafe compofa, à la priere de l'Empereur Julien, foixante & dix Livres de Collections, felon Suidas, & foixante & douze felon Photius. C'eft une com-

IV. Siecle.

ORIBASE.

pilation tirée de Galien & de ses prédécesseurs, à laquelle il a ajouté les observations que sa grande pratique lui avoit fournies. Il n'en reste que les quinze premiers Livres, & deux autres qui ne roulent que sur l'Anatomie, que Rasarius regarde comme le 24 & le 26 de la Collection. Il fit ensuite un abregé de cet Ouvrage, & le réduisit à neuf Livres pour l'usage de son fils Eusthatius. Quant au style de ce Médecin, il est fort inégal & très varié : d'où il résulte qu'un endroit obscur est éclairé par un autre. On doit convenir, à sa gloire, qu'il a répandu un grand jour sur différens points de l'Anatomie & de la Chirurgie de Galien, qui, sans lui, eussent été inintelligibles. Ses Ouvrages sont :

Opera quæ extant omnia, tribus tomis digesta, Johan.-Bapt. Rasario interprete, Basileæ 1557, in-8°.

» Tous les Ouvrages d'Oribase, en 3 vol. in-8°. traduits par Jean Rasarius, imprimés à Basle en 1557.

Primus habet synopseos ad Eusthatium filium, Libros novem, quibus tota Medicina in compendium redacta continetur.

Item libellos duos de machinamentis & laqueis suis, figuris exquisite illustratos.

Secundus Collectorum ad Imperatorem Julianum Cæsarem August. Lib. 17. qui ex magno septuaginta Librorum volumine ad nostram ætatem soli pervenerunt.

Tertius facultates simplicium, morborum & locorum affectorum curationes.

Seorsim extant synopseos ad Eusthatium filium Libri novem, Johan-Bapt. Rosario interprete. Paris 1554, in-12.

De simplicium pharmacorum viribus, Libri 4. Argentinæ 1544, in-fol.

De victus ratione fragmentum. Basileæ 1528, in-8°. cum aliis quibusdam de re medica Libris.

Euporiston: hoc est libri tres paratu facilium medicaminum compositorum & trochiscorum confectio.

Medicinæ compendium Liber unus. Curatione à capite ad pedes ex interpretatione anonymi. Basileæ 1529, in-fol. cum Cælio Aureliano.

Commentaria in Aphorism. Hipp. hactenus non visa Johannis Guintherii industria, velut è profundissimis tenebris eruta, & nunc primum in Medicinæ Studiosorum utilitatem, Parisiis 1533, in-8°. Venetiis eod. anno, Basileæ 1535, in-8°. Patavii 1658, in-12. IV. Siecle. ORIBASE.

Quelques Auteurs regardent ces Commentaires comme supposés.

De laqueis ex Heracl. liber. Et alter de machinamentis ex Heliodoro, Vido Vidio interprete.

Deux Traités, un sur les lacs, tiré d'Héraclide, & l'autre sur les machines, extrait des écrits d'Héliodore, traduit en latin par Vidus Vidius. On les trouve parmi les Ouvrages de Galien.

De aquis & Balneis excerpta, Augustino Gadaldino interprete.

Des extraits faits par Augustin Gadaldinus, sur la vertu de l'eau & des bains, qu'on trouve dans un Ouvrage imprimé à Venise sur cette matiere.

De febribus Liber, un Livre sur les fievres, inséré dans un Ouvrage sur cet objet à Venise.

Plusieurs fragmens touchant divers points de médecine, recueillis par Ætius.

Photius & Paul d'Ægine font mention de deux pieces d'Oribase, qui n'étoient qu'un abregé de Galien, l'une en quatre, l'autre en sept volumes. Elles sont perdues, de même que plusieurs autres Traités dont parle Suidas.

Réné Moreau avoit dans sa bibliotheque une traduction latine manuscrite, fort différente de celle qu'on avoit publiée, tant par rapport à l'ordre des livres qu'aux matieres qui y étoient discutées.

On trouve dans la bibliotheque de l'Empereur un abregé des écrits d'Oribase, qu'un certain Théophonus fit par ordre de Constantin Porphirogenete. Cet abregé est en grec & en manuscrit.

OCTAVIUS OU OCTAVIANUS HORATIANUS.

On n'a rien de positif, ni sur la vie, ni sur le pays d'Octavius ou Octavianus Horotianus. Le style qui regne dans ses écrits, a fait croire qu'il étoit Africain de nation ; mais ce n'est ici qu'une conjecture, & nous ne la donnons que pour ce qu'elle vaut.

On sait seulement qu'il eut pour maître Vindi-

IV. Siecle. cianus, Médecin de l'Empereur Valentinien. C'est lui-même qui nous l'apprend.

Il vécut sous l'empire de Gratien & de Valentinien vers l'an 387. Les connoissances qu'il acquit en Médecine le rendirent célebre. On ne sait pas trop par quelle raison plusieurs Écrivains l'ont mis au nombre des Médecins latins, puisque l'ouvrage écrit qu'il nous a laissé fut d'abord écrit en grec, & que ce ne fut que long-temps après qu'il le traduisit lui-même en latin.

Dans le quatrieme Livre de ses œuvres, qui roule sur la Physique, notre Auteur effleure quelques questions d'Anatomie & de Physiologie.

Il parle du fœtus, de sa formation, & de ses accroissemens successifs. Il examine la structure de la langue, fait ensuite quelques réflexions sur le méchanisme de la voix, sur la nature des substances du cerveau, sur le tact en général, & sur la semence. Cette liqueur précieuse lui paroît mériter une attention particuliere. Il en considere l'essence, qui le conduit naturellement à des recherches sur les corps qui la filtrent. Ces recherches sont terminées par l'exposition qu'il fait des opinions d'Erasistrate, d'Herophile, & des auteurs anciens sur cette matiere.

Rerum medicarum libri quatuor. Argentinæ 1532, fol. pag. 112. Huic editioni accessit Albucasis Chirurgia.

NEMESIUS. Nemesius fut Evêque à Emese, Ville de la Phénicie. Il vivoit sur la fin du quatrieme siecle. La place qu'il occupoit ne l'empêcha point de satisfaire son goût pour l'Anatomie. Il cultiva cette science avec quelque succès : la description qu'il donna du foie prouve qu'il en avoit une connoissance assez exacte pour son siecle. L'usage qu'il lui attribue dans l'économie animale, est différent de celui qu'on lui avoit accordé jusqu'alors. On avoit regardé ce viscere comme le principal organe de la sanguification. Nemesius pense que c'est-là que s'élabore le suc nourricier, qui après avoir subi une préparation convenable & analogue à la nature de nos humeurs, est distribué, par le moyen des veines, dans toutes les parties du corps.

Si notre Auteur s'est trompé sur la vraie desti-

nation du foie, il faut convenir qu'il s'exprime très-clairement sur l'importance & les usages de la bile. Nous allons transcrire en entier ce morceau, afin de mettre le lecteur à portée de juger si Silvius Deleboë est fondé à s'arroger cette découverte. Quiconque se donnera la peine de comparer ces deux Écrivains, conviendra, s'il est de bonne foi, qu'ils s'étayent l'un & l'autre des mêmes principes, & que par une conséquence nécessaire, Silvius est le Copiste de Nemesius, à qui on ne sauroit refuser l'honneur de l'invention. Voici ce passage.

» La bile, dit Nemesius (*a*), n'existe pas par rapport » à elle-même; mais elle a des usages très étendus. » Elle sert à la digestion, & excite la sortie des » excrémens : elle peut être regardée comme une » des parties nutritives. Semblable à la faculté vitale, » elle communique au corps une espèce de chaleur. » Tels sont les usages pour lesquels la bile semble » avoir été créée : & comme elle sert encore à pu- » rifier le sang, on peut dire que c'est par rapport » à lui qu'elle a été faite.

Il est une autre découverte plus importante qu'on lui attribue; c'est la circulation du sang (*a*). « Le » mouvement du pouls, dit Nemesius, commence » par le cœur, & principalement au ventricule gauche » de ce viscere. L'artere se dilate & se contracte » avec violence, & d'une façon réguliere & har- » monique. Dans la dilatation, elle attire des veines » voisines la partie la plus dense du sang, dont les » exhalaisons servent à réparer les esprits vitaux. » Dans la contraction, elle répand dans tout le » corps, par des passages cachés, toutes les exha- » laisons qu'elle contient; de maniere que dans l'ex- » piration, le cœur chasse tout ce qui est fuligi- » neux, soit par la bouche, soit par le nez. » Le morceau que nous venons de rapporter, prouve effectivement que Nemesius avoit quelque idée de la circulation du sang. On sait que c'est dans la diastole que les arteres reçoivent le sang que le cœur leur envoie, & que c'est dans la systole qu'elles le

(*a*) Liber de natura hominis, cap. 28.
(*b*) Cap. 24.

IV. Siecle. distribuent aux différentes parties du corps. L'expérience nous a d'ailleurs appris que le ventricule gauche du cœur est le premier organe qui commence à se mouvoir. Ainsi Mr. Freind ne nous paroît pas bien fondé à soutenir que notre Auteur n'a eu, de la circulation, qu'une notion plus confuse qu'Hippocrate & Galien. Nous avouerons sans peine qu'il n'en a pas connu toutes les loix à beaucoup près. Il étoit réservé au fameux Harvey de porter sur cet objet le flambeau de l'évidence. Mr. Freind, dont le sentiment est d'ailleurs très-respectable, est suspect dans cette occasion. Harvey est son compatriote, & en possession depuis long-temps de cette découverte que personne ne lui a contestée. Nous ne prétendons point affoiblir sa gloire; elle n'en brille pas avec moins d'éclat, quoiqu'il soit vrai que Nemesius a connu la circulation.

NEMESIUS.

De natura hominis liber. Antverpiæ 1565 in-8°. *Græce à Nicolao Ellebodio editus, & ab eodem latine conversus. Oxonii* 1671 in-8°. *Græce & latine. Antuerpiæ* 1584 in-8°. *Lugduni* 1538 in-8°. *Londini patrio idiomate* 1636 in-8°.

ÆTIUS. Il y a eu trois célebres Médecins de ce nom, dont l'histoire nous a conservé la vie (*b*).

Le premier est *Ætius Silanius*. C'est dans les écrits de cet Auteur que Galien a, dit-on, puisé le livre de *atra bile* qu'on lui attribue.

Le second est Ætius d'Antioche, que son inconstance & sa légereté ont rendu fameux. Il est peu d'hommes qui aient embrassé autant d'états différens. De Vigneron qu'il étoit, il devint Orfevre. Ce métier lui ayant déplu, il étudia la Médecine, qu'il abandonna pour se mettre à la tête d'une secte. C'est un de ceux qui ont défendu avec le plus de chaleur l'héréfie arienne. Il fut fait Médecin d'un nommé Sopolis, & cultiva les Belles-Lettres pendant quelque temps. Il se distingua dans la pratique de la Médecine, à laquelle il renonça pour entrer dans l'état ecclésiastique. L'histoire nous apprend

(*a*) Historiæ Medecinæ, p. 199.
(*a*) Eloy, Dictionnaire Historique de la Médecine.

qu'il s'y avança & qu'il devint Évêque vers l'an 361. IV. Siecle.

Le troisieme étoit d'Amida en Mésopotanie. Il vivoit sur la fin du cinquieme siecle & le commencement du sixieme. Il y a tout lieu de croire qu'il étoit chrétien : ce qui peut être la raison qui l'a fait confondre plusieurs fois avec Ætius d'Antioche dont nous venons de parler. Celui dont nous écrivons la vie, est appellé *Comes-obsequii* (*a*), c'est-à-dire, Chef de ceux qui étoient à la suite de l'Empereur. Alexandrie fut la Ville où il étudia la Médecine, & le théâtre sur lequel il commença à la pratiquer. ÆTIUS.

Ætius a entiérement négligé l'Anatomie ; à peine en trouve-t-on quelques vestiges dans ses ouvrages qui renferment nombre d'excellentes choses sur la Chirurgie. Cet art doit beaucoup à ses travaux. Comme il l'avoit exercé lui-même, il ne s'est pas contenté de copier les opinions & la doctrine de ceux qui l'avoient devancé. Il a tiré de sa propre expérience les regles & la méthode qu'il propose. Il nous a laissé la description de plusieurs opérations chirurgicales. Le chapitre où il traite de la castration, & bien d'autres, peuvent en quelque sorte être regardés comme lui appartenant en propre par les découvertes nombreuses qu'il y a ajoutées.

On trouve dans Ætius une foule de questions chirurgicales, dont Celse ni Galien ne disent pas le mot. Il en est aussi quelques-unes dont il n'est point fait mention dans Paul d'Ægine. Je me contenterai de rapporter une ou deux preuves du fait que j'avance. Ætius détaille avec la derniere exactitude, d'après Asclépiade, la maniere dont on doit traiter l'anasarque (*b*). Elle consiste à faire une incision à la partie interne de la jambe, à quatre travers de doigt de distance du talon, à peu près dans l'endroit où l'on pratique ordinairement la saignée du pied. Cette ouverture n'est point suivie d'inflamma-

(*a*) Cette Charge étoit fort honorable parmi les Romains. Ceux qui en étoient revêtus étoient tenus de précéder l'Empereur.

(*b*) Tetrab. Tabl. 3. Sermon. 2.

IV. Siecle.

ÆTIUS.

tion ; elle est comme l'égout par où la nature se délivre de la quantité d'eau qui la surchargeoit. Il a remarqué que ce seul remede suffisoit pour la guérison de la maladie, & qu'il n'étoit pas besoin de faire prendre de médicamens internes.

Cette pratique, quelqu'heureuse qu'elle ait été entre les mains d'Ætius, n'est point en usage aujourd'hui. On s'est apperçu que la gangrene suivoit ordinairement les incisions qu'on pratiquoit aux jambes des hydropiques, & forçoit quelquefois d'en venir à l'amputation d'un membre qu'on eût conservé sans cette opération.

Plusieurs passages de ce Médecin ne nous permettent pas de douter qu'on ne fît pour lors un grand usage du cautere, soit actuel, soit potentiel. La paralysie est la maladie dans laquelle il se servoit le plus de ce remede. Il faisoit dans ce cas cautériser à la nuque & sur le sommet de la tête. Le nombre des escarres étoit proportionnel à l'opiniâtreté du mal. C'étoit un bon signe, selon lui, si l'écoulement, qui s'établissoit après la chute de l'escarre, étoit abondant & se soutenoit pendant long-temps; il croyoit pouvoir espérer une guérison radicale. Ce que nous venons de rapporter suffit pour montrer combien peu sont fondés quelques modernes à prétendre que les anciens ne connoissoient pas le cautere. Quiconque aura meurement pesé cette description d'Ætius, verra sans peine tout le ridicule de cette prétention.

Ce Médecin regardoit le cautere (*a*) comme le seul remede dont il fut permis d'attendre quelque chose dans l'asthme invétéré, & qui avoit résisté à à toutes sortes de médicamens. Il les multiplioit singuliérement dans cette circonstance ; il en faisoit appliquer un à l'articulation de la clavicule avec le sternum ; deux sur le trajet des arteres carotides près de la machoire inférieure ; deux sous les mammelles entre la troisieme & la quatrieme côte ; deux autres au dos dans l'intervalle de la cinquieme avec la sixieme ; un sur le cartilage xiphoïde ; deux entre

(*a*) Tetra. Bibl. 4. Sermo. 2.

la huitieme & la neuvieme côte de chaque côté; enfin trois au dos, un au milieu de la colomne vertébrale, & les deux autres un peu au-dessous & aux apophises épineuses des vertebres. Il y auroit quelques observations à faire sur le plus ou le moins de profondeur que devoit avoir chacun de ces cauteres; mais ce détail nous éloigneroit peut-être trop de notre objet, & deviendroit fastidieux pour le lecteur; il nous suffira d'avertir qu'Ætius recommandoit d'entretenir l'écoulement pendant long-temps, & en donnoit les moyens. Il suivoit la même méthode dans le traitement de l'empyeme & de la pthysie.

Ce Médecin nous apprend la maniere dont on pratiquoit de son temps l'opération de la paracenthèse. Il ne nous laisse pas ignorer qu'elle étoit presque toujours suivie d'une fistule incurable ou d'une mort subite, peut-être parcequ'on n'avoit pas la précaution d'évacuer les eaux à différentes reprises.

Dans l'excellent traité qu'Ætius nous a laissé sur les morsures des animaux enragés, il veut qu'on entretienne la plaie ouverte pendant soixante jours, & qu'on la rouvre avec le cautere, supposé qu'elle vînt à se fermer. On sent assez l'importance de ce précepte, que les anciens observoient toujours scrupuleusement. Il y a des Auteurs qui mettent quelque différence entre le cautere des modernes & celui des anciens. Le peu (a) que nous en avons dit suffira pour faire voir qu'il n'y en a absolument aucune. Tout ce qu'on peut ajouter en faveur des modernes, c'est qu'ils ont perfectionné cette opération en ouvrant le cautere sur les parties charnues, ou plutôt dans l'interstice des muscles, tandis que les anciens l'appliquoient souvent sur les os, comme sur le sternum, à la nuque, à la clavicule, aux pariétaux, &c. Il est évident que le corps étranger qu'on mettoit dans l'ulcere pour l'empêcher de se fermer, devoit, par la pression qu'il exerçoit sur le périoste, causer au malade des douleurs aiguës. Joignez à cela que ces parties étant presque dépourvues de

(a) Freind, Hist. Med. p. 144, 145, 146.

IV. Siecle.
ÆTIUS.

vaisseaux lymphatiques, ne pouvoient fournir qu'une petite quantité d'humeur.

Bien des Médecins préferent le cautere actuel au potentiel, parceque l'escarre que fait celui-là, tombe plutôt : ce n'est pas-là le seul avantage qu'il ait sur le potentiel ; cependant on l'a abandonné, parce-qu'il a paru trop cruel, & qu'on a voulu s'accommoder à la foiblesse, ou plutôt à la pusillanimité des malades.

C'est ici le lieu de dire un mot des sétons. Lanfranc est le premier qui les ait bien décrits. Ils étoient néanmoins connus long-temps avant lui, & les Arabes en faisoient grand usage. Il y a même dans notre Auteur quelques passages qui semblent faire croire qu'ils ne lui étoient pas entiérement inconnus.

Ætius aimoit beaucoup les remedes externes. Il s'est étendu avec complaisance sur cette matiere. Il a composé sur les emplâtres un livre entier, où il a refondu ce que Galien avoit dit touchant leur composition, & recueilli tout ce qu'il a pu trouver chez les Grecs, les Perses & les Égyptiens. Son ouvrage est écrit avec méthode. Il a classé les emplâtres suivant leurs différentes propriétés. Il ne raisonne pas mal sur leurs différentes vertus. Ce qu'il dit en particulier des résolutifs & des supuratifs, désigne son profond savoir (a). « Lorsque le squirrhe, dit-il, commence à se former, & qu'il y a encore dans la tumeur un reste de sentiment, nous employons les émolliens qui sont en même temps des discussifs légers. Ceux qui sont trop forts, diminuent à la vérité la tumeur, mais en rendent la résolution impossible en procurant l'évacuation des humeurs les plus ténues ; ils condensent & rapprochent les parties terreuses qui sont les plus solides ; c'est pourquoi il est à propos de mêler dans ce cas-là les relâchans avec les résolutifs. Les premiers doivent précéder ; les autres viennent ensuite : cependant il faut avoir égard au tempéramment du malade & à l'état de la tumeur. Si l'on fait attention, dit-il, à ce que je viens de représenter,

(a) Tetra, Bibl. 4. Serm. 3.

» on acquerra une expérience fondée, à la vérité, » sur des conjectures, mais qui ne sera pas tout-à- » fait routiniere. » Fait-on aujourd'hui une application plus judicieuse des topiques?

IV. Siecle. Ætius.

Ætius montre la même sagacité en traçant les différences des médicamens résolutifs d'avec ceux qui font suppurer (*a*). Nous ne le suivrons pas dans ces détails; ils ne sont point de notre objet. Il faut cependant convenir qu'on ne reconnoît plus cet Auteur lorsqu'il vient à parler des vertus de chaque emplâtre en particulier. Tout est plein d'incertitude & de confusion. Il expose assez mal quels sont ceux qui provoquent la suppuration, quels sont ceux qui operent la résolution. Le même lui paroît quelquefois bon pour produire ces deux effets. Il y en a un sur-tout qu'il regarde comme merveilleux, & qui a la propriété de dissiper les abscès. Un tel emplâtre est un être de raison; & il est surprenant que ce grand homme soit tombé dans une erreur si peu pardonnable.

Ætius a embrassé presque tous les objets de Chirurgie. Il parle de la saignée, de l'artériotomie, des ventouses, des sangsues, des fomentations, des rubefiants, des synapismes, &c. Il traite des maladies du cuir chevelu, de celles de l'oreille, du nez, des yeux, de la bouche, & sur-tout des paupieres. Il donne des préceptes utiles sur la maniere d'extraire des corps étrangers qui se sont introduits dans les plaies ou glissés dans quelque cavité.

L'inflammation & l'abscès des intestins, du foie, des reins, de la vessie, & le traitement que ces maladies exigent, sont décrits dans divers chapitres. Celui qui traite de la goutte est intéressant & mérite d'être lu. Il fait mention des hémorrhoïdes, du cancer, de l'inflammation du testicule, des différentes especes de hernies, de la chute du fondement, de la piqûre des nerfs & des tendons, du charbon, de la gangrene, du sphacele, des tumeurs enkistées, &c. Le lecteur trouvera sur la plupart de ces matieres des vues & des instructions utiles. Nous lui en recommandons la lecture, bien persuadés qu'il

(*a*) Eod. loco.

ne regrettera pas le temps qu'il y aura employé.

IV. Siecle. ÆTIUS. Ætius ne nous a donné aucune remarque sur la maniere de réduire les fractures & les luxations. Ce silence ne sembleroit-il pas prouver que de tout temps les Charlatans ont été en possession de cette partie essentielle de l'art. Il est le premier Médecin Grec qui ait fait mention des charmes & des amulettes, & qui ait parlé de leurs usages médicinaux.

Il paroît que l'arrangement qu'on voit dans ses ouvrages, n'a pas été fait par lui; il appartient vraisemblablement à quelqu'Auteur plus récent. Nous avons de lui,

» *Contractæ ex veteribus Medicinæ tetrabiblos: hoc*
» *est quaternio, id est libri universales quatuor, singuli*
» *quatuor sermones complectentes, ut sint in summa*
» *quatuor, quatuor sermonum quaterniones, id est*
» *sermones quindecim latine, ex interpretatione Cornarii, Venet* 1543 in-8°. *ex versione ejusdem & Johan-*
» *Bapt. Montani, Basileæ* 1535, 42, 49 in-fol.
» *Lugduni* 1549, in-fol. *Lugd.* 1560, in-12. 4 vol.
» *Excerpta de Balneis, liber de febribus.*

» Ces deux ouvrages se trouvent à Venise dans
» deux traités qui traitent de ces matieres.

MELETIUS. On ne fait pas trop en quel temps vivoit Mélétius: il est cependant probable qu'il a été contemporain d'Ætius. L'histoire ne nous dit rien, ni du lieu de sa naissance, ni des particularités de sa vie. Elle nous apprend seulement qu'il étoit philosophe & de la religion chrétienne (*a*). Il fit une étude particuliere de l'Anatomie. L'ouvrage que nous avons de lui, en est une preuve. Nicolas Petreyus a pris le soin de le traduire en latin. On trouve l'exemplaire dans quelques bibliotheques de France.

Riolan, dont le jugement est d'un grand poids en Anatomie, avoit fort mauvaise opinion du traité de Mélétius sur la nature & la structure de l'homme. Malgré le respect dû à la décision de cet Anatomiste, nous prenons la liberté d'être d'un sentiment un peu différent; & ceux qui se donneront la peine de lire

(*a*) Il y a eu deux autres Médecins du même nom avec lesquels il ne faut pas le confondre; voyez Gesneri Bibliotheca & Schenkii.

IV. Siecle.

MELETIUS.

cet ouvrage, trouveront qu'il est meilleur que Riolan ne le pense. Le dessein de Mélétius, en le composant, étoit, comme il le dit lui-même, de présenter sous un seul point de vue ce qui se trouve écrit dans les différens Auteurs sur l'homme. Il prend sa matiere d'un peu haut; il commence par examiner les élémens de l'univers pour passer ensuite à ceux qui entrent dans la composition du corps humain; après cela il s'arrête sur la maniere dont le fœtus est engendré, & dont il vit dans le sein de la mere. Les fonctions vitales, animales & naturelles l'occupent pendant quelque temps; & avant que d'entrer dans le détail, il tâche d'expliquer l'action réciproque de l'ame sur le corps & du corps sur l'ame. Il remarque que celle-ci a trois facultés principales: facultés dont Volf a si bien démontré l'existence; & que Mélétius regarde comme la source des vertus & des vices. Il examine enfin en quoi consistent la joie, la tristesse, le ris, les larmes, &c.

Jusqu'ici on n'a vu que le Physicien; nous allons présenter l'Anatomiste: il établit la division du corps humain, traite des parties similaires & organiques, & s'étend beaucoup sur les os du crâne & sur les sutures qu'on y observe. La figure de la tête lui donne lieu d'exercer son esprit: pourquoi est-elle ronde & non allongée? C'est un objet sur lequel il propose ses conjectures; il passe ensuite à l'examen du cerveau & des yeux: il paroît qu'il avoit une connoissance assez exacte de ce dernier organe; il fait mention des tuniques & des différentes humeurs qui le constituent. Il examine ensuite jusqu'où s'étend la puissance du fluide nerveux sur notre machine; de-là il passe à la structure anatomique du nez. Après ce préliminaire, notre Auteur fait quelques réflexions sur la maniere dont l'odorat se forme & se détruit; il suit le même ordre à l'égard du larynx: ce n'est qu'après avoir donné la description des parties qui le composent, qu'il se permet d'examiner le méchanisme de la voix. La méthode de faire ainsi précéder l'exposition anatomique aux explications physiologiques, nous paroît très bonne, & même la seule qui puisse conduire à la vérité. Tout le

IV. Siecle. monde sent aisément combien la connoissance de la

MELETIUS. position de la figure d'une partie, de la connexion qu'elle a avec celles qui l'environnent, jette de lumiere & de clarté sur les vrais usages de cette même partie. Si on eût suivi cette route, nous n'eussions pas vu naître une foule de systêmes absurdes, enfans d'une imagination bouillante & déréglée. L'ouvrage de Mélétius peut être regardé comme un traité presque complet d'Anatomie. On peut voir dans Goelicke (*a*) le nombre des objets dont il s'occupe.

De natura & structura hominis, opus è græco in latinum versus à Nicolao Petreio Corcyreo, Venetiis 1552, in-4°.

SEXTUS. Sextus vivoit vers l'an quatre cens. On ignore quel fut le lieu qui lui donna la naissance. Il fut élevé à l'école d'Hérodote de Tarse, & surnommé l'Empirique, parcequ'il étoit attaché à la secte des Médecins de ce nom. Nous avons de lui un traité sur la Médecine des animaux, dans lequel, entr'autres matieres, il expose un grand nombre de maladies chirurgicales. On y lit presque toutes les affections cutanées & la plupart des maladies qui attaquent le globe de l'œil. Il propose contre chacune en particulier, des remedes qui sont tous tirés du regne animal, & pour lesquels il fait paroître la plus grande confiance. Ces prétendus spécifiques ne peuvent passer pour tels qu'aux yeux d'un homme qui n'a jamais fréquenté le lit des malades. Il y a apparence que Sextus étoit dans ce cas. Cette assertion ne paroîtra pas destituée de tout fondement à quiconque saura que Sextus étoit aussi philosophe, & qu'il s'étoit attiré plus de célébrité par ce dernier titre que par celui de Médecin. Il nous a laissé deux ouvrages philosophiques. Le premier contient le sentiment des Pyrroniens. Dans le second il se déchaîne contre toutes les sciences, & soutient qu'il n'y a rien de certain dans aucune, pas même dans les mathématiques. L'esprit de systême y domine; cela seul annonce assez mal un Médecin.

Sexti de Medicina animalium, bestiarum, pecorum,

(*a*) Introduct. ad Historiam litterar. Anatomes.

& avium liber. Norimbergæ 1537, in-8°. *Tiguri* 1539, in-4°. IV. Siecle.

Cet ouvrage a été traduit en latin par Gabriël Humelbergius. L'intitulé a fait croire qu'il appartenoit à Sextus de Chéronée (*a*), de la secte platonicienne, neveu de Plutarque, & Précepteur de l'Empereur Marc Aurele : mais c'est une erreur ; il est de Sextus l'Empirique. SEXTUS.

Léonide naquit à Alexandrie sur la fin du quatrieme ou au commencement du cinquieme siecle. Lorsqu'il commença à paroître, le dogmatisme, l'empirisme & le méthodisme partageoient la Médecine. Il s'occupa à concilier les opinions de ces trois sectes ; on dit même qu'il y avoit réussi : c'est pour cela qu'il fut appellé Épysynthétique. LÉONIDE.

Léonide n'est connu que par les fragmens qu'Ætius nous en a conservés. Ce Médecin a porté plus loin que ses prédécesseurs l'usage des scarifications. Lorsque celles qu'on pratiquoit aux jambes des leucophlégmatiques ne suffisoient pas pour faire évacuer les eaux, il conseille d'en pratiquer d'autres au bras, à la cuisse, au scrotum ; & il nous assure que par ce moyen il est parvenu à dissiper l'enflure, non seulement des extrémités, mais encore du ventre. Il y a apparence que dans le cas où cette manœuvre a réussi, il y avoit complication de l'anasarque avec l'ascite. Dans celle-ci on n'en tireroit pas grand avantage.

Léonide vouloit que dans l'empyême on ouvrît la poitrine avec le cautere actuel pour donner issue au pus. Il décrit même la façon dont il falloit s'y prendre.

Il est le premier qui ait fait mention des dragonneaux, espèce de vers dont la grandeur varie, qui naissent plus souvent aux jambes & aux bras, & même aux côtés chez les enfans.

Galien avoit oui dire que ces vers avoient été très communs en Arabie ; mais il n'en a jamais vu : c'est pourquoi il n'en donne aucune description. Ils se développent sous la peau sans causer de douleur.

(*a*) Vid. Bernier, Histoire Chronologique de la Médecine & des Médecins, p. 112.

IV. Siecle.

LEONIDE.

Cependant il s'y forme à la longue une pustule qui suppure, & l'animal paroît. La seule indication qu'il y ait à remplir, c'est d'ôter le ver en entier ; quelquefois il sort de lui-même; d'autres fois on est obligé d'avoir recours à l'incision : mais il faut toujours bien prendre garde de le rompre ; car si ce malheur arrive, le malade est exposé aux douleurs les plus aiguës. Paul Æginete propose un autre moyen de le tirer. Il consiste à y attacher, par le secours d'un fil, un petit poids qui le fasse sortir peu à peu. Ce dernier moyen nous paroît dangereux. Il est à craindre qu'on n'accélere par-là la rupture du ver, en voulant l'éviter. Ce ver est quelquefois d'une longueur étonnante. On en a vu de trois pieds. Albucasis a eu occasion d'en observer un qui en avoit quatre. Malgré cela quelques Écrivains ont révoqué en doute leur existence ; ils ont cru que ce n'étoit autre chose qu'une concrétion de matiere blanchâtre qui avoit pris la forme d'un ver. Il y a toute apparence qu'ils se trompent. Léonide entre dans un détail trop exact à ce sujet pour qu'on puisse croire qu'il s'est mépris.

Mr. Leclerc (*a*), appuyé sur l'opinion de plusieurs Historiens, pense que le dragonneau differe de ce que les Arabes ont connu sous le nom de *vena medinensis*, & que cette derniere maladie est ce qu'on appelle *l'affection des bœufs*, *affectio bovina*, qui n'est autre chose qu'un petit ver qu'on rencontre souvent sous le cuir des bœufs. Mais Ætius & Albucasis, qui en ont parlé après Léonide, donnent des caracteres trop distinctifs des vers qui constituent ces deux maladies, pour qu'on puisse se rendre au sentiment de Mr. Leclerc.

La fievre se joint souvent au dragonneau pendant deux ou trois jours ; elle cause même quelquefois les symptomes les plus terribles, & se termine enfin par un abscès dont la guérison est l'ouvrage de plusieurs mois.

Le dragonneau est très commun en Guinée, surtout parmi les originaires du pays. Il n'est pas rare non plus de le voir le long du Golfe Persique, &

(*a*) Essai déja cité.

dans la Tartarie. On a observé que cette maladie régnoit principalement dans les pays les plus chauds pendant l'été. On l'attribue avec quelque fondement aux eaux croupissantes dont les naturels du pays font leur boisson ordinaire. Kempfer (*a*) s'étend beaucoup sur les moyens dont ils se servent pour tirer le ver; ils sont presque en tout semblables à ceux que nos Chirurgiens emploient aujourd'hui dans les Indes occidentales.

VI. Siecle.

LÉONIDE.

Il ne nous reste de cet Auteur, comme nous l'avons dit plus haut, que des fragmens qui se trouvent parmi les ouvrages d'Ætius. Le premier traité *de hydrocephalo*, le second:

De prolabentis sedis perustione; abcessibus sedis; fistulis ani; thymis & rimis in pudendis; hernia aquosa; hernia intestinorum, c'est-à-dire, de la maniere de cautériser le fondement lorsqu'il tombe; des abscès & des fistules à l'anus; des excroissances, & des ragades qui surviennent aux parties génitales; de l'hydrocele & des hernies.

Le troisieme, *de brachiorum ac crurum, dracunculis*. Des dragonneaux des bras & des jambes.

Le quatrieme, *de strenuis pustacei & mellei humoris tumoribus*.

C-à-d. Des écrouelles, de l'athérome & du méliceris.

Le cinquieme, *de mammarum fistulis, cancris, mammis induratis*.

C-à-d. Des fistules, du squirrhe & du cancer à la mammelle.

ALEXANDRE

Alexandre étoit de Tralles, Ville fameuse de la Lybie, où la pureté de la langue grecque s'étoit conservée mieux que par-tout ailleurs. On ne sait pas précisément en quel temps il vivoit; mais il y a apparence que c'étoit vers le milieu du sixieme siecle, sous l'empire de Justinien le Grand. Son pere s'appelloit Etienne. Comme il étoit lui-même Médecin, il prit un soin tout particulier de l'éducation de son fils; ce fut lui qui lui donna les premieres connoissances de notre Art, qu'il étudia ensuite sous un

(*a*) Amenitates exoticæ.

VI. Siecle.
ALEXANDRE.

autre fameux Médecin, au fils duquel il a dédié ses ouvrages en reconnoissance des services du pere. Convaincu de la nécessité des voyages, il parcourut les Gaules, l'Espagne, l'Italie, & vint enfin se fixer à Rome où il s'acquit une grand réputation. Elle étoit telle qu'on venoit le consulter des contrées les plus éloignées. Le nom d'Alexandre ne lui fut donné que pour marquer qu'il surpassoit autant les Médecins de son siecle, que le Roi de Macedoine avoit surpassé les Conquérans du sien. Il n'étoit point indigne de ce titre ; & il paroît qu'il le dût moins à la prévention du peuple ou au succès de quelques cures opérées par le hasard, qu'à son savoir & à ses lumieres.

Les qualités de son cœur le rendirent aussi aimable dans les sociétés que celles de son esprit l'avoient fait estimer dans le monde ; il sut allier la science avec la modestie : plein de douceur & de bonté envers ceux qui avoient recours à lui, il s'en faisoit autant d'amis. Il répondoit avec plaisir aux questions qu'on lui faisoit, & souffroit sans peine qu'on embrassât un sentiment opposé au sien, qu'il ne rougissoit pas d'abandonner lorsque celui qui lui étoit proposé lui paroissoit plus conforme à la raison & à l'expérience.

L'ordre, la clarté & l'exactitude qui regnent dans ses ouvrages en font un Auteur vraiement original, & on peut le regarder après Arétée comme le meilleur Médecin qui ait paru parmi les Grecs depuis Hippocrate. La partie dans laquelle il excelle le plus est le diagnostic ; les nuances imperceptibles des maladies qui semblent se confondre ne lui échappent pas ; il en fait sentir la différence avec une sagacité singuliere ; il n'en montre pas moins dans l'application des remedes ; & quoiqu'il marche souvent sans guide il ne s'égare pas, on lui voit prendre toujours la route la plus sûre & la plus courte.

L'Anatomie ne lui est redevable d'aucune découverte ; il négligea entierement cette branche essentielle de la Médecine, & se contenta de transcrire ce que ses prédécesseurs en avoient dit.

Ce qu'il nous a laissé sur la Chirurgie se réduit à peu de chose, & ne vaut pas à beaucoup près ses au-

tres ouvrages. Alexandre n'est plus à cet égard semblable à lui-même : on a de la peine à le reconnoître ; il manque de cette critique judicieuse & impartiale, qui par-tout ailleurs lui faisoit distinguer si surement le vrai du faux, le bon du mauvais. On diroit qu'il s'est imposé la loi de transmettre les erreurs de ceux qui l'ont précédé. C'est un copiste & rien de plus.

Alexandre étoit fort vieux lorsqu'il commença à travailler pour la postérité : il ne parle que d'un petit nombre des maladies ; & ce qui paroîtra sans doute singulier, c'est qu'il ne dit pas un seul mot de celles qui sont particulieres au sexe. Bien différent en cela de la plûpart des Ecrivains de notre siecle, qui, se persuadant faussement qu'on doit mesurer leur mérite sur le nombre des maladies dont ils parlent, ont la manie de donner des traités généraux de Médecine, qui ne sont que des compilations plus ou moins mal faites, suivant qu'ils ont plus ou moins de discernement. Rien ne nuit tant aux progrès de l'Art, que ces sortes d'ouvrages ; on s'en est apperçu depuis longtems, sans cependant se corriger. Il seroit à souhaiter qu'on se modelât sur Alexandre. Ce Médecin avoit vu beaucoup de malades ; il n'a traité néanmoins que de peu de maladies : il ne pensoit pas que le génie d'un seul homme pût embrasser cette multitude d'objets que présente notre Art.

Les ouvrages d'Alexandre ont eu plusieurs éditions, ils ont été d'abord imprimés en Grec à Paris, en 1548, *in-fol.* avec les corrections de Jacques Goupilius.

Nous en avons une ancienne & mauvaise traduction Latine, qui a pour tire : *Alexandri Yatros Practica. Lugduni*, 1504, *in-4°. Papiæ*, 1512, *in-8°. Venetiis*, 1522, *in-fol.*

Albanus Torinus retoucha cette traduction ; mais sans travailler sur le Grec : elle parut sous le même titre en 1533 & 1551, *in-fol.*

L'ouvrage Grec fut ensuite remis en Latin par Jean Guinterius Andernacus, & imprimé à Strasbourg en 1549, *in-8°*. A Lyon 1560, *in-12*, & 1575, avec les remarques de Jean Molina.

Procopius vivoit dans le sixieme siecle, sous l'Empire

VI. Siecle.

PROCOPIUS.

de Justinien. L'histoire qu'il nous a donnée des guerres des Romains contre différents peuples, & les progrès qu'il fit dans la connoissance des loix, ont faussement persuadé à quelques Ecrivains qu'il n'étoit pas Médecin, comme si ce titre étoit incompatible avec celui d'Historien. La lecture de ses ouvrages suffit seule pour leur déciller les yeux, on y trouve nombre de détails qui ne peuvent partir que d'un homme versé dans l'art de guérir. La description qu'il fait de la peste qui ravagea Constantinople en 1543, est des plus exactes, & contient des remarques utiles au traitement de cette cruelle maladie.

Cet Auteur ne paroît pas avoir entierement négligé la Chirurgie, il étoit assez habile dans le traitement des plaies; car en parlant (*a*) de la blessure dont périt Artabaze Roi de Perse, il dit formellement que l'artere carotide fut ouverte, & qu'il survint une hémorrhagie qu'on ne put arrêter.

L'Empereur Trajan fut blessé au-dessus de l'œil droit à la racine des os quarrés. Le bout de la fleche, sans causer aucune douleur, s'enfonça si profondément qu'on ne le voyoit point. Procopius avoue ingénuement qu'il ignore la route que l'instrument avoit suivie, & nous apprend qu'il sortit cinq ans après, & que l'Empereur fut parfaitement guéri.

Nous avons aussi de lui un détail très circonstancié du coup de fleche que reçut à la face un Roi des Goths. Les Chirurgiens étoient irrésolus sur le parti qu'ils devoient prendre, la crainte qu'ils avoient de perdre l'œil malade, d'irriter dans l'opération les membranes & les nerfs, & par-là d'aggraver le mal, les empêchoit d'extraire le bout de la fléche qui étoit restée dans la plaie. Cependant un des Chirurgiens plus hardi que les autres, s'étant mis en devoir de le faire, pressa l'œil du Roi qui poussa un cri & se plaignit d'une vive douleur. Après ce signe le Chirurgien osa annoncer une guérison prochaine: en effet il fit une incision à la peau & aux muscles, tira le corps étranger, & la plaie se cicatrisa promptement & sans danger. Ces faits que nous venons de rapporter sont

(*a*) In Bello Goth.

puisés dans l'histoire de Procopius, sur la guerre des Goths & des Perses.

VII. Siecle.

PAUL D'EGINE.

Paul d'Egine fut ainsi nommé, parcequ'il étoit natif de cette Isle dans la Grece. Il vivoit suivant quelques-uns sur la fin du quatrieme siecle; *Leclerc* est de ce sentiment. D'autres le placent en 420; mais Freind (*a*) ne le fait vivre que vers le milieu du septieme siecle: il fit ses études à Alexandrie avant qu'*Amron* l'eût prise. L'exemple d'Alexandre, qu'il s'étoit fait un devoir de prendre pour modele, lui inspira le goût des voyages; il parcourut différents pays, & l'on peut dire à sa louange que ce ne fut pas infructueusement, puisque outre plusieurs autres connoissances, il acquit une grande expérience dans l'art de guérir; expérience que l'on croit communément n'être que l'appanage de la vieillesse.

Paul Æginete doit être regardé comme un de ces Ecrivains malheureux, envers lesquels la postérité a été injuste. Il y a apparence qu'on l'a méprisé sans l'avoir lu; car si on se fut donné la peine de consulter ses ouvrages, on auroit vu qu'il ne méritoit point d'être traité de copiste, ni d'être appellé le singe de Galien; il n'est pas toujours de son avis, & dans plus d'une occasion il a le courage de combattre le sentiment d'Hippocrate même: il connoissoit parfaitement la pratique des anciens; & lorsqu'il a admis ou réfuté leurs opinions, ce n'est point par envie de contredire; mais parceque les raisons qui l'engagoient à prendre l'un ou l'autre de ces deux partis, lui paroissoient bien fondées. La vérité avoit sur lui des droits qu'il seroit à souhaiter qu'elle conservât encore sur l'esprit de ceux qui se mêlent d'écrire.

L'Anatomie est la branche de l'art de guérir qu'il cultiva le moins; cependant on trouve dans ses ouvrages la description de la rate, & celle du sphincter de la vessie.

La Chirurgie prit entre les mains de Paul de nouveaux accroissements. Cet Auteur ne se contenta pas comme la plûpart de ses prédécesseurs, d'en apprendre la théorie; mais convaincu que ce n'est qu'en exerçant qu'on peut y faire des progrès, il en

(*a*) Histor. Med.

VII. Siècle.

PAUL D'EGINE.

pratiqua les opérations. C'est celui des anciens qui a le mieux écrit sur cette matiere, il est même à certains égards préférable à Celse. Son sixieme livre où il traite des opérations Chirurgicales, est regardé avec raison comme le meilleur corps de Chirurgie que l'on eut avant la renaissance des lettres. Nous allons tâcher d'en donner une idée à nos Lecteurs.

Il décrit avec exactitude (a) les différentes especes de hernies; il remonte jusqu'à leurs causes, & expose avec clarté leurs symptômes généraux & particuliers. On ne doit s'attendre selon lui à trouver de sac herniaire, que lorsque la hernie vient d'un relâchement; car lorsqu'elle se forme subitement à la suite de quelque effort violent, le péritoine se rompt & l'intestin passe à travers. Il donne avec précision la maniere de faire l'incision dans le cas où l'intestin ne peut être réduit sans y avoir recours. Nous ne prétendons pas qu'il soit l'inventeur de cette méthode : elle étoit connue des anciens, Celse en parle; mais Paul est celui qui en traite avec le plus de détail. Il est de la derniere importance de la bien connoître, quoiqu'il se rencontre très peu de circonstances où il faille l'employer; puisqu'un Chirurgien moderne (a) vient de démontrer que la dilatation suffit presque toujours pour réduire les hernies avec étranglement. Cette découverte éclaire & simplifie le traitement, abrége les douleurs, & n'est point sujette aux inconvénients que le débridement entraîne toujours avec lui.

Ce qu'il dit sur les plaies & les abscès mérite d'être lu, on y trouvera une méthode plus simple & mieux raisonnée; il osa proscrire ce nombre d'emplâtres sous lequel on étouffoit l'action de la nature, il n'ignoroit pas que c'est à elle seule qu'il faut attribuer les changemens successifs que les plaies nous présentent; c'est un fait que l'expérience a démontré depuis long-tems. Nos Chirurgiens en tombent d'accord, & le plus grand nombre ne s'y conforme pas.

Dans son exacte description du petit appareil, Celse prétend que cette opération ne doit avoir lieu que

(a) De re Medica, lib. sext.

(b) M. Leblanc, nouvelle méthode d'opérer les hernies.

depuis neuf jusqu'à quatorze ans. Paul releve cette erreur, & soutient avec fondement qu'elle convient à tout âge, avouant toutefois qu'elle réussit mieux dans l'enfance. Quant au manuel il observe que l'incision ne doit pas être faite au milieu du pétiné & en ligne droite, mais à côté & obliquement en tirant vers la fesse gauche. Il recommande aussi de faire l'ouverture externe plus grande que l'interne, celle-ci doit être proportionnée au volume du calcul.

VII. Siecle.

PAUL D'EGINE.

Les luxations & les fractures sont traitées dans un article séparé : il fait mention de la fracture de la rotule, qu'il dit être une maladie fort rare, & regarde comme impossible la luxation de l'extrêmité sternale de la clavicule.

Il est le premier qui, dans l'opthalmie, ait conseillé d'ouvrir la jugulaire & les atteres situées derriere l'oreille, contre le sentiment de Celse qui pense que l'ouverture de l'artere ne se referme plus. Comme il faisoit grand usage des ventouses & des scarifications, il a inventé un instrument qu'on peut appeller *scarificateur*, armé de trois pointes, qui font à la fois trois incisions. Il a tiré d'Ætius tout ce qu'il dit touchant le cautere sur lequel il avoit une opinion particuliere. Il vouloit qu'on le fit avec la racine d'aristoloche, trempée dans l'huile, à laquelle on mettroit le feu.

Nous ne connoissons point d'Ecrivain, dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous, qui ait décrit ni même consulté avant lui la Bronchotomie. Tout le monde sait qu'on pratique cette opération dans le dessein de prévenir une suffocation imminente ; cependant il ne faut pas penser qu'elle soit indiquée dans toute sorte d'angine. Paul Æginete a très bien remarqué d'après Antyllus qu'elle étoit inutile dans la vraie esquinancie, c'est-à-dire dans celle où les muscles du larynx & la membrane qui revêt l'intérieur de la trachée artere & des poulmons sont affectés, & que l'on ne pouvoit se flatter d'en retirer quelque avantage que dans le gonflement des amygdales, lorsque la trachée artere n'est point lésée. Voici la méthode que notre Auteur recommande de suivre en pratiquant cette opération ; on fait l'incision trois

VII. Siecle.

PAUL D'EGINE.

ou quatre cerceaux au-dessous du cartilage cricoïde ; c'est l'endroit le plus commode, soit parcequ'il n'est recouvert que par la peau, soit parcequ'il est très éloigné des gros vaisseaux. Avant que de procéder, on aura la précaution de faire pancher la tête du malade en arriere, afin que par cette situation la trachée artere fasse une saillie plus apparente : on évitera de couper les cerceaux ; la section ne doit porter que sur la membrane qui les unit. Dès que la canule sera placée, notre Auteur est d'avis qu'on fasse plusieurs points de suture sur les levres de la plaie qu'on traitera ensuite comme les plaies simples.

Il est une autre opération dont il a le premier parlé, c'est l'extirpation du cancer à la mamelle ; elle consiste à faire une incision en forme de croissant au bas de la tumeur qu'on détache des parties environnantes. Cela étant exécuté on couvre le vuide qui reste avec la peau qu'on rejoint au bout inférieur dont elle avoit été séparée. Cette opération est cruelle, nous en convenons ; mais c'est peut-être le seul remede efficace que l'art ait à opposer à cette funeste maladie.

L'anevrisme est assez bien traité par notre Auteur : outre qu'il a recueilli avec soin tout ce que les anciens en avoient dit, il y a ajouté plusieurs observations intéressantes qu'ils avoient omises. Paul Æginete admet deux especes d'anevrismes dont il établit le diagnostic ; il pense que dans chacune d'elles il y a épanchement de sang. Avant lui on avoit généralement regardé comme incurables les anevrismes de la tête & du col. Ætius défend d'y toucher, il veut qu'on se contente de les couvrir avec un emplâtre ; ceux des extrêmités sont les seuls qui lui paroissent susceptibles de guérison. Paul est d'un avis contraire, & ne nie point qu'il ne soit très dangereux d'ouvrir ceux du col, des aisselles & des aînes ; mais il soutient avec fondement qu'il n'y a aucun risque à tenter l'opération sur ceux des extrêmités & principalement de la tête, on en sent assez la raison : le point fixe qu'offrent les os du crâne en assure presque le succès. Il seroit impossible de détailler plus exactement la maniere de pratiquer l'opération de l'anevrisme

Après avoir fait une incision à la peau & mis la tumeur à découvert, il ordonne de lier l'artere, tant supérieurement qu'inférieurement, & d'ouvrir ensuite la poche. Il est aisé de s'appercevoir que c'est la méthode que nos Chirurgiens emploient encore aujourd'hui dans l'anevrisme vrai, lorsque la compression qu'on doit toujours faire précéder a été insuffisante.

VII. Siecle.

PAUL D'ÉGINE.

L'art des accouchemens qui, depuis Hippocrate, sembloit être tombé dans la langueur, prit sous Paul Æginete une nouvelle vie. Il est probable qu'il fut lui-même Accoucheur, du moins se fit-il une occupation de donner aux Sage-femmes toutes les instructions nécessaires pour exercer cet art; ce fut pour cela qu'il fut surnommé *Obstetricus*. Je ne connois personne qui ait traité avant lui de l'accouchement laborieux: celui où l'enfant se présente par les pieds est selon cet Auteur celui qui s'éloigne le moins du naturel (*a*). Cette opinion a été confirmée par l'expérience des siecles suivants, il y a même aujourd'hui des Accoucheurs qui regardent l'accouchement par les pieds plus conforme aux loix de la nature, que celui qui vient par la tête. La vérité ne se découvre aux grands hommes que successivement; Paul avoit fait un pas important vers elle par la découverte dont nous parlons.

Il ne sut pas se garantir de l'erreur dans un point de pratique non moins essentiel. Il prétendit avec ses prédécesseurs, que lorsque le fœtus offroit toute autre partie que la tête ou les pieds, il falloit le remettre dans sa position naturelle, je veux dire, ramener sa tête à l'orifice de l'uterus; pratique mauvaise que le danger & même l'impossibilité de l'exécution ont fait abandonner. Lorsque le fœtus ne vit plus, & que le volume de sa tête s'oppose à sa sortie, l'on perce le crâne pour le tirer au-dehors. Cette manœuvre est due à Paul Æginete; ce Médecin avoit vû encore que l'extraction imprudente ou trop précipitée de l'arrierefaix, causoit souvent des renversemens de matrice; dans le cas où la trop forte adhérence du placenta

(*a*) Methodus studii Medici, Hermanni Boheraave accessionibus locupletata, ab Alberto Haller.

VII. Siecle. feroit craindre ce malheur, il préfere de le laisser dans l'intérieur de la matrice, & d'attendre qu'il sorte de lui-même.

PAUL D'EGINE.

De re medicâ libri septem, Græce. Venetiis 1528, in-fol. Basileæ, 1538 & 1551, in-fol.

Jerome Gemusæus fit quelques corrections au texte des deux dernieres éditions, & y ajouta quelques notes.

Latinè ex barbara Albani Torini translatione, Basileæ 1538, in4°. Ex Johannis Guintherii Andernaci versione, adjectis ejusdem annotationibus in singulos libros, Parisiis 1532 in-fol. Lugduni 1551, 1559, in-8°. Cum ejusdem Guintherii & Jani Cornarii annotationibus; item Jacobi Goupili & Jacobi d'Alecampii Scholiis. Ex interpretatione Jani Cornarii, adjectis dolabellarum libris septem, Basileæ 1556 in-fol.

De crisi & diebus decretoriis eorumque signis extat, Basileæ 1529 in-8°.

Pharmaca simplicia Othone Bransfelsio interprete, item de ratione victus Guillelmo Copo Basiliensi interprete, Argentorati 1531 in-8°.

PALLADIUS. Palladius le sophiste fit, comme il nous l'apprend lui-même, ses études à Alexandrie. On ignore en quel temps il a vécu. Un Auteur célebre (a) le place vers l'an 626. Santalbinus, dans la préface qu'il a mise à la tête de sa traduction des ouvrages de Palladius, assure qu'il a existé après Galien. Cette assertion non seulement est vraie, mais encore il est clair qu'il est postérieur à Ætius & à Alexandre, puisque dans plusieurs occasions il en emploie les propres expressions. Freind (b) le fait vivre, avec quelque vraisemblance, sur la fin du huitieme siecle. Tout ce que nous avons de lui sur la Chirurgie, se borne à un Commentaire du livre des fractures d'Hippocrate. Ce Commentaire est assez mal fait & n'est point fini. Nous ne perdons pas beaucoup à cela; & s'il faut en juger par les fragmens qui restent, le texte est encore moins obscur que les remarques qu'il y a ajoutées. Cet Auteur nous fait observer que la pierre étoit une maladie fort

(a) Biblioth. Littera.
(b) Hist. Med. pag. 203.

commune

commune de son temps, & très-difficile à guérir. Il croit appercevoir la cause de cette difficulté dans les plaisirs de la table auxquels ses concitoyens se livroient par excès, & dans le peu d'exercice qu'ils faisoient. VII. Siecle. PALLADIUS.

Les ouvrages médicinaux de Palladius sont travaillés avec plus de soin; il y montre plus de clarté dans les idées, & d'intelligence dans la discussion des faits épineux.

Il faut prendre garde de ne pas confondre le Palladius dont il est ici question, avec un autre Auteur du même nom; mais qui vivoit 600 ans avant lui.

Scholia in librum Hippocratis de fracturis extant græce & latine, ex interpretatione Jacobi Santalbini Metensis Med. Francof. apud Andr. 1595 in-fol.

Le Theophile dont nous parlons fut surnommé Protospatarius; il vivoit au commencement du neuvieme siecle; il étoit chrétien, & quelques anciens manuscrits ont fait conclure qu'il étoit Moine. Quoi qu'il en soit, son ouvrage de la structure du corps humain contient un excellent abregé de celui de Galien. Sur l'usage des parties, on y trouve des choses qu'on chercheroit en vain dans ceux qui l'ont précédé. Il est le premier qui ait vu que la premiere paire des nerfs, qui des ventricules antérieurs du cerveau va s'épanouir sur la membrane pituitaire, est l'organe immédiat de l'odorat (*a*). Il dit encore qu'il y a deux muscles employés à fermer les paupieres. Les modernes les ont réduits à un seul, qu'ils appellent muscle orbiculaire des paupieres Ce qui avoit donné lieu d'en connoître deux, c'est sans doute l'entrecroisement des fibres qui se fait appercevoir à l'angle interne & externe de l'œil. Le muscle releveur de la paupiere ne lui étoit pas inconnu; il en fait mention. Selon lui, la substance de la langue est musculeuse. On ne trouve que dans cet Auteur la description d'un ligament très fort & très-serré, qui unit les vertebres, & qui est commun à toutes leurs articulations. Il THEOPHILUS. 800.

(*a*) Douglas, Bibliog. Anatom.

IX. Siecle. THEOPHILUS

est vraisemblable que Théophile n'ignoroit pas que la substance des testicules est vasculaire, puisqu'il parle d'un nombre prodigieux de vaisseaux capillaires aussi déliés que des cheveux qu'il dit être entremêlés parmi les glandes de ces parties. On voit par-là que c'est à tort que quelques modernes ont prétendu avoir développé la vraie structure des testicules. Ce n'est pas la seule découverte qu'ils ont enlevée aux anciens.

De humani corporis fabrica libri quinque. Parisiis 1555 in-8°. *Græce à Junio Paulo Crasso Patavino in latinam orationem conversi.*

Mr. Freind (*a*) croit que ce Théophile est celui qui a parlé *ex professo* des urines & du pouls. Il est dans l'erreur. Il y a eu sept Médecins qui ont porté le nom de Théophile. C'est parmi ces derniers qu'il faut chercher les Auteurs des deux Traités que nous venons d'annoncer (*b*).

Douglas fait mention d'une édition grecque des œuvres de Théophile, imprimée à Paris en 1540. Il y a apparence que Douglas s'est trompé, & que l'édition de Paris de 1540, n'est que la traduction latine de Paulus Crassus, publiée à Venise en 1536, in-8°. à Basle en 1539 & 1581 in-4°.

Il y a encore un autre Auteur grec, dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous, il a laissé un abregé d'Anatomie qui vraisemblablement s'est égaré, puisque malgré toutes les recherches que nous avons faites à ce sujet, il nous a été impossible de découvrir l'endroit où cet ouvrage a été imprimé : les Écrivains qui en parlent se contentent de l'annoncer.

XI. Siecle. ACTUARIUS.

Actuarius étoit Grec de nation, on ne sait pas précisément le tems auquel il parut, & les difficultés qui restent à ce sujet ne sont pas d'une nature à être aisément levées, puisqu'aucun Ecrivain de son tems n'en a parlé. Justus (*c*) le place vers l'an onze cent ; René Moreau au douzieme siecle ; Fabricius le fait vivre vers la fin du treizieme. Les preuves sur lesquelles

(*a*) Hist. Medica.
(*b*) Vander-Linden, de scriptis Medicis.
(*c*) In Chronolog. Medicor.

ces différents Hiſtoriens s'appuient pour établir leur ſentiment, ne nous paroiſſent pas ſatisfaiſantes à beaucoup près. Mais comme il eſt impoſſible de porter plus de jour ſur cet objet, qui d'ailleurs n'en vaut pas trop la peine, nous paſſerons à d'autres choſes moins ſéches & plus intéreſſantes pour nos Lecteurs.

Actuarius exerça avec honneur la Médecine à Conſtantinople. Ses talents le firent bientôt connoître; il fut appellé à la Cour de l'Empereur pour être ſon premier Médecin. Juſques-là il s'étoit appellé Jean, fils de Zacharias, ce fut à cette époque qu'il prit le nom d'*Actuarius*; nom qu'avoient porté tous ceux qui l'avoient précédé dans cette place. Mais par une diſtinction dont on ne connoît point la cauſe, & dont conſéquemment on ne ſauroit rendre raiſon, il demeura ſi particulierement attaché à l'Ecrivain dont il eſt ici queſtion, qu'il eſt à peine connu ſous un autre nom que ſous celui d'Actuarius.

Il compoſa en faveur d'un des premiers Officiers de la Couronne, qui fut envoyé en Ambaſſade dans le Nord, un ouvrage diviſé en ſix Livres ſur la méthode de guérir les maladies. Ce Traité, quoique fait en très peu de tems, & compilé d'un bout à l'autre de Galien, d'Ætius & de Paul Æginete, qu'il a grand ſoin de ne pas nommer, contient néanmoins des réflexions judicieuſes & des obſervations importantes & nouvelles.

On trouve dans cet ouvrage différents point de Chirurgie dont il s'eſt occupé au cinquieme chapitre du ſecond livre. Il parle des maladies qui attaquent le cuir chevelu. Le ſixieme traite des affections de l'oreille Le ſeptieme eſt conſacré aux maux des yeux. Le huitieme à ceux des narines. Dans le neuvieme notre Auteur donne la deſcription des maladies auxquelles la face eſt ſujette. Le dixieme eſt un tableau de celles qui arrivent dans l'intérieur de la bouche. Le onzieme roule ſur les autres maladies cutanées, & le douzieme enfin ſur les tumeurs & les ulceres.

Il y a encore des articles ſéparés ſur la ſaignée. L'artériotomie, les ſangſues, les ſcarifications, les ventouſes, les bains, &c.

La partie Chirurgicale eſt ſans contredit le mor-

XI. Siecle.

ACTUARIUS.

ceau le plus mauvais. Il est travaillé plus négligemment que les autres, & l'Auteur ne s'est pas donné la peine d'y rien ajouter qui lui soit propre. Ce n'est exactement qu'un extrait informe & mal digéré des écrits d'Ætius & de Paul Æginete : l'on ne doit point en être surpris. Actuarius ne s'étoit pas proposé, comme il le dit lui-même, d'y traiter d'aucune maladie externe. Ce n'est que par oubli qu'il y a inséré les articles que nous venons de détailler.

La Médecine doit à ses soins l'accroissement de la matiere Médicale. Cette branche importante de l'art de guérir a été enrichie par lui de la classe des purgatifs éccoprotiques. C'est lui qui le premier a employé la casse, la manne, le séné, les myrobolans. C'est dans ses écrits que nous trouvons le premier usage qui a été fait en Médecine des eaux distillées. Ces découvertes, quoique n'étant point directement de notre objet, nous ont paru assez essentielles pour mériter ici une place.

Les Traités qu'Actuarius a laissés, annoncent un homme expérimenté & intelligent; mais on ne peut disconvenir qu'ils ne se ressentent de cet esprit de systême dont il étoit dominé. Il est difficile de s'imaginer jusqu'à quel point sa fureur de raisonner l'a emporté, il ne se contentoit pas de théoriser sur les maladies que sa pratique lui fournissoit; il poussoit encore ses spéculations jusqu'à celles dont il n'étoit instruit que par la description des Auteurs. Il nous apprend (*a*) que s'étant adonné pendant quelque-tems à la physique, il se sentit pour la Médecine un penchant irrésistible, déterminé sans doute par l'union étroite qu'il apperçut entre ces deux sciences, qu'on peut regarder comme deux sœurs, puisqu'on ne peut en approfondir une, qu'autant qu'on a des connoissances dans l'autre. Le travail & les désagréments qu'un Médecin ne manque jamais d'essuyer, auroient été plus que suffisans pour le dégoûter de la pratique, s'il n'eut vu que la théorie de la pathologie étoit absolument nécessaire pour constituer le vrai Médecin : » Je pensai, » dit-il (*a*), qu'on ne pouvoit se fier à une méthode de

(*a*) De urinis cap. ultim.
(*b*) Eod. cap.

» traiter une maladie, quelle qu'elle fut, si elle n'é-
» toit établie sur le raisonnement, & qu'avec la
» théorie on pouvoit faire facilement de grands pro-
» grès dans l'étude de la Médecine, & la pratiquer
» avec succès ». Cette réflexion est outrée : Hippocrate ne guérissoit-il pas aussi-bien que nous sans tout ce jargon pédantesque dont la plûpart des ouvrages modernes sont remplis. Ce n'est pas qu'il faille réduire l'art au pur empirisme ; on ne doit point proscrire toutes sortes de théorie, je soutiens seulement qu'il faut être très circonspect là-dessus ; l'histoire des erreurs qu'elles ont enfantées, doit nous faire craindre qu'en nous y livrant nous n'en augmentions le nombre. Heureusement ce siecle commence à sentir le vuide de ces hypothèses, plus brillantes que solides, qui n'ont servi jusqu'ici qu'à retarder les progrès de l'art le plus utile & le plus précieux à l'humanité ; & l'esprit philosophique qui se répand de plus en plus en Médecine ramene enfin le goût de l'observation, & semble nous annoncer une révolution heureuse.

XI. Siecle.

ACTUARIUS.

Methodi medendi Libri sex, quibus omnia quæ ad Medicinam factitandam pertinent fere complectitur, quod Cornelius Henricus Mathisius, Brugensis, Latino idiomate donavit, Venetiis 1554 *in*-4°.

C'est cet ouvrage qui renferme les questions Chirurgicales dont nous avons parlé.

XII. Siecle.

MYREPSUS.

Nicolas Myrepsus étoit d'Alexandrie, il y fit ses études & y exerça la Médecine. Il n'est pas plus aisé de fixer le tems auquel il a vécu que celui d'Actuarius. L'amour des sciences commençoit à se perdre chez une nation qui les avoit cultivées pendant longtems avec succès, les Ecrivains devenoient plus rares, ou pour mieux dire il n'y en avoit plus. Cependant on peut croire qu'il vécut au commencement du douzieme siecle, du moins est-il certain que son ouvrage parut avant l'an 1300 (*a*), il est divisé en quarante-huit sections ; Léonardus Fuscius les a traduites, & y a ajouté d'excellentes remarques. C'est un recueil des médicamens, tant simples que composés, qui étoient épars dans les différents Auteurs, & qu'il a recueillis

(*a*) Freind, Hist. Med. pag. 217.

XII. Siecle. MYREPSUS

pour en former une espece de pharmacopée. Nous devons lui savoir gré des peines qu'il a prises pour y parvenir, ne fût-ce que pour lui tenir compte des dégoûts qu'entraîne infailliblement avec elle une compilation de cette nature.

Dans cet ouvrage Myrepsus ne se contente pas de prescrire la maniere dont se fait la composition des médicaments, il les considere encore relativement à l'usage qu'on en fait. Dans les maladies Chirurgicales il parle des emplâtres, des onguens, des cerats, des cataplasmes, des synapismes, &c. des médicaments qui font suppurer & détergent, de ceux qui chassent les poux, font disparoître les rousseurs & les boutons; de ceux enfin qui adoucissent le gosier, rendent la voix sonore & harmonieuse, & guérissent de la galle, des écrouelles, &c. Dans cet ouvrage, quoique rempli de rapsodies & de puérilités, on trouve de tems en tems des choses dont les meilleurs Auteurs Grecs n'auroient pas à rougir. Son style se ressent, on ne peut pas plus, de l'ignorance de son siecle. On a de la peine à distinguer si c'est en Grec qu'il a écrit, ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il est moins ancien que tous ceux dont nous avons déja parlé. On le regarde communément comme le dernier Médecin que la Grece ait produit, : cette opinion nous paroît être fondée.

Medicamentorum opus, Basileæ 1559, in-fol. Lugduni 1559, in-8°. Parisiis 1567, in-fol. Inter Medicæ artis principes, tome I. page 338. Francof. 1626, in-8°. Nuremb. 1658, in-8°. Cum Pref. Johan. Hartmani Beyeri. Cette derniere édition est la meilleure.

CHAPITRE XI.

DES ANATOMISTES ET DES CHIRURGIENS ARABES.

POUR ne pas interrompre l'Histoire des Anatomistes & Chirurgiens Grecs, nous avons été con-

traints de renvoyer celle des Arabes que nous allons commencer ; mais avant d'entrer en matiere, il nous paroît convenable de faire un exposé succint de l'état dans lequel se trouvoit l'Anatomie & la Chirurgie parmi les Arabes. Ces peuples connurent les Auteurs Grecs à la prise d'Alexandrie par Ammon en l'année 640 ; ennemis ou contempteurs des sciences, ils se plaisoient a en détruire les monumens. La fameuse Bibliotheque d'Alexandrie éprouva toute leur fureur. Les livres en furent brûlés à l'exception de ceux de médecine, qui ne durent leur conservation qu'à l'amour de la vie qui avoit porté ces barbares à les épargner. Cette Bibliotheque n'étoit pas celle de Ptolémée, qui avoit coûté tant d'argent & de peine à former (*a*), & qui fut détruite en partie dans le tems de la guerre entre César & Pompée ; c'étoit celle que la Reine Cléopâtre (*b*) avoit fondée pour réparer la perte de la premiere, & que ses bienfaits & ceux de ses successeurs rendirent bientôt la plus complette & la plus riche de l'univers. Les ouvrages des Grecs qu'on y avoit recueillis avec tant de soin étant ainsi passés entre les mains des Arabes, cette nation fiere & orgueilleuse ne tarda pas à faire des versions en Arabe des livres Grecs, qui d'abord avoient été traduits en langue Syriaque. L'art de guérir souffrit beaucoup de cette révolution, car les Arabes non contents de s'être arrogés les écrits des Grecs, les défigurerent encore en y mêlant les traits grossiers de leur vanité & de leurs superstitions.

L'Anatomie ne fit sous eux presque aucun progrès, on n'en sera pas surpris lorsqu'on saura que la plûpart étoient Mahométans, & que cette Religion leur défendoit de toucher à aucun cadavre humain ; ceux d'entre eux qui étoient Chrétiens, sur lesquels conséquemment cette défense ne s'étendoit pas, semblerent s'être imposé la loi d'imiter servilement les Anatomistes qui les avoient précédés.

La Chirurgie leur dut quelques découvertes, Albucasis sur-tout la pratiqua avec succès. Cependant cette fille aînée de la Médecine tomba dans le dis-

(*a*) Plutarque, vie des hom. Illust.
(*b*) Rollin, Hist. Rom.

crédit & le mépris : il y eut une eſpece de deshonneur attaché à cette profeſſion : Rhazès (*a*) s'en plaint amérement. Les Médecins regardoient comme au-deſſous d'eux de faire les opérations Chirurgicales, c'étoient les eſclaves (*b*) qui étoient chargés de ce ſoin : il y avoit même certaines parties du corps ſur leſquelles on n'en pratiquoit pas. Une pudeur mal-fondée les en empêchoit & les leur faiſoit enviſager comme abominables (*c*).

On n'attend pas de nous ſans doute que nous écrivions la vie de tous les Anatomiſtes & Chirurgiens que cette nation a produits ; leur nombre eſt trop conſidérable ; d'ailleurs l'Auteur (*d*) qui nous a tranſmis leur hiſtoire ſe laiſſe aller dans le commencement à un enthouſiaſme qui fait douter de la vérité des faits qu'il rapporte. Son but principal eſt de vanter les honneurs & les récompenſes que les Califes leur avoient accordés ; il garde un profond ſilence ſur leurs écrits qu'il eut été plus important pour nous de connoître, & dont la plus grande partie ſont malheureuſement perdus. Ceux de nos lecteurs qui ſeront curieux de lire l'ouvrage d'Abiosbaya, peuvent conſulter la traduction d'une partie de ſes écrits que le Docteur Mead nous a procurée.

IX. Siecle.

MÉSUÉ.

Méſué eſt un des plus anciens Arabes, il étoit Chaldéen, de la Religion Chrétienne, & avoit embraſſé la Secte de Neſtorius ; il vivoit au commencement du neuvieme ſiecle. Son pere quoique Apothicaire lui donna une éducation brillante dont il ſut profiter ; il avoit reçu de la nature tous les talents néceſſaires pour réuſſir, auſſi ne tarda-t'il pas à ſe diſtinguer par l'étendue de ſes connoiſſances. Aaron Raſid, vingt-troiſiéme Calife de Bagdad, ſe déterminant à envoyer ſon fils en qualité de Vice-Roi dans la Province du Chorazan, le jugea digne d'accompagner ce Prince dans ſon nouveau Gouvernement. Méſué ne dut cet honneur qu'à la réputation qu'il avoit d'être verſé dans les langues & les ſciences,

(*a*) In lib. ſept. ad Regem Manſorem, cap.
(*b*) Loco ſuprà citato.
(*c*) Avenzoar, rectificat. medication. & regiminis.
(*d*) Abiosbaya.

Ce Prince auquel notre Auteur en avoit ſans doute inſpiré le goût, ayant ſuccédé à ſon pere, fut curieux de connoître la littérature des anciens dont on n'avoit encore rien traduit en Arabe. Il convoqua pour cet effet une aſſemblée de Savans, & ſe fit inſtruire du nom des Auteurs & des ouvrages qui avoient paru en quelque langue & ſur quelque matiere que ce fût; il réſolut de ſe les procurer : quelques obſtacles que ce projet préſentât, il ne ſe rebuta point; les ſoins & l'argent ne furent point épargnés : la traduction en fut confiée à ces Savans. Méſué fut chargé de revoir celle des Auteurs Grecs; il mourut dans la quatre-vingtieme année de ſon âge.

Il y a grande apparence que Méſué n'eſt point l'Auteur du livre qui porte ſon nom, la preuve en eſt que Rhazes y eſt ſouvent cité, quoiqu'il n'ait vécu que long-tems après lui. Malgré cela nous croyons devoir faire connoître ſuccintement les maladies Chirurgicales qui y ſont traitées, & ce qu'il faut en penſer.

L'Auteur, quel qu'il ſoit, commence par la tête : les maladies du cuir chevelu ſont les premieres qu'il décrit; celles des oreilles, des yeux, du nez viennent enſuite; de-là il paſſe à celles de la poitrine, du bas-ventre & des viſceres contenus dans ſes capacités, & finit enfin par celles des extrêmités. Il y entremêle des maladies purement médicinales lorſqu'elles ſe lient à ſon ſujet; c'eſt ainſi qu'après avoir examiné les affections des tégumens communs de la tête, il parle de ceux qui ont leur ſiege dans l'intérieur du crâne, comme le vertige, la migraine, l'apoplexie. Il ne donne preſque jamais de deſcription des maladies, il les ſuppoſe connues; ce défaut eſt en quelque façon réparé par l'expoſition claire & préciſe des cauſes qui peuvent les occaſionner : les indications y ſont bien tirées. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'eſt d'abonder en remedes; il eſt ſurchargé de recettes, de l'efficacité deſquelles il paroît convaincu.

Nous ne pouvons nous diſpenſer de tranſcrire ici la méthode ſinguliere qu'il propoſe pour emporter le polype, que ſa poſition ne permet pas de faire ſortir

IX. Siecle.
MÉSUÈ.

par les narines ni par l'arriere bouche, la voici : » Prenez deux ou trois crins de queue de cheval que » vous tordrez en maniere de fil ; faites-y trois ou » quatre nœuds ; à l'aide d'une éguille de plomb in- » troduisez un des bouts de ce fil par les narrines, & » qu'il ressorte par la bouche, cela fait saisissez les » deux extrêmités que vous tirerez alternativement » jusqu'à ce que le pédicule du polype soit cou- » pé (*a*) ». Cette méthode a été employée par plusieurs autres Chirurgiens qui ont vécu après Mésué. Elle entraîne avec elle nombre d'accidents, ce qui l'a fait abandonner des Chirurgiens instruits.

Mesue opera, Venetiis 1575, 1589, 1623 in-fol.

SERAPION.

Serapion (Jean), Médecin Arabe, vécut vers l'an 890 suivant Freind. René Moreau (*b*) le place en 742; Wolfgangus Justus en 1066 (*c*). On a dit qu'il étoit de la Secte Mahometane ; Bernier (*d*) pense que son nom de baptême est une preuve suffisante du contraire. Quoi qu'il en soit, il s'acquit une grande célébrité ; il est de tous les Arabes celui qui s'est le plus adonné à la connoissance des plantes & des drogues, aussi le Traité de matiere Médicale qu'il a composé est-il plus exact que ceux qui parurent dans le même tems.

Les ouvrages que nous avons de lui contiennent la description de quelques maladies cutanées ; car il y en a plusieurs dont il ne parle pas. Il étend même cette classe de maladies bien au-delà de ses bornes naturelles, puisqu'il y fait entrer la gonorrhée, la petite vérole, &c. On y lira des réflexions très judicieuses sur la pierre, tant des reins que de la vessie. Après en avoir expliqué la formation d'une maniere aussi satisfaisante qu'on peut l'exiger pour un siecle

(*a*) Loc. sup. cit. pag. 19. Accipe duos aut tres pilos caudæ equi, & torque singulum eorum per se ; deinde ex eis retorquendo fac sicut filum unum, & fiant in eo nodi tres vel quatuor, & mittatur per nares cum acu plumbea, & declinetur cum ea ad foramina palari, & trahatur per ipsum palatum cum facilitate donec filum exeat per foramina palati, & tunc accipe utramque extremitatem fili, & ducas & reducas ad modum serræ usque dum tota incidatur caro.

(*b*) De venæ sect. in pleuritide.

(*c*) In Chronolog. Medicor.

(*d*) Essai de Med.

que la Chymie n'avoit pas éclairé de son flambeau, il passe aux moyens de guérison. Les lithontriptiques doivent d'abord être employés, & s'ils ne réussissent pas il permet l'extraction. La néphrotomie est une opération selon lui téméraire & essentiellement mortelle, & qui doit être rejettée. L'opération de la taille ne lui paroît pas à beaucoup près si dangereuse, quoiqu'elle soit sujette à de grands inconvéniens; il observe que la plaie reste souvent fistuleuse, & que l'urine s'écoule par cette voie. L'expérience lui a aussi fait voir que les enfants guérissoient plus aisément que les adultes ou les vieillards, l'humidité de leur tempéramment, dit-il, favorise la coalition des parties chez les enfants, tandis que la roideur des fibres chez les vieillards s'y oppose. La figure de la pierre doit encore entrer en considération; (c'est toujours Serapion qui parle) lorsqu'elle est ronde & polie l'extraction en est plus aisée que lorsqu'elle est angulaire & hérissée d'aspérités.

IX. Siecle.
SERAPION.

Practica dicta Breviarium liber de simplici Medicina dictus circa instans, Venetiis 1497, 1503, 1530 & 1550 *in-fol. Lugduni* 1525, *in-4°. Argentinæ* 1531 *in-fol.*

Galien parle d'un autre Serapion, partisan zélé de la Secte Empyrique, qui dans ses écrits avoit fort maltraité Hippocrate.

Il y a eu un troisieme Serapion qui étoit à la fois Poëte & Médecin; celui-ci vivoit au commencement du second siecle sous l'Empire de Nerva & de Trajan.

X. Siecle.
HALY.

Haly-Abbas, ou Haly fils d'Abbas, florissoit vers l'an de grace 980. Il étudia la Médecine sous Moyse Abymeher, & y fit des progrès brillans & rapides; mais s'ils lui mériterent une place parmi les Médecins célebres, les connoissances qu'il avoit acquises en Physique le firent mettre au rang des plus grands Philosophes de son temps, & lui valurent le surnom de Sage.

Nous avons de lui un ouvrage qu'il dédia au Calife Adad-Audaula, qu'Etienne d'Antioche traduisit en latin en 1127. C'est le plus ancien & le plus exact qui ait été écrit touchant la Médecine arabique. L'Auteur le regarde comme un corps de Médecine entier, & plus complet que celui d'Hippo-

X. Siecle. crare & de Galien. Présomption mal fondée & qu'il est ordinaire de trouver chez les Écrivains même du plus bas étage. C'est le propre d'un esprit médiocre d'admirer ses productions.

HALY.

Ce livre renferme une Chirurgie pratique que nous ne craignons pas de traiter de mauvaise, malgré les cas qu'en ont fait quelques Chirurgiens. En voici le titre.

Regalis disquisitionis Theoricæ libri decem, & practicæ libri decem, quos Stephanus Plut discipulus ex Arabica in latinam linguam transtulit. Venetiis 1492, in-fol. *Lugduni* 1523, *cum synonimis Michaëlis Capellæ.*

JESUS-HALI. Jesus-Hali étoit fils de Hali-Abbas, dont nous venons d'écrire la vie, & qui lui inspira de bonne heure le goût de l'Art. Il étudia la Médecine sous les yeux de son pere; mais il ne put parvenir au degré de célébrité dont celui-ci avoit joui de son vivant. On a bien raison de dire qu'un grand nom est souvent un pesant fardeau.

Il a écrit un livre sur les maladies des yeux, intitulé:

De cognitione infirmitatum oculorum & curatione eorum. Venetiis 1499, *cum Guidonis Cauliaci & aliorum scriptis Chirurgicis* 1500, in-fol. *cum Abucasis Chirurgia.*

RHASES. Abubeker Mohammed, fils de Zacharie, naquit à Ray, Ville la plus considérable qu'il y eût pour lors en Perse, & d'où lui vint le nom de *Rhases.* Le temps auquel il a existé n'est pas bien déterminé. Réné Moreau le fait vivre dans l'an 996; Champier (*a*) & d'autres en 1070; Vander-Linden (*b*) & Wolphang Justus (*c*) en 1080. Mais s'il est vrai qu'il ait vécu cent vingt ans, toutes ces opinions ne sont pas difficiles à concilier.

Rhases, dans sa jeunesse, cultiva avec soin la Musique, pour laquelle, de tout temps, les peuples orientaux ont été passionnés. Il s'y rendit habile,

(*a*) De claris Medicinæ scriptoribus veteribus ac recentioribus.

(*b*) De script. Med. in Chronolog. Medicor.

(*c*) Holringer Analecta.

aussi bien que dans la Chymie. On prétend qu'il est le premier Médecin qui ait fait mention de cette derniere science. Rhases sentit bientôt le vuide de ces occupations. Un génie tel que le sien étoit fait pour de plus grands objets ; il s'adonna entiérement à la Médecine & à la Philosophie. Les progrès qu'il y fit furent rapides, & étonnerent son Maître & ses compatriotes. Quoiqu'il eût commencé assez tard l'étude de ces deux sciences, à quarante ans il jouissoit d'une réputation qu'il n'est pas ordinaire d'avoir dans l'âge le plus avancé, & passoit déja pour le plus grand Médecin de son siecle. L'envie qu'il avoit de s'instruire lui fit entreprendre des voyages ; il parcourut différens pays, & en revint avec de nouvelles connoissances. On raconte de lui un fait singulier. Passant un jour dans les rues de Cordoue, il vit le peuple assemblé ; s'étant informé de la cause qui attiroit cette affluence, il apprit que c'étoit un homme qui venoit de mourir subitement. La curiosité le porta à s'approcher, & après l'avoir examiné attentivement, il ordonna qu'on lui apportât un paquet de verges qu'il distribua à ses voisins en en gardant une pour lui, & les exhortant à l'imiter ; pour lors il se mit à frapper le corps immobile de cet homme sur toutes les parties, & principalement sous la plante des pieds. Ses compagnons en firent autant. Un procédé si extraordinaire le fit regarder d'abord comme un fou ; mais au bout d'un quart d'heure le mort commença à remuer ; il revint ensuite parfaitement au milieu des acclamations du peuple qui crioit au miracle. Rhases alors remonta sur sa mule & continua son chemin. Le bruit de cet événement se répandit dans la Ville, & parvint jusqu'aux oreilles du Roi qui le fit venir & lui dit en le complimentant : « je vous connoissois pour un habile Médecin, » mais je ne vous croyois pas homme à guérir les » morts.

Rhases fut successivement Médecin de plusieurs hôpitaux très fameux. Le nombre des malades que ces maisons lui fournissoient ne l'empêchoit point de vaquer aux travaux du cabinet. Abi-Osbias compte deux cents vingt-six livres qu'il avoit composés ;

X. Siecle.

RHASES.

aussi fut-il appellé le Galien des Arabes. Il y a même toute apparence qu'il auroit écrit davantage si sa vue ne l'eût point abandonné. Il fut attaqué de la cataracte, dont il refusa constamment d'être guéri, parceque l'Oculiste qui s'étoit présenté pour faire cette opération, n'avoit pas su lui dire de combien de tuniques l'œil étoit composé. Il ajoutoit à cela qu'il ne se soucioit guere de recouvrer la vue; que son grand âge ne lui permettoit pas d'en jouir longtemps, & que d'ailleurs il avoit assez vu le monde pour en être dégouté. Nous avons cru devoir descendre dans un détail circonstancié de la vie de Rhases; c'est un personnage qu'on doit connoître; il forme époque en Médecine, puisqu'il peut être regardé comme le restaurateur de l'art de guérir parmi les Arabes. Nous allons passer maintenant à l'examen de ses ouvrages anatomiques & chirurgicaux.

Rhases n'étoit point Anatomiste; il ne fit jamais une étude bien particuliere de cette partie de la Médecine. Le livre qu'il nous a laissé sur cet objet, ne contient rien qui lui soit propre. Tout son mérite consiste à avoir su présenter avec méthode & précision ce qu'Hippocrate & Galien avoient écrit sur l'Anatomie. On doit lui en savoir d'autant plus de gré, qu'en composant cet ouvrage il n'a pu se proposer que l'avantage général qui devoit en résulter sans prétendre à aucune gloire.

Quoique la Chirurgie de Rhases ne soit, à beaucoup d'égards, qu'une compilation, cependant on ne peut disconvenir qu'il n'y mît beaucoup du sien, comme nous allons le faire voir.

Il est le premier qui ait donné la description du *spina ventosa*, qu'il définit une corruption dans l'os avec tumeur & gonflement: cette définition est très exacte; en effet, on sait que cette cruelle maladie commence à se former dans la cavité de l'os; que la moëlle est d'abord affectée, & que le mal se communique ensuite aux différentes lames osseuses, qui se séparent, se gonflent, se carient, tiraillent le périoste qui le couvre, & causent une douleur très aiguë. Notre Auteur distingue le *spina ventosa* de ce qu'on appelle communément *pædarthrocace*. La

plupart des Ecrivains modernes les ont confondues. Voici les signes qui, selon lui, les différencient. X. Siecle. RHASES.

Le *pædarthrocace* est une espece de tumeur qui n'attaque que les épiphyses des articulations, & qui se trouve presque toujours sans douleur; au lieu que le *spina ventosa* a son siege dans toutes les parties de l'os, & de préférence dans son corps, & que d'ailleurs la douleur en est un symptome inséparable. L'âge qui y est le plus sujet, c'est l'enfance. Cependant il n'est pas rare d'en voir chez les adultes; ce setoit faire une preuve manifeste de son inexpérience que de niet ce fait; il n'est pas de Chirurgien un peu employé qui n'ait eu occasion dans sa pratique de le vérifier.

Le *nodus* differe encore, selon Rhases, du *spina ventosa*, & du *pædarthrocace*. Dans celui-là, les couches externes des os reçoivent les premieres atteintes; la tumeur est formée à l'extérieur avant que la cavité soit endommagée. Quant à ce qui regarde le traitement, il faut débuter par ouvrir la tumeur: cela fait, Rhases conseille d'emporter avec le fer ou de détruire avec le cautere actuel tout ce qui aura ressenti les impressions de la carie. C'est un préliminaire qui lui paroît indispensable pour obtenir une guérison qui, sans cela, deviendroit impossible.

Dans les commencemens, lorsque la tumeur ne se fait pas encore appercevoir au dehors, & que néanmoins la douleur est très vive, Rhases est d'avis qu'on pratique une incision. Jusqu'alors quelques Chirurgiens ont blamé cette opération; mais mal-à-propos. Mr. Freind pense avec fondement qu'elle peut avoir de grands avantages dans beaucoup de cas, & notamment dans celui où il y auroit une humeur épanchée entre l'os & le périoste. Chacun en sentira facilement la raison.

Le cancer n'est pas mal traité par Rhases; il en expose assez clairement les causes & les signes, & les divise en cancer occulte & en ulcéré. Le traitement sur tout y est très bien détaillé; on y lit une remarque importante, & à laquelle le Chirurgien ne sauroit faire trop d'attention; c'est de ne jamais

X. Siecle.

RHASES.

l'emporter, lorsqu'il est à craindre qu'il n'ait contracté des adhérences ; cette manœuvre devient inutile en laissant subsister le foyer du mal, & le malade souffre en pure perte. L'extirpation ne doit être tentée que dans le cas où l'on peut se flatter d'en détruire jusqu'aux dernieres racines.

Il veut que dans l'hydrocele on renouvelle la ponction tous les mois.

Il est l'inventeur d'un instrument propre à relever la luette (*a*). Dans le livre intitulé *de casibus qui ipsi acciderunt*, on ne peut pas le soupçonner de Plagiat. Il est écrit d'après sa propre expérience. Mr. de Haller lui attribue la découverte des sétons. Il s'est vraisemblablement trompé, puisqu'il paroît, comme nous l'avons déja dit, qu'Ætius en avoit eu connoissance.

Opera exquisitiora, per Gerardum Toletanum, Andream Vesalium, Albanum Torinum, latinitate donata. Basileæ 1544, in-fol.

Dans ce recueil on peut consulter pour l'Anatomie, *de Anatomia lib.* 1 ; & pour la Chirurgie, *ad Regem Mansorem, lib. 10.*

De casibus qui ipsi acciderunt, lib. 1.

Antidotarius in quo continentur compositiones plurium Medicinarum ad diversas dispositiones & multorum oleorum.

De præservatione ab ægritudinis lapidis, lib. 1.

De sectionibus, cauteriis & ventosis, lib. 1.

De morbis cutis & cormetices, lib. 5.

XI. Siecle.

AVICENNE.

Avicenne, Philosophe & Médecin Arabe, a vécu au commencement du onzieme siecle, l'an 370 de l'Egyre, qui étoit la 980 de Jesus-Christ : ce qui détruit l'erreur de ceux qui se sont imaginé qu'il étoit disciple d'Averroes à Cordoue, & de Rhases à Alexandrie, car Averroes ne vivoit qu'en 1140. Il étoit fils d'Haly & de Citara. Il naquit à Bochara dans la Province de Chorasan. Son pere, que l'intendance des affaires du fils du Roi mettoit à son aise, ne négligea rien pour son éducation ; il lui donna pour Précepteur Abdalla de Nahel, qui lui

(*a*) Lib. 9, cap. 47.

enseigna

XI. Siecle.

AVICENNE.

enseigna la grammaire, la rhétorique & la dialectique. Avicenne étoit né (*a*) avec une conception singuliere & une mémoire fort heureuse. Son pere lui fit faire ses humanités avec soin, & puis l'envoya chez un Jardinier qui passoit pour savant dans plusieurs parties. Dès sa plus tendre jeunesse il eut un gout décidé pour les mathématiques, & s'y livra avec ardeur ; & à seize ans il possédoit bien Euclide & les autres livres qui avoient paru jusqu'alors sur cette matiere. On dit qu'il apprit par cœur le traité de métaphysique d'Aristote, par l'attachement extraordinaire qu'il avoit pour cet ouvrage, comme étant celui qu'il estimoit le plus ; d'autres avancent que l'ayant lu plusieurs fois sans le comprendre, il l'abandonna ; enfin il y a des Auteurs qui prétendent qu'il avoit puisé ses connoissances métaphysiques dans un livre composé par Albumasar Alpharabius (*b*), Médecin Arabe.

Avicenne étudia ensuite la Médecine, & s'y rendit fort habile. Quelques Ecrivains de sa nation rapportent qu'il connut par les moyens du pouls, que la maladie d'un jeune homme pour lequel il avoit été appellé, n'étoit autre chose que l'amour. Ce fait ne nous paroît pas impossible depuis les découvertes que quelques modernes (*c*) ont faites sur le pouls, & nous avons rapporté un trait semblable en parlant d'Erasistrate. En effet, si chaque organe peut imprimer une modification particuliere au pouls, pourquoi les passions n'auroient-elles pas sur lui la même influence?

La réputation d'Avicenne alloit toujours en croissant. Le Roi des Arabes, attaqué d'une maladie si grave que les Médecins en désespéroient, le regarda dans ces extrêmités comme le seul capable de le guérir. Ses espérances ne furent point vaines ; Avicenne eut le bonheur de le rappeller à la vie & à la santé. Ce fut en reconnoissance de ce service signalé, qu'il lui donna le soin de sa bibliotheque, & l'éleva

(*a*) Ejus vit. per forsanum.

(*b*) Bernier, Essai de Med.

(*c*) Solano. de Bordeu. Nielh. Cox. Fouquet, & quelques autres.

XI. Siecle. AVICENNE.

à la dignité de Visir. C'est sans doute la cause de l'erreur de quelques Historiens qui nous apprennent qu'Avicenne avoit été Roi, sans pourtant s'accorder entr'eux sur l'endroit où il a régné.

Avicenne ne croyoit pas que les talens naturels fussent suffisans dans notre profession. Il y joignoit une étude continuelle qu'il poussoit jusqu'à se refuser le temps du sommeil. Quand il se sentoit un peu affoibli, il prenoit un peu de vin pour réparer la perte de ses esprits. Outre une étude constante de la Médecine, dans ses momens de délassement il étudioit la Théologie & la Métaphysique. L'on dit que lorsqu'il voulut étudier la Théologie, il lut quarante fois la Métaphysique d'Aristote.

Ispahan fut le lieu que ce Médecin choisit pour sa demeure. Les délices de cette Ville lui firent perdre sur la fin de ses jours le goût du travail. Il ne quitta un excès que pour tomber dans un autre. Les femmes devinrent l'objet de cette nouvelle passion. Ses éleves étoient admis à toutes ses parties de plaisir : ce qui ne contribua pas peu à lui attirer leur amitié. On disoit de lui à Ispahan, que sa philosophie n'avoit pu lui apprendre à bien vivre, ni sa Médecine, à conserver sa santé. Son tempérament déja usé par l'étude, ne tint pas long-temps contre des débauches si extraordinaires qui le conduisirent au tombeau. D'autres disent qu'il fut empoisonné par ses domestiques à qui sa sévérité l'avoit rendu odieux. Si son corps fut affoibli par le libertinage, son ame n'en resta pas moins vigoureuse. Il vit approcher la mort sans la craindre. Avant que d'expirer, il donna une partie de ses biens aux pauvres, & la liberté à quelques-uns de ses esclaves. Il mourut l'an 1036 de J. C. le 428 de l'Egyre, & le 58 de son âge. Marc Fidella, de Damas, où il étoit Interprete truchement des Marchands de Venise, trouva la vie d'Avicenne écrite en Arabe par Giozgrani, qu'il traduisit en Italien. Nicolas Massa la mit en latin (a).

Le degré de célébrité auquel Avicenne parvint durant sa vie, ne fut pas moins dû aux qualités de

(a) Moreri, art Avicenne.

ſon cœur qu'à celles de ſon eſprit. Il étoit doux, équitable, généreux & compatiſſant.

VI. Siecle.

AVICENNE.

L'Anatomie d'Avicenne ne doit être regardée que comme une compilation, quoiqu'elle renferme quelques deſcriptions qui lui ſont propres. Il penſe que la connoiſſance des os eſt la baſe de l'Anatomie (*a*), & que c'eſt par elle qu'il faut commencer. Il diviſe les ſutures du crane en vraies & en fauſſes. On ſait que nous nous ſervons encore aujourd'hui des mêmes termes. La ſuture coronale lui eſt connue; il la compare à un C; la ſagittale à une fleche; la lambdoide à un V renverſé; il en donne les figures ſéparées, & il les adapte enſuite l'une à l'autre, afin qu'on ſe forme une idée plus exacte de leur poſition reſpective (*b*).

La deſcription qu'il fait des vertebres eſt curieuſe. Il s'étoit très bien apperçu de la longueur qu'ont les apophiſes tranſverſes des vertebres dorſales. La raiſon en eſt, s'il faut l'en croire, que cette ſtructure affermit mieux le corps (*c*).

La formation du baſſin ne réſulte, ſelon lui, que de l'aſſemblage de trois os; ſavoir, du ſacrum des os innominés (*d*). Cette diviſion lui eſt commune avec les autres Arabes & quelques Grecs. Il eſt évident qu'il n'avoit jamais examiné le baſſin d'un enfant. La diviſion des os ileum y eſt trop bien marquée pour qu'il ne l'eût point ſaiſie.

Son Oſtéologie de la main n'eſt point mauvaiſe; les os du carpe n'y ont point de nom particulier. Celle du pied vaut encore mieux. Il dénomine le calcaneum & le ſcaphoïde.

Notre Auteur parle des ſix muſcles moteurs de l'œil; mais ſa deſcription eſt obſcure; il dit qu'il y en a quatre *qui in unum truncum coeünt*: découverte que quelques modernes ſe ſont attribuée. Il admet un muſcle propre qui eſt deſtiné à ſoutenir le globe & s'attache à ſa partie poſtérieure (*e*). Il

(*a*) Fen I. pag. 10.
(*b*) Pag. 11.
(*c*) Pag. 13.
(*d*) Pag. 14.
(*e*) Pag. 111.

IX. Siecle. AVICENNE. a très bien vu que la paupiere inférieure ne jouissoit d'aucun mouvement, & que la supérieure avoit un muscle releveur propre (*a*).

Il dit avec raison que la machoire supérieure est immobile ; qu'il n'y a que l'inférieure qui se meuve ; il paroît même en avoir connu les mouvemens latéraux : *motus molens* (*maxillæ inferioris*) *ipsam circuire facit & ad latera declinare* (*b*).

Avicenne donne dans des écarts, lorsqu'il perd de vue son maître ; il assigne deux muscles releveurs à chaque testicule, tandis que Galien ne parle que d'un (*c*). Nous ne voyons pas ce qui peut avoir donné lieu à cette erreur d'Avicenne, à moins qu'il n'ait pris le muscle du dartros pour un muscle propre du testicule. Il a connu le sphincter de la vessie (*d*).

Les anciens, & notamment Galien, avoient regardé le foie comme le point d'où partoient toutes les veines du corps humain. Notre Auteur adopte cette opinion. Il y a (*e*), dit-il, deux grosses veines qui sortent du foie, l'une de sa partie convexe qu'on appelle veine-cave, *vena-concava* ; elle est destinée à distribuer, à toute la machine sa nourriture que le foie a travaillée, & qui lui avoit été apportée par la veine-porte qui sort de sa partie concave, & qu'il compare à un arbre. Comparaison qui a paru si juste, qu'on s'en sert encore.

On dit communément que les anciens confondoient sous le nom général de nerfs, les nerfs proprement dits, & ce que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de tendons. C'est une erreur. Il est bien vrai que Galien, & Avicenne après lui, avance que ces deux parties ont quelque ressemblance; mais doit-on en conclure qu'ils les ont appellés de même. Ils donnoient aux tendons le nom de *ligamenta* : nom qui leur étoit commun avec les vrais ligamens (*f*). Les tendons & les ligamens sont-ils

(*a*) Ead. pag.
(*b*) Pag. 17.
(*c*) Pag. 20.
(*d*) Ead. pag.
(*e*) Pag. 24.
(*f*) Pag. 9.

ſenſibles ou non ? C'eſt une queſtion ſur laquelle les ſentimens ſont encore partagés. Mr. de Haller croit pouvoir conclure de ſes expériences, qu'ils ne jouiſſent d'aucun ſentiment ; avant lui on croyoit le contraire ; il a réveillé ſur cet objet l'attention du public qui lui accorde la gloire de cette découverte ; elle lui eſt due par la maniere claire & ſavante dont il a traité cette queſtion, & par l'application ingénieuſe & utile qu'il a faite de cette découverte : cependant les anciens paroiſſent avoir eu quelques idées vagues ſur l'inſenſibilité de ces parties. Il y a ſeize cents ans que Galien a dit quelque choſe d'analogue (*a*), & Avicenne après lui : voici ſes propres termes. *Nullum vero ex ligamentis ſenſum habet ne propter motum multum, & fricationem doleret* (*b*).

L'Anatomie des inteſtins y eſt aſſez exacte ; il en connoiſſoit ſix, comme nous faiſons ; les noms qu'ils avoient pour lors ſont à peu de choſe près les mêmes qu'aujourd'hui ; Hippocrate, Ariſtote, Eraſiſtrate, Hérophile, Ruffus d'Epheſe, Galien, ont concouru à leur dénomination. La raiſon qu'il donne des différentes circonvolutions qu'ils font dans le bas ventre, paroît très bonne ; c'eſt, dit-il, pour faire ſéjourner convenablement les alimens, afin que la matiere nutritive ait le temps de s'en ſéparer. Si l'homme n'eût eu, continue-il, qu'un ſeul inteſtin, les alimens ſeroient ſortis trop promptement, & il eût eu beſoin de prendre de la nourriture à toute heure (*c*) ; l'expérience (*d*) a démontré la vérité de ce raiſonnement.

Avicenne a auſſi connu les conduits deſtinés à porter les larmes dans l'intérieur du nez, de même que les mouvemens de conſtriction & de relâchement de l'iris.

Sa Chirurgie eſt extraite en entier de Galien, de Rhaſes, d'Hali Abbas ; on y trouve néanmoins la deſcription de quelques nouvelles opérations, l'am-

(*a*) De Methodo Med. lib. 6. cap. 4.
(*b*) Lib. 1. Fer. 1. pag. 9.
(*c*) Pag. 331.
(*d*) Vide Cabrolium.

XI. Siecle.
AVICENNE.

putation du clitoris, par exemple. On ne sera point étonné qu'il ait eu occasion d'observer des cas où il falloit nécessairemunt retrancher une partie si essentielle. Le Chirurgien ne doit point se décider légérement pour cette opération. Outre le danger qui accompagne la section de cet orgrane, la société est intéressée de très près à sa conservation.

Avicenne a connu l'écartement des os pubis dans l'accouchement même naturel. Il n'est point le premier qui ait fait cette observation; Hippocrate en avoit parlé long-temps avant lui.

Dans la sciatique, Avicenne prescrivoit les saignées des veines sciatiques préférablement à la saignée de la saphéne. Les ouvrages d'Avicenne, quoique tirés, comme nous l'avons déjà dit, de différens Auteurs, firent une fortune si prodigieuse & se répandirent tellement en Asie, que dans le douzieme & treizieme siecle la plupart des Médecins Arabes ne s'occupoient qu'à les mettre en abregé, ou à les éclaircir par des commentaires. Il fut jusqu'au renouvellement des Lettres, en Médecine, ce qu'Aristote étoit en Physique, quoique sa façon de penser sur les maladies fût opposée à celle d'Hippocrate, puisqu'il vouloit qu'on purgeât sans avoir aucun égard aux crises qui pouvoient survenir. On ne juroit que par lui; les écoles adopterent sa doctrine sans réserve; celle de Montpellier sur-tout se distingua par son attachement, & ses opinions y ont eu même jusqu'à ce jour des partisans. Elle vient d'en perdre un des plus zélés, Mr. *Fizes* a été un défenseur outré d'Avicenne; c'est lui qui dans un siecle aussi éclairé que celui-ci, s'écrioit sans cesse *purgandum alternis diebus, materies sit cocta aut incocta.* Nous entrerons dans de plus longs details en faisant l'histoire de ce Médecin.

Avicennæ opera. Venetiis 1572 & 1596, in-fol.

Liber Canonis de Medicinis cordialibus & cautica. Venetiis 1544, 1555, in-fol. *Basileæ* 1556, in-fol. *Venetiis* 1500, in-4°. *Groningæ* 1649 in-12.

Libellus de corde ejusque facultatibus. Lugduni 1559, in-8°.

XI. Siecle. AVENZOAR.

Avenzoar est moins ancien qu'Avicenne ; il le connut cependant : d'où il est à présumer qu'il a vécu vers le milieu du onzieme siecle, quoique la question ne soit pas aisée à décider. Il naquit, ou du moins il demeura long-temps à Seville, capitale de l'Andalousie, qui étoit alors la résidence d'un Calife mahométan. Comme son aïeul & son pere étoient Médecins, ainsi qu'il paroît par les éloges qu'il leur donne dans plusieurs endroits de ses écrits, on prit un soin particulier de son éducation : non seulement il se livra à la Médecine proprement dite, mais encore à la Chirurgie & à la Pharmacie (*a*). Malgré la coutume de son pays & le préjugé ridicule des Médecins qui regardoient ces deux dernieres professions comme avilissantes, il les exerça toutes trois avec distinction. La Pharmacie, de son propre aveu, étoit celle qu'il goûtoit davantage. Il trouvoit un plaisir très vif à composer des syrops & des électuaires ; la préparation des médicamens, & la connoissance de leurs propriétés furent long temps l'objet de son étude : aussi a-t-il laissé beaucoup de choses sur les plantes vénimeuses & sur leurs antidotes. Il est, pour le dire en passant, le premier qui ait parlé du bézoard qu'il ordonnoit à la dose de trois grains dans la jaunisse causée par le poison.

Avensoar n'étoit âgé que de dix ans (*b*) lorsqu'il commença d'étudier la Médecine, & il en vécut cent trente-six, sans avoir jamais essuyé la maladie la plus légere. Une santé si constante passeroit presque pour un phénomene dans le siecle où nous sommes ;

(*a*) C'est aux Arabes qu'on doit fixer l'époque de la séparation entiere de ces trois Arts. Cependant ce seroit une erreur de croire qu'ils ayent été reunis jusques-là. Du tems même de Galien, il y avoit une Classe particuliere d'hommes qui faignoient, donnoient des bains, ventousoient, &c. A la vérité, comme il le dit lui-même, les Médecins, soit en l'absence des premiers, soit à cause de leur impéritie, pratiquoient quelquefois eux mêmes ces sortes d'opérations. Mais au siecle des Arabes ces trois professions devinrent totalement distinctes ; les Médecins rougissoient de se servir, dans le traitement des maladies, du secours de leurs mains, leurs serviteurs étoient chargés du manuel.

(*b*) Castell in vitis Medicor. illust. Tiraquell. in nomenclat. Med.

XI. Siecle.

AVENZOAR.

notre Auteur la dut moins aux secrets de son art qu'à sa sobriété & à sa continence. On a reproché à Avenzoar d'avoir donné dans l'empirisme ; c'est une imputation fausse & qui ne porte sur rien : il est celui de tous les Arabes qui mérite le moins ce reproche, & ceux qui le lui ont fait se sont sans doute arrêtés à la préface de ses ouvrages, qui n'est effectivemenr qu'un amas de remedes mis en usage par lui ou par d'autres. Il étoit persuadé que l'expérience est le seul flambeau qui puisse nous conduire surement dans la pratique : c'est à elle seule, disoit-il, qu'il appartient de condamner ou d'absoudre le Médecin durant sa vie & après sa mort. Il observe aussi que les distinctions de Logique & & les subtilités des Sophistes ne rendent pas habile dans l'art de guérir ; que ce n'est qu'une longue habitude étayée d'un jugement solide qui puisse donner ce talent ; & il rapporte une preuve, que se trouvant un jour dans une circonstance embarrassante, & ne sachant que faire après avoir inutilement consulté plusieurs Médecins, il prit enfin le parti de se transporter dans la Ville où demeuroit son pere pour lui demander son avis. Ce bon vieillard se contenta pour toute réponse de lui indiquer un passage de Galien qu'il lui ordonna de lire, en lui disant que si après cela il ne réussissoit point à guérir cette maladie, il pouvoit abandonner l'art, qu'il n'y seroit jamais heureux. Ce conseil eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre ; le malade guérit à leur grande satisfaction.

Il paroît par-tout si partisan de la secte dogmatique qui est directement opposée à l'empirique, qu'il se permet souvent de raisonner sur les causes & les symptomes des maladies ; & comme c'est dans Galien qu'il puise sa théorie, il le cite plus fréquemment que les autres Auteurs.

Le sort des grands hommes est, ce semble, d'essuyer des persécutions, notre Médecin n'en fut point exempt ; il nous apprend lui-même qu'un Intendant des écuries du Roi le fit mettre en prison, & l'accabla de mauvais traitemens, quoiqu'il eût guéri

son fils de l'ictere. Avenzoar juge à propos de nous laisser ignorer les motifs d'une conduite si odieuse.

AVENZOAR. La réputation qu'il s'étoit faite le fit appeller de toutes parts, & le mit à portée de faire un grand nombre d'observations & de remarques. Il acquit cette expérience qui constitue le Praticien, & il fut surnommé *le Sage* & *l'Illustre*.

On ne connoît point d'Auteur avant lui qui ait fait mention de l'*abscès au médiastin*. Comme cette maladie est susceptible d'une opération chirurgicale, nous croyons qu'il est important de connoître les signes qui l'accompagnent. Cet abscès, dit Avenzoar, se manifeste par une toux vive & sans relâche, & par une douleur distensive qui se fait sentir selon la longueur de la poitrine; la respiration est petite, gênée, fréquente; il y a fievre aiguë; le malade se plaint d'une soif ardente, & a le pouls dur & inégal. Il n'est pas besoin d'avertir ici qu'outre ces symptomes on doit s'attendre à y trouver les frissons vagues & irréguliers qui, comme on sait, caractérisent la formation des abscès en général.

Plusieurs Anatomistes refusent d'admettre la cavité triangulaire du médiastin formée par l'adossement des deux lames de la plevre; & par une conséquence un peu précipitée, ils nient l'existence de l'abscès au médiastin. C'est à l'expérience à prononcer sur ce point. Mais quand bien même il n'y auroit point de cavité sensible, on sait qu'il y a un tissu cellulaire fort lâche, dans l'intérieur duquel l'abscès peut se former. Ce ne sont pas des raisonnemens seuls que nous avons à opposer à nos adversaires, ce sont des faits. Mr. Freind (*a*) dit tenir d'un Chirurgien célebre & d'une probité reconnue, que sa pratique lui avoit souvent offert, à la suite des maladies vénériennes, un abscès au médiastin; qu'il avoit presque toujours guéri, en trépanant le sternum. L'Académie de Chirurgie a confirmé par divers écrits la pratique de ce Chirurgien. C'est ainsi que les idées des grands hommes, de même

(*a*) Hist. de la Med. p. 247.

XI. Siecle

AVENZOAR.

que leurs obſervations ne ſe perdent jamais, tôt ou tard quelque eſprit judicieux les tire de l'oubli dans lequel leurs productions étoient tombées. L'objet principal que nous avons en vue dans cet ouvrage, eſt de relever autant qu'il ſera en nous les fautes d'hiſtoire, ſur-tout d'adjuger les découvertes à qui elles appartiennent, & de les rendre à ceux qu'on a fruſtré par ignorance ou par méchanceté. Mr. Freind avance que notre Auteur eſt le premier parmi les Arabes qui ait conſeillé la Bronchotomie dans l'eſquinancie. Mr. Freind eſt dans l'erreur. Avicenne en fait mention dans ce cas : *cumque ſynances vehementiores fiunt, & non valent Medicinæ, & creditur quod perditio futura ſit, illud per quod ſperatur evaſio eſt ſciſſio cannæ, & illud eſt cum ſciſſione ligamentorum quæ ſunt inter duos annulos cannæ propter quod recipiat aliquid de cartilagine, ita ut per illud anhelet*, page 295. La deſcription qu'Avenzoar nous en donne eſt très courte, parcequ'il ne l'avoit jamais vue pratiquer, & quoiqu'il fût convaincu de ſon utilité, il ne faiſoit pas difficulté de dire qu'il ne voudroit pas être le premier à la mettre en uſage ſur l'homme : ce qui l'engagea à en faire l'eſſai ſur les animaux. Le ſuccès en fut des plus heureux ; l'animal guérit après quelques jours d'un traitement fort ſimple.

La dyſphagie ou difficulté d'avaler les alimens, eſt une maladie qu'on ne trouve chez aucun des Ecrivains qui l'ont précédé ; par conſéquent tout ce qu'il en dit eſt nouveau. Il n'a puiſé que dans ſa propre expérience les remedes qu'il propoſe pour la combattre ; ils ſont de trois ſortes ; le premier conſiſte à introduire dans la bouche, au-delà de l'obſtacle, un tube par le moyen duquel on puiſſe faire avaler du lait ou d'autres alimens liquides. Ce tube doit être fait d'étain ou d'argent pour la propreté ſans doute. Le ſecond eſt de mettre le malade dans un bain de lait ou de quelqu'autre liqueur chargée de parties nutritives, afin que s'inſinuant à travers les pores de la peau, elles réparent les déperditions continuelles que ſon corps éprouve. Rien de plus

frivole que ce moyen de guérison ; notre Auteur a été suivi par quelques modernes qui se sont trompés avec lui. Leur opinion n'est conforme ni à la théorie ni à l'observation. Enfin la troisieme méthode qu'il conseille, est de donner des lavemens nourrissans. Notre Auteur met à ce sujet son esprit à la torture pour s'accorder avec Galien qui prétend que les lavemens ne sauroient remonter jusqu'à l'estomac : ce qui seroit cependant nécessaire, selon lui, pour qu'ils s'assimilassent à nos humeurs. Cette dépense d'esprit devient inutile depuis que l'Anatomie moderne a découvert que les gros intestins avoient aussi quelques vaisseaux chiliferes.

Les cas chirurgicaux qu'on rencontre dans ses ouvrages ne se bornent pas à ce que nous venons de rapporter. Il a vu une fracture à l'os ischion, il propose plusieurs moyens curatifs dont les modernes n'ont point profité, Mr. *Duverney* est le seul qui ait traité des fractures de cette espèce ; il parle d'une plaie pénétrante dans le bas ventre, avec lésion des parties contenues, & issue des matieres fécales par l'ouverture extérieure : de-là peut être l'origine des anus artificiels qu'on fait aujourd'hui. Il a vu des anévrismes faux. Consulté un jour, à ce qu'il nous apprend lui-même, pour une personne dont un membre étoit gangrené, il fut d'un avis contraire à celui des autres Médecins qui n'avoient proposé que des topiques ; il déclara que l'amputation étoit la seule ressource qui restoit pour la conservation du malade qui mourut pour n'avoir pas voulu déférer à son sentiment. Il nous donne aussi le détail d'un empieme considérable que son pere guérit en ouvrant la poitrine avec le cautere. Je dois avouer, dit-il, qu'une telle guérison est au-dessus de mes forces. Je ne suis pas encore parvenu à un degré de science où je puisse me flatter d'en faire de pareilles. On ne peut lire ce traité sans admiration ; il rappelle celui d'Hippocrate. On doit convenir que les grands hommes sont ceux qui font le plus aisément l'aveu de leurs fautes : pourquoi faut-il que les esprits médiocres agissent différemment ?

XI. Siecle.

AVENZOAR.

Avenzoar ne ſut pas ſe garantir entiérement des préjugés & de la ſuperſtition de ſon ſiecle. Il croyoit que la lithotomie étoit une opération indécente, & qu'un homme qui avoit de la pudeur & de la religion ne devoit jamais l'entreprendre, non plus que celles qui ſe pratiquent ſur les parties génitales. Il les décrit cependant pour ſe conformer à l'uſage de ſes prédéceſſeurs.

Il avoit un goût décidé pour l'oſtéologie; il s'y livra d'une façon toute particuliere, & ſon traité des fractures & des luxations eſt une preuve non équivoque des progrès qu'il y fit. Ce Médecin ne ſe borna point à cette partie; il paroît qu'il avoit une connoiſſance aſſez exacte des autres, s'il eſt permis d'en juger par les réflexions anatomiques qu'il fait ſur la plevre, le médiaſtin & le péricarde. Il avoit eu occaſion d'obſerver une croute cartilagineuſe formée autour de ce ſac membraneux. Mr. Freind penſe qu'il veut déſigner par-là l'épaiſſiſſement d'une de ſes membranes. Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, on ſera toujours en droit d'en inférer qu'il avoit fait pluſieurs ouvertures de cadavres.

Nous finirons la vie d'Avenzoar en rapportant ce qu'Averroes en dit d'avantageux. Les éloges qu'il lui donne doivent paroître d'autant moins ſuſpects, que perſonne n'ignore qu'il ne les prodiguoit pas. Il l'appelle (*a*) l'admirable, le tréſor de toute ſcience, le plus habile Médecin qui ait paru depuis Galien, &c. &c.

Liber Theiſir Dahalmodana Vahaltabir.

Cujus eſt interpretatio.

Rectificatio medicationis & regimnis. Venet. 1496 & 1514, in-fol. *1551*, in-8°.

AVERRHOES.

Averrhoes ou Avenrhoes, nom corrompu d'Aben ou Aven Roſch, fils de Roch, Médecin Arabe, naquit à Cordoue en Eſpagne vers l'an 1140, d'une famille très illuſtre. Son aïeul & ſon pere avoient ſucceſſivement rempli la place de premier Juge dans le Royaume de Cordoue: deſtiné par état à leur

(*a*) In Collectaneis de re Med.

XI. Siecle.

succéder, il s'appliqua d'abord à l'étude des Loix, & y fit de grands progrès. Une science si séche & qui d'ailleurs prête si peu à l'imagination, dégouta bientôt notre Auteur: né avec un esprit vif & subtil, il lui falloit des objets qui lui en permissent le développement. La Médecine & la Philosophie furent ceux sur lesquels il s'arrêta. Aristote devint son Auteur chéri. Il avoit une grande vénération pour sa personne & pour ses écrits, qu'il a renrichis de commentaires où l'on voit le langage d'un enthousiaste. Il a publié ce commentaire l'année 1197. La matiere qu'il traite l'oblige quelquefois de discuter des points de Métaphysique. Ses ennemis profiterent de cette circonstance pour le peindre aux yeux du public comme un impie. Ils débiterent qu'il n'avoit aucun principe de religion; qu'il aimoit mieux que son ame fût avec les Philosophes qu'avec les Chrétiens: on poussa même la méchanceté jusqu'à lui faire dire que la religion des Chrétiens ne pouvoit pas exister à cause de ses mysteres; que celle des Juifs n'étoit faite que pour des enfans à cause de la multitude de ses préceptes, & que la religion Mahométane étoit une religion de pourceaux; il finissoit, ajoute-on, par s'écrier: *moriatur anima mea morte philosophorum.*

Baile (*a*) qui a recueilli les sentimens de divers Ecrivains, souvent sans s'embarrasser s'ils avoient dit vrai ou faux, lui attribue la plûpart des absurdités dont nous venons de parler. Il avance encore qu'Averrhoés a nié l'immortalité de l'ame & l'éternité des récompenses ou des châtimens que Dieu réserve à l'homme après sa mort, selon qu'il se sera bien ou mal comporté. Ce n'est ici qu'un tissu de fausses imputations, inventées par la jalousie & répandues par la méchanceté. Si l'on veut se donner la peine de consulter les ouvrages d'Averrhoés, on y verra qu'il n'a jamais soutenu des erreurs si condamnables. Qu'au contraire il assure (*b*) que l'ame est *immatérielle* & *immortelle.*

Après avoir justifié la croyance de notre Auteur,

(*a*) Voy. son Diction.
(*b*) Phisic. disp. 3.

XII. Siecle. AVERROHES.

essayons de blanchir sa conduite. Vander-Linden (a) trompé par Wolphangus Justus, qu'il suit trop aveuglément, dit qu'Averrhoés avoit empoisonné Avicenne, & qu'il en avoit été empoisonné à son tour. C'est une assertion fausse, & pour la réfuter il suffiroit de lui objecter qu'aucun autre Historien n'a fait mention de ce fait ; mais cette preuve n'est que négative, & nous en avons une autre sans réplique à lui opposer. Avicenne mourut en 1062, & Averrhoés ne vint au monde qu'en 1140, c'est-à-dire près d'un siecle après la mort du premier.

A de grandes connoissances Averrhoés joignoit les qualités qui forment le lien de la société ; il étoit complaisant & avoit le cœur noble & généreux. Tout le monde en convient, ce n'est pas la plus foible des preuves qu'on puisse rapporter en sa faveur. Le crime n'entre jamais dans une ame bien née. Averrhoés quitta sa patrie sur la fin de ses jours, & passa à Maroc où il mourut en 1217. Il laissa deux fils, Gilles de Rome dit les avoir vu à la Cour de l'Empereur Frédéric II.

Ce fut dans cette ville qu'il composa, à la priere de Mirama-Molin, son *Colliget*, qui n'est à peu de chose près qu'un précis de tout ce qui avoit été dit jusqu'à lui. Il est divisé en sept parties : dans la premiere on trouve son anatomie, c'est exactement la même que celle d'Avicenne, que nous croyons avoir assez fait connoître en faisant l'extrait de ses ouvrages ; on rencontre quelques questions Chirurgicales, & des remarques sur les ouvertures des vaisseaux & sur les fractures. Mais ces questions & ces remarques sont si mauvaises, que nous regarderions comme perdu le tems que nous emploierions à en donner à nos lecteurs une idée particuliere.

Il est le premier, au jugement de M. Freind, qui ait dit qu'on ne pouvoit avoir la petite vérole qu'une fois en la vie. La question a été admise dans toute son étendue pendant une longue suite de siecles ; plusieurs Médecins la révoquent en doute. Sa pratique n'a rien de neuf, il paroît même qu'il n'en a pas eu

(a) In scriptis Med.

beaucoup malgré la réputation qui lui acquirent ses écrits, & qui se soutint après sa mort dans toute l'Europe. XII. Siecle.

Collectaneorum de re medica sectiones tres, Lugduni 1587 *in-fol. Colliget Libri septem, Venetiis* 1496, 1552 *in-fol. Lugduni* 1631 *in-8°.* ALBUCASIS.

Albucasis, connu aussi sous le nom d'Albuchasa, Buchasis, Alsaharavius, &c. étoit un Médecin Arabe; on ignore en quel tems il a vécu. L'opinion commune est qu'il existoit vers l'an 1085, du temps de l'Empereur Henri IV (*a*). Il y a cependant de très bonnes raisons qui font présumer qu'il n'est pas si ancien; car en parlant des plaies il donne la description des fleches dont se servent les Turcs, qui n'ont commencé à être connus que vers le milieu du douzieme siecle. Il resta dans l'oubli jusqu'au commencement du seizieme, que le Pere Riccius en fit une assez mauvaise traduction. Ce Traducteur en est enthousiasmé, il en fait l'éloge le plus pompeux; *Albucasis*, nous dit-il, *a su se rendre clair sans être long, & je le regarde comme le premier Médecin qui ait paru après Hippocrate & Galien.* On est en effet obligé de convenir qu'il regne dans l'ouvrage d'Albucasis beaucoup d'ordre & d'économie; & quoiqu'il ait emprunté des Grecs bien des choses, la Chirurgie lui est redevable de plusieurs découvertes: elle étoit presque éteinte lorsqu'il parut. N'en cherchons la cause que dans le préjugé qui avoit attaché une espece de deshonneur à l'exercice de cet art. Albucasis eut le courage de le combattre, ses efforts ne furent point infructueux, & il a la gloire d'avoir remis la Chirurgie en vigueur. Comme c'est dans ses écrits, que la plûpart des modernes, & principalement les Ecrivains du seizieme siecle ont puisé, nous allons le faire connoître plus particulierement.

Sa Chirugie est divisée en trois Livres; dans le premier, il parle des cauteres; dans le second, il traite des autres maladies Chirurgicales, à l'exception des luxations qui sont renfermées dans le troisieme.

Albucasis regardoit le cautere actuel comme un

(*a*) Morcri, article, Albucasis.

XII. Siecle. remede merveilleux ; c'est sans doute d'après ce qu'en dit Hippocrate qu'il en avoit conçu une idée si avan-

ALBUCASIS. tageuse. Il rapporte plus de quarante affections où il est applicable ; & dans lesquelles il s'en est servi lui-même. Il n'est pas douteux que le cautere actuel n'opere des effets surprenans dans certains cas ; les observations des modernes (*a*) en font une preuve incontestable , & l'on a depuis écrit de très bons livres sur cette matiere ; mais ce remede est douloureux & effrayant ; il est peu de personnes qui aient le courage de s'y soumettre , & on ne doit le tenter qu'après avoir inutilement essayé tous les autres. Albucasis paroît s'en être servi trop fréquemment & avec trop peu de circonspection ; mais les modernes ont donné dans un excès contraire en le proscrivant de la pratique Chirurgicale ; c'est ainsi que les hommes ne savent jamais garder un juste milieu. Les uns amateurs de leurs productions méprisent tout ce qui ne vient point d'eux , les autres par le même principe tiennent la même conduite , & tous retardent ainsi les progrès des sciences.

L'emploi de ce topique demande une main exercée & habile , un homme versé dans l'Anatomie , & qui connoisse le trajet des veines & des nerfs , la texture du tissu cellulaire , ses replis , ses cloisons , &c : Sans ces connoissances le malade court un grand danger. Notre Auteur en rapporte un exemple funeste (*b*).

Il est un des premiers qui ait parlé de la maniere de guérir les hernies par la cautérisation ; il y a des précautions particulieres à prendre , qu'il indique dans le plus grand détail. Le bouton dont on se sert doit varier à raison de l'âge du sujet ; cette opération n'est même utile , selon lui , qu'autant qu'on brûle jusqu'à l'os (*c*). Nous ne concevons pas comment une telle méthode est praticable , il n'est pas possible de parvenir à l'os sans blesser des parties essentielles ,

(*a*) Prosper Alpin , de Med. ægyptiorum. Pouteau. Mélange de Chirurgie. Tissu muqueux de M. de Bordeu.

(*b*) Lib. 1. cap. 42.

(*c*) Et scias quod quando tu non consequeris cum cauterio os , non confert operatio tua.

où

ou qui du moins influent infiniment sur l'économie animale. XII. Siecle.

Il distingue deux especes d'abcès au foie, celui qui a son siege dans le parenchyme (*a*) de ce viscere, & celui qui est logé entre les deux lames de la membrane qui le recouvre, chacun a ses signes caracteristiques. Le premier se connoît par une douleur sourde & pesante, au lieu qu'elle est aiguë dans le second. Ce n'est que dans celui-ci qu'Albucasis permet d'employer le cautere dont il ne dissimule pas les dangers. En effet pour que cette opération puisse réussir, il faut qu'il y ait une adhérence du foie avec le péritoine, autrement on expose le malade à une mort certaine par l'effusion du pus dans le bas-ventre. ALBUCASIS.

Quelques Auteurs ont avancé que jusqu'à Ambroise Paré on ne s'étoit servi que du cautere actuel pour arrêter les hémorrhagies de l'artere, & que ce grand Chirurgien effrayé de la cruauté & de l'incertitude de cette méthode, inventa la ligature : on a tort de lui attribuer la gloire de cette découverte, il n'en est point l'Auteur (*b*). Il y avoit du tems d'Albucasis quatre moyens connus d'arrêter l'écoulement du sang arteriel, on les employoit avec un succès égal : le premier étoit la cautérisation ; le second la section entiere du vaisseau ouvert, dont les extrêmités en se retirant diminuent le diametre ; le troisieme étoit la ligature, *ligetur* (*arteria*) *cum filo ligatione forti* (*c*), & le quatrieme enfin l'application des médicaments astringens. Albucasis semble même avoir connu le caillot de sang qui se formant à l'ouverture de l'artere en fait cesser l'hémorrhagie, & dont M. Petit, parmi les modernes, a le premier démontré l'existence ; nous allons rapporter le texte afin de mettre le lecteur à portée d'en juger. *Arctè quamprimum digitis suis comprimat arteriæ orificium, & constringat*

(*a*) Voyez Erasistrate, sur le mot parenchyme, & sur les opérations qu'il pratiquoit au foie, &c.

(*b*) Tout au plus lui laissons nous l'honneur d'avoir proposé le premier une éguille, pour faire plus commodément l'opération.

(*c*) Lib. 1. cap. 57.

eam valdè donec obsessus sit sanguis, & digitus non removeatur, effundatque celeriter aquam maxime frigidam, donec congeletur & ingrossetur sanguis (a).

XII. Siecle.

ALBUCASIS.

Notre Auteur est le premier qui ait rejetté l'incision à la peau du crâne dans le traitement de l'hydrocephale, soit externe, soit interne; avant lui on la pratiquoit beaucoup, & il paroît à ne consulter que la théorie, qu'elle est très bien indiquée; mais l'expérience a fait voir qu'elle ne réussissoit presque jamais, & c'est vraisemblablement le mauvais succès qui a fait embrasser à Albucasis un sentiment opposé. Quant aux autres tumeurs qui attaquent le cuir chevelu, il est d'avis qu'on les ouvre avec le fer, sur-tout si elles sont enkistées, évitant toutefois les nerfs & les arteres de peur de l'hémorrhagie qu'il redoutoit beaucoup. Cette crainte ne seroit pas des mieux fondées aujourd'hui que nous savons par l'Anatomie qu'il n'y passe pas de gros tronc de nerfs, ni d'artere bien considérable, & que d'ailleurs les os du crâne offrent un point d'appui assuré.

On sait que les amygdales sont sujettes à suppurer, & à devenir squirrheuses. Albucasis décrit, d'après Paul, la maniere de les ouvrir & de les extirper. Nous ne pensons pas qu'il soit prudent d'entreprendre cette derniere opération, malgré le témoignage de quelques Auteurs respectables, qui disent l'avoir faite avec succès. L'incision même qu'on pratique dans le cas de suppuration n'est pas sans danger, comme on l'a malheureusement éprouvé.

Albucasis s'étend plus que ses prédécesseurs sur le bronchocele ou le goêtre. Il observe d'abord que cette affection est plus ordinaire aux femmes qu'aux hommes; cette remarque est juste, on a eu occasion de la vérifier. Ensuite il divise le goêtre en naturel & accidentel. Le naturel selon lui est incurable, & l'accidentel ne doit être opéré que lorsque la tumeur est molle, petite, & renfermée dans un kiste particulier.

A l'article où il traite du panaris, il veut qu'on ampute la phalange dès que l'os est affecté; celle qui

(a) Loco sup. citat.

lui succéde est, dit-il charnue, quelquefois l'os & l'ongle se régénerent.

Il met une différence entre le sinus & la fistule, mais non pas telle que nous l'entendons; il appelle sinus un abcès où il n'y a ni nerf, ni ligament, ni vaisseau d'intéressé; si au contraire quelqu'une de ces parties se trouve lésée, il l'appelle fistule.

Il avoit très bien vu que les abcès demandent un traitement différent, selon leur situation & la nature de l'humeur qui les produit: il en est (c'est toujours Albucasis qui parle) qu'il faut ouvrir sans attendre leur maturité; tels sont ceux qui viennent près des articulations, le pus pourroit corroder les ligamens.

Lorsqu'un abscès est considérable, il faut bien se garder, selon notre Auteur, d'en évacuer le pus tout-à-la-fois. Cette évacuation ne doit se faire que successivement, sur-tout si le sujet est foible, sans cette précaution on s'exposeroit à voir périr le malade dans l'opération.

Lorsqu'un corps étranger s'est arrêté dans le gosier, s'il n'est point hors de la portée de la main ou des instruments, rien n'est plus aisé que de l'ôter; mais s'il est engagé bien avant, Albucasis propose de faire vomir le malade avant que la digestion soit faite, ou de lui faire avaler une tranche de racine de navet, de laitue, un morceau de pain sec, ou enfin une éponge attachée à un fil; ce dernier moyen est très ingénieux. Il a inventé un instrument qu'on trouvera gravé dans ses ouvrages.

Il est le premier qui, dans l'extraction du polype, ait fait usage du crochet avec lequel il veut qu'on l'amene au-dehors; s'il survenoit une hémorrhagie après l'opération, il conseille de renifler de l'oxicrat.

Notre Auteur n'a point négligé les accouchemens: on trouve dans sa Chirurgie des préceptes importans touchant la pratique de cet Art. Lorsque le fœtus est mort, il pense que pour en procurer la sortie, il faut d'abord administrer à la femme les remedes propres à cet effet; mais lorsqu'ils ne suffisent pas, l'Accoucheur après avoir ramolli l'orifice externe de la matrice y portera la main, armée d'un crochet qu'il enfoncera dans les orbites, dans la bouche, ou sous le

XII. Siecle.

ALBUCASIS.

menton du fœtus (*a*), s'il se présente par la tête. Il arrive quelquefois que l'enfant est hydrocephale, le volume de sa tête s'oppose à sa sortie, dans ce cas on y pratiquera une incision pour faire écouler l'eau ; si malgré cela elle est encore trop grosse, il faut la dépecer.

Lorsque le placenta ne sort pas de lui-même, il ne connoît rien de meilleur que l'éternuement : si ce moyen est infructueux il recommande d'exposer la matrice à la vapeur des herbes aromatiques, & de faire tousser en même-tems : le placenta ne résiste point à cette manœuvre, on le voit venir tout de suite. Avant que de finir cet article, nous ne saurions nous empêcher de rapporter ici une observation peu commune dont parle Albucasis : il s'agit d'une femme qui croyoit avoir perdu son fruit, & qui devint enceinte pour la seconde fois. Ce second enfant subit le même sort que le premier, & ils resterent tous les deux dans la matrice. Peu de tems après on vit paroître un abcès à l'ombilic, par lequel il sortit du pus & des os. Cet événement auquel Albucasis ne s'attendoit pas l'étonna ; cependant après une mûre réflexion, il se convainquit que ces ossements appartenoient aux fœtus, il en tira encore plusieurs autres, & la femme guérit très bien ; elle vécut même plusieurs années, mais l'abcès resta fistuleux, & il en découloit continuellement une humeur lymphatique. Cette observation est aussi intéressante que celle de M. Littre : nous en rendrons compte par la suite.

Dans le cinquante-septieme chapitre, il traite de la circoncision comme d'une opération nouvelle lui appartenante en propre, & dont personne n'avoit parlé avant lui. Il avoit oublié sans doute la description élégante que Paul nous en a laissée, & ce que Celse en dit lui-même à l'article du phimosis.

La Religion lui défendoit de faire la castration, c'est pourquoi il eut pu se dispenser d'en faire mention ; mais comme il est essentiel que le Médecin la connoisse pour répondre aux questions qu'on lui fait, & que d'ailleurs on la pratiquoit sur la plûpart des ani-

(*a*) Celse a déja proposé l'usage des crochets pour extraire l'enfant.

maux, il a cru devoir la décrire : ce qu'il en dit les regarde entierement, & ne peut avoir aucune application à l'homme. XII. Siecle. ALBUCASIS.

Albucaſis étoit déſintéreſſé : ſes vues ſe dirigeoient toutes vers le bien public, & on lui doit cette juſtice qu'il n'a exercé la Chirurgie que pour ſe rendre utile. Il conſeille à ceux qui entrent dans la même carriere de ne ſe laiſſer jamais conduire par l'avidité du gain. Leçon noble, mais qu'on n'a preſque plus la force de ſuivre.

Albucaſis eſt le ſeul de tous les Anciens qui ait décrit & enſeigné l'uſage des inſtrumens qui conviennent à chaque opération ; il exigeoit qu'un Chirurgien fût inſtruit de l'Anatomie, ce qui prouve inconteſtablement qu'il ne l'ignoroit pas. Douglas (*a*) lui attribue quelques planches anatomiques ; nous croyons que ces planches ſont moins anciennes, la preuve en eſt qu'elles ne ſe trouvent point dans l'édition de Veniſe de 1520, qui a pour titre :

Methodus medendi certa, clara & brevis, pleraque quæ ad partes omnes, præcipuè quæ ad Chirurgiam requiruntur, Libris tribus exponens, cum inſtrumentis ad omnes fere morbos utiliter depictis. Venetiis, 1520 *in-fol. Argentorati* 1532 *in-fol. Baſileæ* 1541 *in-fol.*

CHAPITRE XII.

ETAT DE LA CHIRURGIE ET DE L'ANATOMIE depuis les Arabes juſqu'au regne de Saint Louis.

LA Chirurgie avoit fait quelques progrès ſous les Arabes. Leurs ſucceſſeurs, loin de profiter de ces découvertes, la laiſſerent tomber dans un état de langueur. Elle devint le partage des Eccléſiaſtiques qui en étoient les ſeuls dépoſitaires. Obligés par état de s'interdire toute effuſion de ſang dont l'E-

(*a*) Bibliograph. Anat.

glise a horreur (a), la méthode de traiter les maladies extérieures fut très informe ; l'art se trouva réduit à la simple application des topiques. Les opérations chirurgicales étoient abandonnées à des Chirurgiens sans lettres, & qui, pour le malheur du public, étoient partagés en cinq sectes (b) ; la premiere faisoit suppurer toutes sortes de plaies indistinctement ; la seconde ne se proposoit que de les dessécher par le moyen des toniques ; la troisieme tenoit un milieu entre les deux premieres, ne vouloit ni suppuration ni exsiccation, & n'usoit conséquemment que des topiques les plus doux ; quelques-uns se contentoient d'employer les huiles, la laine, &c. Secours bien foibles contre des maux qui ne cedent qu'au tranchant du fer. Enfin la cinquieme secte se bornoit à former des vœux impuissans pour la guérison des malades. Ces diverses sectes défigurerent la Chirurgie pendant long-temps. Guillaume de Salicet fut un des premiers qui osa secouer le joug du préjugé & de l'ignorance ; quoiqu'Ecclésiastique, il ne craignit pas de répandre le sang : il semble en effet, comme le remarque Mr. Louis (c), que celui qu'on verse pour la conservation des citoyens, ne devroit pas être compris dans l'anathême lancé par l'Eglise.

L'Italie a la gloire d'avoir vu renaître dans son sein l'Anatomie comme les autres sciences. Frédéric II, Roi de Sicile, en est, selon Mr. de Haller, le premier restaurateur. Il rendit une Loi qui défendoit à toute personne d'exercer la Chirurgie sans au préalable avoir pris des connoissances suffisantes en Anatomie. Convaincu de son utilité, ce Prince, à la sollicitation de Martianus son premier Médecin, créa une chaire où elle devoit être démontrée tous les cinq ans. Ce nouvel établissement fit beaucoup de bruit ; on s'y rendoit en foule de toutes parts ; les Chirurgiens & les Médecins eux-mêmes ne rougissoient pas de venir se confondre parmi la multitude pour assister aux démonstrations. Cet exemple

(a) Cette défense fut faite au Concile de Tours tenu en 1163.
(b) Guy de Chauliac, pag. 11 & suiv.
(c) Hist. de l'Acad. de Chirurgie, Tom. IV. in 4°.

réveilla l'emulation ; quelque temps après on vit s'élever à Bologne une semblable école qui n'acquit pas moins de célébrité. Ottus, Aggérius, Lustrutahus & Armundus de Guassa furent ceux qui y professerent d'abord l'Anatomie. Le nombre des auditeurs devint bientôt considérable. Le même zele se sourenoit ; mais le zele ne suffit pas ; ces écoles ne produisirent point les effets qu'on devoit raisonnablement en attendre. L'Anatomie ne fit aucun progrès : ce n'est qu'au commencement du quizieme siecle que ses progrès devinrent sensibles. L'ouvrage de Mundinus, publié long-temps après la mort de cet Anatomiste, est en quelque façon l'époque du succès avec lequel on s'y livra.

Eros étoit un Médecin de Salerne (a) : quoique le temps auquel il a existé soit équivoque, il y a cependant lieu de croire qu'il vivoit au commencement du onzieme siecle (b). XI. Siecle. Eros.

Son livre sur les maladies des femmes se ressent beaucoup de la barbarie du temps auquel il a été composé ; cependant on y trouve éparses quelques observations qui en rendent la lecture supportable. De ce nombre sont les polypes de l'utérus qu'il a vus & traités plusieurs fois.

Cet Auteur parle d'une méthode singuliere qu'il employa dans l'extraction de la pierre. L'envie de

(a) Le College de Salerne est le premier de cette espece qui ait existé en Europe ; Charlemagne le fonda en 802. Quelque-tems après sa fondation ce Collége publia un Livre intitulé, l'Ecole de Salerne, dédié au Duc Robert, fils de Guillaume le Conquérant, Roi d'Angleterre, qui au retour des Croisades s'arrêta quelque-tems dans le Royaume de Naples pour se faire traiter d'une fistule qu'il avoit au bras. Ce Livre n'est qu'une compilation, on y trouve différens préceptes touchant la conservation de la santé ; il paroît même que le but des Auteurs n'avoit été que d'en faire un Traité d'higyene, & que c'est par égard pour Robert qu'on y inséra la cure de la fistule ; pour laquelle les Médecins lui avoient conseillé la section, comme l'unique moyen de s'en guérir.

(b) Il est aisé de sentir quelle est la raison qui nous a empêché de le mettre à la place que la Chronologie eut exigé ; il n'étoit point Arabe, & son nom eut été déplacé parmi les Médecins de cette nation, à l'histoire desquels ont peut s'être apperçu que nous avons consacré un chapitre particulier.

XI. Siecle.

EROS.

se singulariser peut seule la lui avoir suggérée ; mais il n'a pas lieu de s'applaudir de son invention ; elle périt avec son Auteur ; aucun de ses contemporains, que nous sachions, n'en a fait mention. Son insuffisance & sa malpropreté sont sans doute la cause qu'elle est tombée dans l'oubli. Après avoir ouvert la vessie par la méthode de Celse, il n'y portoit aucun instrument pour en tirer le calcul ; il tâchoit de le faire sortir par le moyen de la suction, & il dit que ce procédé lui a réussi.

Son livre *de passionibus mulierum*, est imprimé à Venise en 1555, in-8°.

Il cite dans son ouvrage un certain Géraldus, sous lequel il avoit étudié, & un Théodoricus, autre que celui dont nous parlerons bientôt. Ces deux Chirurgiens ne sont connus que par lui, du moins leurs écrits se sont-ils égarés.

GARIO PONTUS.

Gario Pontus étoit Africain ; il florissoit vers le milieu du onzieme siecle ; & s'il faut en croire Pierre Damien, il mourut l'an 1072. Les Ecrivans lui ont donné différens noms ; les uns l'appellent *Varmi Potus*, *Varim Potus* ; d'autres, *Gari Potus*, *Garim Potus*, *Gan Potus*, &c. Il étoit du nombre des Médecins qui composoient l'école de Salerne ; il a écrit huit livres sur les maladies internes, parmi lesquelles il y a quelques morceaux de Chirurgie.

Les maladies des voies urinaires y sont traitées au long ; les signes du calcul de la vessie & des reins, assez exactement décrits ; mais persuadé que les remedes internes doivent suffire, il ne dit pas un mot des moyens de tirer la pierre. Les lavemens, les relâchans, les huileux, les bains de vapeurs sont les remedes dont il se sert lorsque les douleurs sont aiguës ; hors du paroxisme, il fait user des lithontriptiques.

Il croit que le premier rudiment du calcul est toujours dans les reins, d'où il est entraîné par les urines dans la vessie & dans l'uretre : il arrive, dit-il, qu'il s'arrête quelquefois dans ce canal ; on y en a trouvé, & l'on a déduit la conséquence assez mauvaise, qu'il s'y étoit formé.

Il parle d'une maladie qu'il appelle *scabies vesicæ*,

dont la description est très approchante de celle que Mr. Lieutaud appelle *fluxion catharrale à la vessie*. XI. Siecle.

Dans le chapitre de l'hydropisie, il passe très légérement sur la paracenthese; l'exercice de la lutte lui paroît à tous égards préférable. GARIO PONTUS.

Gario Pontus distingue la gangrene du sphacele, & donne les signes qui caractérisent chacun de ces états: lorsque le sphacele est décidé, il regarde l'amputation comme indispensable: c'est peut-être le seul cas où il conseille les instrumens sans restriction; mais si la partie conserve encore un peu de sentiment, il recommande les scarifications profondes ou légeres, suivant le progrès du mal, qu'il fait suivre d'un cataplasme composé de la semence d'orobe, le vinaigre & le miel, auquel on ajoute quelques grains de sel quand le membre est abreuvé d'humidités abondantes.

Les parotides qu'on observe dans le cours des fievres n'exigent pas, selon notre Auteur, un traitement différent de celles qui viennent dans l'état de santé: il a cru en cela devoir s'écarter de la route qu'avoient tenue les anciens. Le raisonnement l'a égaré; il s'étoit imaginé que la cause des parotides étoit toujours la même (*a*), & que par une suite nécessaire, le traitement ne devoit pas varier.

De morborum caussis, accidentibus & curationibus, libri octo. Basileæ 1531, in-4°. *1536*, in-8°. *Lugduni, 1516, 1526*, in-4°.

Constantinus vivoit au commencement du douzieme siecle, quoiqu'il y ait des Auteurs qui l'aient placé en 1140. Il étoit natif de Carthage & membre du College de Salerne. Il quitta sa patrie de bonne heure pour passer en Orient. Babilonne fut la Ville principale où il se fixa. Pendant le long séjour qu'il y fit, il s'appliqua avec ardeur aux langues orientales, & parvint à un degré de perfection auquel il n'est guere permis à un étranger d'aspirer. Les Sciences & sur-tout la Médecine qui étoit le premier motif de son voyage, ne souffrirent point de cette application; il la cultiva avec soin & s'y XII. Siecle. CONSTANTINUS.

(*a*) Nos autem communes quoque impetus communi curatione curabimus, Lib. 8, cap. 3.

XII. Siecle. CONSTANTINUS.

rendit habile. Constantin revint ensuite à Carthage dans le dessein d'y jouir des fruits de son travail ; mais il fut forcé de la quitter : ses lumieres lui avoient attiré des ennemis qui avoient résolu de le faire périr. Il prévint l'exécution de leur complot en s'embarquant dans un navire qui faisoit voile pour la Sicile. La crainte qu'il avoit d'être reconnu lui fit prendre l'habit de mandiant jusqu'à ce que le frere du Roi de Babilone, qui étoit pour lors à Salerne, l'eût recommandé à Robert, Duc de Normandie. Ce Prince lui accorda sa protection, & le fit son Secrétaire. Léon d'Ostie désavoue ce fait ; il avance que Constantin préféra la solitude à la faveur du Duc, & entra dans l'Ordre de Saint Benoît, au Monastere de Sainte Agate d'Aversa, d'où quelques Auteurs disent qu'il fut tiré pour être fait Pape sous le nom de Victor III.

Malgré le sentiment de quelques Auteurs, on ne sauroit refuser à Constantinus quelques notions anatomiques.

Le goût, dit-il, est répandu dans toute la bouche ; mais la langue en est le principal organe, à raison de la chair ténue & spongieuse dont elle est composée, & de l'humeur légere qui se mêlant avec les alimens que nous prenons, attire vers la langue les différentes saveurs : l'Auteur en compte huit especes.

Il a connu le vrai usage de la luette. La maniere dont il s'explique n'est point équivoque ; elle sert, dit-il, à diriger les alimens vers l'œsophage ; sans elle la déglutition ne se feroit pas.

La structure anatomique de la trachée artere ne lui étoit pas inconnue ; il savoit que les anneaux cartilagineux qui entrent dans sa composition, sont tronqués postérieurement, & que ce vuide est rempli par une membrane charnue & tendineuse.

Il est très difficile de pouvoir déterminer la véritable situation du cœur ; cet objet a long-temps occupé les Anatomistes les plus célebres ; l'idée que s'en étoit formé Constantin, étoit assez conforme à ce que l'ouverture des cadavres a démontré depuis. Le cœur, dit-il, est placé obliquement ; il est large

à sa base, & se termine en pointe; c'est le plus essentiel des organes, la source de la chaleur naturelle; il en possede plus que les autres parties, puisque c'est lui qui la leur distribue. Les arteres sont les instrumens de cette distribution; leur conformation extérieure est toujours la même; mais leur rexture varie. Constantin croit avoir remarqué qu'elles sont composées de deux pannicules ou membranes. Il dit formellement qu'elles sont revêtues à leur intérieur d'une tunique villeuse, *earum interiora per latitudinem sunt villosa* (*a*). Leur substance est très flexible; cette flexibilité, ajoute notre Auteur, étoit nécessaire pour l'exécution du mouvement de sistole & de diastole. Il pense que les arteres ont leur origine dans le ventricule gauche du cœur. On en voit, dit-il, sortir deux d'une grandeur inégale; la plus petite est destinée à porter le sang dans le poumon, & l'air qu'il lui faut pour le rafraîchir; dès qu'elle est parvenue dans ce viscere, elle s'y distribue uniformément. La seconde est beaucoup plus considérable; elle monte en sortant du cœur, & se divise en deux branches, dont l'une va à la cavité droite du cœur, & l'autre se subdivise en deux rameaux; le supérieur est couché le long du col à côté de la trachée artere, & entre dans le crâne pour former avec son semblable ce que nous appellons aujourd'hui la feuille de figuier (*b*). Le rameau inférieur est le plus considérable & va se distribuer aux parties inférieures.

Les enveloppes extérieures du corps sont minces, mais serrées. Cette structure (c'est toujours Constantin qui parle) leur étoit nécessaire pour remplir leurs fonctions, c'est-à-dire, pour défendre des agens extérieurs les parties qu'elles recouvrent: leur nombre n'est pas le même par-tout; il varie dans différens endroits.

La peau est l'organe du tact; mais il est plus vif dans certaines parties que dans d'autres. Les hommes

(*a*) De arteriis, cap. 13.

(*b*) Quæ absconsæ, se commiscentes & in ascensu cranei concavitatem subeúntes multiformiter dividuntur, & junctæ sicut rectæ efficiuntur super cerebrum se dilatantes, pag. 42.

XII. Siecle. CONSTANTINUS.

ont à la verge, mais principalement au gland, un sentiment exquis ; le siege de cette sensibilité chez les femme se trouve aux environs de la vulve ; elles ont deux testicules placés dans la région lombaire, qui, unis à la matrice par deux prolongemens particuliers, y versent la semence dans l'acte vénérien ; si elle se rencontre avec celle du mâle avant d'être refroidie, elles s'unissent ensemble, & de cette union il en résulte un fœtus qui est mâle si la rencontre des deux semences s'est faite dans la trompe droite, & femelle si le mélange s'est fait dans la trompe gauche. Notre Auteur est persuadé que les planettes influent sur la semence du mâle, & conséquemment sur l'enfant.

Le traité qu'il nous a laissé sur le coït est des plus curieux. Il examine d'abord la nature de la semence, son origine, les altérations qu'y apportent les divers tempéramens, la cause des pollutions nocturnes. De-là il passe au temps propre pour le coït. L'examen de cette question l'oblige de descendre dans quelques détails. Il en discute ensuite les avantages & les inconvéniens, relativement à la constitution des sujets qui en usent.

Constantin tâche de donner raison de la longue vie des Eunuques & de leur regard effaré ; il croit en avoir trouvé la cause dans le défaut d'expulsion de la liqueur séminale.

L'excès des plaisirs de l'amour entraîne avec lui des accidens funestes. Notre Auteur les parcourt rapidement pour revenir à son sujet. Il parle des alimens spermatopées, & de ceux qui diminuent la quantité de cette humeur. Son livre est terminé par l'exposition des médicamens & des topiques propres à réveiller le sentiment du plaisir. Ce tableau succint suffira sans doute pour justifier le jugement que nous en avons porté.

La Chirurgie de Constantin est fort peu étendue. Il a cru devoir commencer par une opération dont tout le monde se mêle, qui néanmoins exige une main exercée, & dont les effets, lorsqu'elle est mal faite, peuvent être très fâcheux ; je parle de la saignée. Les précautions que l'on doit prendre lors-

XII. Siecle.

CONSTANTINUS.

qu'on veut saigner, y sont assez bien présentées. Il faut que la chambre soit claire, que la lancette ne soit point rouillée, qu'elle soit au contraire luisante & bien affilée, ni longue ni courte, ni trop forte ni trop foible ; elle doit tenir un juste milieu entre ces extrêmes. Avant de piquer la veine, le Phlébotomiste s'assurera de la situation du nerf & du tendon ; l'embonpoint les empêche quelquefois d'être sensibles à la vue. L'ouverture de la basilique ne lui paroît pas exempte de danger ; il veut qu'on ne saigne de cette veine que le plus rarement possible. Si le vaisseau est apparent, il recommande de faire l'incision transversale ; dans le cas opposé, on la fera longitudinalement. Le bandage sera plus serré dans un sujet potelé que lorsqu'il est maigre.

La saignée du pied ne se pratiquoit point comme aujourd'hui ; on se contentoit d'appliquer une forte ligature quatre doigts au-dessus de la malléole. Le pied n'étoit mis dans l'eau que lorsque l'épaississement du sang s'opposoit à sa sortie, & on oignoit même auparavant la plaie avec l'huile.

Constantin fait monter à trente-trois le nombre des veines qu'on ouvroit de son temps ; il y en avoit douze au bras, treize à la tête ou au col, & huit aux extrêmités inférieures.

L'anévrisme faux est malheureusement une suite trop ordinaire de la saignée. Notre Auteur en traite dans un chapitre particulier. Il donne les signes qui le font connoître au Chirurgien, & le moyen de le guérir. La méthode qu'il décrit est exactement la même que celle qu'on suivoit avant la découverte de l'agaric.

Les éditions des ouvrages de Constantin que nous avons consultées, ont été faites à Basle en 1536 sous ce titre :

Summi in omni Philosophia viri Constantini Africani Medici operum reliqua hactenus desiderata, &c.

Il paroît par cet exposé même, que ces éditions ne sont point complettes ; en effet, il y manque un petit traité *de natura humana* que nous avons trouvé à la bibliotheque du Roi, imprimé à la suite des ouvrages d'Albucasis.

XIII. Siecle.
ROGERIUS.

On ignore le lieu où Roger prit naissance ; les uns veulent qu'il soit de Parme ; d'autres prétendent que Salerne est sa patrie. Son âge n'est pas moins incertain ; toutefois il est vraisemblable qu'il vécut quelque temps après Albucasis, chez lequel il a puisé presque tout ce qu'il y a de bon dans ses ouvrages, sans daigner le citer.

Sa Chirurgie est divisée en quatre livres, dont le premier contient les maladies de la tête ; le second, celles du col ; dans le troisieme il traite des maladies des extrêmités supérieures, de la poitrine & du bas ventre ; le quatrieme enfin renferme la description des accidens auxquels les extrêmités inférieures sont sujettes ; on y trouve aussi quelque chose sur le cautere, la lépre & la convulsion.

Roger débute par les lésions du crâne ; il exige une grande circonspection dans le traitement. S'il est des cas où les apparences peuvent induire en erreur, c'est ici principalement qu'il faut craindre la méprise. Notre Auteur l'a bien senti ; aussi recommande-t-il de se défier d'une plaie de tête, quelque légere qu'elle soit. Les notions qu'on avoit de son temps sur les fractures du crâne, lui avoient paru insuffisantes dans bien des circonstances ; il s'appliqua à les étendre ; & nous ne craindrions pas d'assurer qu'il eût été bien plus loin que ses prédécesseurs sur cet objet, si l'expérience avoit confirmé ce qu'il avance. Il s'est persuadé avoir trouvé des signes certains de la lésion de chacune des meninges. Ceux de la dure-mere sont différens de ceux de la pie-mere ; il les propose avec une candeur qui le met à l'abri d'être soupçonné d'imposture, mais qui ne l'exempte pas du reproche d'avoir mal observé : heureux si c'étoit-là le seul qu'on pût faire à la plupart des modernes ; notre art en seroit bien plus certain.

Le moyen qu'il donne pour s'assurer des fissures du crâne, n'a certainement jamais été puisé dans l'observation, & ne peut même partir que d'un homme qui n'a aucune teinture d'Anatomie. Il veut que le blessé se ferme la bouche & les narines, & qu'il resserre ensuite fortement sa poitrine, comme s'il vouloit en chasser l'air qu'elle contient. Si on

voit, dit-il, sortir quelque chose par la plaie, c'est une marque qu'il y a fracture.

Les plaies faites par des fleches penniformes, (barbatæ) demandent des attentions particulieres. Il faut bien se garder de les tirer comme les fleches ordinaires ; il est bien aisé de concevoir que les barbes en s'insinuant dans le tissu des parties, causeroient un délabrement qu'il seroit difficile de réparer. Roger conseille d'introduire un instrument qu'il appelle *forceps*, à l'aide duquel on couchera les barbes le long de la tige : mais si les symptomes ou la situation de la plaie ne permettent point l'usage de ce moyen, il veut qu'on introduise la fleche dans une canule de fer ou d'airain, qu'on poussera jusqu'au fonds de la plaie. Cette invention est ingénieuse, & Marchettis en fit dans la suite la plus heureuse application.

La définition de la fistule est exacte & absolument la même que celle des modernes. Il en admet de trois especes ; la fistule simple, celle qui est compliquée de carie, & celle où les nerfs sont affectés ; chaque espece a des signes propres que l'Auteur rapporte.

Il distingue pareillement trois sortes d'esquinancies : la vraie ; elle est essentiellement mortelle ; elle est située entre l'œsophage & la trachée artere : les deux autres especes sont beaucoup moins dangereuses ; il n'en détermine pas le siege.

Dans les plaies pénétrantes de la poitrine, il n'est pas rare de voir le poumon sortir par l'ouverture extérieure. Dans ce cas notre Auteur n'est pas d'avis qu'on agrandisse la plaie, de peur de le blesser ; il se contente d'ordonner au Chirurgien de retirer la peau, tant supérieurement qu'inférieurement, & de mettre ensuite brusquement le malade sur son séant. Ce mouvement subit, nous dit-il, suffit pour le faire rentrer.

Il regardoit les plaies du cœur, du poumon, du foie, de l'estomac & du diaphragme comme absolument mortelles, & il ne conseille pas au Chirurgien de s'en charger ; il commettroit évidemment

XIII. Siecle. ſa réputation, parcequ'on ne manqueroit pas de lui imputer la mort du ſujet.

ROGERIUS. Le vin, le miel, & les relâchans étoient les ſeuls remedes que Roger employoit dans le traitement des plaies. Cependant nous ne ſaurions ſouſcrire au jugement de quelques Auteurs qui prétendent que ſa Chirurgie eſt purement *médicamenteuſe*. Roger en faiſoit à la vérité un uſage très étendu : mais, comme nous avons dit plus haut qu'il avoit copié Albucaſis, il admet les inſtrumens dans le cas où celui-ci s'en ſert.

On trouve la Chirurgie de Roger dans un recueil des ouvrages de divers Chirurgiens, imprimé à Veniſe en 1546, ſous ce titre: *Ars Chirurgica Guidonis Cauliaci, Medici, &c.*

ROLLAND. Rolland naquit à Parme; il floriſſoit à peu près dans le même temps que Roger; il lui a néanmoins ſurvécu, puiſqu'il l'a copié preſqu'en entier.

La Chirurgie que nous avons de lui eſt faite ſur le plan de celle de Roger; elle eſt diviſée en quatre livres; le nombre des chapitres eſt à-peu-près le même, ou ſi on y obſerve quelque différence, c'eſt parceque Rolland comprend ſous un ſeul chapitre différentes matieres que Roger a jugé à propos de traiter ſéparément. Il n'eſt pas rare de trouver dans cet ouvrage des phraſes entieres tranſcrites avec une exactitude ſcrupuleuſe; & ſi quelquefois les mots ſont changés, l'idée eſt toujours la même, mais habillée différemment: il ne faudroit cependant pas croire que l'Auteur n'y ait rien mis du ſien; il y a quelques particularités qui lui appartiennent.

Dans le chapitre où il parle des fractures du crâne, il penſe que le danger eſt plus grand lorſqu'il n'y a qu'une petite contuſion au cuir chevelu, que lorſque la plaie eſt conſidérable. La raiſon qu'il en donne, c'eſt que dans le premier cas on eſt obligé de faire une inciſion très étendue pour mettre le crâne à découvert: cette idée de Rolland paroît avoir été adoptée par quelques Chirurgiens que ſon raiſonnement ſpecieux a ſans doute ſéduits. La plus légere réflexion ſuffit pour en faire appercevoir le faux.

En

En effet, il doit être indifférent que la plaie soit aggrandie par l'effusion du corps qui frappe la tête, ou par le bistouri : au contraire, il y a un avantage réel à se servir d'un instrument ; il fait une incision uniforme, dont le simple contact des bords opere la réunion, tandis que la contusion étant nécessairement l'effet du coup, la cicatrice ne peut se faire sans une suppuration préalable.

Le flegme est, selon lui, la cause des écrouelles, de la tortue & de *la glande*; c'est la proportion plus ou moins grande de cette humeur qui produit une différence entre la glande & la tortue, tumeurs qu'on ne trouve point décrites dans Roger. Notre Auteur distingue avec Roger les glandes, des écrouelles. L'application d'un cataplasme fait avec le lierre terrestre & les feuilles de cedre cuites dans l'huile, est le fondement de cette distinction ; le traitement qu'il conseille est le même que celui de son maître, il consiste à faire une incision sur la tumeur qu'on saisit avec un crochet, & qu'on emporte après l'avoir soigneusement disséquée. Il y a dans cette opération deux remarques essentielles qui lui sont propres. Il veut que l'incision soit parallele à la direction des fibres musculaires, & que sur tout on ait soin d'emporter le kiste. Dans les incurvations des côtes, il conseille d'appliquer sur la peau de la poix ou un autre emplâtre aglutinatif, & de la tirer vivement à soi (*a*).

Lorsqu'après une blessure il arrive que l'intestin est blessé, il est d'avis qu'on mette dans l'intérieur une canule de sureau pour prévenir l'épanchement des matieres dans le bas ventre.

Rolland étoit un homme superstitieux, comme Roger, il a eu une confiance aveugle pour les remedes externes, dont l'usage devoit, selon lui, constamment précéder celui du fer & du feu ; ce n'est que dans les occasions où la vertu des topiques avoit été en défaut, que l'emploi du cautere & des instrumens lui paroissoit licite.

L'ouvrage qu'il nous a laissé se trouve dans le même recueil que celui de Roger.

(*a*) Method. stud. Med.

XIII. Siecle.

JAMERIUS.

Nous ne ſavons rien ſur la patrie ni l'âge de Jamerius. Ses ouvrages ne ſont point parvenus juſqu'à nous, & ſon nom même ne ſeroit pas connu ſi Guy de Chauliac n'eût pris ſoin de le conſerver à la poſtérité. Il paroît par le témoignage que cet Auteur en porte (*a*), que la perte de ſa Chirurgie doit bien peu exciter les regrets du public. C'eſt encore ici un copiſte de Roger ; d'où l'on peut raiſonnablement conclure qu'il a vécu quelque temps après lui.

BRUNUS.

Brunus naquit dans la baſſe Lombardie, & exerça la Médecine à Padoue. Son ſavoir le fit bientôt connoître, & il s'attira la confiance du public.

Sa Chirurgie eſt une compilation ; il ne fait pas difficulté d'avouer qu'elle eſt priſe pour la plus grande partie dans les ouvrages des Grecs & des Arabes, mais l'ordre lui appartient.

Tout le monde convient que pour faire quelque progrès dans les ſciences, il faut aller du ſimple au compoſé ; Brunus paroît avoir ſenti cette vérité, il commence par examiner ce que c'eſt que la ſolution de continuité, & quelles ſont les cauſes qui la produiſent. Il en établit de deux eſpeces, la ſimple & la compoſée ; il appelle ſimple celle où il n'y a que la diviſion des parties auparavant continues ; & compoſée celle qui eſt jointe avec une déperdition de ſubſtance ; dans la ſolution ſimple de continuité, il n'y a qu'une indication à remplacer ; c'eſt la réunion des parties. Dans la compoſée, au contraire il eſt évident que le premier but eſt de favoriſer la régénération de ce qui manque ; les cauſes de la ſolution de continuité ſont internes & externes. La grandeur, la figure, la ſituation & la profondeur des plaies, ſont autant de circonſtances accidentelles qui en font varier le danger.

Notre Auteur expoſe très clairement les indications que préſente une plaie, la premiere eſt d'étancher le ſang. La ſeconde de procurer la ſuppuration, excepté toutefois dans les plaies des nerfs où la pourriture,

(*a*) Brutalem quandam Chirurgiam edidit, in quam multa fatua immiſcuit.

dit-il, ne manqueroit pas de causer le spasme, & la troisieme enfin consiste à faire pousser des chairs fermes & grenues. XIII. Siecle. BRUNUS.

Les luxations & les fractures y sont assez bien traitées, & quoiqu'il n'y ait rien ajouté de nouveau, la clarté & l'ordre dans lequel il présente les signes qui les accompagnent, fait oublier que c'est un copiste qui parle. Il ne se servoit jamais de machines pour les réduire; les bras d'un aide vigoureux lui suffisoient (*a*). Il est étonnant que dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, on se soit occupé avec tant d'ardeur à les perfectionner ou en inventer de nouvelles, tandis que leur application a toujours eu des suites fâcheuses. Il faut cependant convenir que les yeux commencent à se dessiller; l'exemple des Charlatans, qui réduisent sans tout cet appareil, a séduit plusieurs Chirurgiens modernes qui traitent tous ces déplacements sans machines & avec succès. C'est à Brunus qu'ils en sont redevables.

Depuis Albucasis personne n'avoit parlé de la castration, encore même ne l'avoit-il fait qu'en passant; parceque sa Religion, comme nous l'avons dit, lui défendoit de l'entreprendre. Brunus est le premier qui se soit étendu sur le manuel de cette opération. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'en trouver ici la traduction.

» La castration, dit-il, est une opération par laquelle on emporte à l'homme les testicules que la nature lui avoit donnés. Comme il est permis aux Rois d'avoir des Eunuques pour la garde de leurs femmes, je rappellerai en peu de mots ce qui regarde cette opération. Il y a deux moyens de la faire; le premier est de mettre le sujet dans un bain d'eau chaude afin de relâcher le scrotum & les testicules: on les broye ensuite entre les deux mains jusqu'à ce qu'ils soient mous & n'offrent plus aucune résistance; c'est ainsi qu'on châtre les enfants. » Le second moyen est de couper la verge & les testi-

(*a*) Modus autem extensionis & rectificationis est ut accipiatur membrum ex utraque parte manibus, Lib. 1. cap. 18.

XIII. Siecle. BRUNUS.

» cules, ou bien les testicules seulement, après avoir » fait dans l'un & l'autre cas une ligature très serrée » au-dessus de l'incision. Cette méthode est préférable à la premiere, qui laisse subsister dans les » testicules, un reste de vie & d'action, & entretient » chez le malade des desirs qu'il ne sauroit satisfaire ».

Les veines de la conjonctive s'engorgent quelquefois & deviennent rouges, même dans l'état de santé. Si cette rougeur augmentoit au point de blesser la vue, Brunus conseille de saisir ces veines avec un crochet & de les couper.

Après avoir établi les différences des fistules qu'on observe à l'anus, par les signes qui les caractérisent, il passe à l'examen des moyens curatifs, il improuve la méthode de Celse, comme étant toujours insuffisante : celle qu'il mettoit en usage est la même que la nôtre. Il emportoit avec un instrument ce qui étoit compris dans l'anse de l'éguille. Sa pratique lui avoit fait voir que c'étoit la le seul traitement capable de guérir cette maladie. Du reste, à l'exemple de ses prédécesseurs, il avoit une grande confiance aux topiques, mais sur-tout aux dessicatifs.

Sa Chirurgie se trouve dans le recueil déja cité.

THÉODORICUS.

Théodoricus entra d'abord dans l'ordre des Freres Prêcheurs, d'où il fut tiré pour être fait Chapelain & Pénitencier du Pape. Rarement s'arrête-t'on en si beau chemin. Théodoricus parvint à l'Evêché, il fut contemporain de Brunus avec lequel il étudia, sous Hugon de Luca : ce Chirurgien, s'il faut en croire Guy de Chauliac (*a*), étoit un homme dominé par le préjugé, il croyoit volontiers à tous les contes puériles & ridicules qu'on lui faisoit, & les débitoit avec la même confiance à ses éleves. Il n'est que trop ordinaire de voir les jeunes gens se prévenir en faveur de leurs maîtres, & recevoir avec avidité les paroles qui sortent de leur bouche. Théodoricus ne fut point exempt de ce défaut ; il nous a transmis dans ses écrits la plûpart des fables de Hugon de Luca, auquel cependant on ne peut pas refuser des lumieres ni

(*a*) In capitulo universali ad Chirurg.

une certaine expérience, puisque Théodoricus dit lui avoir vu guérir une plaie pénétrante dans la poitrine avec lésion du poulmon, plaie que de son tems l'on regardoit généralement comme mortelle. Rolland fut encore le témoin oculaire de cette cure, & eut l'impudence de s'en attribuer la gloire.

XIII. Siecle. Théodoricus.

La coutume des Auteurs de ce siecle, dit M. Freind (*a*), étoit de se piller mutuellement. Brunus avoit copié les Grecs & les Arabes; à peine eût-il fermé la paupiere, que Théodoricus marchant sur ses traces, le copia lui-même. Comme il étoit Moine, il avoit cru que cette qualité lui assuroit un droit sur les biens des laïques. La coutume servile qu'ont eu les Auteurs de se copier, non-seulement a retardé les progrès des sciences, mais encore en a compliqué l'étude par le grand nombre de livres inutiles qu'elle a produit.

Théodoricus a dédié sa Chirurgie à son pere, il paroît même qu'il en avoit une opinion avantageuse (*b*). Les productions de l'esprit sont cheres à leurs Auteurs, on s'aveugle aisément sur leur compte; mais il faut avoir une effronterie peu commune, pour donner une compilation comme un ouvrage bâti d'après sa propre expérience. *Comme le court espace de tems*, dit Théodoricus, *que j'ai resté avec Hugon mon maître, ne m'a pas permis de lui voir faire l'application de ses grands préceptes, mon ouvrage sera fort imparfait à cet égard; mais je tâcherai d'y suppléer par ma propre expérience, & par celle de Galien* (*c*). Elle ne suffit pas à beaucoup près pour remplir son objet; néanmoins elle lui a présenté quelques vérités utiles qui ont tourné au profit de l'art.

Il n'est que trop fréquent de voir des fractures mal réduites, & conséquemment des membres difformes. Cet accident, selon notre Auteur, peut venir de plusieurs causes, de l'ignorance du Chirurgien, du défaut des fanons, de ce qu'on ne s'en sera pas servi pendant assez long-tems; ou enfin de ce qu'on aura trop

(*a*) Hist. de la Médecine.

(*c*) Loco citato.

(*b*) Suscipe igitur, Pater charissime, opus exiguum imò opus eximium, breve corpore, viribus amplum recapitulo præmiali.

XIII. Siecle THÉODORICUS.

tôt exposé le membre au mouvement. Les Anciens en général avoient gardé le silence sur les moyens de remédier à cette difformité. Cependant quelques uns d'entre eux avoient proposé de fracturer de nouveau le membre. Albucasis s'étoit élevé contre cette méthode que Théodoricus approuve. Lorsqu'un Chirurgien est appellé pour un cas de cette nature, il faut, ajoute-t-il, qu'il fasse attention à l'état de la fracture. Si elle est ancienne, en vain se flatteroit-il de la renouveller, l'os se casseroit plutôt dans un autre endroit : mais si elle est récente & que le cal n'ait pas encore acquis un certain dégré de consistance & de fermeté ; les fomentations émollientes suffiront pour le ramollir & faciliter par-là la désunion des pieces osseuses : dans le cas contraire, c'est-à-dire, où le cal seroit ossifié, il conseille d'avoir recours au fer, sans exposer de quelle maniere on doit s'en servir.

Il remarque ensuite qu'on voit quelquefois survenir l'ankylose à la suite des fractures, sur-tout de celles qui attaquent les extrêmités des os. La cause de cette ankylose consiste, à son avis, dans une surabondance de suc osseux qu'on prévient en serrant le bandage, & ne donnant au malade que des alimens peu succulens ; les emplâtres stiptiques tels que ceux qu'on fait avec l'acacia, la myrrhe, l'oliban, le blanc d'œuf, le vinaigre, &c. sont bons ; mais le meilleur, c'est toujours lui qui parle, est l'application des lames de plomb qu'on serre par degrés. Tous ces remedes deviennent inutiles après le quarantieme jour. Il faut répéter la même opération dans cet endroit, & on emportera avec un instrument ce qu'il y a de trop.

Il n'est pas indifférent de quelle maniere on fasse des incisions à la peau. Lorsqu'elle est également tendue de toutes parts, notre Auteur veut que l'incision soit longitudinale ; mais si la peau forme des plis l'incision doit être parallele à ces plis. Cette regle que Théodoricus vient d'établir souffre des exceptions. Avicenne s'étoit apperçu long-tems avant lui que si on la mettoit en usage quand on a des opérations à faire sur le front, on risqueroit de couper le muscle sourcillier. Dans le pli de la cuisse il

XIII. Siecle. THÉODORICUS.

est encore évident que l'application de cette regle ne sauroit avoir lieu sans exposer le membre à une perte de mouvement incurable ou du moins très difficile à guérir. C'est pourquoi, ajoute Théodoricus, il est nécessaire que l'Opérateur sache l'Anatomie pour éviter les tendons, les vaisseaux & les nerfs dont la section cause les accidens les plus redoutables.

Après avoir rapporté la méthode des Anciens dans le traitement des abcès, il passe à celle de son maitre, qu'il préfere à la premiere, soit parcequ'il l'a vue réussir entre les mains de Hugon, & qu'il l'a éprouvée lui-même plus de cent fois avec succès. Comme il est le premier qui en ait parlé, l'exposition succinte n'en sera pas déplacée. Il faisoit appliquer sur la tumeur pendant vingt-quatre ou douze heures un cataplasme émollient qu'on relevoit pour y substituer des sangsues, dont la grandeur devoit être proportionnée à l'âge du malade, & le nombre au volume de la tumeur; après qu'elles avoient agi il remettoit un cataplasme fait avec les feuilles de porreau bien cuites qu'on renouvelloit alternativement avec les sangsues durant quinze jours, au bout desquels la tumeur s'étoit dissipée ou avoit tourné en suppuration, quelquefois même le pus s'étoit fait jour. Dès que l'abcès étoit ouvert, il y introduisoit une tente chargée d'onguens suppuratifs, & n'en permettoit l'usage que dans le premier pansement; dans tous les autres les tentes lui avoient paru nuisibles, & il les avoit bannies de sa pratique, & trouvoit mauvais que les autres s'en servissent.

On trouve dans sa Chirurgie une description claire & exacte des symptômes qui se manifestent après un commerce impur avec une personne attaquée *d'elephantiasis*, il ne l'a certainement point puisée dans Brunus; les Arabes n'en ont parlé qu'en passant. Ils ont observé seulement qu'elle peut se communiquer par le coït, sans entrer dans le détail des signes qui l'annoncent. M. Freind (*a*) pense qu'il a tiré ce qu'il en dit de Roger, ou que sa pratique le lui a fourni.

Il n'est point, au jugement de notre Auteur, de

(*a*) Hist. Medica.

XIII. Siecle. THÉODORICUS.

meilleur remede contre la piquure des nerfs, que la térébenthine. Quelques modernes paroissent lui accorder cette découverte : sans doute ils ont oublié que Galien guérissoit avec la térébenthine seule les piquures des nerfs chez les enfans, les femmes & les hommes d'une constitution sensible & délicate.

Il y a de la grandeur d'ame à convenir de ses erreurs. Théodoricus raconte ingénument qu'étant consulté pour une excroissance charnue très considérable, il conseilla au malade de ne point y toucher : le desir de guérir l'emporta sur les craintes que Théodoricus lui avoit inspirées. Il fut se mettre entre les mains d'un Chirurgien habile que le danger n'effraya point. La tumeur fut extirpée contre son avis, & le malade guérit dans peu de tems.

Il est peu de Médecins capables d'un tel aveu. Le récit de leurs méprises coûteroit trop à leur amour ptopre. Théodoricus savoit que les fautes des Médecins n'instruisent pas moins que leurs succès.

Les opinions de son siecle & de son maître influerent beaucoap sur les siennes. Il prétendoit guérir les enfoncemens & les fractures du crâne avec des potions & des poudres. Cette assertion lui a fait beaucoup de tort ; Gui de Chauliac (a) le critique amerement à ce sujet.

En parcourant l'ouvrage de Théodoricus on y trouvera quelques descriptions Anatomiques qui ne lui appartiennent pas.

Il marcha sur les traces de ses prédécesseurs ; comme eux il fit grand usage des topiques, mais sur-tout des dessicatifs. Cette classe de médicamens avoit obtenu sa confiance ; il s'en servoit dans presque tous les cas que sa pratique lui offroit.

Theodorice Chirurgia secundùm medicationem Hugonis de Luca. Venetiis 1490, 1519 in-fol. *Cum Chirurgia Guidonis Bruni Rollandi, Aliorum* 1546 in-fol.

Il y a eu deux autres Médecins de ce nom, dont

(a) Non audiantur ergo verba illorum Theodoricorum qui se jactant omnem fracturam capitis cum suis pigmentis & potionibus, absque Chirurgia & elevatione ossium, curare. Tract. 3. Doct. 2. De vulneribus membr. organ.

l'un connoissoit parfaitement la Botanique ; & vivoit (*a*) au commencement du seizieme siecle. XIII. Siecle.

Guillaume de Salicet étoit de Plaisance, & professoit à Vérone où il mourut vers l'an 1277. L'exemple de ses prédécesseurs ne servit qu'à l'éclairer ; il vit l'insuffisance des topiques dans les maladies chirurgicales ; il osa y porter le fer & le feu à l'imitation des Grecs & des Arabes. Albucasis est principalement celui qu'il prit pour modele ; mais quoiqu'il l'ait copié en plusieurs endroits, sa Chirurgie contient bien des choses qui lui sont particulieres, & l'éloge qu'en fait Gui de Chauliac, est une preuve de son mérite personnel. SALICET.

Albucasis n'avoit connu que deux especes d'hydrocéphale, l'interne & l'externe ; Salicet en établit une troisieme ; celle qui a son siege sous les membranes du cerveau. Cette maladie est causée, selon lui, par les aquosités de la mere & de l'enfant que la nature n'a pas pu purifier, & qui se portent vers la tête à raison de sa structure & de sa situation. Comme Albucasis, il rejette l'incision qu'il n'avoit jamais vu réussir, & préfere les fomentations aromatiques auxquelles il fait succéder la laine, la serge & les flanelles chaudes qu'on applique sur la tête. Il termine la guérison par les cauteres qu'il ne veut pas qu'on laisse couler continuellement de peur d'un affoiblissement trop considérable. Il regardoit l'hydrocéphale comme incurable, quoiqu'il en eût vu un à l'hôpital de Crémone dissipé par les seules forces de la nature, & qu'il en eût lui-même guéri un autre en appliquant une fois le cautere au front, & deux fois à l'occiput.

On n'avoit parlé jusqu'à notre Auteur que très confusément des croutes lactées ; il n'étoit pas possible de les reconnoître à la description qu'on en avoit faite ; il a la gloire d'en avoir le premier tracé les caracteres distinctifs, & d'avoir dessillé les yeux à ceux qui prétendoient que c'étoit une maladie sacrée, à laquelle il ne falloit point toucher, parceque, disoient-ils, la nature se ménage cet égout pour dé-

(*a*) V: Justus in Chronolog. Medicorum.

XIII. Siecle. livrer l'enfant des humeurs ſuperflues & nuiſibles dont ſon corps eſt abreuvé.

SALICET. La fiſtule complette à l'anus eſt, ſelon lui, une de ces maladies qu'on ne doit guere ſe flatter de guérir, & dont il eſt imprudent d'entreprendre le traitement. Si toutefois il eſt des gens aſſez oſés pour s'en charger, voici les moyens qu'il propoſe. On peut cautériſer la fiſtule avec un fer chaud, & la remplir enſuite d'un onguent digeſtif, ou bien introduire un crin, ou tel autre fil qu'on voudra, dans l'ouverture de l'inteſtin, & le faire ſortir par l'anus de maniere qu'il forme une anſe; cela fait, on tirera chaque jour les deux bouts de ce fil juſqu'à ce que la portion d'inteſtin compriſe entr'eux ſoit détachée: cette méthode eſt ſemblable à celle qu'Avicenne conſeilloit dans le polype; elle eſt mauvaiſe, & notre Auteur la condamne.

Salicét avoit très bien vu que les ſignes qu'on dit ordinairement annoncer la préſence du calcul, ſont équivoques & peuvent exiſter ſans lui; qu'il n'y a d'infaillible que l'exploration, qu'il faiſoit en introduiſant le doigt dans l'anus. Il penſoit avec Albucaſis qu'il eſt infiniment plus difficile de tailler une femme qu'un homme, à cauſe de la ſituation de l'utérus entre la veſſie & le rectum. Il y a apparence qu'étant l'Auteur de cette méthode, il a pratiqué pluſieurs fois cette opération.

Il a expoſé avec plus de clarté & de certitude le traitement du ſarcocele; le danger & la difficulté de l'opération qu'il exige ne lui avoient pas échappé; il a ſoin d'en prévenir le lecteur. Avant que de l'entreprendre, il veut qu'on ramolliſſe cette carnoſité par tous les moyens connus; le manuel en eſt ſimple; il ne s'agit que de fendre le ſcrotum & d'emporter la tumeur; ſi le teſticule avoit reçu quelqu'impreſſion du mal, il eſt d'avis qu'on l'emporte: il ne dit rien de la ligature du cordon ſpermatique; d'où l'on pourroit déduire qu'il ne la pratiquoit pas: il ſe contentoit de faire coudre la peau des bourſes, à l'exception de la partie inférieure où il laiſſoit une ouverture pour l'écoulement du pus, & de faire appliquer par-deſſus des poudres aſtringentes.

XIII. Siecle.
SALICET.

On trouve dans ses ouvrages de bons préceptes, tant sur les plaies en général que sur celles des organes.

La consolidation est sans doute le but que tout Chirurgien se propose dans le traitement des plaies : il lui importe donc de connoître les causes qui l'empêchent ou qui la retardent. Notre Auteur les réduit à dix. Une grande déperdition de substance, la figure ronde de la plaie, la callosité & le renversement des bords, la sécheresse, la corruption des chairs & la carie, l'application des topiques trop chauds, un écoulement de sanie virulente, la trop grande chaleur ou le trop grand froid, la présence des corps étrangers, & enfin la mauvaise situation du membre. L'exposition de chacune de ces causes est suivie des moyens qu'on doit employer pour les combattre.

Les plaies du col sont mises par Salicet au nombre des plaies les plus dangereuses : on en sent assez la raison. Pour peu qu'elles soient profondes, il est presque impossible qu'il n'y ait quelque partie essentielle d'intéressée ; mais le danger est plus ou moins pressant, selon que l'organe blessé est plus ou moins nécessaire à la vie. Si l'artere carotide, ou la veine jugulaire interne sont ouvertes, le malade est perdu sans ressource ; notre Auteur en rapporte une observation frappante. Un jeune Seigneur reçut un coup de fleche au côté gauche du col ; l'instrument ne resta point dans la plaie ; l'ouverture en étoit fort petite, & il n'en sortit qu'une ou deux gouttes de sang. Cependant il mourut dans moins d'une heure en sa présence. Une mort si prompte lui parut être l'effet de quelque venin ; mais la dissection du cadavre lui montra son erreur, en faisant voir que la veine jugulaire & l'artere carotide avoient été ouvertes.

Il nous apprend que les plaies de la trachée artere entraînent avec elles plus de danger que celles de l'œsophage. L'homme, comme l'on sait, peut à peine rester deux minutes sans respirer, au lieu qu'il peut vivre plusieurs jours sans prendre d'ali-

XIII. Siecle.
SALICET.

mens (*a*) ; mais lorſqu'elles ſe compliquent, le péril croît en proportion ; il en a vu & guéri une de cette nature ſur un priſonnier de Crémone que le déſeſpoir avoit porté à ſe couper la gorge. L'air & les alimens ſortoient par la plaie ; mais les vaiſſeaux heureuſement n'avoient point été léſés.

Salicet examine enſuite les plaies de la poitrine, & après en avoir établi très ſolidement le diagnoſtic, il paſſe à la curation qui ne differe que très peu de celle que nous employons aujourd'hui. Il n'adhere point au ſentiment de ceux qui dans le commencement d'une plaie pénétrante, avec léſion des parties contenues, pratiquent une ouverture entre la troiſieme & la quatrieme, ou bien entre la quatrieme & la cinquieme côte. Je ne la fais, dit-il, que lorſque les humeurs extravaſées formant une ſaillie au dehors, indiquent évidemment l'intention de la nature.

Il avoit obſervé que la luxation des vertebres cervicales eſt preſque toujours mortelle, & que celles de la partie inférieure de l'épine ne cauſent ſouvent que la paraliſie des extrêmités & des dérangemens dans les voies urinaires.

Le quatrieme livre de ſa Chirurgie eſt un traité d'Anatomie, où l'Auteur paſſe ſucceſſivement en revue toutes les parties du corps ; mais ce traité eſt très court, & en général peu intéreſſant : toutefois il nous a paru qu'il déterminoit aſſez exactement la vraie poſition du cœur, & qu'il étoit un des premiers à avancer qu'il y avoit des nerfs deſtinés au mouvement volontaire, & d'autres aux mouvemens naturels & néceſſaires. Des Médecins du dernier ſiecle ont mis à profit ce paſſage de Salicet, pour expliquer les principales affections du cerveau.

La Chirurgie n'eſt point un art de pure ſpéculation ; ce n'eſt point dans un cabinet, en liſant les ouvrages des Auteurs qui s'en ſont occupés, qu'on

(*a*) Et propter hoc advertas quod non ſic cito nec taliter vulnus cannæ ſtomachi interficit ſicut cannæ pulmonis, quia natura hominis & vita longius ſtare poſſunt & expectare ſuper defectum cibi, quàm ſuper defectum aeris, lib. 2. cap. 7.

XIII. Siecle.

SALICET.

peut ſe flatter de l'apprendre : cette étude eſt bonne, ſans doute, & nous ſommes bien éloignés de la condamner ; mais elle ne ſuffit pas ; Salicet croyoit que pour s'y rendre habile il falloit opérer, ou du moins voir opérer. La dextérité eſt peut-être la partie la plus eſſentielle au Chirurgien, & on ne l'acquiert que par l'exercice. Notre Auteur expoſe en détail les autres qualités que le Chirurgieu doit avoir. Il ſeroit inutile & faſtidieux de les rappeller ici ; nous nous bornerons à une ſeule que ſa ſingularité fera voir avec plaiſir, & qui aura l'avantage d'apprendre quel étoit l'état de la Médecine & de la Chirurgie dans ce temps-là. » Le Chirurgien, dit-il, ne doit pas ſe » familiariſer avec les laïques (*a*) ; ils ont coutume » de détracter les Médecins ; d'ailleurs la familiarité » engendre le mépris, & fait que le Chirurgien n'oſe » pas demander avec autant de hardieſſe le prix de » ſon travail : il eſt néanmoins important de ſe faire bien payer, puiſque c'eſt un des meilleurs » moyens pour acquérir de la célébrité & s'attirer » la confiance du malade.

Chirurgica. Venetiis 1502, 1546, in-fol.

LANFRANC.

Lanfranc naquit à Milan ; il étoit Clerc & non pas Laïque, comme quelques Chirurgiens François le prétendent. L'Italie étoit alors en proie aux factions des Guelphes & des Gibelins. Ces troubles lui firent quitter ſa patrie ; il paſſa en France, & s'y fixa d'abord à Lyon où il fit quelque ſéjour : en l'année 1295 il ſe rendit à Paris ; la renommée y avoit déja porté ſon nom ; ſa préſence ſoutint très bien tout ce qu'elle en avoit publié, & il s'y fit admirer par ſon ſavoir en Chirurgie. Cette partie de la Médecine étoit alors négligée en France : ce fut par les ſoins de Lanfranc & les ſollicitations de Jean Pitard auprès de S. Louis, qu'elle ſecoua le joug de l'ignorance qui la tenoit dans l'oppreſſion ; & c'eſt à cette époque que le ſavant Hiſtorien de l'Académie de Chirurgie (*b*) nous apprend qu'on doit

(*a*) La plûpart des Chirurgiens étoient alors Clercs ; Salicet l'étoit auſſi.

(*b*) Mém. de l'Acad. de Chirurg. T. IV.

XIII. Siecle. rapporter l'établissement du College des Chirurgiens de Paris.

LANRANC. Lanfranc étudia la Chirurgie sous Guillaume de Salicet à qui il doit les premiers pas qu'il fit dans cet Art C'est dans les ouvrages de ce grand Maître qu'il a puisé une grande partie de ce qu'il a de bon. On sera sans doute surpris après cela de ne le voir nommer dans aucun endroit, tandis qu'il cite souvent Théodoricus, auquel il est bien moins redevable. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner le motif d'une pareille conduite; quel qu'il soit, on ne peut s'empêcher de le condamner.

La grande Chirurgie de Lanfranc comprend cinq traités divisés en sections & en chapitres. Dans le premier & second traité, l'Auteur parle des plaies, tant simples que compliquées. Il donne à la suite l'Anatomie de chaque organe blessé. Ce qu'il dit touchant les causes qui retardent la guérison des plaies, est presque tout pris de Salicet; il y a cependant ajouté quelques réflexions judicieuses sur les qualités de l'air, l'usage de l'exercice, & les passions de l'ame auxquelles le commun des praticiens ne fait pas assez d'attention dans la pratique. Le troisieme traité roule sur quelques maladies cutanées, sur les abcès qui se forment aux différentes parties du corps, les hernies, le calcul, les maladies des yeux, du nez, des oreilles, &c. Le quatrieme traite des fractures & des luxations; & le cinquieme enfin, des divers topiques que la Chirurgie emploie.

Après une courte préface, où Lanfranc fait un exposé succint de la vie, des miracles & de la mort de Jesus-Christ, il passe à l'examen d'une question intéressante, savoir si la Chirurgie se borne à la manœuvre, ou bien si c'est une science. Sa discussion ne porte aucun jour sur cette question, il se contente de produire les opinions pour & contre. Toutefois il est très vraisemblable qu'il la regardoit comme une science. Si nous tirons preuve de cette conjecture, sans prendre aucun parti du nombre & de la variété des connoissances qu'il exige du Chirurgien, non seulement il le vouloit versé dans la Médecine, mais

encore dans toutes les parties de la Philosophie, la Logique, la Métaphysique, la Morale, la Physique, la Dialectique, la Grammaire & la Rhétorique.

Il n'est pas douteux que Lanfranc n'ait pratiqué la Chirurgie; c'est au seul titre d'Opérateur qu'il doit sa réputation; on le voit souvent dans ses ouvrages en appeller à l'expérience, & insinuer adroitement que ses lumieres & ses travaux ont contribué en quelques points à l'avancement de la Chirurgie. Il a soin de nous avertir qu'il n'a écrit que pour les gens instruits, & qu'il seroit dangereux de mettre son livre entre les mains des idiots.

Dans le chapitre où il parle des hémorrhagies qui accompagnent les plaies, il nous apprend que lorsque l'artere est ouverte, le sang sort par jet (*a*), & que c'est à ce signe qu'on peut le distinguer de celui qui sort de la veine, dont le cours est uniforme. Dans ces deux cas, un Chirurgien qui est appellé, doit appliquer son doigt sur l'ouverture du vaisseau, & l'y tenir pendant une heure pour donner au sang le temps de former un caillot: il veut ensuite qu'on fasse usage d'une poudre composée d'encens, d'aloes & de poils de lievre coupés menus, le tout mêlé avec du blanc d'œuf. Il fait grand cas de cette composition, parcequ'il a eu plusieurs fois occasion de s'en servir heureusement. S'il faut l'en croire, elle ne se borne point à l'effet stiptique, sa vertu s'étend encore jusqu'à produire la consolidation du vaisseau. Si malgré cela il arrivoit que l'hémorrhagie ne s'arrêtât point, il conseille la ligature qu'il fit pratiquer avec succès sur un jeune homme de Milan qui avoit reçu un coup de couteau d'un de ses camarades, & dont il eut l'artere brachiale ouverte & le nerf médian blessé.

Notre Auteur est grand partisan de la méthode que suivoient les anciens dans le traitement des hernies, c'est-à-dire, de la cautérisation. Il décrit assez au long les différentes manieres de s'en servir, & les circonstances dans lesquelles on doit préférer

(*a*) Si fluat (sanguis) ab atteriis, exit cum saltu secundum constrictionem & dilatationem ipsius arteriæ, tract. 1. Doctr. 3. cap. 9.

XIII. Siecle. LANFRANC. l'une à l'autre. Parmi ces manieres, il en est une sur-tout qu'il regarde comme la meilleure, la plus généralement applicable, & qu'il se glorifie d'avoir perfectionnée. Nous nous abstiendrons de la rapporter ici; il nous a paru qu'elle ne l'emportoit sur les autres que par l'excès des douleurs qu'elle doit causer au malade. On sera sans doute surpris, après ce que nous venons de dire, que Mr. Freind ait avancé que Lanfranc condamnoit l'usage des cauteres dans les hernies.

Le chapitre où il traite du calcul mérite d'être lu. On sait que lorsqu'il est encore enfermé dans le rein, il s'annonce différemment que quand il est dans la vessie. Les signes de ces deux maladies y sont très bien exposés. On y trouvera encore ceux qui servent à distinguer la colique néphretique de la colique ordinaire.

Parmi les signes qui dénotent l'existence de la pierre, l'excrétion des graviers, soit blancs, soit rouges, soit citrins, a toujours été mise au rang des moins équivoques; cependant il faut bien se garder sur cela seul de précipiter son jugement. On voit, dit Lanfranc, ces mêmes graviers dans les fievres ardentes, dans la fievre tierce, l'hémitritée, & quelques autres maladies. Le fait est vrai; Morgagni a eu occasion de le vérifier (*a*).

L'opération de la taille paroît à notre Chirurgien pleine de danger. Ce n'est guere que sur les enfans de douze ans qu'on peut la faire; ceux qui n'ont pas atteint cet âge y succombent; ceux qui l'ont passé ont les chairs trop fermes; la plaie, au lieu de se fermer, suppure; l'urine se supprime, les douleurs augmentent, les convulsions paroissent & ne finissent qu'avec la vie. La figure & le volume de la pierre sont des objets qui méritent d'être considérés, mais sur-tout les fâcheux effets de l'opération, comme si les fautes de l'Artiste devoient rejaillir sur l'Art. La paracenthese & le trépan sont encore deux opérations que Lanfranc rejette. Il falloit qu'il eût quelqu'intérêt à embrasser un sentiment jusqu'alors

(*a*) Epist. sedibus & causis morbor. XL.

inoüi.

inoui. Ce ton de modération qu'il affecte & qui annonce moins l'homme qui veut introduire des nouveautés, que le citoyen qui cherche la vérité de bonne foi, ce ton, dis-je, est aussi dangereux dans les sciences que dans la religion. On lit sans défiance, on adopte sans examen ; l'erreur germe & se fortifie, & il faut des siecles pour la déraciner.

Mais si Lanfranc a proscrit des opérations nécessaires, il faut aussi convenir qu'il s'est élevé avec force contre des usages abusifs. Il a le mieux connu & fait connoître le danger des tentes dont on se servoit si fréquemment de son temps ; on l'a laissé crier ; personne ne s'est corrigé, & les tentes ont continué d'entrer dans le pansement des plaies pendant plus de quatre siecles : ce n'est que de nos jours que l'on a pleinement apperçu leurs mauvais effets, & qu'elles ont été généralement abandonnées.

Lorsqu'un nerf est entiérement coupé, Lanfranc est d'avis qu'on couse les deux extrêmités, & qu'on applique par-dessus de l'huile rosat, dans laquelle on aura fait bouillir des vers de terre. La suture, dit-il, favorise la réunion du nerf ; elle est le seul moyen pour conserver le sentiment & le mouvement à un membre qui sans cela eût perdu l'un & l'autre. Il ne faut point que la douleur effraie ; elle disparoît à la premiere application de l'huile, ou du moins à la seconde, & conséquemment il n'y a point de spasme à craindre.

La réunion est la fin premiere que doit se proposer un Chirurgien dans toute plaie simple ; Lanfranc observe que celle qui est faite par un chien enragé, forme une exception à la regle ; mais comme il n'est pas toujours aisé de reconnoître la rage, il a cru devoir en décrire les effets dans le chien qui en est atteint. Ce portrait est trop bien frappé pour n'être pas transcrit ici en entier. » Le chien enragé » ne mange point ce qu'on lui présente ; il a horreur » de l'eau, & meurt quelquefois en la voyant ; il » court çà & là comme une personne qui est ivre, » ayant la gueule béante & la queue entre les cuisses ; » sa langue sort de la bouche ; il tâche de mordre » ceux qui s'offrent à lui, & ne reconnoît plus ses

XIII. Siecle.

LANFRANC.

» maîtres ; on ne l'entend point aboyer, ou si quelquefois il le fait, sa voix est rauque : les autres » chiens le fuient & aboient après lui.

Lorsqu'on n'a point vu le chien, il est un autre moyen de savoir s'il est enragé : ce moyen consiste à tremper un morceau de pain dans le sang de la plaie ; si elle est faite par un animal vraiment enragé, celui à qui on le présente n'y touche pas, ou bien s'il le mange, Lanfranc assure qu'il meurt dans la minute.

La curation que notre Auteur propose, est mieux raisonnée que celle de son Maître. Toutes ses vues tendent à expulser le venin par les mêmes voies par lesquelles il s'est introduit. Pour y parvenir, il est d'avis qu'on applique une grande ventouse, dont l'effet sera soutenu par des scarifications ; il veut ensuite qu'on porte le cautere actuel bien avant dans la blessure, & qu'on couvre l'escarre avec des emplâtres irritans, tandis qu'intérieurement on administrera des cordiaux.

La morsure du serpent & des autres animaux vénimeux, demande le même traitement ; Lanfranc pense que dans l'un & l'autre cas, il est essentiel d'entourer le membre mordu de branches de genest ; qu'elles ont la vertu de prévenir l'enflure, ou d'en arrêter les progrès.

Rien ne lui paroissoit bas dans l'art de guérir ; il ne craignoit pas de faire lui-même toutes ces petites opérations que la vanité de son siecle avoit renvoyées à une classe d'hommes sans connoissances & sans talens ; il saignoit, & se plaignoit très amerement que la saignée qui devoit être l'ouvrage du Chirurgien, fût devenu celui des Barbiers : que diroit cet ami de l'humanité, s'il vivoit parmi nous, & qu'il vît ces Barbiers eux-mêmes se reposer aujourd'hui de ce soin sur leurs Garçons ?

Chirurgia magna & parva. Venet. 1490, 1519, 1546, 1553, in-fol.

ALBERT LE GRAND.

Albert le Grand naquit à Lawingem sur le Danube l'an 1207 ; il étoit issu de l'illustre famille des Comtes de Bolstat. L'éducation qu'il reçut répondit à l'éclat de sa naissance. Il fut envoyé pour faire ses études

à Pavie, où ayant entendu un fameux Prédicateur, il fut si touché de son sermon, qu'il forma la résolution d'entrer dans l'Ordre des Dominicains. Quelque temps après il vint à Paris prendre le bonnet de Docteur; il professa ensuite à Cologne où il eut Saint Thomas d'Aquin pour disciple. En 1260 sa naissance & ses travaux le firent nommer à l'Evêché de Ratisbonne: les devoirs qu'un Prélat doit remplir ne s'étoient jusqu'alors présentés que confusément à son esprit; il en sentit mieux toute l'étendue, & fut effrayé, ce qui l'engagea à se démettre de cette dignité, pour reprendre ses anciens exercices.

Albert le Grand avoit l'esprit si bouché dans sa jeunesse, que ses compagnons d'étude se moquoient continuellement de lui; fatigué de leurs railleries, il forma le dessein hardi de se précipiter du haut des murs du Couvent en bas. Comme il se mettoit en devoir d'exécuter son projet, on dit que la Sainte Vierge lui apparut, & lui donna ce savoir & cette sagacité qu'on vit briller en lui dans la suite. Paris lui parut un théâtre digne de ses talens; il enseigna dans cette Ville avec un succès brillant: le nombre de ses auditeurs étoit si considérable, que les écoles ne suffisant pas pour les contenir tous, il fut obligé de donner ses leçons dans une place publique, qui depuis cette époque a retenu le nom de *Plaie Maubert*, comme si on disoit Place de Maître Aubert.

Il ne se rendit pas moins célebre par ses connoissances chymiques, que par celles de Théologie & de Médecine. Un Auteur, dont l'autorité est de peu d'importance en fait de chymie, rapporte que Saint Dominique avoit trouvé la pierre philosophale; qu'il avoit communiqué son secret à Albert le Grand; que cette ressource l'avoit mis à même d'acquitter les dettes de son Evêché, & qu'enfin il avoit initié dans cet art Saint Thomas son éleve.

Il n'y a rien de vrai dans ce que nous venons de dire: Albert croyoit seulement la transmutation des métaux possible par des préparations particulieres, & c'est-là sans doute la cause de ce conte puérile de Mayérus. Il n'avoit là-dessus que des connoissances purement théoriques; & l'on sait que dans cette matiere il y a loin

XIII. Siecle.

ALBERT LE GRAND.

de la théorie à la pratique. La correspondance qu'il entretenoit avec tous les Mineurs de l'Allemagne, lui fit faire des progrès marqués dans la métallurgie.

On ne sera pas surpris qu'Albert le Grand ait été accusé de magie : l'air de mystere qu'on a jusqu'à nos jours affecté de répandre sur la chymie, joint à l'ignorance de son siecle, n'a pas peu contribué à entretenir les esprits dans cette erreur ; mais quelques Auteurs l'ont lavé de ce reproche.

Albert n'a composé son livre sur les secrets des femmes, que pour se rendre aux instances d'un Prêtre qui lui demandoit des instructions à ce sujet pour pouvoir mieux les diriger dans la voie du salut.

On ne doit point s'attendre de trouver dans cet ouvrage des descriptions anatomiques ; l'Auteur les suppose connues ; d'ailleurs il n'en avoit pas besoin pour remplir son objet ; il paroît cependant par la maniere dont il s'exprime, qu'il avoit lu tout ce que les anciens avoient dit sur les parties génitales de l'un & de l'autre sexe ; mais il y a lieu de présumer qu'il s'en tint à cette lecture, sans chercher à vérifier sur le cadavre les assertions répandues dans les Auteurs. Albert parut dans un temps où l'univers étoit plongé dans la plus profonde ignorance ; les sciences étoient dans l'oubli, & il semble même qu'on adoptoit alors le paradoxe qu'un homme célebre a fait revivre de nos jours. C'étoit un crime de se livrer à l'Anatomie. Les Loix défendoient à Rome l'ouverture du cadavre (*a*), & on a osé les renouveller dans cette Capitale du monde chrétien sur la fin du seizieme siecle (*b*).

Albert commence par faire le parallele du systême des Médecins avec celui d'Aristote, touchant la formation de l'embrion : il ne se décide pour aucun des deux. La matrice est à la vérité, selon lui, le lieu le plus ordinaire que la nature a destiné au développement du fœtus ; mais il semble par ses propres paroles, qu'il ne croyoit pas que ce fût-là le seul endroit propre à l'accroissement de l'enfant. Après la réception des deux semences, dit-il un peu plus

(*a*) V. la vie de Boniface VIII.
(*b*) En 1571.

bas, la matrice se ferme de tous côtés comme une bourse, de maniere qu'il n'en peut rien sortir ; & lorsqu'elle est ainsi fermée, les femmes ne sont plus réglées. XIII. Siecle. ALBERT LE GRAND.

Il passe ensuite au méchanisme de la menstruation : l'âge auquel elle arrive, la couleur & les symptomes de cette excrétion, & les causes qui la produisent sont examinés. Notre Auteur regardoit la matrice comme l'organe secrétoire de la semence chez les femmes : il observe qu'elle éjacule dans l'accouplement amoureux ; & mèt son esprit à la torture pour concilier ce phénomene avec le resserrement subit qu'il dit arriver à la matrice.

L'influence des planettes sur le fœtus est un point de discussion très étendu. Il croit avec les anciens, que chaque partie du corps est formée par une planette particuliere : ainsi, par exemple, le soleil crée le cœur, Vénus les os, le nez, les parties de la génération, &c. Mercure les organes de la voix, les sourcils, &c.

L'action des planettes s'étend encore bien plus loin. » Plusieurs femmes en savent, dit-il, les effets, & s'en » servent à faire beaucoup de mal lorsqu'elles ont » affaire avec un homme : il arrive souvent que les » hommes contractent de très grands maux de l'in- » fusion de la verge par le moyen d'un fer dont se » servent certaines femmes abandonnées, lorsqu'elles » sont expérimentées en cette sorte de malice. *J'en dirois* » *bien quelque chose s'il m'étoit permis* ; mais parce- » que je crains Dieu mon Créateur, je n'en parlerai » point pour le présent.

Albert avoit quelque teinture des accouchemens : il connoissoit la mole ; il fixe, comme les anciens, le terme de la sortie du fœtus à neuf mois ; expose les causes les plus ordinaires des naissances précoces. Il dit, & avec raison, que la tête est la partie la plus favorable par laquelle l'enfant puisse se présenter.

L'accouchement contre nature ne lui étoit point inconnu : voici comme il en parle. » Il arrive que » dans l'accouchement le fœtus présente (quelquefois) » la main ou le pied : ce qui immanquablement

XIII. Siecle.

ALBERT LE GRAND.

» cause de grandes douleurs ; pour lors, quoique » les Sages-femmes repoussent adroitement le fœtus, » il ne se peut faire que la mere ne ressente de cruels » maux : d'où vient que beaucoup de femmes, si elles » ne sont extrêmement fortes & robustes, s'en trou- » vent tellement foibles, qu'elles sont en danger d'en » mourir. Il arrive aussi quelquefois dans l'accouche- » ment de la femme que la matrice se fend jusqu'au » fondement, de sorte que ces deux trous n'en font » qu'ûn.

C'est mal-à-propos qu'on lui attribue ces recettes frivoles qui se lisent à la suite de son ouvrage ; il n'en est point l'auteur.

Liber de secretis mulierum. Antuerpiæ 1538 in-8°. *Idem cum aliis. Lugduni* 1596, in-24, *Argentorati* 1615, in-12, *ibidem* 1637, in-12, *Amstel.* 1655, in-12, *ibidem* 1652, in-12, 1665, in-12, 1669, in-12.

Thomas *de Acquino vel Acquinas*, fut disciple d'Albert le Grand. Il étoit Religieux de l'Ordre de Saint Dominique dans le Couvent de Cologne. Nous avons de lui quelques ouvrages, parmi lesquels se trouve un traité *de motu cordis. Parisiis anno* 1632 (a).

Ce livre est rempli d'une fade théorie, digne du siecle auquel vivoit notre Auteur. Il n'a rien connu d'approchant au systême d'Harvée, & s'en est au contraire très éloigné.

(a) Douglas, pag. 244.

CHAPITRE XIII.

DES ANATOMISTES ET DES CHIRURGIENS *qui ont vécu depuis le treizieme siecle jusqu'au rétablissement des Lettres ; ou depuis le regne de Saint Louis, jusqu'à celui de François I.*

COMME les autres sciences & arts, l'Anatomie & la Chirurgie étoient tombées dans le discrédit ; la Médecine étoit livrée à des Empyriques ou à des Alchymistes ; les uns la pratiquoient servilement en entassant remede sur remede ; les autres se contentoient d'un jargon mal entendu, ou, livrés à une fade théorie, agissoient en conséquence. La plupart de ceux qui exerçoient la Médecine, ou quelqu'une de ses parties, n'avoient qu'une éducation grossiere. L'Europe étoit ravagée par les fureurs de la guerre, & les peres se croyoient naturellement plutôt obligés à défendre leur vie & leurs biens qu'à éduquer des enfans qu'ils n'étoient point surs de soustraire à la fureur des ennemis. D'une part, en France on étoit occupé à mettre le Royaume à l'abri des incursions des hérétiques ; d'une autre, on se croyoit obligé de soutenir la cause de la religion chrétienne, & de porter les armes dans les pays les plus éloignés, pour venger les outrages faits à la Divinité. Tous les Rois de l'Europe étoient engagés dans cette guerre ; & l'on sait qu'il n'est rien qui trouble plus l'ordre de la société, que les dissensions qui surviennent dans les religions, quelles qu'elles soient.

C'est dans ce temps malheureux que naquit Jean Pitard. C'étoit un homme doué des plus grandes connoissances. Il étudia de bonne heure la Chirurgie. Ses talens se développerent dans son bas âge, & ils se confirmerent & s'accrurent dans la suite : il n'avoit pas atteint la trentieme année, qu'il fut élu premier Chirurgien de Saint Louis. Comme c'étoit le mérite qui l'avoit élevé, il n'eut point de peine

XIII. Siecle.

PITARD.

XIII. Siecle.

PITARD.

à se conserver dans sa place ; au contraire, il vit accroître son crédit de jour en jour ; il eut la confiance entiere de son Roi, & il en fut comblé de récompenses. Les guerres qui porterent Saint Louis à aller à la Terre sainte, donnerent lieu à Pitard de voyager : c'est en suivant le Roi, qu'il devint de plus en plus digne de son amitié. De retour en France, Pitard pénétré des désordres que les Chirurgiens épars & sans chef causoient à l'humanité, proposa à Saint Louis de les réunir en un corps, dont le premier Chirurgien seroit à l'avenir le chef. La demande étoit juste & dictée par des sentimens d'humanité : aussi fut-elle octroyée tout de suite. Le saint Roi en conséquence donna les ordres nécessaires (*a*), & accorda au premier Chirurgien la plupart des privileges dont il jouit encore aujourd'hui.

Il est parlé de ces réglemens dans un Arrêt du Parlement du 25 Février 1355. En 1260 Jean Pitard & les Chirurgiens de son temps s'assujettirent à ces réglemens. Il paroît que Pitard parvint à une longue vieillesse. Il vivoit encore en 1311. On ne sait pas positivement le temps de son trépas.

(*a*) Cette Compagnie fut d'abord fondée comme une pieuse Confrerie, elle étoit sous l'invocation de S. Côme & S. Damien ; & il paroît qu'il n'y avoit que les Maîtres ès-Arts de Paris qui fussent reçus dans ce Corps : il ne devoit pas être bien nombreux, puisqu'il y avoit si peu de Gradués dans ce tems-là. Les Statuts de cette Compagnie ont été confirmés & augmentés en 1379, 1396 ; & en 1424 elle se maintint dans ses droits jusqu'en 1437, qu'il plût à Jean de Sous-Lefour de faire des tentatives pour obtenir de nouveaux priviléges. De concert avec plusieurs Maîtres, il présenta une requête à l'Université, pour lui demander d'être reçus au nombre de ses Ecoliers & de ses suppôts. Cette grace leur fut accordée, à condition qu'ils assisteroient comme les Etudiants en Médecine aux leçons qui se font aux Ecoles de Médecine. Les Chirurgiens remplirent de point en point les vues de l'Université jusqu'en 1544, que tout fut interverti sous le regne de François I, à la sollicitation de Guillaume Vavasseur, son Chirurgien ordinaire. Nous renvoyons à ces tems postérieurs la suite de l'Histoire de ce Corps ; nous avertissons d'ailleurs que notre objet principal n'est point de donner l'Histoire des fondations & établissements faits en Médecine ou en Chirurgie ; mais d'exposer l'origine & les progrès des connoissances dont ces Arts se sont enrichis, & c'est ce qu'il nous importe le plus de savoir.

Après la mort de Saint Louis, il devint premier Chirurgien de Philippe le Hardi & de Philippe le Bel. Il eut le soin de faire renouveller les statuts sous le regne de chacun de ces Rois. Etienne Pasquier dispute cependant aux Chirurgiens l'honneur d'une origine si éloignée ; il s'appuie sur deux Déclarations de Philippe le Bel & du Roi Jean, des années 1311 & 1352, où il n'en est rien dit, quoiqu'il en eût dû être question, puisqu'il s'agissoit dans tous ces deux réglemens de l'examen pour la réception des Maîtres en Chirugie.

XIII. Siecle.

PITARD.

Le sentiment d'humanité qui avoit porté Pitard à fonder le College, le détermina à rendre au public un autre service. Les eaux de la Seine, bourbeuses dans certains temps de l'année, peuvent donner lieu à plusieurs maladies ; cette riviere est d'ailleurs éloignée des Fauxbourgs de Paris. Pour obvier à ces inconvéniens, Pitard fit faire à ses frais un puits à l'usage du public qui lui marqua sa reconnoissance par cette inscription.

Jean Pitard, en ce repaire
Chirurgien du Roi, fit faire
Ce puits en mille trois cent dix
Dont Dieu lui donne son Paradis.

Pitard avoit sa maison dans la rue de la Licorne; elle a été rebâtie en 1611 ; on y voyoit, il n'y a pas long-temps, l'inscription que nous venons de rapporter.

Vers le même temps vivoit Henri de Hermondaville, un des plus savans hommes de son siecle; on ne sait pas positivement s'il étoit Médecin ou Chirurgien ; l'un & l'autre corps le revendiquent (a). Les Médecins assurent qu'il a été le premier Médecin de Philippe le Bel, & les Chirurgiens disent qu'il a été son premier Chirurgien. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il a été disciple de Pitard, & qu'il a enseigné à Montpellier. Etant disciple de Pitard, il paroîtroit

HERMONDAVILLE.

(a) Riolan le dit Médecin de Paris, on le trouve même dans la liste des premiers Médecins des Rois de France : voyez le grand Dictionnaire de Ducange, au mot *Archiates*.

XIII. Siecle.

HERMONDAVILLE.

qu'il a été Chirurgien : Professeur à Montpellier, il semble qu'il ne pouvoit l'être que de la Médecine qui y avoit déja des écoles, tandis que la Chirurgie n'en avoit point encore dans cette ville (a).

Notre Auteur a donné un cours de Chirurgie, divisé en cinq traités ; il y en a deux manuscrits, un à la bibliotheque du Roi, & l'autre dans celle de Sorbone. Ce livre n'a jamais été imprimé : il n'est pas étonnant que Mr. de Haller doute si Hermondaville a réellement écrit. Nous avons eu occasion de fouiller dans les ouvrages de Hermondaville. Mr. Caperonier, connu par son goût exquis pour les sciences, & par la vaste étendue de ses connoissances, nous a envoyé ce manuscrit de la bibliotheque du Roi ; nous lui en témoignons ici notre reconnoissance. L'ouvrage est en latin, & très difficile à lire. Dans un de ces manuscrits, Hermondaville est peint en robbe rouge & en bonnet, (cette anecdote nous feroit croire qu'il étoit Médecin,) assis devant un pupitre chargé de livres ; & on voit devant lui une foule d'écoliers qui tiennent des livres. Les ouvrages d'Hermondaville forment un volume in-folio. Suivant la coutume du temps, l'Auteur a mis dans presque toutes les pages des invocations à Dieu, à la Sainte Vierge, à Saint Come & à Saiut Damien. On sait que la Chirurgie est sous les auspices de ces deux Saints : il n'est pas surprenant qu'Hermondaville les invoque dans un traité de Chirurgie. Cet ouvrage nous a paru une copie raisonnée de ceux de Salicet. Gui de Chauliac fait grand cas d'Hermondaville ; il dit de lui dans sa préface, qu'il démontroit l'Anatomie sur des planches.

XIV. Siecle.

APONO.

Apono ou Abano (Pierre) est né en 1250 dans un Village nommé Abano dans le territoire de Padoue, à cinq milles de Padoue. Son pere qui étoit Notaire, ne négligea rien pour son éducation ; il l'envoya à Paris pour y faire une partie de ses études, il y demeura un certain temps ; & y prit, dit-on, ses degrés de Médecine ; cependant il ne s'y fixa pas ; il fut s'établir à Boulogne, & il y eut une place de

(a) Les Historiens font remonter l'origine de cette Université en 1284.

APONO.

Professeur qu'il remplit avec la plus grande distinction : il s'acquit même une telle réputation dans l'Italie, qu'il passoit pour un second Hippocrate. Les connoissances d'Apono n'étoient point bornées à la seule Médecine ; il entendoit la plupart des langues de l'Europe, & plusieurs langues orientales. Il étoit Philosophe, & avoit de grandes connoissances en astronomie ; il poussa même ses spéculations si loin en ce genre, qu'il devint Astrologue, & comptoit beaucoup sur l'influence des astres pour la guérison des maladies. La vaste étendue de ses connoissances lui attira nombre de protecteurs ; les Papes, les Rois se partagerent cet honneur ; cependant l'esprit de fanatisme qui régnoit dans ce temps de superstition, le dépouilla bientôt des bienfaits qu'il s'étoit acquis par son mérite ; il fut accusé de magie, & mis en conséquence à l'Inquisition à l'âge de 80 ans. On lui imputoit d'avoir acquis la connoissance de sept arts libéraux par le moyen de sept esprits qu'il tenoit dans un cristal. Il mourut avant le jugement de son procès, & fut enterré dans l'Eglise Saint Antoine. On poussa le fanatisme plus loin ; on se repentit d'avoir enterré un impie, & on l'exhuma dans le dessein de brûler son cadavre.

Plusieurs de ses amis survinrent à cette époque, & enterrerent son corps pour le soustraire à l'ignominie. On se contenta pour lors, ne pouvant aller plus loin, de le brûler en effigie, & de défendre la lecture de ses ouvrages.

On accuse Apono d'avoir fait la Médecine avec un vil intérêt. On assure qu'il ne sortoit point qu'on ne l'eût payé par avance, & à un prix excessif. Cette façon de se conduire avoit vraisemblablement concouru à agrandir sa réputation. Il a donné plusieurs ouvrages qui renferment nombre de détails anatomiques, & c'est ce qui nous l'a fait mettre après Mr. Douglas (*a*) dans la classe des Anatomistes.

Les Auteurs sont divisés sur le temps précis de la mort d'Apono ; Coringius & Naudeus la fixent en 1305 ; cependant suivant la remarque de Mr. Freind,

(*a*) Bibliographiæ Anatomicæ.

XIV. Siecle. on peut tirer de ses ouvrages une époque plus sure du temps auquel il vivoit.

APONO Il y a un de ses livres qui est dédié au Pape Jean XXII, & l'on sait que son pontificat ne commença qu'en *1316*; c'est pourquoi on doit retarder la fin de ce grand homme de quelques années. Il a eu une extrême aversion pour le lait, & non seulement il n'en usoit point, mais il empêchoit ses malades d'y recourir ; il croyoit qu'il produisoit des obstructions dans les glandes. Ses ouvrages sont,

Conciliator differentiarum Philosophorum, & præcipue Medicorum. Papiæ 1490, in-fol.

Venet. 1496, 1504, in-fol. 1565, *Fol. Lid. Renou.*

DINUS. Dinus de Garbo florissoit en Italie dans le temps qu'Hermondaville jouissoit en France de la plus grande réputation. Il étoit Médecin de Florence, sa patrie ; il étoit fils de *Brun de Garbo* qui le fit étudier sous Thadeus de Florence & sous Brun ; il fit dans la Médecine de grands progrès ; & s'occupa principalement de l'Anatomie. La ville de Boulogne le choisit pour Professeur dans son Université de Médecine. Les Auteurs ne sont pas bien d'accord sur le temps auquel ce Médecin vivoit ; les uns le mettent au treizieme siecle, les autres au quatorzieme ; selon Trithemius, il vivoit sous le regne d'Albert I d'Autriche, & sous le pontificat de Jean XXII ; selon d'autres Historiens, sous le regne de Louis le Bavarrois.

Ses ouvrages sont *de cœnâ & prandio epistola, extat cum Vanderlinden, recollectiones in Hippocratem de natura fœtus. Venetiis* 1502, in-fol. *cum aliis ejusdem argumenti libris.*

Chirurgia cum tractatu ejusdem de ponderibus & mensuris : necnon de emplastris & unguentis. Ferrariæ apud Andr. 1485, in-fol. *Venetiis* 1536, in-fol.

VARIGNANA Varignana (Guillaume) savant Médecin qui vivoit au commencement du 14e. siecle, a exercé la Médecine à Genes. Selon Corringius, il étoit Juif de nation. Son ouvrage sur le traitement des maladies générales & particulieres, est divisé en cinq chapitres. Dans le premier il traite des maladies chirurgicales, comme de l'alopécie, des ulceres cutanés, de l'orgelet & de la

grêle des paupieres, des échimoses, & des ulceres des yeux, des plaies & abcès à la matrice, à la verge, du varicocele, & des autres hernies, des abscès à l'anus, des écorchures ragades qui surviennent aux pieds ou aux mains. Dans le livre suivant il examine les maladies chirurgicales des différens organes; il commence par l'exposition des affections de la tête; il passe ensuite à celles de la poitrine: celles du bas ventre succedent à celles-ci, & la derniere partie comprend les maladies des extrémités. Ses remarques sur la nature du cal sont curieuses, & les préceptes qu'il recommande d'observer pour un heureux traitement des fractures, méritent des éloges. On reconnoît dans Varignana un homme consommé dans une longue pratique, & rempli de ses Auteurs, sans avoir l'érudition pedantesque qui est aujourd'hui le partage de la plupart des Ecrivains. Ses ouvrages sont:

XIV. Siecle. VARIGNANA.

Opera Medica de curandis morbis universalibus & particularibus. Basileæ 1545, in-4°.

Secreta sublimia ad varios curandos morbos verissimis autoritatibus illustrata. Lugduni 1526, in-4°. *Basileæ* 1597, in-8°. *Cum notis Gasparis Bauhini.*

GORDON.

Gordon (Bernard) naquit à Montpellier, & y professa l'Anatomie pendant dix ans avec beaucoup de célébrité. Cette Université étoit encore au berceau, n'ayant été fondée par le Pape Nicolas IV que vers l'an 1284. Né avec des talens & de l'ambition, Gordon se fit bientôt la réputation la plus brillante, soit par sa pratique, soit par ses leçons. Ce fut alors qu'il composa le volume immense que nous avons sous ce titre: *Lilium Medicinæ*, qui traite de la cure de presque toutes les maladies divisées en sept parties. Dans cet ouvrage sont réunis quelques autres petits traités de Gordon. Il y en a eu plusieurs éditions, une à Venise en 1494, in-fol. une à Paris en 1542, in-8°. une à Lyon en 1574, in-8°. contenant 1115 pages. L'ouvrage commence en ces termes: Ce présent livre fut commencé, par la grace de Dieu, en noble estude de Montpellier, après ce que j'en eus lu par l'espace de vingt ans.

XIV. Siecle

Ce fut l'an de Notre Seigneur 1303, au mois de Juillet, que je le publiai.

L'Auteur y traite l'Anatomie des yeux, de l'oreille, des narines, de la bouche, du col, de la luette, de la voix, de l'œsophage, des intestins, & de la rate. Il est à remarquer, au sujet du titre de cet ouvrage, qu'il fut fait dans un siecle où les Auteurs avoient tous la manie de donner à leurs productions les titres fastueux de *Lilium* ou de *Rosa*. Les Auteurs avoient pour ces titres insensés le même goût que la noblesse avoit dans le même temps pour la chevalerie errante.

ARNAUD DE VILLENEUVE

Plusieurs contrées se disputent l'honneur d'avoir vu naître Arnaud de Villeneuve; les uns prétendent qu'il naquit à Valence en Espagne, d'autres en Provence, d'autres en Languedoc. Ce dernier sentiment est le plus probable, puisqu'on trouve dans ses ouvrages plusieurs termes qui étoient propres au bas Languedoc. Dans son traité *de regimine sanitatis*, il parle des poissons qui étoient en usage dans son pays: *qui sunt in usu in istis partibus Galliæ*. D'ailleurs les livres d'Arnaud de Villeneuve, qui furent condamnés par l'Inquisition, étoient écrits en Languedocien; d'où nous conclurons avec le célebre Mr. Astruc (*a*), que cet Auteur naquit en Languedoc, comme il le dit, dans un petit Bourg à deux lieues de Montpellier, appellé Villeneuve (*b*).

Il avoit une passion dominante de tout savoir, & c'est pour cela qu'il entreprit de voyager en Espagne, en Italie & en France. Il se fixa à Paris, y exerça la Médecine, & y étoit fort estimé, lorsque son entêtement pour l'Astrologie judiciaire le porta à prédire la fin du monde pour le milieu du treizieme siecle. Ce ne fut point là l'unique folie à laquelle il se porta. L'Université de Paris s'éleva contre des erreurs qu'il soutenoit avec opiniâtreté: ce qui l'obligea de se réfugier auprès du Roi de Sicile qui le chargea de plusieurs négociations importantes, sachant qu'il avoit beaucoup de crédit auprès du Pape Clément V, & auprès du Roi Robert. Quelques

(*a*) V. Symphorian. Campeg. in vitâ Arnald.
(*b*) Arn. Villan. lib. 11. pract. Med. Cap. 1.

années après, en 1313, il fit naufrage sur les côtes de Gènes, lorsqu'il revenoit en France. Il fut enterré à Gènes où l'on voit encore son tombeau.

Les ouvrages d'Arnaud de Villeneuve furent imprimés à Lyon, in-folio en 1520, avec la vie de l'Auteur, en 1585, avec les notes de *Tellerus*, à Basle, à Lyon en 1586. Quoique cet Auteur fût grand partisan de l'Astrologie judiciaire, on lui attribue cependant des ouvrages dont il n'est pas l'Auteur, & qui le feroient passer pour un fol si on les trouvoit parmi ses œuvres. Tels sont un traité *de Physicis ligaturis*, un autre *de sigillis duodecim signorum*. Postel lui attribue aussi faussement un livre imaginaire *de tribus impostoribus*. Quoiqu'Arnaud de Villeneuve n'ait pas traité *ex professo* de la Chirurgie, on trouve cependant dans ses ouvrages le traitement de plusieurs maladies chirurgicales. Il a parlé de la squinancie, & l'a définie un resserrement du gosier avec suffocation : il dit que dans ces cas il se forme un abscès dans un follicule qui est entre l'œsophase & la trachée artere (*a*), que la tumeur est toute en-dedans, sans paroître au dehors ; qu'il y a difficulté de respirer, extinction de voix, & beaucoup de fievre, & que le malade ne pouvant parler, porte souvent le doigt sur l'endroit où il sent son mal. Cette espece de squinancie, dit notre Auteur, est presqu'incurable : c'est celle dont parle Hippocrate (*b*). La seconde espece de squinancie a des signes caractéristiques, & se reconnoit, poursuit notre Auteur, en ce que la tumeur paroît au dehors, que le malade a moins de fievre, & respire plus aisément. Cette seconde espece est moins fâcheuse que la premiere ; mais elle demande un prompt secours. La troisiéme espece de squinancie est celle où la tumeur est toute au dehors, & où le malade ne sent point de douleur & n'a point de fievre ; elle se guérit facilement, à moins que par des topiques imprudemment ordonnés, on ne répercute l'humeur au-dedans du corps. Après avoir expliqué la cause

(*b*) Ibid. Videtur in quodam folliculo quod est inter œsophagum & tracheam arteriam.

(*b*) Hipp. Prognost.

XIV. Siecle.
ARNAUD DE VILLENEUVE

des squinancies, selon les principes des Péripatéticiens, il passe à la cure, & prescrit les saignées de la tête & du bras, selon l'âge & les forces du malade; il veut que le second jour on ouvre la veine de dessous la langue, & si la maladie ne diminue pas, qu'on applique les ventouses, & qu'on fasse des scarifications le troisieme jour; qu'en même temps on prescrive des lavemens émolliens & des gargarismes (*a*). *Hujusmodi enim flebotomiis*, dit-il, *quam plures squinanticos curavi.*

Arnaud de Villeneuve parle aussi de la stérilité contre laquelle il prescrit le *sel sacerdotal* comme un remede infaillible. En praticien habile, il donne ensuite des regles pour le coït; il en prouve l'utilité pour la conservation de l'espèce & de la santé d'un chacun, en même temps qu'il en fait voir les dangers pour ceux qui s'y livrent avec trop d'acharnement. Il y a apparence que c'est à tort qu'on lui attribue d'avoir voulu former un homme en répandant de la semence dans une citrouille. Son traité *de venenis* peut être utile. Il veut, par exemple, que lorsqu'un homme a été mordu par un serpent, un scorpion ou un lésard, il écrase la tête de l'animal, s'il le peut, & l'applique sur la plaie.

Pour la guérison du calcul dans les reins ou dans la vessie, notre Auteur croit qu'on peut en délivrer le malade sans en venir à l'opération. Il prescrit pour cela un fatras de remedes, dans lequel le lecteur se perd.

Ce qu'il dit sur la saignée est rempli de superstitions, disons plus, de puérilités. Il paroît qu'il ajoutoit foi aux rêveries des bonnes femmes. Il avoit des temps pour la saignée; il observoit le cours de la Lune, les jours heureux ou malheureux, & quantité d'autres petitesses auxquelles il étoit assujetti. Il faisoit aussi beaucoup d'usage des ventouses & des sangsues.

C'est lui auquel nous devons l'eau-de-vie & l'esprit-de-vin. Les préceptes que donne Arnaud de Villeneuve se ressentent du temps superstitieux où il vivoit.

(*a*) Villan. de Squin. cap. 1.

Toutes ses actions avoient quelque chose de mystérieux ; c'étoit par-tout des actes préliminaires de religion qu'il employoit, avant d'aller en avant, dans le traitement des maladies. A la lecture de cet ouvrage, on apperçoit un homme extrêmement pieux, ou habile à le faire croire (*a*), apparemment pour son intérêt, car il n'est guere probable qu'un Médecin de nom, tel qu'Arnaud de Villeneuve, se fût amusé à préconiser l'austérité des *Chartreux*, si des vues d'intérêt ne l'avoient porté à en agir de la sorte. Dans le douzieme siecle, les Moines étoient assez puissans & assez redoutables pour se faire préconiser.

XIII. Siecle. ARNAUD DE VILLENEUVE.

Mundinus naquit à Milan (*b*), & y professoit l'Anatomie vers l'an 1315. Il s'acquit la réputation la plus brillante, & tira cette science de la barbarie & de l'oubli. Il en fut le restaurateur en Italie : aussi *Massa* lui donne-t-il le titre *d'Anatomiste célebre*, *Anatomista illustris*, *vir in sectione celeberrimus*. Il faisoit ses démonstrations publiquement, & y mettoit assez d'ordre ; il fit même imprimer son Anatomie, & y joignit de nouvelles observations & de nouvelles découvertes. Le zele de Mundinus excita les Médecins à marcher sur ses traces, l'émulation leur fit faire des efforts pour remettre en vigueur une science qu'Hippocrate regardoit comme indispensable à ceux qui se mêlent de l'art de guérir. Le livre de Mundinus, quoique mal en ordre & mal écrit, fut cependant le seul qu'on estimât dans les écoles d'Italie, & dont on se servit pendant près de deux cents ans. Les statuts de l'Académie de Padoue firent une loi aux Candidats, de suivre le texte de Mundinus. *Ut Anatomici Paduani explicationem textualem ipsius Mundini sequantur.* Cette loi étoit encore observée deux cents ans après Mundinus.

Jean Dryander a donné une édition de l'Anatomie de Mundinus. Jacques Carpi qui en donna ensuite une autre édition, regarde l'Auteur comme le plus grand

(*a*) L'édition de 1586 que nous avons consultée, ne contient aucune des erreurs qu'on a condamnées dans Arnaud de Villeneuve ; nous n'avons pas cru devoir entrer dans des discussions qui ne sont pas de notre objet.

(*b*) Goelike, Hist. Anat. p. 110. le dit natif de Boulogne.

XIV. Siecle.

MUNDINUS.

Anatomiste latin, & son livre comme incomparable (*a*). Carpi avoue cependant que Mundinus a donné quelquefois à gauche ; mais il l'excuse en disant que peut-être les véritables livres de Galien n'étoient point parvenus jusqu'à Mundinus, & que cet Auteur manquoit de secours suffisans, parceque de son temps il n'y avoit que très peu de livres (*b*). Coringius (*c*) n'est pas aussi indulgent que Carpi ; il dit que les écrits de Mundinus se ressentent de la barbarie où il vivoit. Riolan l'accuse de n'avoir fait des leçons d'Anatomie que d'une maniere grossiere, & d'avoir copié Galien.

Voici l'ordre que Mundinus suit dans son ouvrage. En décrivant une partie, il examine sa situation, sa texture, sa substance, ses tuniques, ses ligamens, ses usages, ses fonctions, & enfin les maladies dont cette partie peut être attaquée.

Mundinus divise le corps en trois ventres ; le supérieur, le moyen & l'inférieur ; il commence par la description du ventre inférieur ; il divise les parties en externes & en internes : les parties externes, dit-il, sont droites ou collatérales ; les droites sont, 1°. celles qui répondent à l'orifice de l'estomac ; c'est la partie où l'on voit la bouche, l'épiglote, autrement nommée pomme d'Adam.

2°. La partie de l'estomac, située environ quatre doigts au-dessus du nombril.

3°. La partie ombilicale où se trouve l'ombilic qui est le point de communication du fœtus avec la mere. On voit intérieurement une veine qui s'unit avec lui (le nombril), & qui passe à travers le foie pour s'aller rendre à la vésicule du fiel. Cette veine cependant n'a point de sang, parcequ'après l'accouchement elle devient inutile & se desseche ; c'est pourquoi on la trouve très petite dans les vieillards.

4°. Les parties droites externes sont celles qu'on

(*a*) Quod nec antiquorum, nec recentiorum reperiatur liber qui in tam brevi sermone, tot & tanta de cognitione membrorum contineat.

(*b*) Carpi ajoute aussi : quandoque etiam bonus dormitat Homerus.

(*c*) Conringius introduct. in art. Med. cap. 3. §. 24.

nomme *ſumac*, quatre doigts au-deſſous de l'ombilic. C'eſt-là qu'aboutiſſent à la peau certaines veines par leſquelles les enfans contenus dans la matrice ſe débarraſſent de leurs eaux.

5°. Enfin la partie qu'on appelle *pecten*, qui contient les parties de la génération.

Les parties latérales externes ſont les deux hypocondres & les flancs. Les hypocondres ſont nommés droit & gauche : dans le premier eſt placé le foie ; le ſecond contient la rate ; les flancs ſont ſous les hypocondres.

Mundinus, apres ces diviſions générales, entre dans le détail en commençant par la deſcription des parties contenantes du bas ventre, auxquelles il donne le nom de *myrach*. Il ne compte, comme Galien (*a*), que huit muſcles au bas ventre, au-deſſous deſquels eſt le *ſyphac* : (c'eſt ainſi qu'il nomme le péritoine). C'eſt, dit-il, un pannicule très fin & très dur ; il eſt très fin pour ne point ſurcharger (*b*) ; il eſt très dur afin de mieux contenir les parties du bas ventre quand il ſe rompt : on nomme cet accident *rupture*.

Le ſyphac, pourſuit Mundinus, a deux uſages principaux ; le premier, c'eſt que lorſqu'il ſe contracte vers le dos avec lequel il s'attache, il chaſſe tout ce qui eſt dans l'eſtomac, les inteſtins ou la matrice, conjointement avec le diaphragme avec lequel il communique (*c*).

Le ſecond uſage du *ſyphac* eſt d'attacher les inteſtins au dos, & de fournir un *pannicule* à tous les membres qu'il contient.

Du péritoine il paſſe à l'épiploon qu'il appelle *zirbus*, qu'il dit recouvrir la partie antérieure de l'eſtomac & tous les inteſtins. Son principal uſage eſt, ſelon notre Auteur, de favoriſer la digeſtion en entretenant une chaleur douce & naturelle à l'eſtomac & aux inteſtins. Il appuie ſon ſentiment de

(*a*) De Juvam. Memb. cap. ultimo.

(*b*) Ce ſentiment eſt celui d'Ariſtote, lib. 3. de part. anim. cap. 11.

(*c*) Avicenne dit la même choſe, lib. de Animal. cap. de Anat. ſtomachi.

XIV. Siecle.

MUNDINUS.

l'autorité de Galien, qui rapporte (*a*) une observation d'un homme à qui on avoit emporté une partie de l'épiploon, & qui ne pouvoit plus manger, sans avoir une indigestion. Il commence, en parlant des intestins, par la description du rectum, & successivement du colon & du cœcum; ensuite il vient aux intestins grêles, & toujours de bas en haut; il décrit *l'ileum*, le *jejunum* & le *duodenum*; il s'étend ensuite sur tous les visceres du bas ventre; il passe plus légerement sur les vaisseaux sanguins & les nerfs: quant aux muscles, il ne parle que de ceux du bas ventre; il ne fait qu'indiquer ceux qui servent à la respiration (*b*); il les divise en dilatans (*c*) ou inspirateurs seulement, & en *resserrans*, ou expirateurs; il met au nombre des premiers, les deux muscles du diaphragme qu'il dit augmenter en même temps la capacité de la poitrine en se dilatant vers le bas; deux muscles du col, qu'il ne nomme pas, dilatent la capacité supérieure; enfin, au nombre des muscles inspirateurs, il met les muscles du dos (*d*). Les muscles qui, selon Mundinus, servent à dilater & à rétrecir la poitrine, sont les intercostaux (*e*); il regarde les veines comme les racines de la verge & de la langue où elles viennent aboutir.

Mundinus dit que les vaisseaux spermatiques des femmes aboutissent à deux corps charnus & remplis *de petites concavités* qui logent des glandes qui filtrent une humeur semblable à la salive pour le plaisir de la femme dans le coït (*f*); qu'on trouve sept cellules dans la matrice, trois à droite, trois à gauche, & une à son fonds: à *sa superficie* est une membrane très mince qui se brise aux premiers

(*a*) De vuln. cap. pect. 9.

(*b*) De Anatom. muscul. pect. edit. Curt. pag. 216.

(*c*) Ibid. pag. 200. continuata est VIRGA; cum maximis venis & arteriis ortis a venâ descendente & propter hocce, venæ sunt sicut radices virgæ.

(*d*) Ibid. pag. 217. Sunt etiam musculi qui sunt in dorso ubi est origo costarum, & incipiunt juxta originem primæ costæ.

(*e*) Ibid. Quia inter quaslibet duas costas, sunt duo musculi, quorum unus habet villos latitudinales, & alius transversales.

(*f*) Ibid. pag. 161.

approches de l'homme. Le col de la matrice, poursuit Mundinus, est de la longueur de la paume de la main, *comme la verge*; il est large & capable de dilatation; on y trouve beaucoup de rides *semblables à des sangsues*; elles sont le siege du *chatouillement*. Notre Auteur regarde la vulve (*a*) comme l'extrêmité du col de la matrice. Près du conduit urinaire, il remarque deux petites peaux; c'est sans doute les nymphes.

Les ureteres s'ouvrent obliquement dans la vessie; par ce méchanisme, l'urine ne peut refluer (*b*) vers les reins. Cette description est conforme à la structure. Plusieurs Anatomistes modernes auroient dû puiser dans cet ancien Auteur. Il a admis un sphyncter à la vessie : ce qui fait, dit-il, que la cicatrice s'opere plus facilement qu'au fonds de ce viscere.

Mundinus donne le nom de petites portes, *ostiola*, aux valvules qu'on trouve à l'orifice des vaisseaux du cœur (*c*). Il dit que lorsque l'on coupe ou qu'on lie les nerfs récurrens du larynx, on fait perdre la voix à l'animal (*d*). Cet Anatomiste a donné une description complette de la trachée-artere, & quelques explications très sommaires de sa configuration : comme Galien, il dit qu'elle est composée de plusieurs demi-cercles liés à une membrane; ces demi-cercles sont tournés en arriere; ici se trouve un muscle particulier, capable, en se contractant, de resserrer & de rapprocher les anneaux.

La description & le traitement des maladies chirurgicales que Mundinus a mis après presque tous les chapitres de son anatomie, nous fait conclure avec fondement que s'il ne faisoit pas son occupa-

(*a*) Mund. de matricis Anatom.

(*b*) . . . Terminantur (URETERES) ad vesicam juxta medium ejus, & non sunt perforantes vesicam directe, uno foramine magno, sed foraminibus magis parvis & obliquis à lateralibus procedentibus inter tunicam & tunicam. . . & hoc fuit factum, ut quando urinâ repleretur vesica, non redeat urina ad renes. Mund. de Anatom. vesicæ. Curr. p. 194.

(*c*) Et habet (COR) tria ostiola quæ aperiuntur ab extra ad intra. Ibid. Anat. cordis. Curr. p. 148.

(*d*) Pag. 287.

XIV. Siecle. tion principale de la Chirurgie, il étoit du moins très expérimenté dans cette partie de la Médecine.

MUNDINUS. Dans l'hydropisie du bas ventre, il conseille la ponction, comme le remede le plus prompt & le plus assuré contre cette maladie.

S'il y avoit, dit-il, solution de continuité au bas ventre, & que la plaie fût pénétrante avec issue de l'épiploon, on en feroit la ligature le plus près de la peau qu'il seroit possible, & on couperoit ensuite la portion d'épiploon qui est hors du ventre, parceque le contact de l'air le corrompt, & que par conséquent il y auroit du danger de l'introduire dans le ventre (*a*). Si les intestins sortent par la plaie, on les lavera avec de l'eau chaude; s'ils étoient couverts de poussiere, & s'ils sont enflés, on y appliquera par-dessus des fomentations émollientes, ou des cataplasmes résolutifs; si après cela on ne peut les faire rentrer, on agrandira la plaie.

Si un des gros intestins est blessé, on fera quelques points de suture aux deux extrêmités, & on les rejoindra.

Mais si c'est un des intestins grêles qui est divisé, Mundinus conseille un remede fort singulier; c'est d'approcher les bords divisés l'un de l'autre, & d'avoir une grosse fourmi dont on appliquera la bouche sur la plaie afin qu'elle la saisisse. Notre Auteur veut ensuite qu'on coupe la tête de la fourmi, & qu'on introduise l'intestin blessé dans le ventre. Ce moyen est superstitieux & ne nous paroît guere capable d'opérer l'effet que le Chirurgien se propose dans ces cas; & nous serions portés à croire que le projet d'opérer la réunion avec la tête d'une fourmi a été enfanté dans le cabinet, comme quantité de systêmes dont nos Auteurs modernes inondent l'univers savant.

Il s'engendre souvent dans les reins, dit Mundinus, des pierres qui sont ordinairement de la cou-

(*a*) Si zerbus egrederetur, tunc debet sui cum serico, vel ligari juxta cutem, & abscindi. Quia de ipso, quantum contingit, aer corrumpitur, & si intromitatur, putrefit, & putrefacit alias partes... Ibid. pag. 194.

leur du rein. Si ces pierres sont trop grosses pour passer dans l'uretere, la maladie est incurable (a). Lorsque ces pierres tombent dans la vessie, elles grossissent (par l'apposition de nouvelles matieres). Les humeurs mucilagineuses ramassées & condensées dans la vessie (b), peuvent aussi former la pierre. On guérit cette maladie par les dissolvans, ou par l'opération. La méthode que suivoit Mundinus étoit celle *du petit appareil*, ou de Celse. Lorsque la pierre étoit fort petite, il tâchoit de la conduire tout le long du canal de l'uretere, & d'y introduire un petit crochet pour la tirer.

Quand la luette s'abcéde, il vaut mieux, dit notre Auteur, la cautériser que de la couper, parcequ'elle ne se cicatrise jamais, & qu'il s'y forme un ulcere qui entretient la puanteur de la bouche (c). Il parle très succinctement de l'esquinancie, dont il dit que le siege ordinaire est à l'entrée de la trachée artere qu'il appelle *canna*, ou de l'ésophage qu'il appelle *mery*.

Il parle aussi de la cataracte qu'il dit être produite par des vapeurs qui descendent du cerveau, s'élevent de l'estomac, il décrit l'opération qu'on appelle *par abaissement* (d).

En général il y a de bonnes choses dans Mundinus, il y a plusieurs descriptions & réflexions qui lui sont propres; mais il y en a beaucoup qui lui sont communes avec Galien.

Douglas (e) cite les éditions suivantes de l'Anatomie de Mundinus.

Anatome omnium humani corporis membrorum. Papiæ, in-fol. 1478. *Bononiæ* 1482. *fol. Emendata per D. Andream Marsianum. Venetiis* 1507. *fol. Argent.* 1509.

Libellus Mundini de partibus humani corporis, ab

(a) Quia non nisi per incisionem curatur, a quâ penitus caveas, Mund. Anat. Venæ cyles, emulgent. & renum. Curt. pag. 156.

(b) De Anatom. Vesicæ. Curt. p. 195.

(c) Quando incidetur, raro consolidatur . . . semper sentitur fœtor oris, & ideò melius est ut cauterisetur ferro ignito. Mund. de Anatom. oris. Curt. p. 280.

(d) Mundin. de Anat. oculi.

(e) Bibliog. Anat.

XIV. Siecle. *omni errore mendâque alienum, nec non cum annotationibus in margine positis & locis utilioribus, Arist.*
MUNDINUS. *Avicennæ, Galeni, cæterorumque medicorum. Papiæ* 1512. in-4°. *Lugduni* 1529. *Cum annotationibus Arnoldi Villanovani.*

Anatomia Mundini ad vetustissimorum, eorumdemque aliquot manuscriptorum codicum fidem collata, justoque suo ordine restituta : adjectæ sunt quarumcumque partium corporis ad vivum expressæ figuræ ; adsunt & scholia non indocta, quæ prolixorum commentariorum vice esse possunt. Per Joann. Dryandrum, Marpurgi 1541. in-4°.

Jean Adelphe a aussi commenté Mundinus, & en a donné une édition sous ce titre :

De omnibus humani corporis interioribus membris anatomiæ. Argentinæ 1513.

Anatomia Mundini per Carpum castigata, & postmodum cum apostillis ornata, ac noviter impressa. Venetiis, anno 1516.

Alexandre Achillini, Mathæus, Curtius & plusieurs autres, ont aussi commenté Mundinus.

GILBERT. Gilbert, surnommé l'Anglois, florissoit au commencement du 13e. siecle. Baleus l'a fait plus ancien (*a*), & le place sous le regne de Jean Sans-Terre Roi d'Angleterre, dans le 12e. siecle. Mais nous croyons pouvoir nous écarter de ce sentiment, puisque Gilbert cite plusieurs fois Averrhoes, qui vécut jusqu'au milieu du 12e. siecle, & dont les ouvrages ne parurent que long-tems après sa mort. Nous avons pour nous le témoignage du Chancelier Bacon & de M. Freind (*b*). La Médecine n'avoit alors fait aucun progrès en Angleterre : elle étoit le partage des Moines ignorans & avides, qu'un intérêt sordide rendoit Médecins. Gilbert avoit un goût décidé pour la Médecine & pour les simples. Il avoit beaucoup voyagé, & avoit acquis beaucoup de connoissances dans ses voyages. Il étoit très versé dans les Langues Grecque & Latine ; & il étoit grand Philosophe, & fit l'ornement de sa patrie. Nous avons de lui un ouvrage qui a pour titre : *Compendium totius Medicinæ* ; on trou-

(*a*) Cent. de viris Illustr.
(*b*) Hist. Med. Freind.

ve dans cet ouvrage un Traité des écrouelles qu'il appelle *malum regium*, à cause de l'ancien usage où l'on étoit de faire toucher les écrouelles aux Rois. Il a aussi parlé des *plaies*. On lui reproche de s'être servi de termes barbares pour exprimer les choses nécessaires dans le traitement des plaies: par exemple, du mot *plagella*, pour désigner un plumaceau, *d'algalia* pour *algalie*, & de plusieurs autres termes étrangers à l'art; mais l'usage du temps où il écrivoit l'obligeoit sans doute de tenir ce langage. L'ouvrage de Gilbert a été imprimé plusieurs fois. Il parut d'abord à Lyon, en in-4°., en 1510, sous le titre de *compendium totius Medicinæ*. On le réimprima à Genève sous le titre *de laurea Anglicana*, *seu compendium totius Medicinæ* (*a*).

XIV. Siecle. GILBERT.

Jean de Gadesden étoit Anglois, & membre du College de Marton à Oxford. Il étoit Chanoine & non Moine, comme le remarque Mr. Freind (*b*). Dès l'an 1320 il étoit Docteur en Médecine, & s'étoit déja acquis beaucoup de réputation. Il savoit flatter ses malades, & ne s'embarrassoit pas que leur état devînt pire, pourvu qu'il masquât son empirisme sous des dehors trompeurs, & qu'il satisfît leur goût; C'est sur-tout par ses lâches complaisances, qu'il devint le Médecin des Dames; il avoit grand soin de ne leur prescrire que des remedes agréables au goût; il leur permettoit tout ce qui pouvoit les flatter; les odeurs, les essences, & tous les petits riens dont l'interdiction est un chagrin véritable pour cette espece de femmes qu'on nomme *petites maîtresses*, & dont les maladies sont ou *de mode*, ou *de bienséance*. Gadesden faisoit cependant son profit de la crédulité de ceux qui avoient recours à lui, il avoit des remedes pour chaque maladie, & comme il ne manquoit pas de les donner comme des secrets importans, il les vendoit aussi fort cher. Il fit un profit immense en vendant aux Barbiers l'emplâtre de grenouilles (*c*). Il parloit de tout, & se donnoit éga-

J. DE GADESDEN.

(*a*) Hist. Med. part. 3.
(*b*) V. Manget, Biblioth. script. Med. lib. 7.
(*c*) RosaAnglica. Pro quo habui aliquam pecuniam à barbitonsoribus.

XIV. Siecle. J. DE GADDERDEN.

lement pour Médecin, Chirurgien, apothiquaire, homme de Lettres, & sur-tout bon Poète. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on trouve à peine une page dans son livre où il n'y ait quelque citation en vers, & fort souvent il affecte d'y mettre des siens propres. Il fut le premier, comme le remarque Mr. Freind (*a*), qui fût employé à la Cour d'Angleterre, comme Médecin; avant lui on faisoit venir des Médecins étrangers pour le Roi; il eut soin du fils d'Edouard II dans la petite vérole dont ce jeune Prince fut attaqué; il fit garnir le lit du malade d'écarlate, & ordonna que tout ce qui l'environnoit seroit de la même couleur (*b*).

Il se mêloit aussi d'opérations chirurgicales; il se vantoit même d'être grand opérateur, & s'élevoit hautement contre quelques Chirurgiens de son temps (*c*). Il vante dans son livre sa dextérité à remettre les luxations, & se disoit grand Oculiste, sur-tout pour les maladies des yeux qu'il appelle *infectiones*, pour lesquelles il disoit avoir un secret infaillible; Plus la maladie étoit dangereuse, plus il montroit d'assurance & de fermeté. Quelqu'un avoit-il la pierre, il avoit, disoit-il, des dissolvans immanquables. Les accès de goutte les plus violens cédoient à ses topiques. Il arrachoit les dents, déracinoit les cors des pieds; enfin il n'étoit aucune incommodité dont il n'assurât la guérison. Il prétendoit guérir la colique en faisant appliquer au malade une ceinture faite d'une peau de veau marin, dont l'agraffe étoit faite avec un os de baleine. Il rémédioit aux hernies, en appliquant un emplâtre ou le caustique. Il n'avoit pour arrêter le progrès des chancres, que le cataplasme de lapathum rouge.

Il faisoit aussi métier de servir les femmes enceintes. Il paroît par la lecture de ses ouvrages, qu'il y étoit

(*a*) Hist. Med.

(*b*) Capiatur scarletum, & involvatur variolosus totaliter, sicut ego feci de nobilissimo filio Regis Angliæ . . . & feci omnia circa lectum esse rubra . . . & est bona cura. Rosa Angl.

(*c*) Er secundum Lanfrancum, Rolandum & Brunum; & est errori. Ibid.

(*d*) Experimentum meum, quod divitibus convenit, de quo possum dicere miracula. Ibid.

autant porté par goût que par intérêt. Il recommande de leur donner de la rhubarbe brûlée. Son style sur ce sujet est non seulement libre & galant, mais obscène en certains endroits. Quoiqu'il parle des accouchemens, nous ne pouvons assurer qu'il les ait manœuvrés. Il ne seroit pas étonnant qu'un homme aussi avide de gain que l'étoit Gadesden, se fût ingéré, même sans connoissance, à faire l'Accoucheur.

XIV. Siecle.

J. DE GADDERDEN.

Cet Auteur débitoit aussi un secret pour faire concevoir. Il se vit bientôt accablé d'une multitude de femmes de toute espece qui venoient chercher la fécondité dans la profondeur de sa science. On peut voir ce qu'il dit lui même à ce sujet dans son livre (a).

On ne sera pas surpris que ce fameux *Charlatan* débitât aussi des maximes de gourmandise; ce fut peut-être un des meilleurs moyens qu'il crut employer pour se faire un nom parmi les grands & les femmes du *grand air*.

Le seul ouvrage que nous avons de Gadesden, a pour titre *Rosa anglica*. Ce livre fut dans son temps aussi célebre que le *Lilium* de Gordon.

Barthelemi Glanville, surnommé l'Anglois, étoit de l'illustre famille des Comtes de Suffolk. Il embrassa la vie monastique, & entra chez les Cordeliers. Le goût décidé qu'il avoit pour les sciences ne diminua point dans l'oisiveté du cloître; il les cultiva avec zele, & ce fut pour lors qu'il composa le fameux ouvrage *de proprietatibus rerum, libri novemdecim*. Ce livre lui fit un honneur infini, & lui acquit à juste titre la réputation du premier génie de son siecle. Il y en a eu quatre éditions, une à Cologne en 1481, petit in-fol, une à Strasbourg en 1491, in-fol. une autre à Nuremberg en 1519, in-fol. une enfin à Francfort 1601, in-8°. Cet ouvrage contient les traités suivans.

GLANVILLE.

De anima rationali & hominis descriptione. lib. 3.

De censu communi. cap. 10.

De quinque sensibus in quinque capitibus.

De pulsibus, cap. 23.

(a) Rosa Angl. de modo generandi, p. 77.

XIV. Siécle. *De humoribus cap.* lib. 4.

De humoribus corporis. lib. 4.

GLANVILLE. *De omnibus humani corporis membris.* cap. 66.

Le livre de Glanville fut auſſi imprimé à Nuremberg en 1492, in-fol. il fut encore imprimé en anglois en 1471, 1535, & traduit en françois par Corbichon par ordre de Charles V, Roi de France. A Lyon 1491, in-fol.

GUY DE CHAULIAC. Si Mundinus fut le reſtaurateur de l'Anatomie dans le treizieme ſiecle, Guy de Chauliac fut celui de la Chirurgie. Cette partie eſſentielle de la Médecine n'étoit exercée que par des gens d'une ignorance craſſe; elle étoit le partage des Barbiers. Il étoit réſervé à Guy de Chauliac de tirer de la pouſſiere & de la barbarie, un art ſi précieux à l'humanité, mais dont aucun homme, depuis Hippocrate, n'avoit donné des principes. Guy *le bon Docteur* (*a*), Guy de Chauliac s'attacha par goût à la Chirurgie, dont il fit ſa principale occupation, & à la pratique de laquelle il dut ſa réputation & ſa gloire. Avant d'entrer dans le détail de ſa vie & de ſes ouvrages, qu'il nous ſoit permis de donner ici l'extrait d'une lettre qu'un des fils de Joubert, Commentateur de Guy de Chauliac, écrivoit dans le quinzieme ſiecle au premier Préſident du Parlement de Dauphiné, pour le prier d'agréer la dédicace des annotations de ſon pere, dont il étoit l'éditeur. On verra dans cette lettre pleine de naïveté, en quel état étoit alors la Chirurgie, puiſqu'elle tend à laver Laurens Joubert du reproche qu'on lui faiſoit de s'être abaiſſé à commenter un livre de Chirurgie (*b*). On eſtimoit cependant beaucoup cet ouvrage; mais la jalouſie a de tout temps cherché à détériorer les meilleurs écrits. » J'ai pris, *dit le* » *fils de Joubert*, la hardieſſe de m'employer à la » traduction des annotations DE MON PERE ſur la » très requiſe Chirurgie de Mr. Guy, tant pour le » relever de cette peine, que pour m'exercer tou- » jours plus en ce ſubjet qui m'abbreuve l'enfance

(*a*) Epître Dédic. d'Iſaac Joubert.

(*b*) Cette lettre ſe trouve inſérée dans le Livre intitulé: grande Chirurgie de Gui de Chauliac, imprimée à Lyon en 1642.

» des termes & phrases de la science médicinale à » laquelle je suis voué. Vrai est qu'en ce faisant, » mondit pere me soutenoit le menton, m'adver- » tissant des plus mauvais passages, & me sortant » des dangers de périr, autrement il est aisé à croire » que je m'y fusse noyé . . . tant est profonde cette » matiere pour mon petit essor.

Après avoir réclamé l'autorité de son Mécene en faveur de l'ouvrage de son pere, Joubert remet le différend aux pieds du THRONE JUDICIEL de son protecteur, & continue ainsi.

» Ce sont les Médecins & Chirurgiens principa- » lement qui trouvent mauvais cette entreprise; » mais pour divers sujets : car les Médecins qui » honorent mon pere, disent qu'il ne se devoit tant » abbaisser, que de traduire de latin en françois un » livre en Chirurgie, d'un mêmement qui ne se dit » pas Autheur, ains Collecteur, & ramasseur du la- » beur des autres qui ont écrit en Chirurgie. . . . » Un Chancellier, premier Docteur Régent Stipendié » du Roi en la premiere Université du monde pour » la science de Médecine, se devroit-il amuser à » corriger, traduire en françois, & commenter l'œu- » vre d'un Chirurgien, un vieux bouquin, duquel » même la plupart des Chirurgiens ne fait conte, » ains le méprise & desdaigne, là où moindres que » lui qui se disent ses disciples, s'emploient jour- » nellement à translater de grec en latin, & digne- » ment commenter les belles & riches œuvres d'Hip- » pocras, Galien, Paul Eginette, & d'autres bons » Auteurs ». Tels sont en général les reproches qu'on faisoit à L. Joubert, d'avoir commenté Guy de Chauliac : reproches mal fondés, puisqu'il n'y avoit alors aucun Chirurgien lettré qui ne l'eût entre les mains, comme on le verra dans la suite de cette lettre. Le jeune Joubert poursuit, & dit que » la Chirurgie » de Chauliac, son pere n'avoit pas tant prisée & » honnorée de son jugement seul, ains l'ayant en » grand respect pour la singuliere recommendation » qu'il en avoit oui faire par plusieurs fois à Mr. » Gabriël Fallope, son Docteur en Chirurgie en » l'Université de Padoue. Il a aussi considéré le soin

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

» que Mr. Jean Tagault, très docte Médecin de Paris, » en a eû de l'illustrer & enrichir d'un plus beau langage latin, se tenant bien à honneur d'être dit son » interprete & correcteur ; mais sur tous, il a eu » égard à ce que Mr. Révérend Fales, Docteur Régent Stipendié du Roi ; & Doyen en l'Université » de Montpellier, en avoit fait, daignant cette Chi- » rurgie de ses annotations ou notables, comme il » est appellé, très amples & très doctes. Ainsi mon » pere a eu des beaux patrons & exemples ; & ce » n'est pas sans invitation des plus grands personnages » qui ayent été en Médecine & en Chirurgie depuis » cinquante ans en çà, qu'il a voulu honnorer les » écrits de ce bon Docteur qu'il a précédé en la même » Université, fort renommé pour son rare sçavoir » & grande expérience, tant en Médecine qu'en Chi- » rurgie, n'étant pas Mr. Guy simple Chirurgien ou » vil Barbier, comme quelques-uns pensent, mal » informés de ses titres & qualités : & plût à Dieu » que ceux qui le méprisent sçussent faire autant, » ou bien l'entendre seulement . . . car il est si bien » ajancé, lié & entretenu, que par-tout il ressemble » & a correspondance, comme une maison bien com- » passée, bien composée, & tellement troussée, » qu'elle semble jettée au moule & bâtie tout en un » jour, non pas à pieces mal rapportées . . . de quoi » je veus conclure touchant aux qualités de mondit » pere, qu'il ne s'est pas oublié de travailler sur un » tel sujet . . . & il devoit cela à la mémoire de ce » bon Docteur qui a été de la même Ecole.

» Je viens, poursuit Joubert, aux Chirurgiens, » lesquels font deux bandes, étant les uns latins & » & les autres françois ; on dit Chirurgiens latins, » ceux qui ont eu cest heur que d'avoir été nourris » & élevés ez bonnes Lettres dont ils savent latiniser, » & ce sont eux pour la plupart qui desdaignent » l'œuvre de Guy, se tenant seulement aux livres » d'Hypocras & autres anciens Autheurs ; ou s'ils » lisent quelquefois la Chirurgie de Guy, c'est à ca- » chette, & comme ayant honte de prendre quelque » chose de-là, jaçoit qu'ils en tirent ou ayent tiré » tout le meilleur de leur savoir, à ce qu'on dit,

» qui est une ingratitude fort détestable, ne vouloir » reconnoître celui dont on a tant tiré. Eh bien ! » nous mettons cette troupe en la classe des Méde- » cins qui méprisent de même la Chirurgie de Mr. » Guy, car aussi tels Chirurgiens veulent marcher » de pareil avec les Médecins.

Il paroit que dans le temps de Joubert il y avoit de vrais Chirurgiens qui ne se bornant point au simple manuel, s'adonnoient aux mêmes sciences que les Médecins, desquels ils ne différoient que de nom. On voit aussi qu'outre les véritables Chirurgiens, cet art étoit livré à des gens ignares qu'on appelloit Barbiers; que ces gens faisoient ce qu'on appelle la petite Chirurgie, & avoient les mêmes prérogatives que les Chirurgiens privilégiés d'aujourd'hui, ce qui prouve, quoi qu'en disent plusieurs beaux esprits du siecle, que cette maniere de faire la Chirurgie est aussi ancienne que son établissement en France; car il n'y a pas apparence que le Roi Saint Louis en accordant à Pitard de composer le corps de Saint Côme de Maîtres-ès-Arts, lui eut permis de priver de leur état ceux qui exercoient la Chirurgie sans avoir aucun grade dans les lettres, il fallut seulement les subordonner au Corps des Gradués, & cet usage s'est aussi soutenu depuis le treizieme siecle jusqu'au tems de Joubert.

» Quelle profanation, s'écrie Joubert, que de per- » mettre l'exercice de la Chirgurgie, l'une des plus » dignes parties de la Médecine, aux ignorans anal- » phabétes qui n'étudierent jamais én aucun livre, » & qui n'ont qu'une certaine routine, avec des » recettes qu'ils savent par cœur, gens empyriques, » sans aucune science.

Ce n'est pas à dire pour cela que Joubert fût d'avis qu'on interdise l'exercice de la Chirurgie à tous ceux qui ne *savent pas le latin*; il désiroit seulement qu'on fit un choix scrupuleux de ceux qui » n'ayant eu » ce bien de leurs parens ou de quelques amis, d'a- » voir été entrenus ès écoles de grammaire, & autres » bonnes Lettres; savent toutefois bien lire, ont » un bon esprit, & sont studieux, affectionnés à » l'art de la Chirurgie . . . & n'eût-ce pas été dom-

XIII. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

» mage, *dit-il un peu plus bas*, qu'à faute de moyens » ils fussent demeurés ignorans de cet art ?

Il faut multiplier & ne tenir enclose
La doctrine & le sens de quelque bonne chose.

» L'Auteur répond ensuite à l'objection qu'on au» roit pu lui faire de rendre les livres trop communs; » car, dit-il, que peut nuire la lecture d'un livre à » celui qui ne l'entend pas ? Et s'il ne l'entend qu'à » demi, il demeure encore au rang des ignorans : » donc il ne peut acquérir réputation de cela pour » abuser le monde ; & s'il est de nature abuseur, » pipeur, trompeur, frasqueux, téméraire, hasar» deux, affronteur, la faute des livres ne le gar» dera pas de l'abus & malversation ; car cela s'ap» prend volontiers de l'un à l'autre, sans l'usage des » livres.

» C'est à vous, Monsieur, dit Joubert à son Mé» cene, de juger & condamner les excès de ceux » qui entreprennent de troubler ou détourner les stu» dieux travaillant de bon cœur en la république des » Lettres. Qu'ils rongent donc les os que je leur donne » pour se taire, & qu'ils s'adonnent à chasser l'igno» rance loin des Professeurs de la Médecine, sans » s'amuser tant à la bouteille . . . Il est temps que je » me retire, après leur avoir donné cette escarmouche » sous l'ombre de votre bouclier plus assuré pour moi » que celui de Pallas. Mon bas âge ne m'excuseroit » pas (il avoit pour lors 48 ans) ni ma petite suffi» sance, si n'étoit votre respect, & la nuncupation » que je fais de cette besogne à la grandeur de votre » nom . . . . mais je suis bien couvert maintenant, » Dieu merci . . . Je vous baise très humblement les » mains du petit étui de mes levres ce premier jour » de l'an 1580 pour bonne étroine.

Cette lettre nous apprend, à la vérité, dans quel état étoit la Chirurgie dans le quinzieme siecle : depuis Guy de Chauliac elle avoit déja fait quelque progrès vers sa perfection. Jusqu'à Avicenne, le Médecin étoit Chirurgien ; » mais depuis en çà, » dit

XIV. Siecle. GUY DE CHAULIAC.

» dit Guy de Chauliac (a), ou par délicatesse, ou » par la trop grande occupation ès cures, la Chi- » rurgie fut séparée & délaissée ès mains des mé- » chaniques, desquels les premiers furent Roger, » Roland, & les quatre Maîtres qui ont fait des » livres séparés en Chirurgie, & y ont mêlé beau- » coup de choses empyriques; puis est trouvé Ca- » mier qui a fait quelque Chirurgie brutale, en » laquelle il a mêlé plusieurs fadaises; conséquem- » ment on trouve Brun qui assez discretement a fait » un sommaire des propos de Galien, d'Avicenne » & des opérations d'Albucasis; après lui vient im- » médiatement Théodore qui ravissant tout ce qu'a » dit Brun avec quelques fables d'Hugue de Luynes » son maître, en a fait un livre. Guillaume de Sa- » licet fut homme de valeur, qui composa deux » sommaires, l'un en Physique, & l'autre en Chi- » rurgie, & . . . ensuite vint Lanfranc qui a aussi » escrit un livre auquel il n'a mis gueres de choses » que celles qu'il avoit prins de Guillaume . . . en » ce tems-là maître Arnaud de Villeneuve fut flo- » rissant en ces deux facultés. Henri de Hermonda- » ville commença à Paris un traité fort notable. En » Calabre étoit maître Nicolas de Reggio; finale- » ment, s'est élevée une fade rose Angloise qui m'a » été envoyée, & je l'ai vue: j'avois cru trouver » en elle suavité d'odeur, j'ai trouvé les fables de » l'Espagnol, de Gilbert & Théodore. De mon tems » ont été Chirurgiens à Tholose Maistre Nicolas » Catelan; à Montpellier, Maistre Bonet, fils de » Lanfranc; à Bologne, Maistre Peregrin, & Mer- » cadant; à Paris, Maistre Pierre de l'Argentiere; » à Lyon, Pierre de Bonant; en Avignon, Maistre » Pierre d'Arles, & mon compagnon Jean de Parmes, » & moi Guy de Chauliac Chirurgien & Docteur en » Médecine, des frontieres d'Auvergne (b), Diocese » de Mende, Médecin & Commensal de Notre Sei- » gneur le Pape.

Notre Auteur fit ses études en Médecine en l'Université de Montpellier, où il ne tarda pas à se

(a) Chapitre singulier.
(b) Il naquit dans un Village nommé Chauliac.

XIII. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

faire un nom. Il fut disciple de Raymundi & de Berthuc. Bientôt ses Maîtres apperçurent en lui des dispositions supérieures. Il se livra entiérement à la Chirurgie ; & en fit son étude principale. Il prit ensuite le Bonnet de Docteur dans cette Université ; mais la qualité de Médecin n'ôta rien à son ancienne maniere de vivre. Avant ce grade il n'avoit exercé que la Chirurgie ; il conserva la qualité de Chirurgien. C'est sans fondement que Mr. Freind avance qu'il fût Professeur en Médecine à Montpellier ; cette assertion est gratuite. Il exerça son art à Lyon avec la plus grande célébrité. Il quitta ensuite cette Ville pour aller se fixer à Avignon où il attira les regards de Clément VII qui occupoit alors la Chaire de Saint Pierre. Presque toute la terre étoit désolée par la peste : ce fléau faisoit à Avignon des ravages inouis. Guy de Chauliac ne s'effraya point du danger ; son zele infatigable les surmonta, comme avoit fait autrefois Hippocrate à l'Isle de Cos, & cette époque acheva de le faire connoître. Le Pontife romain le récompensa magnifiquement. Innocent VI qui lui succéda, prit aussi Guy de Chauliac pour son Médecin, & le traita encore mieux que son prédécesseur. Enfin après la mort de celui-ci, Urbain V le fit encore son Médecin & son Commensal dès la premiere année de son pontificat.

Notre Auteur donna au public sa grande Chirurgie : » auquel an, dit-il dans son chapitre singulier, du dire de sus nommés, & de mes expériences, à l'aide de mes compagnons, j'ai colligé cet œuvre comme Dieu a voulu.

Guy de Chauliac, dès le premier pas qu'il fit dans l'art de guérir, avoit prévu que sans les connoissances anatomiques, les Médecins & les Chirurgiens n'agissoient qu'en aveugles ; aussi s'appliqua-t-il de bonne heure à l'Anatomie, & c'est par elle qu'il commence son traité de Chirurgie. Il divise ce qu'il a à dire sur l'Anatomie, *en deux doctrines* ; la premiere traite *des membres communs, universels & simples* ; la seconde, *de la nature des membres propres, particuliers & composés.*

Il entre en matiere par la description de la peau

XIV. Siecle. Guy de Chauliac.

qu'il dit être un tissu de nerfs, d'arteres & de veines, *pour donner sentiment*. Il en fait de deux especes; celle qui couvre *les membres externes* qu'il nomme cuir; l'autre qui couvre *les membres internes*, qu'il nomme *pannicule* ou *membrane*, comme les *toiles du cerveau & le péricrâne, le périoste qui couvre tous les os du corps, le siphac ou péritoine, le péricarde & le pannicule de toutes les autres entrailles.*

Après avoir parlé des tégumens, il parle successivement de la graisse & des chairs, dont il fait trois especes; la chair pure qu'il dit ne se trouver qu'à la tête du *membre viril*, *la glanduleuse ou noyeuse*, telle que celle *des testicules*, *des mammelles & des émonctoires*, enfin la *musculeuse* ou *lacerteuse*. Ce qu'il dit au sujet des muscles, est tiré de Galien (*a*); il ne connoissoit, comme tous ceux qui l'avoient précédé, que sept paires de nerfs qui partent du cerveau, *ou de la nuque sa lieutenante*. Il paroît cependant avoir remarqué le premier que ceux qui sont les plus antérieurs sont les plus mols (*b*). Il comptoit trente paires de nerfs qui partent de la moëlle épiniere, & *un sans compagnon qui sort du bout de la queue* (*c*): quant aux veines & aux arteres, il pensoit, comme Galien, que les veines ont leur principe au foie, & les arteres au cœur.

Il admet, comme Avicenne (*d*), deux cents quarante os dans la charpente osseuse du corps humain, sans y comprendre les sésamoïdes & l'os *en figure de lambda sur lequel est fondée la langue.*

Le pot de la tête, dit-il, *n'est pas d'un os continuel, ains ordonné de sept os contigus, qui contiennent le cerveau.* Toutefois il y a d'autres petits *os principaux, comme l'os de la crête dans le coronal, les os pairs, lesquels appartiennent à la face & non au pot.* A l'intérieur du crâne il trouvoit la duremere & la pie-mere, la substance du cerveau qu'il dit avoir trois ventricules, *dont chacun a deux parties*, & chaque partie *une vertu à son organe. A la*

(*a*) De usu part. anim.
(*b*) Trait. 1. Doct. 1. chap. 2. p. 38. Edit. Lyon.
(*c*) Ibid.
(*d*) Feu. Dot. 6. somm. 2. cap. 30.

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

premiere partie du ventricule antérieur est assigné le sens commun ; à la seconde , l'imaginative ; au ventricule du milieu , est située la pensive & la raisonnante , à celui de derriere ; la mémoire & la récordation (*a*) *de ces ventricules ;* l'antérieur est plus grand, celui du milieu plus petit , & le postérieur médiocre ; *de l'un à l'autre il y a des conduits par où passent les esprits* ; les nerfs ne sortent *pas nuds* , *mais munis d'une membrane.* Les modernes qui ont cru être les premiers à nier le croisement des nerfs optiques , étoient sans doute du nombre de ceux que Joubert dit avoir honte de citer Guy de Chauliac qui s'exprime ainsi (*b*) : *les nerfs optiques sont pertuisés afin qu'ils fussent la voie de l'esprit ; & procedent de deux côtés & s'unissent dedans le crâne ; & puis se despartent à chaque œil du côté qu'ils naissent , & non pas en croisant ou changeant de dextre à senestre , comme aucuns ont pensé.*

Le reste de l'Anatomie de Guy de Chauliac n'a rien qui lui soit particulier , si on en excepte néanmoins la description qu'il a donnée de l'humérus. Cet Auteur est le premier qui l'ait exactement décrit , & c'est depuis lui qu'on a donné le nom de poulie à la partie inférieure de cet os. » La rondeur supérieure de l'os adjutoire est unique, entre dans » la boîte ou fosse supérieure de l'épaule , & constitue la jointure humérale ; la rondeur inférieure est » double , au milieu de laquelle il y a un degré , » comme si c'étoit une poulie double par où passent » les cordes avec lesquelles on puise de l'eau ; & de » la part interne , il y a quelque petite éminence , » & par derriere il a certaine cavité en laquelle est » reçue la tête , ou addition en forme de bec du » faucille majeure , quand on redresse le bras ; tellement que ces rondeurs entrent ès concavités des » faucilles , & s'y contournent au temps de l'extension , & du pliement du bras , & font la jointure » cubitale où commence le petit bras ». Il a connu confusément le mouvement du cerveau (*c*). Au travers

(*a*) Tract. 1. Doct. 2 , cap. 1.

(*b*) V. Vanherne Microtechn. p. 524.

(*c*) Tract. 1. Doct. 2 , chap. 1. Anat. de la face.

XIV. Siecle. GUY DE CHAULIAC.

de l'obſcurité du langage de notre Auteur, on ne laiſſe pas que d'appercevoir un certain ordre, & quelque exactitude qui dénotent l'homme ſtudieux & appliqué. Nous allons paſſer à ſa partie chirurgicale; c'eſt ici où nous reconnoîtrons le reſtaurateur de cet art (*a*).

La Chirurgie n'étoit preſque rien dans le temps que Chauliac publia ſon ouvrage; elle n'étoit exercée que par cinq ſortes de perſonnes. La premiere ſecte étoit celle de Roger, de Rolland, & des quatre Maîtres qui appliquoient des cataplaſmes ſur toutes les plaies indiſtinctement, *procurant*, dit notre Auteur, *ſanie ou ſuppuration avec leurs bouillies & paparots*.

La ſeconde ſecte étoit celle de Brun & de Théodore qui ne panſoient les plaies qu'avec du vin. Salicet & Lanfranc ſon diſciple formoient la troiſieme ſecte, & ne conſeilloient dans le traitement des plaies que des emplâtres doux, ou des onguens de cette eſpece. La quatrieme ſecte étoit celle des Chevaliers Teutoniques qui avoient recours aux enchantemens, à l'huile, aux feuilles de choux. La cinquieme ſecte, dit Guy de Chauliac (*b*), étoit celle des femmes *ou des idiots qui remettent les malades de toutes maladies aux Saints tant ſeulement... & je m'esbahis qu'ils ſe ſuivent comme des grues, car l'un dit ce que l'autre a dit*. Ce fut Guy de Chauliac qui rétablit l'uſage des opérations indiquées par Galien, par les Arabes, & par Paul d'Eginete, quoique perſonne n'oſat les entreprendre depuis long-temps.

Guy de Chauliac eſt le premier qui ait dit que les inciſions à la paupiere ſupérieure, dans les cas d'inflammation, doivent être longitudinales; *d'autant*, dit-il (*c*), *qu'ainſi va le muſcle qui meut les ſourcils, & non ſuivant les rides*.

Notre Auteur donne la définition la plus exacte des plaies; c'eſt, dit-il, *une ſolution de continuité, récente, ſanglante, ſans pourriture, faite ès parties molles*; il parle enſuite par ordre de leurs différences,

(*a*) Tract. 3. Doct. 1, chap. 3, des plaies de la tête.
(*b*) Chap. ſing. pag. 2.
(*c*) Tract. 1. Doct. 2, ch. 1, part. 2, Anatom. de la face.

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

de leurs especes, de leurs causes & de leurs signes. Il met au nombre des plaies nécessairement mortelles, celles qui pénetrent la substance du cœur, la substance du cerveau, du foie, du diaphragme, de l'estomac, *les boyaux guides*, *les rognons*, la trachée-artere, l'œsophage, le poumon, la rate, la vésicule du fiel, *& tous autres membres principaux & servant aux membres principaux*, *de forme nécessaire à la vie:* plaies mortelles non nécessairement (*a*); *ains pour la plupart sont petites plaies & superficielles ès susdites parties qui pénetrent jusqu'à icelles*, *& en chef des muscles*. Ce que dit notre Auteur sur les plaies de tête, est divin; les Praticiens peuvent y puiser des maximes qui les guideront dans tous les cas de cette espece. Les modernes n'ont rien innové à ce sujet. Nous ne trouvons aucun Auteur avant lui qui parle de la guérison des plaies au cerveau avec déperdition de substance (*b*). Voici le texte. » Si elles sont bien traitées (*les plaies de la tête*) » on en guérira, ainsi que j'ai vu la partie postérieure du cerveau, de laquelle sortit un peu de » substance du cerveau: ce que fut recognu par » l'offense de la mémoire, laquelle il recouvra après » la curation. Je ne dis pas toutesfois qu'on véquît, » s'il en sortoit toute une cellule, comme Théodore » raconte d'un Sellier. Aussi Galien ne dit pas des deux » blessés qu'il vit guérir à Smyrne du vivant de son » maître Pélops, qu'il en fût sorti de la substance » du cerveau, ains seulement, que le cerveau avoit » été blessé. Du foie, *poursuit-il plus bas*, j'ai vu » guérir des plaies petites qui étoient aux penons, » mais non pas profondes, ne avec déperdition d'au» cune portion d'icelui, comme Galen témoigne.

Guy de Chauliac pratiquoit presque toutes les opérations qu'on fait aujourd'hui. Sa doctrine, à quelque rafinement près, doit être celle de tout bon Chirurgien. Dans les cas d'amas de pus dans la poitrine, il n'hésitoit pas à faire l'empyême; mais il n'étoit pas asservi à la méthode de ses prédécesseurs. Ses

(*a*) Tract. 2, chap. 1, des plaies.
(*b*) Ibid.
(*c*) Tract. 3, Doct. 1, chap. des plaies en général.

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

connoissances anatomiques étoient plus profondes ; il reprend (*a*) Guillaume de ce qu'il conseilloit de faire l'incision pour l'empyême, entre la cinquieme & la quatrieme côte ; » mais, *dit notre Auteur*, » d'autant que le diaphragme se réflechit là où il » attouche l'espine & les costes, jusques à la troi- » sieme & plus, & que telle réflexion pourroit em- » pescher l'issue de la matiere, & faire accroire à » l'Opérateur qu'il n'a pas assez pénétré avec le ra- » soir ; pour ce il vaut mieux que se fasse entre la » quatrieme & cinquieme, qu'entre la troisieme & » quatrieme ». Il entre dans un long détail sur les hernies ; il en établit les signes les plus certains, & avec beaucoup de sagacité & d'exactitude ; il vient ensuite au diagnostic. » Qui est rompu, *dit-il* (*b*), » ne vit pas sans danger, car s'il advenoit que les » boyaux cheussent dans la bourse avec fonte en- » durcie, jamais ils n'en retourneroient, & ainsi le » patient mourroit, comme j'ai vu, & Albucasis le » témoigne, & pourtant le sûr est qu'il se fasse guérir, » ou qu'il ne quitte jamais le régime ni le brayer.

Il admet deux sortes de cures des hernies, l'une *par médicamens*, l'autre *par Chirurgie* ; par la premiere, il entend qu'on fasse promptement une saignée, qu'on ait recours aux évacuans, qu'on en vienne ensuite au taxis, & qu'on contienne la partie qui faisoit hernie, avec un brayer : *qu'ils* (les malades) *vivent en repos, sobrement, sur-tout en matiere de bracets, soupes & boissons, en toutes leurs viandes qu'ils mettent de la sauge* . . . il prescrit aussi un remede qu'il dit lui avoir été donné *comme un très grand secret*, c'est après la réduction de l'intestin, par le taxis, un scrupule de limaille d'acier *avec du vin, de la décoction d'hépatique terrestre* ; ensuite il faisoit appliquer sur la partie un emplâtre où il y avoit de l'aimant pilé grossiérement ; s'imaginant que la limaille seroit attirée à la superficie par l'aimant, & que la partie seroit plutôt raffermie par ce moyen.

Notre Auteur décrit ensuite six manieres de guérir

(*a*) Tract. 3, Doct. 2, chap. 5, p. 260.
(*b*) Tract. 6, Doct. 2. chap. 7, de la rompure.

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

les hernies, par opération manuelle; toutes tendent à emporter le testicule, soit par la ligature, soit par le cautere actuel. Guy de Chauliac semble cependant avoir apperçu son erreur, & qu'on auroit pu procéder autrement à la cure des hernies, sans emporter un testicule; mais il ne croit pas la chose bien sûre, *& s'ils operent fallacieusement pour sauver le testicule, ils n'ont point d'excuse* (a); la méthode pour laquelle il panche, est le caustique qu'il dit avoir vu pratiquer à Pierre de Doge, & avoir perfectionnée lui-même.

Quant à la fistule à l'anus, il la guérissoit à peu près comme le font aujourd'hui quelques uns de nos Praticiens; c'est-à-dire, qu'il passoit plusieurs fils joints ensembles, du dehors en dedans, par le moyen d'une aiguille flexible qu'il retiroit par l'anus; il emportoit ensuite tout ce qui étoit compris dans l'anse.

Il faisoit l'opération de la cataracte par abaissement: enfin l'on peut avancer que Guy de Chauliac a dit presque tout ce qu'ont dit les Chirurgiens modernes, & que son ouvrage est d'un prix infini, mais malheureusement trop peu lu, trop peu mérité. Il a donné la description de plusieurs instrumens, entr'autres d'une pincette propre à faire la ligature des arteres.

Il y a eu plusieurs éditions de la Chirurgie de Guy de Chauliac; Tagault, Médecin de Paris, la traduisit en latin sous ce titre: *Metaphrasis in Guydonem de Cauliaco*, in-4°. *Parisiis* 1543. Mais cet Auteur, en voulant donner à l'ouvrage de Guy de Chauliac les graces du style, en a souvent défiguré le texte & altéré le sens.

Il y a eu plusieurs autres éditions de la Chirurgie de Guy de Chauliac après celle de Laurens Joubert qui a fait des annotations sur cet ouvrage qui fut imprimé en 1585, *Lyon*, in-4°. & auquel son fils (Isaac Joubert) a ajouté une espece de dictionnaire, *en interprétation des langues dudit Guy*. Elle fut imprimée en 1498, en 1499 in-fol. en 1500, 1519

(a) Tract. 6, Doct. 2, chap. 7, de la rompure.

à Venise, en 1546, in-fol. à Lyon en 1559, in-8°. 1572, in-8°. François Ranchin fit aussi imprimer à Paris en 1604, in-8°. *des questions en Chirurgie sur les œuvres de Mr. Guy de Chauliac.* Il parut des remarques *sur la Chirurgie de Guy de Chauliac* par Falcon. Lyon 1649, in-8°. Verduc fit *un abregé de la Chirurgie de Guy de Chauliac.* Paris 1708, in-8°. 1716, in-8°. Simon Mingoloufeaux fit en 1683 les *commentaires sur la grande Chirurgie de Guy de Chauliac.*

XIV. Siecle.

GUY DE CHAULIAC.

Camanusali, Canamusali, ou Alcanamosali, né à Baldach, florit sous l'empire de Frédéric vers l'an 1250, & exerça la Médecine dans sa patrie. Il s'occupa beaucoup aux maladies des yeux, & en a composé un traité dans lequel il a rapporté tout ce que les Médecins Arabes, Chaldéens, Juifs & Indiens avoient dit sur cette matiere. Cet ouvrage se trouve dans un recueil où est celui de Guy de Chauliac.

CAMANUSALI.

Liber super rerum præparationibus quæ ad oculorum Medicinas faciunt, & de medicaminibus ipsorum, &c. Venetiis 1499, 1500, in-fol.

Jean Ardernus étoit contemporain de Guy de Chauliac, & se distingua en Angleterre dans la Chirurgie.

J. ARDERNUS.

On ne dit point en quelle année il naquit, ni quel fut le lieu de sa naissance. Mr. Freind rapporte simplement (a), d'après Ardernus, qu'il demeura à Nework depuis 1349 que la peste commença à exercer ses ravages, jusqu'en 1370. Il vint alors à Londres où son nom étoit déja connu. Ardernus dit lui-même qu'il exerçoit la Chirurgie avant qu'Henri, Comte de *Derbié*, fut fait Duc de Lancastre en 1350. D'où l'on peut conclure que ce Chirurgien vécut avant & sous le regne de Henri IV, Roi d'Angleterre.

De tous les ouvrages d'Ardernus, il n'y a d'imprimé qu'un petit traité *de fistula ani*, traduit par Jean de Reada en 1588 (b). L'Auteur parle de cette opération comme n'ayant été pratiquée de son temps que par un Moine qui avoit suivi le Prince de Galles en Gascogne. Ardernus dit que ce Moine n'étoit

(a) Hist. Med. p. 5, 6.
(b) Haller. Method. stud. Conf. ad. Chir.

XIV. Siecle.

J. ARDERNUS.

qu'un effronté ; qu'il entreprenoit de guérir la fistule à l'anus, sans aucune connoissance, & que plusieurs personnes abandonnées par ce Charlatan comme incurables, avoient été guéries.

Aucun Auteur depuis Celse n'avoit traité *ex professo* de la fistule à l'anus jusqu'à Albucasis & Guillaume de Salicet qui enseigne la méthode de la ligature : comme Albucasis, où les Auteurs latins qui ont vécu après lui, ont beaucoup puisé, n'avoit pas une grande idée de cette opération, il la condamnoit même dans plusieurs cas ; & c'est peut-être la seule cause qui ait déterminé les Auteurs qui le suivirent, à en parler ; d'ailleurs la méthode du cautere actuel, qu'il disoit préférable à la ligature lorsque l'opération étoit inévitable, paroissoit trop cruelle pour qu'on eût osé la proposer.

Ardernus décrit fort au long les deux méthodes de Celse, la ligature & l'incision. Il a donné la description de quelques nouveaux instrumens, & a donné de nouveaux noms à ceux des anciens. Par exemple, dit Mr. Freind (*a*), il veut qu'on appelle la sonde, *sequere me ;* il a donné le nom *d'aiguille à bec* à la faulx de Paul Eginette, & celui de *frein de César* au fil qui doit servir à faire la ligature. Le succès de cette opération attira à Ardernus des malades de la premiere distinction, qu'il guérit radicalement.

La fortune qu'avoit fait Gaddesden auprès de ses malades, engagea ceux qui vécurent après lui à suivre son exemple. Ardernus l'imita, & commençoit, comme lui, par faire marché avant que d'aller plus avant ; il donne même à ce sujet, dans son ouvrage, des avis à ceux qui le suivront (*b*).

Mr. Freind dit qu'Ardernus donnoit des remedes contre les ardeurs d'urine, qu'on appelle *chaudepisse*, & dont il attribue quelquefois la cause à la présence de la pierre. Cet Auteur parle aussi des abcès & des tumeurs squirrheuses qui viennent à la verge ; il ne laisse pas soupçonner qu'il les crut vénériens ;

(*a*) Hist. Med. p. 566.

(*b*) Centum marcas (nobili) vel 40. libras cum robis & feodis, & centum solidos per annum ad terminum vitæ.

il rapporte ensuite une observation d'un Ecclésiastique dont la verge étoit fort endommagée (*a*), sans qu'il crût que c'étoit le fruit de son incontinence. XIV. Siecle. ARDERNUS.

Ardernus parle des caustiques faits avec l'orpiment & l'arsenic. Il rapporte les funestes effets qu'il a vu suivre de leur application. Cet Auteur est sincere, & fait pour servir d'exemple.

RICHARD.

Dans le même temps, c'est-à-dire, vers l'an 1336, un Anatomiste nommé Richard l'Anglois, pour le distinguer d'un Médecin François de ce nom, jouissoit en Angleterre d'une bonne réputation. Nous avons de lui un traité d'Anatomie.

DONDUS.

Dondus ou de Dondis (Jacques) Médecin de haute considération, surnommé *Agregator* par rapport aux grandes compilations qu'il avoit faites, florissoit à Padoue vers l'an 1385. Outre ses vastes connoissances en Médecine, il étoit savant Mathématicien, Astronome & naturaliste, & il a inventé une fameuse horloge, dans laquelle on voyoit le cours des astres. C'est lui qui a le premier trouvé l'art d'extraire le sel de l'eau de plusieurs fontaines. Ce savant homme est mort à Padoue l'an 1350. On mit une épitaphe glorieuse à sa mémoire sur le mur le plus prochain de son tombeau (*b*). Il a laissé un fils Jean de Dondis, qui a joui de la plus grande réputation. Il a écrit divers ouvrages de Médecine : nous n'en parlerons point, n'étant pas de notre objet.

Rendons compte de ceux du pere, relativement à la Chirurgie. Il a proposé nombre de remedes pour toutes les maladies chirurgicales ; il réduit les médicamens externes en quatre classes ; la premiere contient les remedes propres à l'emphisême, aux tumeurs humorales, aux abcès, à l'érésipele, aux éruptions cutanées, comme aux épinicétides, aux charbons, à l'érésipele, aux furoncles, aux écrouelles, au cancer, à la gangrene.

Dans la seconde partie on trouve les remedes propres aux solutions de continuité, soit dans les chairs, soit dans les os ; on y trouve encore ceux

(*a*) In virgâ virili ejusdem rectoris, pruritus repente accessit, itaque à fricatione abstinere non potuit, &c.

(*b*) V. Morcri à ce sujet.

XIV. Siecle. DONDUS.

qu'il convient d'employer dans le cas des luxations, de la roideur des muscles. Notre Auteur indique les remedes dont il faut user pour extraire les corps étrangers.

Dans la troisieme partie il traite plus expressément des solutions de continuité aux muscles, aux tendons, aponévroses, vaisseaux sanguins, nerfs, visceres; il y recommande l'usage du feu pour arrêter les hémorrhagies.

La quatrième & derniere classe comprend les topiques déterſifs, mondifians, antivermineux, escarotiques cicatrisans (*a*). *Promptuarium Medicinæ, in quo non solum facultates simplicium & compositorum medicamentorum declarantur, verùm etiam quæ quibus modis medicamenta sint accommodata ex veteribus Medicis copiosissimè & miro ordine monstratur. Venetiis* 1576, in-fol.

NICOLAUS, NICOLAS.

Nicolaus, Nicolas, vivoit à Florence sous le regne de Venceslas, Roi de Bohëme; & après que ce Prince eut été déposé, il jouit d'une brillante réputation sous Venceslas, Empereur d'Allemagne. Ce fut alors qu'il publia ses discours de Médecine, au nombre de sept. On trouve dans cet ouvrage l'Anatomie des arteres & des nerfs; des parties contenantes & externes de la tête, la description de l'épiglotte, de la trachée artere, du cœur, de son mouvement, & de ses fonctions, des *pannicules*, & des parties contenues dans la poitrine; il décrit les veines auxquelles on peut pratiquer la saignée; il traite de l'ouie, de l'odorat, du goût & du toucher (*b*). Cet Auteur mérite d'être lu. Mr. Haller (*c*) paroît en faire quelque cas. L'ouvrage de Nicolas parut à Venise en 1553.

Douglas (*d*) cite une autre édition de Nicolaus, Nicolas, & dit qu'il mourut en 1412.

RÉGINUS.

Réginus, Nicolas, florissoit vers l'an 1336 (*e*) sous le regne de l'Empereur Louis de Baviere. La

(*a*) Extrait de Goelike, Hist. Chirurg. p. 92.
(*b*) Method. Stud. Conf. ad Chir.
(*c*) Bibliog. Anat.
(*d*) Douglas, Bibliog. Anat.
(*e*) Vander-Linden, de script. Med. p. 842.

réputation qu'il s'acquit étoit des plus étendues, & il avoit tous les talens nécessaires pour la soutenir, car il joignoit à une connoissance profonde de la pratique qu'il avoit puisée dans Galien, une facilité fort grande de raisonner sur toutes les maladies; cette théorie étoit à la vérité digne de son siecle, à plusieurs égards; cependant en d'autres il raisonnoit un peu mieux que ses contemporains; il étoit éclairé, autant qu'on pouvoit l'être dans ces temps consacrés à l'ignorance, par le flambeau de l'Anatomie; il nous en a laissé plusieurs traités; nous avons de lui,

XIV. Siecle.

RÉGINUS.

Galeni, de usu partium corporis humani interpretatus est. Item, an omnes particulæ animalis quod fœtatur fiant simul? . . . De Anatomia oculorum; de Gynecii, id est, passionibus mulierum.

Il a encore donné un traduction des ouvrages de Myrepsus. *Ingolstadii*, 1541 in-4°.

VALESCUS DE TARANTA.

Peu de temps après Guy de Chauliac, au commencement du quinzieme siecle, Valescus de Taranta, en françois, Valescon, natif du Portugal, selon Ranchin, professoit la Chirurgie à Montpellier. Il commença à exercer la Médecine l'année 1382. Il a traité plusieurs points de Chirurgie qu'on trouve mêlés dans ses ouvrages de Médecine, selon l'ordre des parties(*a*).

Nous avons de cet Auteur un livre sous le titre de *Philonium Chirurgicum*, où il traite la plupart des maladies chirurgicales, mais succintement: en revanche il est exrrêmement diffus dans ses formules, qui ne sont, à proprement parler, qu'un fatras de drogues entassées les unes sur les autres. Il regne assez d'ordre dans cet ouvrage. On y trouve des maximes à suivre, & des observations utiles, quoiqu'écrites de maniere à fatiguer le lecteur. Il paroît que l'Auteur avoit beaucoup lu les Arabes & Galien. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, une en 1535, in-4°. (*b*). Guy Deisdier corrigea le

(*a*) Histoire de la Faculté de Montpellier, p. 208. Quelques Auteurs disent que Valescon a été le premier Médecin de Charles VI, Roi de France. M. Astruc ignore sur quel fondement on lui donna cette qualité.

(*b*) Haller. Method. stud. Cons. ad Chir.

XIV. Siecle. langage de Valescus de Taranta, & publia en 1560 *l'Epitome Valesii Taranta.* Leid. Wedelius en donna une seconde édition en 1680. Francfort.

BERTA PALIA. Berta Palia, ou selon quelques-uns Prædapalia, étoit de Padoue, où il fut élevé avec un soin extrême par des parens qui, quoique de basse extraction, avoient des moyens honnêtes & un goût décidé pour les sciences. Il vivoit dès le commencement du quinzieme siecle, vers l'an 1417, & étoit contemporain de Montagnana Il a traité des apostêmes, des plaies, des ulceres, des maladies des nerfs & des os. Ses ouvrages sont :

Chirurgia seu recollata super quartum Canonis Avicennæ. Venetiis 1519 in-fol.

Cum Guidonis Cualiaci Rolandi Rogerii, Chirurgicis scriptis 1424 in-fol.

C'est l'édition qui nous a été envoyée de la Bibliotheque du Roi & que nous avons consultée, imprimées à Venise en 1546, in-fol. Cet Auteur s'adonnoit aussi à l'Anatomie, car il cite dans son ouvrage deux dissections qu'il fit en 1439, & en 1440. Son langage est dur & barbare; il a mêlé par-tout l'astrologie, des puérilités, des niaiseries, & des prétendus secrets dont il étoit grand amateur. Il donne une très grande quantité de formules d'emplâtres. Ce qu'il faisoit de mieux, c'étoit de préférer les cauteres actuels aux cauteres potentiels caustiques. Vanderlinden (*a*) cite deux autres éditions des ouvrages de Berta Palia, une en 1490, l'autre en 1515, in-fol.

MATHIEU DE GRADIBUS. Mathieu de Gradibus naquit à Grado, Ville du Frioul, près de Milan. Il étoit de l'illustre famille des Comtes de Ferrare, du nom de la patrie. Il étudia la Médecine, & s'y distingua de bonne heure. Il jouit d'abord d'une grande réputation dans sa patrie; ensuite il fut appellé à Pavie pour y professer la Médecine. La Duchesse de Mantoue le fit son premier Médecin; il jouit de cet avantage pendant plusieurs années, & mourut en 1480.

Nous avons de cet Auteur un livre sous ce titre :
Practicæ pars prima & secunda, vel commentarius

(*a*) De script. Med.

textualis in nonum Almanzoris, cum additionibus & ampliationibus materiarum, adjuncto etiam textu. Per Joh. Mathæum ex Ferrariis de Grado, Mediolanensem. Papiæ 1497, in-fol. (*a*). Il y a eu trois éditions de cet ouvrage à Venise en 1502, in-fol. 376. 1527, in-4°. *Venet.* 1560, in-fol. XV. Siecle.

MATHIEU

Mathieu de Gradibus a traité plusieurs points d'Anatomie avec assez de clarté & de précision. Il traite,

De anatomiâ oculi. Chartâ. 5.
De anatomiâ auris. ch. 103.
De anatomiâ nasi, ch. 111.
De anatomiâ dentium, ch. 118.
De anatomiâ pectoris & pulmon. ch. 134.
De anatomiâ fellis. ch. 741.
De anatomiâ splenis ch. 262.
De anatomiâ intestinorum. ch. 268.
De anatomiâ renum & Vesicæ. ch. 296.
De anatomiâ matricis. ch. 341.

Stenon paroît avoir puisé dans Mathæus de Gradibus son sentiment sur les ovaires des femmes qu'il prétend être de même nature que ceux des oiseaux. Notre Auteur dit que les testicules des femmes sont *deux œufs* (duo ova) couverts de petits corps glanduleux (*b*). il est étonnant que ce sentiment ait été si long-temps inconnu. Graaf, Verreyen, Litre, fameux Médecins, se sont appropriés ce systême par leurs recherches, & sans presque se citer mutuellement, quoiqu'ils se soient copiés les uns & les autres; c'est ainsi qu'un chacun s'empare du travail d'autrui. Dans le cours de cet ouvrage on verra bien d'autres découvertes dont les vrais auteurs n'ont pas eu le mérite. Ce seroit ici le cas de rappeller les vers ingénieux de Virgile. *Sic vos non vobis.*

FOROLIVIENSIS.

Forolivienfis (Jacques) vivoit en 1439. Il a joui d'une très grande réputation. Sa façon d'écrire est obscure, & ses ouvrages sont remplis de systêmes hors de toute vraisemblance. C'est ce qui nous empêche d'en faire un extrait. Voici le texte de ses ouvrages anatomiques.

Expositio in Avicennæ aureum capitulum de generatione embrii, cum quæstionibus super eodem. Venetiis

(*a*) Douglas, Biblioth. Anat.
(*b*) Chart. 342. colum. 1. versus finem.

XV. Siecle. 1512, 1518, in-fol. *cum aliis ejusdem argumenti libris.*

Expositio Jacobi supra capitulum de generatione embrionis, cum quæstionibus ejusdem. Dinus supra eodem. Dinus supra librum Hippocratis de natura fœtûs. Venet. 1502.

PIERRE ARGILLATA.

La Chirurgie faisoit en Italie des progrès rapides dans le quinzieme siecle. L'exemple des Arabes avoit excité l'émulation parmi les Chirurgiens Italiens; ils s'appliquoient sérieusement à perfectionner leur art. Pierre d'Argillata fut un des plus éclairés de son siecle. Il a composé sa Chirurgie en six livres, dont il y a eu plusieurs éditions à Venise, savoir, en in-4°. in-8°., 1492, 1497 & 1499, toutes infolio. Mr. Haller (*a*) en cite une autre à Venise.

L'ouvrage de Pierre d'Argillata est rempli d'observations intéressantes faites par l'Auteur. Il y rapporte ingénument ses fautes, afin d'empêcher qu'on n'en commette de pareilles. Exemple rare, mais admirable, qui caractérise une ame noble & désintéressée; & qu'on n'imite malheureusement pas.

Argillata traite d'abord du phlegmon & de sa cure, de l'inflammation, de l'érésipelle, des éruptions, & de toutes les maladies Chirurgicales inflammatoires; de la gangrene, du charbon pestilentiel. Son second traité comprend les abcès, les écrouelles, le cancer, & les remedes propres à ces maladies. Le troisieme traité comprend les plaies en général & en particulier. Dans un cas de plaie au bras, où le coup perçoit de part en part, notre Auteur cite une observation où le mouvement musculaire cessa tout à coup, sans perte du sentiment. Voici les propres paroles de l'Auteur, qui prouvent qu'il avoit un génie observateur (*b*): *Vidi in uno cui nomen est Jacobus Perolti qui cum telo in adjutorio fuit vulneratus, & vulnus penetravit ex utrâque parte adjutorii, nec os fuit lesum; sed solùm ille musculus movens chordas brachii, & incontinente manus in rareta cadebat, & hodierna die cadit, & perdit motum & non sensum.* Cet Auteur, je crois, est le premier qui ait fait cette observation.

(*a*) Meth. stud. Conf. ad Chir.
(*b*) Argelata de vuln. in particul. l. 3. tract. 1.

observation. Notre Auteur défend très expressément de faire des sutures aux nerfs, crainte des accidens les plus graves. Il dit qu'il suffit de coudre les chairs & de recouvrir les nerfs, comme on le pratique aujourd'hui. Argelata faisoit toujours des sutures aux plaies profondes, & assure que cette méthode lui a toujours réussi. Il cite ensuite une imprudence qu'il fit d'arracher une fleche du gosier d'un malade qui mourut entre ses mains. XV. Siecle. ARGELATA.

Il y a une autre édition de la Chirurgie d'Argelata (*a*), qui ne fait qu'un même volume avec les Œuvres de Mathæus de Gradibus & d'Albucasis. Elle a ce titre : *Eximii artium & Medicinæ Doctoris Magistri Petri de l'Argelata Bononiensis, Chirurgiæ Libri sex, novissime post omnes impressiones ubique terrarum excussas, collatis multis exemplaribus, apprime recogniti, cunctisque mendis & erroribus expurgati.*

Jean de Concorregio professa la Médecine en plusieurs université. Il y a des Auteurs (*b*) qui assurent qu'il l'enseigna avec éclat dans la Faculté de Montpellier, d'autres disent qu'il naquit à Milan (*c*), & qu'ensuite il professa la Médecine à Boulogne & à Pavie, où il mourut en 1438. Il a laissé plusieurs Traités d'Anatomie, sur la structure de la tête & de ses parties, sur le cœur, la poitrine & ses dépendances ; sur l'estomac, le foie, la rate & les autres viscères. Sur les parties de la génération, les testicules, la matrice & les autres parties qui en dépendent. CONCORREGIO.

Nous avons un autre ouvrage de Concorregio, sous le titre de : *Summula de curis febrium secundum hodiernum modum & novum compilata.* Ces deux traités ont été imprimés à Venise en 1501, & chez les Giunter en 1721.

Jérome Brawnswich portoit le nom de la Ville où il naquit. Il se fixa à Strasbourg, & y exerça la Chirurgie avec assez de succès, sur-tout pour les maladies des yeux, sur lesquelles il nous a laissé un traité. Tous ses ouvrages sont en allemand. En voici le titre, d'après Mr. Haller. *Buch der Chi-* BRAWNSWICH.

(*a*) Ibid. l. 3. tract. 6.
(*b*) Fuschien. Vitâ illustrium medicorum.
(*c*) Vander-Linden de script. Med.

XV. Siecle. JEROME.

rurgiæ hant wirkung der wundarzency. Auxbourg 1497, in-folio. *In diesen Buchlein findet man gar eine schone emterwegsung und leer wie sich die Chirurgici gegen cinens gueglichem werwundtem menschem … halten solen.* Cette édition a été donnée par Jean de Kethan, & parut à Cologne; on ne dit pas en quelle année. Heister cite une autre édition de cet ouvrage à Erfort 1545, in-4°. Quoiqu'on ne sache pas précisément en quelle année vivoit Brawnswich; il paroît que c'étoit long-temps avant que son ouvrage parût: ce qui nous porte à croire qu'il vivoit au moins dès 1430.

PIERRE MONTAGNANA.

Pierre Montagnana porta le nom de sa patrie. Il pratiquoit la Médecine & la Chirurgie vers l'an 1440, & passoit pour un homme consommé dans son état. Il étudia à Verone sous Gerard Boldoius (*a*); il publia un traité d'Anatomie avec des figures très exactes & très bien gravées des parties internes du corps humain (*b*). On peut donc le ranger parmi les Anatomistes.

Les ouvrages de cet Auteur sont en grand nombre, ils forment un gros in-folio dont il y a eu beaucoup d'éditions; ce qui prouve qu'on en a toujours fait beaucoup de cas. Il a traité plusieurs maladies Chirurgicales qu'on trouve dans ses ouvrages, sous le titre de: *Consilia de ægritudinibus*, &c. Il a parlé des maladies du cerveau, des nerfs, des yeux, des oreilles, des narines, de la bouche & de la face, des dents, de la poitrine & du poumon, du cœur, des mamelles, de l'estomac, du foie, de la rate, du bas-ventre, de l'anus, des reins, de la vessie, des parties de la génération de l'homme, de celles de la femme, & des maladies des extrêmités, & de la peau. Parmi les ouvrages de Montagnana on trouve encore un traité des urines, des bains, & de la composition des médicamens, qui ont été imprimés séparément en 1487. in-4°.

Tous les points d'Anatomie & de Chirurgie qui se trouvent dans les Œuvres de Montagnana, sont traités avec beaucoup de précision, de netteté & de

(*a*) Opera Petri Montag. Epist. dédic. édit. in-fol. [illegible]
(*b*) [illegible] Biblioth. Med. [illegible]

facilité. L'in-fol. porte ce titre : *Selectiorum operum Montagnanæ, in quibus ejusdem consilia, variique tractatus alii, tum proprii, tum arcititii continentur, liber unus & alter. Venet. Apud Œvar. Scotum* 1497. *Lugduni*, in-4°. *Francofurti* 1604 in-fol. *Norimbergæ* 1652, in-fol. Les deux dernieres éditions ont été revues & corrigées par Pierre Uffembach, qui les a enrichies (*a*). XV. Siecle. MONTAGNANA.

Son traité de *Dosibus Medicamentorum* fut imprimé à Padoue en 1556 *in*-8°. & en 1579 *in*-4°. A Lyon 1585 *in*-8°. A Venise 1562 *in*-8°. On trouvera en leur tems l'Histoire de Barthelemi Montagnana, neveu de celui-ci, & celle de Pierre Montagnana un de leurs descendants.

Roland Capelluti étoit Italien, très versé dans la Philosophie & la Médecine. Il professa la Chirurgie à Parme, sous l'Empire de Fridéric III, & le Pontificat de Paul II, vers l'an 1468. M. Haller (*b*) prétend cependant qu'il a vécu avant Guy de Chauliac; fait dont nos recherches n'ont pû nous convaincre. ROLAND CAPELLUTI.

Roland Capelluti a laissé deux ouvrages dont le style est dur & barbare. Il avoit beaucoup d'estime pour le livre de Roger, dans lequel il a puisé beaucoup de choses qu'il débite comme lui appartenant. Vander-Linden cite plusieurs éditions des ouvrages de Capelluti. *Rolandi Capelluti Chirurgia. Venetiis, apud Œvar. Scotum* 1490. *Apud Bernhard. Venetum de Vitalibus* 1519. *Apud Juntas* 1546 in-fol. avec les Œuvres de Guy de Chauliac, de Brunus, de Lanfranc & de quelques autres.

De curatione pestiferorum apostematum tractatus, utilissimis observationibus illustratus, ex Bibliothecâ Hermanni Consingii. Francofurt. 1642. in-8°. *Brunswigæ* 1640 in-8°.

Lenon (Antoine), naquit à Venise. Il jouissoit de la plus grande réputation en 1488, sous les regnes de Frédéric III, & de Maximilien I, & le Pontificat d'Alexandre VI. Nous avons de lui un ouvrage sous ce titre : LENON.

(*a*) Vander-Linden de script. Med.
(*b*) Method. stud. conf. ad Chir.

XV. Siecle. *De naturâ humanâ, deque embryone liber ad Senatum Venetum.*

TORELLA. Torella (Gaspard) de Valence en Espagne; son pere étoit fameux Médecin dans cette Ville; il eut trois fils; Gaspard étoit le plus jeune; il prit du goût pour la Médecine, & l'étudia avec beaucoup de zele; dirigé par les conseils de son pere, il fut estimé & chéri par le Cardinal Roderic de Borgia qui fut élu en 1455 à l'Archevêché de Valence par Calixte III., son oncle. Roderic devint Pape, & Torella son Médecin ordinaire. Après la mort de son illustre protecteur, il ne déchut pas de son poste; les Papes Alexandre VI & Jules II lui accorderent leur confiance, & il fut continué dans la place de Médecin ordinaire. La Médecine étoit dans le siecle de Torella exercée par nombre de Clercs. Il y a apparence que notre Auteur avoit ce grade, il fut nommé Evêque de Sainte Justine par Alexandre VI. Cet Evêché est en Sardaigne, & on le supprima pour un temps, sous l'épiscopat de notre Gaspard Torella: on lui laissa le titre d'Evêque, & c'est en cette qualité qu'il assista au Concile qu'on tint en cette Ville l'an 1512 sous le Pape Jules II.

Il paroît par les ouvrages de Chirurgie que nous avons de cet Auteur, qu'il avoit des connoissances très étendues dans cette partie; il a parlé des maladies vénériennes, & il a fait usage du mercure. Cette remarque d'histoire n'a point échappé au célebre Mr. de Haller (*a*).

De pudendagra tractatus unus: de ulceribus in pudendagra tractatus alter: de dolore in pudendagra dialogus: consilia quædam contra pudendagram exhibentur, tomo primo operis de morbo Gallico veneti, p. 421 & 499.

Consilium de ægritudine pestifera & contagiosa, omnibus cognominata, nuper cognita, quam Hispanis modo villa vocant, extat cum consiliis Baverii, Papiæ apud Bonhardinum de Caraldis 1521, in-fol. *Argentorati* 1542, in-4°.

(*a*) Method. stud. Med. p. 585.

Kethan (Jean de) étoit Allemand, & Médecin empirique. Il vivoit vers l'an 1490, sous le pontificat d'Alexandre VI. Nous avons de lui un ouvrage sous le titre singulier de *Fasciculus Medicinæ*. On y trouve un traité des urines & des conséquences qu'on peut tirer de leur inspection ; un article sur la saignée ; des questions sur les membres de la génération, la matrice, les testicules ; un autre traité *de cyrogiâ* ; des maladies des enfans, suivant la doctrine de Rhasis ; enfin l'Anatomie de Mundinus. Ce recueil forme un in-folio, dont il y a eu plusieurs éditions à Venise en 1495, 1500, 1522. Cette derniere contient l'Anatomie d'Achillinus. XV. Siecle. KETHAN.

Benivenius, Médecin célebre, florissoit vers l'an 1495. Nous avons de lui un ouvrage sous ce titre : *de abditis ac mirandis morborum & sanationum causis*. On y trouve quelques observations chirurgicales, comme sur l'accouchement après la rupture de la matrice, de la chute & de l'amputation de ce viscere. Gesner (*a*) cite par ordre alphabétique les points de Chirurgie traités par Benivenius. Cet Auteur mourut en 1525. BENIVENIUS.

Ses ouvrages ont eu plusieurs éditions, une à Florence en 1507, in-4°. à Paris 1528, in-folio, avec le livre *de Plenitudine* de Galien, traduit par Gunthier Andernach. La derniere édition fut donnée à Basle en 1529, in-8°. avec les recettes de Scribonius Largus.

Benedictini (Alexandre) Médecin de Verone, florissoit vers la fin du quinzieme siecle, environ l'an 1495, sous le regne de Maximilien, à qui il a dédié son ouvrage. Il a joint à la pratique de la Médecine une connoissance très profonde des Auteurs qui l'avoient précédé, & il montre dans tous ses ouvrages une vaste érudition. Pénétré de l'utilité des voyages, il parcourut les pays les plus éloignés, il conversa avec les Savans qui florissoient dans les différentes parties du mondes. Après avoir fait une ample moisson de découvertes, il fut s'établir à Padoue où il professa publiquement l'Anatomie de l'homme. Il BENEDICTINI.

(*a*) In Alphabet. enum. Vir. Illust.

XV. Siecle. avoit un si grand nombre d'auditeurs, qu'il se plaint lui-même de l'incommodité que lui occasionnoit la

BENEDICTINI *nombreuse populace* qui accouroit à son amphithéâtre. Cependant suivant la description qu'il en donne, cet amphithéâtre étoit spacieux. Padoue ne fut pas le seul endroit de l'Italie où notre Auteur se distingua; il paroît qu'il a professé l'anatomie à Venise: je n'ai pu m'assurer par la lecture des Auteurs qui ont écrit sur Benedictini, si c'est avant ou après qu'il a professé à Padoue. Il a suivi en qualité de Médecin l'armée de Charles VIII. Dans tous ses ouvrages de pratique, avant de donner l'histoire d'une maladie, il donne la description des parties qui en sont le siege: on y trouve plusieurs préceptes puisés des Grecs & très peu des Arabes. Ses réflexions sur les plaies paroissent de quelque utilité; il a connu la propriété qu'a le mercure d'exciter la salivation, & il parle dans plusieurs endroits de ses ouvrages, d'une maladie nouvelle, apparemment de la vérole. Notre Auteur paroît avoir fouillé dans les cadavres humains. Dans un endroit de ses ouvrages, il dit que la bile jaune découle de sa vésicule dans l'intestin duodenum. Dans son chapitre sur les parties de la génération de la femme, il parle de deux orifices placés près du méat urinaire, d'où jaillit pendant le coït une liqueur qui n'est point à la vérité prolifique, mais qui lubrifie les voies qui donnent passage au membre viril. Ses ouvrages sont,

Alexandri Benedicti Physici anatomia, sive de historia corporis humani libri 5. Adjectum est huic opusculum Georgii Vallæ ejusdem rei, sive argumenti, Basil. 1527, in-8°. *Argentorati* 1528, in-8°. *Parisiis* 1514. chart. 68, *cum collect.* ch. 87, in-4°. *Epist. nuncupat. Venet.* 1497.

BAVERIUS. Baverius (Jean) Médecin fameux qui vivoit vers la fin du quinzieme siecle, nous a laissé un traité de Chirurgie, dans lequel on trouve quelques réflexions pratiques assez utiles. Il se plaisoit beaucoup à droguer ses malades.

Consiliorum de re medica sive morborum curationibus. Bononiæ 1489, in-folio, 1521. *Argentorati* 1542, in-4°.

Peiligk (Jacques) vivoit aussi vers la fin du quinzieme siecle ; il est le premier qui ait donné des planches d'anatomie, car Hund & Carpi n'ont donné les leurs que deux ou trois ans après. La plupart de ses descriptions, selon Mr. de Haller, digne Juge en cette matiere (a), sont tirées des Arabes. XVI. Siecle. PEILISK.

Compendiosa capitis physici declaratio, principalium humani corporis membrorum figuras liquido ostendens. Lips. 1499, 1518, in-fol.

Le même ouvrage a été publié par Alberius, sous le titre de *thesaurum veræ philosophiæ & divinæ sapientiæ. Lipsiæ* 1505, in-fol.

Hund (le Grand) florissoit vers la fin du quinzieme siecle ; l'épithete qu'on lui donne nous annonce que ce Médecin a joui d'une grande réputation ; Magdebourg étoit sa patrie, & Leipsic fut le théâtre où il se signala, on lui donna une place de Professeur dans cette Ville, & il la remplit avec toute la dignité possible. Hund est un des premiers qui ait donné des planches d'anatomie ; elles parurent deux ans après celles de Peiligk ; & elles sont très rares ; nous n'avons pu nous les procurer ; elles manquent à la bibliotheque du Roi. Zacharie Platner a donné un programme sur l'anatomie d'Hund. 1501. HUND.

Son ouvrage est *antropologium de hominis dignitate, natura & proprietatibus. De elementis partibus corporis humani, &c. Lipsiæ* 1501, in-4°.

Gabriel de Zerbus vivoit vers l'an 1495 ; il est né à Verone, & y a pratiqué la Médecine avec beaucoup de succès ; nous avons de lui une anatomie en un volume in-folio, contenant plusieurs recherches, mais qui sont noyées dans un torrent de paroles, dont il est fort difficile de saisir le sens. Il paroît que notre Auteur se plaisoit plus à donner des systêmes, qu'à faire avec clarté la description des parties qui composent l'homme ; seul talent qui distingue l'Anatomiste. GABRIEL.

Gabriel de Zerbus prend le titre de *Medicus theoricus* ; ce qui prouve qu'il se paroit de son talent pour raisonner. Son anatomie est divisée en plusieurs

(a) Method. stud. Med. page 499.

XVI. Siecle. GABRIEL. traités ; dans le premier il expose les parties du bas-ventre ; dans le second il donne la description de la poitrine ; dans le troisieme, de la tête ; le quatrieme comprend les extrêmités inférieures & supérieures. Il entre ensuite dans des détails particuliers, & donne la description des os, des veines & des arteres, des cartilages, des muscles ; il termine enfin son livre par la description de l'embryon.

Pour apprendre parfaitement l'anatomie, notre Auteur recommande la dissection de plusieurs animaux, soit morts ou en vie ; il indique de choisir sur-tout ceux qui ont de la ressemblance avec l'homme, comme les singes (*a*).

L'esprit orné de ces connoissances, il s'appliquera à la dissection des cadavres humains ; il préférera le cadavre des personnes qui sont mortes tout d'un coup, qui ne sont ni trop grasses ni trop maigres, ni trop vieilles ni trop jeunes ; il en faut des deux sexes (*b*).

Après un tel détail, notre Auteur fait un portrait de l'homme, très diffus & très long. Il donne une idée des différentes parties dont l'homme est composé. Il propose plusieurs moyens de conserver le cadavre à l'abri de la pourriture. Ce moyen consiste en plusieurs huiles æthérées, dont il ordonne de frotter les membres.

On regardera comme ridicule une division qu'on trouve dans l'ouvrage de Zerbus du corps humain en parties froides, & en parties chaudes, en parties seches, & en parties humides.

Le bas-ventre contient plusieurs régions ; la région épigastrique, ombilicale & hypogastrique. Ces trois régions se sous-divisent encore, l'épigastrique a sur les côtés les hypocondres ; l'ombilicale les deux régions rénales ; l'hypogastrique les régions iliaques (*c*). Pour exposer les différentes régions, notre Auteur se sert de termes barbares ; & il fait un mélange bizarre de pratique & de théorie. Le

(*a*) Page 2.
(*b*) Page 3.
(*c*) Duo latera, duo inguina dicuntur, sunt & duæ anchæ post inguina, pag. 7.

bas-ventre eſt couvert de poils qui ſervent à entretenir la chaleur afin de favoriſer la digeſtion. Quelle explication bizarre & ridicule ! elle eſt cependant paſſée juſqu'à nous, & pluſieurs modernes, que je ne citerai pas ici pour leur épargner la honte du reproche, s'en ſervent encore aujourd'hui dans leurs cours d'anatomie.

L'ombilic eſt la premiere partie dont notre Auteur donne la deſcription ; il eſt placé à la partie moyenne du bas-ventre ; il eſt arrondi ; il n'y a pas de graiſſe ; & il y a quatre veines qui y vont aboutir avec deux arteres ; le cordon ombilical y adhere, & il faut ſavoir que plus il y aura de contours au cordon ombilical du fœtus, plus la mere fera des enfans le reſte de ſa vie. C'eſt d'après Albumazar que Zerbus propoſe le fait ; il faut être bien crédule pour y ajouter foi.

Il y a huit muſcles au bas-ventre (*a*), deux droits, deux tranſverſes, & quatre obliques ; ils aboutiſſent tous à une membrane moyenne. On trouve immédiatement après la deſcription particuliere des muſcles ; au-deſſous ſe trouve le ſiphac ; c'eſt ainſi qu'il appelle le péritoine. Mundinus s'eſt ſervi avant Gabriël de Zerbus du même terme.

Le ſiphac couvre le mirac ; il donne des prolongemens aux teſticules qui paſſent par les canaux des muſcles du bas-venere ; donne pluſieurs enveloppes aux viſceres ; & il adhere aux différentes parties comme au diaphragme.

La deſcription du péritoine eſt extrêmement longue. Nous ne ſuivrons pas plus loin notre Auteur, parcequ'il ne dit rien d'utile à ce ſujet.

Le canal inteſtinal de l'homme n'eſt pas auſſi long que celui des animaux. Les inteſtins de l'homme ſont cependant plus longs que l'homme lui-même ; ils ſont environ trois fois plus longs : *attamen hominis inteſtina ſunt cæteris partibus coporis longiora in homine ; namque cum ad juxta incrementa pervenerit, cui inteſtinorum quantitas eſt tripla reſpectu longitudinis totius corporis, cui ſunt inteſtina* (*b*).

(*a*) Pag. 8.
(*b*) Pag. 14.

XVI. Siecle. GABRIEL.

Dans les animaux qui n'ont point un nombre de dents suffisant pour broyer les alimens, on trouve plusieurs ventricules.

Quoique les intestins ne forment qu'un seul canal, les Anatomistes les divisent en six intestins; savoir, le duodenum ou le portier, le jejunum, le grêle; *gracile sive subtile*; le quatrieme est appellé *cœcum* ou *orbum*; le cinquieme, *colon*; le sixieme, *rectum*; à l'extrêmité duquel se trouvent plusieurs muscles qui resserrent l'ouverture afin d'empêcher les excrémens de sortir des intestins; il y a des replis transversaux, *villi transversales* (*a*). Chacun de ces intestins a une description particuliere dans l'ouvrage de Zerbus; ils sont joints à une membrane connue sous le nom de mésentere: il est malheureux pour nous que Gabriel de Zerbus se soit servi d'un langage si obscur; qui nous empêche d'extraire plusieurs objets intéressans.

L'estomac a deux grandes ouvertures, & est placé entre la rate & le foie; il a plusieurs tuniques, de membraneuses & de charnues; les charnues s'entrecroisent de maniere que l'une a les fibres obliques & l'autre transversales.

Le foie ou *jécur*, nom qu'on lui a donné, parceque c'est-là que réside le feu de l'amour, est formé d'un sang congelé; sa couleur est rougeâtre, & il contient nombre de vaisseaux. Ce que notre Auteur dit sur la rate, n'est pas plus exact.

La veine porte nourrit les principaux visceres du bas-ventre, & rapporte au foie le chyle contenu dans les intestins.

La vésicule du fiel est formée d'une très forte membrane afin de pouvoir résister à l'impression du liquide qu'elle contient. *Substantia chystis, fellis, quæ est membrum organicum, durissima est, ita ut nihil patiatur à cholera quam continet.* On remarque dans la cavité de la vésicule du fiel des lignes longitudinales & transversales. La vésicule du fiel se termine par un conduit qui va se joindre avec un autre qui vient

(*a*) Pag. 14.

du foie, & de la réunion de ces deux, il en résulte un troisieme qui va au ventricule (*a*).

L'histoire des reins contient plusieurs explications fades & ridicules; il n'y a rien de notable; les testicules sont formés par un grand nombre de vaisseaux entrelacés.

La semence préparée dans les testicules est rapportée à la verge: notre Auteur ne dit pas trop comment & par quelle voie.

La matrice a une base & un fonds; au fonds se remarque deux testicules: *nam inventum est eam habere partes laterales exteriores, quibus alligantur duo testiculi;* ils ne sont pas ronds, mais applatis sur les côtés (*b*). Il y a encore deux cornes qui vont aboutir aux deux émonctoires. On trouve quelquefois dans les femelles de divers animaux des fœtus enfermés dans les cornes; dans ces deux cornes pénetre quelque liqueur qui coule dans la matrice; *nam in utroque duorum cornuum penetrat aliquid quod ex ipsis testiculis nascitur: cui officium est in vas mulieris seu matricem expellere sperma: quapropter ipsam ambo duo nominant spermatis expulsoria.* Voilà, à ce que je crois dans ce langage obscur, la décision des trompes de Fallope; Avicenne a dit quelque chose d'équivalent; sa description n'est pas tout-à-fait aussi exacte, & il paroît qu'il n'a connu qu'extérieurement ces vaisseaux, comme Hérophile, Ruphus d'Ephese & Soranus. Gabriel de Zerbus a sans contredit mieux connu les conduits de la matrice, appellés aujourd'hui les trompes de Fallope, que les Anatomistes que je viens de citer.

La matrice est fixée dans sa place par nombre de ligamens; il y en a deux fort en arriere, & qui montent vers les reins; deux qui se portent vers l'intestin rectum, deux autres vers la vessie, & deux vers les hanches. *Colligatur primo matrix fortibus ligamentis, posterius cum dorso in directo, seu ad partem renum superiorem & anteriorem. Alligatur similiter ac vesica quæ jacet anterius... Alligatur etiam ossibus ancharum... deinde aliis mediis quæ sequuntur ipsam matricem intestino recto quod post ipsam est recto.* Plu-

(*a*) Pag. 34.
(*b*) Pag. 43.

XVI. Siecle. GABRIEL.

sieurs modernes se sont approprié la découverte de quelques-uns de ces ligamens, & ils se la disputent même entr'eux. Nous les invitons à lire Gabriël de Zerbus, & ils se départiront de leur opinion; ce n'est pas que je croie l'exposition anatomique de Zerbus vraie dans tous les points; les ligamens supérieurs ne s'attachent nullement aux reins, les autres ligamens existent; mais Gabriël n'a point parlé des ligamens ronds. Attendons Vesale & Fallope qui nous en donneront une plus ample description (*a*).

La vessie ressemble à une bouteille applatie sur les côtés; elle est formée de plusieurs tuniques, il y en a de membraneuses & de charnues; des membraneuses, une vient du péritoine, & elle est externe; l'autre est propre à la vessie; la membraneuse est moyenne: il y a des fibres longitudinales & d'autres transversales; il y a trois orifices dans la vessie, deux qui aboutissent dans les ureteres, & un qui s'ouvre dans l'uretre; les ureteres percent obliquement les parois de la vessie; ce qui empêche l'urine & même l'air de s'insinuer de la vessie dans ces canaux. Il y a un sphincter musculeux qui empêche l'urine de couler à proportion qu'elle tombe dans la vessie. La nature musculeuse du sphincter rend les plaies au col de la vessie moins dangereuses qu'ailleurs, parcequ'elles se cicatrisent plus facilement (*b*).

Dans la poitrine se trouve une membrane qui la tapisse & forme une cloison mitoyenne appellée médiastin; cette cloison est, d'une part, attachée aux fourches (clavicules) & au sternum, de l'autre, aux corps des vertebres dorsales.

Le diaphragme forme la base de la poitrine; c'est un muscle qui monte pendant l'expiration, & qui descend pendant l'inspiration. Les parties charnues sont à la circonférence, les membraneuses au milieu. On trouvera à ce sujet dans notre Auteur quelque objet (*c*) intéressant; nous y renvoyons le lecteur.

La caisse du cœur est membraneuse, & quelques-uns la nomment péricarde; elle est attachée au dia-

(*a*) Page 43.
(*b*) Pag. 49.
(*c*) Pag. 60.

phragme & aux vaisseaux; elle contient une liqueur qui la lubrifie & qui entretient la souplesse dans les fibres des oreillettes & des ventricules du cœur.

XVI. Siecle.

GABRIEL.

Le cœur est un muscle d'une structure particuliere; il y a quatre cavités, deux supérieures qui appartiennent aux oreillettes, & deux inférieures qui sont des dépendances du cœur. Il y a plusieurs vaisseaux qui vont aboutir au cœur. A l'extrêmité de ces vaisseaux on voit des pellicules de diverses figures. Zerbis à son ordinaire est très obscur dans l'exposition anatomique de ce viscere.

L'histoire du cerveau est inférieure à celle des Anatomistes qui l'avoient précédé; c'est pourquoi nous n'en parlerons pas. Pour ce qui concerne les nerfs, notre Auteur est un des premiers qui aient décrit la premiere paire des nerfs olfactifs (a).

L'exposition des parties dont l'œil est composé, est très détaillée; on y trouve sur-tout une ample description de l'uvée.

Nous renvoyons pour le reste le lecteur à l'ouvrage, & nous lui conseillons de se munir de beaucoup de patience & de bons yeux pour pouvoir déchiffrer les paroles abregées de notre Auteur, & pour pouvoir en séparer le bon d'avec le mauvais.

Anatomiæ corporis humani, & singulorum illius membrorum. Venetiis 1502, 1533, in-fol.

Anatomia infantis & porci ex traditione Cophonis. Marpurgi, 1537 in-4°. 1545 in-4°. *Cum Mundini Anatomia.*

MONTAGNANA.

Montagnana (Barthelemi) ou du Mont de Gnana (b), florissoit l'an 1446: il étoit citoyen de Padoue, & y exerça la Médecine avec distinction. La réputation qu'il s'étoit acquise étoit fondée sur le mérite, Montagnana joignoit aux plus profondes connoissances de son art une notion très étendue de la philosophie & de l'anatomie. La mort qui ne respecte ni les titres ni le savoir, l'enleva dans la fleur de son âge; il nous a laissé trois cents cinq consultations de Médecine, parmi lesquelles on en trouve plusieurs qui concernent la Chirurgie.

(a) Pag. 124.

(b) Chirurgiæ scriptores, in-fol. Tigur p. 399.

XVI. Siecle. Les plus intéressantes, & celles qui nous ont paru dignes d'être consultées roulent sur les fistules, ulceres au palais, à la vulve, sur le polype, sur une difficulté de respirer produite par l'obstruction des glandes, sur la vérole. Les maladies des testicules sont très bien décrites; on y trouve un cas rare d'une bosse survenue à un enfant. Nous renvoyons à l'ouvrage ceux qui voudront des détails plus étendus.

Il est intitulé,

Consilia ad morbos diversos à capite ad pedes. Venetiis 1497; 1567, in-fol. *Lugduni* 1520, in-4°. 1525, in-4°. *Francofurti* 1604, in-fol.

GARBO. Garbo (Thomas de) Médecin célebre du quatrieme siecle, florissoit vers l'an 1311, selon Tritemius, ou 1340, selon Volfg. Justus, sous Louis de Baviere. Il étoit fils de Dinus de Florence, & il naquit dans cette Ville où il se fixa le reste de ses jours pour y pratiquer la Médecine; ce qu'il fit avec succès & avec l'applaudissement général de ses contemporains. Il a donné plusieurs ouvrages de Médecine, & très peu d'Anatomie. Voici celui qui nous vient de cet Auteur.

Expositio super capitula de generatione embryonis III canonis seu XXV Avicennæ. Venet. 1502, in-fol. *cum operibus Dini patris sui.*

1503. SCOTUS. Scotus (Michel) vivoit à peu près dans le même temps. Les Auteurs ne nous ont rien fourni sur sa vie; ainsi nous ne savons ni où il est né, ni où il a exercé la Médecine.

Ses ouvrages sont remplis de superstitions; il croyoit beaucoup à l'astrologie judiciaire.

Phisionomia de hominis procreatione. Parisiis 1508, in-8°. *Venet.* 1503. *De secretis naturæ libellus, Franc.* 1615.

BOLOGNINUS Bologninus (Angel) ou Bologninius, Médecin, exerça la Chirurgie à Boulogne avec distinction, & l'enseigna publiquement dans l'Université de la même Ville vers l'an 1503; il étoit grand partisan d'Avicenne, & il pratiquoit suivant sa méthode; il paroît que c'étoit le goût du siecle, & qu'Avicenne avoit presque autant d'adorateurs qu'il y avoit de

Médecins dans l'Italie ou dans les Provinces limitrophes. Thomas de Garbo, comme nous venons de voir, avoit adopté la même façon de se conduire en Médecine. XVI. Siecle. BOLOGNINUS.

Bologninus nous a laissé un traité sur les ulceres, il est divisé en deux parties, une théorique & l'autre pratique; la premiere expose les causes qui s'opposent à la réunion; la seconde prescrit les moyens qu'il faut mettre en usage pour les écarter & pour réunir les plaies: le principal secours pour cicatriser, dès que la cause qui produisoit l'ulcere est ôtée, se trouve dans le régime, c'est le meilleur de tous les sarcotiques (a), l'expérience l'a appris à notre Auteur. La guérison des fistules est très difficile à obtenir, si l'on néglige d'emporter, ou par les scarcotiques, ou par le fer, les parois qui se forment: tout l'art consiste à former une plaie sanglante dans la partie. Dans les ulceres il se forme une sanie qui a divers caracteres dans divers sujets; il y en a d'épaisse, d'autre de claire, de blanche, d'autre de noire, de corrosive & de balsamique. Notre Auteur a confondu le pus louable avec la sanie, & sa pratique devoit en souffrir: on ne doit point ôter le pus louable, au lieu qu'il faut extraire la sanie; l'un sert à la consolidation, & l'autre à la destruction de la partie. Pour ôter la sanie, il faut, selon Bologninus, se servir des absorbans, comme sont les terres bolaires, les éponges, il faut employer les digestifs faits avec la térébenthine & les résines.

On trouve dans ce traité un nombre prodigieux de topiques qu'il prescrit dans divers cas. *Neque quidquam*, dit-il, *stultius quam diversa iisdem velle curare*. Scribonius Largus s'est à peu près servi des mêmes termes dans une autre circonstance.

Cependant si tous ces topiques n'accélerent point la cure de l'ulcere, il faut recourir aux cauteres potentiels qui consument les chairs baveuses, & forment une escare qui empêche le sang de couler, au lieu que l'incision peut ouvrir quelques gros vaisseaux; ce qui occasionne une hémorrhagie qui peut

(a) Collectio Chirurgorum veter. & recent. in Germaniâ, fol. Tigur. pag. 208.

XVI. Siecle. être mortelle, suivant la grandeur du vaisseau ouvert; le cautere actuel est un secours trop dur pour le malade qui en a une aversion insurmontable; mais si par complaisance pour la Chirurgie il se soumet une fois à son action, & qu'on n'emporte point toutes les chairs baveuses, il est impossible de le déterminer à en souffrir une nouvelle application.

BOLOGNINUS

Pour ce qui concerne les cauteres potentiels, j'en ai un, dit-il, que je tiens de mon pere, qui me réussit presque toujours; le voici. Prenez de la litharge, pierre hématite, & du vitriol romain, trois dragmes de chacun, sublimé corrosif, deux dragmes; mêlez & formez une poudre dont vous couvrirez l'ulcere; après un certain temps que l'escare est formée, on se sert des huileux pour la détacher; celle d'amandes douces est excellente : l'ulcere aux os, ou la carie, demande un traitement moins doux, mais plus puissant; il faut emporter toute la substance avec le fer, ou du moins recourir au cautere actuel (*a*).

A ce traité des ulceres qui présente, comme l'on voit, quelques objets intéressans pour la pratique de la Chirurgie, succede un traité sur toutes les especes d'onguens qu'il convient d'employer. Bologninus en propose un nombre prodigieux; il indique la maniere de les préparer, & les cas où il convient de les appliquer : je voudrois qu'il se fût étendu sur ceux qui les proscrivent du traitement des ulceres, & son traité eût été moins chargé de formules & plus utile à l'humanité.

Ses ouvrages sont,

De cura ulcerum exteriorum & de unguenteis communibus in solutione continui. Papiæ in-fol. 1516. *Basileæ* 1536, in-4°. *Operis Chirurgici*, page 207. *Tiguri* 1555, in-fol.

J'ai eu ce recueil de la bibliotheque du Roi.

1504. COCLES. Cocles (Barthelemi) florissoit vers l'an 1440, ou, selon quelques-uns, en 1500; il étoit Médecin, & exerçoit à Boulogne toutes les parties; il se titroit aussi de distillateur, de phisionomiste & de chiro-

(*a*) Page 61.

mancien ; malgré ces qualités qui désignent plutôt le charlatan que le Médecin, Cocles jouit de la plus grande réputation, & fut consulté dans les cas les plus épineux de la pratique de la Médecine & de la Chirurgie. XVI. Siecle COCLES.

Il nous a laissé,

Anastasis chiromantiæ & phisiognomiæ ex pluribus & pene infinitis autoribus. Bononiæ 1504, in-4°.

Phisiognomiæ compendium quantum ad partes capitis, gulam, collum attinet. Argentorati, 1533, in-8°.

Les Historiens de l'Anatomie & de la Chirurgie parlent de Nicolas Leonicednus, quoiqu'il n'ait rien écrit dans l'une ni l'autre partie. Nous passerons sous silence l'histoire de ce Médecin pour ne pas sortir de notre objet. LEONICEDNUS.

Vers le même temps vivoit un nommé Alexandre Aphrodisæus qui a donné plusieurs ouvrages de Médecine ; on y trouve quelques réflexions chirurgicales, entr'autres cette question : pourquoi les plaies des muscles en travers sont-elles plus dangereuses que celles qui se font selon leur longueur ? Un Anatomiste donnera facilement la solution de la question proposée. ALEXANDRE APHRODISÆUS.

Un Auteur des plus recommandables de la Chirurgie, c'est Jean de Vigo dont nous allons parler. Ce grand homme naquit à Gênes vers la fin du quinzieme siecle, & il publia divers ouvrages au commencement du seizieme. Il fut appellé à Rome où il exerça la Chirurgie avec la plus grande distinction ; il occupa long-temps la place de premier Chirurgien du Pape Jules II : depuis il reçut les plus grandes récompenses ; son neveu Sixte de Gara de Ravere, Cardinal, voulut partager avec lui le titre de bienfaiteur de Jean de Vigo ; il lui donna tous les ans, & jusqu'à sa mort, trois cents écus d'or en récompense des services qu'il rendoit au public, tant par la pratique de la Chirurgie que par les ouvrages qui sortoient de sa plume. Jean de Vigo fit nombre d'éleves en Chirurgie, parmi lesquels se distingua Mariana, fameux lithotomiste, dont nous parlerons bientôt. Ce grand homme remplit toute l'Europe de son nom, & fut consulté par les plus 1516. VIGO.

XVI. Siecle. Vigo.

grands Potentats de cette partie du monde. Il est après cela bien étonnant que Conrad Gesner n'en ait point parlé (a).

Sa Chirurgie est divisée en neuf chapitres. Dans le premier il s'agit de l'Anatomie qu'il est nécessaire qu'un Chirurgien sache pour exercer son art avec distinction ; dans le second il traite des apostemes ou tumeurs ; dans le troisieme, des plaies ; dans le quatrieme, des ulceres ; dans le cinquieme, de la vérole & des maladies des articulations ; dans le sixieme, des maladies des os, comme fractures, luxations, &c.

Le septieme qui traite de la nature *des simples*, n'est point de notre objet. Dans le huitieme on trouve la description d'un boîtier ou des drogues qu'il est nécessaire à un Chirurgien d'avoir. Le neuvieme comprend un supplement à l'ouvrage.

Dans sa préface, Vigo exhorte son fils de se bien comporter dans cette partie de l'art de guérir ; il lui démontre l'étendue des connoissances qui sont nécessaires à un Chirurgien ; la probité est le premiet caractere qu'il lui souhaite : il ne faut point, selon lui, pratiquer cet art pour de l'argent, mais par esprit d'humanité : *nec quemquam avaritiâ aut odio derelinquas, quatenus negligentiâ vel tua culpâ non pereat, ne tu infelix homicida in posterum pari pœna vel æterno supplicio crucieris.* De tels sentimens sont dignes de tout homme de bien, à plus forte raison du premier Chirurgien du Pape.

Ses connoissances en anatomie n'étoient pas bien étendues ; elles sont pour la plupart puisées dans les ouvrages d'Avicenne ; cependant dans quelques endroits il ose s'élever contre cet Auteur.

Le cerveau, dit Jean de Vigo, est dans l'homme beaucoup plus grand que dans les autres animaux : c'est peut-être pour cela que l'homme a la raison en partage, & qu'il est le roi des autres animaux qui sont sur la surface de la terre. Quelques modernes, parmi lesquels se trouve Mr. *Arlet*, Médecin de Montpellier, ont renouvellé la question il n'y

(a) Goelicke, Histor. Chirurg. p. 100.

re pas long-temps : c'eſt bien là le cas de dire *quæ jam periere renaſcentur omnia*. Les ſinus Sphénoïdaux ne lui étoient point inconnus, & il a admis l'exiſtence de l'hymen. XVI. Siecle. VIGO.

Il y a pluſieurs eſpeces de tumeurs, les unes ſont inflammatoires, douloureuſes, les autres ſont ſans inflammation, parfaitement indolentes.

Le flegmon, dit notre Auteur, eſt une tumeur chaude, rénitente, formée par le ſang, avec douleur, chaleur, rougeur, élancement.

Il ſe termine de quatre manieres, par réſolution, ſuppuration, putréfaction ou induration ; il y a des ſignes particuliers qui caractériſent chacun de ces états : il faut faire une attention continuelle à l'état de la tumeur quand on procede à ſa cure ; il ne faut pas uſer de ſuppuratifs ſi la tumeur peut ſe tourner par réſolution, ni de réſolutifs lorſque l'abcès eſt formé, &c. Cette théorie eſt lumineuſe, & la pratique qu'il en déduit eſt très ſage. Les Chirurgiens modernes les plus inſtruits ſuivent avec raiſon la méthode propoſée par Jean de Vigo (*a*). Les aſtringens ou les répercuſſifs mal employés, donnent lieu à de fâcheux accidens ; le plus léger eſt l'induration de la tumeur ; le plus dangereux eſt le reflux de la matiere morbifique dans quelque viſcere principal à la vie ; lorſque la ſuppuration n'eſt point faite, la ſaignée & les purgations répétées ſont très utiles ; hors de cet état, ces remedes feroient nuiſibles.

Les emplâtres ſont peu utiles quand les flegmons commencent à paroître ; mais ils ſont néceſſaires lorſqu'on veut tourner la tumeur à ſuppuration. Cette maxime eſt très ſage ; la Chirurgie moderne l'a adoptée ſans en faire honneur à Vigo (*b*).

Après l'hiſtoire du flegmon on trouve celle de la plupart des tumeurs inflammatoires, comme celle de l'éréſipelle qu'il nomme fourmi, & dont il fait pluſieurs eſpeces ; la fourmi fixe, la fourmi ambulante, la maligne, la bénigne, la miliaire.

Enſuite viennent les échauboulures ou exan-

(*a*) Pag. 9.
(*b*) Pag. 9.

XVI. Siecle.

VIGO.

thêmes, le feu volage, la porcellaine, la gangrene dont il fait deux especes ; la gangrene *ascachilos* & *estiomenos* ; la premiere est fixe & humide ; la seconde est seche, & fait des progrès sensibles (*a*). Le charbon est une maladie fort fâcheuse ; on l'a ainsi appellé à cause que la peau acquiert une rougeur presque semblable à un charbon allumé ; l'autre en est une espece, mais beaucoup plus fâcheuse ; il a à sa sommité une escare ou un ulcere qui laisse suinter une humeur purulente & corrosive, & il s'enfonce beaucoup plus profondément dans les chairs que l'érésipele.

Chacune de ces maladies forme un chapitre particulier où l'on trouve la cure appropriée à chaque espece ; dans les exanthêmes qui viennent après de violens exercices, il faut saigner & rafraîchir, &c. dans ceux qui sont le produit d'une maladie quelconque, qui sont critiques, il faut s'abstenir de la saignée, crainte de faire rentrer la matiere dans la masse du sang. Dans la gangrene, la partie est morte & ne peut plus reprendre son ancien état, quelque secours que l'on emploie ; de plus, elle est contagieuse pour les parties voisines ; il faut donc se hâter de faire de profondes scarifications, & d'appliquer les sangsues tout au tour de l'endroit affecté (*b*) ; si ces remedes ne sont point suffisans, il faut examiner quelle est la cause de la gangrene ; si elle est interne l'amputation est inutile ; il faut corriger la masse du sang par des remedes intérieurs plutôt que d'appliquer des topiques qui n'agissent que secondairement dans la gangrene ambulante ou l'estiomenos. Si l'on voit que toute la partie est altérée, il n'y a d'autre remede à tenter que l'amputation ; on la fera avec un rasoir bien affilé, avec lequel on coupera les chairs, & avec une scie on divisera les os : *tunc statim pro ejus curatione succurendum est, sequestrando à sano totas partes corruptas novaculo bene incidenti ; deinde os serrâ secandum est ;* l'amputation faite, il faut cautériser le membre avec un fer chaud. Il ne faut point traîner en longueur

(*a*) Pag. 13.
(*b*) Pag 14.

la cure du charbon (*a*) ; on fera au plutôt des ſcarifications ſur la tumeur, & on y appliquera le feu s'il le faut ; on fera enſuite tomber l'eſcare par les mondificatifs ; un des meilleurs, ſuivant Vigo, eſt celui qui a la térébenthine pour baſe ; Galien, Guy de Chauliac & Théodoric en ont fait un heureux uſage. Les remedes internes doivent toujours ſuivre l'uſage des remedes extérieurs. Bien différens de la plupart des Chirurgiens modernes, notre Auteur paroit avoir plus de confiance aux remedes intérieurs qu'aux extérieurs; auſſi en rapporte-t-il grand nombre dans tous ſes procédés. Jean de Vigo montre avoir des connoiſſances plus étendues que la plupart de ſes contemporains; il a en pluſieurs points ſurmonté le préjugé de ſon ſiecle ; penſant différemment de Bologninus, il préfere l'uſage du cautere actuel au cautere potentiel ; plus humble que Lanfranc, il attribue à un chacun ce qui lui appartient ; ainſi on le voit tantôt citer Galien, Avicenne, Theodoric, & Guy de Chauliac, dont il fait un très grand cas.

Le chapitre de la ſuppuration mérite d'être lu de tous les amateurs de la Chirurgie (*b*) ; au lieu de propoſer une théorie fade & puérile telle qu'on la trouve dans la plupart de nos Auteurs modernes, il expoſe clairement & ſuccinctement les ſignes qui indiquent que l'abcès ſe fera bientôt, qu'il commence à ſe faire, qu'il eſt fait, &c.

L'œdême doit tenir le premier rang parmi les tumeurs froides ; notre Auteur en diſtingue pluſieurs eſpeces ; l'œdême eſt tantôt étendu, tantôt borné ; il vient de cauſe externe ou de cauſe interne ; il s'étend quelquefois de haut en bas, d'autre fois de bas en haut ; il a trois périodes ; le commencement ; l'augmentation & la diminution ; la réſolution eſt ſa terminaiſon la plus fréquente (*c*). Une ſage adminiſtration dans le régime concourt plus, ſelon Jean de Vigo, à la cure de l'œdême que les meilleurs remedes ; cependant il ne faut point en négliger l'u-

(*a*) Pag. 15.
(*b*) Pag. 16.
(*c*) Pag. 17.

XVI. Siecle. ſage ; auſſi en preſcrit-il pluſieurs, tant internes qu'externes.

Vigo. Les excroiſſances (*a*) varient, & par leur figure, & par la matiere qui les forme; les unes ſont longues, minces, d'autres ſont courtes, groſſes, applaties, quelques-unes ſont charnues, remplies par du ſuif, d'autres par une matiere ſemblable. Il y a pluſieurs moyens de guérir les tumeurs humorales ; la réſolution, la preſſion faite avec une lame de plomb, la ligature, l'inciſion, & le cautere. La réſolution eſt la voie la plus douce ; on peut l'obtenir lorſque la tumeur commence à ſe former, en la couvrant d'un emplâtre de diachilum : la preſſion qu'on fait avec la lame de plomb, doit être aſſez forte pour rompre le kiſte, ſans cela la réſolution ne ſe forme jamais : ſi l'on fait l'inciſion, il faut auſſi emporter tout le kiſte, s'il eſt poſſible ; la tumeur ſe forme de nouveau ſi l'on n'a cette attention : *nodus rediret in priſtinum ſtatum* : ſi la tumeur eſt trop grande ou qu'elle adhere à des vaiſſeaux, ou qu'enfin par d'autres raiſons il ne ſoit pas bien poſſible d'extraire le kiſte en entier, après une inciſion ſuffiſante, on vuidera la tumeur, & on la remplira d'onguent égyptiac (*b*), ou on y mettra quelque trochiſque de minium. Cette pratique eſt digne du plus grand maître, &c.

La compreſſion & l'inciſion ſont inutiles, ſouvent même dangereuſes, au ſarcome ; il n'y a rien de meilleur que l'extirpation ou l'uſage des corroſifs ; c'eſt par cette derniere méthode que j'ai, dit Jean de Vigo, guéri un ſarcome qu'avoit notre Saint Pere le Pape Jules II ; cette excroiſſance charnue étoit placée entre le doigt annulaire & l'auriculaire de la main droite. Le cautere dont ſe ſervit Vigo, étoit fait avec du lin, du levain, du ſublimé, de l'eau de plantain, & de l'eau roſe (*c*).

Le corps humain eſt ſujet à un grand nombre d'autres tumeurs froides, comme aux écrouelles, à l'œdeme, à la taupe, au bubon ; notre Auteur expoſe leurs différences, & propoſe leur cure parti-

(*a*) Pag. 18.
(*b*) Eadem paginâ.
(*c*) Eadem paginâ.

culiere. Les caustiques jouent un grand rôle dans tous ces traitemens ; tantôt il les applique sur la tumeur, & tantôt sur des parties éloignées ; cependant, dit notre illustre Chirurgien, il faut auparavant tenter l'application de notre emplâtre qui est un excellent résolutif, sur-tout lorsque la masse du sang est infectée ; si au lieu de produire la résolution il tournoit la tumeur à la suppuration, il faudroit l'ouvrir sans hésiter.

Le squirrhe entre dans la même classe de tumeurs ; Vigo en expose les signes & les especes, & en indique la cure très au long. Je renvoie à l'original, sans craindre que le lecteur regrette le temps qu'il emploiera à le consulter. Le cancer est souvent la suite du squirrhe : Vigo traite fort au long de cette cruelle maladie ; il indique ses signes, ses différences, & propose nombre de remedes qu'il ne feroit pas inutile d'éprouver.

Avant d'entrer dans des détails particuliers, il est bon de faire précéder quelques notions générales ; notre Auteur suit cette méthode. Après les généralités sur les tumeurs ; il expose chacune d'elles en particulier, en suivant l'ordre anatomique : dans le premier chapitre il traite de celles qui ont le siege dans la tête ; dans le second, de celles de la poitrine ; dans le troisiéme, de celles du bas-ventre ; & dans le quatrieme, de celles qui attaquent les extrêmités.

Il y a des descriptions particulietes de plusieurs tumeuts propres aux yeux, qui font bien faites ; mais en général on peut lui reprocher d'avoir grossi sans raison le nombre de remedes pharmaceutiques.

La plaie est une solution de continuité récente dans les chairs, avec effusion de sang, sans putréfaction dans la partie, & c'est par-là qu'elle differe de l'ulcere, &c. Il y en a de simples & de composées, &c. Il faut observer dans le traitement des plaies d'enfoncer le doigt dans la plaie (*a*) pour s'assurer si l'os n'a pas été altéré, & s'il n'y a pas dans la plaie quelque esquille qu'il faudroit ôter, parcequ'elle empêcheroit la nature de former la cicatrice ;

(*a*) Pag. 36.

XVI. Siecle. VIGO.

ou si elle venoit à se faire, la plaie se rouvriroit quelque temps après. Secondement, le Chirurgien doit arrêter l'hémorrhagie si elle est trop abondante; si le sang coule en petite quantité, il ne faut point s'opposer à son effusion, l'hémorrhagie devient une saignée locale. La troisieme attention que doit avoir le Chirurgien, c'est d'empêcher, autant qu'il sera en lui, le contact de l'air sur la plaie; pour cet effet il faudra qu'il en approche les bords aussi-tôt qu'il le pourra, en observant cependant de ne point laisser des caillots de sang: en quatrieme lieu, il ne doit point introduire des corps gras ou autres drogues dans la plaie, excepté un peu de digestif fait avec la térébenthine. Vigo auroit été plus sage s'il en eût défendu l'usage dans ce cas. Ces précautions observées, il doit faire à la plaie plusieurs points de suture; le nombre en sera plus ou moins grand, suivant sa longueur; il en faut peu aux longitudinales; il en faut un plus grand nombre aux plaies cruciales.

L'ouverture des gros vaisseaux est un des plus fâcheux accidens qui puisse survenir à la suite des plaies. Notre Auteur propose plusieurs moyens pour arrêter le cours du sang; les stiptiques, le cautere & la ligature; il ne paroît pas qu'il ait tenté ce dernier moyen: quelques-uns, dit-il, font dans l'usage de lier les veines & les arteres ouvertes avec une aiguille garnie d'un fil avec lequel ils resserrent les parois du vaisseau (*a*). Albucasis avoit tenté le même moyen; mais il ne nous l'a pas si clairement indiqué que le fait Vigo. Ambroise Paré ne nous a rien dit de plus particulier; doit-on après cela lui attribuer la gloire de l'invention, comme plusieurs Chirurgiens François l'ont fait par orgueil ou par ignorance?

Notre Auteur a adopté un plan uniforme dans ses descriptions: après des détails généraux, il descend dans le particulier; ainsi après la description générale des plaies, il passe aux plaies de la tête, & successive-

(*a*) Modus autem ligationis, eam aliqui efficiunt intromittendo acum sub vena desuper filum stringendo, p. 36; columnâ primâ.

ment il traite de toutes celles qui arrivent au corps. Les plaies de la tête attaquent les parties molles ou les parties dures, ou toutes les deux à la fois; elles sont faites par des instrumens tranchans, ou par des instrumens contondans; les fractures aux os sont avec éclat & déplacement des pieces, ou bien ils restent dans leur position naturelle; quelquefois après un coup violent à la tête, il ne paroît qu'une légere fente; dans d'autres circonstances l'os s'enfonce; cette affection est familiere aux enfans: quelquefois par une disposition particuliere à l'os frappé, à l'instument, à la direction ou à la force du coup, il arrive que la lame interne de l'os se brise sans que l'externe soit fracturée: j'ai vu, dit Vigo, cet accident survenir, & je ne puis le révoquer en doute.

Le diagnostic des plaies à la tête est très difficile à saisir; les signes que les Auteurs indiquent, sur-tout Guy de Chauliac ou Pierre des Argellata, sont très équivoques; ils existent souvent sans qu'il y ait fracture, ou d'autres fois il y a fracture sans qu'aucun de ces signes paroisse (*a*); les vaisseaux sanguins s'ouvrent souvent dans le crâne sans qu'il y ait fracture à la boîte osseuse, ou bien il y a fracture aux os sans qu'il y ait rupture de vaisseaux sanguins qui se distribuent à la dure-mere ou au cerveau: c'est cependant de l'ouverture des vaisseaux sanguins que proviennent les principaux symptomes. Ces réflexions intéressantes sont exposées dans les ouvrages de Jean de Vigo, mais avec beaucoup d'obscurité. L'Académie royale de Chirurgie a présenté ces objets avec beaucoup plus de clarté & de précision, & y a ajouté plusieurs faits puisés dans la pratique la plus consommée, & déduits de la théorie la plus lumineuse.

Lorsqu'après plusieurs saignées, purgations & lavemens les symptomes subsistent, Vigo conseille l'opération du trépan; il n'en parle pas fort au long, & ce qu'il dit est assez obscur pour faire voir qu'il ne l'a jamais pratiquée (*b*).

Les plaies à la face sont très délicates, puisque la terminaison la plus avantageuse est souvent une ci-

(*a*) Pag. 38.
(*b*) Pag 39.

XVI. Siecle.

VIGO.

catrice difforme ; pour prévenir ce désagrément, Jean de Vigo conseille de faire deux sutures à la plaie ; la premiere doit être sanglante, & l'autre séche ; les points de suture ou les aiguilles qu'on laisse dans la plaie, en maintiennent les bords rapprochés vers leurs bords internes, ou vers le fonds de la plaie ; la séche réunit exactement les bords extérieurs ; & ainsi la cicatrice se fait assez uniformément pour qu'il n'en résulte aucune irrégularité dans les traits du visage.

En suivant cet ordre anatomique des parties qui composent l'homme, notre Docteur en Chirurgie parcourt toutes les especes de plaies, en indique les dangers, & en prescrit le traitement ; on y trouve plusieurs observations intéressantes : il seroit à desirer qu'il eût écrit un peu plus correctement, & qu'il n'eût pas été pharmacopole jusqu'à l'excès.

L'histoire des ulceres (*a*) n'est pas moins ample dans l'ouvrage de Jean de Vigo que l'est celle des plaies : des généralités très intéressantes précedent nombre de détails curieux & utiles sur les genres & les especes des ulceres ; ces différences sont tirées de leur cause, de leur grandeur, du siege, de leur ancienneté, & du tempéramment du malade. Le chapitre des fistules est rempli de préceptes vicieux ; semblable à ses contemporains, Vigo n'avoit presque aucune connoissance chirurgicale sur cette maladie ; il étoit réservé aux Chirurgiens modernes de perfectionner l'art sur cette maladie, dont les suites sont toujours fâcheuses quand le traitement est mal conduit. La matiere purulente dans toute espece de fistule, se répand dans les parties voisines, les corrode & les détruit ; si cette altération se transmet à quelque viscere essentiel à la vie, la mort du sujet est immanquable ; il faut, dit notre Auteur, que le Chirurgien prévienne cet accident lorsque les fistules ont leur siege aux extrêmités, en liant fortement le membre au-dessous ; la ligature, dit-il, empêche le pus de gagner le tronc, & j'ose assurer que quiconque tentera ce moyen, en retirera de grands avantages (*b*). Cette

(*a*) Pag. 52.
(*b*) Pag. 70.

promesse est vaine, car cette méthode entraîne toujours mille inconvéniens, & ne remplit point son objet; Vigo ne l'auroit point proposée s'il eût connu comme nous le méchanisme de la circulation. XVI. Siecle. Vigo.

La vérole venoit de paroître en Italie, lorsque notre Auteur s'exerçoit à la pratique; c'étoit, dit-il, en 1494, au mois de Décembre, dans le temps que Charles VIII, Roi de France, campoit en Italie, que cette cruelle maladie a paru (a); les François l'appellerent le mal de Naples, les Napolitains, le mal François, les Toscans, le mal des testicules, les Espagnols, le mal des bourses: cependant à peine cette maladie exista-t-elle à Naples ou à ses environs, qu'elle parut dans toute l'Italie. Cette maladie est la suite du coït entre deux personnes dont l'une est affectée du virus; les symptomes qui la caractérisent sont des ulceres qui surviennent peu de temps après l'acte vénérien à la verge de l'homme ou à la vulve de la femme, &c. des douleurs dans les membres, des nodosités, des squirrhes dans les glandes, des rétractions dans les extrêmités, des contractions spasmodiques dans les muscles, &c. au bout d'un an il survient des excroissances charnues, stéatomateuses, des cornes, chaque organe souffre quelque altération; & il semble, dit Jean de Vigo, que la vérole réunisse tous les fâcheux symptomes de chaque espece de maladie (b) connue en Médecine. Pour procéder avec ordre dans le traitement, notre Chirurgien distingue dans cette maladie deux périodes; le commencement & l'état de vigueur: les purgations sont d'abord indiquées; il faut appliquer de légers corrosifs sur les excroissances, des emplâtres émolliens sur les tumeurs squirrheuses; mais un remede qui est inmanquable (c), c'est le mercure; il faut l'administrer sous la forme d'onguent, & en oindre les membres jusqu'à ce que le malade se plaigne

(a) Pag. 73.

(b) Et audeo dicere quod quæcumque ægritudines de quibus antiqui & moderni Doctores in arte Chirurgica mentionem fecerunt, omnes in diversis corporibus possunt profectò in hoc detestabili verecundiosoque morbo connumerari.

(c) Nulla melior medicina est, crede mihi, quam protinus patientem infra scripto linimento meo ungere, p. 74.

XVI. Siecle.

VIGO.

d'un léger agacement dans les dents, qui est communément accompagné de la salivation. Dès que ce symptome paroît, il faut suspendre les frictions; on peut à la place des frictions, appliquer sur les membres l'emplâtre suivant: voici la maniere de le faire. Prenez une livre graisse de porc que vous ferez fondre; huile de camomille & d'aneth, une once, & de laurier, une once; storax liquide, dix dragmes; racine d'énula-campana, quatre onces; euphorbe, cinq onces; vin aromatique, cinq livres; faites bouillir le tout & diminuer jusqu'à ce que le vin soit dissipé par l'évaporation; exprimez le résidu; ajoutez à la matiere exprimée huit onces de litharge d'or; encens & mastich, de chacun six onces; résine de pin, une once deux dragmes; térébenthine claire, une once; argent-vif, éteint, avec salive, quatre onces; cire blanche, une once; faites fondre & incorporez le tout, vous étendrez ce liniment sur de la toile, & vous en couvrirez les extrêmités. Cet emplâtre n'est pas le seul dont Vigo ait retiré de l'avantage; il en décrit un autre qui ne lui a pas moins réussi; il est à-peu-près égal au précédent, & c'est le mercure qui en fait la base (*a*).

En suivant cette méthode, Vigo a guéri un nombre prodigieux de personnes attaquées de la vérole: c'est au mercure qu'on est redevable du succès; Vigo est un des premiers qui en ait fait usage. Il paroît par les éditions de ses ouvrages, qu'il a employé le mercure avant Carpi. La premiere édition des ouvrages de Jean de Vigo, parut en 1516 (*b*), deux ans avant celle des ouvrages de Carpi qui ne furent imprimés qu'en 1518 (*c*).

Vigo regarde la vérole comme une maladie de la peau, & ce n'est qu'en traitant des maladies qui affectent cette partie, qu'il en parle dans la plupart, de ces affections cutanées, il employoit le mercure, & il paroît que ce n'est que par analogie que Vigo s'est servi du mercure dans le traitement de cette maladie.

(*a*) Pag. 75.
(*b* Haller. stud. Med. p. 720.
(*c*) Haller. eodem loco.

Ses deux livres sur les maladies des os ne contiennent rien qui mérite attention : ce qu'il dit est copié des Arabes ou des Grecs qu'il connoissoit parfaitement ; sa matiere médicale contient nombre de formules qui lui appartiennent ; mais on en trouve aussi beaucoup qu'il a copiées de Scribonius Largus (a) XVI. Siecle. VIGO.

Les ouvrages de Jean de Vigo sont :

Practica in arte Chirurgica copiosa, continens novem libros. Lugd. 1516, in-4°. *Heist. pl.* 1518, in-8°. 1530, in-8°. 1534, in 8°. 1538, in-8°. *Venet.* 1561, in-8°. *Venet.* 1570, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en allemand, & imprimé à Nuremberg 1677, in-4°. en italien & imprimé à Venise 1540, 1582, 1560, 1568, in-4°. 1598, 1610, in-4°. & en françois, imprimé à Venise 1570, in-fol. à Lyon 1537, in-8°.

Nous avons tiré le catalogue de ces éditions de l'ouvrage de Mr. de Haller qui les a recueillies avec beaucoup plus de soin & d'exactitude que Vanderlinden qui n'en cite que deux ou trois.

Achillinus (Alexandre) illustre Médecin de Boulogne qui florissoit vers le commencement du seizieme siecle, professoit la philosophie & la Médecine dans la fameuse Université de cette Ville ; il fut un des plus zélés sectateurs des Arabes, & sur-tout d'Averrhoës. Ses talens ne resterent pas cachés dans sa seule patrie, sa réputation s'étendit dans toute l'Europe, & il y fut surnommé le grand Philosophe ; les Ecoliers venoient de toute part l'entendre, soit qu'il professât à Boulogne, soit qu'il enseignât à Padoue. Le grand talent excite toujours des sentimens de jalousie ; Achillinus en fut souvent l'objet : Pomponace fut un de ses plus terribles adversaires ; ils se décrierent mutuellement. Après une longue guerre Achillinus mourut à Boulogne, sa patrie, l'an 1512, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Martin ; on y lit encore l'épitaphe que lui fit *Janus de Vitalis*. ACHILLINUS.

(a) Voyez notre Hist. à l'art. de Scribonius Largus.

XVI. Siecle.

ACHILLINUS

Hospes, Achillinum tumulo qui quæris in isto,
Falleris : ille suo junctus Aristoreli
Elysium colit ; & quas rerum hîc discere causas
Vix potuit, plenis nunc videt ille oculis.
Tu modò, per campos dum mobilis umbrâ beatos
Errat, dic longum perpetuumque vale.

Achillinus est l'auteur de plusieurs ouvrages & de plusieurs importantes découvertes ; c'est lui qui a donné une exacte description des veines du bras ; il a connu deux osselets de l'oreille, le marteau, l'enclume, sans s'en approprier la découverte (*a*) ; il paroît avoir connu la valvule de l'intestin cœcum ou monoculus ; il est, dit-il, placé vers la hanche droite, au-dessous du foie (*b*) ; à cet intestin aboutit le colum & l'ileum, & à ceux-ci le rectum, le jejunum & le duodenum : il décrit le contour & les adhérences de ces intestins d'une maniere peu connue à ses contemporains ou prédécesseurs (*c*).

L'aboutissant du canal cholédoque à l'intestin duodenum, ne lui étoit point inconnu ; il a admis une cavité dans l'ouraque, & lui a attribué l'usage de laisser passer l'urine (*d*) ; il a cru à l'existence de l'hymen, mais il lui a donné une fausse position : *tegitur os matricis in virgine velamine subtili, sed in corruptâ est ruptum.* Il compare le col de la matrice à la tête d'une tanche. Contre le sentiment d'Haly Abas, notre Auteur ne pense pas que le cœur se contracte quand les arteres se dilatent (*e*). A en juger par les apparences grossieres de sa diction, Achillinus paroît avoir connu les conduits de *Warthon*. Voici ce qu'il dit d'analogue : *Duo fontes salivæ in quibus stilus intrat sunt manifestæ aperientes juxtà linguam, & ibi sunt carnes glandosæ* (*f*). Il a aussi connu le ligament suspensoir ; la voute à trois piliers ne

(*a*) Voyez Epistolarum Anat. Morgani, nº. 92, Eustachium Epist. de auditus organo.
(*b*) Commentaria in mundi, p. 19.
(*c*) Fol. 3.
(*d*) Fol. 4.
(*e*) Fol. 2.
(*f*) Aperio cerebrum medium ubi conjunctura separat.

n'y étoit point inconnue (*a*), de même que l'infundibulum (*b*); il n'ignoroit pas non plus quel étoit le contour, l'étendue & la profondeur des ventricules antérieurs du cerveau; il donne une assez exacte description de deux autres, & il me paroît qu'Achillinus en savoit sur ces parties beaucoup plus que ses successeurs, que les Carpi, les Silvius, les Fernel, les Andernahc.

XVI. Siecle.
ACHILLINUS.

La premiere paire des nerfs indiquée par un des Grecs, décrite par Gabriël de Zerbis, omise par Carpi, ne lui a point été inconnue; elle est l'organe immédiat de l'odorat, *nam penetrant ad nares sub carunculis transeuntes* (*c*). Il a donné la description de la quatrieme paire de nerfs (*d*); la moëlle épiniere ne remplit point d'un bout à l'autre le canal vertébral, elle se termine à la premiere vertebre lombaire. Notre Auteur a fait quelques recherches sur les os du tarse & métatarse; & quoique la question fût facile à traiter, il n'a rien dit qui mérite d'être rapporté; tantôt il admet quatre os, & tantôt il n'en admet que trois (*b*).

Les ouvrages qu'Achillinus a donnés sur l'anatomie, sont:

In Mundini anatomiam annotationes extant, cum Joanne de Ketan, fasciculus Medicinæ in scripta. Venetiis 1522, in-fol.

De humani corporis anatomia. Venetiis 1516, 1521.

On trouve aussi quelques détails anatomiques dans l'ouvrage suivant: *de subjecto cum annotationibus Pamphili Montii. Venetiis* 1568, in-fol.

Bérenger (Jacques) vulgairement appellé Carpi, parcequ'il étoit de Carpi, dans le Modenois, a fleuri, vers l'an 1518: il a été un des restaurateurs de l'anatomie & de la Chirurgie qu'il a exercée avec distinction à Boulogne; il étoit un des membres de cette Université; cependant il a suivi une route un

1518.
BÉRENGER.

(*a*) Dextructo sinistro donec albus arcus occurrat.
(*b*) Fol. 2. B.
(*c*) Haller. Method. stud. p. 376.
(*d*) Fol. 2. B.
(*e*) Pag. 14.
(*f*) Fol. 16.

XVI. Siecle.

BÉRENGER.

peu différente de celle de ses prédécesseurs. Pour apprendre l'anatomie, il n'a point, comme eux, consulté grand nombre d'animaux; mais il a disséqué une grande quantité de cadavres humains; il se glorifioit d'en avoir disséqué plus de cent; le zele qu'il avoit pour l'anatomie, étoit connu de tout le monde, & on lui a reproché de l'avoir poussée jusqu'à disséquer des Espagnols vivans, attaqués de la vérole. Cette imputation n'est point prouvée; on sait seulement qu'il fut exilé à Ferrare, & qu'il y mourut pendant le temps de son exil. Cette imputation est peu méritée; Carpi lui-même, dans un endroit de ses ouvrages, déclame contre Erasistrate & Hérophile d'avoir suivi cette méthode; le reproche que Carpi faisoit à ces deux grands hommes, n'est pas plus fondé que celui qu'on lui fait. Le public grossit tous les objets, & regarde comme merveilleux ce qu'il ne connoît pas. Du temps d'Hérophile & d'Erasistrate, on étoit peu accoutumé aux dissections; le siecle dans lequel Carpi a vécu étoit aussi superstitieux, & peut-être davantage. Le Tribunal de l'Inquisition inquiéta vraisemblament Carpi d'avoir parlé trop librement sur les parties de la génération, où il est réellement un peu trop libre: peut être que Carpi, pour se soustraire à la punition qu'on lui préparoit, se réfugia à Ferrare (*a*).

Carpi avoit reçu une éducation des plus propres à développer ses talens pour l'anatomie; il étoit fils d'un habile Chirurgien qui lui donna les premieres connoissances de son art, & par une progression naturelle, Carpi étudia la Médecine, & fut reçu Docteur à l'Université de Boulogne, où il professa la Chirurgie & l'Anatomie, parties si essentielles, qu'un Médecin ne sauroit exercer son art avec distinction s'il n'est doué de ces connoissances.

Carpi est l'auteur de plusieurs ouvrages & de plusieurs découvertes d'Anatomie & de Chirurgie; il mérite par conséquent d'être connu des Anatomistes. Voyons d'abord ce qu'il a dit de particulier sur l'anatomie: son Compendium est divisé en deux parties;

(*a*) Douglas, p. 57.

la

la premiere renferme les connoissances générales ; la seconde contient des descriptions particulieres. Le corps humain se divise en quatre parties, savoir en trois ventres & en extrêmités; le premier ventre forme la tête, le second, la poitrine, & le troisieme, l'abdomen. Voilà tout ce qu'il dit dans la premiere partie ; elle n'est pas bien longue, comme l'on voit ; la seconde est heureusement plus étendue, & nous y trouverons plusieurs faits intéressans.

On doit commencer l'anatomie par l'exposition des visceres du bas-ventre, parcequ'ils sont très susceptibles de putréfaction ; il le divise en parties contenantes & en parties contenues ; les contenantes sont pour la plupart musculeuses, & jouissent du mouvement de contraction & de dilatation ; le bas-ventre doit être divisé en plusieurs régions.

Carpi se sert de termes grecs pour désigner les différentes parties qui sont contenues dans le bas-ventre, & il rapporte en passant la dénomination des Arabes ; ainsi il parle du mirach, du siphac, &c

Il est bon de savoir la signification de ces termes, si l'on veut entendre Gabriël de Zerbis, Mundinus, & quelques autres Anatomistes de ce temps.

L'ombilic doit être la premiere partie examinée, parcequ'elle est comme la racine de l'homme ; il a vers la matrice deux arteres, & vers le foie une grosse veine ; il n'y a aussi, dit Carpi, qu'une seule veine au cordon ombilical, quoi qu'en disent ses prédécesseurs qui en avoient admis deux. Les vaisseaux forment un cordon recouvert d'une membrane ; on lie ce cordon dans les nouveaux nés ; on le coupe pardessus ; les vaisseaux s'obliterent & la ligature tombe quelque temps après (a). Entre les muscles du bas-ventre se trouvent deux vaisseaux qui vont aux mammelles ; parmi les chairs on trouve nombre d'autres vaisseaux, mais qui sont si petits, que le sang ne sauroit les pénétrer : notre Auteur ne parleroit il pas des vaisseaux lymphatiques (b) ?

Il y a huit muscles de chaque côté du bas-ventre,

(a) Page 4.
(b) Pag. 5.

XVI. Siecle.

BERENGER.

quatre obliques, deux ascendans, & deux descendans : les descendans sont sur les ascendans ; les fibres de ces deux muscles s'entrecroisent. Ces quatre muscles aboutissent à quatre membranes qui se joignent & forment des gaînes aux muscles droits, ensuite elles se réunissent, celles qui appartiennent aux muscles du côté droit avec celles qui appartiennent aux muscles du côté gauche ; par cette union ils forment un cordon qu'on nomme la ligne blanche.

Au-dessous des obliques & entre leurs feuillets membraneux se trouvent deux muscles longs ou droits (*a*) ; ils s'étendent depuis le cartilage xiphoïde jusqu'aux os pubis, *à furculo inferioris pectoris ad os pectinis*. Les fibres charnues n'ont pas la longueur des muscles ; mais elles sont entrecoupées par deux énervations nerveuses ou tendineuses, *divisa in latum per duo intermedia nervea seu ligamentalia*. L'un de ces ligamens est au-dessus de la région ombilicale, l'autre au-dessous ; par ce moyen chaque muscle droit est divisé en trois muscles particuliers. Les muscles transverses sont par-dessous les droits & les obliques ; ils sont membraneux en avant & charnus en arriere. Pour exprimer ces différens objets, Carpi a employé six planches, à la vérité grossiérement exprimées, mais qui prouvent que l'anatomie commençoit à sortir du cahos.

La description du péritoine est informe ; celle de l'épiploon est plus exacte ; c'est un sac membraneux en forme de bourse remplie de graisse ; on y voit des veines qui ont un battement, & d'autres qui n'en ont point, *venas pulsantes & quietas* ; il est fixé par le péritoine à l'estomac, & au colon ; il sert à la digestion, en entretenant la chaleur dans l'abdomen : ce sentiment lui est commun avec Galien. Ce viscere se déplace ; quelquefois il sort par l'ombilic ou par l'aîne (*b*).

Les six intestins & les noms différens dont on se sert pour les caractériser, sont connus à notre Auteur ; il n'ignore point qu'ils ont des fibres charnues, & plusieurs replis que nous appellons aujourd'hui valvules conniventes, & dont Fallope s'est arrogé la

(*a*) Page 7.
(*b*) Page 19.

découverte ; il connoiſſoit les adhérences du colon avec les reins, le contour du colon vers les os des iles, & il ſe plaint que cet inteſtin contient dans ſes cavités une humeur viſqueuſe qui peut occaſionner la colique.

L'inteſtin cœcum fait l'office du ſecond ventricule ; les matieres commencent à s'y mouler & à y prendre leur forme. Cette légere explication de Bérenger n'a rien qui répugne au bon ſens ; Liſter l'a pouſſée plus loin ; cet Anatomiſte, ſans rendre à Carpi ce qui lui étoit dû, a propoſé un ſyſtême pour expliquer la forme bizarre que prennent les excrémens de différens animaux, il a cru en entrevoir la cauſe dans le cœcum : ce phyſiologiſte a pouſſé plus loin ſes ſpécclations ; il a prétendu que l'on pouvoit déterminer la figure du cœcum d'un animal en voyant ſes excrémens. Il n'y a perſonne qui ne ſente la futilité de cette explication : Carpi a été plus modéré. A la partie inférieure du colon, ſe trouve un prolongement de la longueur & de la groſſeur du petit doigt (*a*) : c'eſt ce que nous appellons l'appendice cœcale. Notre Auteur eſt le premier qui en ait parlé. L'inteſtin jejunum eſt de couleur jaunâtre, & il eſt toujours vuide ; c'eſt ce qui l'a fait appeller jejunum ; le duodenum eſt droit, il s'abouche dans l'eſtomac, & il communique au foie par le moyen d'un canal qui y porte la bile ; ce canal perce obliquement l'inteſtin duodenum, & ſerpente entre ſes tuniques ; cette direction permet à la bile contenue dans ce canal de couler dans l'inteſtin, & l'empêche de refluer vers le foie (*b*).

Les remarques de Bérenger Carpi ſur le méſentere, ſont juſtes ; c'eſt lui qui le prémier a obſervé que ce repli membraneux étoit diviſé en deux parties, une deſtinée à fixer les inteſtins grêles, & l'autre les gros inteſtins : attendons qu'il plaiſe à quelqu'un de nommer les divers prolongemens.

Parmi pluſieurs détails intéreſſans ſur le ventricule,

(*a*) Pag. 11.

(*b*) Iſte canalis ingreditur diagonaliter in iſto inteſtino inter tunicam & tunicam, ne reaſcendat bilis & fortè chilus ad cyſtim.

XVI. Siecle. BERENGER.

on voit que ces deux orifices ne ſont pas dans le même plan, que le ſupérieur eſt plus antérieur que l'inférieur qui eſt placé beaucoup plus en arriere. La rate eſt placée du côté gauche, elle eſt le ſiege du ris & de la gaieté; il y a une artere tortueuſe (*a*) qui y aboutit, & une veine qui va pareillement s'y rendre; ſa ſtructure eſt très dilicate. Le foie forme une maſſe diviſée en pluſieurs lobes; la partie ſupérieure eſt convexe, l'inférieure eſt concave; il y a pluſieurs veines & arteres qui vont y aboutir. La deſcription que Carpi donne de la veine porte mérite attention: la véſicule du fiel eſt ſituée à la partie antérieure du foie; & a deux conduits particuliers, un vient du foie, & l'autre va à l'inteſtin duodenum (*b*). Dans l'hiſtoire des veines on voit qu'il a injecté les principaux vaiſſeaux, & qu'il a connu les papilles. Carpi dit avoir vu deux arteres ſéminales de chaque côté: les véſicules ſéminales lui ſont connues, & c'eſt à tort qu'on attribue la gloire de cette découverte à Rondelet (*c*): les deux véſicules aboutiſſent à deux canaux qui percent le fonds de l'uretre, & s'ouvrent dans ſa cavité: les teſticules ſouffrent pluſieurs variétés; ils ſont quelquefois au nombre de trois, mais communément il n'y en a que deux qui ſont ſéparés par une cloiſon (*d*).

La deſcription des vaiſſeaux du bas-ventre contient pluſieurs particularités intéreſſantes; il a donné un détail aſſez ample des veines & arteres du baſſin; & a fait remarquer que les vaiſſeaux émulgens du côté droit, étoient plus bas que ceux du côté gauche. Les nerfs ſont groſſiérement exprimés; à peine en parle-t-il; il y en a deux qui vont au foie, deux à la veſſie.

Pour mieux décrire la matrice de la femme, il faut, dit notre Auteur, la conſidérer dans l'état de groſſeſſe, & hors de cet état, & il l'a fait en effet;

(*a*) Page 14.
(*b*) Page 14.
(*c*) Ad iſta vaſa differentia intra ventrem reflexa deſcendunt inter rectum & veſicam, & ibidem ſe dilatant in plures cavernas ſpermate plenas, page 17.
(*d*) La deſcription de Carpi eſt plus exacte que celle de Raw-

Il a même donné deux figures grotesques de ce viscere. Il paroît aussi être le premier qui ait comparé le col de la matrice au museau d'une tanche ; elle n'a ordinairement qu'une seule cavité ; c'est un cas très rare d'en trouver deux, & il n'arrive jamais qu'il y ait deux matrices, comme quelques-uns l'ont avancé. Le reproche que Carpi fait, ou à ses contemporains, ou aux Auteurs qui l'ont précédé, peut s'appliquer à plusieurs Anatomistes modernes : nous nous en rappellerons dans le temps (a). Carpi rapporte l'observation d'une extirpation de la matrice.

La poitrine de l'homme est plus grande que celle de la femme qui a au contraire le bassin plus ample que l'homme. Un Médecin vivant, qui jouit de la plus grande réputation, s'est arrogé cette découverte : le respect que j'ai pour lui m'empêche de le nommer ; il se reconnoîtra lui-même dans cet ouvrage.

Sa description du thymus mérite d'être examinée, elle est supérieure à celle que ses prédécesseurs avoient donnée de ce viscere ; la plupart ne l'avoient point connu. Les muscles intercostaux servent tous à relever les côtes. L'homme seul a le cœur placé obliquement (b) ; on sait que dans les autres animaux il a une situation perpendiculaire : il admet de l'eau dans le péricarde, & il fait entendre que c'est de-là que vient l'eau qui coula par la plaie qu'on fit à Jesus-Christ. Cette explication pourroit bien lui avoir mérité la disgrace des Inquisiteurs.

L'histoire des vaisseaux de la poitrine n'est pas aussi claire que celle des vaisseaux du bas-ventre. Il paroît que les connoissances que Carpi avoit sur cette matiere, étoient très limitées, & qu'il n'en savoit pas même autant que Gabriël de Zerbis, dont il a fait une amere critique ; cependant il refuse aux rameaux auriculaires de l'artere temporale le titre d'arteres spermatiques, contre l'avis de Galien & de plusieurs de ses sectateurs. Carpi assure qu'on peut

(a) Page 21.
(b) Page 27.
(c) Commentaria in Anatom. Mundini, pag. 336.

XVI. siecle. couper ces vaiſſeaux ſans crainte de rendre le ſujet ſtérile (*a*).

BERENGER. Ses remarques ſur les courbures des arteres carotides & ſur celles des arteres vertébrales, ſont juſtes; les rameaux qui partent de ces arteres & qui ſe perdent au péricrâne ou aux muſcles qui les recouvrent, quoique dans l'ordre naturel, ont été omis par la plupart des Anatomiſtes modernes, & notamment par Mr. Winſlow.

L'anatomie du larinx eſt un peu plus détaillée dans les ouvrages de Carpi que dans ceux de Mundinus; il a connu les cinq cartilages dont on ne connoiſſoit précédamment que trois.

Il admet les muſcles hyo-épiglotiques, & les tyro-épiglotiques.

Nous ne parlerons point de ſon oſtéologie, il en dit moins que Galien & nombre d'autres Anatomiſtes qui l'avoient précédé. Ses idées ſur le cerveau ſont très obſcures dans ſon *Iſagoge*; elles ſont plus étendues dans ſon commentaire ſur Mundinus; dans cet ouvrage il donne très au long la deſcription des grauds ventricules, & il y indique la ſciſſure qu'on attribue communément à Silvius; la moëlle épiniere y eſt auſſi un peu mieux décrite; il a vu la ligne longitudinale de diviſion, & l'aqueduc; il a le premier démontré que le *rete admirabile* placé ſur les apophiſes pierreuſes de l'os temporal, n'exiſtoit point; & a indiqué les principales diviſions des arteres carotides.

Carpi critique de Zerbis (*b*) n'a point connu les nerfs olfactifs: ce qui eſt extraordinaire, vu le talent exquis qu'il avoit pour l'anatomie: cet exemple prouve que ſouvent pluſieurs s'érigent en critiques d'ouvrages qu'ils ne comprennent pas; & qu'ils devroient étudier ſérieuſement.

Il eſt difficile d'aſſurer ſi les nerfs obliques ſe croiſent, ou s'ils ne font que s'entre-toucher, *de hoc*, dit-il, *adhuc ſub judice lis eſt* (*c*).

(*a*) Page 33.

(*b*) Zerbis a eu une parfaite connoiſſance des nerfs de la premiere paire.

(*c*) Page 49.

Pour ce qui est des muscles, Carpi a à-peu-près connu ceux que Galien avoit décrits; il n'a découvert que le fléchisseur propre du pouce.

Dans ses remarques sur le nez (*a*) & sur les yeux, il décrit les sinus sphénoïdaux; il parle de leurs os principaux, mais il ne connoît point les palatins, ni le canal nazal. Sa description des os unguis, n'est pas digne de lui; cependant il a connu les points & les conduits lachrymaux. Parmi ce langage obscur on trouve la description de cette pellicule membraneuse, placée au-devant de la rétine qu'on attribue à Albinus, & sur laquelle cet Auteur pense que se fait la sensation de la vue (*b*). Voici les propres paroles de Carpi. *Post istas tunicas sunt duæ aliæ, una anteriùs, altera posteriùs, quæ est major anteriore: anterior vocatur aranea; posterior retina: aranea est subtilis, densa tamen, lucidior adamante* (*c*). Il a eu connoissance de la membrane, du tympan, des deux osselets de l'ouie, sans cependant s'en approprier la découverte; il ne leur a point donné de nom particulier dans cet ouvrage, *duo ossicula*, dans son commentaire sur Mundinus, il les a appellés marteau & enclume: Carpi a encore connu le limaçon; mais la description qu'il en donne est très obscure.

La description des extrêmités ne contiene rien de particulier; on y voit seulement l'histoire des veines qu'on saigne au bras, la céphalique, basilique, médiane, salvatelle.

Aux extrêmités inférieures, les saphenes, les veines des extrêmités sont exprimées par quatre figures. Ce que Carpi dit sur les os & sur les muscles est très inférieur à ce qu'Hippocrate & Galien nous ont transmis.

Voilà à-peu-près l'extrait de ce que Carpi savoit en anatomie; on le regarde comme le restaurateur de cette science, & en effet, il l'est par ses travaux & par le temps qu'il a vécu & qu'il a travaillé; mais il faut avouer que son anatomie est si inférieure à celle de Vesale, qu'on feroit beaucoup mieux de lui donner

(*a*) Page 50.

(*b*) Annotationes Acad.

(*c*) Carpi Isagoge, pag. 51 & 52.

XVI. Siecle

BERENGER.

la gloire complette que de l'accorder à Carpi, ou de la lui faire partager avec lui.

Les connoissances de l'anatomie conduisent bientôt à la pratique de la Chirurgie; Carpi y fit de grands progrès, il a enrichi cette partie de l'art de guérir de plusieurs importantes découvertes; celle qui lui fait un honneur éternel, & de laquelle l'humanité lui sera toujours reconnoissante, c'est d'avoir attaqué le mal vénérien avec le mercure. Carpi s'est servi le premier des frictions mercurielles. La vérole qui porte souvent ses fâcheux effets sur le tissu de la peau, & l'altere en y produisant des ulceres les plus opiniâtres, lui parut avoir de l'analogie avec la plupart des maladies cutanées contre lesquelles on se servoit du mercure avec succès; par ce raisonnement judicieux il se détermina à combattre ce mal rébelle par les frictions mércurielles. Torella & plusieurs autres dont nous avons parlé plus haut, avoient déja prescrit le mercure sous une autre forme. Peu de Chirurgiens avoient fait attention à ce genre de traitement; il étoit réservé à Carpi d'en étendre l'usage & de le rendre public. Carpi est, à mon avis, celui qui a fait plus de bien à l'humanité; sans lui l'univers seroit dévasté par les ravages qu'auroit fait la vérole. Son traité sur les fractures du crâne ne contient rien de particulier; il n'est point écrit avec élégance, mais avec franchise, & l'on reconnoît la probité même dans sa diction (a). Il suit presque par-tout la façon de penser des Arabes, rarement celle des Grecs, & à peine les cite-t-il. On trouve un grand nombre de remarques chirurgicales dans le commentaire de Carpi sur l'anatomie de Mundinus; il y parle d'une extraction de matrice faite avec un fil retors. Voici ses propres paroles. Le fait est intéressant. *Quæ mulier habebat matricis corpus extra vulvam ad instar magnæ bursæ inversæ: & talis matrix corrupta, fœtida & cangrænata: quæ matrix exierat in partu difficili, & obstetrices non potuere intromittere: ego autem ligavi eam prope orificium colli, cum filo tortuoso*

(a) Haller. Méthod. stud. pag. 720.

XVI. Siecle

BERENGER.

satis grosso, & subito eam secavi ac si secassem cum rasorio. Les symptomes de la maladie se calmerent, & la femme guérit. On pourroit contester à Carpi par bien des raisons, que ce soit précisément la matrice qu'il ait emportée ; mais le fait demanderoit des discussions qui nous écarteroient de notre objet. Carpi parle d'une fille qui a conçu à l'âge de neuf à dix ans (*a*). Il a vu un jeune homme de sept ans qui éjaculoit, avoit la voix pleine, du poil au menton & au pubis. Il parle de plusieurs perrsonnes qui rendroient leur urine par l'ombilic (*b*); des hydropiques qui se sont déchargés de leurs eaux par cette voie ; & des femmes d'un âge décrépit qui avoient encore leurs regles (*c*) ; il admet les naissances tardives & prématurées ; & nie qu'on puisse rendre une femme enceinte par l'anus (*d*) ; il rapporte l'exemple d'une superfœtation. La superstition paroît souvent dans les ouvrages de Carpi. Il entre dans quelques détails scrupuleux sur la lépre (*f*) ; il y fait mention d'une vessie qui étoit remplie d'air, & fait l'histoire d'une plaie aux sinus frontaux, dont il connoît la communication avec les ethmoïdaux (*g*).

Il défend de se servir de collires trop irritans, de peur de produire des cicatrices qui bouchent les points lachrymaux (*h*).

De cranii fractura. Bononiæ 1518. *Venetiis* 1535, in-4°. *Lugd. Batav.* 1629, in-8°. *Ibid.* 1651, in-8°. (*i*). *Ibid.* 1715 (*k*).

Isagogæ breves, perlucidæ, &c. in Anatomiam humani corporis. Bononiæ 1524, in-4°. *Venetiis* 1535, in-4°.

(*a*) Commentaria in Mundinum, edit. Bonon. 1521, pag. CCXXVIII.
(*b*) Fol. CCLXII.
(*c*) Fol. CCXXX.
(*d*) Fol. CCXLVI.
(*e*) Fol. CCXIII.
(*f*) Fol. CCXLIII.
(*g*) Fol. CCCCXIV.
(*h*) Fol. CCCCLXVIII.
(*i*) Manget de scriptis medic.
(*k*) Haller Method. stnd p. 720.

XVI. Siecle. *Commentaria cum additionibus super Anatomiam Mundini. Bononiæ* 1552, in-4°. 1621, in-4°.

ALMENAR. Almenar (Jean) (*a*), Professeur de Médecine en Espagne, florissoit vers l'an 1530. Nous avons de lui un ouvrage sur la vérole; il s'est servi du mercure sans avoir en vue d'exciter la salivation; au contraire, il recommande l'usage des purgatifs & des lavemens lorsqu'on sent que le mercure porte aux glandes salivaires: il avoit tiré sa méthode des Arabes, que Torella & Léonicenus, & Carpi & Vigo, &c. avoient suivis. On ne voit pas trop pourquoi des Auteurs plus postérieurs ont pris le mauvais effet qu'a le mercure d'exciter la salivation pour une propriété essentielle, & sans laquelle il n'opéreroit point la guérison; peut-être la cause vient-elle du peu de soin des Auteurs du dernier siecle à consulter ceux qui avoient écrit avant eux: leur esprit ambitieux couroit plutôt à la nouveauté qu'à la lecture des bons ouvrages, & c'est ce qui a fait enfanter mille systêmes pernicieux, & oubler nombre d'objets intéressans. J'espere que cet ouvrage en fera revenir plusieurs.

Nous avons d'Almenar,

De morbo gallico. Papiæ 1520, in-fol. *cum Ang. Bolognini, Leoniceni Alexand. Benedicti. aliorumque de eodem scriptis. Lugduni* 1536, in-4°. *cum iisdem. Lugduni* 1539, in-8°. *& tomo* 1. *operis de morbo gallico. Venetiis*, p. 310.

Ces Auteurs n'auroient point trouvé place dans cet ouvrage s'ils n'eussent été des premiers qui ont employé le mercure contre la vérole; j'ai cru pouvoir me permettre cette légere digression pour faire honneur à ces bienfaiteurs de l'humanité.

1520. BRABUS CHAMICUS. Brabus Chamicus (Jean), Médecin Portugais, enseigna publiquement l'Anatomie dans l'Université de Conimbre. Nous avons de lui un ouvrage sur les plaies de la tête. La théorie qu'il propose pour en expliquer la plupart des fractures, est ridicule. Les principes physiques sur lesquels il s'appuie, sont déduits de la philosophie d'Aristote; on y

(*a*) Voyez Linden, de scriptis Med. Astruc, de lue venerea, Freind, Haller, &c.

trouve cependant quelque observation intéressante. XVI. Siecle.

L'ouvrage est intitulé : CATANEUS.

De capitis vulneribus. Conimbricæ 1516, in-fol.

Dans le même temps que Brabus Chamicus florissoit en Portugal, Jacques Cataneus exerçoit la Médecine avec célébrité à Gènes. Il s'est fort occupé au traitement des maladies vénériennes ; il a observé que dans cette maladie, après les parties génitales, la bouche & les parties qui y sont contenues, sont les premieres à s'altérer ; il a aussi soutenu que la vérole pouvoit rester dans le corps un grand nombre d'années, sans se déclarer : il a fait usage des frictions mercurielles, & il est le premier qui les ait réitérées lorsqu'elles n'avoient point réussi la premiere fois (*a*).

Tractatus de morbo Gallico, composé avant 1505 (*b*).

MAYNARD. Après avoir donné l'histoire de Cataneus, Freind parle d'un certain Pierre Maynard de Verone qui a aussi écrit sur la vérole : il faisoit venir cette maladie d'une constellation particuliere qui avoit depuis peu fait une révolution dans l'orbe céleste, & il prétendoit que lorsque cette constellation s'éloigneroit du globe de la terre, la vérole disparoîtroit avec elle ; il prédit même que ce changement utile & agréable à l'un & à l'autre sexe, ne seroit pas lent à survenir. La prédiction étoit trop avantageuse au genre humain pour qu'elle s'effectuât. Maynard eut le regret de mourir sans voir sa prophétie accomplie, & je crains, pour le malheur de l'espece, que nous ni nos enfans n'ayons le même sort de notre Prophête. Quoique Maynard eut les yeux fascinés par les charmes de l'Astrologie, il ne laissa pas d'observer nombre de faits intéressans à l'histoire de la vérole, comme ulceres au gosier, à la trachée-artere, à la colomne vertébrale, aux articulations, &c.

Nous avons de lui,

De morbo Gallico tractatus duo extant, tomo 1, *operis de morbo Gallico*, p. 336, 340.

Pratensis ou Apratis (Jason) né à Ziriczée en JASON.

(*a*) Freind, Histor. Med. p. 327, in 4°.
(*b*) Haller, Meth. stud. p. 583.

XVI. Siecle. Zélande, exerçoit la Médecine vers l'an 1520.

1524. Nous avons de lui plusieurs ouvrages écrits en très bonne latinité, & où l'on trouve beaucoup d'érudition; son style est beaucoup plus libre que celui de la plupart des Auteurs ses contemporains. Son traité *de uteris* contient l histoire des mariages de différens peuples. Sa dissertation sur l'art de faire des enfans, est ornée d'un nombre prodieux d'histoires qui prouvent jusqu'à quel point les hommes ont porté leur crédulité. Les femmes rusées faisoient accroire au peuple que les morts venoient jouir d'elles pendans la nuit. Jason assure que de son temps on croyoit les jeunes veuves très exposées à de pareilles visites de la part des maris qu'elles avoient enterrés.

JASON.

On trouve de la légéreté dans tous les ouvrages de Jason; ceux qu'il a donnés sur la pratique, se ressentent de sa frivolité, & je doute beaucoup qu'on puisse déduire la moindre conséquence pratique des ouvrages de cet Auteur.

De tuenda sanitate libri quatuor. Antuerp. 1538, in-4°. *De parturiente & partu liber. Antuerpiæ* 1527, in-8°. *Amstelodami* 1657, in-12.

Libri duo de uteris. Antuerpiæ 1524, in-4°. *Amstelodami* 1657, in-12.

Liber de arcenda sterilitate & progignendis liberis. Antuerpiæ 1531, in-4°.

De cerebri morbis. Basileæ 1549, in-8°.

DURER. Durer (Albert) Peintre & Géometre célebre qui florissoit au commencement du seizieme siecle, naquit à Nuremberg le 20 Mai de l'an 1471. Il s'occupa pendant sa jeunesse à l'Orfevrerie, dont son pere faisoit le métier: cependant cet état ne lui convint plus après quelque temps qu'il s'y fut exercé: il embrassa celui de Peintre, courut les principales Provinces de l'Europe, & sur-tout l'Italie qui étoit le théâtre de la belle peinture. Il fit des progrès rapides dans cet art, & donna à l'âge de vingt-trois ans des estampes qui sont aujourd'hui très estimées des amateurs. Cet essai fut suivi de divers ouvrages, les uns plus curieux que les autres. Un de ces chefs-d'œuvres, & qui est relatif à notre objet, c'est un traité des proportions dont les Peintres

font grand cas, & dans lequel les Anatomistes pourront puiser nombre de faits intéressans sur les proportions des sujets de divers âges. XVI. Siecle.

De symmetria partium humanorum corporum, seu de proportione corporis humani libri quatuor è Germanica lingua in latinam versi. Norimbergæ 1528 (*a*) in-fol. 1534, in-fol. (*b*). *Paris.* 1557, in-fol. p. 122. De la proportion des parties & portraits des corps humains; il a été imprimé en italien. 1594, in-fol. 1525.

Felicianus (Jean Bernard) Médecin de Venise, étoit FELICIANUS. très versé dans la philosophie & dans la connoissance des langues étrangeres. Cette étude ne lui fit point oublier celle de l'Anatomie; il s'en occupa beaucoup; il fit sur-tout plusieurs recherches sur la structure du fœtus. Ses travaux furent sans fruit pour le progrès de l'Anatomie, & il n'a pour mérite réel que celui d'avoir été un de ses zélés partisans.

De fœtus formatione: item de septimestri partu, in-4°. *Venetiis.*

Marianus Sanctus. De tous ceux qui ont vécu 1526. depuis Celse jusqu'au dix-septieme siecle, Maria- MARIANUS na, Médecin d'Italie, s'est le plus occupé à la li- SANCTUS. thotomie; il florissoit vers l'an 1539; Barleta, petite Ville du Royaume de Naples, dans la Terre de Bari, étoit sa patrie: c'est ce qui l'a fait appeller *Barolitanus*, ou *Marianus Sancti Barolitani*. On le connoît communément aujourd'hui sous le nom de Marianus Sanctus. Quoiqu'il fût Médecin, & fit son occupation ordinaire de la Chirurgie; il n'admettoit aucune différence entre ces deux états; & croyoit même qu'on ne pouvoit exceller dans quelqu'un d'eux, qu'autant qu'on avoit des connoissances suffisantes dans l'autre; il trouvoit cependant dans la Chirurgie un degré d'évidence & de certitude qu'il n'entrevoyoit pas dans la Médecine; c'est ce qui le détermina à embrasser cette partie de préférence.

Je serai court sur les ouvrages généraux de Chirurgie que Mariana nous a laissés; cet Auteur n'a presque rien dit qui lui soit particulier: comme Jean de Vigo, il a grossi son livre d'un nombre prodi-

(*a*) Haller, meth. stud. M. p. 322.
(*b*) Douglas, Bibliograph. Anat. p. 62.

XVI. Siecle. MARIANUS.

gieux de formules ; il appliquoit sur les plaies un tas d'emplâtres, d'ongueus, ou autres ingrédiens qui s'opposoient plutôt à la réunion des bords qu'à la formation de la cicatrice.

Sa théorie sur la saignée est fondée sur les mathématiques ; pour en expliquer les principaux effets, il a fait graver un parallélogramme avec ses deux diagonales : il s'accommode à la figure, & donne une tournure à son explication qui est forcée & très éloignée de la vraisemblance.

Les plaies de la tête sont assez bien circonstanciées, mais on y trouve une énumération si longue des plantes, des emplâtres, des poudres céphaliques, qu'on ne peut en soutenir la lecture sans se faire une violence extrême ; il a une si grande foi à ses emplâtres (*a*), qu'il dit avoir guéri par ce seul secours nombre de blessés à la tête, avec épanchement dans le crâne. De telles assertions pouvoient être goûtées dans le seizieme siecle ; je doute qu'elles fissent fortune aujourd'hui ; l'on connoît trop la physique du corps humain pour croire que des emplâtres appliqués sur la peau du crâne puissent dissiper les symptomes qui surviennent à la suite des fractures à la tête avec épanchement. Son traité sur la pierre mérite un autre sort que celui dont nous venons de rendre compte. Mariana est le premier qui ait parlé du grand appareil. L'histoire donne à Jean de Romanis l'honneur de la découverte, & à Marianus Sanctus celui d'avoir le premier décrit cette méthode ; c'est des propres ouvrages de Marianus Sanctus qu'on a déduit ce point d'histoire.

Avant d'en venir à la description de sa méthode, Mariana expose les causes du gravier & du calcul ; il y en a d'éloignées & de prochaines ; il y a une matiere patiente & une vertu agente (*b*), &c. &c. parmi les alimens il n'y en a pas qui produisent plus vîte les graviers que le fromage, que le pain qu'on n'a pas fait fermenter, que l'usage immodéré des farineux. La même maladie peut encore survenir,

(*a*) De Chirurgia scriptores Gesnero, Tiguri p. 175.
(*b*) Pag. 176.

lorsqu'on n'a pas un ordre réglé pour prendre ses repas, &c. (*a*).

Les gens gras sont plus sujets au calcul que les maigres, les jeunes que les adultes, & ceux-ci moins que les vieillards.

Il y a deux sortes de pierres; l'une a son siege dans les reins, & l'autre dans la vessie; celle de la vessie est plus ferme que celle des reins; des signes généraux & particuliers caractérisent chacune de ces maladies; & il y a aussi un genre de traitement affecté à chacune d'elles.

Les signes de la pierre au rein sont une demangeaison vers les régions rénales, à laquelle succede immédiatement après une douleur gravative qui accroît lorsque le malade marche ou qu'il se tient de bout; le malade se plaint d'un engourdissement dans l'extrêmité inférieure correspondante, ou bien il lui semble sentir des fourmis qui rampent sur cette partie: le vomissement survient, la respiration devient gênée à cause de la proximité des reins avec le diaphragme: les urines sont chargées de gravier, & à ce seul signe on distingue cette maladie de la colique dans laquelle les urines sont naturelles: les modernes ont un signe plus positif, dont Mariana n'avoit aucune connoissance; c'est la rétraction du testicule; ce symptome arrive lorsque la pierre est dans le rein, & ne survient pas dans les attaques de colique; j'ai été moi-même, dit Mariana, la victime de cette cruelle maladie; & c'est d'après ma propre expérience que j'en donne la description.

Il y a deux genres de traitement; l'un prévient la maladie, & l'autre la guérit; on prévient la maladie en évitant les causes qui la produisent (*b*).

On la guérit en usant des remedes suivans. Notre Auteur en propose un nombre prodigieux; voici ceux qu'il paroît préférer.

Prenez syrop d'endive, d'oseille & de nymphæa, cinq onces de chacun; eau de fenouil & d'endive, une once; mêlez, vous aurez un syrop dont Mariana dit s'être très bien trouvé. Ce remede, outre

(*a*) Pag. 179.
(*b*) Pag. 180.

XVI. Siecle. MARIANUS.

mon témoignage, dit Mariana, a celui de Galien qui lui a vu procurer de très bons effets (*a*); cependant ce ſyrop, quoique très ſalutaire, n'eſt pas à comparer à la poudre ſuivante; c'eſt par elle que notre Auteur s'eſt guéri du calcul; elle lui avoit été ordonnée par les ſavans Docteurs ès Arts & en Médecine, *Fabius Francolinus*, & *Nicolas Antoine Panarellus*, poſſeſſeur du remede (*b*).

Prenez ſemence & racine de perſil ſauvage, quatre dragmes, fleurs de chardon étoilé, huit dragmes, faites ſécher au four juſqu'à que vous puiſſiez les réduire en poudre, dont vous prendrez un ſcrupule & demi, ou deux, dans un bouillon, ou dans un verre de vin blanc (*c*); ce remede eſt ſi bon, *dit Marianus Sanctus*, que je prie les lecteurs de mon ouvrage de rendre leurs actions de grace aux Auteurs de ce remede, car il réuſſit auſſi bien lorſque la pierre eſt dans le rein que lorſqu'elle eſt dans la veſſie; je ne dois cependant point diſſimuler, continue notre Auteur, que dans ce dernier cas je me ſuis bien trouvé d'injecter dans la veſſie une décoction, dont perſonne ne s'eſt ſervi avant moi; elle ſe fait avec ſix onces de ézame, quinze onces d'eau commune, trois dragmes de gingembre, & dix dragmes de chauſſe-trape, faites infuſer juſqu'à ce qu'une partie de l'humidité ſoit évaporée.

La poudre & l'injection ſont fort analogues au remede de Mr. Baville, ancien Intendant du Languedoc. On ſait que la chauſſe-trape faiſoit la baſe de ce remede, & elle fait pareillement celle de ceux que preſcrit Mariana. Les remedes pris intérieurement font, ſelon Mariana, un plus grand bien lorſque la pierre eſt dans le rein que lorſqu'elle eſt dans la veſſie; au contraire, dans ce cas-ci les injections dans la veſſie de liqueurs diſſolvantes, procurent des effets plus ſalutaires que les remedes qu'on prend intérieurement

Les ſignes du calcul dans la veſſie ſont une diffi-

(*a*) Pag. 180.

(*b*) Monopolitanus.

(*c*) Et propterea iſtis gratias agite quæſo vos omnes qui noſtris uſurieritis lucubrationibus, Pag. 181.

culté

culté d'uriner, la suppression de l'urine dans le temps que le sujet pisse, des cuissons douloureuses au périné, l'urine coule quelquefois involontairement, & le malade ressent de très vives douleurs à la verge immédiatement après qu'il a uriné. Mariana propose plusieurs remedes palliatifs pour faire uriner le malade. Il a recours à un instrument mince & long, en forme de pinces; il l'introduit dans l'urethre comme nous introduisons les sondes; dès que l'instrument est introduit, il écarte les deux cilindres, & il dilate l'urethre; par ce secours le malade urine presque dans l'instant: cet instrument est bien éloigné pour sa perfection des sondes que nous employons aujourd'hui; il a quelque ressemblance aux dilatateurs de l'urethre des femmes; mais il est plus long & plus tortueux; le frere Côme peut avoir puisé dans cet instrument quelque idée pour la formation de son lithotome.

XVI. Siecle. 1526. MARIANUS.

Cependant le secours le plus efficace contre le calcul de la vessie, est l'opération chirurgicale; Marianus Sanctus en propose une particuliere qu'il tient de *Jean de Romanis*, son maître, qui exerçoit la Chirugie à Cremone. Avant d'entrer en matiere, il donne une légere description de la vessie: comme toutes les autres opérations de la Chirurgie, celle-ci ne peut se faire avec un égal succès dans toutes les saisons de l'année; l'automne est la plus favorable; cependant toutes les automnes ne sont pas encore, ajoute notre Auteur, également salutaires; il faut examiner le cours des astres, & lire l'avenir dans eux, s'il est possible; il y a des constellations heureuses & d'autres malheureuses: ainsi le bonheur des humains dépend presque toujours de la constellation sous laquelle ils sont nés (*a*). Un grand homme peut-il tenir un langage si puérile?

La méthode de Mariana ou de Jean de Romanis est aujourd'hui connue sous le nom de grand appareil, soit parcequ'il faut un grand nombre d'instrumens pour la faire, ou parceque l'on fait en premier lieu une petite incision comme Celse la pres-

(*a*) Pag. 188, B

XVI. Siecle. crit, & qu'ensuite on en fait une beaucoup plus grande.

1526. MARIANUS. Huit instrumens sont nécessaires à cette opération; une sonde ronde & d'une figure propre à couler dans l'urethre de l'homme; c'est par son moyen qu'on s'assure de l'existence de la pierre; Mariana appelle cet instrument *syringa tentativa*.

Une sonde cannelée, à la faveur de laquelle on fait l'incision nécessaire pour extraire la pierre, & on conduit le gorgeret dans la vessie, l'Auteur la nomme *itinerarius*; cet instrument est en tout semblable à celui dont nous nous servons encore pour le même objet; ainsi les modernes n'ont rien innové là-dessus.

Mariana donne la description d'une espece de rasoir pour faire l'incision.

Le cinquieme instrument nécessaire à cette opération, est une sonde creuse qu'on doit introduire dans la vessie après la premiere incision; c'est par elle qu'on évacue le reste de l'urine qui est contenu dans la vessie, & qu'on s'assure de la grandeur & du nombre des pierres.

Deux conducteurs sont nécessaires pour diriger les tenettes dans la vessie; ces conducteurs sont d'argent & ressemblent à deux gros stilets un peu recourbés par une de leurs extrémités.

Le dilatatoire consiste en deux lames pliées en zigzag, auxquelles sont adaptées deux autres lames qui s'écartent mutuellement & qui dilatent la plaie en s'éloignant.

Les tenettes dont nous nous servons sont semblables à celles que Mariana a fait représenter.

Les deux latéraux dont parle notre Auteur, sont assez semblables aux tenettes; de tous les instrumens indiqués, c'est le plus inutile & le plus embarrassant.

Le verveu est un instrument en forme de stilet boutonné qu'on introduit, après qu'on a extrait la pierre, pour s'assurer s'il n'y a pas quelqu'autre corps étranger dans la vessie.

La cuillere est employée au même usage; on

verra dans le détail comment & avec quel ordre il faut se servir de ces instrumens. XVI. Siecle.

Pour faire cette opération, le malade doit être couché sur le bord d'une table, la tête relevée & les cuisses fléchies, de maniere que les talons soient proches des fesses; on écarte les genoux afin que le périné, qui est la partie sur laquelle on doit opérer, soit plus apparent; le malade est maintenu dans cette position par plusieurs Aides. 1526. MARIANUS.

On introduit une sonde cannelée dans la vessie, & on la tourne de maniere que la concavité regarde l'intestin rectum, & la convexité fasse saillie vers le périné; avant d'en tenter l'introduction, Mariana recommande d'oindre avec de la graisse ou de l'huile la sonde, de peur d'excorier le canal de l'urethre, ou de faire de fausses routes. On fait relever les bourses par un Aide placé à côté; on lui fait aussi tenir la sonde avec la même main, & tirer la peau vers le côté gauche avec l'autre main qu'il passe sous la cuisse: la sonde doit être placée de maniere que le manche soit vis-à-vis la ligne blanche. Avec un des doigts de l'autre main, le Chirurgien tâche de découvrir le sillon de la sonde afin d'y porter l'instrument tranchant; cette manœuvre faite, sans perdre de vue le point où il faut faire l'incision, le Chirurgien reçoit des mains d'un Aide l'instrument tranchant qui a la figure d'un rasoir; sans en avoir le volume (*a*), il fait une incision sur la sonde de quelques lignes de longueur, & tâche d'en découvrir la cannelure; il continue la section de trois ou quatre travers de doigt de longueur dans l'adulte, de deux ou trois dans les enfans; en général on doit varier la grandeur de la plaie suivant la grosseur de la pierre. Il ne faut pas que le fer tranchant fasse l'ouverture en entier, il faut après l'incision se servir du dilatant pour aggrandir la voie (*b*). L'ouverture faite, on introduit à la faveur de la crenelure de la sonde un conducteur dans la vessie; on retire la sonde, & on introduit par le moyen du conducteur un crochet, afin d'amener la pierre

(*a*) Page 187. B.
(*b*) Pag. 190. B.

XVI. Siècle. proche de l'ouverture pour pouvoir l'extraire par le moyen des tenettes.

1526. MARIANUS. Si la pierre est trop grosse pour pouvoir passer par l'ouverture, il faut tâcher de la briser dans la vessie en rapprochant fortement les jambes de la tenette; cette précaution est inutile si la pierre n'est pas excessivement grosse; on la retire dès qu'on l'a saisie, en appliquant ses deux mains aux tenettes (*a*).

Il peut y avoir plusieurs pierres dans la vessie, & il seroit fâcheux de cicatriser la plaie sans les avoir extraites: pour s'en assurer, on introduit par la plaie un stilet boutonné qu'on pousse dans la vessie: Mariana nomme cet instrument *verriculus*; on l'appelloit encore de son temps *button*. Si par ce moyen on connoît que la vessie contient d'autres pierres, ou qu'il y ait des grumeaux de sang, il faut réintroduire les tenettes & les extraire, comme je l'ai déja indiqué: c'est toujours Mariana qui parle. Cette opération faite, il faut emporter le gravier qui est au fonds de la vessie, soit qu'il y fût depuis long-temps ou qu'il s'y soit déposé pendant l'opération: on introduira en conséquence, à la faveur du conducteur, la cuiller (*c*) avec laquelle l'on vuidera la vessie. Cette manœuvre doit être répétée plusieurs fois, *& hoc non bis, sed ter quaterque vel toties quoties necessitas ipsa exigeret reiterari debet* (*b*). Une précaution des plus intéressantes, & que le Lithotomiste ne doit jamais perdre de vue, c'est de ne point faire l'incision sur la ligne médiane du raphé, mais à côté, à droite ou à gauche, n'importe où: l'Opérateur doit savoir qu'il ne faut point toucher au sphincter de la vessie, parceque si on le coupoit, le malade auroit toute sa vie une incontinence d'urine, peut-être même une fistule au périné; ni à l'artere hémorroïdale, aujourd'hui honteuse externe qui serpente à la partie la plus déclive du périné, & proche du rectum, parcequ'il pourroit arriver une hémorrhagie mortelle (*c*); pour éviter l'un & l'autre de

(*a*) Quam postea leniter parumper extrahat manibus suis ambobus simul forcipes sumentibus, p. 91. B.

(*b*) Pag. 192.

(*c*) Page 191.

ces inconvéniens, il ne faut point s'approcher de ces parties (*a*). Mariana expose ensuite la maniere de traiter la plaie, & d'attaquer en Médecin les principaux symptomes qui surviennent après l'opération : ses réflexions sont justes pour la plupart ; il est seulement trop compliqué dans l'appareil & dans l'emploi des topiques. XVI. Siecle. 1526. MARIANUS.

Il est rare qu'on soit obligé de tailler les femmes, parcequ'elles sont peu sujettes au calcul ; cependant il arrive quelquefois qu'on est obligé de recourir à cette opération. La méthode de tailler les femmes est différente de celle que nous avons décrite pour les hommes & les enfans. Lorsque le calcul est d'un volume médiocre pour l'extraire, il suffit de dilater le canal de l'urethre ; s'il est un peu trop gros, il faut faire une ouverture artificielle ; cette ouverture doit se faire latéralement, c'est-à-dire, de l'urethre vers la tubérosité de l'ischium. On introduira d'abord un conducteur dans le méat urinaire : un Aide retirera avec ses doigts la levre de la vulve du côté vers lequel on doit opérer, & le Chirurgien fera l'incision du méat urinaire jusqu'à très peu de distance de l'os ischium. Il ne faut point s'épouvanter s'il survient un peu plus de sang que lorsqu'on fait la taille à un homme ; l'hémorrhagie s'arrête presque d'elle-même chez les femmes : si la nature n'étoit pas par elle-même suffisante pour opérer cet heureux effet, il faudroit mettre dans la plaie un plumaceau de charpie qui feroit une douce compression sur le vaisseau ouvert, & tariroit l'hémorrhagie.

La décence auprès des femmes est dans la société un premier devoir de l'homme ; Mariana l'exige sur-tout du Médecin dans ce cas ci ; cependant il ne veut pas qu'à force d'être décent il soit brusque avec les femmes (*b*) ; il faut au contraire qu'il leur parle avec douceur ; les femmes aiment

(*a*) Incidendum inter ossis femoris extremum & anum.

(*b*) Cum primum mulier se pertractandam medico obtulerit, eam medicus quâ decet reverentiâ & honestate, omni animi procacitate depositâ, incipiat blandis, phaleratisque verbis, alioquin in intemeratam taciturnitatem quâ plurimum capiuntur ; p. 193.

XVI. Siecle. qu'on babille : le reproche qu'il fait aux Médecins d'être trop taciturnes, tombe apparemment sur les contemporains de l'Auteur : il n'eut point fait ces reproches s'il eût vécu parmi nous.

1526. MARIANA.

Voilà à-peu-près ce que contient d'intéressant le traité que Mariana nous a donné sur la lithotomie. Cet Auteur nous a laissé un abregé de Chirurgie en forme de dialogues ; ce traité n'est rempli que de futilités, & il n'y a rien qui mérite d'être rapporté. Quand on compare cet ouvrage de Mariana à celui dont nous venons de faire l'extrait, l'on ne trouve qu'un homme très ordinaire, & qui n'avoit pour tout mérite que celui d'être très ampoulé, & pedant dans sa diction.

Les ouvrages de Mariana sont :

Commentaria in Avicennæ textum de apostematibus calidis, contusione, & attritione. Romæ 1526, in-4°.

De lapide renum liber, & vesicæ lapide excidendo. Venetiis 1535, in-8°. *Paris* 1540, in-4°. *Extat in collectione Chirurgiæ Scriptorum apud Gesnerum Tiguri*, in-fol. C'est cet ouvrage qui a servi pour notre extrait.

Libellus de quidditatibus, de modo examinandi Medicos Chirurgos. Venetiis 1543, in-4°. *Lugd.* 1542.

De ardore urinæ, & difficultate urinandi libellus. Venetiis 1558, in-8°.

1526. GERSDORF. Gersdorf (Jean) Médecin, naquit à Strasbourg vers le comencement du seizieme siecle. Il exerça sur-tout la Chirurgie, dans laquelle il se distingua beaucoup. On a de lui un ouvrage qui a pour titre :

De Chirurgiâ & corporis humani Anatomiâ.

Ce livre fut imprimé en 1551 in-8°, à Francfort chez Herman Gulferich, en allemand, à Strasbourg en 1526, in-4°. Mr. de Haller soupçonne que cet ouvrage de Gersdorf est le même que celui a qui pour titre : *de Chirurgia castrensi. Argentor.* 1527, in-4°. 1540, in-fol. *De Chirurgia & corporis humani Anatomia. Argentor.* 1542, in-fol. Francfort 1551, in-8°. en allemand 1598. M. Haller n'a point vu cette édition;

elle manque à la Bibliotheque du Roi. Francfort 1598, in-4°. 1604, in-40. XVI. Siecle.

1526. GERSDORF. La Chirurgie de Gersdorf contient presque en entier celle de Guy de Chauliac, avec quelques remarques puisées des Arabes : nous avons cru pouvoir nous dispenser d'en faire un extrait, cet ouvrage ne contenant rien d'original.

Les mêmes raisons m'ont empêché de m'étendre sur son Anatomie qui est, on ne peut plus mauvaise. L'Auteur a emprunté plusieurs descriptions vicieuses de Mundinus, & n'a pas consulté, ou du moins a tronqué celles qui sont exactes.

1527. LOPEZ. Lopez (Jacques) naquit à Calatayud, Ville d'Espagne, vers la fin du quinzieme siecle (a). Il a donné un ouvrage intitulé :

Commentarius in librum Avicennæ de viribus cordis. Il fut imprimé à Tolede en 1527, in-fol.

Ce traité est rempli d'explications puériles, fastidieuses & dégoutantes. Je m'étois proposé d'en donner un extrait : j'avoue que je n'en ai pu supporter la diction ; ce qui m'a fait désister de mon entreprise. Dans le langage obscur de l'Auteur, je n'ai rien pu entrevoir de relatif à la circulation du sang.

1527 VIRINGUS. Viringus (Jean Wautier) Prêtre & Médecin, naquit à Arras dans le seizieme siecle, il professa pendant vingt-six ans dans l'école de Médecine en l'Université de Louvain, & se retira ensuite à Arras où il avoit été nommé à une prébende dans la Cathédrale. Nous avons de lui un ouvrage intitulé :

De jejunio & abstinentiâ Medico-ecclesiastici libri quinque. Atrebrig. in-4°. 1547. *River.* 1594, in-4°.

Il est dédié au Prince Albert, Archiduc d'Autriche, Cardinal & Gouverneur des Pays-Bas. Suivant la coutume de ce temps, cet ouvrage est orné de quantité de pieces de poésie latine, adressées à l'Auteur ; on y voit l'Anagramme qui suit.

Joannes Walterius Viringus
En vigor unus salutaris jejuni.

(a) Douglas Cat. omnium auth. Anato. pag. 60.

XVI. Siecle. Nous avons encore du même Auteur une table élémentaire d'Anatomie ; elle contient le nombre
1527. des os qui composent le corps humain, & leurs différentes articulations. Elle fut imprimée d'abord à Louvain, ensuite à Douay, avec augmentation 1527, in-fol. *cum fig.*

VIRGINUS.

1529. Par ce que dit Carpi de Parthenius, on voit qu'il étoit son contemporain & son ami. L'histoire de ce Médecin est très peu détaillée dans les Auteurs ; on ne sait positivement ni en quel pays, ni précisément en quel temps il a exercé la Médecine. Nous avons de lui un ouvrage sur l'Anatomie ; on y trouve beaucoup de raisons & peu de faits ; sa diction est encore obscure.

PARTHENIUS.

De humani corporis sectione dialogus, Platone & Harpago interloquentibus, extat cum Georgii Valla de re medica opusculis. Argentorati apud Henricum Sybold 1529, in-8°.

REINGELBERGIUS. Reingelbergius (Joachimus Fortius) d'Anvers, étoit contemporain de Parthenius. Leurs ouvrages parurent la même année ; celui de Reingelbergius est intitulé :

De homine libri, de urina non visa experimenta. De interpretatione somniorum. Extant cum ejusdem lucubrationibus, &c. Antuerpiæ apud Michaëlem Hillenium 1529, in-8°. *Lugduni* 1531, in-8°. *Basileæ* 1538, in-8°.

1530. Fracastor (Jérome) naquit à Verone d'une famille très illustre ; il s'est rendu recommandable par ses belles poésies, & notamment par son traité *de syphilide*. Comme ses parens étoient extrêmement riches, ils ne manquerent point de lui donner une éducation conforme à son état ; on l'envoya à Padoue dès son bas âge pour y faire ses humanités, il y eut les meilleurs maîtres, & c'est-là qu'il prit ce goût exquis qu'il avoit pour les vers : cependant la fureur de rimer ou d'accommoder les mots à la mesure & à la cadence, ne le détourna point des sciences plus abstraites ; il s'adonna avec soin aux mathématiques, & il étudia la philosophie sous Pierre Pomponatius de Mantoue. L'amitié qu'on lie dans les écoles est, dit-on, la meilleure & la plus durable,

FRACASTOR.

Fracastor fit connoissance pendant ses études avec Gaspard Contanerus qui devint Cardinal dans la suite, avec André Nauger & Marc Antoine Contanerus, membre distingué de la République de Venise, Jacques Buldulonus Mantuanus qui devint un très grand Philosophe, Pomponius & Lucas Gauricus, fameux Astronomes, & avec Jean-Baptiste Rhamnussius qui occupa une place supérieure dans le Sénat; mais parmi tous ses condisciples, il n'y en eut point avec qui il fût plus intimement lié qu'avec Marc Antoine & Jean-Baptiste Rhamnus: c'est avec eux qu'il prit principalement le goût de la poésie. Avec de tels secours & des talens supérieurs qu'il avoit reçus de la nature, il fit des progrès très rapides dans les langues étrangeres, dont il acquit une connoissance des plus étendues: il s'avança beaucoup dans les belles Lettres & les sciences, & il devint bon Poëte, excellent Philosophe, savant Médecin & Astronome profond & judicieux. Un savoir si prodigieux lui acquit une réputation des plus brillantes, des plus étendues, & des plus durables. On étoit si fort persuadé de son mérite, qu'on disoit publiquement que la Divinité avoit pris un soin particulier pour sa conservation: cette idée étoit fondée sur ce que Fracastor n'avoit point été tué par le tonnerre qui tomba proche du berceau où il étoit endormi, & qui écrasa sa mere qui le berçoit.

XVI. Siecle.
1530.
FRACASTOR.

Une anecdote qui lui fera toujours honneur, c'est d'avoir contribué à faire transférer à Bologne l'assemblée du Concile convoquée à Trente: le sujet de cette transmutation n'est pas bien connu; les uns disent que par son profond savoir, Fracastor connut qu'il surviendroit bientôt à Trente une épidémie, & qu'il la prédit à plusieurs Cardinaux, & au Pape Paul IV, qui craignit pour la santé des membres de la sainte Eglise, & qui fut d'avis de transférer l'assemblée à Bologne; d'autres disent que le Pape se repentit d'avoir convoqué un Concile dans une Ville qui dépendoit de l'Empereur, & que jugeant à propos de la transférer dans une Ville de sa dépendance, il se servit de Fracastor pour venir à bout de son dessein.

XVI. Siecle. 1530. FRACASTOR.

Par ce trait d'hiſtoire, on voit que Fracaſtor avoit le plus grand crédit chez les Grands. Le Cardinal Bembo étoit ſon ami particulier, & c'eſt à lui qu'il a dédié ſon poëme intitulé Syphilis. Les mœurs & les temps ont changé; un Cardinal ne recevroit point aujourd'hui une telle offrande.

Le goût de la poéſie eſt aſſez commun chez les jeunes gens; mais il paſſe avec l'âge. Fracaſtor en ſentit le vuide pluſieurs années avant ſa mort, il préféra à cette étude celle des Mathématiques, de l'Aſtrologie, & de la Coſmographie. Il ſe retira dans une maiſon de campagne, près de Vérone, & y vécut quelques années. Les Auteurs ne ſont pas bien d'accord ſur le terme de ſa vie; les uns diſent qu'il mourut dans ſa maiſon de campagne, & d'autres à Padoue : tous fixent cependant la mort de ce grand homme au 6 Août 1553, en la ſoixante onzieme de ſon âge. La plupart des Poëtes de ſon temps firent des vers à ſa louange. On pourra en trouver pluſieurs dans les ouvrages de Manget & de Mr. Eloy. La Ville de Vérone fit élever en 1559 une ſtatue à Fracaſtor qui avoit été un de ſes plus beaux ornemens, & on y mit cette inſcription.

Hieronimo Fracaſtorio
Pauli Philippi filio
Ex publica authoritate,
Anno 1559.

Opera omnia philoſophica & medica. Venetiis 1555, 1584, in-4°. *Genevæ duobus tomis*, in-8°. 1591. *Monſpeſſul.* 1622, in-8°. *Lugduni* 1581, *tribus tomis. Genevæ* 1671, in-8°. *in hoc continentur :*

Tractatus de ſyphilide. Veronæ 1530, in-4°. *Londini* 1747, in-4°. (*a*). Il a été traduit en italien & imprimé à Naples en 1731, in-8°. à Vérone en 1739, in-4°. à Boulogne 1738, in-4°.

Il y a dans cet ouvrage une ample deſcription des principaux ſymptomes de la vérole, mais principalement des ulceres au goſier (*b*). Il a vanté l'uſage

(*a*) Haller, meth. p. 383.
(*b*) Freind, Hiſtor. Med. p. 326, édit. in-4°.

des frictions, & il regardoit la salivation nécessaire : condition pernicieuse qu'il est un des premiers à admettre. *De contagione & contagiosis morbis. Venetiis* 1546, in-8°. *Lugd.* 1550, in-16. Il y parle de la vérole, de la peste, & de plusieurs maladies exhantémateuses, contre lesquelles il vante l'usage du vinaigre & du diascordium. — XIV. Siecle. 1530. FRACASTOR.

On trouvera dans l'histoire de Michel Servet le trait le plus humiliant pour l'humanité, & l'opprobre le plus injurieux qu'on ait fait à l'esprit humain.

Michel Servet naquit à Villanova en Aragon, un des royaumes d'Espagne. Ses progrès furent précoces; doué d'un génie pénétrant, il acquit par une étude réfléchie des connoissances très étendues sur la Physique & sur la Théologie : professions bien opposées par leur objet. Pensant en Physicien, Servet ne pouvoit admettre en Théologie que ce qui tomboit sous les sens : il douta d'abord du mystere de la Trinité, & il écrivit ensuite contre ce point sacré de notre religion : il ne vouloit reconnoître en Dieu qu'une seule personne, & le traité que Servet avoit publié sur cette matiere, eut l'effet qu'il devoit en attendre dans un pays aussi peu éclairé que celui où il vivoit. L'Inquisition le condamna. Pour se dérober à la fureur de ce Tribunal, Servet quitta l'Espagne. L'histoire ne nous apprend pas par quels moyens il put se soustraire à la punition qu'on faisoit subir en Espagne à ceux qui osoient s'élever contre quelque point de la religion catholique. Servet vint à Paris, & y étudia en Médecine sous le célebre Andernach (*a*), s'y fit recevoir Docteur dans la Faculté de cette même Ville, & y professa les Mathématiques dans lesquelles il étoit très versé. Par inconstance ou par quelqu'autre motif que j'ignore, Servet quitta Paris vers l'an 1540 pour aller à Charlieu, petite Ville de France, à douze lieues de Lyon. Il quitta bientôt ce séjour, & parcourut les principales Villes du royaume. On assure qu'il fut à Toulouse, & qu'il y fut vivement poursuivi comme hérésiarque. Ce n'est pas la seule fois que dans cette Ville, cé- — 1531. MICHEL SERVET.

(*a*) Haller method. stud. p. 313.

XVI. Siecle.

1531.
MICHEL SERVET.

lebre d'ailleurs par les ſciences, on s'eſt plu à perſécuter les Innovateurs, la ſuperſtition à des autels par-tout où il y a des hommes, & de tems en tems il en n'ait quelqu'un qui en adore l'idole trop ſervilement; où qui par un excès contraire oſe fronder trop ouvertement les dogmes de ſa Religion; l'un & l'autre eſt nuiſible dans la ſociété. Par une route qui m'eſt inconnue, Servet fut en Allemagne, & en parcourut les différentes Provinces. Il prêchoit par-tout ſa morale, & par-tout il étoit perſécuté. Il revint en France, & fut à Vienne en Dauphiné en 1553. Calvin craignit le voiſinage de ce grand homme; & comme il avoit déja ſurpris la crédulité publique par ſa pernicieuſe morale, il n'eut pas de peine à perſuader à ſes diſciples que Servet étoit un ſcélérat & un impie qui blaſphêmoit ſon Dieu, & qu'il falloit le punir de ces crimes. La religion trouve chez les hommes des bras toujours prêts à la défendre. Pluſieurs paſſerent de Genève en France pour y enlever Servet, afin de le transférer à Genève. Leur projet fut exécuté. Calvin, maître des jours de ſon rival, le condamna à être brûlé vif. La ſentence fut exécutée le 27 Octobre 1553, Servet n'étant âgé que de quarante-quatre ans. Ainſi un hérétique en fit périr un autre: mais la différence, c'eſt qu'un fourbe & un ignorant prononça la condamnation & qu'un des plus beaux génies qu'ait eu l'Europe en fut la triſte victime.

Parmi nombre de détails curieux, nous ne rapporterons des ouvrages de Servet que ce qui eſt de notre objet. Voici un paſſage tiré de ſon livre *de Trinitatis erroribus*, qui démontre clairement que Servet connoiſſoit la circulation du ſang. » Il y a, » dit-il, trois eſprits dans le corps humain, le na» turel, l'animal & le vital. Ces eſprits ne ſont pas » tous trois différens; il n'y en a que deux qui dif» ferent entr'eux, le vital & l'eſprit qui circule dans » le corps par le moyen des anaſtomoſes des vaiſſeaux; » on le nomme animal tant qu'il y eſt contenu. Le » premier donc eſt le ſang qui eſt contenu dans le » foie & dans les veines; le ſecond eſt l'eſprit vital » qui eſt renfermé dans le cœur & dans les arteres;

» le troisieme, l'esprit animal qui réside dans le cerveau & les nerfs. XVI. Siecle.

» Et pour comprendre comment la vie consiste dans le sang, *quomodo sanguis sit ipsissima vita*, il faut plutôt savoir que l'esprit vient de l'air qu'on respire qui s'insinue dans le sang, & de-là dans le ventricule gauche, &c. cette communication ne se fait pas à travers la cloison qui sépare les ventricules du cœur, comme on le pense communément; mais par un artifice inconnu, le sang est porté du ventricule droit aux poumons par la veine artérieuse, aujourd'hui artere pulmonaire, & de-là dans l'artere veineuse; l'air s'insinue dans ces vaisseaux & se mêle avec le sang; celui-ci à son tour se dépouille par cette voie des humeurs grossieres qui le surchargent; le sang ainsi mêlé avec l'air, est attiré par le ventricule gauche, *attrahitur ventriculo sinistro*, qui se dilate pour le recevoir plus facilement.

1531. MICHEL SERVET.

» On ne doutera point, dit encore Servet, que cette communication ne se fasse de la sorte, si l'on examine la communication qu'il y a entre l'artere veineuse & la veine artérieuse.

Servet appuie encore son raisonnement d'une autre preuve qui n'est pas moins valable que les précédentes; il la tire de l'extrême grosseur de l'artere pulmonaire; la veine artérieuse, dit-il, ne seroit pas si grande si elle n'étoit destinée qu'à porter au poumon le sang qui lui est nécessaire pour sa nourriture, & chez le fœtus les poumons se nourrissent, quoiqu'il y ait moins de sang dans l'artere, que dans l'adulte : la quantité excédente doit donc servir à quelqu'autre usage, &c. Un peu plus bas il ajoute : cet esprit vital est ensuite porté du ventricule gauche dans toutes les arteres du corps humain, &c.

De Trinitatis erroribus. lib. 7. *Basil*. 1531.

1532. RHODION.

Rhodion Eucharius, né à Francfort sur le Mein, exerçoit la Médecine vers l'an 1548. Il fit une étude très suivie de la botanique & des accouchemens. Il nous a laissé un livre sur cette matiere.

Il y a représenté l'enfant se présentant au col de la matrice, dans presque toutes les situations; par

XVI. Siecle. 1532. RHODION.

les pieds (*a*), l'enfant ayant les mains appliquées contre la face; par la tête (*b*); par les pieds, les mains pendantes (*c*); par les pieds, les mains relevées au-dessus de la tête (*d*); par un pied, l'autre appliqué contre les fesses (*e*); par le dos, les extrêmités relevées (*f*); par deux pieds, les talons s'entretouchant, les jambes & les cuisses divaricantes (*g*); par les genoux, par un bras, par les deux bras, les pieds étant en haut; par les fesses, par le dos, par les quatre extrêmités (*h*); par le ventre (*i*).

Rhodion parcourt ainsi les diverses positions que peut prendre un enfant dans le ventre de sa mere. Il indique la manœuvre appropriée à chaque cas particulier.

L'accouchement est naturel lorsque l'enfant présente sa tête, qu'il a les mains appliquées sur les parties latérales du thorax (*k*). L'accouchement est contre nature toutes les fois que l'enfant se présente dans une autre situation, & il faut que l'art qui a pour objet de seconder la nature, travaille à placer l'enfant comme il est dans l'accouchement naturel; de sorte qu'il faut toutes les fois que l'enfant ne présente pas la tête, le ramener à l'orifice par diverses manœuvres, à moins qu'il n'y eût quelques difficultés de repousser les pieds, ou qu'on ne vît l'enfant venir aisément par cette voie. L'accouchement naturel se fait avec facilité, sans grandes douleurs de la part de la mere ou de l'enfant, ou bien il se fait avec danger pour la vie de l'un ou de l'autre, ou de tous les deux. On nomme cet accouchement, accouchement difficile, accouchement laborieux. Il ne faut pas le confondre avec l'accouchement contre nature. Dans l'accouchement laborieux, l'enfant se présente

(*a*) Pag. 4. B.
(*b*) Pag. 7.
(*c*) Pag. 7. B.
(*d*) Page 15. B.
(*e*) Page 16.
(*f*) Même pag.
(*g*) Pag. suivante.
(*h*) Pag. 17. B.
(*i*) Même page.
(*k*) Ce précepte est tiré des ouvrages d'Albert le Grand.

par la tête ; mais les voies par où il doit passer sont trop resserrées, & ce vice peut provenir de diverses causes. Toutes les fois qu'il y a un resserrement de matrice, & que la mere a conçu avant l'âge de douze ans, ce qui peut arriver, quoique rarement, le resserrement de la matrice peut être produit par quelque cicatrice qui s'est faite à la suite des abcès des ulceres à ces parties, des fics, des crêtes, des condilomes. La même incommodité peut être occasionnée par les ulceres à la vessie & aux intestins, & autres affections pareilles qui attaquent les parties voisines, & qui par leur proximité affectent la matrice.

XVI Siecle. 1532. RHODION.

Certaines maladies de l'anus peuvent troubler l'ordre des accouchemens naturels, & les rendte laborieux : telles sont les hémorrhoïdes, les tumeurs placées autour de cet intestin, ou un engorgement de matieres fécales.

Pour que l'accouchement se fasse librement, il faut que la mere jouisse de toutes ses forces ; qu'elle ne soit point trop grasse ni trop exténuée ; qu'elle ne change pas trop fréquemment de position pendant l'accouchement. Les femmes qui n'ont point encore fait d'enfant, accouchent plus difficilement que celles qui ont déja accouché. Celles qui sont tristes, chagrines, ou qui craignent les suites de l'accouchement, ont communément beaucoup de peine à mettre l'enfant au monde.

Mais un fait des plus avérés, dit Rhodion, & qu'il ne faut point qu'un Chirurgien ignore, c'est qu'une femme accouche plus facilement d'un mâle que d'une femelle (*a*). Rhodion n'est ici qu'un sectateur aveugle d'Hippocrate. Ce préjugé a été dans la suite adopté d'une foule d'Auteurs, & il n'y a eu que quelques Auteurs philosophes qui s'en soient garantis.

Il y a un juste terme pour l'accouchement ; la nature l'a fixé à neuf mois : quelquefois cependant elle devance son ouvrage, & l'accouchement se fait vers le terme de sept ou de huit mois. Ces accouchemens sont toujours plus laborieux que ceux qui

(*a*) Page 8. A.

XVI. Siecle. 1532. RHODION.

se font au terme de neuf mois de conception. Vers l'âge de sept à huit mois, la matrice n'est pas assez dilatée, & l'orifice n'est pas encore assez béant pour laisser sortir librement l'enfant.

On ne peut porter aucun pronostic assuré, dit Rhodion, sur l'accouchement d'une mere enceinte de deux enfans, ou d'un enfant monstrueux : il se fait quelquefois plus vîte que les autres, & d'autres fois il est très lent à s'opérer ; en général, quand il y a deux enfans, l'accouchement est plus aisé, parceque chaque enfant est moins gros que s'il étoit seul dans la matrice. L'enfant qui se présente par les deux pieds, par les genoux, ou par une seule de ces parties, sort très difficilement de l'utérus : l'accouchement est encore plus laborieux lorsqu'il se présente par le côté, par les fesses, ou qu'il y a plusieurs enfans, & que chacun présente un de ses pieds.

Une mere qui avorte vers le quatrieme mois, ou qui accouche vers le onzieme, court grand risque (a) de perdre la vie ; celle qui porte un enfant mort, n'accouche pas plus heureusement, parceque l'enfant ne concourt pour lors en rien à l'accouchement. C'est une erreur dont Rhodion n'est pas encore l'auteur. Un de nos fameux Ecrivains modernes, Mr. *Astruc*, l'a adoptée. L'enfant trop foible sort aussi, dit Rhodion, avec plus de difficulté du ventre de sa mere, que l'enfant robuste & vigoureux. On a lieu de craindre un accouchement fâcheux lorsque la mere a été valétudinaire pendant sa grossesse, qu'elle a rendu du lait par ses mammelles quelque temps après la conception de l'enfant, si elle n'a pas senti l'enfant remuer dans son ventre : ce qui peut être un signe de sa mort. Rhodion expose dans un autre chapitre les signes qui l'indiquent.

Pour que l'accouchement se fasse avec aisance, les eaux doivent sortir peu de temps avant l'enfant, afin de lubrefier les voies ; si elles coulent trop tôt ou trop tard, l'accouchement devient laborieux.

L'air de la chambre dans laquelle est la malade,

(a) Cette proposition est extraite des ouvrages de Galien.

ne

ne doit être ni trop froid ni trop chaud ; le froid resserre les parties, le chaud énerve la mere ; ainsi l'une & l'autre intempérie de l'air troublent l'accouchement ; l'effet que produit un air trop froid, est occasionné par l'usage des bains astringens que les femmes prennent vers le cinquieme ou sixieme mois de leur grossesse (*a*).

XVI. Siecle. 1532. RHODION.

L'ordre dans l'accouchement est encore interverti si la femme enceinte vit dans des angoisses, manque de la nourriture qui lui est nécessaire ; si elle fait de trop rudes travaux, ou qu'elle veille trop ; si pour accélérer l'accouchement elle hume par la vulve des odeurs fœtides ; si les douleurs, au lieu de se propager vers l'orifice de la matrice, restent fixes vers le nombril ; si elle a déja accouché avec douleur.

On a au contraire des signes certains d'un accouchement heureux lorsqu'aucun de ceux que nous venons d'indiquer n'existe ; que la femme a déja accouché heureusement & sans une trop grande difficulté ; qu'elle sent, vers le terme ordinaire, des douleurs supportables, même vives, pourvu qu'elles soient vers l'orifice de l'utérus, & non vers l'ombilic.

On doit avoir une certaine espérance dans un accouchement difficile, si la mere sent l'enfant se mouvoir, s'agiter dans la matrice, si les douleurs se propagent de haut en bas, que la femme soit bien constituée, qu'elle ait toutes ses forces, & que sa respiration ne soit point troublée ; on doit au contraire tout appréhender lorsqu'il survient des sueurs froides, que le pouls devient très fréquent (*b*), & que les forces lui manquent au milieu des travaux.

Pour éviter les accidens d'un accouchement laborieux, il faut examiner attentivement la femme, & voir quelle est la fonction qui est lésée, afin d'y porter remede : ainsi si elle est constipée, on doit la nourrir avec des alimens de facile digestion, & qui relâchent : on peut lui prescrire un suppositoire fait

(*a*) Cette précaution me paroît superflue.
(*b*) Venarum pulsus concitatus.

XVI. Siecle. 1532. RHODION.

avec le ſavon, le lard, & les jaunes d'œufs; ſi elle eſt foible, il faut lui réparer ſes forces par les reſtaurans. Si les voies par leſquelles l'enfant doit paſſer ſont trop étroites, il faut les lubréfier avec de la graiſſe d'oie, du beurre, de l'huile, du mucilage fait avec les graines de lin, de coing, de fenugrec. Quelques jours avant l'accouchement, on lui fera prendre un demi-bain dans une décoction faite de la manne, de la camomille, & de la mercurielle, des ſemences de lin & de fenugrec, &c. ou bien on la fera laver avec une éponge qu'on abreuvera de cette liqueur: immédiatement après ces lotions, on lui ordonnera de ſe frotter avec les relâchans onctueux déja indiqués; on peut encore retirer quelque avantage des fumigations: ainſi il ne faudra point les négliger.

Il n'y a point de ſituation abſolument déterminée pour l'accouchement. Il convient que les femmes maigres ſoient placées ſur un fauteuil, dont le ſiege doit être très étroit; que les femmes graſſes ſoient couchées (*a*). La femme placée comme il convient, l'Accoucheur introduira ſa main enduite de beurre ou d'un autre corps gras, & oindra les parois du vagin, en les dilatant légérement à pluſieurs repriſes. Les douleurs ſont les premiers indices que l'accouchement va ſe faire; Rhodion n'en diſtingue pas de vraies & de fauſſes, comme font nos Accoucheurs modernes. Ces douleurs ſont plus ou moins vives, & plus ou moins longues, ſuivant l'eſpece d'accouchement; eu égard à leur intenſité, on dit qu'un accouchement eſt facile ou laborieux; cependant ordinairement les enveloppes du fœtus ſe déchirent & les eaux s'évacuent peu de temps avant l'accouchement. Si cette rupture tardoit trop à ſe faire, Rhodion conſeille au Chirurgien de les déchirer par le moyen de l'ongle; ſi cet inſtrument ne lui ſuffit pas, de recourir aux ciſeaux ou au biſtouri pour faire une légere inciſion, en prenant garde de ne pas bleſſer la mere ou l'enfant.

Après ces généralités, Rhodion entre dans le dé-

(*a*) Pag. 14.

tail des accouchemens contre nature; il indique la manœuvre propre à chaque cas. Quand l'enfant se présente par les deux pieds, il ne va point chercher la tête; cependant il regarde celui qui se fait par la tête comme le naturel, & l'autre comme contre nature. Cette différence ne l'a pas heureusement induit en erreur pour sa pratique; Hippocrate qui l'a établie, vouloit que dans toute sorte de cas on repoussât le pied pour aller chercher la tête, & cette manœuvre ne pouvoit se faire sans exposer l'enfant & la mere à de grands accidens: aussi Rhodion défend de repousser l'enfant s'il est engagé trop avant.

XVI. Siecle. 1532. RHODION.

A l'histoire de l'accouchement succedent plusieurs chapitres sur les maladies des femmes en couche, sur celles des nouveaux nés. Rhodion expose très au long les symptomes qui les caractérisent, & il y indique avec soin les remedes convenables.

Réflexions sur l'ouvrage de Rhodion.

Cet ouvrage est un des plus complets qu'on ait donnés sur l'art des accouchemens. Hippocrate, Galien, Paul d'Egine, &c. n'avoient traité cette matiere qu'en passant, ou bien avoient grossi leurs ouvrages par des digressions ou explications étrangeres au sujet. Rhodion n'a point, comme Hippocrate, conseillé de repousser l'enfant qui se présente par les pieds pour aller chercher la tête; au contraire, il veut qu'on acheve dans ce cas l'accouchement en tirant doucement l'enfant par les pieds après avoir lié les jambes ou l'une d'elles au-dessus des malléoles, avec un ruban. Cette pratique est aujoud'hui suivie par la plupart des Accoucheurs modernes. Il a conseillé l'usage des onctions & dilatations préparatoires. Mr. *Pean*, célebre Accoucheur de Paris, s'est toujours bien trouvé de cette méthode: Rhodion prétend que l'enfant concourt, par ses mouvemens particuliers, à favoriser l'accouchement; & sa théorie est fondée sur ce qu'il a observé que les femmes qui portoient un enfant mort, accouchoient plus difficilement que celles qui sont enceintes d'un enfant vivant: pour appuyer son même principe, il dit que les femmes

XVI. Siecle. qui mettent au monde des enfans robustes & bien proportionnés, souffrent moins pendant l'accouchement que celles qui accouchent d'un petit enfant, ou qui est infirme. Cette théorie, fausse à plusieurs égards, a été adoptée par Mr. *Astruc*, ce savant Médecin que la Faculté de Médecine de Paris a perdu depuis peu.

1532. RHODION.

Rhodion admet les naissances précoces & tardives. Les précoces ont été généralement admises, une fâcheuse expérience n'en a fourni que trop d'exemples; les tardives ne sont pas encore universellement adoptées.

De partu hominis & quæ circa ipsum accidunt. Francof. (a) 1532, 1535, 1544, in-8°. *Parisiis* (b) 1535, in-8°. *Venetiis* 1536, in-12. *Francofurti* 1551, 1556, in-8°. & en François en 1540. *in*-12.

1533 LANGIUS. L'histoire de Jean Langius de Lemberg, Auteur de plusieurs ouvrages de Chirurgie, n'est pas aussi connue qu'elle devroit l'être, puisqu'il est l'Auteur de plusieurs remarques intéressantes à la Chirurgie.

Il étoit de Léoberg en Silésie, où il naquit l'an 1485. Il étudia premiéremet à Leipsic, où il prit ses degrés de Maître ès Arts en 1514 (c). Revêtu de ce nouveau grade, il enseigna dans cette Ville la Cosmographie. Cependant dominé par l'envie de voir les principales Villes de l'Europe, il fut en Italie, & se fixa à Pise pour y étudier la Médecine, & il y écouta le fameux Léonicene, savant Auteur dont nous avons déja donné l'histoire. Après avoir acquis de grandes connoissances dans la Médecine, Langius revint en Allemagne, & l'enseigna à Heidelberg avec beaucoup de distinction, & fut honoré de la charge de Médecin des quatre Electeurs Palatins, savoir, Louis, Frédéric II, Othon Henri & Frédéric III (d). Frédéric II fut celui à qui il fut le plus long-temps attaché. Vanderlinden dit (e) qu'il

(a) Haller, pag. 721.
(b) Vander-Linden.
(c) Vander-Linden, de scriptis.
(d) Elog.
(e) De scriptis medicis.

fut son premier Médecin pendant trente-sept ans, & qu'il l'accompagna dans les principales Provinces de l'Europe, où ce Prince fit plusieurs voyages. Son grand âge ne lui permit pas de continuer plus long-temp l'exercice de la Médecine ; il abdiqua toutes ses places, & fit son légataire universel son fils George Werth, qui devint dans la suite Médecin de Charles V & de Philippe II, Roi d'Espagne. XVI. Siecle. 1533. LANGIUS.

Le passage rapide du trouble & de l'agitation au repos le plus parfait, altere ordinairement la santé, sur-tout quand le corps est depuis long-temps fait à l'exercice. Langius ne gouta pas long-temps le fruit de sa retraite. A peine fut-il retiré qu'il se consuma de langueur. Il mourut à Heidelberg le 21 Juin 1565, âgé de 80 ans.

Il nous a laissé divers ouvrages de Médecine, & quelques-uns de Chirurgie. Les Historiens ont assez exactement indiqué ceux de Médecine ; mais ils n'ont point parlé de ceux qu'il a donnés en Chirurgie. Dans le recueil de Gesner, que j'ai eu de la bibliotheque du Roi, j'en ai trouvé un intitulé *Themata aliquot Chirurgica*.

Ces discours sont au nombre de onze ; le premier traite des plaies d'armes à feu. L'Auteur se dit le premier qui les ait distinguées d'avec celles qui sont produites par les instrumens tranchans : il peut en effet avoir la gloire complette, parcequ'il vivoit peu de temps après l'invention de la poudre.

Il critique ses Confreres de brûler de la poudre sur la partie contuse, & il veut substituer à leur traitement l'usage de plusieurs eaux distillées, comme celles d'eau-rose, de plantain, &c. prises intérieurement, & dont on doit bassiner la partie. Des remedes si doux sont peu appropriés à un mal si rebelle. La Chirurgie moderne a heureusement pour nous trouvé une méthode plus analogue à la maladie. On trouve plusieurs remedes salutaires dans les ouvrages de Ferri, dont je vais donner l'extrait immédiatement après la vie de Langius. Le second discours traite des plaies. L'Auteur fait une critique amere de ses contemporains ; il ne veut point qu'ils introduisent dans la plaie du crin de cheval, ou

XVI. Siecle. 1533. LANGIUS.

des autres animaux, & qu'ils les y soutiennent par le moyen de compresses ou plumaceaux. Ce sont, dit-il, des corps étrangers qui s'opposent à l'issue de la sanie de la plaie, & qui la font refluer dans les interstices des muscles, l'obligent à se frayer de nouvelles routes sous la peau, ou la font rentrer dans la masse de nos humeurs (*a*). Ce conseil est salutaire; si les Chirurgiens qui sont venus après Langius y avoient fait attention, on auroit épargné à *Belloste* les frais de sa dissertation sur l'abcès des tentes & pelotes, & je doute que Mr. Wanswieten citât si souvent ce Chirurgien s'il avoit lu le passage de Langius que je viens de rapporter.

Dans le troisieme chapitre, notre Auteur parle d'une maladie épidémique singuliere: elle consistoit dans une fievre des plus vives, pendant laquelle la langue s'enflammoit, s'abscédoit & se gangrenoit. Certains Chirurgiens se contentant de faire gargariser avec des décoctions émollientes; d'autres, de froter la langue avec des lambeaux de drap de différentes couleurs (*b*), notre Auteur les blame avec raison d'ajouter foi à de tels secours; il en veut de plus efficaces; c'est de couper avec le fer la partie altérée afin qu'elle n'infecte plus par son contact la partie saine. L'histoire fournit assez d'exemples, dit-il, qui favorisent cette méthode. Combien de personnes n'y a-t-il pas qui ont vécu après des plaies à la langue faites, ou par les dents, ou par des instrumens tranchans: j'ai vu, continue-t-il, en Allemagne, en Espagne & en Italie, principalement à

(*a*) Audi, obsecro, illorum dementiam. Ne igitur talis ichor effluat in cassum: pilo capreolarum, quibus ephippia equorum infarciuntur, osculum vulneris apposito spleniorum fasciculo obstruunt; quo fit cum sanies illa effluere non possit, ut subter cutanea totum perreptet membrum. Tandem hoc semi putridum obstructis vitalis spiritûs meatibus, sphacelo emoritur, page 312. B. Gesner collectio Chirurgica.

(*b*) Taceo quod nefas esse ducunt, alio quam fusci aut rubei coloris panno, aut alio quàm pannorum fusci coloris ligno linguam abstergere, ac si specialis in similitudine subsisteret sympathia. O, stulti, quando accidens, neglecta & morbi causa curari satagitis: umbram quoque corporis cretâ dealbare frustra laborabitis, page 313.

Boulogne, percer la langue avec des fers chauds à des malheureux qui étoient livrés à la Justice pour avoir commis divers crimes. Ce suplice est douloureux, mais ne tue point ceux qui sont condamnés à le subir : c'est pourquoi, dans l'épidémie qui régnoit, dit Langius, il étoit plus salutaire de perdre un bout de la langue, que la vie, comme ont fait un millier d'hommes que la maladie a enlevés. Ainsi il falloit sans tarder faire l'amputation de la partie malade.

Les réflexions de Jean Langius sur l'amputation d'une partie de la langue pour arrêter les ravages de la corruption dans le voisinage à la suite de l'épidémie, peuvent avoir en Chirurgie un usage plus étendu que celui que notre Auteur leur assigne. On pourroit tenter l'amputation dans le cas du cancer, dans les ulceres phagédéniques au bout de la langue.

Le quatrieme chapitre contient nombre de réflexions curieuses & intéressantes sur les plaies de la tête. Notre Auteur expose avec clarté & précision les symptomes qui les accompagnent, & les fâcheux effets qui en sont les suites. Depuis Galien jusqu'à lui, peu d'Auteurs avoient trépané le crâne. Langius a tenté cette opération avec un succès manifeste sur un enfant qui avoit fait une chute. Cette observation l'autorise à blamer les Chirurgiens qui la négligent, & il ne balance pas de rendre responsables ceux qui l'omettent, de la mort des sujets qu'on a confiés à leurs soins.

La méthode de trépaner étoit si peu en usage de son temps, qu'il dit n'avoir pas même vu un trépan chez Jean de Vigo, un des plus fameux Chirurgiens de son siecle, & dont il avoit été entendre les leçons. Cet Auteur, dit-il, n'a jamais pratiqué cette opération, & n'a pas même les instrumens nécessaires pour la faire.

L'opération du trépan n'étoit pas mieux connue en Allemagne que dans les autres parties de l'Europe. Pour plaisanter, Langius montra un jour un trépan à une troupe de Charlatans ; aucun d'eux ne connut cet instrument, & ils éclaterent de rire dès qu'ils entendirent le nom que Langius lui donnoit : *Langi*

XVI. Siec.le *Doctor, frustra quæris in Germania abaptista ; non*
1533. *enim Chirurgorum instrumenta nobiscum, sed campanæ*
LANGIUS. *& pueri baptisantur.....* & comme on savoit que Langius avoit été à Rome, ils ajouterent, *Romæ ea ob præsentiam Pontificis facile baptisari posse* (*a*).

Ses remarques sur les fungus qui surviennent au cerveau à la suite des plaies du crâne, ne sont pas aussi justes que celles qu'il fait sur l'opération du trépan : il nie qu'ils soient des excroissances du cerveau ; mais il veut qu'ils soient formés d'une matiere tout-à-fait étrangere. Il se moque des Chirurgiens qui croient avoir emporté une partie du cerveau & guéri des plaies dans cette partie. Sa décision est sans fondement. La Chirurgie moderne, plus avancée qu'elle n'étoit du temps de Langius, emporte sans hésiter la substance du cerveau lorsqu'elle est altérée. Personne n'ignore qu'on a emporté à plusieurs reprises des lobes entiers, & une grande partie des hémispheres : ainsi notre Auteur est dans l'erreur ; & autant il a eu raison dans les cas précédens de se moquer des Chirurgiens ses Confreres, autant il est dans son tort de les critiquer dans ce cas ci : j'ai un plaisir inexprimable de leur rendre ce qu'il vouloit leur usurper.

L'ordre conduit Langius aux plaies des yeux, & il rapporte deux observations singulieres & frappantes. Dans la premiere, il s'agit d'une légere plaie faite à l'œil, avec un gonflement si prodigieux, qu'on regardoit l'extraction du globe comme l'unique ressource pour sauver la vie au malade. Notre Auteur s'y opposa, & il conseilla l'usage d'un collyre dont les principaux ingrédiens étoient du blanc d'œuf, de l'huile, de l'eau-rose & du camphre, & ce remede lui réussit.

Dans la seconde observation il s'agit d'une plaie à la cornée, avec effusion de l'humeur aqueuse. La cornée étoit affaissée : cependant peu à peu la cicatrice se fit, & l'humeur se régénéra ; le malade recouvra la vue à l'incommodité près de voir les objets doubles (*b*), dont il le guérit en lui faisant mouvoir le globe en différens sens.

(*a*) Page 314.
(*b*) Pag. 315.

Ses remarques sur la saignée, dans le cas de l'emphysême, forment le septieme chapitre. Il y détaille les mauvais effets de l'air sur le corps; mais avec peu d'ordre. Sa théorie n'est point fondée sur les véritables loix de la physique; ainsi elle ne sert rien moins qu'à éclaircir la question. Notre Auteur condamne les Chirurgiens qui avant de faire une saignée, oignent avec des onguens ou avec de la graisse la partie qu'ils doivent saigner. Ces moyens ne lui paroissent point suffisans pour dissoudre le sang, supposé qu'il soit épais.

Une erreur qui a été adoptée de presque toute l'antiquité, trouve place dans le huitieme chapitre. Il ne faut point couper les vaisseaux qui serpentent derriere l'oreille, de peur de rendre le sujet stérile. Langius cherche la raison de cette altération dans les fonctions naturelles: il en propose plusieurs; mais elles sont bien éloignées de la vraisemblance: l'on explique tout, & l'on assigne rarement la vraie cause. Cette fureur de tout expliquer s'est transmise jusqu'à nous, & les progrès de l'art en ont été d'autant plus retardés, que l'esprit humain s'est repu de fictions & de chimeres, au lieu de s'occuper à la recherche des faits qui sont d'une utilité directe à sa perfection.

Langius ne se seroit pas occupé à de telles recherches s'il eût connu l'ouvrage de Mélétius, & ce qu'il dit pour dissiper cette crainte puérile. Carpi, son contemporain, sut se défendre de ce préjugé: son esprit fait à l'observation, n'admit guere que ce qui tomboit sous les sens: Langius eût du suivre cette maxime.

Notre Auteur tient un langage plus juste sur l'érésipelle; c'est, dit-il, une extravagance d'appeller cette maladie *morbus sacer*. Dieu n'est point sujet à des maladies, & il ne faut point laisser subsister les dénominations qui peuvent tôt ou tard induire le peuple grossier en erreur. Cette remarque est purement grammaticale; mais en voici une qui mérite les plus grandes attentions des Médecins praticiens. L'éréspele, dit notre Auteur, est une maladie inflammatoire: dans l'inflammation, le mou-

XVI. Siecle. 1533. LANGIUS.

vement du sang est augmenté, & de-là la rougeur, la chaleur, &c. Il faut faire consister le traitement en des saignées, en des boissons rafraîchissantes, & non à prescrire, comme la plupart de mes confreres le font (c'est Langius qui parle), d'après le conseil des plus grands Maîtres de l'Art, les sudorifiques, les emplâtres avec lesquels ils bouchent les pores de la peau.

On se rend difficilement à la vérité quand on a son esprit fasciné par les préjugés du temps. Le conseil de Langius n'a pas été suivi des Médecins jusqu'à ce que le fameux *Sydenham*, conduit par la nature plutôt que par son propre savoir dans l'histoire de la Médecine, eût fait ses sages réflexions : elles sont aujourd'hui universellement adoptées : Mr. *Wanswieten* vient de les présenter sous un nouveau point de vue, & les expressions dont il se sert pour conseiller l'usage des rafraîchissans dans les maladies inflammatoires, & pour proscrire les remedes échauffans, sont si énergiques, que je doute qu'il y ait un Médecin qui n'admette cette sage méthode ; *Langius* l'a célébrée ; Sydenham l'a adoptée sans le citer ; Wanswieten l'a préconisée en accordant à ce dernier la découverte, quoiqu'elle remonte quelques siecles plus haut.

L'application des emplâtres est célébrée dans le dixieme chapitre. Selon Langius, il n'y a presque point de maladie dans laquelle les emplâtres ne soient de souverains remedes. Les plaies récentes demandent des emplâtres agglutinatifs, des emplâtres cicatrisans. Quelle bizarre façon de penser ! quelle inconstance ! Langius, dans un autre chapitre, défend toute introduction des corps étrangers dans la plaie, & ici il en ordonne l'usage.

Le dernier chapitre qui traite des maladies des os, ne comprend rien qui soit particulier à l'Auteur. Les principes qu'il détaille sont déduits des ouvrages d'Hippocrate, de Galien & d'Oribase, &c.

Nous avons de lui,

Themata aliquot Chirurgica ex opere epistolarum ipsius medicinalium.

Extant in collectione Chirurgorum Gesneri. Tiguri,

in-fol. 1555. Vanderlinden ne parle point de cet ouvrage. XVI. Siecle.

Medicinalium epistolarum miscellanea. Basilea 1533, in-4°. *Ibid* 1554, in-4°. *Francofurti* 1589, in-8°.

Montuus (Jérome) Seigneur de Mirebeau, fils de Sébastien Montuus, naquit en Dauphiné (*a*), où il exerça la Médecine pendant quelques années. Vers l'an 1525 il s'acquit une grande réputation, & fut plusieurs fois appellé à Lyon pour y voir des malades de la premiere distinction. Son nom parvint jusqu'à la Cour de Henri II, Roi de France, où il fut appellé pour y occuper la place de Médecin du Roi; les uns lui assignent la premiere; d'autres veulent qu'il n'ait été que Médecin consultant. Dans le grand Dictionnaire de Ducange, au mot *archiater*, l'on trouve une liste des premiers Médecins des Rois de France, & Montuus y occupe une place. 1534. MONTUUS.

Il est Auteur de plusieurs ouvrages de Médecine, dans lesquels on trouve plusieurs dissertations chirurgicales.

Practica Medica à doctis Viris diù desiderata, & nunc primum in lucem edita (*b*), *in sex partes divisa. Venetiis* 1626, in-4°. La premiere partie traite des maladies particulieres de différens organes. On y trouve quelques réflexions chirurgicales. Il traitoit les maladies cutanées à force de sudorifiques, & il détaille les moyens qu'il faut suivre pour venir à bout de son objet. Je suis surpris que ses malades aient pu résister à un traitement si rigoureux. Le troisieme chapitre traite des maladies des enfans. Sa description sur les aphtes, & sur plusieurs autres maladies cutanées, est assez exacte; mais le traitement qu'il y prescrit est peu conforme aux loix de la saine Médecine. On trouve dans le quatrieme livre

(*a*) Les Historiens lui donnent l'épithete d'Allobrox, & le font naître auprès de Lyon; l'Allobrogie étoit une Province qui s'étendoit depuis Lyon jusqu'à Toulouse. On l'a connue aussi sous le nom de Gaule Narbonoise, & elle comprenoit une partie de la Gascogne, tout le Languedoc & le Dauphiné; & comme cette partie de l'Allobrogie étoit la plus proche de Lyon, j'ai cru devoir faire naître Montuus de cette Province.

(*b*) Ce titre est bien emphatique.

XVI. Siecle. un détail assez ample des maladies chirurgicales qui exigent un prompt secours; telles sont les hémorrhagies, les plaies à la tête qui produisent dans

1533. MONTUUS. l'instant des assoupissemens léthargiques, &c. Ce chapitre n'est point mauvais; le diagnostic y est exact, & la cure qu'il ordonne est appropriée aux divers cas qui peuvent se présenter. Montuus joignoit à des connoissances médicinales très étendues une parfaite notion de la Chirurgie de son temps; &, comme ont fait les plus grands hommes, il a manœuvré les opérations chirurgicales dans plusieurs circonstances: si l'on en juge par ce qu'il dit luimême, & par le témoignage de plusieurs Auteurs ses contemporains, il avoit une grande facilité à opérer. Mr. Goelike porte sur ce Médecin le même jugement.

Tractatus de morbo gallico. Lugd. 1558, in-4°.

1534. FERRI ALPHONSE. Ferri (Alphonse) Médecin célebre d'Italie, étoit de Naples, & florissoit au commencement du seizieme siecle. Il fut Professeur public de Chirurgie dans sa patrie, & élu en 1534 premier Médecin du Pape Paul III (a). Il s'acquit une grande réputation dans toute l'Italie; & comme il avoit un goût décidé pour l'Anatomie, il inspira l'amour de cette étude aux jeunes Médecins: ce qui fit éclore nombre de fameux Anatomistes qui ont fleuri dans le seizieme siecle.

Nous avons de lui,

De sclopetorum sive archibusorum vulneribus libri tres. Corollarium de sclopeti ac similium tormentorum pulvere. De carunculâ sive callo quæ cervici vesicæ innascitur opusculum. Lugduni 1553, in-4°. *Antuerpiæ* 1583, in-4°. *Tiguri* 1555, in-fol. *In collectione Chirurgiæ scriptorum, edita à Gesnero* 287. *Authore Alphonso Ferrio, Neapolitano, insigni artium & Medicinæ Doctore.* Nous avons encore du même un

(a) Manget Elog. Vander-Linden lui donne la qualité de premier Chirurgien, sans en donner de preuves; Ferri étoit Docteur & Médecin. Il exerçoit son état avec distinction, & il n'y a pas apparence qu'il l'eût quitté pour en prendre un autre inférieur.

traité *de morbo Gallico extat tomo primo operis de morbo Gallico*, in-fol. *Venetiis* 1566.

Le traité des plaies d'armes à feu de Ferrius, est un des premiers qui ait paru. On doit compter pour peu de chose ce qu'on avoit dit avant lui sur cette matiere. Langius, dans un seul chapitre, a fait part de ses remarques, encore ne sont-elles pas de grande importance. 1533. FERRI.

L'ouvrage de Ferrius est divisé en trois parties; dans la premiere il traite des signes qui caractérisent ces sortes de plaies, des symptomes qui les accompagnent, & des principales causes qui les produisent. Dans la seconde il indique les topiques & secours extérieurs convenables aux plaies. Dans la troisieme il expose les remedes internes qu'un Médecin doit prescrire en pareil cas.

Dans les plaies d'armes à feu il y a brûlure, contusion, fracture & venin, chacun de ces accidens forme une maladie particuliere, & il faut y avoir égard dans le traitement.

Dans la brûlure il y a solution de continuité faite par un instrument brûlant qui produit par son contact des douleurs, des pustules, des croutes, de la chaleur.

Les symptomes sont les mêmes, quelles que soient les parties qui aient été atteintes; ils ne varient que par leur intensité; les douleurs sont par conséquent plus ou moins vives, & il se fait une congestion d'humeurs plus ou moins grande.

Après ces généralités, Ferrius détaille dans différens chapitres le traitement de la brûlure, du venin, des contusions, & des fractures qui accompagnent les plaies d'armes à feu: en suivant cette méthode, on trouve l'ordre & la clarté dans les ouvrages de notre Auteur.

La brûlure doit se traiter par les adoucissans, lorsqu'il n'y a point de croute; si elle a lieu, par les déterfifs; la croute enlevée, on se sert des dessicatifs.

La poudre à canon est, selon notre Auteur, un véritable poison, car elle est composée de dix parties de nitre, d'une ou deux de soufre, avec autant de

XVI. Siecle. charbon de saule ou de coudrier. Les principaux ingrédiens de cette poudre pris intérieurement, sont

1534. des véritables poisons. Cette façon de raisonner, vi-
FERRI. cieuse à plusieurs égards, ne mérite point d'être réfutée; chacun en sentira aisément l'absurdité: cependant Ferrius met son esprit à l'escrime pour déterminer quelle est cette espece de poison; est-il froid, est-il chaud: selon lui, le souffre est chaud & le saule est froid; on croiroit qu'il va conclure qu'ils se corrigeront mutuellement; mais il prend un autre parti; c'est, dit-il, un poison mixte; & pour purger la masse du sang qui en est infectée, il ordonne de prendre intérieurement du béfoard & d'appliquer sur la plaie un blanc d'œuf (*a*). Ces secours sont insuffisans. Dans le chapitre suivant, Ferri prescrit l'usage des ventouses, des scarifications, des cauteres, &c.

Dans les contusions des parties molles, il faut recourir à des remedes plus puissans; si les topiques, répercussifs, digestifs, maturatifs, &c. ne suffisent pas, il faudra recourir aux ventouses & aux incisions.

La fracture est aux os ce que la plaie est aux parties molles, une solution de continuité; elle peut être produite par un instrument contondant (*b*). Il y a des fractures transverses & sans esquilles; d'autres sont avec éclats: il y a des fractures en long... Après des coups violens, les os sont presque vermoulus & réduits pour ainsi dire en poussiere. Pour obvier à cette altération dans la substance des os, il faut replacer les pieces qui ne sont plus dans leur véritable position, extraire celles qui sont séparées, & traiter ensuite la plaie par les moyens convenables.

La balle s'enfonce dans la plaie & y séjourne seule, ou y entraîne d'autres corps étrangers, comme seroient des morceaux d'étoffe, &c. Ferrius consacre le second chapitre au détail de ces sortes de plaies. Pour s'assurer de l'existence de ces corps étrangers, il faut, dit-il, dès que le Chirurgien est appellé,

(*a*) Pag. 90.
(*b*) Instrumento contundente, quassante, p. 291.

qu'il introduiſe ſon doigt dans l'ouverture, ſi elle eſt aſſez ample, ou un ſtilet, ſi elle eſt étroite : il ne faut cependant pas choiſir un ſtilet trop fin & trop ſouple, crainte qu'il ne faſſe de fauſſes routes, au lieu de mettre le Chirurgien à portée de découvrir le véritable trajet de la plaie. Pour obvier à cet inconvénient, ce ſtilet doit être d'argent; & autant qu'on en peut juger par la planche qu'il dit être de grandeur naturelle, il eſt long d'environ un demi-pied, d'un diametre de trois à quatre lignes : l'extrêmité qui doit être introduite dans la plaie, eſt boutonnée. Par le moyen de cet inſtrument, dit notre Auteur, on découvrira aiſément dans toutes les plaies, dont la direction eſt droite, s'il y a des corps étrangers qui y ſoient renfermés, ou s'il n'y a aucun obſtacle qui s'oppoſe à la réunion des bords de la plaie; je dis dans une plaie dont la direction eſt droite; car ſi elle étoit tortueuſe, il faudroit ſe ſervir d'une ſonde plus flexible qui pût s'accommoder aux differens contours de la plaie : le plomb eſt la matiere la plus propre à faire ces ſortes de ſondes.

XVI. Siecle.

1534.

FERRI.

Le conſeil de notre Auteur eſt ſage : les Chirurgiens qui lui ont ſuccédé en ont profité; ils ont fait fabriquer la plupart de leurs ſondes de cette matiere : & non ſeulement on s'en eſt ſervi pour découvrir le véritable ſiege d'une plaie, mais encore c'eſt à la faveur de ces ſondes de plomb qu'on ſonde la veſſie, qu'on arrête les hémorrhagie du nez en appliquant par leur moyen des tampons de charpie aux arrieres narines, &c.

S'il y a quelque balle engagée dans la plaie, on doit tenter tous les moyens imaginables pour l'extraire. Ferrius a inventé un inſtrument propre, à ce qu'il dit, à remplir cet objet : il lui a donné ſon nom. *Alphonſinum inſtrumentum quod, quia noſtrum inventum eſt, ita appellare placuit* (*a*). Je doute cependant qu'il ait l'effet qu'il lui attribue. Il eſt trop gros & trop lourd, autant qu'on en peut juger par la deſcription, pour qu'on puiſſe l'introduire dans la plaie.

(*b*) Pag. 293. B.

XVI. Siecle. Cependant le Médecin ne doit point négliger de prescrire au malade des cordiaux pour soutenir ses forces qu'une opération trop cruelle abat nécessairement : il faut aussi qu'il ordonne des aléxipharmaques ; Ferrius a quelque confiance en la thériaque.

1534. FERRI.

D'un autre côté le Chirurgien doit s'occuper à arrêter l'hémorrhagie de différens vaisseaux sanguins : elle peut être produite dans l'instant que la balle fait sa plaie, ou bien elle peut survenir d'elle-même quelque temps après : si l'hémorrhagie n'est pas considérable, on se servira des caustiques ; si elle est forte, on recourra à la ligature. Le meilleur caustique que je connoisse, dit nôtre Docteur, c'est celui que je fais avec deux onces d'aloës hépatique, quatre onces de mastic, une once de bourre de lievre, un blanc d'œuf ; on formera une pâte du tout ; on la coupera en plusieurs morceaux, & on pourra ajouter à chaque once de pâte une dragme de sublimé corrosif, pour lui donner un certain degré de causticité ; on appliquera sur chaque vaisseau ouvert un morceau de cette pâte ainsi préparée ; & si l'hémorrhagie n'est pas bien considérable, le topique sera très efficace pour l'arrêter. Mais si le vaisseau ouvert est d'un diametre un peu trop grand, il n'y a que la ligature qui puisse s'opposer à l'effusion du sang ; on se servira, pour la faire, d'une aiguille courbe, longue de quelques travers de doigt, pointue par une de ses extrêmités, & percée de l'autre ; on passera l'aiguille à travers les chairs ; on l'arrêtera, & on y laissera un fil avec lequel on liera le vaisseau qui darde le sang (a) : ce moyen est unique ; il arrête les hémorrhagies des plus gros vaisseaux. Notre Auteur ne s'en approprie point la découverte : & comment auroit-il osé se l'attribuer ? Albucasis & presque tous les Arabes, Vigo & plusieurs autres dont j'ai déja parlé, s'en étoient servis avec succès : on trouvera la suite de ces recherches dans l'histoire d'Ambroise Paré.

Le Chirurgien doit prévoir les fâcheux symptomes

(a) Page 294.

qui

XVI. Siecle. 1534. FERRI.

qui sont presque toujours la suite des plaies d'armes à feu, en replaçant au plutôt les pieces osseuses qui sont dérangées ; en recouvrant la plaie avec divers topiques : on retire de l'avantage d'appliquer sur la partie des étoupes imbibées de vinaigre, si la fracture aux os est complette, ou même avec déplacement. Les pieces réduites, il faut les soutenir par le moyen des bandages, des atelles, sans trop les serrer, crainte de gêner le membre & d'attirer une vive inflammation .... Ces secours bien administrés, suffisent ordinairement pour dissiper les plus fâcheux symptômes (a). Après que les esquilles sont ôtées, si la plaie a une certaine étendue, on y fait quelques points de suture ; on s'en passe si elle est petite : on panse la plaie deux ou trois fois par jour, s'il le faut.

Ferri détaille ensuite avec une précision peu commune, les autres symptomes qui surviennent pendant le traitement ; en général il s'accommode aux indications, & les remedes qu'il prescrit doivent nécessairement procurer d'heureux effets. En Médecin savant & sage, il ne néglige jamais de prescrire des remedes internes, & ceux qu'il ordonne sont indiqués par la nature même du mal, dont il a une parfaite connoissance. Versé dans la science de la Médecine & de la Chirurgie, qui n'en est qu'une branche, il pouvoit diriger ses vues vers l'intérieur & l'extérieur de la machine, & obvier aux principaux symptomes ; le blessé étoit à l'abri des dissensions des Artistes ; la même main qui ordonnoit le remede le préparoit & l'administroit.

Le traité d'armes à feu par Ferri, quoique rempli de préceptes judicieux & salutaires, par une fatalité inconcevable, n'est presque point connu des Chirurgiens : j'invite ceux qui sont un peu amateurs de leur art, de consulter cet ouvrage, & je suis sûr qu'ils ne perdront point leur temps, quelque versés

(a) Quapropter hoc te primum, Chirurge, rogo, ne contrahas aut demittas animum, neve te obrui, tanquam fluctu, seu magnitudine laboriosi negotii finas, ex his enim quæ primâ curatione fiunt, si diligenter strenuèque fiunt, magna ex parte salus ægroti paranda est, p. 294. B.

XVI. Siecle. qu'ils soient dans cette partie de la Chirurgie.

Son traité sur l'ischurie produite par l'oblitération du col de la vessie, contient quelques détails curieux. L'Auteur y traite avec beaucoup de clarté les principaux symptomes de l'ischurie; l'exposition anatomique qu'il donne du col de la vessie, & des parties adjacentes, n'est pas mauvaise; il a connu le verumontanum, & ce qu'il dit sur la prostate est exact.

1534. FERRI.

Pour guérir cette cruelle maladie, Ferri conseille des remedes externes & des remedes internes, des remedes chirurgicaux & des remedes médicinaux. Ses réflexions sur l'art de sonder & sur les sondes qu'il faut employer, sont dignes des plus grands Maîtres de ce siecle. Il a fait usage des sondes de différens métaux, des bougies, & il en donne la composition. Il a porté plus loin ses recherches sur cette partie de la Chirurgie; il a sondé avec les tendrons ou les tiges de la mauve, du persil, du fenouil, &c. (*a*); & suivant qu'il falloit déterger ou faire suppurer, &c. il couvroit ses sondes des onguens digestifs & suppuratifs.

Quoique Ferri eût toutes ces profondes connoissances dans la Chirurgie, & qu'il occupât les premieres places de son état, il n'a pas amassé beaucoup de bien. Il eût été plus heureux, supposé toutefois qu'il eût fait consister son bonheur dans les richesses, s'il eût vécu dans notre siecle, dans lequel plusieurs Chirurgiens se sont enrichis en vendant à un prix excessif des sondes dont ils ont caché la composition; Ferri l'avoit indiquée tant pour sa gloire que pour le bien public, au service duquel il avoit consacré ses travaux.

1535. PAULUS

Paulus (Pierre François) célebre Médecin de Florence, de la secte de Galien, étoit en grande réputation vers l'an 1528 (*b*). Il a donné *De venæ sectione adversus Avicennam.* Cet ouvrage fut im-

(*a*) Sunt igitur malvarum, seu petroselini, aut fœniculi, aut alterius consimilis herbæ turbones sive cauliculi, longi tamen ac duriusculi, quibus carunculam sive callum inquirere & rumpere commodò possimus, p. 307.

(*b*) Vander Linden, de scrip. Medic. pag. 891.

primé à Venise en 1535, in-4°. il le fut encore l'année suivante à Lyon avec d'autres petits ouvrages de la nouvelle Académie de Florence. XVI. Siecle.

Il y a peu d'anatomie ou de chirurgie dans les ouvrages de Paul : il a cependant dit quelque chose sur les veines qu'il convient d'ouvrir, des instrumens qu'il faut employer, & de la maniere qu'il faut faire l'opération : du reste on trouve dans cet ouvrage peu de faits & beaucoup d'explications tirées pour la plupart de Galien.

Si l'on suivoit l'ordre de la publication des ouvrages, Tagault ne devroit trouver place que dans l'année 1543; mais comme Tagault a professé la Chirurgie à Paris, & qu'il a eu plusieurs Eleves qui ont fleuri vers l'an 1535, j'ai cru devoir intervertir l'ordre, & placer le Maître avant les disciples. 1535. TAGAULT.

Tagault (Jean) d'Amiens, florissoit à Paris vers l'an 1544. Il y professa la Chirurgie avec distinction. La plupart de ses disciples devinrent célebres par leurs ouvrages; il eut pour condisciple Vesale, & Lacuna dit lui devoir la plupart de ses connoissances. Il eut pour confreres Silvius, Fernel, Andernach, Ruele, &c.

Tagault s'acquit à Paris une grande réputation parmi les Gens de Lettres; mais il ne paroît pas qu'il fût aussi heureux chez les grands, & qu'il ait été fort occupé à la pratique de la Médecine; ce qui le prouve, c'est qu'il quitta cette Capitale pour se retirer à Padoue où il professa la Chirurgie, & écrivit divers ouvrages de Médecine.

De Chirurgicâ institutione libri quinque. Parisiis 1543, in-fol. *Lugduni* 1547, in-8°. *Huic secundæ editioni accessit liber sextus de materia Chirurgica Jacobi Hollerii Stempani. Venetiis* 1549, in-8°. *Tiguri apud Gesneros & (primus extat in collectione)* 1555, in-fol. *Lugduni* 1560, in-8°. 1567, in-8°.

Cet ouvrage a été traduit en françois avec quelques additions, & imprimé à Lyon en 1580, in-8°.

Il a encore paru en Italien 1596, in-8°.

L'ouvrage que nous annonçons est le même que celui de Guy de Chauliac quant au fond : il n'en dif-

XVI. Siecle. 1535. TAGAULT.

fere que par la diction qui est beaucoup plus correcte, & par quelques notes tirées des anciens Auteurs, principalement de Galien : Tagault en a encore changé l'ordre dans quelques endroits. Cette Chirurgie est dédiée à François I. L'Auteur loue ce grand Roi d'avoir le premier introduit à Paris des Savans de toute espece, & d'en faire autant de cas que des Grands de sa Cour : vous êtes, lui dit-il, le premier des Rois de France qui souffriez indistinctement à côté de vous les Savans mêlés avec les Grands de votre Cour : *Sed & in mensâ illa tua regia frequenti principum illustriumque virorum, Cardinalium & Episcoporum, conspectu ac consessu semper aliquid ardui, doctique, & honesti contra morem & exemplum aliorum Principum, &c.* (*a*).

Tagault divise la Chirurgie en pratique & en théorique. Selon lui, les opérations chirurgicales peuvent se réduire à trois classes ; à la diærhese, à la synthese, & à l'aphæræse.

Il distingue les secours médicinaux des chirurgicaux, & il s'étend beaucoup plus sur cette premiere partie du traitement que n'avoit fait Guy de Chauliac. On trouve encore dans cet ouvrage quelques figures sur des instrumens de Chirurgie, dont Guy de Chauliac n'avoit fait aucune mention. Son traitement des luxations & des fractures differe de celui que propose le Docteur Guy. Les moyens curatifs qu'il prescrit sont plus nombreux ; ils sont appropriés aux différentes especes des maladies qu'il a multipliées.

L'ouvrage de Tagault a servi à son tour de modele à plusieurs Auteurs : Ambroise Paré, Guillemeau, &c. en ont suivi l'ordre dans plusieurs endroits de leurs écrits. Fuchsius, un peu moins laborieux que ces Auteurs, l'a presque copié d'un bout à l'autre.

Vanderlinden cite un autre ouvrage de Tagault. *Metaphrasis in Guidonem de Cauliaco. Parisiis* 1545, in-4°.

Je n'ai pu me procurer cet ouvrage, quelques

(*a*) Epistola nuncupatoria.

recherches que j'aie faites dans les meilleures biblio- XVI. Siecle.
theques de Paris. Je doute qu'il existe. M. de Haller soupçonne que c'est le même que le précédent : les titres ont du moins de la ressemblance. 1535.

ANDRÉ LACUNA.

Lacuna (André) ou par corruption, Laguna, Médecin Espagnol, naquit à Ségovie l'an 1499. Il fit ses études de Belles-Lettres & de Philosophie dans l'Université de Salamanque, & s'y distingua par son zele & par ses progrès. Orné de ces connoissances, Lacuna vint à Paris pour y écouter les leçons des grands Maîtres qui y professoient pour lors. Il apprit le grec de Pierre Danesius & de Jacques Tusanus. Il suivit plusieurs Professeurs de Médecine, mais sur-tout Ruele & Tagault. Avant de se retirer dans sa patrie, il prit à Paris le grade de Maître ès Arts. De retour en Espagne, il fit son unique occupation de l'étude de la Médecine ; il y acquit de grandes connoissances, & se fit recevoir Médecin à Tolede.

Ce nouveau grade le mit à même de faire en 1540 plusieurs campagnes en Flandre où campoit l'armée espagnole ; & c'est-là qu'il s'occupa fortement à la pratique de la Médecine qu'il n'avoit étudiée jusqu'ici que par spéculation. La ville de Metz lui parut un théâtre digne de lui pour y exercer sa profession, il s'y établit, y séjourna pendant l'espace de cinq ans, & rendit de grands secours aux habitans en les traitant pendant une peste des plus terribles qu'ils eurent à essuyer. La Flandre étoit continuellement désolée par les fureurs de la guerre. Lacuna chercha un endroit où il pût mener une vie moins agitée. Il crut trouver la tranquillité dans l'Italie, & se réfugia à Boulogne ; cette Ville étoit depuis long-temps fameuse par les sciences : Lacuna y prit le grade de Docteur, & fut de-là à Rome exercer la Médecine ; ses talens y furent bientôt connus ; le Pape Léon le fit Chevalier de la Toison d'or & Comte Palatin. On n'accordoit pour lors ces marques de distinction qu'aux personnes qui s'étoient rendues célebres dans les sciences. Son séjour à Rome ne fut pas de longue durée ; Lacuna revint en Allemagne & y fut Médecin du Cardinal Bombadille, illustre

XVI. Siecle. protecteur des ſciences & de ceux qui les cultivoient : cependant ſoit par légereté, par inconſtance, ou
1535. qu'il lui ſurvînt quelque affaire particuliere, il re-
LACUNA. vint à Ségovie, ſa patrie : il y fut bientôt après attaqué d'un flux hémorrhoïdal qui l'y fixa pour toujours, en lui ôtant la vie. Il y mourut vers l'an 1560, âgé de ſoixante-un ans, & fut enterré dans le tombeau de ſes peres (*a*).

Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages ſur toutes les parties de la Médecine. Voici ceux qui ſont de notre objet, & qu'il nous importe de connoître.

Anatomica methodus ſive de diſſectione humani corporis contemplatio. Pariſiis 1535, in-8°.

Cet ouvrage eſt rempli de réflexions morales & politiques. Il compare la plupart des viſceres aux différens Royaumes qui ſe ſecourent mutuellement pendant la paix, en ſe communiquant les diverſes productions de la terre, mais qui tâchent à ſe détruire pendant la guerre. Le Roi le plus fort, ravage le Royaume de ſon adverſaire ; c'eſt ainſi, dit Lacuna, que dans l'état de ſanté tous les viſceres concourent par leurs fonctions à prolonger la vie de l'homme ; mais dans l'état de maladie, l'équilibre des Puiſſances eſt rompu .... il compare les vaiſſeaux méſentériques aux iſles que la ſeine forme auprès de Rouen (*b*). Parmi ce langage emphatique, on trouve quelques deſcriptions exactes dans ſes ouvrages.

Il a connu la valvule du cœcum (*c*) ſans avoir aucune notion de ſon appendice, dont Carpi avoit donné une exacte deſcription depuis quelques années (*d*) : ce qui prouve que Lacuna s'étoit plus occupé à parcourir les différentes Provinces de l'Europe qu'à lire les ouvrages de ſes contemporains.

Ses remarques ſur la circulation ſont curieuſes ;

(*a*) Voyez Manget, de Bibliotheca Medec.

(*b*) M. Antoine Petit ſe ſert quelquefois de cette même comparaiſon dans ſes Cours particuliers.

(*c*) Pag. 16.

(*d*) L'ouvrage de Carpi parut en 1518, & celui de Lacuna en 1535.

XVI. Siecle.

1535.

LACUNA.

il dit que le poumon reçoit ſon ſang du ventricule droit par le moyen de l'artere veineuſe, & la tête & les autres parties, du ventricule gauche. La portion de ſang contenu dans le ventricule gauche, qui eſt porté au cerveau, ſe décompoſe dans ce viſcere pour ſe changer en un fluide ſubtil ſpiritueux qui s'inſinue dans les nerfs. Pour donner une idée claire de cette métamorphoſe, Lacuna compare cette décompoſition à l'échange que les Portugais font des épées & fuſils avec de l'or, &c. qu'ils rapportent des pays étrangers. Il n'a admis que deux ventricules, *nec ſcio* (*a*) *quid eorum enigma velit qui tertium etiam cordi ventriculum addunt, niſi forſan per illum poros eos qui in ſeptulo ſunt, intelligant.* En admettant ces trous qui percent de part en part le ſeptum du cœur, Lacuna devoit néceſſairement tomber dans une erreur groſſiere ſur la circulation : par une conſéquence néceſſaire à ſon expoſition anatomique, il veut, comme ſes prédéceſſeurs, qu'une partie du ſang paſſe du ventricule droit dans le ventricule gauche à travers des pretendus orifices ; le reſte du ſang eſt porté dans le poumon par la veine artérieuſe.

Le cœur exécute deux mouvemens particuliers ; celui de dilatation ou diaſtole, & celui de contraction ou de ſyſtole. Les arteres ont un mouvement tout-à-fait oppoſé ; elles ſe dilatent lorſque le cœur ſe contracte, & ſe reſſerrent quand le cœur ſe dilate, *atque is demum arteriarum eſt motus qui ob fluxum partis & refluxum vitalis ſpiritûs per arterias, meritò cauſari videtur. Si quidem, dum cor dilatatur, arteriarum fit ſyſtole ſeu concidentia, regorgitantibus ad cor ſpiritibus univerſis ; dum verò comprimitur diaſtole ſeu dilatatio earumdem quod ad arterias, tunc temporis ſpiritus relabantur.*

Lacuna fait, comme l'on voit, refluer le ſang des arteres dans le cœur, & du cœur dans les arteres : il eſt aſſez ſurprenant qu'il tienne ce langage, connoiſſant, comme il faiſoit, les valvules des oreillettes & des ventricules du cœur : il étoit ſur le point de découvrir la circulation, & la poſtérité la

(*a*) Pag. 37.

XVI. Siecle. lui eût accordée s'il eût admis la moitié du période de sa phrase.

1535. LACUNA. La force du pouls est proportionnée à celle du cœur (*a*) : *Nam si virtus valida sit* (*cordis*), *pulsus etiam validus erit ; ita ut tangentes manus acerrimè ferire videatur : sin verò dejecta sit atque imbecillis, pulsus sane adeo languidius erit, ut ne dilatari quidem percipiantur arteriæ.*

Lacuna a donné une idée exacte des parties dont la bouche est formée ; il s'étend beaucoup sur l'usage du frein de la langue ; selon lui, les femmes l'ont plus lâche que les hommes : ce qui les rend plus babillardes. Quoiqu'il n'ait pas parlé de l'appendice cæcale, décrite par Carpi, il a cependant connu les intersections tendineuses des muscles droits : mais il tombe dans l'erreur sur leur nombre & sur leur position ; il en admet quatre, & il les place à des distances égales. La description que Carpi a donnée de ces énervations, approche plus de la naturelle.

Voilà à-peu-près ce qu'on trouve de curieux & d'intéressant dans l'ouvrage d'Anatomie de Lacuna. Ses réflexions sur les excroissances qui naissent au col de la vessie, ou dans le canal de l'urethre, méritent d'être lues ; elles sont pour la plupart conformes à celles de Ferrius sur cette maladie. On pourroit soupçonner Lacuna d'avoir puisé dans cette source (*b*). il conseille, comme lui, l'usage des bougies, &c.

Methodus cognoscendi extirpandique excrescentes in vesicæ collo carunculas.

Autore Andrea Lacuna Segobiensi, Medico Julii tertii, Pont. Max.

Illustr. ac Rever. D. D. Francisci à Mendosa, Card. Burgienensis, *Romæ* in-12. 1551, *Compluti* 1551, *eadem. forma Ullyssiponè* 1560, in-8°.

1536. CHARLES ETIENNE. La Faculté de Paris se félicitera toujours de compter parmi ses Membres CHARLES ETIENNE, un des plus fameux Anatomistes qu'il y eût au commence-

(*a*) Pag. 43.
(*b*) L'ouvrage de Ferrius de Caruncula fut imprimé en 1533, & celui de Lacuna en 1534 : voyez l'édition de Ferrius dans Gesner, & celle de Lacuna dans Vander Linden.

ment du ſeizieme ſiecle. Il naquit vers l'an 1503 de Henri Etienne premier, & il eut pour freres François & Robert premier, qui ſe ſont tous rendus célebres dans l'Imprimerie. Cet art étoit au berceau lorſque cette famille ſe faiſoit un honneur de le cultiver ; & elle y étoit d'autant plus intéreſſée, qu'elle s'étoit toujours occupée des Belles-Lettres. Les Etiennes étoient bien différens de ces ouvriers qui n'ont pour tout mérite qu'une manœuvre purement méchanique & mercenaire ; ils trouverent leurs inſtructions dans les livres qu'ils imprimerent, & ceux-ci à leur tour étoient enrichis des remarques que ces ſavans Imprimeurs leur faiſoient. La ſcience ne s'aſſocie pas toujours avec la fortune: la famille d'Etienne, quoique ſavante, n'acquit jamais de grandes richeſſes. L'amour de la vérité nous éloigne ordinairement de cette ambition ſordide de gagner du bien qui nous eſt toujours étranger, au lieu que les ſciences font partie de nous-mêmes. Les troubles qui ſurviennent dans les Religions, influent ſur l'ordre & l'harmonie de la ſociété; la famille de Charles Etienne éprouva plus que toute autre, combien il eſt dur d'avoir une Religion différente de celle du Prince qui nous gouverne; elle étoit de la Religion prétendue réformée, & par conſéquent exclue de toutes les récompenſes auxquelles elle auroit pu prétendre d'ailleurs. Leur ferveur les expoſa aux plus rudes ſouffrances ; les uns furent chaſſés hors du Royaume ; les autres périrent dans les priſons. C'eſt parmi ces troubles, que Charles Etienne vécut & fleurit à Paris. Son zele pour la Médecine n'en fut point ralenti ; il l'exerça avec diſtinction ; & il paroît que malgré ſes occupations littéraires, il s'occupoit à la pratique (*a*). Les vers ſuivans de Buchanan ſemblent nous l'apprendre.

XVI. Siecle.

1536.
CHARLES ETIENNE.

Sæpè mihi medicas Groſcollius explicat herbas,
Et ſpe languentem conſilioque juvat,
Sæpè mihi Stephani Solertia provida Carli
Ad mala præſentem triſtia portat opem.

(*a*) Elégie ſur la goutte.

XVI. Siecle.

1536.

CHARLES ETIENNE.

Il est encore aisé de juger de sa science dans toutes les parties de la Médecine par les ouvrages qu'il donna sur quelques-unes, comme sur les alimens, sur les plantes, sur l'Anatomie : c'est ce dernier qu'il nous intéresse le plus de connoître, & dont je vais rendre compte.

De dissectione partium corporis humani libri tres; unà cum figuris & incisionum declarationibus à Stephano Riverio., Chirurgo compositis. Parisiis apud Simonem Colinæum 1545, in-fol. .. 1536 (*a*). in-8°. 1546, in-folio en françois, avec des figures & déclarations, composées par Etienne de la Riviere, Chirurgien.

Peu content de l'ordre que les anciens avoient suivi (*b*) dans leurs ouvrages d'Anatomie, Charles Etienne crut devoir s'écarter de la route ordinaire. Après avoir parlé des os, des cartilages, & des ligamens, il passe à la description des tendons (*b*) qui forment les têtes des os & les extrêmités des muscles; les membranes sont dans la même classe, elles couvrent & enveloppent les muscles, & sont des expansions des tendons. Il suit dans le reste le plan de Galien.

L'os, selon lui (*c*), est une partie simple & similaire, dure & seche, formée en quelque façon de la lie de la sémence, qui par elle-même ne fait faire aucune action au corps; mais lui sert comme les pieux aux tentes, & les murs aux édifices; cette comparaison a quelque validité; mais les principes qu'il attribue aux os sont chimériques, & peuvent passer pour de fades histoires, dont Galien a rempli ses ouvrages. Après Galien, les Arabes adopterent cette formation prétendue des os. Les Anatomistes du quatorzieme siecle suivirent aveuglement ces sentimens. Achillinus & Carpi, plus sages que la plûpart de leurs contemporains, ont mieux aimé se taire sur la structure de ces organes, que de leur assigner une telle origine. En France, sans interruption, cette explication puérile trouva place dans les livres d'Anatomie; Charles Etienne la suivit sans presque y rien changer; Dulau-

(*a*) Bibliothec. Adriani, p. 176.
(*b*) Pag. 8.
(*c*) Pag. 9.

XVI. Siecle. 1536. CHARLES ETIENNE

tens a cru mieux faire en paraphrasant le texte, & en assignant des causes encore plus ridicules. Nous renvoyons à l'original, ou à l'histoire de cet Anatomiste, qu'on trouvera dans cet ouvrage.

Charles Etienne pense que le périoste (*a*) vient de la partie grasse & huileuse des os. Les cartilages sont formés de la semence ; ils sont polis & couvrent les extrêmités des os mobiles, ce qui leur donne plus de facilité à se mouvoir l'un sur l'autre, en diminuant leur frottement mutuel (*b*). Le cartilage, dit-il, est une partie du corps vraiement appellée simple & similaire, plus dure que nulle des autres, & plus molle que les os : blanche, unie, polie, souple & flexible. Cette définition est de Galien ; M. Winslou l'a attribuée à Charles Etienne, je ne sais trop sur quel fondement. Je renvoie aux ouvrages de ces deux Anatomistes ceux qui voudront les comparer.

En parlant des sutures de la tête (*c*), il remarque que dans les pays chauds on trouve plus aisément qu'ailleurs des crânes sans sutures, & que leur multiplication nuit à la santé. Cependant outre l'usage de ralentir les coups portés à la tête ; il leur attribue celui de laisser un libre passage aux vapeurs du cerveau & aux petites membranes, aux veines & aux arteres situées sur le cerveau. Voyez Galien à ce sujet.

Ses remarques sur l'organe de l'ouie (*d*), ne sont pas aussi parfaites & aussi exactes qu'elles pourroient l'être : quoique Carpi eût parlé de deux osselets de l'ouie, l'enclume & le marteau, Charles Etienne les passe sous silence : il n'est point excusable, Carpi vivoit au moins trente ans avant lui, & son livre étoit divulgué ; puisque la plûpart des Médecins Parisiens & ses contemporains y avoient puisé la méthode de traiter la vérole par les frictions mercurielles. Il fait seulement remarquer à l'os pierreux le canal auditif d'abord droit, ensuite tortueux, qui vers le cerveau s'ouvre par plusieurs petits trous, par lesquels le son lui est communiqué ; il ajoute que le méat auditif est

(*a*) Pag. 10.
(*b*) Pag. 10, 38.
(*c*) Pag. 17.
(*d*) Pag. 19.

XVI. Siecle. 1536. CHARLES ETIENNE.

conduit au cerveau par une apophyse remarquable, de la grosseur du pouce, que Galien appelle belonoïde ou graphoïde.

Il compte quinze os à la mâchoire supérieure (a); trois à la racine des yeux de chaque côté : à leur description on reconnoît la portion supérieure & orbitaire de l'os maxillaire supérieure. Il semble aussi faire un os séparé de cette portion d'os que nous nommons unguis placé au grand angle de l'œil; deux sous la machoire par lesquels les trous des narines communiquent avec le palais; deux autres à l'extrêmité de la machoire où sont attachées les dents incisives. Il dit que ces os sont trop intérieurs pour être aisément apperçus au-dehors; sa réflexion est juste, & je doute qu'avec les meilleurs yeux on puisse trouver quelques-uns des os dont notre Auteur parle. Galien avoit déja fait la plûpart de ces réflexions, & notre Auteur n'est ici qu'un pur copiste : ce qu'il dit sur les autres os n'est gueres plus exact.

Mais voici une réflexion plus juste, & qui mérite d'être rapportée tout au long. En parlant de l'omoplatte (b), il blâme la conduite des nourrices qui bandent le corps des enfans, ou qui avant qu'ils soient assez forts pour se soutenir, les obligent de marcher en les soutenant avec des lizieres; à cet âge les parties sont souples, cédent facilement à la pression; la position naturelle des os se dérange, & les muscles qui s'y attachent sont obligés de s'accommoder à ce déplacement. Peu de Médecins ont fait attention à ce précepte; l'usage des corps & des maillots s'est fortifié par le tems : les Médecins eux-mêmes l'ont préconisé ou n'ont point connu ses inconvénients. Riolan plus judicieux a fait les mêmes réflexions que Charles Etienne; il dit que les Dames

(a) Pag. 20.

(b) Quibusdam armi tument & gibbosi sunt, aut propter naturæ defectum, aut nutricum negligentiam, dum infantes adhuc molles & teneros fasciis perperam deligant, aut etiam magis dum præter ætatem tenellos cogunt ambulare ineptéque sustinent in ambulationum motibus docendis. Hujusmodi enim corporum os omoplatæ (parte inferna satis debile) facile cedit immoderato motui & sursum erigitur ac prominet, musculisque internis sese attollentibus locum præbet.

Françoiſes ont pour la plûpart une épaule plus haute que l'autre : la vérité ſe fait toujours connoître, Riolan l'a ſaiſie (*a*) ; il a bien fait de la manifeſter, mais il a eu tort de paſſer ſous ſilence le nom de Charles Etienne : le plagiat a été à la mode de tous tems ; on lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pluſieurs obſervations ſur l'abus des corps & des maillots, par M. Winſlou. Ce mémoire eſt bien fait ; mais on n'y lit ni le nom de Charles Etienne ni celui de Riolan : Je pourrois deſcendre un peu plus loin, & titrer de plagiaires pluſieurs Anatomiſtes vivans, qui ne citent ni les uns ni les autres de ces trois Auteurs. Ils ſe reconnoîtront aiſément dans cet ouvrage ; le reſpect que j'ai pour eux m'empêche de les nommer.

XVI. Siecle.

1536.

CHARLES ETIENNE.

Charles Etienne (*b*) a été encore copié dans beaucoup d'autres points ; il fait remarquer qu'aux extrêmités de la clavicule, ſe trouve pluſieurs forts ligamens qui la fixent contre le ſternum & contre l'omoplate. La deſcription de ces ligamens eſt aſſez claire pour être compriſe : M. Weibrecht, Auteur de pluſieurs mémoires & d'un excellent ouvrage ſur les ligamens du corps humain, n'a point rendu à Charles

(*a*) Il eſt auſſi difficile, dit ce fameux Anatomiſte, » d'apporter les cauſes de cela que de l'incommodité que nous » voyons arriver en France, où les filles, principalement les » nobles, ont ordinairement l'eſpaule droite plus élevée & plus » enflée que la gauche, y ayant à peine dix filles entre cent, » qui aient les eſpaules bien faites, ce qui vient peut-eſtre de » ce qu'elles remuent trop ſouvent & trop facilement les bras » droits : d'où il arrive que l'eſpaule venant à s'eſcarter du » corps, les muſcles qui ſont en ce lieu s'eſlevent, & font advancer cette partie. *Manuel Anatom.* p. 633.

Le même Auteur, dit ailleurs : » La mauvaiſe conformation » du thorax provenant de la diſtortion de l'eſpine du dos arrive » plus ſouvent aux femmes qu'aux hommes, parce qu'elles ſont » plus foibles. On taſche de corriger ce défaut par le moyen » d'un poitrail ou buſque, large, fait ou de cuir ferme ou de » toile piquée, & garnie de baleine ou d'une plaque de fer bien » déliée ; l'eſpine devient ſouvent tortue par des mouvements » contraires fréquents. Par fois on apporte ce défaut au monde » ayant été contracté dès le ventre de la mere, en la premiere » conformation, auquel cas il n'y a point de moyen de le corriger, quoi que puiſſent promettre tous ces Renoueurs ou Rhabilleurs d'os ». P. 283.

(*b*) Pag. 28.

XVI. Siecle. 1536. CHARLES ETIENNE.

Etienne la justice qu'il mérite. Il auroit pu le citer honorablement dans son mémoire, sur les ligamens de la clavicule, imprimé dans le Recueil de l'Académie de Petersbourg.

Observateur exact, Etienne apperçut jusqu'aux petits trous par où passent les vaisseaux sanguins dans la substance de l'os; tels sont ceux qu'on apperçoit en grande quantité (principalement à la partie antérieure) des vertebres des lombes; au nombre de quatre ou plus à la partie externe de l'omoplate du côté de l'épaule; ceux qui criblent la partie moyenne & extérieure de la clavicule; celui qui ordinairement perce l'humerus de haut en bas à sa partie moyenne & interne, du côté des côtes; ceux qui pénétrent pareillement l'os du femur à la partie antérieure de la gouttiere, qui s'étendent depuis le grand trochanter jusqu'au milieu de l'os; ceux sans nombre qui criblent les têtes des os du bras & de la jambe, & des os du métacarpe & des doigts.

Etienne (*a*) s'est surpassé dans la description des ligamens, & la plûpart des Anatomistes ont puisé dans cette source. Le cartilage inter-articulaire des mâchoires est très bien décrit: entre l'apophyse de la mâchoire inférieure & le sinus, dit-il, est un petit cartilage dont les bords sont durs & épais, mais dont le milieu est creux & contient une humeur qui sert à lubrifier l'articulation. Notre Auteur avertit qu'on trouve au genouil un pareil ligament.

Les ligamens de l'épine sont très nombreux: notre Auteur donne une description particuliere de chacun d'eux; il y en a un qui vient de l'occiput, qui passe par-dessus les vertebres du col & s'attache en partie aux dernieres vertebres de cette classe & aux omoplates; un commun à toutes les vertebres excepté à la premiere; il s'étend depuis la seconde jusqu'à l'os sacrum, & couvre le corps des vertebres. Sa structure est assez irréguliere; nombre de fibres ont une direction parallele à l'axe vertébral, d'autres transverses, d'autres obliques: il est plus épais en avant que sur les côtés. Cette description est dans l'ordre. On auroit

(*a*) Page 45. & suiv.

dû consulter Charles Etienne sur cette matiere ; il a ajouté sur le travail de ses prédécesseurs. Selon notre Auteur, ce ligament paroît s'enfoncer entre les vertebres, & se joindre avec les intervertébraux. Galien avoit dit quelque chose d'équivalent : ses remarques ont été inutiles ; il n'y a que deux ou trois Anatomistes modernes qui les ait saisies ; Bertin se trouve du nombre. La premiere vertebre a ses ligamens particuliers ; il y en a un à la partie antérieure & interne qui s'attache aussi au trou occipital ; & à la dent de la seconde vertebre, on voit deux ligamens larges & lâches, qui vont des bords supérieurs & postérieurs de la premiere vertebre, aux petites éminences qui bordent le trou occipital.

XVI. Siecle. 1536. CHARLES ETIENNE.

Les ligamens des vertebres du dos sont plus serrés, parcequ'elles n'ont besoin que de très peu de mouvement ; c'est à ce sujet qu'Etienne dit avoir vu plusieurs fois des vertebres jointes ensemble, au nombre de deux ou trois, & tellement unies qu'on n'y voyoit pas la moindre séparation ; mais, dit-il, cela paroît être contre nature. Les ligamens des vertebres des lombes, sont plus forts & plus épais ; mais aussi plus lâches. L'os sacrum est à son tour joint aux trois dernieres vertebres par un ligament particulier, & le coccix en a jusqu'à trois.

Les côtes ont nombre de ligamens qui les fixent dans leur place ; il y en a qui attachent leur corps ou tubérosité aux apophyses transverses des vertebres, & d'autres qui enveloppent les extrêmités antérieures des côtes, & les cartilages qui y aboutissent : des ligamens qui fixent les côtes aux vertebres, les supérieurs sont plus tendus que les inférieurs. La clavicule devroit être soutenue par des ligamens particuliers : la nature lui en a donné deux, un qui l'attache au sternum, & l'autre qui la fixe à l'omoplatte. Entre la clavicule & ces deux os, se trouvent deux cartilages, quelques Auteurs modernes s'en sont attribué la découverte, & beaucoup d'autres les ont passés sous silence. Je renvoie à ce que j'ai déja dit à ce sujet au commencement de cet extrait.

Les ligamens des extrêmités sont assez bien décrits ; l'Auteur a consulté, & le cadavre, & les ouvrages

XVI. Siecle. 1536. CHARLES ETIENNE.

de Galien. Les os pubis sont joints entr'eux par des ligamens très nombreux & très forts ; Charles Etienne nie que ces os puissent s'écarter pendant l'accouchement : son sentiment a été adopté pendant une longue suite d'années. On trouvera à l'article Bertin des détails ultérieurs sur cet objet.

L'histoire des nerfs (*a*) n'est pas aussi exacte que celle des ligamens ; elle contient cependant quelques particularités intéressantes, l'Auteur les divise en nerfs solides & en nerfs mols, & ceux-ci ont une sensation très vive ; les solides sont formés d'une tunique qui provient de la dure-mere, & d'une pulpe qu'on peut regarder comme un prolongement du cerveau.

La cinquieme paire des modernes (*b*) qui forme la troisieme paire de notre Auteur, est mieux décrite que dans les Ecrivains qui l'ont précédé. Il a connu les trois rameaux ; le premier s'insinue dans l'orbite ; le second pénetre la machoire supérieure ; le troisieme s'enfonce dans la machoire inférieure. La plupart de leurs branches ont une description particuliere, la branche ophtalmique y est sur-tout bien décrite. On y lit avec plaisir la description de la troisieme branche. Il a distingué le grand nerf sympathique d'avec la huitieme paire que les Auteurs précédens confondoient sans raison, sans que l'observation de Galien ait pu leur ouvrir les yeux. Charles Etienne a compris le sens de ce passage. *Quin etiam hos rursùs ipsos nervos, qui propter costarum radices deorsùm porriguntur, à sextâ conjugatione propagatos esse prodiderunt omnes : multiplex porrò & horum commixtio est cum nervis intercostalibus .... aliisque ferè omnibus qui graciliores per lumbos extenduntur ; denique cum reliquâ eorum parte qui ad os ventriculi pertinent, &c* (*c*), Mr. de Haller qui a fait des recherches prodigieuses sur l'histoire de l'Anatomie, n'a pas oublié de donner cette découverte à Charles Etienne. La huitieme paire des

(*a*) Pag. 55, 57.
(*b*) Pag. 67.
(*c*) Page 69, 76.

moderne

modernes à quelque détail particulier dans son ouvrage. XVI. Siecle.

Etienne (*a*) a connu la vraie origine du nerf diaphragmatique ; il a suivi plusieurs de ses filets jusques dans les muscles droits. Les trente paires de nerfs qui sortent par les trous de conjugaison des vertebres, ne lui étoient pas inconnues. Il a admis cinq nerfs à l'extrêmité supérieure, & il a passablement bien décrit ceux de l'extrêmité inférieure. 1536. CHARLES ETIENNE.

L'ordre (*b*) conduit notre Auteur à l'exposition des membranes ; elles viennent pour la plupart des mêmes parties qu'elles recouvrent, ou de l'extrémité des tendons. Il attribue au péricrane un autre usage que celui de couvrir la tête, comme plusieurs l'avoient avancé avant lui. Il s'insinue, dit-il, dans les sutures ; & en fait même un portion dans le bas âge : ce qui donne des ligamens particuliers aux os. Kerkringius, qui a vécu environ cent ans après notre Auteur, a tenu à-peu-près le même langage. Charles Etienne parcourt la plupart des membranes du corps humain, il indique leur origine, leur structure, leur connexion & leurs usages. L'administration des muscles suit immédiatement après l'exposition de ces parties, & on trouve à la fin de l'ouvrage des planches dans lesquelles leur ensemble est exprimé ; on en trouve plusieurs autres qui représentent chacun des muscles en particulier ; ces planches, quoique grotesques, désignent le génie & le goût exquis que Charles Etienne avoit pour l'Anatomie. Il n'est point à la vérité le premier qui ait donné des planches d'Anatomie, quoique Goëlicke l'avance ; Magnus Hund, Carpi, Achillinus, Driander, & plusieurs autres dont nous avons parlé, en avoient déja donné avant que Charles Etienne publiât les siennes.

La comparaison que la plûpart des Auteurs précédens ou de ses contemporains, faisoient d'un muscle avec un rat écorché, ne lui paroît pas des plus justes ; sa réflexion est vraie, & auroit dû être adoptée des Anatomistes qui lui ont succédé. On voit ici avec

(*a*) Pag. 77.
(*b*) Pag. 87. & suiv.

XVI. Siecle. 1536. CHARLES ETIENNE.

regret que la plûpart des Anatomistes qui ont vécu après Charles Etienne, aient servilement adopté l'ancienne comparaison. Il est le premier qui ait décrit les muscles transverses de la génération (*a*).

L'histoire des visceres contient quelques remarques utiles sur l'Anatomie (*b*). Les glandes, selon lui, varient : les unes servent à différentes fonctions ; les autres sont destinées à soutenir les vaisseaux, ou à remplir les vuides.

L'exposition du cerveau est imparfaite ; Achillinus en savoit plus que notre Auteur (*c*). Etienne a cependant observé que l'humeur contenue naturellement dans les ventricules du cerveau, étoit en petite quantité, & d'une légere consistance immédiatement après la mort ; qu'elle s'accumuloit & s'épaississoit au bout de quelque temps. Il compare la figure des ventricules à celle de l'oreille humaine, cette comparaison sembleroit assez indiquer que Charles Etienne a connu les parties inférieures & récurrentes des ventricules du cerveau ; par conséquent qu'il a eu une notion de l'hypocampus, & de ses productions. Il nie que les nerfs optiques s'entrecroisent.

Le cœur n'a point de nerfs (*d*) ; il est placé obliquement ; & est dirigé du milieu de la poitrine vers la partie latérale gauche ; il jouit de deux mouvemens ; celui de sistole & de diastole (*e*). Dans la diastole le cœur diminue en longueur, & s'élargit par sa base. Notre Auteur faisoit nombre d'ouvertures de cadavres des sujets morts à la suite des maladies qu'il avoit traitées : ce qui l'a mis a même de découvrir les dilatations des ventricules & des oreillettes.

Les visceres du bas-ventre sont à-peu-près décrits comme dans les ouvrages de Galien. La position respective de chacun d'eux est un peu mieux indiquée. Les parties de la génération de la femme sont comparées avec celles de l'homme. Bonaccioli, après

(*a*) Morgagni, Epist. Anat. n°. 82.
(*b*) Pag. 128.
(*c*) Page 243.
(*d*) Page 216.
(*e*) Pag. 214.

1536. CHARLES ETIENNE.

Mundinus, s'étoit servi de la même comparaison. Je renvoie à ces Auteurs ceux qui voudront de plus amples détails à ce sujet. Il paroît avoir connu les vésicules séminaires (a). Quoiqu'on voie dans la planche, qui est à la page 285, l'appendice cœcale exprimée, il n'en a point parlé dans sa description. Il eût cependant pu la connoître s'il eût fouillé dans les ouvrages de Carpi : & il n'est pas excusable de ne les avoir pas connus. Il n'attribue à l'intestin cœcum qu'une seule ouverture. S'il eût consulté les ouvrages que Lacuna écrivit quelques années avant qu'il publiât le sien ; il eût évité cette erreur.

L'histoire des vaisseaux sanguins est fort imparfaite ; il y a soutenu plusieurs paradoxes ; il écrit entr'autres, que dans l'état naturel, la veine-cave, dans l'endroit où elle fournit les veines iliaques, ne recouvre point immédiatement l'artere aorte : il donne par là à entendre qu'il y a un espace libre entre ces vaisseaux (b). Il a pris la peine d'ouvrir plusieurs veines, & y a apperçu les valvules qu'il a appellées *apophyses venarum*. On peut le regarder par-là comme le premier qui en ait parlé, il a vécu avant Silvius, auquel plusieurs Anatomistes ont attribué la découverte de ces valvules. C'est en parlant du foie & des rameaux de la veine-porte, que notre Auteur parle de ces membranes. *Porro autem*, dit-il, *ne sanguis qui elaboratur in hepate, interdum regurgitet, facti sunt à natura quidam veluti exortus & apophyses membranarum, quæ hujus modi periculo obsint, quemadmodum in corde valvulæ ad spiritus conservationem* (c).

Nous terminerons cet extrait d'Anatomie par une remarque que Charles Etienne fait sur la structure de la moëlle épiniere. Selon lui, il y a au milieu

(a) Atque illic quidem ipsa ejaculantia vasa latissima & ampla admodùm fiunt, permultasque venulas & arteriolas (si quidem ita nobis loqui liceat) sibi comites habent, quo in loco prostatas afficiunt in quibus tum demum perfectissime sperma elaboratur ... Inter rectum intestinum & vesicam siti, in quibus albissimum sperma fit, p. 193.

(b) Pag. 142.

(c) Page 182, 183, 357.

XVI. Siecle. de sa substance un canal qui se propage du cerveau à l'extrêmité de la moëlle, & qui est rempli d'un

1536. liquide jaunâtre. *Cæterùm quod ad interiora ipsius*

CHARLES ETIENNE. *medullæ spectat, cavitatem in internum ejus substantiæ manifestam reperire licet, quæ ceu quidam ipsius ventriculus esse conspicitur, in quo aquosus quidam humor subflavus continetur, paulò tamen liquidior quàm qui in anterioribus cerebri delitescit* (*a*). Cette description est exacte, je ne sais par quelle fatalité une découverte si intéressante & si curieuse a resté inconnue aux Anatomistes pendant une longue suite d'années; elle le seroit encore si Mr. de *Senac* ne se fût assuré plus d'une fois de l'existence de ce canal. Ce savant Auteur du traité du cœur, qui a joint à l'étude la plus profonde la pratique la plus longue & la plus réfléchie de l'Anatomie, m'a fait part de cette particularité intéressante. Je me fais un honneur & un devoir de la publier, & de lui en témoigner ma reconnoissance; Mr. *le Roi*, Professeur célebre de Médecine à Montpellier, a donné depuis peu un Mémoire à la Société royale des Sciences sur ce même objet, ce Mémoire n'a pas encore été imprimé, & je ne le connois pas assez pour en rendre compte.

L'Anatomie & la Chirurgie ont une si grande analogie, qu'on ne peut guere savoir une de ses parties qu'on n'excelle dans l'autre. On trouve dans l'ouvrage de Charles Etienne quelques réflexions chirurgicales intéressantes; il y parle assez au long de l'opération césarienne (*b*), & il a donné des planches analogues à ce sujet.

Malgré tous ses travaux recommandables, Charles Etienne ne fit pas une fin bien heureuse. Après avoir pratiqué long-temps la Médecine; & s'être acquis une gloire immortelle parmi les Anatomistes & les gens lettrés; après avoir donné à l'Etat nombre de savans Médecins & de savans Littérateurs, il eut le malheur de voir, son frere poursuivi par la Justice, il fut obligé de prendre les soins de son imprimerie, à laquelle il s'occupa plusieurs années dans

(*a*) Pag. 337.
(*b*) Pag. 261 & suiv.

ſa maiſon paternelle qu'on voit encore aujourd'hui dans la rue Saint Jean de Beauvais. Il fut nommé Imprimeur du Roi, & ſe diſtingua dans cet Art par de magnifiques éditions. Il ne fut pas trop largement récompenſé de ſes peines ; il mourut dans un cachot (*a*) à l'âge d'environ ſoixante ans, laiſſant après lui une fille nommé Nicole Etienne, qui ſe diſtingua par ſa ſcience & ſon eſprit.

XVI. Siecle.

1536. CHARLES ETIENNE.

CHAPITRE XV.

DES ANATOMISTES ET DES CHIRURGIENS qui ont vécu depuis l'an 1536 juſqu'en 1543, ou depuis Andernach juſqu'à Veſal.

LES Sciences languiſſoient en France, quoiqu'elles fuſſent depuis long-tems cultivées dans l'Italie avec diſtinction. Par une fatalité inconcevable, les meilleurs ouvrages qu'on avoient publiés en Italie, ſur l'Anatomie ou ſur la Chirurgie, étoient inconnus en France ; Guy de Chauliac fut le ſeul dans l'eſpace de pluſieurs ſiecles, qui fit uſage des découvertes des Italiens ; ceux qui lui ſuccéderent marcherent peu ſur ſes traces. A Montpellier même, quoique voiſins de l'Italie, on a peu profité des connoiſſances des Auteurs de cette nation ; Arnaud de Villeneuve, Gordon, Varanda, &c. ſemblent les avoir mépriſées. Charles Etienne qui florit à Paris dans des tems beaucoup plus poſtérieurs, ne cite ni Mundinus, ni Achillinus, ni Carpi, ni Vigo, qui auroient pu lui fournir des remarques utiles & intéreſſantes à ſon Art.

L'Italie ſeule poſſédoit les ſciences ; & les Savants qui les cultivoient, étoient concentrés dans cette partie de l'Europe : ceux qui avoient reçu le jour dans d'autres climats ſe croyoient étrangers aux ſciences,

(*a*) Dict. Profp. March. in carcere caſtelli incluſus obiit, an. 1664.

XVI. Siecle. & se réfugioient en Italie pour les y apprendre ou même pour les y enseigner Tagault, quelques années avant la fondation du College Royal, passa de Paris à Padoue ; Lacuna quitta Metz pour aller à Boulogne ; plusieurs abandonnerent l'Espagne, depuis long-tems le siége de l'ignorance, pour aller exercer la Médecine en Italie. François I, ce Roi de France d'éternelle mémoire, sentit la nécessité d'attirer dans son Royaume de savans étrangers, afin de partager avec eux leurs connoissances. Il fonda le College Royal de France, & y établit divers Professeurs pour y enseigner les différentes sciences ; Vidus Vidius, Médecin célebre, qui florissoit à Florence, fut chargé de la partie de la Médecine.

Ces Savans introduits en France, répandirent bientôt le goût des Sciences, des Arts & des Belles-Lettres ; chaque jour les François virent accroître leurs connoissances, & comme ils avoient de la pénétration, du génie & de la sagacité, dans peu ils perfectionnerent ce que les Italiens n'avoient fait qu'ébaucher. L'étude des Langues étrangeres leur devint familiere, & ils y firent tant de progrès qu'on vit peu de tems après les François surpasser leurs maîtres. La Peinture s'y perfectionna en très peu de tems, & l'Architecture fut portée à un si haut degré de perfection, que les Italiens eux-mêmes en furent jaloux (*a*). L'Anatomie prit une nouvelle forme, on vit les Fernel & les Andernach se perfectionner par les fréquentes conversations qu'ils eurent avec Vidus Vidius (*b*) ; les Sylvius, les Lacuna, &c. sortirent de cette Ecole, & ceux-ci à leur tour formerent les Vesal, les Fallope, les Rondelets, &c. Cependant les Ecoles d'Anatomie de France, quoique fameuses, ne prirent point sur la célébrité de celles d'Italie ; Boulogne, Padoue & Ferrare fournissoient à l'Europe la plus grande quantité des Savans ; Vesal lui-même, persuadé que les plus grands Anatomistes étoient en Italie, fut s'y établir & y enseigner cette partie de la

(*a*) Voyez le Dictionnaire de Mœurs & usages des François, au mot *Architecte*.

(*b*) Voyez l'Histoire du Collége Royal, par Duval

Médecine. Les Columbus, les Fallope, les Eustache, les Cannanus, &c. y firent leur séjour & y enseignerent depuis le milieu jusqu'à la fin du sixieme siecle, & ceux-ci furent remplacés par un grand nombre d'autres encore aussi fameux, & dont nous parlerons dans la suite de cette Histoire. XVI. Siecle.

Les Écoles de Paris & celles de Montpellier ne se maintinrent pas dans la même célébrité ; on vit à Paris peu d'Anatomistes de nom, depuis Sylvius jusqu'à Riolan. Les Ecoles de Montpellier ne furent pas mieux fournies d'Anatomistes ; Rondelet avoit fondé un très bel amphitéatre, & il n'y avoit presque point de Professeurs en état d'y enseigner l'Anatomie ; Laurent Joubert, & André Dulaucus qui lui succéda s'y distinguerent ; mais qu'il y a loin de ces deux Médecins à Vesale, à Cananus, à Arantius leurs contemporains, & qui florissoient en Italie. Je ne prétends point déprimer le mérite des Professeurs & Médecins de Montpellier, je sais que cette partie y a toujours été supérieurement cultivée ; mais j'ose avancer que depuis Rondelet jusqu'à Vieussens, cette Université n'a eu aucun Anatomiste qui ait avancé l'art qu'il a cultivé ; il faut donc malgré nous accorder la palme aux Anatomistes Italiens du seizieme siecle, sur ceux de toute l'Europe.

La Chirurgie Françoise n'est pas tout-à-fait dans le même cas ; cette partie de l'art de guérir avoit en France dans le seizieme siecle une plus grande célébrité qu'elle n'avoit dans les autres Royaumes. Ambroise Paré, Guillaume Gourmelin, Laurent Joubert, &c. en soutinrent l'éclat & la dignité.

Le corps des Chirurgiens étoit pour lors divisé en deux classes ; les Chirurgiens de Robe Longue, & les Chirurgiens de Robe Courte ; la premiere comprenoit les Maîtres ès Arts, l'autre étoit formée par les Barbiers. On vit cette derniere secte s'accroître sur la fin du quinzieme siecle, comme une nouvelle Communauté. Les Barbiers destinés jusques-là à faire la barbe & les cheveux, se mêlerent, dit l'Auteur des Anecdotes Françoises (a), d'abord de saigner & de vouloir

(a) Tom. I. p. 475.

XVI. Siecle. entreprendre les autres opérations de Chirurgie : à la sollicitation d'un de leurs membres, pour qui on avoit à la Cour quelque considération, ils obtinrent le nom de Barbiers-Chirurgiens, pour les distinguer des anciens, qu'on appelloit Chirurgiens de Robe Longue ou de Saint Côme. Ce qu'il y eut de plus particulier dansce siecle, est le nouveau titre qu'ils obtinrent ; car du tems *de Guy de Chauliac*, qui vivoit dans le quatorzieme siecle (a), il y avoit des Chirurgiens lettrés, & d'autres non lettrés, & qui faisoient la barbe. On peut trouver cette anecdote dans l'épître dédicatoire de Laurent Joubert, que j'ai rapportée plus haut.

Le Corps des Barbiers Chirurgiens ne laissa pas que de produire quelques grands hommes ; il semble même qu'il domina par sa science & son savoir sur le Corps de Saint Côme. Ambroise Paré, qui s'est acquis par ses travaux une gloire immortelle, en étoit un digne membre. Je renvoie à des tems plus postérieurs l'Histoire de ce Corps.

1536. GONTHIER. Gonthier (Jean) Médecin de François I, naquit en 1487 à Andernach, Ville d'Allemagne dans le cercle du bas Rhin, & dans l'Archevêché de Cologne. Ses parens sont peu connus. Il étudia d'abord dans sa patrie ; il fut ensuite à Utrecht. Ses facultés ne lui permirent point de faire un long séjour dans ces Villes ; il se transporta à Malbourg dans l'espoir d'y trouver de plus grandes ressources : où il eut, en effet occasion de faire connoître son profond savoir dans les langues étrangeres, & en Physique. Sa réputation s'étendit à Goslar, Ville voisine de Marpurg : Les habitans l'appellerent pour y enseigner la Philosophie. L'Université de Louvain, de tout temps jalouse d'attirer chez elle les grands hommes de l'Europe, s'appropria Gonthier en lui accordant une place de Professeur de langue grecque.

Le goût des Savans est sujet à bien des variations. Celui de Gonthier n'éprouva pas moins de vicissitudes, il se sentit un penchant pour la Médecine. Il vint en France, fixa son séjour à Paris, &

(a) Voyez notre Histoire, p. 220. & suiv.

assista aux leçons des savans Professeurs en Médecine de ce temps. Son esprit orné de tant de connoissances accessoires à la Médecine, le mit à même de faire de grands progrès dans cette science. Il reçut le grade de Bachelier en 1528, sous le décanat de Pierre Allen Fernel, dont nous ferons bientôt l'histoire. Deux ans après il reçut le bonnet de Docteur, & on lui remit la moitié des frais : l'histoire ne nous apprend point positivement quels furent les auteurs de ce don. Quelques Ecrivains prétendent que la Faculté de Médecine se départit de la moitié de ses droits ; d'autres assurent que François I fit la remise à l'Université de la somme qui étoit nécessaire à Andernach pour achever de prendre ses grades. Il y a un troisieme sentiment : certains Historiens attribuent l'honneur de la récompense au Cardinal du Belay, protecteur de Gonthier ; quoi qu'il en soit, Gonthier ne tarda point à se faire connoître dans le monde savant ; il lia une étroite amitié avec les Professeurs du College royal que François I avoit appellés de différentes parties de l'Europe.

De toutes les parties de la Médecine, l'Anatomie parut à notre Auteur la plus digne de ses recherches. Il s'y occupa avec zele, & y fit des progrès rapides. Il l'enseigna publiquement, & eut pour auditeurs un grand nombre d'Eleves qui ont dans les suites rempli l'Europe de leur nom ; les Silvius, les Vesale, les Rondelet, les Eustache, les Fallope, recurent des leçons d'Anatomie dans cette Ecole.

Les préjugés du temps ne permirent point à Gonthier d'Andernach de disséquer un grand nombre de cadavres humains. Il étoit obligé de consulter les animaux : c'est peut-être ce genre d'étude qui donna un goût exquis à Rondelet pour l'Anatomie comparée. Notre Auteur a fait plusieurs découvertes dans l'Anatomie ; c'est lui qui a le premier donné le nom de pancréas à la glande placée au milieu du mésentere de certains animaux. Dans l'homme il y a un grand nombre de glandes du mésentere, qui ont le même volume ; elles ont été découvertes par Galien. Ainsi la découverte de Jean d'Andernach ne peut s'appliquer à l'homme, à moins qu'on ne lui attribue

XVI. Siecle. 1536. GONTHIER.

la découverte du vrai pancréas : ce que je ne crois pas que personne ose faire. Asellius est tombé dans la même erreur, & les glandes du mésentere ont retenu depuis le nom de pancréas d'Asellius. C'est ainsi que souvent l'on commet des fautes grossieres, en attribuant à l'homme ce que l'on ne voit que dans les animaux. Notre Auteur a donné une assez exacte description des muscles ; il n'a cependant point découvert les muscles interosseux du métacarpe, quoique plusieurs des Apologistes de ce Médecin lui en attribuent la découverte. Galien connoissoit ces muscles, & nous renvoyons à l'histoire de ce grand homme ceux qui douteroient de ce fait. Il a donné une description des différentes anastomoses, des veines du bras, & des testicules ; il a même indiqué la communication des arteres & des veines spermatiques. Les arteres, selon lui, prennent leur origine de la partie intérieure de l'aorte sous les arteres renales ou émulgentes. D'après Galien, Gonthier a admis un sphincter à la matrice.

Du reste, Gonthier mérite plus d'éloges de notre part par rapport au goût exquis qu'il avoit pour l'Anatomie, & qu'il a communiqué à ses auditeurs, que par les découvertes qu'il a faites. Vesale, qui s'exprime par-tout avec une franchise & une naïveté peu communes aux Savans qui ont vécu dans des temps plus postérieurs, reproche à Gonthier d'Andernach de s'être plus occupé à disséquer des animaux que des cadavres humains.

Le goût que Gonthier avoit pour l'Anatomie, lui fit faire une étude particuliere de la Chirurgie. Il usa plus familiérement que ses prédécesseurs pour ses opérations, du fer ou du feu : moyens que la superstition ou la pusillanimité avoient proscrits de la Chirurgie.

Les autres branches de l'art de guérir ne furent point inconnues à Gonthier : la chymie, la botanique, & la pratique de la Médecine, lui sont redevables de plusieurs découvertes. Nous n'en rendrons point compte, ce travail n'étant point de notre objet. La réputation de Gonthier d'Andernach s'accroissoit de jour en jour, lorsque François I lui donna une

marque non équivoque de son estime, en le nommant son premier Médecin. Peu de temps après il obtint de l'Empereur Ferdinand I des Lettres de noblesse, mais il ne jouit pas long-temps de ces honneurs; il mourut, âgé de quatre-vingt-sept ans, après avoir joui d'une santé peu commune aux hommes. Nous renvoyons ceux qui voudront en savoir davantage sur la vie de ce grand homme, à l'éloge qu'en a fait Mr. Hérissant, Médecin de la Faculté de Paris. Cet éloge contient des recherches curieuses qu'on ne peut voir que dans l'original. XVI. Siecle. 1536. GONTHIER.

Voici le titre des ouvrages que Gonthier a donnés sur l'Anatomie ou sur la Chirurgie.

Anatomicarum institutionum, secundùm Galeni sententiam, ad Candidatos Medicinæ, lib. IV. Basileæ 1536, in-8°. 1539, in-4°. *huic edit. accesserunt Theophili Protospatarii de corporis humani fabrica, lib. V. Junio Paulo Crasso interprete. Item Hippocratis Coï de medicamentis purgatoriis libellus, nunquam ante nostra tempora in lucem editus, eodem Jun. Paulo Crasso interprete, apud eundem*, 1556, in-8°.; *adjecto huic opusculo Georgii Vallæ de partibus humani corporis. Venetiis* 1555, in-16. *Patavii* 1558, in-8°.: *ab Andr. Vesalio auctiores & emendatiores redditi, atque unà, cum dicto Georgii Vallæ opusculo, sed sine cæteris prioribus editionibus additis, editi Wittembergæ* 1613, in-8°.

Gynæciorum commentariolus de gradivarum, parturientium, puerperarum, & infantium curâ: ex bibliotheca Schenckiana emissus à Johanne Georgio Schenckio F. Argentorati 1606, in-8°.

PARACELSE. Paracelse (Philippe Théophraste Bombast de Hohenheim) naquit en 1493, près de Zuric en Suisse, dans un petit Bourg appellé Einfideln, de Guillaume, fils naturel d'un Prince habile dans les sciences, & qui eut grand soin de son éducation. Paracelse remplit entiérement ses vues. Son goût particulier le porta à l'étude de la Médecine, dans laquelle il fit des progrès très rapides. Pour mieux approfondir les matieres, & pour converser avec les Savans de l'Europe, il voyagea en France, en Espagne, en Italie, & parcourut différentes Provinces d'Allemagne. A

XVI. Siecle. 1536. son retour en Suisse, il s'arrêta dans la Ville de Basle; on dit qu'il y enseigna la Médecine en langue allemande vulgaire (*a*).

PARCELSE. Paracelse avoit une maniere propre de traiter les maladies, il comptoit pour peu tout ce que ses prédécesseurs avoient écrit; & comme il avoit de grandes connoissances de chymie, il en tiroit les principaux médicamens dont il faisoit un fréquent usage dans sa pratique. Sa méthode plut beaucoup à ses contemporains. Paracelse fut appellé de toutes parts pour voir des malades. Il étoit grand amateur des richesses, & il le prouva auprès de Jean Lichtinfels, Chanoine de Basle; il fut appellé pour le traiter d'une maladie très grave, & qui l'avoit mis à l'extrêmité. Ce Chanoine promit à Paracelse une somme considérable d'argent s'il le remettoit en santé: Paracelse assez heureux pour y réussir demanda la récompense promise; il eut affaire à un ingrat qui la lui refusa. Il attaqua juridiquement le Chanoine; mais les Juges n'ayant condamné le Chanoine qu'à lui payer la taxe ordinaire, Paracelse en fut si outré, qu'il quitta la Ville de Basle pour se retirer en Alsace.

Il a donné un livre de Chirurgie intitulé *Chirurgia magna*. Il fait dans les maladies intérieures un très fréquent usage des remedes chymiques. Il décrit plusieurs especes de vésicatoires & de caustiques dont il promet les effets. Paracelse a été beaucoup plus hardi dans l'application des topiques, que nos Chirurgiens ne le sont aujourd'hui. Il ne craignoit pas de mettre de l'orpiment sur les cancers; & il faisoit un usage très fréquent des plantes vulnéraires. On dit qu'il guérit un Gentilhomme d'une hydropisie, en lui donnant un hydragogue si fort,

(*a*) Ce trait sera sans doute approuvé de ceux qui blâment les François de parler le latin dans les Ecoles, nous osons cependant nous élever contre leur façon de penser & contre la maniere d'agir de Paracelse; il faut dans les Sciences une Langue commune, au moyen de laquelle les Savants de différents Royaumes puissent se communiquer mutuellement leurs découvertes, & il n'y a point de Pays où l'on n'en puisse faire de très intéressantes.

qu'il lui fit rendre tout de ſuite pluſieurs pintes d'eau : Geſner dit de Paracelſe qu'il guériſſoit les ulceres les plus malins, & les maladies les plus rébelles.

Oporinus, ſon diſciple, eſt du même ſentiment que Geſner ſur ce qui concerne la cure des ulceres. Il dit que Paracelſe *faiſoit à cet égard des miracles*. Il ne preſcrivoit aucun régime particulier. Paracelſe avoit une façon d'écrire très obſcure ; il affectoit même de ſe ſervir de termes peu uſités ; & en faiſoit de nouveaux, ou changeoit totalement leur ſignification. C'eſt ce qui a fait tomber la plupart des Hiſtoriens dans des mépriſes groſſieres. M. Leclerc, dans le plan qu'il trace pour l'hiſtoire moderne de la Médecine, a ramaſſé pluſieurs mots familiers à notre Auteur, dont il eſt très difficile de donner l'explication. On les trouve dans le texte même de ſon ouvrage. Tels ſont ceux de *paramirum*, de *parugranum*. On lit encore les mots de *iliadus* ou *iliadum*, *iliaſter*, *idechtrum*, *domor gagaſtrum*, *gagaſtricum*, *pagoycum*, *relolleus*, *cheryonius coeſter*, *ylech*, *trarames*, *turban*, &c. &c. (a).

Operum medico chymicorum ſine paradoxorum tomi duodecim. Francof. apud Palthenios 1603, in-4°. 4. vol.

La Chirurgie y eſt traitée dans la troiſieme partie du tome II, *de origine morborum omnium ex tartaro*. La même queſtion eſt traitée dans la ſixieme & ſeptieme parties du tome III. Il eſt de nouveau agitée dans le IVe. tome. On trouve un traité ſur les ſcarifications & ſur la ſaignée dans le tome V. On trouve encore dans le même volume l'Anatomie de l'œil. Le tome XII traite de pluſieurs maladies de la peau. Sa petite Chirurgie, *Chirurgia minor*, ſe trouve dans le VIe. tome.

Paracelſe affectoit de mal parler de l'Anatomie, quoiqu'il s'en ſervît & s'en trouvât bien dans la pratique. Il a décrit deux eſpeces d'Anatomie, l'une *locale*, & l'autre *matérielle*. La premiere ſe borne à ſéparer les chairs, comme arteres, veines, nerfs, &c. Pour être grand Anatomiſte, il n'y a qu'à regarder la po-

(a) Leclerc Hiſtoire de la Med. p. 804.

XVI. Siecle. 1536. ſition & la connexion des parties de l'homme, & c'eſt peu de choſe. La ſeconde eſpece d'Anatomie eſt la principale ; elle s'occupe des liqueurs du corps humain ; elle analyſe le ſang, la lymphe, évalue leur proportion reſpective, examine leur propriété ; elle examine encore quel eſt le cœur, & de quel ſel, de quel ſoufre, de quel mercure il eſt composé (*a*) ; elle en fait autant à l'égard des viſceres. Dans un endroit de ſes ouvrages, il parle d'une eſpece d'Anatomie qui conſiſte à ſavoir le rapport des corps qui ſe doivent joindre dans cette claſſe : la chiromancie & la phyſionomie doivent y tenir une place. Avec tout ce fatras de paroles, il a fait l'hiſtoire de pluſieurs vers qui adhéroient à la dure-mere, & qu'il a regardés comme la cauſe de la phrenéſie dont étoit mort le ſujet qu'il diſſéquoit. Il a auſſi trouvé pluſieurs pierres dans les ventricules du cœur.

On ne peut point refuſer du génie à Paracelſe ; mais il étoit rempli de prévention, & même de fourberie. Voyez le ſentiment de Mr. de Haller ſur ce Médecin (*b*). Les ouvrages de Paracelſe ſont imprimés à Francfort en 1603, en quatre tomes, diviſés en douze parties, ſous ce titre : *Opera medico chymica ſive paradoxa*. Sa Chirurgie eſt intitulée *Chirurgia magna. Argent.* 1573 ; *latine ; & prodiit Germanicè. Ulmæ* 1536, 1585, in-fol.

Chirurgia minor. Baſileæ 1579, in-8°. 1671, in-4°. 1573, in fol. 1608, in-8°. Il a donné pluſieurs autres ouvrages qui ne ſont pas de notre reſſort.

1536. MASSA. Maſſa (Nicolas) fleuriſſoit l'année 1530 ; il profeſſa la Médecine à Veniſe, ſa patrie ; & il fut contemporain de Trincavelle. (*c*). Nous avons de lui pluſieurs ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie qui lui ont mérité une place entre les plus grands Anatomiſtes.

Cependant parmi nombre de recherches curieuſes & utiles, il a introduit pluſieurs erreurs dans la Médecine, entr'autres l'exiſtence d'un panicule charnu, placé dans toute l'habitude du corps au-deſſous

(*a*) Leclerc, Hiſtoire de la Med. p. 805.
(*b*) Haller, methodus ſtudii Medici.
(*c*) Anat. p. 10.

de la peau (*a*). Galien avoit été plus réservé que lui ; il avoit borné le muscle cutané au col, & l'avoit appellé *platisma myodes* (*b*). Il y a à présumer que Massa ne s'est point contenté de disséquer des cadavres d'homme, & qu'il a appliqué au corps humain ce qu'il n'avoit vu que sur les animaux. Cette erreur, introduite par Massa, ne fut pas long-temps admise en Anatomie ; Charles Etienne la détruisit pour toujours bientôt après, en prouvant qu'il n'existoit point dans l'homme.

Il a fait des recherches ultérieures à celles de Carpi sur les muscles droits du bas-ventre ; il a observé qu'il y avoit souvent trois intersections (*c*) : les muscles ascendans ont leurs aponévroses divisées en deux lames qui forment une jonction aux muscles droits (*d*). Carpi ne s'étoit pas expliqué avec la même précision. Au-dessous de ces deux feuillets se trouve l'aponévrose du muscle transverse qui est intimement jointe avec le feuillet postérieur de l'oblique.

Le péritoine recouvre la plupart des visceres du bas-ventre, & forme un sac qui adhere, d'une part, au diaphragme, de l'autre, aux muscles abdominaux à la colomne vertébrale, &c. On peut cependant sortir les visceres de ce sac (*e*) *ego vero sæpe ipsum excoriavi extraxique .... membra.....* Il se replie, selon lui, diversement, & forme des cloisons & des enveloppes sans être percé.

Le méconium que les fœtus ont dans les intestins, vient de la vésicule du fiel (*f*). Nicolas Massa a embrassé le sentiment de Galien sur les usages de l'ouraque ; c'est, dit-il, un canal qui porte l'urine de l'enfant (*g*) à la membrane alcantoïde.

Il n'a pas completement admis la découverte de

(*a*) Fol. 8. Detectâ pinguedine .... videbis panniculum .... tendit ad rubedinem ... qui panniculus, sive musculus membraneus & procedit per totum ventrem inferiorem ... per totum corpus & etiam supra caput & artus.

(*b*) Voyez notre extrait.

(*c*) Pag. 11. B.

(*d*) Page 12.

(*e*) Page 12. B.

(*f*) Pag. 14. B.

(*g*) Pag. 15.

XVI. Siecle. 1536. MASSA.

Carpi sur l'appendice locale (*a*). Sans citer l'Auteur de la découverte, il dit qu'il a vu plusieurs sujets qui n'avoient point un appendice, & notre Auteur croit que cet appendice disparoît lorsque l'intestin cœcum est entiérement développé. Je n'avois pas lu Massa sur ce point, quoique dans mes cours d'Anatomie j'attribuasse à ce prolongement le même usage : je me fondois sur ce que cet appendice est plus long chez les enfans que chez les adultes ; sur ce qu'il diminue beaucoup en longueur quand on souffle avec force l'intestin cœcum ; du reste, je n'avancois cette explication que faute d'une meilleure.

Le ventricule change de position lorsqu'on y introduit de l'air ; il se porte plus en avant & un peu plus sur le côté gauche (*b*). On verra dans la suite qu'on peut déduire quelques conséquences utiles à la Chirurgie & à la Médecine de ce changement de position (*c*). La structure des reins lui a été mieux connue qu'à Carpi, sur-tout la substance tubuleuse. Les reins sont les vrais organes sécrétoires de l'urine ; ils sont joints à la vessie par le moyen des ureteres : ces canaux ont cependant une structure bien différente ; la vessie a plusieurs tuniques, & les ureteres n'en ont qu'une (*d*). Que quelques modernes fassent attention à ce passage ; qu'ils apprennent à ne pas diviser ce qui n'est pas susceptible de division ; je connois deux Anatomistes qui admettent trois tuniques dans les ureteres, quoique dans le vrai il n'y en ait qu'une, telle enfin que Massa l'a décrite.

Les vésicules séminales, décrites par Carpi, sont inconnues à Massa ; mais celui-ci à son tour connoissoit la glande prostate, dont Carpi n'avoit point soupçonné l'existence (*e*).

Toutes les parties concourent à la propagation de l'espece ; chaque membre produit un liqueur par-

(*a*) Pag. 12.

(*b*) Pag. 24.

(*c*) Voyez un Mémoire de M. Schaw, dans les Transactions Philosophiques, année 1732 ou 1733 à peu près.

(*d*) Eustache semble s'approprier cette réflexion. Pag. 22. B.

(*e*) Pag. 34.

ticuliere qui eſt portée aux teſticules ; les liqueurs s'y ramaſſent ſans ſe confondre, & forment la ſemence ; chaque partie ſe développe enſuite dans la matrice, & tous les membres ſe trouvent formés. Cette explication ſur la génération, qui eſt d'Hippocrate, a été renouvellée par un Ecrivain moderne, connu par ſa vaſte érudition & par l'éloquence qui regne dans tous ſes écrits.

La poſition de la veſſie, lorſqu'elle eſt vuide, eſt bien différente de celle qu'elle a lorſqu'elle eſt remplie d'urine ; Maſſa décrit au mieux ce changement de ſituation. Il a pouſſé un peu plus loin ſes recherches ſur cet organe. Il a apperçu une épaiſſeur plus grande dans les tuniques de ce viſcere entre le col de la veſſie & les ureteres (*a*). Voilà les premieres traces du trigone de Mr. *Lieutaud* ; mais Maſſa s'eſt arrêté au plus beau de l'ouvrage, & il étoit réſervé à Mr. Lieutaud de continuer, d'augmenter & d'enrichir un travail que Maſſa n'avoit que groſſiérement ébauché : cependant on trouvera extraordinaire, & à la honte d'une foule d'Anatomiſtes, qu'il n'y ait eu qu'un ſeul Anatomiſte, Mr. Lieutaud, qui ait donné une exacte deſcription de la veſſie, tandis que mille Chirurgiens ſe ſont occupés, à l'envi l'un de l'autre, à perfectionner les méthodes de tailler qu'on fair ſur ce viſcere. Maſſa a auſſi donné la deſcription d'un fœtus monſtrueux.

Le ſcrotum eſt compoſé de deux cavités ſéparées par une cloiſon, *habet præterea iſta burſa panniculum mediaſtinum, qui dividit teſticulum dextrum à ſiniſtro* (*b*). Maſſa tire quelques conſéquences ſur cette ſtructure, relatives à la pratique de la Chirurgie. Nous renvoyons à l'original ; il mérite d'être conſulté ſur cet article. Les muſcles de l'anus ſont encore très bien décrits dans les ouvrages que nous annonçons.

Les idées que Maſſa avoit ſur le cœur, n'étoient pas des plus juſtes ; il admettoit trois ventricules. Il eſt certain que le ventricule droit eſt diviſé vers ſa baſe par une duplicature membraneuſe, que Mr.

(*a*) Pag. 35. B.
(*b*) Pag. 73.

XVI. Siecle. 1536. MASSA.

Lieutaud a nommée cloison valvulaire ; mais cette cloison n'est point complette ; ainsi l'on ne sauroit admettre trois ventricules comme fait Massa, ni quatre comme ont fait plusieurs anciens Anatomistes.

La langue joue un si grand rôle dans l'économie animale, & est exposée à de si grandes vicissitudes, que notre Auteur a cru devoir l'examiner plus particuliérement qu'on n'avoit fait jusqu'à lui. Ses travaux ne furent point superflus ; il a vu que c'étoit un organe musculeux. Certaines fibres se bornent à la langue ; d'autres sortent de ce viscere, & s'implantent aux parties voisines. On peut réduire ces muscles au nombre de neuf. Massa les divise en intrinseques & en extrinseques. Nous ne le suivrons pas plus loin sur cet objet.

Sa description de l'organe de l'ouie est assez exacte pour son temps. Il a parlé des deux osselets de l'ouie, sans citer Carpi, l'Auteur de la découverte.

On ne reconnoît plus l'Auteur de tant de découvertes, quand on examine son histoire du cerveau. Il n'a point profité des découvertes d'Achillinus, & il a renchéri sur les explications fastidieuses que Galien a données des parties dont le cerveau est composé. Au-dessous de l'entrecroisement des nerfs se trouvent, suivant Massa, plusieurs conduits qui portent la pituite dans les sinus sphénoïdaux. Cette fade théorie a été adoptée par la plupart des Ecrivains du seizieme siecle ; le prolixe du Laurens sur-tout, en a grossi son volume.

L'histoire des nerfs est assez bien détaillée. Massa a connu tous ceux que ses prédécesseurs avoient découverts. La premiere paire est très bien décrite, &c.

Parmi tous ces détails anatomiques, sont éparses nombre d'observations intéressantes de Chirurgie. Les plaies du bas-ventre y sont bien traitées (*a*). L'auteur y recommande d'aggrandir les plaies avec déplacement pour réduire les visceres, plutôt que d'avoir recours aux piquures pour en dégager l'air. Pour aggrandir la plaie, il faut incifer le muscle

(*a*) Pag. 16.

plutôt que l'aponévrose. Les plaies aux intestins grêles sont incurables, Hippocrate l'a dit; celle des gros intestins exige la suture; on fait ensuite l'opération de la gastroraphie. Après la réduction d'une hernie, l'on voit fréquemment la maladie reparoître, & ce vice vient de ce qu'on se contente de réduire ce viscere, sans diminuer l'ouverture qui a donné lieu au déplacement; notre Auteur conseille de toucher tout le tour avec la pierre à cautere; on excite une légere plaie qui se cicatrise, & par-là l'ouverture disparoît, ou du moins diminue (*a*). Les maladies inflammatoires de la poitrine se terminent souvent par abcès. Notre Auteur décrit toutes leurs especes; il insiste sur-tout sur les abcès au médiastin, qu'il regarde comme très dangereux (*b*). Les os sont naturellement insensibles; Massa a vu un exemple du contraire dans un homme qui avoit un ulcere à la cuisse, au fond duquel on voyoit le femur à découvert. Le malade se plaignoit de très vives douleurs toutes les fois qu'on lui touchoit cet os avec un stilet. De peur que la postérité ne doutât du fait qu'il rapporte, il prend Dieu à témoin pour en constater la réalité.

XVI. Siècle. 1536 MASSA.

Ses ouvrages d'Anatomie ou de Chirurgie, sont:

Anatomiæ liber introductorius, in quo quàm plurimæ partes, actiones, atque utilitates humani corporis nunc primùm manifestantur, quæ à cæteris tam veteribus quà recentioribus prætermissa fuerant. Venetiis 1536, 1539, 1559, in-4°.

Epistolæ Medicinales. Venetiis 1542, 1550, in-4°.

De morbo Gallico liber. Venetiis 1532 & 1536, in-4°. & 1563, in-4°. *auctior* 1540, in-4°.

De venæ sectione. prodiit 1560, in-4°. 1568, *Heister.*

Victorius ou de Victoriis (Benoît) Médecin né à Faënza dont il portoit le nom, étoit neveu de Léonelle Victorius ou de Victoriis, connu par ses ouvrages de Médecine. Ce grand homme se fit un nom célebre, & professa avec distinction la Médecine à Boulogne. Il n'y en a point, disent plusieurs Auteurs,

VICTORIUS ou VICTORIIS.

(*a*) Pag. 16.
(*b*) Pag. 51.

qui aient été plus habiles que lui dans la pratique. Il
XVI. Siecle. florissoit vers l'an 1540. Nous avons de lui,

1536. *Empirica Medicina de curandis morbis totiùs cor-*
VICTORIUS. *poris & febribus, cum exhortatione ad medicum rectè sanctèque medicari cupientem. Venetiis* 1550 & 1554, in-8°.

On a ajouté à la derniere édition la méthode rationnelle de Camillus Thomajus, & le livre de Trotuta sur la cure de la mélancolie des femmes. *Francof.* 1598 & 1626, in-8°.

Practicæ magnæ de morbis curandis, ad Tyrones, tomi 2.

Le premier chapitre traite de la cure des maladies de la tête, & le second de celles des parties qui servent à la respiration. *Francof.* 1628, in-8°. *Venet.* 1562, in-fol.

Medicinalia consilia ad varia morborum genera. Venetiis, in-4°. 1551, & in-8°. 1557.

A cette seconde édition ont été ajoutés quelques nouveaux principes de l'Auteur.

De morbo Gallico liber. Basileæ 1536, in-4°.

Cet ouvrage fut imprimé avec ceux de plusieurs autres Médecins qui avoient écrit sur la même maladie. Il contient une planche d'Anatomie (*a*), & il n'indique que le bain pour la cure de la vérole. Il fut réimprimé à Florence en 1551, in-8°. avec neuf cartes, cette édition contient plusieurs préceptes médicinaux qu'il est nécessaire d'observer, & un livre sur la cure de la pleurésie par la saignée, selon Hippocrate & Galien.

Compendium de dosibus Medicinarum port. 1550, in-8°.

Cet ouvrage se trouve au nombre de ceux des grands Médecins qui ont écrit sur les doses des médicamens.

Nous avons encore de lui d'autres ouvrages fort estimés ; mais qui ne sont pas de notre objet.

1537. Vers le même temps vivoit un nommé Eich-
DRIANDER. mann (*a*), aujourd'hui connu sous le nom de Jean Driander. Il étoit de Wetteren, au pays de Hesse,

(*a*) Chirurgia de Chirurg.
(*b*) Haller. stud. Med. p. 500.

& Médecin d'une Faculté d'Allemagne. Livré à l'ambition, il ne crut pas pouvoir la satisfaire dans son pays : ce qui le détermina à venir en France où il pratiqua la Médecine, qu'il professa ensuite à Marpurg. L'art de guérir ne fut pas sa seule occupation ; doué d'un vaste génie, il s'occupa avec distinction aux Mathématiques, & les professa. Il inventa plusieurs instrumens d'Astronomie, & grand nombre d'autres. Il mourut le 20 Décembre de l'an 1560 à Marpurg (*a*), Ville considérable au Landgraviat de Hesse-Cassel. Ce grand homme nous a laissé un ouvrage d'Anatomie qui contient nombre de planches moins grossieres que celles de Carpi, par rapport à la gravure ; mais plus imparfaites relativement à l'Anatomie : il a particuliérement représenté la tête & les différentes parties qui la composent ; la poitrine en général, ou dans ses parties. Il a aussi décrit le tissu muqueux de la vulve. Il s'est montré dans tous ses écrits rival de Vésale, & l'a attaqué dans plusieurs endroits, quoiqu'ils eussent été bons amis pendant long tems, & même qu'ils se fussent consultés dans plusieurs occasion (*b*). Driander n'a pas réussi à altérer la réputation de ce grand homme ; c'est un pigmée qui tâche d'abattre un colosse. Le mérite excite toujours la basse jalousie : c'est aussi ce qui a attiré à Vésale un si grand nombre de rivaux : heureusement sa gloire, à l'abri de toute persécution, n'en a pas été flétrie ; & les calomnies qu'il eut à essuyer pendant sa vie, n'empêcherent point son nom de parvenir à la postérité la plus reculée.

XVI. Siecle. 157. DRIANDER.

Les ouvrages d'Anatomie de Driander sont intitulés :

Anatomicæ, hoc est, corporis humani dissectionis pars prior : in qua singula quæ ad caput spectant, membra & partes recensentur, cum figuris & iconibus. Item, Anatomia porci & Anatomia infantis. Marpurgi 1537, in-folio.

De Anatomiâ Mundini. Marpurgi 1541.

Bonaccioli (Louis) Médecin fameux, florissoit à Ferrare vers l'an 1530. Douglas en a rendu le

BONACCIOLI.

(*a*) Haller, loco citato.

(*b*) Vesale, de fabrica corporis humani, p. 455.

XVI. Siecle. premier un témoignage fort authentique. Les Auteurs qui l'ont copié ont tenu le même langage. Mr.
1537. de Haller, dont les décisions sont du plus grand
BONACCIOLI. poids sur cette matiere, n'en a pas fait un éloge aussi complet. En effet, les ouvrages de Bonaccioli, que nous avons consultés, ne contiennent que des rapsodies, des explications fastidieuses, diffuses, & peu de détails vraiment anatomiques. Analysons un peu les découvertes que Douglas lui attribue (*a*). Il est, dit-il, le premier qui ait distingué le clitoris des nymphes, que les Anatomistes précédens confondoient sous un seul nom. Mr. Douglas n'avoit sans doute pas lu attentivement Avicenne, ni Carpi. Ces deux Anatomistes ont établi une différence réelle entre ces deux parties; nous y renvoyons le lecteur curieux de s'instruire de la vérité. Douglas le loue d'avoir avancé que l'orifice de l'utérus, avec son col, avoit la ressemblance du gland de l'homme. Je renvoie à Mundinus pour convaincre que Bonaccioli n'est qu'un copiste; & quand il seroit l'Auteur de cette comparaison, on ne devroit pas lui attribuer une grande justesse dans le raisonnement; car ces parties sont tout-à-fait différentes; & si par l'une d'elles il a voulu donner la description d'une autre, Bonaccioli a induit les Anatomistes dans une erreur qui a subsisté pendant plusieurs siecles dans nos Auteurs d'Anatomie.

Douglas n'a pas plus de raison de lui attribuer la gloire d'avoir dit le premier que la semence étoit composée d'une partie subtile éthérée, & d'une partie visqueuse. Hippocrate avoit déja fait cette réflexion; Avicenne l'a copiée, & Némésius a indiqué les sources de cette humeur, dont Bonaccioli n'a eu aucune connoissance. La derniere louange que Douglas lui donne d'avoir dit que les testicules étoient légérement applatis sur les côtés, n'est pas mieux fondée. Columella, Achillinus, Carpi, & plusieurs autres Auteurs que Bonaccioli auroit dû citer, avoient fait la même observation.

Non seulement Bonaccioli n'a point fait de dé-

(*a*) Pag. 73.

couvertes, mais il a rempli son Anatomie de la matrice, de puérilités; il prétend que les femmes ont la poitrine moins ample que celle des hommes, par rapport à la compression continuelle que les mammelles exercent sur elle. Il s'est amusé à rechercher en quel terme de la conception l'ame alloit s'unir au corps; & il n'y a pas de rapsodie dans les ouvrages des anciens qu'il n'ait rapportées pour étayer son sentiment. Cependant parmi cette foule de préjugés qui obscurcissent son ouvrage, l'on trouve une description assez exacte de l'hymen. Cette membrane, dit-il, existe chez toutes les filles vierges, & est placée à l'entrée du vagin (*a*). Dès que le mâle en approche, elle se déchire en plusieurs lambeaux, & c'est à ce signe qu'on peut connoître qu'une fille est déflorée; mais, dit notre Auteur, le sexe est fin & rusé; il tache de réparer par art l'outrage fait à la nature, en introduisant dans le vagin de forts astringens : *porrò nonnullæ subdolæ fallaciosæque sunt, quæ viciata, genitalia ex policaria, pulegio, agnocasto, æquis portionibus discocta aquâ, foveant; demum contritum ex vino austero alumen in lanæ naturæ sublavent* (*b*). Avec ces topiques elles resserrent si fort le vagin, qu'elles en imposent à l'homme le plus expert dans cette partie de la gymnastique. Sans avoir lu ce passage de Bonacciolli, plusieurs vieilles femmes font encore l'indigne profession d'administrer ce topique sur de jeunes créatures qu'elles prostituent; par ce traitement, &c. non seulement elles insultent à l'humanité en trompant la foi publique, mais elles donnent souvent lieu à des maladies qui peuvent devenir mortelles. L'expérience nous a appris que cette triste catastrophe n'étoit que trop commune dans cette Ville.

Bonaccioli étoit plus instruit dans la partie médicinale que dans la partie physiologique des accou-

(*a*) Il a évité l'erreur d'Achillinus, qui plaçoit cette membrane au-devant de l'orifice de l'utérus, à la partie postérieure du vagin.

(*b*) Page 11, en se donnant soi-même la peine de compter, car il n'y a point de numéro aux pages.

XVI. Siecle. chemens. Dès que la femme a conçu (*a*), l'utérus se contracte ; mais il se distend quelque temps après
1536. que l'orifice commence à se dilater, & cette dila-
BONACCIOLI. tation va toujours en augmentant jusqu'au neuvieme qui est le terme ordinaire de l'accouchement. Dès qu'une femme est enceinte, elle ressent un poids considérable dans tout son corps ; ses yeux sont obscurcis, & sa tête devient pesante : ces symptomes cependant n'arrivent pas aussi-tôt dans toutes les femmes ; il y en a qui s'en plaignent dans l'instant même que la conception commence à s'opérer ; d'autres ne se sentent incommodées qu'après neuf à dix jours.

Cependant l'embryon prend tous les jours un nouveau surcroît d'accroissement ; la matrice se dilate, ses fibres sont violemment distendues, & de-là une vive douleur dans la région hypogastrique. Les nausées & les vomissemens se mettent de la partie, & vers la fin de la grossesse, l'urine coule involontairement. Les femmes qui ont souffert les approches de leur mari pendant le temps de leur grossesse, supportent plus facilement leur grossesse que celles qui fuient le commerce de l'homme ; elles n'ont point sur leur visage cette pâleur qui rend les autres hideuses. La remarque de Bonaccioli a resté longtemps ignorée des Chirurgiens-Accoucheurs. Heureusement pour nous que l'expérience a fait ouvrir les yeux à plusieurs Accoucheurs modernes qui ne sont pas de beaucoup aussi scrupuleux, & permettent aux femmes d'approcher sobrement de leur mari : comme l'ordonnance est douce, elles s'y conforment volontiers ; quelquefois même elles tombent dans un excès opposé. Curieux observateur des phénomenes de la nature, notre Auteur assure qu'il n'y a que la femme & la jument qui supportent les approches du mâle pendant leur grossesse, & que les autres animaux en ont une grande aversion (*b*). La jument est aussi exposée à la superfœtation : elle arrive aussi chez les femmes, mais rarement. Parmi

(*a*) Cap. 4.
(*b*) Mulier & equa omnium maximè animalium gravidæ coïtum patiuntur, cætera ubi gravida fuerint fugiunt mares, chap. quatrième, p. 12.

ces préceptes salutaires, Bonaccioli décele sa mauvaise logique : les femmes enceintes d'une fille ont de plus grands dégoûts que celles qui le sont d'un garçon ; les premieres, dit-il d'après Hippocrate, ressentent un poids du côté gauche, & les autres du côté droit. Malgré sa complaisance pour les femmes, Bonaccioli donne ici, comme l'on voit, la prééminence à l'homme. Il parcourt les différens états de leur grossesse, & donne des préceptes pour se conserver en santé. Le meilleur, à son avis, c'est que la femme fasse un exercice modéré. Les femmes de la campagne accouchent, selon lui, plus heureusement que les Dames de la Ville. En travaillant elles détournent de leur imagination ces envies de manger des alimens de mauvaise qualité, &c. XVI. Siecle. 1537. BONACCIOLI.

De uteri partiumque ejus confectione. Argent. 1537, in-8°. (*a*).

De conceptionis indiciis, &c. &c. Lugduni 1639; *ibid.* 1641 & 1650, in-12; *ibid.* 1660 in-12; *Amstelodami* 1663, in-12, *in his quinque postremis editionibus cum Severini Pinci opusculo de notis virginitatis, &c. &c.*

Israël Spach a fait imprimer ces deux ouvrages sous le titre d'*Enneas muliebris*, &c.

Lucas Gauricus, Médecin de Naples, vivoit vers l'an 1540. Les Auteurs ne nous ont rien appris sur l'histoire de sa vie. Nous n'avons de lui qu'un très petit traité en forme de these, sur les accouchemens. Nous n'avons pu nous le procurer. Mr. de Haller n'en a point parlé ; à peine cite-t-il son nom, même les lettres. GAURICUS.

De conceptu natorum & septimestri partu. Venetiis 1533.

1538. Alcalanus (Prosper) Médecin né dans la Toscane, florissoit vers l'an 1524. Il se distingua dans la Médecine d'abord à Rome, & ensuite à Boulogne en Italie. Nous avons de lui, ALCALANUS.

Paraphrasis in libros Galeni, de inequali intemperie, cui adjectus est commentarius de atrâ bile, imprimé à Lyon en 1538, in-8°.

(*a*) Vander Linden.

XVI. Siecle. Ce livre contient quelques remarques anatomiques; mais en très petit nombre, & de peu de conséquence.

1538. AQUITANUS. Vers le même temps florissoit un certain Sébastien ACQUITANUS, Médecin; on ignore si c'est son vrai nom ou surnom. Quelques Auteuts soupçonnent qu'il fut ainsi nommé à cause de la Ville d'Aquilée où il naquit (a). Il florissoit vers l'an 1508, du temps de Louis de Gonzales, Evêque de Mantoüe. Aquitanus étoit un des plus zélés partisans de Galien. Nous avons de lui un ouvrage intitulé:

De febre sanguineâ ad mentem Galeni. Extat cum Marci Gatinariæ practicâ. Basileæ 1537, in-8°. *Lugd.* 1538, in-8°. *Francofurti* 1604, in-8°. *De morbo Gallico tractatus.*

Plusieurs Médecins ont emprunté du traité de cet Auteur (b), imprimé avec la pratique de Marcus Gatinaria, toutes les différentes méthodes dont ils se sont servis jusqu'alors pour la cure de cette maladie. Cet Auteur doit être regardé comme un de ceux qui ont le plus accrédité l'usage du mercure, & c'est ce qui lui fait donner une place dans cet ouvrage.

TOLET. Tolet (Pierre) Médecin de l'Hôpital de Lyon, florissoit vers l'an 1534. Nous avons de lui,

Appendices ad opusculum Pauli Bagestardi, de morbis puerorum. Lugduni 1538, in-8°.

1539 SYLVIUS. Sylvius (Jacques) en François Jacques Dubois, né à Louville, Village près d'Amiens, d'une famille peu riche & très chargée d'enfans, étoit frere de François Sylvius, Professeur en Eloquence du Collége de Tournai à Paris; leur pere Nicolas Dubois travailloit en camelot; sa fortune très modique ne lui permettoit point de lui donner une honnête éducation; c'est pourquoi François Dubois son frere l'attira à Paris, & lui fit faire avec le plus grand soin ses basses classes. Il fit de très grands progrès dans la Latinité & dans plusieurs autres Langues; il s'appliqua encore beaucoup aux Mathématiques; cependant sentant que ce genre de travail ne le conduiroit

(a) Dict. Hist. de la Méd. Tom. I. p. 71.
(b) Vander-Linden, de scrip. Medi. pag. 962 & 963.

XVI. Siecle. 1539. SYLVIUS.

pas à une grande fortune, dont il étoit très avide, il prit le parti de la Médecine. Après avoir étudié à fonds Hippocrate & Galien, il s'attacha uniquement à l'Anatomie, & y fit de grands progrès. René Moreau (*a*) assure qu'il eut Tagault pour Maître : si cela est, ajoute M. Astruc (*b*), le disciple surpassa bientôt son Maître ; car il devint un des premiers Anatomistes de son siecle.

Quoique les principes d'Anatomie servent de boussole & de guide aux Médecins dans le traitement des maladies, ils ne sont point suffisans pour former un Praticien ; il faut d'autres connoissances. Jacques Sylvius en sentit toute l'utilité, c'est pourquoi il étudia la Pharmacie ; & pour acquérir des notions plus solides, il fit divers voyages afin de voir sur les lieux les remedes que différens pays produisoient. Sylvius suffisamment instruit revint à Paris, & se proposa d'y faire des cours de Médecine ; ses espérances furent vaines : la Faculté de Paris usa de ses droits contre notre jeune Médecin, on l'obligea de suspendre ses cours ; pour prévenir les suites Sylvius alla à Montpellier prendre des degrés en Médecine ; il y arriva suivant Moreri en 1530, une année plus tard que ne dit M. Astruc, cet habile Historien, qui a soumis toutes les époques au calcul, & qui a puisé les principaux faits historiques des registres même de la Faculté de Montpellier. Suivant lui, Sylvius arriva dans cette fameuse Université le 21 Novembre 1529 : il y fut immatriculé le même jour, & il reçut son bonnet de Docteur avant la fin du même mois, sous la Présidence de Jean Schyron. L'Université de Montpellier, en lui abrégeant son tems, eut vrai-semblablement égard à la grande réputation & au grande âge qu'avoit Sylvius. M. Astruc croit qu'il étoit environ dans sa cinquante-unieme année. Orné de ce grade, Sylvius revint à Paris, & y commença de nouveau ses cours ; cependant la Faculté ne l'inquiéta pas moins que la premiere fois, ce qui le détermina à prende le grade de Bachelier ; il l'obtint le 28 Juin 1531, sous le Décanat d'Hubert Cocquiel : il n'alla

(*a*) In vita Sylvii.

(*b*) Pag. 335, Histoire de la Fac. de Med. de Montpellier.

XVI. Siecle. 1539. SYLVIUS.

pas plus loin dans cette Faculté ; on a eu tort de le mettre au nombre des Docteurs Régents. En 1535 il enseigna au Collége de Trinquet, en même tems que Fernel enseignoit au Collége de Cornouaille : le plus grand nombre d'Auditeurs étoient pour Sylvius ; on dit qu'il en avoit au moins quatre cents, tandis que Fernel n'en avoit pas plus de quinze à vingt. En 1550 il fut nommé Professeur au Collége Royal, pour occuper la Chaire vacante par le départ de Vidus Vidius en Italie. Ce célébre Médecin de Florence avoit été appellé en France par François I, pour enseigner dans le Collége Royal, la Chirurgie presque oubliée dans ce Royaume. Henri II, connoissant le talent de Sylvius le désigna pour successeur ; il prit possession de la place en 1550, après avoir, dit-on, long-tems balancé s'il l'accepteroit ; il la remplit avec toute la distinction possible. Outre les vastes connoissances que Sylvius avoit dans les différentes parties de la Médecine, il s'expliquoit avec une éloquence mâle qui captive toujours l'attention de l'Auditeur, & il démontroit les parties dont le corps est composé, & les différentes drogues dont on use dans le traitement des maladies, avec une clarté & une précision peu communes, s'expliquant toujours en très bon Latin.

Parmi le grand nombre d'Auditeurs de Sylvius, il y en eut plusieurs qui se sont rendus recommandables ; Vesale est un de ceux qui s'est le plus distingué ; on peut même dire que le disciple ne tarda pas à surpasser son Maître. Ils ont eu entr'eux une dispute fameuse ; la gloire que le disciple s'étoit acquise en publiant son grand ouvrage d'Anatomie, excita la jalousie de Sylvius son Maître. Vesale reproche avec raison plusieurs erreurs à Galien ; Sylvius entreprit de le justifier : cette querelle produisit plusieurs ouvrages de part & d'autre ; Sylvius s'emporta jusqu'à dire des injures grossieres contre Vesale; mais la postérité qui est le vrai juge des actions des hommes, blâmera toujours une telle conduite : on verra avec indignation un Sylvius s'élever contre Vesale, ce prince des Anatomistes; disciple bien plus savant que son Maître, & qui pour devenir grand en Anatomie a été vraisemblablement obligé plus d'une

fois de se faire violence, pour oublier ce qu'il avoit appris dans les leçons de Sylvius. XVI. Siecle.

Quoi qu'en dise Moreau, Sylvius étoit très attaché à la Médecine des Arabes (*a*); on lui a reproché une avarice sordide, parcequ'il se faisoit payer de ses leçons particulieres; ce reproche nous paroît mal fondé, & chacun en sentira aisément les raisons. Il mourut à l'âge de 77 ans; suivant le plus grand nombre des Historiens, on lui fit cette épitaphe après sa mort : 1539. SYLVIUS.

Sylvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam,
Mortuus, & gratis quod legis ista, dolet.

Avant de finir l'Historique de Sylvius, nous ferons observer que ses ouvrages sont remplis de traits d'amour propre, d'orgueil & de mépris pour ses contemporains (*b*), & qu'il se prodigue de temps en temps des éloges déplacés; ses successeurs lui auroient assez donné les louanges qu'il mérite réellement, sans qu'il fût lui-même son panégiriste.

On trouve plusieurs découvertes ou plusieurs amples descriptions Anatomiques dans ses ouvrages, relativement à l'ostéologie; c'est lui qui a le premier décrit bien exactement les apophises ptérigoïdes, les apophises clynoïdes (*c*) de l'os sphénoïde, conformément aux regles de la nature les plus communes; il n'en admet que trois, deux en avant & une en arriere; nos modernes en admettent communément quatre, & sans savoir pourquoi; car on n'en observe que trois, & la remarque de Sylvius est très juste. Il a donné une assez exacte description des sinus sphénoïdaux de l'adulte, mais il ignoroit que ces sinus n'existoient point chez les enfans, ce que Fallope a dit dans son ouvrage; il a connu les os palatins, sans en savoir bien la figure & l'étendue. L'os unguis, quoique petit & friable n'a point échappé tel qu'il est

(*a*) M. Astruc, Histoire de la Faculté de Montpellier.

(*b*) Dans sa Dédicace il dit à son Mécene : uni tibi, præter cæteros labores, hunc meum de Medicæ lectionis ordine dedicarem, mole quidem exiguum, sed facultate maximum.

(*c*) Pag. 61. in-fol. édit Genevæ.

XVI. Siecle. 1539. SYLVIUS.

aux recherches de notre Observateur (*a*) ; c'est lui qui a le premier donné le nom d'obliques & de transverses aux apophises des vertebres ; il a aussi très amplement décrit leurs corps & leurs facettes articulaires qu'on trouve sur les côtés des vertebres dorsales, auxquelles s'articulent les têtes des côtes. Ses recherches sur le sternum sont curieuses, il le décrit tel qu'il est dans les différents âges de la vie. Les fœtus ont le sternum cartilagineux ; les enfans ont un nombre prodigieux de points osseux dans le sternum ; chez les adultes il n'est formé que des trois pieces osseuses ; dans les vieillards les trois pieces sont si intimement réunies qu'il n'y a qu'un seul os. Sylvius a encore dit que les enfans ont le sternum moins long que les adultes, proportion gardée avec les autres parties. Il admet après Galien l'existence de la membrane allantoïde dans le fœtus ; cette membrane forme, dit-il, une vessie qui reçoit l'urine de l'enfant ; ses généralités sur les os, cartilages, membranes, ligaments & fibres, sont dignes du plus grand Maître. Il passe ensuite à l'exposition des vaisseaux : elle est en général inférieure, il faut l'avouer, à celle de Fernel son contemporain. Il a cependant parlé des valvules, des veines azigos, jugulaires, bronchiales, crurales ; il y a apparence, dit M. Haller (*b*), qu'il a puisé ce fait des ouvrages de Cannanus ; ce soupçon ne me paroît pas bien fondé, puisque Cannanus n'a écrit que plusieurs années après. L'histoire des nerfs est tronquée : selon lui, les nerfs optiques forment la premiere paire (*c*), ceux de l'épine ne sont pas mieux décrits (*d*). Sylvius parle de quelques injections colorées qu'il a fait dans différents vaisseaux (*e*).

Sylvius eût été un des plus grands Anatomistes du seizieme siecle, s'il eût écrit sur toutes les parties du corps humain avec autant d'exactitude qu'il l'a fait sur les muscles ; il a en général bien indiqué leur structure & leur position ; c'est lui qui a donné

(*a*) Page 64.
(*b*) Haller, Methodus studendi, pag. 434.
(*c*) Voyez plus haut Gabriel de Zerbis.
(*d*) Page 113.
(*e*) Sylvius Isag. Anat. lib. 14. p. 66. Haller Meth. stud. page 557.

des noms particuliers à plusieurs que les anciens n'avoient pas caractérisés ; il admet les muscles hyoepiglotiques, & parle des muscles succenturiaux ; cependant c'est à Fallope qu'est dûe la découverte ; Sylvius en eut dû citer l'Auteur, mais il vouloit absorber la gloire de tous ses disciples. Au reste, quoiqu'Auteur de plusieurs découvertes, Sylvius étoit rempli de préjugés ; il a soutenu qu'une dent incisive avoit été remplacée quatre fois dans le même jour par de nouvelles dents qui se développoient & sortoient de leurs alvéoles. Contre le bon sens & la raison, il a voulu trouver dans Galien les découvertes que Vesale a faites en Anatomie ; & il a critiqué Vesale sans aucun fondement : une telle conduite dénote une ame jalouse, & qui a des sentimens bas & rempans, & on ne peut voir sans indignation un Sylvius insulter au plus grand Prince des Anatomistes ; dans ses critiques il s'est souvent servi du terme *vesanus*, au lieu de Vesalius, &c. Cette insulte est grossiere, & sera toujours du tort à la mémoire de Sylvius.

XVI. Siecle.
1539.
SYLVIUS.

Les ouvrages de Sylvius sont :

Opera medica, jam demum in sex partes digesta, castigata, & indicibus necessariis instructa. Adjuncta est ejusdem vita & icon, operâ & studio Renati Moreau, Parisiensis. Coloniæ Allobr. apud Jacob. Chouet. 1630 in-fol.

Cet ouvrage a été imprimé séparément. Paris 1561 in-8°.

In Hippocratis Elementa Commentarius. Parisiis, in-fol. 1542.

Apud Ægidium Gorbinum, in-8°. 1561. *Venetiis*, in-8°. 1543. *Basileæ*, in-16. 1556.

In variis corporibus secundis observata quædam.

Vesani cujusdam calumniarum in Hippocratis Galenique rem Anatomicam depulsio. Paris, in-8°. 1561.

Isagoge brevissima in libros Galeni de usu partium corporis humani.

De mensibus mulierum, & hominis generatione. Venetiis, in-8°. 1556. *Basileæ*, in-8°. 1556.

Dans la sixieme partie de cet ouvrage on trouve :

XVI. Siecle. *Disputatio de partu cujusdam infantulæ, Agennensis; an sit septimestris, an novem mensium, cum responsionibus Doctorum.*

1539.

SYLVIUS. *Item. Galeni Commentarium in Hippocratis librum de natura humanâ, de temperamentis. Lib. tres, de motu musculorum, de usu partium*; il fut imprimé à Paris en 1539 (*a*). Ces derniers ouvrages ne contiennent presque rien de particulier.

SABIO. M. de Haller parle (*b*) d'un certain Nicolas DE SABIO, Auteur d'un Traité d'Anatomie, intitulé :

Viscerum viva delineatio. Venetiis, in-fol. 1539. Suivant M. de Haller, il y a dans cet ouvrage deux planches ; dans l'une on voit les parties de la génération de l'homme, & dans l'autre celles de la femme : l'Auteur a représenté les visceres par ordre de position, & comme ils se présentent à la vue dans nos dissections ; ainsi ceux qu'on voit les premiers forment la premiere figure, & ceux qu'on voit les derniers la derniere, du reste ces planches, dit M. de Haller, sont fort grossieres.

Ce livre est extrêmement rare, il n'y a que M. de Haller qui en ait parlé, & il manque dans les meilleures Bibliotheques de Paris.

PARISIENSIS Parisiensis ou de Parisiis (Jean) a écrit un traité sur les différentes manieres de guérir les plaies, de quelque sorte qu'elles soient, par l'incision, la ponction, la contusion, ou enfin par les boulets de canon, &c. Ce traité comprend en un mot toutes les plaies qu'on peut recevoir depuis les pieds jusqu'à la tête, inclusivement. Suivant Goëlike, il fut imprimé en allemand à Strasbourg (*c*). Cet Auteur ne parle point de l'année que parut cette édition. L'ouvrage est sur-tout estimable en ce que l'Auteur n'a point multiplié les remedes, & qu'il s'est contenté d'un petit nombre qu'il a éprouvés dans sa pratique. On ne sait pas positivement l'année que parut son ouvrage.

1540.

LE VASSEUR. Le Vasseur (Louis) Médecin, disciple de Sylvius,

(*a*) Douglas, pag. 103.
(*b*) Method. stud. Med. p. 500.
(*c*) Hist. de la Chirugie, p. 123.

étoit

étoit de Châlons sur Marne (*a*). Il fit sa principale étude de l'Anatomie, & ses progrès furent rapides. Il connoissoit exactement ses anciens Auteurs, & il avoit disséqué quelques cadavres. Doué d'un esprit juste, il n'eut pas de peine à s'appercevoir que les livres qu'on avoit donnés en Anatomie étoient fort diffus. Il en entreprit un abregé en tables, afin de se faire plus aisément entendre; elles ne sont qu'au nombre de quatre; elles contiennent quelques particularités intéressantes, quoiqu'elles soient défectueuses en plusieurs points. Moréri & Douglas, qui se sont mutuellement copiés, pensent différemment sur ces planches; ils disent que ces planches sont très commodes, & qu'il n'y a pas une petite partie du corps que l'on n'y trouve; pour moi, je soutiens qu'il y en a au contraire beaucoup qui n'y sont point représentées: ces Messieurs pourroient bien avoir jugé l'ouvrage sans l'avoir vu: je doute qu'ils eussent tenu ce langage s'ils l'eussent examiné. La premiere représente les différens visceres de la poitrine & du bas-ventre; le cœur y paroît parallele à l'axe du corps, & si élevé, qu'il est presque au-dessous des clavicules. Les lobes des poumons ne sont point exprimés. Le diaphragme est singuliérement représenté; il a la figure d'un parapluie. Il n'est pas plus heureux dans le portrait qu'il a fait faire de la rate & du foie. L'estomac est un peu mieux représenté; on voit le cardia en haut & à gauche, le pilore en bas & à droite, mais sans être trop incliné; il ne s'en faut que de quelques lignes qu'il ne soit au niveau du cardia. Cette position est naturelle; les Anatomistes précédens ne l'avoient point indiquée; ainsi *le Vasseur est le premier qui ait connu la véritable position du pilore.*

XVI. Siecle.
LE VASSEUR.
1540.

On voit dans cette même table les vaisseaux courts qui rampent sur la grosse tubérosité de l'estomac, & qui s'insinuent dans la rate.

(*a*) Il le dit lui-même dans ses ouvrages; M. Eloy a traduit le mot *Catalaunensis* de Catalogne, quoiqu'il signifie également Châlons sur Marne; Moreri n'a pas commis la même faute grammaticale, & l'a fait naître, comme il devoit, à Châlons sur Marne.

XVI. Siecle. 1540. LE VASSEUR.

Au lieu de déduire les ureteres de la partie interne, & presque inférieure du rein, il les a fait venir de l'extrémité des vaisseaux émulgens qui s'abouche au rein. Les intestins sont fort mal exprimés. On croit au premier aspect voir un peloton de vers. Cette planche est semblable à celle que Charles Etienne a donnée sur cet objet. La seconde & la troisieme figure représentent le squelete sec ; dans l'une on le voit en avant, & dans l'autre en arriere ; en général ces deux figures sont assez bonnes ; on y trouve cependant plusieurs erreurs ; il est bon de les relever, parcequ'elles sont repandues dans les ouvrages de plusieurs de nos Anatomistes modernes. L'épine y paroît droite, quoiqu'elle fasse nombre de contours ; les condiles de l'humérus sont placés de maniere que l'un est directement en dedans & l'autre en dehors. Ce défaut dans les planches de le Vasseur paroît venir de la mauvaise dénomination qu'on leur a donnée de condile interne & externe. Ambroise Paré n'a point commis cette erreur, mais n'a point changé leur dénomination ; quoique on voie dans ces planches le prétendu condile interne directement placé en arriere & l'externe en avant. La remarque étoit juste ; mais elle ne fut pas suivie des Anatomistes. La fausse dénomination subsistoit & induisoit continuellement les Anatomistes dans l'erreur. Mr. Winslow est, parmi les modernes, un des premiers qui ne se soit point laissé séduire par les fausses descriptions.

Le Vasseur a aussi donné aux fémurs une direction très peu conforme à la naturelle ; ils paroissent paralleles, quoiqu'ils soient placés obliquement : les extrémités supérieures se trouvant plus écartées que les extrémités inférieures. Cette erreur, dans la direction, a conduit le Vasseur à une nouvelle faute. Il a représenté les condiles dans le même plan. Vesale, qui a presque soumis à ses sens tous les objets qu'il a décrits ou fait représenter, a franchi tous ces obstacles. Riolan, Vieussens, Bertin, l'ont imité ; mais un grand nombre d'autres Anatomistes que je ne nommerai pas pour leur épargner la honte d'un pareil reproche, sont tombés dans l'erreur de Vasseus.

La quatrieme figure qui représente les parties in-

ternes de la génération de la femme, est la plus vicieuse de toutes. Je serois trop long si je voulois en relever les erreurs; je me contenterai de faire observer que malgré toute apparence de vérité, elles se trouvent les mêmes en plusieurs endroits dans Charles Etienne, & dans le bon Verreyen qui a vécu si long-temps après.

On trouve immédiatement après ces planches, des explications pour éclaircir le texte; la plupart sont tirées des ouvrages de Galien; le Vasseur y a peu ajouté. Dans l'exposition des ligamens de la matrice j'ai trouvé quelques particularités qu'il a extraites des ouvrages de Zerbis, ou du moins qui s'y trouvent, sans cependant le citer; il y a, dit-il, plusieurs ligamens qui fixent la partie inférieure de la matrice; les uns vont vers la vessie, & les autres vers l'intestin rectum & l'os sacrum (a).

Les ligamens postérieurs que notre Auteur décrit, ne sont point un être de raison; ils existent, & on les voit au premier coup d'œil, sans aucune préparation; n'est-il pas étonnant qu'il n'y ait eu depuis Vasseus que Santorini qui en ait parlé, & que les Anatomistes ses contemporains, ou qui lui ont survécu, n'en aient point parlé? Mais continuons l'examen des ligamens qui fixent la matrice, & dont Vasseus a donné la description: deux viennent, dit cet Anatomiste, des lombes; ils donnent de côté & d'autre divers prolongemens: c'est vraisemblablement des ligamens larges dont il parle. Le Vasseur & les modernes, j'entends Mr. Winslow qui a ramassé dans son livre la plupart de leurs connoissances anatomiques, sont tombés dans l'erreur; le premier n'a connu que les attaches supérieures de ces ligamens, & n'a pas fait mention de l'adhérence qu'ils contractent sur les côtés avec les muscles iliaques: ceux-ci n'ont connu que ce point d'appui, & ont méconnu l'adhérence supérieure de ces ligamens; ainsi l'erreur a toujours des victimes; nous courons à la nouveauté, & nous ignorons ce que

(a) Alligatus est recto intestino & vesicæ fibrosis quibusdam & tenuibus ansulis, &c. Sacro ossi etiam adhæret a quo, multorum sententia, suspensus est, p. 9.

XVI. Siècle. 1540. LE VASSEUR.

savoient nos ancêtres. Peu instruits de ce que Vasséus avoit dit sur ces ligamens, deux modernes se disputent l'honneur d'avoir les premiers trouvé deux ligamens particuliers qui vont, disent-ils, des reins à la matrice; ces attaches aux reins sont imaginaires, & ce ne sont point des ligamens particuliers; s'ils font portion des ligamens larges: ce que Vasséus a ignoré, & ils s'attachent aux lombes près des piliers du draphragme, comme notre Auteur l'a dit dans sa description (*a*): ce que ne savent pas les modernes qui s'arrogent la découverte de ces ligamens.

C'est sans fondement, selon le Vasseur, que les Anatomistes ont admis l'existence de l'hymen; c'est une fable qu'ils ont faite à plaisir: l'hymen n'existe pas, & le silence de Galien sur cette cloison est pour lui une preuve des plus complettes sur la validité de son sentiment. Au lieu de prendre Galien pour garant, il auroit mieux fait de fouiller dans le cadavre, & il se seroit aisément convaincu qu'il n'est souvent rien de plus pernicieux que de croire aveuglément nos maîtres.

Les remarques de le Vasseur sur la structure du cœur, méritent la plus grande attention des Anatomistes; il n'a admis que deux ventricules, un à droite & l'autre à gauche; le droit est plus grand que l'autre; & les parois musculeuses dont il est formé, sont moins épaisses que ne sont celles qui forment le ventricule gauche; par-dessus se trouvent les deux oreillettes; il y a à chacun d'eux deux orifices; de ceux qu'on voit au ventricule droit, le plus grand permet une communication entre l'oreillette droite & le ventricule du même côté; le plus petit s'ouvre dans la veine artérieuse; au contour du grand orifice se trouvent trois pellicules qui empêchent le sang qui tombe de la veine-cave dans le ventricule, de refluer dans l'oreillette (*b*). On voit un égal

(*a*) Validis quibusdam vinculis . . . . etiam ex lumbi vertebris dependet, id que ex grandium hujus musculorum interventu, qui insignes utrobique processus emittunt in utramque uteri partem, &c.

(*b*) Paratæ ob id sunt ne materiæ remigrarent.

nombre de digues autour du trou de communication entre le ventricule droit & la veine artérieuse (artere pulmonaire) : le ventricule gauche a aussi deux ouvertures ; le plus grand est à la racine de la grande artere, le plus petit entre le ventricule gauche & l'oreillette du même côté : il y a cinq membranes autour de ces orifices, trois dans le grand & deux dans le petit ; les trois premieres sont dirigées de dedans en dehors, & les autres deux, du dehors au dedans (*a*) : nous ne savons aujourd'hui rien de plus précis sur le nombre & la position de ces valvules.

XVI. Siecle. 1540. LE VASSEUR.

Le Vasseur en savoit autant que nous sur les usages de ces parties. Le sang, dit-il, est porté au ventricule droit par la veine-cave, de-là au poumon par la veine artérieuse ; il est repris par l'artere veineuse qui le conduit au ventricule droit, d'où il est de nouveau porté dans la grande artere. Pour que ce transport se fasse, la nature a placé autour des orifices du cœur diverses membranes dont les unes s'élevent pendant la contraction du cœur, & permettent au sang de sortir ; les autres font l'office d'une digue, & l'empêchent de refluer. De peur qu'on ne m'accuse d'avoir tronqué le texte, je rapporte les propres paroles de l'Auteur.

Dextrum, ventriculum, qui sanguineus adpellatur, vena cava INGREDITUR, *& vena arteriosa* EGREDITUR, *quæ in pulmonem dispergitur, sanguinem elaboratum conferens . . . Sinistro cordis qui caloris nativi fons est, & spirituosus appellatur arteria venosa* QUÆ EX PULMONE. . . . . *Inde prodit magna arteria, omnium aliarum origo, &c.*

In dextro totidem sunt (foramina) ; alterum majus, ex vena cava sanguinem in ipsum cor intromittens ; alterum minus, ex vena arteriosa sanguinem ex ipso corde in pulmonem deducens. His foraminibus . . . . Ex utroque latere . . . . adsunt membranæ . . (b). Ex his membranis quæ intus foras ferun-

(*a*) Tres in orificio magnæ arteriæ intro foras etiam spectantes, duæ tantùm in orificio arteriæ venosæ foris intrò pertinentes.

(*b*) Fol. 16.

XVI. Siecle. 1540. LE VASSEUR. *tur, paratæ ob id sunt ne materiæ remigrarent : quæ verò foris intrò, quæ majores & fortiores sunt, non ob id modò, sed ut etiam attrahendi essent instrumenta. Tensæ enim à corde per eas vasorum tunicæ expeditiùs contrahuntur, impelluntque faciliùs, trahente corde, ipsas materias : ipsius porrò rursùs tensio in diastole, membranas intus foras spectantes, radicibus trahens atque ad ipsum cor intrò reflectens, omnesque rectas constituens vasorum materias intromittentium, scilicet venæ cavæ & arteriæ venosæ, clauditans educentium.*

Voilà, je crois, une exposition des usages des valvules aussi claire & aussi succinte que celle qu'Harvée a donnée sur ces parties, cent ans après. Je suis surpris que les Historiens n'en aient point fait honneur à le Vasseur.

L'ouvrage que Vasséus nous a laissé, porte ce titre : *In Anatomen corporis humani tabulæ quatuor. Lutetiæ* 1540, 1541, 1553, in-fol. *Lugduni* 1560, in-8°. *Venetiis* 1544, in-8°. Jean Cannappe en a donné aussi une édition en 1555, in-8°. en françois.

LUDOVICUS. Ludovicus (Antoine) Médecin, florissoit à Lisbone vers l'an 1538. Il joignoit à la connoissance de cet art celle des langues grecque & latine. On en trouve une preuve dans ses ouvrages.

Parmi plusieurs écrits qu'il a publiés, se trouvent ceux-ci :

De usu respirationis, lib. 1. *De corde, liber.* 1. Dans ce livre il explique plusieurs erreurs d'Aristote, & donne la solution de quelques questions, plus hypothétiques que réelles.

De re medica. Olyssiponæ 1540 (*a*), 1543.

Ces ouvrages sont remplis de questions erronées, chimériques, souvent superstitieuses : toute l'antiquité y est citée ; & ce qu'a dit Hippocrate ou Galien, est, dit l'Auteur, préférable à tout ce que nous pouvons voir & observer, parceque ces Auteurs avoient leurs yeux faits à l'observation, au lieu que ceux de l'Auteur & de la plupart des autres Médecins ses contemporains, étoiens fascinés par l'erreur & couverts d'un bandeau des plus épais. Comptant

(*a*) Douglas Bibliog. Anatomica, p. 74.

donc si peu sur ses forces & sur celles des modernes, il a négligé toutes les occasions d'observer & de juger par lui-même.

XVI. Siecle.
1540.
MANARDI

Manard (Jean) célebre Médecin, naquit à Ferrare l'an 1462. Il s'appliqua dès ses premieres années à l'étude de la Médecine, sous Nicolas Léonicene, & y fit des progrès rapides. Il exerça la Médecine à Ferrare vers l'an 1513. En 1514 il fut appellé en Hongrie pour être premier Médecin du Roi Ladislas, qui mourut deux ans après. Manard revint dans son pays, où il commença à enseigner la Médecine l'an 1519. Il se maria à un âge fort avancé, & l'on assure qu'il prit une jeune fille de la plus grande beauté. Il en connut toute la valeur, & le desir d'avoir des enfans le porta, disent les Historiens, à des excès peu connus aux gens de son âge, il en fut la victime; car il mourut à Ferrare l'an 1536, âgé de 74 ans. Son corps fut inhumé dans le cloître des Carmes de cette Ville. Nous avons de cet Auteur plusieurs ouvrages, parmi lesquels se trouvent ceux-ci.

Epistolarum Medicinalium, libri 20, necnon in Joannis Mesuæ simplicia & composita, annotationes & censuræ. A Basle en 1540, in-fol.

In primum artis parvæ Galeni librum commentarius. A Basle en 1538, in-4°.

De morbo Gallico, epistolæ duæ, & de ligno Indico totidem.

Les questions que Manard embrasse dans son ouvrage sont des plus communes. Il dit au livre septieme, épitre premiere, que les plaies de la tête ne sont pas toujours mortelles. Dans le second il indique la méthode de se guérir de certaines affections dont notre corps est susceptible, comme des douleurs dans les membres, de la démangeaison des narines, de la chassie, & de ces petits ulceres de la face, &c.

Le Livre septieme est plutôt une nomenclature des maladies qu'un traité de Médecine; l'Auteur cherche l'étymologie de tous les mots, lorsqu'il lui paroissent peu significatifs, il en forge de nouveaux, souvent plus ridicules que les premiers; cependant à

XVI. Siecle. travers son langage pédantesque, on trouve quelques observations curieuses sur les maladies cutanées des enfans.

1541. NICONITIUS. Niconitius (François) Médecin Polonois, florissoit en Italie vers le milieu du seizieme siecle. Nous avons de lui le traité suivant.

Bis centum & viginti quatuor rationes dubitandi, seu argumenta non unius loci, sed plurium authoritatibus, non scriptis alibi comprobata, quibus videbatur filium natum ex uxore, absente marito, per decennium, esse legitimum. Cracoviæ, in-8°. 1541, avec cette épigraphe.

Incivile est non tota lege perspecta judicare.

Cet ouvrage, comme on le voit au seul titre, est le fruit d'une imagination échauffée. Les raisons que l'Auteur allegue pour prouver qu'un enfant né d'une femme qui est séparée de son mari depuis dix ans, est légitime, sont futiles, erronées, superstitieuses, en un mot, dépourvues de bon sens; l'ouvrage est encore très mal écrit, mal imprimé, & rempli d'abreviations presque inintelligibles. L'Auteur ne l'a point fait imprimer lui même; & personne ne blamera sa conduite, car il eût mieux valu que cet ouvrage ne vît pas le jour. C'est un de ses amis qui l'a fait imprimer à Cracovie, & qui y ajouté les vers suivans.

Clemens Janicius
Ad uxores

Conjugum adulteria prohibet, Niconitius at vos
Jam lapsas, magno protegit ingenio;
Talem & tam doctum vobis nec prisca tulerunt
Sæcula patronum, neque futura dabunt.

Janicius se trompe, les femmes trouvent tous les jours de tels avocats; mais heureusement pour elles qu'ils plaident plus éloquemment leur cause que n'a fait notre Auteur.

RYFF. Ryff (Gauthier Herman) Médecin & Chirurgien de Strasbourg, vivoit à Mayence avec beaucoup de

réputation vers l'an 1539. Il a ajouté plusieurs remarques intéressantes aux œuvres de Dioscoride Nous avons de lui des notes sur les écrits de ce grand Botaniste; de plus, il nous a laissé plusieurs ouvrages écrits en allemand, sur l'Anatomie & la Chirurgie; ils ont été imprimés, les uns à Strasbourg, & les autres à Francfort vers l'an 1541. Il a encore écrit un traité sur les accouchemens, où il a fait entrer des faits relatifs à l'Anatomie. La lecture de ses ouvrages ne peut être que profitable à ceux qui savent la langue allemande: nous exhortons nos lecteurs à les lire, d'après Mr. de Haller, qui en fait un très grand cas: le lecteur consultera à ce sujet son *methodus studendi Medicinæ*.

XVI. Siecle. 1541. RYFF.

ENTIUS. Entius (Grégoire) exerça la Médecine dans le dix-septieme siecle., & fut Président du College des Médecins de Londres. Il a écrit,

Animadversiones in Malach. Thruston Diatriben. De respirationis usu primario. Lond. 1678, in-8°. *Item apologiam pro circulatione sanguinis, quâ Æmilio Parisano, Medico Veneto, respondetur. Lond.* 1541, in-8°.

Le style & la disposition des ouvrages Médico-physiques de cet Auteur, sont d'une beauté & d'une élégance admirables. Les observations (*a*) les plus curieuses & les raisonnemens les plus solides qui en font la base, sont tirés d'une philosophie certaine; c'est l'expérience qui lui sert de guide.

ANTONELLI. Antonelli (Hypolite) vécut dans le seizieme siecle. On a de lui *Apparatus animadversionum in authoritates & rationes quibus Hypolitus Obicius vinum exhibet ægrotis omni tempore & in omni febre* (*b*), *Venet.* 1631, in-8°.

De Cucurbitulâ libellus. Parisiis 1541, in-8°.

Le premier ouvrage est une pure critique d'un Médecin qui traitoit avec le vin la plupart des maladies. L'Auteur est d'un avis contraire, il croit que dans le général de nos infirmités, l'inflammation joue le plus grand rôle, & que par conséquent il vaut mieux mettre en usage les antiphlogistiques, principalement les saignées, que de recourir au vin, &c.

(*a*) Biblioth. script. Med. pag. 222, Tom. II.

XVI. Siecle. Le traité des ventouses ne contient rien de particulier à l'Auteur.

1541. DAMIANUS. Damianus (Tertius) Médecin, florissoit vers l'an 1538 : il nous a laissé,

Theoricæ Medicinæ, totam rem miro compendio complectentes, non modo Medicis aut Chirurgis, verum & omnibus, quibus sanitatis divitiæ cordi sunt, accommodatæ atque adeo necessariæ. Antuerpiæ 1541, in-4°.

Cet Auteur mit la derniere main à son ouvrage dans le temps d'une épidémie. Ce traité est assez bien fait ; il traite en abregé des principaux points de Médecine ; il peut être consulté avec fruit, &c.

GESNER. Gesner (Conrad) Médecin allemand, fut surnommé le Pline d'Allemagne. Il naquit en 1516 à Zurich en Suisse. Voici l'éloge que Mr. de Thou fait de lui. Nous l'avons transcrit mot à mot, parcequ'il nous paroît expressif. »La mort de Conrad »Gesner de Zurich (dit-il) acheva l'année. Elle »doit être d'autant plus déplorée de tous les siecles, »qu'à peine étoit-il âgé de 49 ans : il étoit digne »d'une plus longue vie ; & ceux qui voudront me»surer la sienne par le grand nombre de bons livres »qu'il a composés, croiront sans doute qu'il a vécu »fort long-temps. Il commença en France, à Paris »& à Bourges (*a*), à faire, pour ainsi dire, son »coup d'essai de ses études. De-là, comme il ex»celloit en toutes sortes de sciences, & étoit savant »en grec & en latin, après avoir vu l'Italie, il s'en »retourna en son pays où il professa la Médecine; »& gagé par le public, il y enseigna la Philoso»phie, dont il expliqua particuliérement cette partie »qui regarde l'histoire naturelle. Il mit aussi au »jour quantité de vieux livres, principalement de »Théologie. Son érudition étoit soutenue d'une ex»trême passion de contribuer à la facilité des études, »qui lui dura jusqu'à la mort. Enfin se sentant frappé »de la peste, comme les forces lui manquoient »déja, il se leva de son lit, non pour donner ordre

(*a*) Il étudia aussi la Médecine quelque tems à Montpellier ; je suis surpris que M. de Thou ait obmis cette anecdote ; voyez Goelick, Histor. Chirurg. p. 138.

» à ses affaires domestiques, mais à ses écrits, afin » que ce qu'il n'avoit pu faire imprimer pendant sa » vie, pût l'être après sa mort, pour l'utilité du » public. Comme il étoit occupé à ce travail, plus » que ses forces ne le permettoient, la mort le surprit » en travaillant, lui qui n'avoit jamais été oisif; & » on auroit dit qu'elle nous envioit les derniers ou- » vrages de ce grand homme. Ils ne périrent pourtant » pas tous; car après sa mort, on en tira plusieurs » de sa bibliotheque, & Gaspard Volf en a publié » un grand nombre, qui renouvellent encore la » douleur qu'on a de sa perte ». Les Auteurs ne s'accordent pas sur le temps de sa mort; les uns disent qu'il mourut le 22 Décembre 1565, & les autres le 13 du même mois. Sosias Simler prononça son oraison funebre, & Beze fit son éloge en vers.

Nous avons de cet Auteur célebre quantité d'ouvrages sur l'histoire naturelle & la botanique, nous en recommandons la lecture, sans les indiquer ici, vu qu'ils ne sont point de notre objet. Ceux d'Anatomie & de Chirurgie se réduisent à ceux-ci.

Libellus de lacte. Tiguri 1541, in-8°.

Chirurgia. De Chirurgia scriptores optimi quique veteres & recentiores plerique, in Germania antehac non editi, nunc primum in unum conjuncti volumen. Tiguri 1555, in-fol.

Epistolarum Medicinalium, libri tres. Tiguri 1577, in-4°.

On trouve dans ces lettres quantité de descriptions anatomiques.

Le recueil de Chirurgie que j'ai annoncé comprend les ouvrages des plus grands Chirurgiens qui avoient flori avant Gesner, & une note historique de tous ceux qui s'étoient médiocrement rendus recommandables dans la Chirurgie. Ces Auteurs sont rangés par ordre alphabétique, & forment un dictionnaire historique très utile, & que j'ai consulté plusieurs fois avec avantage. Peu d'Auteurs ont puisé dans cette source: aussi leurs ouvrages historiques laissent-ils un vuide qui se fait aisément appercevoir.

On trouve dans cet ouvrage ceux d'un grand

XVI. Siecle. 1541. GESNER.

nombre d'Auteurs. La Chirurgie de Jean Tagault, dont nous avons déja fait l'histoire, paroit la premiere; & tient une grande place dans le recueil: on y lit ensuite successivement les ouvrages de Jacques Houllier, de Marianus Sanctus, d'Angelus Bologninus, de Michel-Ange Blondus, de Barthelemi Maggius, d'Alphonsus Ferrius, de Jean Langius, de Galien, d'Oribaze d'Héliodore, de Jacques Dondus; on y trouve aussi des recherches sur la lepre par un anonyme. Tous ces ouvrages sont ornés de figures, telles qu'on les voit dans l'original. On a déja trouvé dans cette histoire l'extrait des ouvrages que je viens d'annoncer; j'y renvoie le lecteur.

1542. BLONDUS.

Blondus (Michel-Ange) Médecin Italien, florissoit à Naples (a) vers le milieu du seizieme siecle. Il parcourut, pour son instruction, différentes Provinces de l'Europe, & notamment la France; il s'arrêta quelque temps à Paris & à Montpellier, & y entendit les Professeurs qui y enseignoient pour lors. Il fut disciple de Niphus, Médecin fameux, qui florissoit auprès de Naples.

Il a composé divers ouvrages: voici ceux qui sont de notre objet.

De partibus ictu sectis certissimè sanandis, & medicamento aquæ nuper invento. Idem in plurimorum opinionem de origine morbi Gallici deque ligni Indici ancipiti proprietate. Venetiis 1542, in-8°.

De maculis corporis liber, Romæ 1544, in-4°.

L'ouvrage sur les contusions est dédié à Antoine Puccius, Cardinal. L'Auteur, suivant la coutume du temps, lui fait bassement sa cour. Blondus étoit servilement attaché aux préceptes de Galien & d'Avicenne: *laudabilius est*, dit-il, *cum his errare, quàm cum cæteris parare laudem* (b). Cependant il lui paroît quelquefois difficile de satisfaire aux deux Auteurs, parcequ'ils sont d'un avis différent en bien des points. La crédulité servile nous aveugle souvent;

(a) Voyez la fin de son ouvrage, sur les plaies, ailleurs dans le même ouvrage il rapporte une Cure qu'il a faite à Sulmone petite Ville du Royaume de Naples.

(b) Pag. 225. In Collect. Chirurgic. operum à Gesnero, edita Tiguri, &c.

Blondus en a été la victime plus que tout autre. Ces Auteurs ne se contredisent, dit-il, qu'en apparence; un génie plus profond que le sien pourroit les concilier. Il est faux que ces grands Médecins, Hippocrate, Galien & Avicenne, se contredisent, dit Blondus, comme font mes contemporains, qui ne sont jamais d'accord : cette méthode de disputer étoit si familiere du temps de l'Auteur, qu'il dit, *nusquam etenim inveni, ut Medici inter se conveniant* (*a*).

XVI. Siecle. 1542. BLONDUS.

La plaie est une solution de continuité; elle est superficielle ou profonde, pénétrante ou non pénétrante, simple ou composée. Il y a des plaies où les chairs sont les seules parties affectées; il y en a où les os sont altérés, comme vermoulus; les unes sont faites en droite ligne, d'autres sont courbes; quelques unes sont cruciales, &c. L'hémorrhagie paroît à notre Auteur le symptome le plus fâcheux: aussi commence-t-il par indiquer les remedes qu'il faut mettre en usage pour l'arrêter. Il se borne aux caustiques actuels ou potentiels (*b*), aux résineux, comme à l'aloës, à l'encens, à la toile d'araignée, &c. Voici la poudre qu'il recommande. Prenez vitriol romain, sang de dragon, bol d'Arménie, bourre de lievre, verd-de-gris, aloës, encens, toile d'araignée, parties égales. Notre Auteur n'en détermine point la quantité, il prescrit seulement de les incorporer dans un blanc d'œuf. La ligature n'y est point décrite, & on ne sauroit excuser *Blondus* de l'avoir omise. *Ferrius*, qui publia son ouvrage environ neuf ans aupatavant, l'avoit indiquée; & notre Auteur auroit dû en parler, & même la prescrire, au lieu de vanter avec tant d'emphase ses prétendus astringens (*c*) : peut-être cet ouvrage a-t-il fait oublier la ligature pour un tems (*d*). Ce qu'il y a

(*a*) Pag. 225. B.

(*b*) Page 226.

(*c*) L'ouvrage de Ferrius parut en 1533, & celui de Blondus en 1542.

(*d*) La premiere édition des ouvrages d'Ambroise Paré, parut en 1549.

XVI. Siecle. 1 42. BLONDUS.

de singulier dans le procédé de Blondus, c'est qu'il cite dans d'autres endroits de son ouvrage Ferrius avec honneur, & qu'il en adopte les maximes.

En général, dans toute sorte de plaie, le Chirurgien doit être extrêmement attentif à ne penser à la cicatrice qu'après en avoir ôté les corps étrangers; qui non seulement pourroient produire de fâcheux symptomes locaux, mais encore donner lieu à des accidens intérieurs très fâcheux. Le sang est un corps étranger; il ne faut point en laisser croupir de grumeaux dans l'intérieur de la plaie, &c. Pour prévenir quelque accident funeste, il faut purger de temps en temps le malade avec les plus doux minoratifs. Ces remedes généraux prescrits, il faudra recommander l'usage de l'huile de sapin, avec laquelle on détergera la plaie, *quo*, dit Blondus, *plurimum fructus & honoris consecutus sum postquam ejus proprietatem novi.* La même huile, ajoute-t'il, mêlée avec deux parties d'huile rosat, produit des effets merveilleux : *est enim hoc . . . . favore maximi superum, præstantissimum solamen in omnibus vulneribus . . . . &c,* (a). Ce mélange lui a réussi à Sulmone, petite Ville au Royaume de Naples, & il n'y a pas d'éloge qu'il ne lui prodigue. Notre Auteur en recommande sur-tout l'usage dans les plaies baveuses; quand elles sont seches, ou même qu'elles tiennent un juste milieu, il recommande de se servir de l'eau pure.

Pour éclaircir ce point de Chirurgie, il propose la question comme un problême, *an sectis partibus medicamen ex aquâ conveniat.* Il ne balance pas à conclure l'affirmative; ce topique lui paroît divin, & il est stupéfait que Paul, Alphonse Ferrius, Marianus Sanctus, & Jacques Pérusinus, ses contemporains, n'en aient point fait usage; il y a même, dit-il, de célebres Médecins qui ont l'eau en aversion; ils pensent sur ces topiques d'une maniere bien différente de la mienne : je trouve dans l'eau un secours merveilleux, & je ne puis assez

(a) Pag. 226. B

admirer sa vertu surnaturelle (*a*). Les plaies aux nerfs lui paroissent seules en contre-indiquer l'usage ; & il s'appuie sur un passage de Galien pour le prouver ; les spiritueux & les huiles éthérées lui paroissent pour lors préférables. Les Chirurgiens modernes suivent cette pratique ; & en retirent de grands avantages. XVI. Siecle. 1542. BLONDUS.

Dans son traité sur l'origine de la vérole, l'Auteur s'oppose au sentiment reçu de son temps. Ce n'est pas, selon lui, une maladie nouvelle, & le nom de mal François, Espagnol ou Italien, lui paroît ridicule ; il ne regarde pas comme plus probable que cette maladie ait été apportée de l'Inde ; du reste, il blame l'usage des bois sudorifiques, & conseille celui du mercure, &c.

SCHEGKIUS. Schegkius (Jacques) né à Schorndorff, Ville du Wittemberg, l'an 1511, de Bernard Degen, ordinairement appellé Schegkius, homme peu riche, mais d'une probité reconnue, fut reçu à Tubingen Professeur de Philosophie vers l'an 1529 ; deux ans après il étudia la Théologie, & enfin la Médecine, & reçut le bonnet de Docteur en 1539. Depuis ce temps-là il enseigna la Médecine ; mais jamais en public (*b*). Il donnoit des avis fort salutaires à ses amis lorsqu'ils le consultoient. En 1577 il fut totalement privé de la vue qu'il avoit naturellement foible. Cet accident, qui auroit ralenti le zele du plus fervent, ne lui fit point totalement interrompre ses études ; il fit paroître encore plusieurs traités, & mourut le 9 Mai de l'an 1587, dans le 76e. de son âge. Parmi les ouvrages que nous avons de lui, se trouvent ceux-ci.

De animæ principatu dialogus. Tubingæ 1542, in-8°. Il y développe les raisons qu'Aristote apportoit pour prouver que le siege principal de l'ame étoit dans le cœur, & celles de Galien qui prétendoit qu'il étoit dans le cerveau.

De primo sanguificationis instrumento liber unus.

(*a*) Ego autem mirificium opus aquæ perspiciens, in sectis partibus, non possum non mirari virtutem ejus super cœlestem.

(*b*) Vander-Linden, de scrip. Med. pag. 493.

XVI. Siecle. *De calido & humido liber unus. Argentor.* 1581, in-8°.

1541. SCHEGKIUS. *De plasticâ seminis facultate libri tres. Arg.* 1580, in-8°.

Tractationum Physicarum & Medicarum, *tom.* 1. *Francof.* 1585, in-12. 1590, in-12.

Ce dernier ouvrage contient sept livres. Le premier roule sur les facultés occultes & manifestes des médicamens, & sur la fausse opinion de ceux qui pensent que les choses inanimées subsistent par le mélange des élémens, & non par la forme substancielle. Le second traite des médicamens purgatifs qu'on doit dire efficaces. Le troisieme fait voir que l'esprit qui est contenu dans le cerveau, ne doit pas être appellé animal, mais vital. Le quatrieme traite du cœur & de son excellence sur les autres organes de l'ame végétale. Le cinquieme expose la force de la chaleur & l'efficacité qu'elle a tant dans la génération que dans la corruption des choses naturelles. Dans le sixieme l'Auteur y traite, après Galien, les causes des frissons de la fievre. Le septieme enfin est une réfutation de l'erreur de Simon Simonius, qui croyant que la fievre putride venoit du mélange d'une bile jaune, qui enflammoit le cœur, disoit que Galien s'étoit trompé; cet ouvrage ne vaut rien, & est indigne de voir le jour.

FERNEL. Fernel (Jean) Médecin célebre de France, né à Mondidier dans le Diocèse d'Amiens, & non à Clermont, comme quelques-uns le disent, reçut les plus grands talens de la nature. Dès son bas âge il donna des marques d'un génie des plus pénétrans. Il fit ses basses classes avec distinction & honneur dans son pays; il vint ensuite à Paris faire sa Philosophie; il y donna des marques publiques de son profond savoir: il avoit cependant négligé, pendant le cours de ses études classiques, celle de la Géométrie, la seule science qui puisse fixer l'imagination d'un jeune homme, & lui donner la justesse d'un bon esprit. Fernel voulut réparer par ses études particulieres, ce qu'il avoit négligé dans sa Philosophie. Il s'occupa donc sérieusement aux Mathématiques & à la Géographie,

graphie, & il paroît même qu'il fit de grands progrès. Il composa dans la suite un traité intitulé, *Cosmographie*, qui forme un volume in-4°. Ce livre est fort rare; il manque dans les meilleures bibliothèques; je ne l'ai vu que dans celle de Mr. Lieutaud. Orné de toutes ces connoissances, Fernel étudia la Médecine dans les Ecoles de Paris; il y suivit les meilleurs Professeurs, & y prit ses degrés: c'est lui qui a donné le bonnet de Docteur à Gonthier d'Andernach. Il se fit bientôt une grande réputation dans cette Capitale du monde, où les talens percent tôt ou tard, malgré la cabale & la brigue qui tâchent de noircir les actions les plus louables; Fernel en fut l'objet toute sa vie. Son nom étoit devenu célebre dans toutes les Ecoles de l'Europe, pendant qu'il étoit méprisé & taillé de la plupart de ses confreres. Il devint premier Médecin du Roi Henri II; c'est par ses soins que la Reine Catherine de Médicis devint féconde; son art consista à procurer à la Reine l'évacuation périodique & naturelle des menstrues.

XVI. Siecle. 1542. FERNEL.

Les ouvrages latins que Fernel nous a laissés, sont extrêmement bien écrits; on y trouve plusieurs réflexions qui lui sont propres, mais il a beaucoup puisé dans les ouvrages des Arabes: c'est ce qui a fait dire de Fernel, *fæces Arabum melle latinitatis condidit.* On trouve dans ses ouvrages quelques objets intéressans. La description des ligamens de l'épine est exacte (*a*). Il a donné une idée claire des ligamens annulaires du carpe & du métacarpe. Suivant lui la cuisse est reçue par son extrémité supérieure dans une très profonde cavité, & y est assujettie par un ligament caché dans l'articulation, très fort & très solide; la capsule articulaire est très forte, plus en devant qu'en arriere; vers son extrémité inférieure elle est jointe avec le tibia par une capsule circulaire, & par deux ligamens croisés qui bornent les mouvemens de la jambe en avant, & qui lui permettent tous les mouvemens de flexion. On trouve dans la même articulation deux ligamens concaves, d'une part, & convexes, de l'autre, qui s'adaptent aux parties osseuses, sans y

(*a*) Pag. 7.

XVI. Siecle. être fortement attachés. *Inter imi femoris nodos se conjiciunt, &c.* Les ligamens sont très forts; nous
1541. venons, dit-il, d'en avoir une preuve sur le corps
FERNEL. d'un criminel que quatre chevaux n'ont pu écarteler qu'après que les bourreaux en ont eu coupé les ligamens de l'articulation avec les poignards. Les muscles sont les principaux agens des mouvemens; ils sont composés d'un nombre prodigieux de fibres ou filets liés & distincts les uns des autres; ils ont un corps, une tête & une queue, & leur figure varie. Le front est recouvert d'un muscle très mince, mais très large; quelques-uns en ont attribué la découverte à Eustache: ils reconnoîtront leur tort, s'ils lisent cet extrait. Comme Galien, &c. Fernel admet deux muscles pour relever la paupiere supérieure: l'un, dit-il, est placé au grand angle, & l'autre au petit angle de l'œil. Les muscles ont été adoptés par tous les Anatomistes depuis Galien jusqu'à Fallope, qui a reconnu qu'il n'y avoit qu'un muscle destiné à mouvoir la paupiere supérieure.

Il y a sept muscles à l'œil, dit Fernel, quatre droits, deux obliques & un qui embrasse le nerf optique, &c.

Ce qu'il dit des muscles de la tête & de l'épine, est assez éloigné du vrai. Son exposition des muscles intercostaux est plus conforme à la vérité; il en admet vingt-deux de chaque côté; les intérieurs relevent les côtes & les extérieurs les abaissent. Cet usage est opposé à celui que Fallope leur assigne. Nous renvoyons à l'ouvrage de ce grand Anatomiste. Les connoissances que Fernel a sur les autres muscles sont assez exactes. Il a connu l'adhérence que le colon contracte avec le rein droit.

Le mésentere est un repli du péritoine, il est plissé comme une manchette, on le divise facilement en deux membranes, & c'est enrre ces deux membranes que sont logés les intestins.

Des arteres spermatiques, la gauche vient du tronc de l'artere aorte, & la droite de l'artere émulgente.

Des veines qui vont aux testicules, la gauche, dit notre Auteur, vient de la partie antérieure de la veine

cave, la droite vient de la veine émulgente. Andernach n'en savoit pas autant, ce Médecin prétendoit, comme comme on le verra plus bas, que les deux arteres venoient du tronc même de l'aorte, & les deux veines du tronc de la cave. Fernel n'a point connu les vésicules séminales; mais il a bien décrit la situation & l'étendue des canaux déférens. Ils prennent, dit-il, leur origine des épididimes; remontent, passent par les anneaux des muscles du bas-ventre, s'enfoncent dans le bassin, en s'approchant mutuellement; ils sont collés à la partie postérieure & inférieure de la vessie, près de la racine de la verge; ils se réunissent en un seul tronc; & percent l'uretre, s'ouvrent proche de l'ouverture de la vessie dans l'uretre. Dans le même endroit des ouvrages de Fernel, on trouve une description grossiere & informe des trompes de Fallope (a). XVI. Siecle. 1542. FERNEL.

La matrice, selon lui, reçoit ses arteres & ses veines de la bifurcation de l'artere aorte & de la veine cave. Fernel se trompe, il a pris les arteres & veines hémorrhoïdales pour les vaisseaux de l'utérus; il admet l'existence de l'hymen, mais la situation qu'il lui assigne n'est point conforme à la vérité, il est, dit il après Mundinus, placé au col de l'utérus; il auroit dû dire à l'extrêmité inférieure du vagin, &c.

Le bas-ventre est séparé de la poitrine par une cloison musculeuse appellée diaphragme, elle est percée de trois trous, un qui donne passage à l'œsophage, un autre à l'aorte, & le troisieme à la veine cave; Fernel ne parle point des trous qui donnent passage aux nerfs. Le péricarde est une enveloppe membraneuse du cœur, & qui en a la figure, il renferme une humeur qui entretient la souplesse des fibres du cœur; *quo semper cor madescit, ne forte ardore assiduo torreatur.*

Le cœur a la figure pyramidale, d'une part il est sous le sternum vers la cinquieme côte; sa pointe se trouve sous le mamelon gauche, on le sent quelquefois frapper les côtes.

Fernel, comme on le voit, connoissoit avant Vesale la situation oblique du cœur. Les autres particularités

(a) Pag. 15.

XVI. Siecle.
1542.
FERNEL.

du cœur ne lui ont point échappé. Il a connu les valvules ; car il désigne exactement leur nombre ; il connoissoit aussi les vaisseaux principaux qui aboutissent au cœur : cependant, sa description, il faut l'avouer à sa honte, est inférieure à celle que Galien en avoit donnée. Son exposition Anatomique du poumon, de la trachée-artere & du larynx est puisée dans Galien & dans Mundinus. Il n'y a rien qui lui soit propre sur le cerveau, au contraire il a laissé en arriere plusieurs objets que Gabriel de Zerbis avoit indiqués ; il auroit pû d'après cet Auteur & d'après Nemesius, décrire la premiere paire des nerfs, ou le nerf olfactoire dont il n'a point parlé. Il a cependant connu le mouvement du cerveau dans le crâne ; ce mouvement se réduit à un gonflement & un resserrement de la substance du cerveau ou des ventricules; c'est à la faveur de ce mouvement que l'esprit vital arrêté, est poussé dans les nerfs. Je parlerai dans la suite des recherches que MM. *Schliting*, *Haller* & *Lamure* ont faites à ce sujet,

Les veines viennent du foie, elles n'ont qu'une tunique qui est de composée de fibres longitudinales.

La veine porte se distribue en gastrique, en mésentérique & en splénique ; celle-ci donne des vaisseaux courts, la gastro-épiploïque, l'épiploïque gauche ; l'hépatique fournit la mésentérique droite, l'épiploïque droite, &c.

La veine cave se divise en veine cave ascendante & en veine cave descendante : l'ascendante va du foie au cœur, & delà à la tête ; elle fournit aux extrêmitées supérieures. La veine cave descendante, passe sur la partie latérale droite du corps des vertebres lombaires. La veine cave ascendante fournit les veines spléniques, les médiastines, les coronaires ; elle s'ouvre dans le sinus droit du cœur vers la cinquieme vertebre du dos : la veine cave ascendante donne de sa partie postérieure un seul tronc veineux qui s'insinue sur la partie latérale droite de la poitrine, en se collant aux côtes & très près du corps des vertebres ; on a donné à cette veine le nom d'azygos, veine impaire. Cette veine donne autant de ramifications qu'il y a d'espaces intercostaux : elle va jusqu'au dia-

phragme ; Fernel n'en dit pas davantage sur cet objet.

XVI Siecle

1542

FERNEL.

Au dessous de ce rameau veineux la cave ascendante donne des rameaux à toutes les parties voisines ; elle se divise près d'une glande en deux gros troncs, savoir les veines souclavieres qui passent sous les aisselles, & qu'on nomme à cet endroit axillaires.

De celles-ci viennent souvent les trois intercostales supérieures, les mammaires, les articulaires, les musculaires ; au-dehors elles fournissent les scapulaires internes & externes, & les thorachiques, &c.

Les veines jugulaires viennent des souclavieres ; elles ne forment d'abord qu'un seul tronc : elles se divisent ensuite en deux canaux, dont l'un s'enfonce entre les muscles antérieurs du col, pour pénétrer le crâne : l'autre devient extérieur ; à son tour, il se divise en veine jugulaire antérieure, & en veine jugulaire postérieure ; il y a des branches de communication ; & l'on voit des veines rétrogrades qui vont au bras former l'humérale, la céphalique, &c. Les veines jugulaires externes se trouvent sur les parties latérales de la tête ; elles donnent des rameaux au front, à l'occiput, à l'oreille, &c.

Les veines jugulaires internes se distribuent dans le cerveau, &c. Fernel ne soutient pas ici l'exactitude qu'il a montrée dans la description des veines extérieures.

Telle est la distribution des veines de la tête : nous allons exposer celles de l'extrêmité supérieure ; la veine axillaire fournit la bazilique & la céphelique. La bazilique est sur la partie interne du bras, la céphalique estplacée à l'extérieure. Il y a deux veines médianes ; la médiane simple & la médiane moyenne.

La veine cave descendante fournit les veines adipeuses, les émulgentes, les spermatiques, les lombaires. La veine cave vers la derniere vertébre des lombes se divise en deux branches ; une qui s'enfonce dans le bassin, & l'autre qui va aux extrêmités inférieures : on les nomme iliaques. L'iliaque interne donne dix rameaux, Fernel indique les endroits où ils se distribuent, nous n'en savons pas davantage aujourd'hui : j'ose même assurer que plusieurs Auteurs

XVI. Siecle. 1542. FERNEL.

modernes ne sont pas aussi exacts & étendus sur cette partie de l'Anatomie, que l'a été Fernel. La crurale donne des branches aux aînes, aux parties latérales externes. Elle fournit intérieurement une branche nommée saphene, qui se répend sur la partie antérieure de la cuisse & de la jambe; elle s'enfonce en gagnant la partie externe de la cuisse, & se place derriere le jarret. Elle fournit la tibiale, la peroniere, &c. ces détails sont fort exacts. Il y a apparence que Fernel à consulté les cadavres plus d'une fois. La description qu'il donne des arteres n'est point inférieure à celle des veines, nous y renvoyons. On trouvera dans l'ouvrage de Fernel, immédiatement après l'exposition des vaisseaux sanguins, une méthode de disséquer, où on pourra puiser plusieurs faits intéressans pour la pratique de l'Anatomie.

L'ouvrage de Fernel contient aussi un Traité succint des maladies externes: l'éléphantiasis est décrit fort au long: il y traite de la vérole dans plusieurs chapitres. L'auteur pense que cette maladie à commencé de faire des ravages en Europe dans l'Armée des François qui étoient campés près de Naples (a) l'an 1493. Cette maladie ne peut se contracter que par le coït, ou bien de naissance. Par toute autre espece de contact, quelque usage que l'on fasse des alimens quelconques, on ne peut acquérir cette maladie. C'est une erreur, dit notre Auteur, de croire que cette maladie s'adoucisse à proportion qu'elle vieillit. Elle est, suivant Fernel, aussi dangéreuse dans le tems que j'écris, qu'elle l'étoit dès son origine; heureusement, ajoute-il, nous avons un remede souverain, si nous l'employons à propos; c'est le mercure. On voit par-là que les Italiens ne resterent pas long-tems les seuls possesseurs de ce remede; Fernel étoit presque contemporain de Carpi; il propose le mercure sous différentes formes, cependant il recommande avec confiance contre la même maladie l'usage du gayac qu'il nomme l'antivénérien par excellence (b); cependant dans un chapitre différent qui roule sur le traitement de cette maladie, Fernel donne la préférence aux frictions mercurielles sur tout autre remede. Le suc-

(a) Page 584.
(b) Pag. 523.

ces continuel qu'on en obtient est une preuve de leur valeur. Il ne faut pas trop faire attention à la théorie que Fernel donne des tumeurs ; mais on doit examiner scrupuleusement les especes qu'il établit, les symptomes qui les caractérisent, & les moyens curatifs qu'il propose. On pourroit ajouter à plusieurs traités sur cette matiere, publiés par des Médecins modernes, beaucoup de réflexions de Fernel sur les tumeurs ; mais un tel travail n'est point de notre objet.

Notre Auteur paroît éloigné de toute opération Chirurgicale, ce n'est qu'à l'extrêmité qu'il ordonne d'y recourir. Le trépan exige beaucoup de ménagement : il ne faut le pratiquer, s'il y a une grande fracture au crâne; mais il faut y recourir s'il y a des symtômes fort pressans, & que la fracture soit petite. Il est grand partisan des sutures pour la réunion des plaies, & il décrit différentes aiguilles pour faire cette opération; Fernel donne des preuves de sa capacité dans tous les objets qu'il traite : ses remarques sur le calcul sont sur-tout intéressantes : il ordonne plusieurs remedes internes ; mais il ne dit rien sur l'opération de la taille : voyez son ouvrage intitulé :

Universa medicina, *Venet.* 1564 in-4°. *Lutetiæ* 1567 in-fol. *Francofur.* 1592 in-fol. 1603 in-8°. 1607 in-8°. 2 *vol. Hanow.* 1610 in-fol. *Paris* 1602. *Lugd.* 1645 in-8°. *Genevæ* 1679, &c.

Joannis Fernelii Ambianatis de naturali parte medicinæ libri septem Henricum, Francisci Galliæ Regis filium (a). *Paris* 1542. *Venet.* 1547. *Lugd.* 1551.

Dans le premier livre page 14 de cette édition, on trouve l'Anatomie ; & dans le sixieme, page 427 la Chirurgie.

LANDI.

Landi (Bassiano) Médecin, naquit vers le commencement du seizieme siecle à Plaisance en Italie ; il y étudia d'abord les humanités, & fut ensuite à Padoue où il fit sa Philosophie sous le célebre J. B. Montan. Il professa la Philosophie dans cette Ville avec un applaudissement universel, fut ensuite nommé Professeur de Médecine, & l'enseigna avec

(a) Douglas, page 76.

XVI. Siecle. 1542. LANDI.

distinction jusqu'à la fin de sa vie, qu'accélérerent des scélérats qui lui donnerent sept coups de bayonnettes, dont il mourut le 31 Octobre 1562.

Parmi le grand nombre d'ouvrages que nous a donné cet Auteur, se trouve celui-ci qui a paru sous deux titres différens

Anatomia corporis humani Bazil. 1542 in-4°. *Francof.* 1605 in-8°.

Sive

De capitis, cerebri, cordis, pulmonis, ossium, nervorum, membranarum, venarum, arteriarum, musculorum, intestinorum, renum, cæterorumque omnium & singularum corporis humani partium constitutione ac cognitione.

Le volume que nous venons d'annoncer & dont nous allons donner une idée, est divisé en deux livres. Le premier se borne à une division exacte de la Médecine, & des différentes parties qui la composent : il comprend spécialement l'Anatomie, & l'Auteur définit de nouveau chacune de ses parties & les objets qui la concernent. L'os est un corps sec, terrestre, froid & dépourvu de sentiment ; il en rapporte le nombre, & fait voir leurs trous, leurs éminences & leurs articulations, &c.

Après les os viennent les dents qui ont la même structure qu'eux ; les ongles y trouvent aussi leur place ; il définit les unes & les autres, & indique leur usage & leur différence. La moëlle est, dit-il, une substance terrestre contenue dans les cavités des os qu'elle nourrit. Le cerveau fournit les nerfs qu'il nomme ministres des sens & du mouvement ; c'est, ajoute-il, une substance naturellement froide, humide & immobile, quoiqu'elle soit sans cesse échauffée par les vapeurs qui y montent. Le cerveau produit les esprits, & le sommeil est une suspension de ses fonctions ; il y a des animaux qui dorment plusieurs mois de l'année. Landi divise le cerveau en trois sinus, & place dans chacun une opération de l'ame, & comme il a mal divisé les opérations de l'ame, il s'est aussi mal entendu en divisant le cerveau.

Les nerfs, dit notre Auteur, portent au cerveau

les impressions que les corps étrangers font sur les organes des sens auxquels ils se distribuent & se ramifient presque à l'infini. Il y a plusieurs organes, il y a aussi plusieurs paires de nerfs.

XVI. Siecle.
1542.
LANDI.

Les veines naissent les unes du foie & les autres du cœur. La différence qu'il met entre les reins & les arteres, est que la veine contient dans son sinus plus de sang que l'artere, & que l'artere a plus d'esprits : la veine, ajoute-il ensuite, n'a qu'une tunique, au lieu que l'artere en a deux, excepté celles qui vont du cœur au poulmon qui varient quelquefois. Le cœur est la partie la plus noble du corps humain, il est le siege de la joie, du chagrin, & l'Auteur de la vie; la petitesse de son volume produit la hardiesse, & de sa grandeur naît la timidité.

On voit par ces détails vagues, érronés, vains, frivoles & superstitieux, que Landi n'avoit aucune connoissance des bons Auteurs qui l'avoient précédé, & qu'il mérite une place distinguée parmi ceux qui ont retardé les progrès de l'art.

FUMANELLUS

Fumanellus (Antoine) Médecin, fleurissoit à Vérone vers l'an 1529; il jouit d'une si grande réputation qu'il fût appellé en consultation dans les principales Villes de l'Italie.

Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages sur les différentes parties de la Médecine, ils ont tous eu une grande célébrité dans le monde savant : voici ceux qui sont de notre objet, & qui sont imprimés dans son grand ouvrage, intitulé :

Opera multa & varia, cùm ad tuendam sanitatem tum ad proffligandos plurimum conducentia. Tig. 1557. *Magdeburgi* 1592 in-fol.

De lepra & elephante morbo, eorumque curatione, libellus.

De capitis ustione, in oculorum & pulmonis morbis abhumorum de fluxu.

De calvariæ fractura & ejus curatione, vulnere pectoris, & pulmonis phlegmoneque consilium seorsim prodierunt Basileæ 1542 in-4°.

CHAPITRE XVI.

DES ANATOMISTES ET DES CHIRURGIENS qui ont fleuri depuis l'an 1543 jusqu'en l'an 1551, ou depuis Vesale jusqu'à Paré.

Epoque intéressante à l'Anatomie, à laquelle on rapporte la plûpart des connoissances, des Anatomistes anciens & modernes.

VESALE.

Il découvrit un nouveau monde avant l'âge de 28 ans.
Senac, Traité du cœur, Tome I. pag. 24.

VESALE (André) l'un des plus savans Médecins & Anatomistes du seizieme siecle, naquit à Bruxelles le 31 Décembre de l'année 1514, sur les cinq heures du matin (*a*), d'André Vésale, Apothicaire de l'Empereur Maximilien, qui tiroit son origine de la ville de Vesel dans le Duché de Cleves. Ses ancêtres avoient fait de la Médecine une étude particuliere, & se sont rendus recommandables par leurs travaux. *Everard*, son aïeul, nous a laissé de très bons commentaires sur les ouvrages de Rhasis; François Vésale, son frere cadet, se rendit encore célébre dans la Médecine; ses parens l'avoient destiné à la profession d'Avocat; mais il prit malgré eux l'état de Médecin; il disoit qu'il n'avoit rien de plus à cœur que de pouvoir venger un jour les insultes mal fondées qu'on faisoit à son frere André. Dominé par le zele le plus vif & l'ardeur la plus forte de se signaler dans son état, il avoit déja fait des progrès rapides en peu de temps, lorsque la mort mit fin à ses projets en tranchant le fil de ses jours.

Vésale étoit donc né d'une famille qui avoit na-

(*a*) Voyez l'inscription qui est à son portrait.

XVI. Siecle.

1543.
VESALE.

turellement un goût décidé pour la Médecine (a); aussi n'épargna-t'elle rien pour lui donner une bonne éducation. On l'envoya dès son bas âge à Louvain pour y faire ses Humanités & son cours de Philosophie. Il fit de rapides progrès dans l'une & l'autre science; & a été un des plus grands Physiciens du seizieme siecle; ce qu'il y a de plus admirable en lui, c'est qu'il sut si bien distinguer les cas où il falloit s'abstenir de raisonner, que ceux qui exigeoient des explications physiques, encore en usa-t-il très sobrement. Il savoit parfaitement le grec; il le parloit, & l'écrivoit avec la même facilité. Sylvius qui se piquoit aussi d'entendre cette langue, en fut jaloux, & accusa André Vésale de se servir de la plume d'autrui. Riolan, plein d'érudition, a adopté le sentiment de Sylvius, & lui a fait le même reproche; mais ni l'un ni l'autre de ces deux célebres Auteurs ne nous paroît bien fondé. Orné de ces connoissances, Vésale porta ses pas à Montpellier pour y étudier la Médecine: il eut pour condisciple le célebre Tagault. Les grands Maîtres qui enseignoient dans l'Université de Paris, engagerent Vésale à venir dans cette Ville. Il y reçut les leçons des Andernach, des Sylvius, des Fernel, &c. Vésale fit paroître tout le zele qu'il avoit pour la Médecine, & sur-tout pour l'Aanatomie qui étoit la partie à laquelle il donnoit toutes ses occupations: c'est ce zele qui lui fit braver les dangers auxquels il s'exposoit; tantôt il alloit avec quelques-uns de ses condisciples au charnier des Innocens, tantôt aux fourches patibulaires pour y enlever des cadavres. Il ne se borna pas aux cadavres humains, il ouvrit aussi nombre d'animaux, & par ses dissections fréquentes, par ses méditations profondes sur la nature humaine, & par ses lectures longues & répétées, il surpassa bientôt ses plus grands Maîtres. Cependant la guerre qui s'éleva en France obligea Vésale à quitter Paris; il s'en revint à Louvain, sa patrie, avec le célebre

(a) Manget. post Boerhavium. Bibl. script. Med. Tom. IV. p. 503. Ita sane videatur in Vesalianâ stirpe culta hæsisse Medicina ut in Asclepiadeâ olim habitasse gente, antiquitas notavit.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Frisius Gemma. Les connoissances qu'il avoit acquises dans l'Anatomie le mirent bientôt à même de la professer dans cette Ville avec distinction. Cependant pour être plus à portée de faire des recherches dans l'Anatomie, & se perfectionner de plus en plus, Vésale suivit en 1535 l'armée que l'Empereur avoit levée contre la France; sa réputation s'accrut. Le mérite ne peut rester long-temps inconnu; la République de Venise le choisit pour occuper une place de Professeur dans l'Université de Padoue, & il y enseigna pendant sept ans la Médecine, & sur-tout l'Anatomie. Vésale publia en 1539 des planches anatomiques qui ont fait l'admiration des savans; il fut le premier qui osa dévoiler les erreurs de Galien, tant en Médecine qu'en Anatomie; avant lui les Anatomistes auroient cru commettre un sacrilege s'ils l'avoient contredit. Cette conduite lui attira nombre d'ennemis; les préjugés ont eu de tout temps un pouvoir suprême sur les hommes, & quiconque les brave, doit craindre de ne passer, ou pour fou, ou pour téméraire. Toute l'Europe fut remplie des injures qu'on vomissoit contre Vésale. Eustache à Rome, Driander à Marpurg, & Sylvius à Paris, s'éleverent contre lui; mais sur-tout celui-ci qui employa toutes sortes de calomnies pour le noircir dans l'esprit de ses protecteurs; au lieu de le nommer Vésalius, comme étoit son nom de famille, il l'appelloit Vésanus: opprobre humiliant pour l'esprit humain! C'est Sylvius lui-même qui devint fol dans le moment même qu'il osa donner cette épithete au génie le plus droit qu'eût l'Europe. Sylvius accusoit Vésale d'impéritie, d'arrogance & d'impiété; Fallope seul, fut maintenu dans son devoir: disciple de Vésale, il n'oublia jamais ce qu'il devoit à son maître, & quoiqu'il fût beaucoup plus fondé que Sylvius à critiquer ses ouvrages, puisqu'il avoit des objections si valables à opposer a ses ouvrages, il le fit avec la plus grande modération & le plus grand respect que puissent dicter l'estime & la reconnoissance des bienfaits dont il étoit redevable à Vésale: Fallope parla en Anatomiste instruit, & non en

homme emporté, jaloux & vindicatif; mais ſicelui-ci ſe maintint dans les regles de la bienſéance envers ſon maître : Véſale obſerva envers ſon diſciple les procédés les plus doux & les plus honnêtes. A peine les remarques de Fallope ſur l'ouvrage de Véſale furent-elles parvenues en Eſpagne, que Véſale s'enferma pour lui répondre; il prit le parti de l'Anatomie plutôt que le ſien, & répondit à Fallope comme un pere auroit répondu à ſon fils.

Fallope, cet homme qui s'eſt rendu immortel par les vaſtes connoiſſances qu'il acquit dans l'Anatomie, eſt bien éloigné du ſentiment de Sylvius; il ne rougit pas d'être une créature de Véſale, & d'avoir puiſé dans l'école de ce grand homme la plupart de ſes connoiſſances en Anatomie; il avoue que Véſale n'a pas aſſez reſpecté Galien, ce pere de la Médecine; mais, dit-il, ſes reproches ſont en général bien fondés. Cependant la réputation de Véſale croiſſoit de jour en jour, & il jettoit pour l'Anatomie des fondemens ſolides & durables, lorſque l'Empereur Charles-Quint, qui l'avoit déja honoré de ſes faveurs, le choiſit pour ſon premier Médecin (*a*): ce qui le fixa entiérement à la Cour. Il eut la confiance des Grands, & il donna plus d'une fois des marques non équivoques de ſon profond ſavoir dans la pratique de la Médecine. J. A. de Thou rapporte de lui un fait mémorable; il dit que Véſale ayant averti Maximilien d'Egmont, Comte de Bures dans la Gueldre, du jour de l'heure de ſa mort, ce Seigneur fit préparer un ſuperbe feſtin, & charger les tables de toute ſa vaiſſelle, invita ſes amis, s'aſſit auprès d'eux, les convia à faire bonne chere, leur diſtribua libéralement ſes tréſors; puis leur ayant dit adieu, ſans aucune émotion d'eſprit, il ſe recoucha & mourut au même temps que Véſale l'avoit prédit.

(*a*) Sed id infeliciter accidit, & cum maximo damno anatomes, ut poſt paucos annos inter anatomicos labores conſumtos, cæſar VESALIUM avocaret ad aulam, & expeditiones bellicas. Hinc poſt annum ætatis 29, vix quidquam profecit VESALIUS, cum editio ſecunda magni operis à prima figuris nuſpiam, ſermone omnino parùm differat. Haller, Method. ſtud. Tome I. p. 501.

XVI. siecle. 1543. VESALE.

Ce trait admirable, qui dénote, s'il est vrai, un savoir presque surnaturel attira de plus en plus à Vésale la confiance de son Prince : malheureusement il n'en jouit pas long-temps ; Vésale apprit bientôt que les plus brillantes fortunes sont sujettes à de grandes révolutions ; un Gentilhomme Espagnol qu'il avoit traité, étant mort, Vésal demanda aux parens du défunt la permission d'ouvrir le cadavre ; à peine eut-il enfoncé son scapel, & ouvert la poitrine, qu'il y vit le cœur palpitant. Cette triste catastrophe parvint aux oreilles des parens qui le poursuivirent, non seulement comme un meurtrier, mais ils l'accuserent encore d'impiété devant l'Inquisition. Ce Tribunal sévere alloit le punir de son crime, lorsque Philippe II, Roi d'Espagne, trouva le moyen de le soustraire à la faveur de ses Juges, en lui faisant faire un pélerinage à la Terre sainte. Vésale se détermina en conséquence à faire le voyage de la Palestine ; il passa en Chypre avec *Jacques Malateste*, Général des Vénitiens, & de-là à Jérusalem. Peu de temps après la mort du célebre Fallope qui arriva vers l'an 1564, le Sénat de Venise le rappella pour lui donner sa place ; mais comme il faisoit voile pour revenir à Padoue, il fut jetté avec les débris de son navire dans l'Isle de Zante, où ce grand homme, réduit aux dernieres extrémités, mourut de faim (*a*) le 15 Octobre de l'année 1564, âgé seulement de cinquante ans. On rapporte qu'un Orfevre ayant, quelque tems après, abordé dans ce même endroit, lui procura la sépulture, & qu'on voit cette épitaphe gravée sur son tombeau dans l'Eglise de la Sainte Vierge de cette Isle.

Tumulus
Andreæ Vesali Bruxellensis
Qui obiit idibus octobris
Anno. M. D. LXIV.
Ætatis Vero suæ L.
Cum hierosolymis rediisset.

A peine Vésale avoit-il atteint l'âge de vingt-cinq

(*a*) Voyez Ambroise Paré qui écrivoit neuf ans après cette catastrophe.

ans lorsqu'il publia son ouvrage sur la structure du corps humain, cette production précoce paroîtroit fabuleuse si elle n'étoit attestée par les Auteurs les plus dignes de foi. Qu'un Auteur publie à un âge aussi tendre un ouvrage de littérature, il n'y a rien d'extraordinaire; mais qu'il donne un ouvrage d'anatomie si ample, si exact, qui suppose des recherches immenses sur l'homme, & dans un temps où c'étoit un sacrilege de disséquer des corps humains, c'est ce qu'on ne sauroit comprendre, sans accorder à Vésale un génie des plus profond, & un zele des plus outrés pour l'Anatomie. Vésale me paroît un des plus grands hommes qui ait existé. Que les Astronomes me vantent Copernic; les Physiciens, Galilée, Toricelli, &c; les Mathématiciens, Paschal; les Géographes, Christophe Colomb, je mettrai toujours Vésale au-dessus de leurs héros. La premiere étude pour l'homme, c'est l'homme, Vésale a eu ce noble objet, & l'a rempli dignement; il a fait sur lui-même, & dans le corps de tous ses semblables, des découvertes que Colomb n'a pu faire qu'en se transportant à l'extrémité de l'univers. Les découvertes de Vésale touchent directement l'homme; en acquérant de nouvelles connoissances sur sa structure, l'homme agrandit, pour ainsi dire, son existence, au lieu que les découvertes de Géographie, d'Astronomie ne touchent l'homme que d'une maniere très indirecte. La maison de Vésale sert aujourd'hui de Couvent aux Capucins de Bruxelles. Ces Religieux se font encore un honneur de dater leurs lettres *ex ædibus Vesalianis*. On trouve des gens de goût dans tous les états.

XVI. Siecle.

1543.

VESALE.

Les ouvrages que Vésale nous a laissés sur l'Anatomie & la Chirurgie, sont:

De humani corporis fabrica libri septem. Basileæ 1543, 1555, 1563, in-fol. *Venetiis* 1568, 1604, in-fol. *Lugduni* 1552, deux volumes in-16, sans figures. *Tigur.* 1551, 1573, in fol. Paris, 1564.

Epistola docens venam axillarem dextri cubiti in dolore laterum secandam. Basil. 1539, in-4°.

Suorum librorum de corporis humani fabrica epitome. Basileæ 1542, in-fol. 1543, in-fol. Paris 1560.

XVI. Siecle. *Coloniæ* 1600, in-fol. *Leidæ* 1616, in-4°. *Amstelod.* 1633, in-4°. avec les remarques de P. Paw. *Amstelod.* 1617, in-fol. avec des notes de Nicolas Fontanus. *Amstelod.* 1642. Thomas Gemini a donné une édition de cet ouvrage en Anglois, sous ce titre: *Compendiosa totius anatomes de lineatione ære exarata. Londini* 1545, 1553, 1559, in-fol.

1543. VESALE.

De radice chinæ usu. Basileæ 1543, 1546, in-fol. *Venetiis* 1546. *Lugduni* 1547, in-12.

Examen observationum Fallopii. Venetiis 1564, in-4°. *Madriti* 1561. *Hanov.* 1609. *Marnium* 1609 & 1610, in-8°.

Chirurgia magna in septem libros digesta. Venetiis 1568, 1569, in-8°. par Prosper Borgarullius.

Consilium provisu partim depravato, partim abolito. Basileæ 1583, in-8°.

Opera omnia Anatomica & Chirurgica, curâ Hermanni Boherhave, & B. S. Albini. Leidæ 1725, 2 vol. in-fol.

Vésale fut à Basle en 1546 pour présider à une nouvelle édition de ses ouvrages. Il profita du loisir que lui laissoit son séjour dans cette Ville, pour préparer un squelete d'homme dont il fit présent au corps des Médecins. On le reçut avec le plus grand plaisir; & pour preuve de leur reconnoissance, on y ajouta l'inscription suivante qu'on y lit encore aujourd'hui.

Andreas Vesalius Bruxell.
Caroli V. aug. Archiatrus
Laudatiss. Anatomicarum
Administr. Comm.
In hac urbe regia
Publicaturus
Virile quod cernis Sceleton
Artis & industriæ suæ
Specimen
Anno christiano
M. D. XLVI.
Exhibuit erexitque.

Pour donner avec clarté & méthode une idée des travaux

travaux de Vésale, nous suivrons le même ordre anatomique qu'il a suivi lui-même : en parlant des différentes parties qui composent le corps humain, nous verrons ce que notre Auteur a fait ou dit de relatif, & pour faire connoître ce qu'il a de particulier en chaque genre ; je comparerai quelquefois les ouvrages de Vésale avec ceux de Mr. Winslow qui a sans contredit donné un traité général d'Anatomie des plus complets qui ait paru dans ce siecle.

L'ostéologie est la base de l'Anatomie ; c'est par elle qu'il convient de commencer. Les os recouvrent ou sont recouverts par les parties molles, leur donnent attache & les mettent à l'abri des injures des corps extérieurs. Vésale a commencé sa description de l'homme par l'exposition des os ; il dit qu'ils sont cartilagineux dans le fœtus, & qu'ils se durcissent avec l'âge. L'os est de toutes les parties du corps la plus ferme & la plus solide ; c'est par leur assemblage que le squelette (*a*) est formé ; il y en a de grands, de petits, de ronds, de quarrés, de longs, de plats ; chaque os se divise en corps & en extrémités ; il a sur chacun d'eux des dépressions & des éminences, *appendices* ; il y en a de plusieurs especes ; notre Auteur les parcourt toutes, & très au long : c'est dans cette abondante source que plusieurs Anatomistes modernes ont puisé, & notamment Mr. Winslow qui semble avoir presque traduit littéralement de Vésale toutes les généralités sur les os (*b*). Pour remplir ses différentes fonctions, l'homme ne pouvoit être formé d'une seule piece osseuse ; & afin de concilier la solidité à la souplesse des parties, l'Auteur de la nature a construit son corps d'un grand nombre de pieces différemment combinées entr'elles : leur assemblage forme le squelete ; il y en a de frais, de secs, d'enfant, d'adulte, d'homme & de femme. Chacun de ces squeletes contient des particularités intéressantes. Vésale les détaille fort au long. Cependant il falloit un ordre dans

(*a*) De humani corporis fabricâ, edit. Basil. 1543, p. 2.

(*b*) Confrontez l'ouvrage de Vesale depuis la page 7 jusqu'à la page 11, avec les pages 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 & 8 de l'ouvrage in 4°. de M. Winslow.

XVI. Siecle.

1543.

VESALE.

l'arrangement de ces pieces osseuses ; les unes devoient être fixes, & les autres mobiles. Vésale nomme articulation leur rapport mutuel, & leur arrangement symmétrique. Il y a plusieurs especes d'articulations ; le mouvement des pieces est plus ou moins grand, plus ou moins libre ; ils se font en rond, ou dans une autre direction ; les pieces glissent les unes sur les autres ; certains membres sont bornés à la flexion & à l'extension ; d'autres exécutent des mouvemens latéraux ; il y a des pieces osseuses qui sont destinées au repos, & sont fixées par des ligamens plus ou moins courts ; elles ne font simplement que s'entretoucher, ou bien elles se reçoivent mutuellement par des cavités ou des éminences. Pour représenter tous ces objets, Vésale a consacré un très long chapitre (a) : voyez-en l'extrait dans l'ouvrage de Mr. Winslow (b). Cet Anatomiste a cependant enchéri sur ceux du grand Vésale, en ajoutant l'articulation par amphiarthrose, ou articulation mixte entre la diarthrose & la synarthrose : division bien subtile, & qui encore ne lui appartient pas.

La tête se divise en crâne & en face. La description des os du crâne est plus concise & plus succinte dans l'exposition anatomique de Mr. Winslow que dans l'ouvrage de Vésale ; cependant à l'exception près d'un chapitre qui contient des rapsodies (c), on trouvera dans l'ouvrage de Vésale le même ordre & les mêmes descriptions générales. Cependant les descriptions particulieres de Vésale sont moins étendues & moins suivies que celles de Mr. Winslow : ainsi l'un gagne ce que l'autre perd ; c'est pourquoi il est nécessaire de consulter les deux ouvrages si l'on veut avoir une idée exacte des os du crâne.

La face, suivant Vésale, est composée de deux parties qu'on nomme machoires ; la supérieure qui est formée par les douze os spongieux, & l'inférieure par un seul os assez solide. Galien avoit avancé que les os de la machoire supérieure étoient plus solides que celui de la machoire inférieure ; Vésale

(a) Pag. 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.
(b) Pag. 13, 14, 15, 16, 17.
(c) Page 18.

n'a pas craint de contredire son maître en cette occasion (*a*). XVI. Siecle.

Vésale comprend sous six paires d'os les douze dont la machoire supérieure est composée. 1543. VESALE.

Nous connoissons aujourd'hui les os de la premiere paire sous le nom d'os de la pomette ; ceux de la seconde, sous le nom d'os unguis ; la troisieme paire comprend les os planum qui font partie de l'os ethmoïde, & que Mr. Winslow a compris, avec raison, avec cet os. Vésale est dans l'erreur ; les os planum qu'il décrit avec ceux de la face, appartenant à l'os ethmoïde, devroient trouver place parmi les os du crâne. La quatrieme paire étoit formée des deux os connus aujourd'hui sous le nom des maxillaires ; la cinquieme, des os quarrés du nez ; la sixieme, les palatins. Vésale regardoit l'os vomer & les cornets inférieurs comme des dépendances de l'os ethmoïde ; & en effet, ces os sont joints à l'ethmoïde chez les enfans, & dans la plupart des têtes des adultes (*b*). Vésale ne s'est pas conformé à Fernel qui regardoit le dernier comme un os particulier. En décrivant la mâchoire supérieure, Vésale donne une ample description des sinus sphénoïdaux, des sinus maxillaires, des ethmoïdaux & des frontaux. Il nie formellement tout passage des sinus sphénoïdaux dans la cavité du crâne.

La machoire inférieure est décrite aussi exactement dans les ouvrages de Vésale que dans ceux de Mr. Winslow : l'on y voit quelle est l'étendue, la situation & la direction du conduit oblique ; on y trouve le nombre des alvéoles. Il n'a pas oublié d'avertir qu'après l'extraction d'une dent, leurs parois se rapprochoient, & que ces cavités s'obliteroient; il connoissoit aussi les cartilages interarticulaires, & les principaux ligamens de l'articulation (*c*).

Vésale n'a décrit que deux osselets de l'ouie, le marteau & l'enclume ; cependant il dit un peu plus bas qu'il y en a quatre, dont il ne donne point la

(*a*) Page 42.

(*b*) Voyez Santorini, Observation Anatom. pag. 88. Palfyn commenté par M. Petit, pag. 75. Tom. I.

(*c*) Page 25.

XVI. Siecle.

1543.

VESALE.

dénomination (*a*). Il parle vraisemblablement des deux osselets de chaque côté. Le limaçon, les trois canaux demi-circulaires, n'étoient point connus à Vésale, ou du moins il ne les a point décrits.

Il y a dans l'ouvrage de Vésale (*b*) une assez longue exposition des dents de l'adulte ; cependant cette exposition laisse à desirer un grand nombre d'objets intéressans : nous en rendrons compte en parlant de Fallope, d'Eustache, de Duverney, d'Albinus, de Bertin, &c.

Le tronc est composé de trois parties, une commune & deux particulieres ; la commune est appellée l'épine ; les deux particulieres sont la poitrine & le bassin. Des vertebres, sept servent à former le col, douze, le dos, cinq, les lombes, & environ cinq ou six le bassin, avec un prolongement appellé coccix. Ces vertebres, qui forment la partie postérieure du bassin, sont soutenues ensemble, & forment un os appellé sacrum. Il faut recourir à l'original pour voir quelles sont les courbures de l'épine, comment les pieces s'articulent entr'elles, quels sont les corps qui les séparent, ou quels sont ceux qui les réunissent. Ces objets sont décrits avec la plus grande clarté, la plus grande précision, & la plus grande exactitude.

Il y a communément douze côtes de chaque côté ; les unes sont vraies & les autres sont fausses ; Vésale donne les figures caractéristiques de chacune d'elles en général & en particulier. On voit dans les planches quelle est leur courbure, leur distance naturelle ; quels sont les cartilages qui y aboutissent & qui les lient au sternum ; ce dernier os est encore exactement décrit, si on en excepte le trou qu'on y trouve quelquefois, dont Columbus a parlé, & qu'il n'a point connu ; d'où je puis conclure que Vésale étoit aussi savant que nous sur cette matiere.

Vésale n'a pas le seul mérite d'avoir décrit le premier avec exactitude la plupart des os de la poitrine, il a encore celui de ne s'être point laissé séduire par la force

(*a*) Pag. 36. Præter quatuor officula auditus instrumentorum constructionem ingredientia.

(*b*) Pag. 46. Voyez aussi l'ouvrage de M. Winslow.

des préjugés qu'on avoit servilement adopté en Anatomie. Notre Auteur examine tout & veut tout soumettre au témoignage des sens ; conduit par l'esprit de doute, à peine jetta-t-il les yeux sur le cœur de l'homme, qu'il s'apperçut que l'os du cœur, décrit par Galien & les Anatomistes qui lui avoient succédé, étoit un être de raison : seulement, dit notre Auteur, on voit l'extrémité des vaisseaux, adhérente au cœur, un peu plus solide & plus épaisse que ne sont ailleurs les parois des mêmes vaisseaux. On trouve à la jonction de ces vaisseaux au cœur une espece de cercle de la nature d'un cartilage, mais qui n'est jamais osseux (*a*). Ces réflexions sont justes & déduites de la nature même ; cependant elles n'ont pas été universellement admises après lui.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Les os de l'épaule, si faciles à décrire, puisqu'ils sont si sensibles, n'étoient rien moins que décrits avant Vésale : c'est lui qui le premier a divisé les omoplates (*b*) en faces, en angles & en bords. Ces divisions sont nécessaires, dit notre Auteur, pour désigner l'attache de chaque muscle. Les apophyses, coracoïde & acromium, ne sont pas seulement indiquées ; mais par la description qu'il en a donnée, il les représente pour ainsi dire à l'imagination : là elles sont courbes, ici elles sont horisontales, &c. Cette description est si claire, que l'Auteur semble les faire appercevoir. La clavicule forme une espece d'S romain ; elle a deux extrémités, l'une sternale, & l'autre humérale ; entre ces extrémités osseuses, le sternum & l'apophyse acromium, on trouve deux cartilages distincts & séparés des os, qui permettent le jeu nécessaire aux parties. Il n'y a que l'homme & les animaux qui se servent de leurs extrémités supérieures pour porter les alimens à la bouche, comme le singe & l'ours, qui aient des clavicules ; elles forment deux arcs-boutans qui éloignent les omoplates de la poitrine : ce qui diminue le frottement des parties ; elles mettent encore les vaisseaux axillaires à l'abri d'une trop forte compression, &c. &c. &c.

(*a*) Pag. 94.
(*b*) Pag. 100, 101 & 102.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Parmi nombre de détails curieux dans lesquels notre Auteur entre en décrivant les os de l'extrémité supérieure, on lit avec plaisir l'histoire des articulations de différens os qui la composent. Vésale parle fort au long d'un cartilage qui est attaché à l'extrémité inférieure du cubitus, & qui est placé entre les os de l'avant-bras & ceux du carpe. Il n'oublie point les ligamens latéraux de l'articulation, & les sinuosités creusées sur les extrémités des os de l'avant-bras qui donnent passage aux tendons fléchisseurs & extenseurs de la main. Bertin ne paroît avoir puisé les principaux faits de sa description des os de l'avant-bras que dans cette source. Les os du carpe sont au nombre de huit; ils forment un groupe osseux, & sont placés en deux rangées; un seul est hors du rang: ces os n'ont point de noms particuliers; leur dénomination est simplement tirée de leur situation; ainsi il y a le premier, le second & le troisieme, &c. &c.

Les os innominés sont à l'extrémité inférieure ce que l'épaule est à l'extrémité supérieure; mais en outre ils concourent à former la cavité du bassin qui contient nombre de visceres. Le bassin est composé des os, *ilium* & *ischium* qui sont chacun au nombre de deux, & de l'os sacrum qui est placé en arriere, & qui est impair. Vésale a regardé l'os *ischium* comme une dépendance de l'os *ileum* (*a*). Il y a dans le contour du bassin plusieurs ouvertures & plusieurs éminences.

La partie osseuse de la cavité cotiloïde, est décrite de main de maître. Le contour cartilagineux, le ligament rond, & l'échancrure interne, sont indiquées; Vésale a seulement omis de parler des glandes synoviales dont Clopton Harvers a donné dans la suite une ample description. Ces glandes ont été unanimement admises pendant une longue suite d'années: un Anatomiste moderne, Mr. Lieutaud, révoque en doute leur existence (*b*).

La description du trou ovalaire, du ligament qui

(*a*) Os coxendicis, pag. 128.
(*b*) Anatom. historique, pag. 459.

le bouche, & de la plûpart des muscles voisins est fort exacte; l'Auteur n'a cependant point connu l'obturateur externe. XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Parmi nombre de détails intéressans, dans lesquels Vésale entre sur les os de l'extrémité inférieure, on lit avec plaisir la description des cartilages sémi-lunaires; ils ont presque la structure des ligamens, des capsules articulaires de la cuisse ou du pied. Toujours soumis aux regles de la nature, il a fait peindre les extrémités inférieures du fémur plus rapprochées que les extrémités supérieures.

Ce que dit Vésale sur les malléoles, fit naître des réflexions judicieuses sur la nature des diastases & des entorses: je prie les modernes de consulter cet article; ils y trouveront de quoi se satisfaire.

La description des os du pied n'est point inférieure à celles du fémur, du tibia & du péroné; on y voit que le tarse est composé de sept os; le pédium ou le métatarse est composé de cinq. L'histoire des phalanges est exacte, & celle des os sésamoïdes n'est pas inférieure. Les os sésamoïdes étoient peu connus avant Vésale qui en a donné une exacte description. Ces os, dit-il, naissent sur les extrémités articulaires des os, au-dessous des tendons des muscles fléchisseurs ou extenseurs; il y en a qui forment une espece de coulisse; quelquefois l'on en observe deux qui sont liés par le moyen d'un ligament: ces os sont fort communs aux articulations des doigts de la main & de ceux du pied. Vésale a aussi donné une exacte description de l'os hyoïde; on pourra la consulter dans l'original; il nomme cet os, os qui a la figure d'un V.

L'esprit de superstition avoit fait imaginer qu'il y avoit dans l'homme un os d'une nature toute particuliere; il n'avoit aucun poids; il étoit incorruptible, & n'étoit point combustible, quelque violent que fût le feu auquel on l'exposât. C'étoit de cet os que la résurrection devoit s'opérer, & un tel usage lui attiroit du respect & de la vénération; chaque Anatomiste vouloit le trouver, peut-être pour lui offrir son hommage: Vésale plus sage, se contenta

XVI. Siecle. de dire qu'il laissoit sur l'existence de cet os la question à décider aux Théologiens (*a*).

1543. VESALE. La conduite de Vésale n'a rien que de louable; en frondant ce préjugé, il devoit craindre l'inquisition; en l'adoptant, c'étoit donner une preuve d'ignorance: le parti le plus sage étoit d'abandonner la question à d'autres Juges. Le procédé de *Riolan* n'est pas aussi digne de louange: quoique cet Anatomiste vécût dans un temps éclairé, & qu'il eût pu dire librement son avis sur cet objet, comme il le fit sur plusieurs autres; il ne rougit point de consulter le bourreau pour savoir de lui si, quand il brûloit un criminel, toutes les parties étoient consumées par le feu; la réponse fut affirmative (*b*).

La description des cartilages & des ligamens se trouve comprise, pour la moyenne partie, dans celle des os; il n'y a que les cartilages longs & ceux de l'oreille, du nez, du larynx & de la tranchée-artere, qui sont décrits en particulier (*c*). Les cartilages tarses sont au nombre de deux; chaque oreille n'a qu'un cartilage qui est entouré en forme de cornet, &c. ceux du nez sont au nombre de cinq, & sont soutenus par divers ligamens. Les cartilages du larynx & de la trachée-artere, sont décrits au naturel; l'Auteur n'a rien dit de particulier sur la glotte. Voyez nos extraits sur Galien, sur Mundinus, sur Carpi, sur Fallope, sur Arantius, sur Morgani, sur Dodard, & sur Ferrein, &c. &c.

Une connoissance exacte des os conduit bientôt à celle des muscles: ces parties de l'anatomie ont entr'elles une intime union. Vésale nous a laissé une ample description des muscles: je ne m'arrêterai point à ses généralités; voici une table succinte de ceux qu'il a connus.

Parmi les muscles de la tête, le frontal est décrit en premier lieu, il a ses fibres obliques, & donne des prolongemens aux paupieres supérieures (*d*). Les paupieres ont un muscle orbiculaire, dont les fibres se réunissent

(*a*) Pag. 126.
(*b*) Pag. 621. Manuel Anatomique.
(*c*) Pag. 150.
(*d*) Pag. 237.

au grand angle de l'œil. La paupiere supérieure en a deux placés à ses extrémités ; ils proviennent du frontal (*a*). Il y a sept muscles qui meuvent les globes des yeux ; quatre droits & deux obliques ; les droits s'attachent au fond de l'orbite ; des obliques, l'un est supérieur & s'attache au bord de l'angle externe ; l'inférieur s'attache au fond de l'orbite à l'angle externe. Ces six muscles dégénerent en une membrane qui s'attache à la partie antérieure du globe, & forme l'albuginée. On voit par la description de l'oblique supérieur que Vésale ne connoissoit point la poulie, & qu'il en faisoit deux muscles : aussi il admettoit avec ses prédécesseurs un septieme muscle qui s'attache au fond de l'orbite, près du trou optique, au bord interne, &c. (*b*). Il a déduit la plupart des muscles de la dure-mere, & il a soutenu son erreur dans la réponse aux observations de Fallope : ce qui prouve qu'il n'a point disséqué des yeux d'hommes, ni bien exactement ceux des animaux.

Il n'y a que douze muscles destinés à mouvoir où à former les lêvres ou le nez : le nez en a proprement quatre, la bouche six, qui sont recouverts par deux autres muscles très larges qui couvrent aussi le col (*c*). Ces deux derniers muscles sont extrêmement larges, & sont placés immédiatement sous la peau, & même sont ils adhérens avec elle : ils sont d'un côté attachés à une apophyse des vertebres cervicales, à l'omoplate, & au bord supérieur de la clavicule, presque jusqu'au sternum ; en haut ils se terminent au-dessus des muscles masseters : la direction des fibres de ce muscle n'est pas partout la même ; par divers prolongemens, le muscle large adhere à l'oreille, à la bouche ; il fronce la peau sous laquelle il est placé, lorsqu'il entre en contraction : ce froncement n'est pas bien régulier, parce qu'il y a plusieurs points membraneux dans le muscle, & qui ne se contractent point. Vésale ne donne point de nom particulier à ces deux muscles ; nous les appellons aujourd'hui les péauciers : Galien

(*a*) Page 237.
(*b*) Pag. 240.
(*c*) Page 241.

XVI. Siecle. les a découverts & les a nommés *platisma myodes*; mais il les a mal décrits; au lieu que la description qu'en a donnée Vésale, est très exacte; cependant

1541. VESALE. Vésale auroit dû citer Galien en cette occasion, & lui rendre ce qui lui étoit dû. Depuis Vésale les Anatomistes ont donné des descriptions très diverses du péaucier; il n'y a presque parmi les modernes que Mr. Lieutaud qui nous en ait bien indiqué la structure (*a*).

Au-dessous de ces deux muscles se trouvent deux autres muscles qui forment le contour de la bouche, aujourd'hui nommés orbiculaires; à ces muscles rayonnés vont aboutir deux muscles qui sont attachés aux os des joues; les Anatomistes modernes les appellent muscles zigomatiques: en bas se trouvent deux muscles particuliers qui s'attachent, d'une part, à la commissure des lèvres, & de l'autre, à la machoire inférieure; je crois que c'est le triangulaire. On voit par cette description qu'il ne connoissoit point l'incisif, le canin & le quarré, &c. Les quatre muscles qu'il accorde au nez sont les piramidaux & les myrtiformes; il en a encore admis deux dans l'intérieur du nez, auxquels il assignoit l'usage de serrer les narines. Ces muscles n'existent pas; Columbus & Ingrassias son copiste, l'ont relevé de cette erreur; Vesale les appelle (*b*) intérieurs & latéraux.

La machoire inférieure a huit muscles pour la mouvoir, quatre de chaque côté; il y en a trois en haut & un en bas: cette proportion est bien observée, peu de force suffit pour ouvrir la bouche; le poids seul de la machoire favorise ce mouvement, au lieu qu'il faut de fortes puissances pour appliquer la machoire inférieure contre la supérieure, afin d'exécuter la mastication. On sait que les dents sont destinées à broyer des corps fort durs: ce qu'elles ne sauroient faire sans une action violente des muscles.

Les muscles releveurs sont le masseter, le temporal & le caché (*c*); Vésale entend par-là le muscle

(*a*) Voyez ses Essais Anatomiques, pag. 139 & 149.
(*b*) Page 244.
(*c*) Musculus delitescens.

grand ptérigoïdien. L'abaisseur est un muscle à deux ventres. Les trois premiers muscles sont mieux décrits que les digastriques. Vésale a pris le muscle stiloïdien pour la partie postérieure du digastrique : on s'apperçoit aisément que nous connoissons aujourd'hui un muscle de plus ; c'est le petit ptérigoïdien (*a*).

L'os hyoïde a huit muscles, quatre en haut & quatre en bas ; des supérieurs, deux viennent du corps de la machoire inférieure (*b*), & deux autres des apophyses stiloïdes de l'os temporal : des inférieurs, deux sont attachés à l'omoplate, & deux au sternum. Ces huit muscles aboutissent à l'os hyoïde ; les supérieurs s'emplantent à son bord supérieur, & les inférieurs à son bord inférieur : Vésale ne paroît pas avoir connu le mylo-hyoïdien, ou il l'a confondu avec les muscles voisins.

Il fait venir le coraco-hyoïdien des modernes du bord supérieur de l'omoplate.

Au-dessus des muscles sternohyoïdiens se trouvent deux muscles plats & courts qui viennent d'abord du fond de l'os hyoïde, & qui vont s'attacher au côté large du tyroïde.

Les muscles dont la langue est composée, ou qui servent à la mouvoir, sont, dit notre Auteur, très difficiles à développer par rapport à leur entrelacement mutuel. On peut les réduire au nombre de neuf. Quatre viennent de l'os hyoïde, deux des apophyses stiloïdes de l'os temporal, & deux de l'os de la machoire ; ceux-ci sont recouverts d'un autre muscle impair qui fait le neuvieme de la langue ; des quatre qui viennent de l'os hyoïde, deux adherent au corps, & les deux autres aux cornes. Les Anatomistes modernes ont donné à ces deux muscles les noms de hyo-bazio-glosse, & de hyo-kerato-glosse, & quelques-uns, bazio-kerato-glosse, &c. &c. &c. Les deux muscles de Vésale, qui sont attachés, d'une part, aux apophyses stiloïdes, & de l'autre, à la langue, sont appellés stiloglosses ; les deux muscles antérieurs degénioglosses.

(*a*) Voyez l'Extrait des ouvrages Anatomiques de Fallope.
(*b*) Page 251. Ils sont distingués & séparés les uns des autres.

XVI. Siecle.

1543.

VESALE.

Véſale s'eſt trompé groſſiérement en admettant le neuvieme muſcle, c'eſt le muſcle milohyoïdien qui appartient à l'os hyoïde, & non à la langue : il couvre les géniohyoïdiens, & on ne voit pas comment Véſale a pu faire une faute pareille (*a*) ; du reſte, on trouve dans les ouvrages de notre Auteur une deſcription ample de la direction, de la connexion, & de la diſtribution des fibres muſculeuſes dans la langue : Mr. Winſlow a puiſé dans la même ſource.

Les cartilages du larynx, dont j'ai parlé précédemment, ont des muſcles deſtinés à les mouvoir. Il y en a de deux eſpeces, de propres & de communs ; les propres ſont au nombre de douze, & les communs au nombre de ſix. Ces muſcles ſont les mêmes que nous connoiſſons, ſi ce n'eſt que Veſale a fait quatre muſcles croiſés des deux ary-tenoïdiens croiſés ; il a encore admis deux muſcles hyo-épiglotiques qui n'exiſtent point dans l'homme : ces remarques nous feroient penſer avec Columbus (*b*), que Veſale a décrit le larynx du ſinge pour celui de l'homme.

Veſale a auſſi indiqué les ligamens connus aujourd'hui ſous le nom de cordes vocales. Les muſcles ſervent à dilater ou à rétrecir la glotte, afin de rendre les ſons graves ou aigus, &c.

L'ordre que Veſale a ſuivi dans tous ſes écrits, & qui fait le principal objet d'un ouvrage, le conduit à la deſcription des muſcles du bras ; mais avant d'expoſer leur ſtructure, il indique les principaux mouvemens de l'humérus dans la cavité glénoïde de l'omoplate : ils ſont au nombre de cinq ; ſavoir, celui par lequel on approche le bras de la poitrine ; celui qui l'en éloigne, qui l'éleve, qui l'abaiſſe ; & le cinquieme mouvement eſt celui de rotation, ou le mouvement ſucceſſif des quatre premiers.

Les muſcles du bras (*c*) ſont au nombre de ſept ; le premier, appliqué ſur les côtés, rapproche le bras de la poitrine : c'eſt le pectoral des modernes ; le ſecond muſcle a la forme d'un triangle ; il eſt placé au haut du bras, &c. c'eſt le deltoïde. Le troi-

(*a*) Page 254.
(*b*) De re Anatomicâ, pag. 43(
(*c*) Page 262.

sieme muscle de Vesale est aujourd'hui nommé le muscle rond : dénomination vicieuse, puisqu'il n'a nullement cette figure. Le quatrieme porte chez nous le nom de grand dorsal ; le cinquieme, celui de sous-épineux ; le sixieme, celui de sous-scapulaire ; le septieme, celui de sur-épineux. La description de ces muscles est précise & exacte : non seulement leurs attaches sont indiquées, mais on voit encore quel est leur volume, la direction de leurs fibres, leur communication réciproque, & leurs usages particuliers. Vesale a confondu le petit rond avec le grand ; & par conséquent n'a point connu ce muscle : il n'a pas non plus parlé du muscle coraco-brachial. Le bras a encore des ligamens qui l'affermissent ; ils sont au nombre de quatre ; un capsulaire, & trois à bandelettes qui le recouvrent, &c. (*a*).

L'omoplate, selon Vesale, n'a que quatre muscles ; le premier est placé au-dessous de l'adducteur du bras : c'est le petit pectoral. Le second muscle de l'omoplate est nommé chez les modernes, muscle trapese. Le troisieme, l'angulaire ; le quatrieme, le rhomboïde. Vesale a mis le grand dentelé & le souclavier dans la classe des muscles de la respiration.

Selon Vesale, il y a neuf paires de muscles destinés à mouvoir la tête sur le tronc. Les splénius des modernes forment la premiere paire ; les complexus, la seconde : la troisieme comprend les muscles grands droits postérieurs ; la quatrieme, les petits droits ; la cinquieme, les petits obliques ; la sixieme, les grands obliques ; la septieme les muscles sterno-mastoïdiens, la huitieme & la neuvieme, les quatre muscles que Vesale dit être placés au-dessous du pharynx. Les attaches, les connexions, & les positions de ces muscles, sont très bien décrites. Mr. Winslow met ces muscles dans la classe des muscles du col ; & en effet, cette place leur convient mieux.

Après avoir décrit les muscles qui meuvent la tête sur le tronc, Vesale parle des ligamens qui fixent

(*a*) Pag. 276.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

les vertebres ; on y lit entr'autres une exacte description du ligament transversal de la seconde vertebre, de ceux qui assujettissent l'apophyse ondontoïde contre l'os occipital, & de plusieurs ligamens tendus sur les apophyses transverses, ou sur les apophyses épineuses, &c. (a).

Le bas-ventre a huit muscles de chaque côté ; l'oblique ascendant, l'oblique descendant, les droits & les transverses. Dans ce chapitre il ne parle en aucune maniere des muscles pyramidaux ; cependant dans les planches on les voit très clairement exprimés. Les muscles obliques & transverses ne sont pas absolument mal décrits : cependant Carpi étoit entré dans quelques détails sur les aponévroses qui sont supérieurs aux siens. On trouve dans le même chapitre (b) une description des muscles droits de l'homme & du singe : ils different dans ces animaux, en ce que chez le singe ils sont beaucoup plus larges ; car, d'une part, ils sont attachés aux premieres côtes, & de l'autre, aux os pubis. Quelques jaloux (c) de Vesale lui ont reproché de n'avoir point connu la véritable structure des muscles droits de l'homme. Cette imputation est fausse ; Vesale a décrit, & ceux de l'homme, & ceux du singe, & ne les a pas confondus : d'ailleurs, il ne faut pas croire qu'il y ait toujours une si grande différence entre les muscles droits du singe & de l'homme. J'ai eu occasion de voir & de démontrer dans l'homme les muscles droits qui avoient la même longueur du tronc : d'une part, ils étoient attachés aux premieres clavicules, & de l'autre, à l'os pubis ; ces muscles étoient, en un mot, dans l'homme tels que Vesale les a fait peindre dans la cinquieme planche sur les muscles : ce qui le justifieroit des reproches qu'on lui fait.

L'ordre conduit Vesale à la description des muscles des testicules de l'homme & de l'utérus de la femme. Les muscles des testicules ne sont qu'au nombre de deux de chaque côté ; ils viennent du péritoine &

(a) Page 280.
(d) Page 282.
(c) Voyez mes extraits sur Columbus & sur ingrassias.

se portent aux testicules. L'origine de ces muscles n'est pas telle, dit Vesale, qu'on le croit. Ces muscles sont des productions des petits obliques & des transverses du bas-ventre (*a*). Les plus grands hommes sont susceptibles d'erreur ; Vesale n'a pas toujours pu s'en garantir, il a sans raison admis des fibres musculaires dans les ligamens de la matrice : ils sont cependant un être de raison.

XVI. Siecle. 1543. Vesale.

Les mouvemens de la poitrine dépendent d'un grand nombre de muscles ; il y en a trente-quatre de chaque côté. Aux côtés sont les intercostaux ; un impair, qui forme une cloison entre la poitrine & le bas-ventre, nommé diaphragme ; un couché sous la clavicule (sous-clavier) ; deux sur les parties latérales du col & au haut de la poitrine (scalenes) ; deux au derriere & au haut de la poitrine (dentelés postérieurs & supérieurs) ; deux en bas & en arriere : ce sont les dentelés postérieurs & inférieurs.

Vesale les a distribués, selon son usage, en paires. La premiere comprend les sous-claviers : dont l'action est très peu puissante pour élever les côtes. La seconde, les grands dentelés ; la troisieme, les scalenes ; la quatrieme, le dentelé postérieur & supérieur ; la cinquieme, le dentelé postérieur & inférieur. Vesale parle ensuite des intercostaux & du diaphragme. On trouvera dans ce chapitre (*b*) des détails très intéressans pour les Anatomistes. Je voudrois que mon ouvrage me permît de m'étendre plus au long sur une matiere aussi intéressante. Les côtes, le sternum, & les vertebres ont nombre de ligamens : voyez-en la description dans l'original (*c*).

Le dos exécute quatre principaux mouvemens ; ceux de flexion, d'extension, & sur les côtés ; le quatrieme, où celui de rotation est produit par ces trois successivement répétés. La nature a donné au dos un nombre prodigieux de muscles. Pour en présenter une idée claire, Vesale les range sous huit paires. Il y en a qui meuvent la tête ; nous en avons

(*a*) Pag. 285.
(*b*) Pag. 268.
(*c*) Pag. 294.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

parlé. Il y en a d'autres qui meuvent principalement le dos. La premiere paire désigne les muscles antérieurs droits du col ; la seconde, les scalenes ; la troisieme, le grand transversaire du col ; la quatrieme, les épineux ; la cinquieme, les sacro-lombaires ; la sixieme, le très long du dos ; la septieme, le quarré des lombes ; la huitieme, le demi-épineux du dos (*a*).

Cette description, quoiqu'un peu minutieuse, est analogue à celle que *Stenon* nous en a donné ; mais moins diffuse ; ce dernier Anatomiste, au lieu de mettre de l'ordre & de la clarté dans l'exposition de ces muscles, comme il se l'étoit proposé, l'a tellement compliquée, qu'il est impossible aux personnes les mieux instruites d'y rien comprendre : cependant, selon la servile coutume qu'ont eu la plupart de nos Auteurs de le copier, cette division a été adoptée par un grand nombre d'Anatomistes.

Les vertebres ont entre leurs corps des couches ligamenteuses ; un ligament qui les revêt en-dehors, un autre qui les tapisse en-dedans (*b*), & un grand nombre de petits ligamens tendus entre les apophyses transverses, ou entre les apophyses épineuses, &c.

Vesale revient aux muscles de la main, & il commence son exposition par le palmaire : selon lui, ce muscle ne produit point l'aponévrose palmaire ; car l'aponévrose existe toujours, quoique ce muscle manque fréquemment : ce qui prouve qu'elle est indépendante du muscle.

Les doigts ont vingt-huit muscles (*c*) ; le premier est aujourd'hui connu sous le nom de sublime ; le second, le profond ; treize servent à mouvoir les premieres phalanges des quatre doigts : le pouce a des muscles particuliers qui le meuvent : Vésale est le premier Auteur qui en ait donné une description convenable. Les Arabes, & Galien lui-même, se contentoient de dire qu'il y avoit dans la main un tas de muscles couverts de graisses. Il étoit réservé à notre Auteur de

(*a*) Pag. 299.
(*b*) Pag. 300.
(*c*) Pag. 305.

débrouiller

débrouiller ce cahos. Il a connu les interosseux, les lombricaux : il faut cependant avouer que quoiqu'il soit l'Auteur de la plûpart de ces découvertes, il n'a pas décrit ces muscles avec la même précision & la même exactitude qu'il a décrit ceux des autres parties du corps.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Vesale est encore le premier qui ait donné une exacte description du ligament transversal du corps, des jambes, des doigts, de l'aponévrose palmaire, des ligamens articulaires des doigts & des os du métacarpe.

La description des muscles de l'avant-bras qui auroit dû précéder celle des doigts, se trouve placée immédiatement après celle-ci dans l'ouvrage de Vesale. Il admet quatre muscles pour mouvoir l'avant-bras : nous les appellons aujourd'hui le cubital interne & externe, le radial interne & externe : il y en a encore qui produisent le mouvement de supination & de pronation ; nous les connoissons sous le nom de long supinateur, de court supinateur, de pronateur rond & de pronateur carré.

Il y a cinq muscles qui meuvent le cubitus sur l'humérus ; deux le fléchissent & trois l'étendent : le premier fléchisseur porte aujourd'hui le nom de biceps. La description que Vesale en donne, est supérieure à celle qu'en ont donnée plusieurs modernes. Il indique la véritable attache de ce muscle autour de la cavité glénoïde de l'omoplate : ce que n'ont pas fait la plûpart de ses successeurs qui se sont contentés de dire que le tendon de ce muscle du biceps s'attachoit au haut de la cavité glénoïde de l'omoplate. Deux Anatomistes modernes se glorifient de la découverte. Le muscle brachial interne est le second fléchisseur de Vesale, & les trois longs anconés forment les trois extenseurs : Vesale n'a point connu l'anconé (a).

La verge a quatre muscles ; deux viennent des os ischium, & se terminent au corps caverneux ; les modernes les appellent ischio-caverneux ; les deux autres sont couchés sur l'extrémité inférieure

(a) Pag 319.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

de l'urethre : cette partie du canal est connue sous le nom de bulbe, & les muscles, sous celui de bulbo-caverneux. Les quatre muscles décrits par Vesale, se trouvent dans l'homme, & il est difficile d'en démontrer davantage, on les a multipliés sans nécessité.

La vessie a un sphincter & un muscle composé de fibres longitudinales, placées entre les membranes de la vessie. L'anus a trois releveurs, deux latéraux & un antérieur. L'extrémité de cet intestin est encore muni d'un sphincter (*a*).

Il y a neuf muscles destinés à mouvoir la jambe. Vesale donne le nom de premier muscle au droit antérieur ; il ne connoissoit point l'attache que ce muscle contracte autour de la cavité cotyloïde : le second est le grêle interne : nous appellons demi-nerveux le troisieme muscle de Vesale ; le quatrieme est appellé demi-membraneux ; le cinquieme, biceps ; le sixieme, couturier ; le septieme, vaste externe ; le huitieme, vaste interne ; le neuvieme, le crural. Vesale parle du muscle poplité dans un chapitre particulier (*b*) ; il dit que ce muscle ne lui paroît nullement destiné à fléchir la jambe.

Les mouvemens que le fémur exécute, sont l'adduction & l'abduction, la flexion & la rotation ; il y a dix muscles destinés à les produire : on pourroit, ajoute Vesale, les diviser jusqu'au nombre de quatorze. Nous nommons fessiers ses trois premiers muscles ; le quatrieme est connu sous le nom de pyramidal ; le cinquieme, de pectiné ; le sixieme, de psoas ; le septieme est l'iliaque ; le huitieme, le triceps, le neuvieme, le quarré ; le dixieme, l'obturateur interne, dont le tendon est couvert par deux muscles ; nous les nommons aujourd'hui les muscles jumeaux. Dans les planches de myologie (*c*), on voit les muscles du fascia-lata & le transverse ; la plupart de ces muscles sont décrits avec une précision inimitable. Le grand Albinus

(*a*) Voyez l'Anatomie de M. Winslow, traité de Myologie, article biceps.

(*b*) Pag. 239.

(*c*) Planches 11, 12 & 13.

a vraisemblablement puisé dans cette source.

Le pied exécute (*a*) ses mouvemens sur la jambe à la faveur de neuf muscles; cinq placés en arriere, & quatre en avant. Le premier de Vesale est connu aujourd'hui sous le nom de jumeau interne, & le second, sous celui de jumeau externe; le troisieme est le plantaire grêle. Vesale avertit expressément qu'il est faux que ce muscle produise l'aponévrose plantaire. Nous nommons le quatrieme, le solaire; le cinquieme, jambier postérieur: il y en a trois attachés au péroné; ce sont les sixieme, septieme & huitieme: le neuvieme de Vesale est le même que le jambier antérieur. Vesale ne laisse rien à desirer sur ces muscles.

XVI. Siecle. 1574. VESALE.

Ceux qui meuvent les os du métatarse, ou les doigts du pieds, ont beaucoup d'analogie avec ceux qui meuvent le carpe & les doigts de la main: on peut les réduire au nombre de vingt-deux. Le premier est placé au derriere de la jambe; il fléchit les quatre derniers doigts, en s'attachant aux dernieres phalanges. Le second & le troisieme sont congéneres; ce sont le court fléchisseur & l'accessoire du grand fléchisseur. Ces trois muscles se distribuent aux secondes & aux troisiemes phalanges des doigts du pied; de maniere que celui qui est inférieur vers la plante du pied, devient supérieur vers les doigts, & que celui qui est supérieur vers la plante, est inférieur vers les doigts. Les tendons du court fléchisseur sont percés, & à travers ses ouvertures passent ceux du long fléchisseur. Les premieres phalanges ont des muscles qui leur sont propres; Vesale en donne une description fort confuse, & il est très difficile de le comprendre. Le quatorzieme muscle est destiné à étendre les doigts: ce muscle est long & placé au-devant de la jambe & sur les doigts du pied, au-dessous du jambier antérieur (*b*). Le quinzieme est le releveur du pouce; le dix-septieme, le court extenseur ou le pédius; le dix-huitieme, le grand parathenar. Les doigts du pied ont encore

(*a*) Pag. 246.

(*b*) Pag. 251 Il n'est point au-dessous, mais à côté entre le jambier antérieur & le grand péronier; Winslow, p. 618.

XVI. Siecle. quatre muscles adducteurs. La description que Vesale en donne caractérisent les muscles lombricaux (*a*).

1543. VESALE. Le bassin & les extrémités inférieures ont nombre de ligamens; Vesale en parle fort au long; il y décrit ceux qui lient les os pubis entr'eux, ceux qui fixent l'os sacrum & les os des isles; ceux qui lient le fémur dans la cavité cotyloïde, la rotule au tibia, la membrane qui bouche en partie les trous ovalaires, le ligament qui remplit les intervalles que laissent le tibia & le péroné; les ligamens propres au pied n'y sont pas omis; les transverses généraux ou particuliers y trouvent leur place; en un mot, l'histoire des ligamens des extrémités est aussi complette que celle des muscles, dont Vesale a eu une connoissance des plus étendues; il y en a cependant un grand nombre qu'il n'a pas connus: nous en rendrons compte en parlant de ses successeurs. La méthode de disséquer les muscles, de préparer les ligamens, ou de faire des squelettes, &c. est digne du plus grand Maître de nos jours.

L'histoire des vaisseaux sanguins fait le sujet de la troisieme partie de l'ouvrage de Vesale (*b*). La veine est une partie instrumentaire ronde en forme de canal: ses parois sont formées de trois rangs de fibres, dont les unes sont longitudinales, d'autres transverses, & d'autres obliques (*c*). Il y a dans leurs cavités quelques membranes que Fallope n'a pas voulu admettre, ce sont les valvules que *Cannanus* m'a démontrées (*d*). L'artere est un canal qui se contracte & se dilate. Aristote, dit Vesale (*e*), donnoit aux vaisseaux sanguins une dénomination toute opposée à la notre. Il nommoit artere ce que nous nommons veine; mais par succession de temps, on a appellé ces canaux artere par rapport à l'épaisseur & à la densité de leurs tuniques qui sont supérieures à celles des veines; cependant elles sont, comme les

(*a*) Pag. 252.

(*b*) 257.

(*c*) L'on a aujourd'hui une idée toute différente sur la structure des veines: voyez la planche 6 de la structure du cœur de M. de Senac.

(*d*) Voyez notre Extrait.

(*e*) Pag. 259.

veines, composées de fibres obliques longitudinales & transverses (*a*). Pour rendre les objets plus sensibles, notre illustre Auteur a fait représenter le vaisseau dans son entier, ou ouvert; on voit distinctement dans l'artere aorte & pulmonaire les trois valvules sygmoïdes. Les rameaux prennent obliquement origine du tronc, & les éperons des modernes y sont très bien exprimés. Il y a quatre veines & deux arteres; des quatre veines deux sont dans le bas-ventre; la troisieme va du foie au cœur, & la quatrieme du cœur au col. Il y a deux arteres, la premiere va au poumon, & la seconde se distribue à toutes les parties du corps. Vesale fait venir ces deux arteres du ventricule gauche du cœur; vraisemblament parcequ'il regarde le tronc des veines pulmonaires comme une artere (*b*). Ces vaisseaux se divisent en un grand nombre de ramifications; & de peur que les rameaux, par un effort trop violent du liquide, ne fussent séparés du tronc, la nature leur a donné un ferme appui, en plaçant les glandes par-dessous, comme autant de fulcres. Toutes les glandes du corps n'ont point la même structure; il y en a de plus fermes, de plus rouges, de plus grosses les unes que les autres, & la plupart sont destinées à verser un liquide particulier: telles sont les glandes pituitaires, les amigdales, les glandes du larynx, de la langue; la glande qui est placée au col de la vessie; celles qui se trouvent au mésentere; celle qui est placée sous le duodenum, & qui le lubrifie par le liquide qu'il verse dans le canal intestinal (*c*). Vesale parle encore des glandes du gosier, de celles qui se trouvent à la racine de l'oreille (*d*), apparemment de la parotide, des maxillaires, des glandes galactophores, des axillaires inguinales (*e*), de la luette.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Les intestins, la rate, le foie, l'épiploon & le mésentere reçoivent leurs veines du tronc de la veine porte. La veine cave ventrale fournit aux reins, aux lombes & aux testicules. Les arteres des intestins, du mésen-

(*a*) Cette description n'est pas conforme à la nôtre.
(*b*) Pag 260.
(*c*) N'est-ce pas le pancreas.
(*d*) Pag. 316.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

tere, du foie & de la rate, viennent immédiatement de l'aorte, &c. Pour ce qui concerne la description particuliere des vaisseaux sanguins, Vesale n'est guere plus avancé que l'étoit *Fernel* sur cette partie de l'Anatomie, aussi ne répéterons nous point ce qui a été dit à c sujet. Il parle cependant d'une double veine azigos. Il indique plus particulierement la situation des veines & arteres coronaires du cœur ; des vaisseaux spermatiques, & des vaisseaux obturateurs du bassin. Plusieurs sinus & arteres du cerveau sont admirablement bien décrits (a) ; la position respective, les entrelacemens mutuels des vaisseaux y sont très bien indiqués ; mais il a commis des erreurs très grossieres en décrivant les arteres carotides épineuses du mésocolon. Pour connoître plus exactement le travail de Wius & Vieussens sur les nerfs, il est bon d'avoir une idée de celui de Vesale.

Les nerfs naissent du cerveau & de la moëlle épiniere, & non du cœur, comme le vouloit Aristote ; les rameaux qui vont aux visceres viennent plutôt du cerveau (b). Ils different entr'eux par leur nombre, par leur grosseur, & par leur densité. Vesale n'admettoit que sept paires de nerfs qui venoient du cerveau, & environ trente paires qui venoient de la moëlle épiniere. Il n'a point connu les nerfs olfactoires. Il forme la premiere paire des nerfs optiques ; il assure que ces nerfs ne s'entrecroisent point, & qu'ils ne font que s'entre toucher en se recourbant de l'œil vers les couches blanches médullaires (optiques). Ce qu'il avance est déduit de la dissection de deux sujets borgnes de l'œil droit qui avoient le nerf optique du même côté beaucoup plus grêle que le gauche qui aboutissoit à l'œil (a n c). La seconde paire fournit sept branches qui vont aux muscles des yeux (c'est la troisieme de Vieussens qui en connoissoit beaucoup mieux la structure que Vesale). La troisieme paire de Vesale est la branche ophtalmique, ou la premiere paire de la cinquieme de Vieus-

(a) Voyez la figure du quatorzieme chapitre.
(b) Page 316.
(c) Page 324.

ſens : du reſte il la décrit aſſez exactement. Veſale prend pour la quatrieme paire de nerfs, la ſeconde branche de la cinquieme paire : c'eſt ce nerf, dit notre Auteur, qui forme la tunique qui revêt l'intérieure de la bouche. La cinquieme paire de Veſale comprend le nerf acouſtique & la portion dure, ou la ſeptieme paire des modernes. Notre Auteur tombe dans une erreur des plus groſſieres ; il déduit de ces nerfs ceux qui vont à la mâchoire ſupérieure & inférieure. La ſixieme paire des modernes eſt la même que la huitieme des modernes, il la confond avec le grand nerf ſympathique, & en donne une deſcription très vicieuſe. Le nerf hypogloſſe, ou la neuvieme paire de Vieuſſens forme la ſeptieme de Veſale.

Sans faire par lui-même de découverte, notre Auteur auroit pu donner une plus exacte deſcription des nerfs de la tête, s'il eût conſulté les ouvrages de Gabriel de Zerbis qui a parlé de la premiere paire ; ceux d'Achillinus qui a décrit la quatrieme paire, & ceux de Charles Etienne qui a donné une idée très claire des ramaux de la cinquieme paire, & qui a diſtingué le nerf ſympathique de celui de la huitieme paire (*a*). Veſale montre plus d'exactitude dans la deſcription des nerfs de l'épine, & de ceux des extrêmités qui en tirent origine. Ces nerfs ſont au nombre de 37, 14 paſſent par les trous de conjonction des vertébres cervicales ; douze par ceux des vertébres du dos ; cinq par ceux des lombes ; ſix par ceux de l'os ſacrum. Les nerfs cervicaux forment un entrelacement aujourd'hui plexus, duquel partent ſix nerfs qui ſe portent à l'extrêmité ſupérieure, & deux nerfs qui vont au diaphragme. Les nerfs dorſaux fourniſſent aux côtes & aux muſcles du dos, les lombaires aux muſcles du bas-ventre ; ils ſe réuniſſent & produiſent les nerfs antérieurs de la cuiſſe & de la jambe. Ceux de l'os ſacrum forment un plexus duquel part un gros nerf qui ſe répand dans l'extrêmité inférieure (c'eſt le ſciatique de Vieuſſens). On voit par ce court expoſé que les connoiſſances de Veſale n'étoient pas ſi bornées ſur cette partie de la Névrologie, qu'elles l'étoient ſur les nerfs qui viennent de la moëlle épinie-

(*a*) Voyez plus haut l'Hiſtoire de Charles Etienne.

XVI. Siecle. re : il est cependant tombé dans de grandes erreurs. Il ne connoissoit point la communication réciproque des nerfs vertébraux avec le grand nerf sympathique, dont il avoit une connoissance très obscure.

1543. VESALE.

La derniere partie de l'ouvrage sur la structure de l'homme comprend la description des visceres. Ceux du bas-ventre sont décrits en premier lieu ; ceux de la poitrine forment le second Chapitre, & ceux de la tête le troisieme.

Le péritoine joue un grand rôle dans la formation des visceres du bas-ventre (*a*). C'est de lui qu'ils reçoivent presque toutes leurs enveloppes ; en outre il les couvre tous en général & les défend d'une trop forte pression des muscles du bas ventre : il est divisé en deux lames, l'interne est percée vers les anneaux des muscles du bas-ventre, & l'externe accompagne les testicules ; c'est une erreur que Fernel ni Massa n'ont point commise ; Vesale auroit pu connoître ses ouvrages & ne pas se tromper si grossierement (*b*), &c.

Le ventricule est le principal organe de la digestion, il ressemble à une cornemuse (*c*) ; il a deux courbures, une petite supérieure concave, & une inférieure plus grande qui est convexe : deux extrémités, une droite & une gauche ; deux orifices, un supérieur & antérieur, & un inférieur & postérieur ; il y a une valvule à celui-ci (*d*). Il y a plusieurs glandes dans le ventricule ; Vesale décrit les glandes : il me paroît être le premier qui soit entré dans quelques détails à ce sujet. Le ventricule a deux tuniques, une intérieure & l'autre extérieure, l'extérieure lui paroît musculeuse, &c.

Vesale est ici dans l'erreur sur plusieurs points : il n'a pas indiqué comme Carpi le changement de position des visceres (*e*). Je ne dirai rien des nerfs & des vais-

(*a*) Page 385.

(*b*) Voyez l'article de Fernel, de Massa, de Francon, &c.

(*c*) M. Winslow s'est servi de la même comparaison comparaison.

(*d*) Selon M. Haller, Meth. Stud. Med. p. 354 Vesale est le premier qui ait parlé de cette valvule qui est dans l'homme un être de raison.

(*e*) Voyez l'article de Carpi, ou la remarque de M. Haller. Riolan a eu grand tort d'en attribuer la découverte à Douglas.

seaux sanguins que Vesale attribue à ce viscere, ne connoissant point le nerf sympathique, il ne pouvoit qu'être très infidèle à cet égard.

L'épiploon ou omentum est placé au-dessous du ventricule; il adhére au foie, à la rate, au colon & à l'intestin duodenum. Il s'étend plus ou moins dans divers sujets : il a la figure d'une bourse qui est formée par deux membranes du péritoine; entr'elles se trouve de la graisse qui varie en quantité dans divers sujets : cette graisse, dit notre illustre Auteur, est exprimée des vaisseaux sanguins dans les cellules de l'épiploon. Comme l'on voit des glandes adipeuses, que des Anatomistes du dernier siecle ont supposées gratuitement Les vaisseaux sanguins qui vont à l'épiploon viennent des arteres & des veines voisines, sur-tout de celles qui appartiennent vont à l'estomach, au foie ou à la rate. Le contour de ces vaisseaux est d'un tissu cellulaire lâche & sans graisse, ce qui permet aux arteres de se dilater & se contracter (*a*). L'épiploon a encore quelques productions connues sous le nom d'appendices, Douglas a grand tort d'en attribuer la découverte à Riolan (*b*). Les intestins sont de deux especes, les grêles & les gros. Les grêles sont au nombre de trois, le duodenum, &c. Vesale a connu l'appendice cœcale, & non la valvule du colon, comme quelques-uns le disent. Il parle des glandes intestinales; on ne fait s'il s'agit de celle de Brunner ou de celle de Peyer; au reste la description qu'il donne du canal intestinal est très exacte, & peut servir de modele aux Ecrivains modernes.

La description du mésentere mérite d'être lue : c'est lui qui le premier l'a divisé en mésentere mésocolon, mésorectum, &c.

L'Histoire de la rate, du foie & de la vésicule du fiel, comprend plusieurs détails intéressans, & beaucoup plus exacts que ceux qu'avoient donnés les anciens Anatomistes. L'Auteur remarque que ceux qui périssent de l'éléphantiasis, ou de l'affection hypochondriaque,

(*a*) Page 497.
(*b*) Haller. Méthod. stud. pag. 354.

XVI. Siecle. ont la rate extrêmement grosse. Il a décrit les ligamens coronaires (*a*), & le ligament gauche du foie ;
1543. VESALE. la description des visceres n'est point exacte, leur substance est charnue, parsemée de vaisseaux sanguins qui portent l'urine, ou des vaisseaux urinaires qui la pompent (*b*) & la rapportent dans la vessie, en se réunissant à un canal appellé uretre. Les uretres sont au nombre de deux, un de chaque côté ; ils sont placés derriere le péritoine, en haut ils sont larges, en bas ils aboutissent à la vessie & la percent obliquement (*c*).

En décrivant la vessie, Vesal désigne exactement quelle est sa position, quelles sont ses connexions ; il l'a divisée en fond & en col : il admet trois tuniques, une musculeuse & deux membraneuses. L'existence du sphincter n'est point révoquée en doute, & il parle de la cavité de l'ouraque, comme d'une chose démontrée.

L'exposition des parties naturelles de l'homme contient plusieurs faits dignes d'attention. Les testicules sont les vrais organes destinés à filtrer la semence ; ils sont formés par un nombre prodigieux de circonvolutions de vaisseaux d'un caractere particulier. Cet amas de vaisseaux forme un peloton de figure presque ronde ; & par-dessus ce peloton se trouve un autre entrelacement de vaisseaux du même genre que les premiers. Le premier corps est appellé didyme ; & le second épididyme ; ils sont recouverts par une forte membrane. Aux testicules vont aboutir de chaque côté une artere & plusieurs veines. Des testicules partent deux vaisseaux appellés déférens : ces vaisseaux remontent & assent par les anneaux des muscles du bas-ventre, & se placent entre la vessie & l'intestin rectum, & adherent au col de la vessie. Il s'y trouve une masse glanduleuse qui soutient les vaisseaux déférens & les empêche de se dilater un peu trop. Cette glande a plusieurs ouvertures dans la vessie, elle contient quelquefois de la semence, sur-

(*a*) Pag. 509.
(*b*) Voyez Mundinus.
(*c*) Voyez notre Histoire aux articles Carpi, Eustache, Ferri, Bertin, &c.

tout chez ceux qui ont observé une longue continence (*a*), &c. XVI. Siecle.

Cette derniere réflexion donneroit à penser que Vesale avoit une légere connoissance des glandes séminales, dont Rondelet donna peu de tems après une ample description. Hippocrate & Carpi en avoient déja parlé fort au long. . . La verge est composée de deux corps caverneux, de l'uretre & du gland qui en est une suite. Il y a deux arteres & une grosse veine par-dessus, &c. Vesale a connu le verumontanum, le ligament suspensoir de la verge, & il en parle assez au long; mais il n'a point décrit le septum qui sépare les testicules dont Massa avoit parlé depuis peu d'années. 1543. VESALE.

Les parties de la génération de la femme sont externes & internes. Les externes sont le vagin, les nymphes : dans son grand ouvrage il ne parle point de l'hymen : ce n'est que dans son examen sur les observations de Falloppe, qu'il entre en quelques détails. Les internes sont l'utérus, les testicules & les cornes : ces parties sont recouvertes d'une forte membrane; il n'y a point de cotilédons. L'utérus est divisé par une forte ligne médiane; particularité intéressante à laquelle peu d'Anatomistes ont fait attention. Du reste, il n'y a rien de particulier à Vesale sur ces parties. Il n'a pas connu les orifices des glandes prostates dont Carpi avoit parlé. Il paroît que Vesale a tiré la plûpart de ses descriptions de divers animaux, & qu'il a très peu consulté le cadavre de la femme. L'histoire du fœtus est tronquée; Vesale ne parle que des enveloppes; il en admet trois, le chorion, la membrane allantoïde & l'amnios. Il a adopté l'usage que ses prédécesseurs avoient assigné à l'ouraque. En traitant des vaisseaux il a parlé des arteres & des veines ombilicales, &c. Il passe sous silence le thymus connu de Carpi (*b*). Les mamelles sont traitées fort au long (*c*). Vesale y indique leur position, leur forme & leur structure : il décrit nombre de vaisseaux galotophores qui vont aboutir des mamelles, au-devant de la poitrine, leur position est très commode

(*a*) Pag. 524, 525.
(*b*) Voyez l'article de Carpi.
(*c*) Page 543.

XVI. siecle. 1541. VESALE.

pour allaiter les enfans, parceque les meres peuvent les asseoir en même-tems sur leurs avant-bras (*a*). Les mamelles sont douées d'un grand nombre de nerfs qui donnent une extrême sensibilité aux mamelons, ce qui produit une sensation agréable à la mere, lorsque l'enfant tette : ainsi la nature a diminué aux meres les peines de la nutrition.

La poitrine renferme les poumons, le cœur & nombre de vaisseaux sanguins & nerveux; elle est tapissée par une membrane appellée plevre, qui est formée de deux sacs qui s'adossent vers le milieu de la poitrine, & forment une cloison remplie de graisse qu'on nomme médiastin.

La description que Vesale a donnée du cœur est très ample & très exacte, il en a connu la vraie position, & l'a pour ainsi dire remis dans la place dont plusieurs Auteurs, notamment Charles Etienne, l'avoient tiré. Selon Vesale sa base répond au milieu du thorax, & la pointe est tournée vers le côté gauche. M. de Senac a fait dans son Livre sur la structure du cœur, un extrait des connoissances que Vesale avoit sur ce viscere : voici comme il s'exprime (*b*). » La » figure de cet organe est pyramidale . . . . . la baze » répond au milieu du thorax ; la pointe tournée vers » le côté gauche, avance vers ce côté ; c'est-à-dire » que selon cet Ecrivain, la situation du cœur est » transversale.

» Le cœur, continue Vesale, est un muscle ; mais » les fibres y sont plus serrées que dans les autres ; on » ne peut suivre ces fibres en les séparant, ni dans » les cœurs bouillis, ni dans ceux qui sont dans leur » état naturel ; elles sont droites, obliques & trans- » verses. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Ve- » sale a observé que les couches internes marchoient » à contre sens des fibres externes. Pour donner une » idée de l'arrangement de ces fibres, il les compare à » un tissu de joncs qu'on rouleroit diversement, & » dont on formeroit une pyramide. Cette masse pyra- » midale, ajoute-t-il, est couverte d'une membrane

(*a*) M. Petit dans ses cours d'Anatomie, donne la même explication *Vesale*, page 545.

(*b*) Traité sur la structure du cœur, Tom. I. pag. 24 & suiv.

» de même que la masse des autres muscles. XVI. Siecle.

» Dans la substance du cœur, ajoute Vesale, sont creusées deux cavités, l'une à droite & l'autre à gauche : leur surface interne est raboteuse, creusée par diverses fossettes, ou enfoncemens ; mais ces creux ne percent point la cloison. Le ventricule droit est plus ample que le gauche. 1543. VESALE.

» Vers la pointe naissent les colonnes ou les piliers, selon Vesale. De ces piliers partent des fibres qui vont se rendre aux valvules. Ces membranes sont attachées aux embouchures veineuses du cœur ; elles sortent du contour du cercle, & en avançant elles se divisent. Ces valvules sont donc continues, selon Vesale, au tour de leur cercle ou de leur racine ; c'est dans leur progrès seulement qu'elles se séparent.

» Cet Ecrivain remarque qu'il n'y en a que deux dans le ventricule gauche, au lieu qu'il y en a trois dans le ventricule droit. Ces deux valvules sont, dit il, plus fortes à leurs bords ; celles du ventricule droit sont plus foibles : il en part des fibres qui ne sont point charnues, ce sont les filets que Galien avoit appellés tendineux.

» Vesale a marqué exactement la différence de ces valvules, & des valvules artérielles ; il compare ces dernieres qui sont dans chaque artere au nombre de trois, il les compare, dis-je, à trois demi-cercles ; il en fixe la position à la racine de l'artere pulmonaire & de l'aorte ; elles ne viennent pas, dit-il, d'un cercle comme les valvules veineuses, mais les demi-cercles adossés forment des angles.

» Enfin Vesale décrit les oreillettes, leur figure, quand elles sont vuides, & quand elles sont remplies, les replis qu'elles forment, lorsqu'elles sont relâchées la graisse qui est à leur surface externe. » Trois sortes de fibres, dit-il, entrent dans la structure de ces sacs. Le gauche, ajoute-t-il, est plus petit, il est aussi plus fort dans les vieillards . . . .

» Le grand Vesale a donné un exemple presqu'inimitable : ce n'est pas trop dire que sa description du cœur peut être placée à côté de celle de M. Wins-

XVI. Siecle. » low ; mais elle est la premiere, & un modele peu » différent de la seconde ».

1543. VESALE. La description que Vésale donne des poumons est très détaillée, & l'Auteur entre dans nombre de détails curieux : je me suis déja étendu sur le larynx. Ici Vésale parle du méchanisme de la voix, il nie que le son soit produit dans le larynx, comme dans une flute. *Larynx longè omnium fistularum artificium vincit.*

Il dit un peu plus bas que l'air fait l'office d'archet, *plectrum.* Il n'admet que deux lobes aux poumons, & en cela il se trompe grossiérement. Galien, Mundinus & Carpi avoient déja dit que le droit étoit formé de trois, le gauche de deux & demi : Vesale auroit pu profiter des découvertes de ces grands hommes. L'inspection seule du cadavre ne suffit pas à un Anatomiste ; il faut consulter les ouvrages des grands hommes qui nous ont précédés : les uns fixent notre attention sur un objet, & les autres sur un autre, & ce n'est qu'en réunissant les différentes descriptions, qu'on apprend pour ainsi dire à lire dans le grand livre de la nature. Vesale a vraisemblament tiré d'un chien la figure qu'il a donnée de l'aorte & de ses vaisseaux : elle est trop droite, & il n'y a aucune proportion d'observée dans la distribution des rameaux artériels. Vesale n'a point parlé du canal artériel, &c. ce qui est surprenant, puisqu'il connoissoit le trou ovale ; & cette découverte, faite à la vérité après Galien, devoit le conduire à l'autre. Ses recherches sur le péricarde ne sont pas bien curieuses : notre Auteur en donne une courte description ; il réfute tout mouvement & toute espece d'action de cette membrane sur le cœur C'est un agent passif qui met seulement le cœur à l'abri de la compression que le poumon pourroit faire sur lui, ou qui borne l'extension des ventricules & des oreillettes. Vesale déduit ses usages de la structure membraneuse du péricarde. Il savoit qu'il n'y a que les muscles qui exécutent des mouvemens dans la machine humaine, & que sans l'action musculaire, toutes les parties seroient dans un repos des plus parfaits.

Dépourvus des vraies connoissances physiologiques, plusieurs Auteurs du dernier siecle, Valsalva, Lan-

cisy, Vieussens, Baglivi ont proposé un systême contraire, & Mrs. Morgani, Senac & Haller ont réfuté victorieusement ces rêveries. Je les croyois proscrites pour toujours & plongées dans un éternel oubli, lorsque je les ai vu revivre dans les commentaires sur l'Anatomie de Mr. Verdier (*a*).

Le crâne renferme le plus essentiel des organes; le cerveau, le cervelet, & la moëlle allongée. Le cerveau supérieurement est divisé en deux parties par une duplicature de la dure-mere; il a deux substances, une extérieure qui est cendrée, une interne qui est blanchâtre : celle-ci forme les nerfs. On observe sur la surface extérieure des enfoncemens & des élevations : ce qui forme des sillons où se trouvent nombre de vaisseaux. Le cerveau est dix ou onze fois plus grand que le cervelet, & ils sont liés par le moyen de la moëlle épiniere (*a*). Au-dessus du replis membraneux, ou de la faulx des modernes, la substance blanche de la partie droite du cerveau, se joint avec la substance de même nature de la portion gauche. Les fibres s'entrecroisent & forment un corps dur : (Vesale le nomme calleux). Il y a par-dessus & au milieu une ligne médiane, sur les bords deux sillons (*b*): au-dessous se trouve un prolongement médullaire qui est joint à une membrane qui forme une cloison qui sépare les ventricules; elle est transparente à la clarté du jour. Vesale entre dans des détails plus curieux sur le *septum lucidum*. Je ne puis le suivre dans cet ouvrage; j'y renvoie le lecteur.

Il y a trois ventricules dans le cerveau & un dans le cervelet; il y en a deux au-dessous des corps calleux qui sont très grands, recourbés en forme de *cornes de belier*, rapprochés, étroits en avant & en arriere, larges vers le milieu; il y a quatre paires d'éminences, &c. &c. &c. Vesale donne ensuite une très ample description des autres parties; il a connu les cinq éminences, la glande pinéale, les *testes* & les *nates*. Le troisieme & quatrieme ventri-

(*a*) Pag. 21. Tom. II.
(*b*) Pag. 631.
(*c*) Pag. 662.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

cule ont leur canal de communication. Il a dit quelque chose, d'obscur à la vérité, sur l'hypocarpe & ses productions, sur l'appendice vermiforme, l'arbre de vie, &c. La description que Vésale donne du cerveau, est enfin, pour le dire en un mot, digne des plus grands éloges : on a très peu ajouté depuis sa mort, & l'on ignore aujourd'hui vulgairement beaucoup de points intéressans que Vesale a saisis : il est cependant tombé dans une erreur, en réfutant Herophile sur la membrane qu'il dit tapisser les ventricules. Cette membrane existe réellement, & plusieurs modernes s'en sont attribué la découverte (a). Les usages qu'il attribue à la membrane, & les canaux excréteurs qu'il désigne, sont chimériques (b). Ses remarques sur les yeux sont intéressantes ; il décrit exactement les humeurs & les replis de l'uvée qu'il dit à tort être percée dans son milieu. Il admet deux chambres ; il divise les membranes de l'œil de celles du cerveau, & il a mal à propos donné au nerf optique la même direction de l'axe de l'œil, &c. &c. &c.

Avant que de finir cet extrait, je dois avertir que Vesale donne, après la description de la partie, le moyen de la préparer & de la démontrer. Cette administration anatomique est presque en tout supérieure à celle que les modernes proposent dans leurs livres d'Anatomie.

Voilà un tableau des connoissances que Vesale avoit de l'Anatomie Elles sont, comme on voit, très étendues. Je suis entré dans un ample détail, afin d'avoir dans cet ouvrage un point fixe auquel on puisse rapporter la plupart des découvertes que beaucoup de modernes se flattent d'avoir faites.

Les connoissances étendues que Vesale avoit en Anatomie, l'ont souvent conduit dans la partie chirurgicale de la Médecine : il a traité avec succès plusieurs plaies à la tête. On lit dans sa Chirurgie la guérison d'une fistule pénétrante dans la poitrine, dont le Grand Duc de Terre-neuve étoit attaqué depuis très long-temps. Il a guéri plusieurs personnes

(a) Voyez notre Histoire sur Hérophile.
(b) Voyez Schneider.

qui

qui avoient des épanchemens considérables sur le diaphragme. Il n'a point ignoré que chez les enfans les épiphises se séparoient quelquefois du reste du corps de l'os. Cependant il faut avouer que sa Chirurgie n'est pas écrite avec le même soin, & n'est pas aussi intéressante que son Anatomie. Plusieurs Auteurs, & sur-tout Vanhorne, pensent que la Chirurgie de Vesale n'est qu'une compilation, souvent même une traduction des anciens Chirurgiens: Guy de Chauliac sur-tout s'y trouve d'un bout à l'autre.

XVI. Siecle. 1543. VESALE.

Vesale a fait plusieurs expériences sur les animaux; il a connu l'extrême sensibilité de la moëlle épiniere; il a aussi lié les arteres, & a vu que la partie la plus proche du cœur continuoit à battre, au lieu que la plus éloignée se vuidoit & n'avoit plus aucune pulsation (a). Il n'a point ignoré que c'étoit du cœur, que le sang étoit poussé dans les arteres, & qu'elles ne se dilatoient que par la force du liquide. Il s'est encore convaincu que le poulmon n'avoit plus aucun mouvement lorsque la poitrine étoit ouverte; que l'animal perdoit la voix quand on lioit ou qu'on coupoit les nerfs récurrens (b). Une expérience plus curieuse que Vesale a proposée, c'est de souffler dans les poumons d'un animal immédiatement après sa mort, afin de ressusciter les mouvemens du cœur, &c. &c. &c.

On trouvera dans notre extrait de l'Anatomie de Columbus nombre de détails qui ont du rapport avec l'histoire de Vesale.

Horman (Guillaume) de Sarisburi en Angleterre, mourut en 1535. Nous avons de lui, HORMAN.

Anatomia corporis humani 2 lib.

Il n'y a que Mr. Douglas qui en parle, & je n'ai pu trouver cet ouvrage dans les meilleures bibliotheques de Paris.

Bisianus Landas parle d'un certain Hyllus, Médecin d'Angleterre, & il le dit Auteur de plusieurs commentaires sur Galien. Douglas est le seul qui HYLLUS.

(b) Page 659.
() Voyez Galien & Mundinus, &c.

XVI. Siecle. en ait fait mention (*a*). Je n'ai pu me procurer cet ouvrage.

1543. FORTIUS. Fortius (Angelus) Médecin de Venise, vécut dans le commencement du seizieme siecle. Il nous a laissé un livre intitulé :

De mirabilibus vitæ humanæ naturalia fundamenta. Venetiis 1543, in-8°. 1555, in-8°.

Cet ouvrage n'est pas mal vu ; l'ordre y est assez observé ; la latinité est claire, & l'on y trouve nombre de descriptions anatomiques assez intéressantes.

DIONISIUS. Dionisius (Paul) Médecin de Vérone, a vécu dans le commencement du seizieme siecle. Il nous a laissé un traité sur la structure de l'œil en vers hexametres ; il est intitulé :

De materiâ oculi & ejus partibus. 1543 (*b*). *Aphorismi Hippocratis versibus redditi. Veronæ* 1599, in-4°. (*c*).

L'Auteur s'est plus occupé à remplir les regles de la prosodie, que celles de la Philosophie qui exige une exposition claire & succinte des objets sensibles : quand on a lu cet ouvrage, on est aussi avancé qu'on l'étoit avant de le connoître ; beaucoup de dactiles & de spondées, mais point d'Anatomie ni de Médecine, ou du moins ce qui s'y trouve est peu exact.

DRIVIERE. Driviere, connu sous le nom de (Jerome Thriviere) Professeur en Médecine dans l'Université de Louvain, naquit au commencement du seizieme siecle dans un Village nommé Brakela, près de Grand-Mont. Il s'acquit beaucoup de réputation par son savoir & par ses ouvrages. Les Auteurs ne s'accordent pas sur le temps de sa mort ; Eloy (*d*) la fixe en 1554. Wanderlinden (*e*), Manget (*f*) & Douglas (*g*), disent qu'il mourut en 1558. Nous avons

(*a*) Pag. 247.
(*b*) Douglas Bibliog. Anatom. specim.
(*c*) Vander-Linden, de scrip. Med. & Manget, Bibliotheca scriptorum Medicorum, pag. 181.
(*d*) Dict Hist. de la Med. tom. I. p. 302.
(*e*) De script. Med p 432.
(*f*) Biblioth. script. Med. Tom IV. p. 377.
(*g*) Bibliog. Anatom. specimen, pag. 90.

beaucoup d'ouvrages de lui sur différens objets. Voici celui qui nous intéresse. XVI. Siecle.

Disceptatio cum Aristotele & Galeno, super naturâ partium solidarum. Antuerpiæ 1543, in-8°. On y a ajouté plusieurs argumens sur lesquels on établit certains paradoxes jusqu'ici ambigus ou inconnus. 1543.

Haller (*a*) cite de cet Auteur un discours adressé aux Etudiants en Médecine; il roule sur les deux sectes des Médecins, & sur leurs différentes méthodes; on le trouve encore cité dans plusieurs autres endroits de l'ouvrage de Haller : on peut l'y voir.

Burres (Laurens) Chirurgien du seizieme siecle, a donné un ouvrage de Chirurgie imprimé à *Erforrt*. 1544, in-4°. (*b*). Il est écrit en allemand. BURRES. 1544.

Ingrassias (Jean Philippe) Médecin célebre de Palerme, naquit à Rachelburg (*c*) en Sicile en 1510, & fleurit vers l'an 1546 (*d*). Il étoit contemporain de Vesale, d'Eustache, de Columbus, de Fallope & de Cananus. Il fut Professeur en Médecine à Padoue, ensuite à Naples; il devint Philosophe & Médecin du Roi de Sicile, & enfin parvint en 1563 à la place de premier Médecin de Philippe II, Roi d'Espagne : il remplit tous ces emplois avec honneur & distinction. Lorsqu'il professoit, ses cours étoient si suivis, qu'on ne savoit où loger les auditeurs. L'Anatomie fit long-temps sa principale occupation; mais il s'adonna dans la suite à la pratique de la Médecine qu'il enseigna en même temps : moyen unique de faire de bons Ecoliers; car non seulement il étoit à même de leur faire part du fruit de ses lectures, mais encore de ses observations : ainsi il pouvoit, d'après sa propre expérience, donner du poids à Hippocrate, à Galien, à Actius Oribase, &c. &c. qu'il possédoit à fonds, & les critiquer lorsqu'ils en étoient susceptibles. In- INGRASSIAS.

(*a*) Hist. Med. p. 962.
(*b*) Haller. Meth. stud. p. 722.
(*c*) Rachelburgi.
(*d*) Cette anecdote est tirée de ses ouvrages même : François Baronius ledit de Palerme, mais il est dans l'erreur.

XVI. Siecle. grassias ne fut point l'esclave, mais le Juge éclairé de ces grands hommes.

1544. INGRASSIAS. On mit en sa faveur, sur les murs de l'Université de Médecine de Naples, cette épigraphe.

Philippo Ingrassiæ, Siculo, qui veram Medicinæ artem, atque Anatomen publicè enarrando, Neapoli restituit, Discipuli memoriæ causâ. P. P. M. D.

La grande réputation qu'il s'étoit acquise le suivit par-tout où il porta ses pas. A peine fut-il élevé au rang de premier Médecin du Roi d'Espagne (*a*), en Sicile & aux Isles voisines, qu'il jouit des premiers honneurs de son état. Il étoit comme le chef & l'arbitre des Médecins; c'étoit lui qui étoit le canal des graces & des récompenses; il faisoit subir aux Candidats des examens multipliés; & à peine étoient-ils Docteurs en Médecine, qu'il les obligeoit à se préparer à un examen de pratique qu'il leur faisoit subir quelques années après. Cette maniere de procéder est la seule qui puisse fournir à la patrie de savans Médecins, & des Médecins praticiens. Il y a long-temps qu'on a formé en France un pareil projet: il seroit temps, pour le bien public, qu'on l'effectuât.

Cependant Ingrassias ajouta un nouveau lustre à sa gloire, en soulageant les pauvres pestiférés. Il régna en 1575 à Palerme, & dans la plus grande partie de la Sicile, une peste des plus terribles. Ingrassias fut chargé de l'inspection des Médecins, & occupa la place de premier Conseiller de santé. Honoré de la confiance du peuple, il fut jaloux de la mériter; & Ingrassias prit un soin extrême des malades, en guérit le plus grand nombre, & il eut une attention particuliere à prévenir la contagion. Ses soins ne furent point superflus; la Ville de Palerme fut presque garantie de cette cruelle maladie, tandis que ses campagnes en étoient dévastées. En reconnoissance de ces bienfaits, cette Capitale de la Sicile lui fit tous les mois une pension de 250 écus

(*a*) Voyez Douglas, p. 185, & Manget, T. III. Biblioth. script. Med.

1544.
INGRASSIAS.

d'or; mais Ingraſſias qui ſavoit que la vraie félicité ne ſe trouve point dans les richeſſes, les refuſa; il accepta ſeulement une ſomme honnête pour faire réparer & orner la Chapelle de ſainte Barbe qui étoit dans l'Egliſe des Peres Dominicains. Par ſes conſeils & ſes inſtances réitérées, il obtint de la République qu'on mettroit à ſec un lac qu'il y avoit autour des murs de la Ville, & dont les exhalaiſons peſtilentielles pouvoient avoir donné lieu au triſte fléau qu'on venoit de combattre. Pénétrés de de la valeur des ſervices qu'Ingraſſias avoit rendus à la patrie, on l'appella preſque d'une commune voix l'Hippocrate Sicilien, *Hippocrates Siculus.*

On voit par ces traits recommandables, qu'Ingraſſias fut affable, humain, & doux dans la ſociété; il ne refuſa jamais ſon ſecours à ceux qui le réclamerent; & quoiqu'il fît ſa principale occupation de la Médecine, lorſqu'il étoit chez lui il trouvoit le moyen de ſe nourrir de la lecture des meilleurs Hiſtoriens, des Poëtes grecs, latins & italiens: accablé de travaux & d'années, il mourut couvert de gloire le 6 Novembre 1580, à l'âge de 70 ans, & fut enterré dans la Chapelle de ſainte Barbe. Les Médecins, Chirurgiens & Apothicaires de la Ville ſe rendirent au convoi; le public ſuivit en foule, en verſant un torrent de larmes: & c'eſt-là que peut-être pour la premiere fois on vit les trois corps de Médecine ſe réunir pour jouer & pleurer le grand homme qu'on venoit de perdre, & qui étoit également cher à chacun d'eux. Son nom a été célébré par le plus grand nombre d'Hiſtoriens. On en trouvera la liſte dans la bibliotheque des Ecrivains en Médecine de Manget.

Nous avons de lui pluſieurs ouvrages: voici ceux qui ſont de notre objet.

In Galeni librum de oſſibus commentaria. Panormi 1603, in-fol. *Venetiis* 1604, in-fol.

De tumoribus præter naturam. Neapoli 1553, in fol. *Venetiis* 1568

Trattato aſſai bello, ed utile di due moſtri nati in Palermo in diverſi tempi. 1558. *Panormi* 1560, in-4°.

XVI. Siecle. 1544. INGRASSIAS.

Methodus dandi relationes pro mutilatis torquendis, aut à torturâ excusandis, pro deformibus, venenatisque judicandis; pro elephantiacis extra urbem propulsandis, sive intus urbem domi sequestrandis, vel fortassis publicè conversari dimittendis. 1578, 1637, in-fol.

Jatropologia. Venetiis 1544, 1558, in-8°. (*a*).

Ses remarques anatomiques sur Galien, ne roulent que sur les os. Il a commenté Galien, & son ouvrage est divisé en vingt-quatre livres, qui sont remplis de beaucoup d'érudition. Il a donné une exacte description de l'os sphénoïde & ethmoïde. Il a connu les sinus sphénoïdaux (*b*), & les trous, orbitaire antérieur, & orbitaire postérieur; mais je ne crois pas que dans le détail de ses descriptions il se pare de la découverte des petites aîles de l'os sphénoïde, ni qu'il les ait mieux décrits que l'avoit fait Galien; & j'ai tout lieu de m'étonner que Mr. *Winslow*, & autres Anatomistes, aient donné à ces petites aîles du sphénoïde le nom de petites aîles d'Ingrassias. Il y a en Anatomie nombre de dénominations qui ne sont pas mieux fondées. Ingrassias me paroît être le premier Anatomiste qui ait parlé de l'étrier; Columbus s'en est arrogé la découverte: aussi Ingrassias n'a point manqué de la revendiquer, & de titrer Columbus de plagiaire. Fallope, moins ambitieux de gloire que jaloux de dire la vérité, se dépouille de la découverte qu'il croyoit lui-même avoir faite, pour l'attribuer à Ingrassias; Coitier, qui vivoit en même temps, & qui étoit disciple de Fallope, la lui a aussi accordée (*c*); Eustache, si célebre par tant d'autres objets, ne suivit pas la même route; il décrivit l'étrier, & soutint être le premier qui l'eût connu; Vésale, dans sa réponse à Fallope, dit avoir connu cet os à Rome, *industriâ Romanâ*: que désigne-t-il? Mr. de Haller

(*a*) Haller, Methodus stud. Med. 1105.

(*b*) Lisez les pages 75, 76, 77, 78. Edit. in-fol. Panormi 1603.

(*c*) Hæc tria officula priscis fuere incognita, duo à Jacobo Carpenti, unum à Johanne Philipo ab Ingrassia Siculo inventum, page 97. de auditus instrumento.

veut que ce soit Eustache. Cependant si l'on pese toutes ces circonstances, & si l'on fait attention au nombre prodigieux d'auditeurs qu'eut Ingrassias quand il professoit à Naples, au grand âge qu'il avoit lorsqu'il travailla à l'impression de ses ouvrages, au témoignage de Fallope & de Coitier, l'on ne doutera point que la découverte ne lui soit due à tous égards : d'ailleurs comment Ingrassias auroit-il osé la revendiquer, & accuser Columbus de plagiat? Apparemment qu'il étoit sûr de trouver autant de témoins qu'il avoit eu d'Ecoliers qui l'avoient entendu (*a*). Ingrassias parle aussi fort au long de la cavité du tympan. Il a connu les fenêtres ronde & ovale, le cordon du tambour qui la traverse, la plupart des éminences qui s'y trouvent, du limaçon & des canaux demi-circulaires; les cellules mastoïdiennes sont aussi extrêmement bien décrites; & si l'on en juge par une de ses planches (*b*), il a

XVI. Siecle.

1544.

INGRASSIAS.

(*a*) Quo autem modo id officulum primò nobis cognitum fuerit, dum publicè Neapoli theoricam & praticam, ambas medicinæ sic vocantur partes, atque, anatomen quoque profitemur; id tertium non invenimus, sed reperimus; ipsum enim minimè quærebamus, quia nullam de eo notitiam, neque suspicionem habebamus. Scalpro autem, malleoque auris ossa percutientes, ut internas cavernulas, & in ipsis contentas substantias circumstantibus scholaribus nostris ostenderemus, ubi jam duo priora officula demonstraveramus, tertium id officulum, nescio quomodo in tabulæ plano, casu potiùs inspeximus : quod inspectum, consideratumque ac adamussim perpensum, non ex accidenti, sed ex naturæ proposito factum esse decrevimus. Unde autem resilierit, & quis ejus esset usus ignorabamus. Statim igitur aliorum animalium, præsertimque boum diversa capita, quæ in macellis non defuerant, dissecare aggressi sumus, facillimèque singulas ossis in quo auditùs fit partes observando, alteri tandem, longiori scilicet, tenui orique incudis cruri annexum, pendensque, id tertium officulum invenimus : indeque quàmprimùm ad humani capitis dissectionem reversi, perperim illud vel clausis oculis invenimus, cui quidem vestigando *stapha* primum nomen imposuimus; quia longe majorem similitudinem hoc officulum habet cum stapha, seu stapede, quàm alia duo cum malleo & incude .... cùm tamen a quibusdam nostris scholaribus (ut compertissimum habemus) & rem, & nomen, atque usum, licet imperfectè hunc didicerint, p. 7, 8.

(*b*) Page 57.

connu le muſcle du marteau dont on accorde la découverte à Euſtache.

1544. INGRASSIAS. L'hiſtoire des ſutures du crâne eſt traitée fort au long, & même juſqu'au minutieux & au ſuperflu. L'expoſition des éminences des trous communs ou propres, ſe trouve très détaillée dans le même ouvrage, mais à la vérité d'une maniere peu claire & peu correcte: on trouve ſouvent à la fin ce qui devroit être au commencement. Avant de finir ſur les os même, nous ferons obſerver qu'Ingraſſias s'eſt vanté d'avoir le premier obſervé que les fœtus n'avoient point de ſinus dans les os du crâne ou de la face, & que même ces ſinus étoient fort petits chez les enfans, mais qu'ils croiſſoient avec l'âge. Fallope avoit déja fait cette remarque avant que l'ouvrage d'Ingraſſias fût publié. & il y apparence qu'elle lui appartient: il auroit cité Ingraſſias comme il l'avoit fait à l'occaſion de l'étrier. Ingraſſias ne lui rend pas le même ſervice. Parmi nombre d'uſages qu'il aſſigne à ces ſinus, il leur attribue celui de ſervir à la voix, en la rendant plus forte & plus pleine; les enfans l'ont très petite & très haute, parcequ'ils ont ces ſinus petits; les adultes l'ont plus pleine, parceque chez eux ces ſinus ſont amples; il en eſt, dit Ingraſſias, à l'égard de ces ſinus, comme des inſtrumens à corde ou à vent qui rendent un ſon d'autant plus grave, qu'ils ont plus de capacité. Ariſtote avoit eu une idée à peu près pareille. Il y a du pour & du contre dans cette explication; ce n'eſt pas ici le lieu d'en apprécier le vrai & d'en combattre le vicieux; je me contenterai de dire que cette explication a été adoptée telle qu'elle eſt par la plupart des Auteurs qui ont ſurvécu à Ingraſſias; on la trouvera ſur-tout très détaillée dans l'Anatomie de Mr. *Deidier*, ancien Profeſſeur en Médecine de Montpellier. L'hiſtoire des dents préſente auſſi quelques particularités; l'Auteur a connu leur germe, les nerfs, arteres & veines qui vont ſe diſtribuer dans leurs cavités; il a admis quatre dentitions, une qui ſe fait chez le fœtus contenu dans la matrice; les autres trois ſe font dans le cours de la

vie : il a connu la membrane qui couvre le germe de la dent. Ingrassias a fait graver dans son ouvrage quelques figures ; mais elles ne sont point originales : on les trouve dans les ouvrages de Vesale ; il a aussi parlé des vésicules séminales. Ingrassias a observé que les femmes avoient les fesses plus dodues & plus larges que les hommes (*a*), & cela provient, selon lui, de ce qu'elles ont le bassin plus ample que celui de l'homme ; les femmes ont aussi les os des isles plus larges, leur épine est plus renversée en dehors ; & leur cavité moyenne est plus bombée extérieurement. Les os pubis des femmes different de ceux des hommes par deux endroits ; leur extrémité antérieure est moins grosse, & leur apophyse plus divaricante, ce qui rend l'arc antérieur du bassin plus grand : il y a une plus grande distance des tubérosités de l'ischium entr'elles chez les femmes qu'il n'y en a chez les hommes. Ses remarques anatomiques sur les autres os de la charpente, se trouvent dans les ouvrages dont nous avons déja parlé ; c'est pouquoi je n'entrerai point dans des détails ultérieurs.

La Chirurgie d'Ingrassias renferme quelques particularités curieuses ; il y parle d'un abcès au cerveau, d'un décolement du col du fémur qu'on avoit pris pour une luxation, d'un empyême guéri en appliquant trois cauteres : il a fait mention d'une dartre au cœur (*b*) qu'on trouva à l'ouverture du cadavre : il dit avoir guéri un hydrocéphale (*c*) par le moyen des hydragogues. La Chirurgie d'Ingrassias est remplie de citations tirées des Auteurs Grecs & Arabes ; il les a combinés les uns avec les autres, & souvent forcé pour ainsi dire leur texte pour l'accommoder au sien ; il n'y a presque point de chapitres dans tout cet ouvrage, quoiqu'infolio : ce qui en rend la lecture fort difficile. Dans plusieurs endroits, Ingrassias paroît avoir été fort superstitieux : il parle de diables qui se sont opposés à la cure de plusieurs maladies, &c. &c.

(*a*) Pag. 246.
(*b*) Schol. p. 544.
(*c*) M. de Haller a indiqué la plûpart de ces objets.

XVI. Siecle. Caius (Jean) né en Angleterre l'an 1510 dans la Ville de Norfoleck, se distingua beaucoup dans la

1544. Médecine; il étudia dans son pays, & puis dans

CAIUS. l'Université de Padoue, sous le célebre Jean-Baptiste Montan. Il reçut le Bonnet de Docteur à Cambridge, & par son mérite il s'acquit l'estime générale: on le nomma en 1547 Médecin du Roi Edouard VI; il devint ensuite successivement celui des Reines Marie & Elisabeth. Ce grand homme avoit plusieurs belles qualités; entr'autres, il étoit fort généreux, comme on peut le voir par les édifices publics qu'il fit rétablir à ses propres dépens. Il finit ses jours l'an 1573; il étoit âgé de soixante-trois ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages fort estimés: voici ceux qu'il a donnés sur l'Anatomie.

Commentarius in libros Galeni de administrationibus Anatomicis; item in ejusdem librum de motu musculorum; in librum de ossibus ad tyrones; in Anatomiam Hippocratis, &c. Basileæ 1544, in-4°.

Il a remis ces livres dans leur ancienne intégrité; il y a fait quelques corrections, & les a décorés de ses remarques.

Nous avons encore de ce grand homme si heureux & si laborieux à éclaircir les écrits des anciens, un fragment qui manquoit au septieme livre de Galien sur l'usage des parties. Il a encore traduit fort heureusement plusieurs ouvrages de grec en latin. De plus, il a donné une description fort exacte de la fievre qui fit de son temps tant de ravages dans l'Europe. Ses ouvrages contiennent peu d'Anatomie, il n'eût pas trouvé place dans cette Histoire si M. de Haller ne l'eût inséré dans son Recueil.

Houllier (Jacques) Médecin célebre de Paris, qui florissoit vers le milieu du seizieme siecle, étoit d'Estampes, Ville de France dans la Beauce. Il fit une

HOULLIER. étude particuliere des anciens Médecins, sur-tout des ouvrages d'Hippocrate, dont il nous a laissé un commentaire. Il exerça la pratique de la Médecine avec beaucoup de célébrité: ce qui le mit à même d'acquérir de grandes richesses & de se faire une réputation des plus brillantes. Il eut plusieurs enfans qu'il

1544.

HOULLIER.

plaça très honorablement : il y en eut un Conseiller à la Cour des Aides de Paris, qui se distingua par son génie & par son goût exquis pour les sciences : c'est à ce fils que nous sommes redevables de la plupart des ouvrages de Jacques Houlliet, dont nous jouissons aujourd'hui ; il présida lui-même à l'édition de plusieurs que son pere n'avoit pu ou n'avoit pas voulu faire imprimer de son vivant. Les soins pénibles de la pratique de la Médecine n'empecherent pas Houllier de professer ses différentes parties ; il s'adonna sur-tout à la partie chirurgicale, & il aida Tagault dans son commentaire sur Guy de Chauliac ; il ajouta même de son chef un traité de matiere médicale qui a été fort goûté. Il remplissoit les devoirs de son état avec un zele extrême : aussi a-t-il fait du bien au public, & pat lui-même, & par les bons Médecins qui sortoient de son école, & dont plusieurs se rendoient recommandables, surtout Louis Duret. Ce savant commentateur d'Hippocrate, Jacques Houllier, mourut l'an 1562. (*a*).

Nous avons de lui plusieurs ouvrages : voici ceux qui sont de notre objet.

De materiâ Chirurgicâ libri tres. Parisiis 1544, in-fol. 1552, 1610, in-fol. *Lugduni* 1547, in-8°. *Francofurti* 1589, in-12. *cum Tagaultio & in collectione Gesneri* 1555, in-fol.

La matiere médicale d'Houllier est divisée en quatorze chapitres ; dans le premier il traite des répercussifs ; dans le second, des remedes attirans ; dans le troisieme, des résolutifs ; dans le quatrieme, des émolliens ; dans le cinquieme, des suppuratifs ; dans le sixieme, il expose les moyens d'ouvrir les abcès ;

(*a*) De Thou dans le trente-quatrieme Livre de son Histoire parle de lui en ces termes : » c'étoit un homme, dit il, illustre » par la Philosophie, & par la Médecine. Comme il étoit riche » & qu'il ne se soucioit pas du gain, qui est fort considérable » pour ceux de cette profession dans cette grande Ville ; il ap- » porta dans la Médecine un jugement si élairé, par une pro- » fonde méditation, qu'il guérissoit heureusement les maladies » désepérées, que les autres qui ne faisoient que fatiguer leurs » mules, en courant de malades en malades, ne connoissoient » pas ».

XVI. Siecle. dans le huitieme, il traite des sarcotiques; dans le neuvieme, des dépilatoires; dans le dixieme, des

1544. agglutinatifs; dans le onzieme, des escarotiques; dans

HOULLIER. le douzieme, il s'occupe de la douleur, & indique les remedes calmans; dans le treizieme, il s'agit de l'hémorrhagie & des remedes qu'il faut employer pour l'arrêter; dans le dernier livre, l'Auteur indique les remedes qu'il convient d'employer dans la plupart des maladies des os.

Cette matiere médicale externe est en général bonne. L'Auteur a ramassé dans ce traité ce qu'il y avoit de plus connu, & qu'on avoit écrit sur cette matiere. Il a évité la confusion qui regne dans les écrits de la plupart des anciens, & il a éprouvé la plus grande partie des remedes qu'il indique Ce qu'il dit sur les abcès & sur la maniere de les ouvrir, mérite d'être consulté. Dans toutes ses descriptions, l'Auteur donne des marques de son profond savoir en littérature & en Médecine. Ce livre est par-tout écrit avec beaucoup d'ordre & de clarté: j'en conseille la lecture.

WILLICH. Willich (Jossé) né à Resel en 1501, ville de la Province de Varmeland dans la Prusse, se distingua beaucoup parmi les Médecins de son temps; il fut d'abord reçu Maître ès Arts à Francfort sur l'Oder; il expliqua ensuite publiquement dans cette Ville les bucoliques de Virgile, & fit imprimer des commentaires qu'il avoit faits sur cet ouvrage. Moreri, au lieu de Francfort, dit Erfort (*a*). Linden (*b*) dit qu'il n'y professa que pendant quelque temps. Et 1524 il fut nommé Professeur de grec dans l'Université de cette Ville; on dit même qu'il fut Recteur. L'an 1541 on le reçut Docteur & Professeur en Médecine dans la même Université; il étoit pour lors âgé de quarante ans; il mourut onze ans après l'an 1552, & le cinquante-unieme de son âge. Il avoit excellé dans toute sorte de science; il s'étoit sur-tout appliqué à l'interprétation des œuvres d'Hippocrate; & l'habileté qu'il montra dans ce genre d'écrire, auroit suffi

(*a*) Diction. Hist.
(*b*) Pag. 707. de script. Med.

pour lui gagner l'estime de tout le monde, s'il ne se la fût pas déja acquise par mille autres belles qualités. XVI. Siecle.

1544. WILLICH.

Il laissa en mourant un fils de son nom, qui fut comme lui, grand Philosophe & Médecin célebre; il mourut à Francfort sur l'Oder le 5 Juillet 1590. Nous avons du pere un ouvrage anatomique, intitulé :

Commentarius Anatomicus, seu diligens omnium partium corporis humani enumeratio, cum dialogo de locustis. Argentor. 1544, in-8°.

Cet ouvrage, selon Mr. Haller, est extrait de ceux de Galien : en voici une notice; on pourra les comparer. L'épitre dédicatoire qui est à la tête de ce commentaire, fait un détail des écrits qu'il a composés ou qu'il doit publier; il y promet de donner dans la suite, sur l'Anatomie, des ouvrages plus exacts que son commentaire. Je doute fort qu'il ait tenu sa parole, ou du moins s'il l'a fait, nous ne connoissons point ce qu'il a écrit.

Le commentaire contient une succinte description de toutes les parties du corps humain, par demandes & réponses. Il est divisé en quatre livres. L'Auteur examine d'abord quelles sont les parties du corps; combien il y en a, ainsi que de cavités, & comment il faut diviser la basse région du ventre; il passe ensuite à la description des muscles de l'abdomen, traite du mésentere, du péritoine, des intestins, des reins, du foie, de la rate, de la vessie, de la verge, des testicules, des vaisseaux de la semence des hommes & des femmes, & des enveloppes du fœtus. Il compare la veine-cave à un aqueduc, d'où le sang sort par de petits tubes pour aller se distribuer à toutes les parties du corps; il passe ensuite au cœur qui est divisé en pointe & en base; il fait l'énumération des côtes, il traite du sternum, des cartilages & des membranes de la poitrine, du médiastin, de la plevre; il donne la figure des poumons & indique quelle est leur substance & les vaisseaux qu'ils ont. On trouve encore vers la fin de ce commentaire quelques notes sur l'âpre

XVI. Siecle. artere, &c. & le chemin qu'elle fait pour aller au col & à l'épine.

1544. WILLICH. Cet Auteur ne manque pas de donner quelquefois dans certaines explications puériles qui mettent quelqu'obscurité dans son ouvrage, qui, comme l'a dit Mr. de Haller, est un extrait pur & simple de ceux de Galien.

1545. BUCCA-FERREI. Bucca-Ferrei, ou Bocca-di-Ferro (Louis) de Boulogne, célebre Philosophe, qui vivoit dans le seizieme siecle, étudia sous Alexandre Achillini, & s'attacha à la Médecine; il fut engagé à enseigner la Philophie, & il le fit avec tant de succès, qu'on le regarda comme le plus grand Philosophe de son siecle. Deux Cardinaux de la maison de Gonsague, ses écoliers & ses amis, lui procurerent des bénéfices, & lui persuaderent d'aller à Rome; ce qu'il fit sans hésiter, & y fut très bien accueilli; il y enseigna depuis l'an 1521 jusqu'en 1526 que cette ville fut prise par les Impériaux. Il retourna à Boulogne où il reprit ses exercice, aimé, estimé & honoré de tout le monde. Il y mourut le 3 Mai 1545, âgé de soixante-trois ans. Nous avons de cet Auteur,

Oratio de principatu partium corporis.

Ce discours se trouve dans l'apologie de François Puteus, pour Galien, contre André Vesale.

Il se trouve encore dans le traité de Gaspard Hoffman, intitulé, *pro veritate*, imprimé à Paris en 1647. Il n'a que trois pages & demie in-4°. & ne contient rien de particulier.

PAULUS. Paulus Juliarius, Médecin célebre de Verone, florissoit vers le milieu du seizieme siecle. Nous avons de lui deux ouvrages de Chirurgie, intitulés :

De vulnerum capitis curatione libellus. Veronæ 1581, in-4°. in-12. *Venetiis* 1549, & se trouve à la bibliotheque du Roi. *De lepra & ejus curatione. Veronæ* in-12. 1545.

Ce traité n'est point annoncé dans les ouvrages de Vanderlinden; il se trouve, comme le précédent, à la bibliotheque du Roi.

L'ouvrage des plaies à la tête ne contient que cinq pages; l'Auteur y expose en abregé les principaux

ſymptomes qui ſurviennent à la ſuite des fractures du crâne. Il ordonne l'opération du trépan, dans le cas de fracture avec épanchement, & le proſcrit dans toute autre circonſtance : le contact de l'air eſt dangereux au cerveau & à la dure-mere, & il ne faut expoſer les parties à ſes influences que dans des cas de néceſſité abſolue.

XVI. Siecle. 1545. PAULUS.

Les Auteurs qui ont écrit ſur la lépre étoient, ſelon lui, peu au fait de la queſtion, comme dans la plûpart des autres maladies : ils ont écrit ſans trop ſavoir ce qu'ils faiſoient ; la plupart ont fait conſiſter, c'eſt toujours Paulus Juliarius qui parle, leur mérite à publier de gros volumes dans leſquels le lecteur ſe perd (*a*). Les Arabes ſeuls ont fait tant d'eſpeces de lépres, & ſe ſont ſervis d'un ſi grand nombre de termes pour les caractériſer, qu'ils ont mis de la confuſion dans les choſes les plus ſimples ; quoique l'éléphantiaſis fût une maladie différente de la lépre, ils l'ont regardée comme une & même maladie. On s'attendroit à ce début, que Paulus Juliarius va donner des ſignes caractériſtiques de chacune de ces maladies ; mais il ſe perd dans des raiſonnemens faſtidieux : l'une vient, ſuivant lui, de la bile, l'autre de la mélancholie : par une autre inconſéquence, il preſcrit un même traitement à deux maladies qu'il croit différentes ; les ſaignées, les purgations & les emplâtres qu'il indique, ſont les remedes qu'il preſcrit ſans choix & preſque ſans indications. Ce traité n'a que ſix pages. Si l'Auteur ſe fût rendu juſtice, il auroit du craindre qu'en condamnant au feu les ouvrages des plus grands hommes qui l'avoient précédé, il ne prononçât lui-même ſa condamnation ; car ſon livre n'eſt point digne d'être à côté de ceux même qu'il a condamnés aux flammes.

Gorris (Jean de), en latin Gorreus, Médecin célébre, fleuriſſoit dans le ſeizieme ſiecle, né en 1505,

GORRIS.

(*a*) Ego vero artis prolixitatem cognoſcens, longiorem efficere non erubeſcerem, eoque magis quod me palam dicentem audierint, longè meliùs futurum pro humanâ ſalute ſi præter Hyppocratem & Galenum, paucis dumtaxat exceptis, omnes libri qui de medicinâ editi ſunt igne comburerentur.

XVI. Siecle. étoit de Paris, & fils de Pierre de Gorris de Bourges Médecin. On peut dire, dit Scevole de Sainte-Marthe, qu'il posséda parfaitement les deux choses les plus nécessaires pour former un excellent Médecin, car il savoit très bien le grec, & avoit une parfaite connoissance des secrets de la nature. On la regardé comme un des plus grands Poëtes Latins; il traduisit les Œuvres du Poëte Nicandre de grec en latin, & y a ajouté ses notes; il publia les définitions de la Médecine. Il avoit préparé d'autres ouvrages dont il auroit enrichi cette science; mais un fâcheux accident qui lui arriva le détourna de son objet. Des soldats armés qui arrêterent un carosse dans lequel il étoit, lui firent tant de peur, qu'il en devint comme tout perclus de ses sens. Ce savant homme vécut plusieurs années dans cet état déplorable, & mourut en 1577, âgé de soixante & douze ans. Nous avons de ce célebre Auteur,

1545. GORRIS.

Hippocratis Coï medicorum principis de geniturâ & naturâ pueri libellus. Parisiis 1545, 1564, in-4°. page 83.

Il a donné avec cet ouvrage de savantes remarques en grec & en latin, dans lesquelles il tâche d'expliquer pourquoi la mere est en général destinée à accoucher au bout de neuf mois, &c. La seule entreprise de l'Auteur sera regarder son livre plutôt comme un roman que comme un ouvrage de Médecine.

Definitionum medicarum lib. 24, litteris græcis distincti. Parisiis 1564, in-fol. *Francofurti* 1578, 1601.

Ce dernier ouvrage, qui a été admiré de tous ceux qui l'ont vu, & qui probablement ne le sera pas moins de ceux entre les mains desquels il tombera dans la suite, est un lexicon des termes de Médecine, dérivés du grec, avec une explication & comparaison des autres Auteurs classiques.

GEMINI. Gemini (Thomas) s'établit à Londres, étoit un ouvrier étranger qui gravoit avec beaucoup d'industrie. Il grava le premier sur du cuivre les figures d'André Vesale, qui deux ans auparavant avoient paru en Allemagne sur du bois. Cet homme possédoit l'art de graver dans une grande perfection; mais il

il s'est rendu très blâmable en supprimant le nom de Vesale, & en assurant que les desseins étoient de son invention (*a*). Il donne dans ses tables une description de toutes les parties du corps humain qu'il a tirée de l'épitome de Vesale : a ajouté la même explication que lui, & doit en remercier Mr. Udel & d'autres Docteurs qui lui ont servi de pédagogues, car il étoit aussi ignorant dans l'Anatomie que dans le latin & l'anglois, dont il n'avoit aucune connoissance. XVI. Siecle. 1545. GEMINI.

Il y a eu trois éditions de cet ouvrage : la premiere parut en latin sous le regne de Henri VIII ; la seconde, qui fut donnée sous Edouard VI, étoit écrite en anglois ; la troisieme, aussi écrite en anglois, parut du temps de la Reine Elisabeth. Cet ouvrage est intitulé : voyez les ouvrages de M. Eloy.

Compendiosa totiûs Anatomiæ delineatio ære exarata per Thomam Geminum. Londini 1545, in-fol. page 140.

Il fut traduit en anglois à Londres en 1553, in-fol. & en 1559.

Riviere (Charles, de la) Chirurgien qui vivoit vers le milieu du seizieme siecle, a donné une traduction des ouvrages de Charles Etienne sur la dissection des parties du corps, a composé les planches qui s'y trouvent, & y a ajouté quelques réflexions anatomiques. RIVIERE.

Gomezius (Alphonse) étoit Chirurgien de Seville ; il naquit vers le commencement du seizieme siecle. Nous avons de lui un livre intitulé : 1546. GOMEZIUS.

De tumorum præparatione. Hyspali. 1546, in-12.

Ce livre est fort rare ; je n'ai pu me le procurer.

Bucoldianus (Gerard) est l'Auteur du traité suivant. 1547. BUCOLDIANUS.

De puellâ quæ sine cibo & potu vitam transigit, brevis narratio. Parisiis 1547, in-8°.

Flesselle (Philippe) étoit Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, dont il soutint vivement les droits contre tous ceux qui oserent les enfreindre. FLESSELLE.

Nous avons de lui un ouvrage sur la Chirurgie, intitulé :

(*a*) Dictionnaire de l'Encyclopedie, p. 413. Tome I.

XVI. Siecle. *Chirurgie rationelle.* A Paris, in-8°. 1553. Cette édition est connue de tous les Historiens. Il y en a
1547. une autre plus ancienne à la bibliotheque du Roi; elle
FLESSELLE. est de 1547, chez Jacques Gaulterot. Cet ouvrage est dédié au Cardinal Chatellan, & l'épitre dédicatoire est en latin, quoique l'ouvrage soit en françois. Cet ouvrage est de peu de conséquence; l'Auteur l'a rempli de définitions des tempéramens & des humeurs; tantôt c'est la mélancholie; tantôt c'est de la bile qui domine, &c. &c. Cet ouvrage peut donc tout au plus être rangé parmi les livres inutiles.

Mr. Flesselle étoit communément consulté dans tous les cas chirurgicaux; & en effet, il avoit des connoissances dans cette partie. Ambroise Paré (*a*) rapporte de lui un fait singulier.

» Mr. Flesselle, dit-il, Docteur en la Faculté de » Médecine, homme savant & bien expérimenté, » me pria un jour de l'accompagner au Village de » Champigny, deux lieues près de Paris, où il avoit » une petite maison; où étant arrivé, cependant » qu'il se promenoit en la cour, vint une grosse » garce, en bon point, lui demanda l'aumône » en l'honneur de M. Saint Fiacre, & levant sa » cotte & chemise, montra un gros boyau de lon- » gueur de demi-pied & plus, qui lui sortoit du » cul, duquel découloit une liqueur semblable à de » la boue d'apostême qui lui avoit teint & bar- » bouillé toutes ses cuisses, ensemble sa chemise, » devant & derriere, de façon que cela étoit fort » vilain & des-honnête à voir. L'ayant interrogée » combien il y avoit de temps qu'elle avoit ce mal, » elle lui fit réponse qu'il y avoit environ quatre ans: » alors ledit Flesselle contemplant le visage & l'ha- » bitude de tout son corps, cognut qu'il étoit im- » possible, (étant ainsi grasse & fessue), qu'il put » sortir telle quantité d'excrémens, qu'elle en devint » émaciée, seiche & hectique: alors d'un plein saut » se jetta de grande colere sur cette garce, lui donnant » plusieurs coups de pied sous le ventre, tellement

(*a*) Page 669, édition de Lyon, année 1641. Histoire d'une Cagnardiere feignant être malade du mal de S. Fiacre, & lui sortoit du cul un long & gros boyau fait par artifice.

» qu'il l'arrêta & lui fit sortir le boyau hors de son » siege avec son & bruit, & autre chose, & la con- » traignit lui déclarer l'imposture : ce qu'elle fit, » en disant que c'étoit un boyau de bœuf noué en » deux lieux, dont l'un des nœuds étoit dans le cul, » & étoit ledit boyau rempli de sang & de laict » mêlés ensemble, auquel elle avoit fait plusieurs » trous, afin que cette mixtion s'écoulât; & de rechef » cognoissant cette imposture, lui donna plusieurs » autres coups de pied dessus le ventre, de sorte » qu'elle feignoit être morte. Lors étant entré dans » sa maison pour appeller quelqu'un de ses gens, » feignant envoyer querir des Sergens pour la consti- » tuer prisonniere; elle voyant la porte de la cour » ouverte, se leva subit en sursaut, ainsi que si elle » n'eût point été battue, & se print à courir, & » jamais plus ne fut vue audit Champigny ». Ce fait donne un idée du caractere bouillant & impétueux de M. Flesselle.

XVI. Siecle

1547. FLESSELLE.

1548. GOUPIL.

Goupil (Jacques) de Luçon, Médecin célebre dans le seizieme siecle, étoit d'une bonne famille, alliée de celle de Tiraqueau. Il étudia dans l'Université de Poitiers, d'où il alla en Saintonge, où il se chargea de l'éducation de quelques enfans nobles de la Province; il vint ensuite à Paris, y écouta les leçons que Pierre Danes faisoit sur la langue grecque au College royal. Par son assiduité & par ses talens personnels, il mérita l'estime de cet illustre Professeur, & celle de son collegue, Mr. Toussin, son zèle augmenta en fréquentant ces deux Rhéteurs, il étudia la Médecine, & fut fait Licencié en 1548, & reçut le bonnet de Docteur quelque temps après. Yves Rospeau, son Panégiriste, dit dans des vers latins qu'il fit à sa louange, qu'il excella dans la Médecine, & qu'il se distingua dans l'éloquence & la poësie. Son mérite le fit connoître de Henry II, qui le nomma en 1554 (a) pour remplir la chaire de Professeur en Médecine au College royal que Jacques Sylvius ou Dubois venoit de laisser vacante par sa mort. Avant qu'il eût été nommé à cette pla-

(a) Duval, livre intitulé, le Collége Royal, p. 65.

XVI. Siecle. ce, il avoit donné de bonnes éditions de quelques Médecins Grecs, qu'il avoit enrichies d'obſervations

1548.

GOUPIL. pour en rendre la lecture plus facile & plus utile. Dès 1548, il mit au jour douze livres d'Alexandre de Tralles ſur la thérapeutique, & il y joignit un traité de Rhazes ſur la peſte. Goupil exerça ſa charge avec beaucoup de diſtinction juſques vers l'an 1568 (*a*), quoiqu'on liſe dans Moreri qu'il ne vécut que juſqu'en 1564. Ce grand homme mourut du chagrin de ce qu'on avoit pillé ſa bibliotheque composée d'un grand nombre d'imprimés & des manuſcrits qu'il avoit raſſemblés avec beaucoup de ſoin & de dépenſes. Voici un ouvrage analogue à notre objet, qui eſt ſorti de ſa plume; il contient peu de Chirurgie, c'eſt cependant le ſeul qui lui ait mérité une place dans notre Hiſtoire.

Actuarii Joan. Fr. Zachariæ de actionibus & affectibus ſpiritûs animalis græcè edidit. Diſputatio de partu cujuſdam infantulæ Agennenſis.

On trouve ce dernier ouvrage dans la ſixieme partie de ceux de Jacques Sylvius, in-fol.

VICARY. Vicary (Thomas) naquit à Londres vers le commencement du ſeizieme ſiecle. Goëlicke (*b*) le dit premier Chirurgien de l'Hôpital Saint Barthelemi de Londres, & Douglas aſſure qu'il fut le premier à écrire en anglois ſur l'Anatomie. Ce titre, dit Mr. Eloy (*c*), eſt la circonſtance la plus remarquable de ſa vie: ſon livre eſt intitulé: *The Angliſman's treaſure, or the true Anatom y of man's body.* Le tréſor d'un Anglois, ou la véritable Anatomie du corps humain. Il fut imprimé à Londres en 1548, *ibidem* en 1577, in-8°. *ibid.* 1587, in-4°. *ibid.* 1633.

Antoine Mollinius vivoit vers le milieu du ſei-

1549.

MOLLINIUS. zieme ſiecle. On ignore ſes qualités & le pays où il a vécu.

Nous avons de lui,

De diverſa hominum natura cognoſcenda, prout à

(*a*) Duval, Liv. intit. le Colleg. Royal.

(*b*) Introductio in Hiſtoriam litterariam Anatomes, &c.

(*c*) Pag. 448. Tom. II. Diction. Hiſtorique de la Médecine.

veteribus Philosophis ex corporum speciebus reperta est. 1549, in-8°. XVI. Siecle.

Nous ne sommes pas plus instruits sur l'histoire de Fortunatus Affaitat; nous savons seulement qu'il est l'Auteur d'un ouvrage intitulé: *De hermaphroditis. Venetiis* 1549. 1549. AFFAITAT.

L'Auteur admet leur existence, & il rapporte, pour la prouver, nombre d'observations qu'on lui a communiquées, ou qu'il a lues; il se cite très peu lui-même. On comprend assez ce que peut valoir un ouvrage qui roule sur un objet chimérique.

Cornax (Mathias) Médecin, disciple de Nicolas Massa, fut Professeur à Vienne, & vivoit dans le seizieme siecle. Nous avons de lui, 1550. CORNAX.

Historia quinquennis fere gestationis in utero, & quomodo infans semiputridus, resectâ alvo, exemptus sit, & mater curata evaserit. Venetiis 1550, in-4°.

Historia II quod eadem fœmina denuò conceperit & interierit. Ibid. Eadem cum multis appendicibus similis argumenti prodiit, cum ejus consultationibus medicis. Basileæ 1564, in-4°.

Ses ouvrages méritent d'être scrupuleusement examinés: il y est question d'une femme enceinte, qui, après le terme ordinaire de la grossesse, sentit les douleurs de l'enfantement: elles furent extrêmement vives, & l'on entendit un craquement (a) dans le ventre de la mere: cependant les symptomes devinrent moins urgens; quoiqu'ils ne fussent point calmés, la malade vécut quatre ans avec le ventre distendu, des douleurs & un écoulement purulent par la vulve. Il survint pendant cet espace de temps un abcès vers le nombril, par lequel il s'écoula une grande quantité de matiere purulente, & il en sortit plusieurs fragmens osseux. Un autre abcès s'étant formé à quelque distance de celui-ci, le péroné du fœtus en sortit en entier avec des portions de quelques autres os.

Les symptomes venoient de plus en plus fâcheux,

(a) Fragor quidam increpuit: à la seconde page en se donnant soi même la peine de les compter; car il n'y a point de numéro aux pages.

XVI. siecle. 1550. CORNAX.

& l'on n'avoit qu'à attendre une mort prochaine ; lorsqu'on prit le parti de faire l'opération césarienne : avant d'y recourir, l'Auteur & les consultans furent long-temps dans l'embarras ; mais enfin ils céderent aux conseils d'Hippocrate, *extremis morbis, extrema remedia.* On consulta les parens de la malade ; on leur représenta le danger de la maladie, & celui de l'opération ; mais ils ajouterent qu'il n'y avoit de ressource que dans l'opération : ils acquiescerent en conséquence, pour se conformer à l'opinion commune.

Mathias Cornax fit faire l'opération en présence de deux Docteurs en Médecine ; Jean Enzianez & Mathias Cornax. Cette opération consista à aggrandir la plaie qui s'étoit déja formée auprès de l'ombilic, en dirigeant l'incision vers le côté droit, le long des muscles droits, de l'étendue d'un demi-pied & deux pouces environ. Notre Docteur en traça la route, & le Chirurgien la suivit (*a*). L'ouverture faite, il s'exhala une odeur des plus fœtides ; on retira tout de suite l'enfant contenu dans la matrice : il étoit à demi pourri, & très petit ; la tête seule parut en assez bon état.

Pendant l'opération la femme montra un courage héroïque ; & ne sentit aucune foiblesse : on travailla ensuite à l'appareil, & on s'occupa à prescrire un régime approprié à la circonstance. Les sutures ne furent point mises en usage (*b*), cependant la cicatrice ne fut pas moins belle, ne tarda pas long-temps à se former, & la femme recouvra une parfaite santé.

Le succès de cette opération, dit Cornax, doit prouver aux femmes enceintes qu'il y a un Dieu qui a un soin particulier d'elles, & qui préside à leurs couches.

Dans le second ouvrage que nous avons annoncé, l'Auteur dit que cette femme devint enceinte de nouveau, & qu'elle accoucha heureusement. Cette observation est très curieuse ; il est surprenant qu'elle

(*a*) Sectio cum summâ diligentiâ pacta est, linea autem sectionis ex meâ designatione ducta est.... à Chirurgis undique liberatum est & exemptus fœtus, &c.

(*b*) Sine ullâ suturâ.

ſoit inconnue à la plupart de nos Chirurgiens.

Notre Auteur parle dans ſon premier ouvrage de quelques abcès à la baſe du cœur, qu'on trouva dans un ſujet qu'une mort ſubite venoit d'enlever. Cette ouverture ſe fit en préſence des Docteurs Jean Newman, Jean Enzianez, Martin Stainpeiſſ, Unichelmo Pilinger, George Taſter, Simon Lucz, Leopold Jordan, Jean Gaſtgeb, Uldaric Fabri, Jean Haen. Il y avoit deux Chirurgiens; ſavoir, Maître Wolfangus & Maître George. Nicolas Maſſa avoit déja parlé d'un pareil abcès au cœur; mais avec cette différence, que le ſujet qui en étoit mort n'avoit ſenti aucune ſyncope, au lieu que l'homme qui fait le ſujet de l'obſervation de Cornax, y fut fréquemment ſujet avant ſa mort. XVI. Siecle. 1550. CORNAX.

La Ville de Fribourg en Briſgau vit naître en 1501, dans l'enceinte de ſes murs, le célebre Médecin Jacques Milich, il reçut le jour d'un pere diſtingué dans la magiſtrature, qui lui donna une éducation digne de ſa naiſſance. Milich commença ſes études dans ſa patrie, & alla les continuer à Vienne, où il lia une étroite amitié avec Eraſme, Philippe Melancthon, Joachim Camerarius, & quantité d'autres grands hommes qui floriſſoient de ſon temps. Notre Auteur étudia avec beaucoup de ſoin les Mathématiques; on aſſure qu'il fut le premier avec Volmare à les introduire à Wittemberg: il vint en 1524 dans cette Ville, & y fut nommé Profeſſeur en Médecine, qu'il enſeigna pendant pluſieurs années, il l'exerça même avec tant de ſuccès, que quand les Princes d'Enhal étoient indiſpoſés, ils n'avoient pas d'autre Médecin que lui. Cet Auteur célebre, qui nous a donné quantité d'ouvrages excellens, mourut d'apoplexie, âgé de cinqante-huit ans, en 1559. Voici le titre des ouvrages analogues à notre partie. MILICH.

Oratio de ſtudio doctrinæ Anatomiæ. Wittembergæ 1550, in-8°.

On trouve encore ce diſcours dans le tome ſecond des déclamations choiſies de Philippe Melancthon, page 385. *Baſileæ* 1542.

XVI. Siecle. *Oratio de partibus & motibus cordis extat. ibid.* page 291.

1550. MILICH. *Oratio de pulmone & discrimine arteriæ tracheæ & æsophagi ext. ibid.* page 679.

Je n'ai pu me procurer ces ouvrages, & les Historiens ne m'ont rien fourni : c'est pourquoi je me borne à l'exposition de leurs titres.

CURTIUS. Curtius (Mathieu) Médecin de Pavie, florissoit en Italie vers l'an 1530 ; il se distingua principalement à Boulogne, à Padoue, à Florence & à Pise ; il fixa son séjour pendant un certain temps dans chacune de ces Villes, d'où il fut appellé dans presque toutes les autres d'Italie ; il fut plusieurs fois consulté par le Pape Clément VII ; & le suivit à Marseille dans un voyage. Les grandes occupations de la pratique ne l'empêcherent pas de composer plusieurs ouvrages. Après une longue suite de travaux, il revint dans sa patrie, & y mourut à l'âge de soixante & dix ans. Cosme de Medicis, qui avoit la plus grande estime pour Curtius, lui fit élever un tombeau sur lequel on grava cette épitaphe.

Matth. Curtio Ticinensi
Qui Hippocratis Galenique Vindex, salutis augurium egit,
Medicinamque exercendo & Colendo ipse valens semper excoluit
Monumentum hoc amplius quam F. F. T. P. I.
Cosmus Med. Florentiæ Dux II. ære suo, p. c.
Anno 1564
Vixit annos LXX.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages d'Anatomie ; entr'autres, un commentaire sur Mundinus : on n'y trouve rien qui désigne le grand homme : il y a apparence que ses occupations dans la pratique de la Médecine l'ont empêché de fouiller dans les cadavres : seul moyen d'apprendre l'Anatomie. Quoiqu'il ait commenté Mundinus, j'ose assurer qu'il n'en savoit pas autant que lui. Dans le texte de Mundinus on reconnoît un observateur zélé & véridique : dans le commentaire de Curtius l'on ne trouve qu'un raisonneur qui veut donner la cause de la cause, qui

cite à tort & à travers Galien (*a*), dont il vénere jusqu'aux erreurs, Averrhoës qu'il suit dans toutes ses maximes, Avicenne qu'il imite dans ses descriptions les plus vicieuses. Curtius étoit, à mon avis, un très mauvais Anatomiste, & je ne sais pourquoi on l'a tant préconisé. J'espere que ceux qui liront ses ouvrages, en lui rendant la justice qu'il mérite, seront de mon avis. 1550. CURTIUS.

Ses ouvrages sont, *in Mundini Anatomen explicatio. Papiæ* 1550. *Lugduni* 1551, in-8°. *De septimestri partu, consilium; extat inter opuscula inscripta de dosibus tractationis medicinalis. Venetiis* 1562, in-8°.

Textor (Benoît) célebre Médecin qui florissoit vers le milieu du seizieme siecle, naquit au Pont-de-Vaux dans la Bresse, & se distingua par nombre d'ouvrages de Médecine. Voici ceux qu'il nous importe d'annoncer. TEXTOR.

De cancro & ejus naturâ & curatione. Lugduni 1550, in-8°.

Ce traité, suivant que l'Auteur nous l'apprend, est extrait des meilleurs ouvrages qu'on avoit déja donnés en ce genre: selon lui on ne trouvoit dans l'un que le diagnostic, dans l'autre le prognostic: quelques uns s'étoient contentés d'indiquer les moyens curatifs sans prescrire les cas qui en autorisoient l'usage, ou qui les proscrivoient; ainsi dans tous il y avoit quelque chose de défectueux. Textor a pris le parti, à ce qu'il dit, de combiner ce que chacun a écrit sur cette maladie, & d'en composer un ample traité (*b*). On croiroit à l'entendre qu'il parle d'un in-folio, ou du moins d'un gros volume. Son ouvrage ne comprend que quarante-cinq pages in-12, gros caractere, encore y trouve-t-on nombre de formules extraites des ouvrages de Paulus, d'Avicenne, de Guy de Chauliac, de Tagault, &c. Il faut cependant avouer que cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'ordre & de clarté. L'Auteur a distingué le cancer dans ses différens états, & il a ordonné les remedes

(*a*) Nunquam autem perfectè adeo habita fuit Anatomiæ cognitio ac Galeni temporibus, &c. p. 5. *Præmium in Commentaria in Mundinum.*

(*b*) Voyez sa préface.

XVI. Siecle. qui leur conviennent dans toutes les circonstances; &c.

1550. LONICERUS. En suivant l'ordre chronologique des éditions, nous devons citer Jean Lonicerus, Auteur de l'*Erotemata in Galeni de usu partium librum 17.* Francfort 1550, in-8°. Il n'y a que Mr. de Haller qui ait parlé de cet ouvrage en traitant de l'histoire de l'Anatomie.



CHAPITRE XVI.

Des Anatomistes et des Chirurgiens qui ont vécu depuis Paré jusqu'à Eustache.

ÉPOQUE INTÉRESSANTE A LA CHIRURGIE.

AMBROISE PARÉ.

Rectius fecisset . . si solas observationes edidisset, neque auxisset librum alieno labore ; nihil tamen inde decedit magni viri meritis.

Van-Horne, *Mirotech*, p. 526, & *Haller*, meth. stud. p. 722.

La Chirurgie françoise regardera toujours Ambroise Paré comme le restaurateur de son art ; on trouve dans son ouvrage la plupart des découvertes des anciens & des modernes. Ambroise Paré fut un de ces hommes rares qui ne négligent rien pour leur instruction, & emploient tous les moyens honnêtes pour avancer l'art qu'ils professent. Il naquit à Laval au Pays du Maine, vers le commencement du seizieme siecle. Ses parens ne jouirent ni d'un état distingué, ni d'une fortune brillante : ce qui leur fit entiérement négliger l'éducation de leur fils. Paré fut presque livré à lui-même pendant sa jeunesse. L'étude des Belles-Lettres lui fut donc totalement étrangere ; cependant son goût le fixa à la Chirurgie ; il suivit différens Maîtres de qui il apprit une méthode particuliere de traiter les plaies : nous en rendrons compte dans la suite. Ambroise Paré fit de rapides progrès dans l'état qu'il venoit d'embrasser, & s'acquit une grande réputation. Il vint à Paris & y exerça l'Anatomie dans les Ecoles de Médecine : cette étude ne lui suffit point ; la pratique seule de la Chirurgie lui parut digne de ses travaux ; il suivit long-temps les armées, & c'est-là qu'il eut occasion de faire un nombre prodigieux

1551. PARÉ.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

d'obſervations qui ont ſervi de baſe à ſa pratique, & qui l'ont mis à même d'établir pour jamais de ſûrs & véritables préceptes, dont les Chirurgiens ne peuvent s'écarter ſans commettre des fautes groſſieres.

L'armée fut donc l'école la plus ſalutaire pour Ambroiſe Paré; il y appliqua aux corps vivans la plupart des préceptes qu'il n'avoit mis en exécution que ſur les cadavres: éclairé des véritables principes, il ne put qu'être heureux dans ſa pratiqne, ſi l'on peut appeller bonheur ce qui dépend entiérement du profond ſavoir. La réputation dont il jouiſſoit déja s'accrut au point, que Henri II, Roi de France, l'adopta pour ſon premier Chirurgien, il fut encore celui de François II, de Henri III & de Charles IX. Ses travaux lui avoient acquis le plus grand crédit dans l'Etat. Charles IX ne crut pouvoir mieux récompenſer ſes ſervices qu'en le mettant à l'abri des perſécutions qu'on préparoit aux Proteſtans, parmi leſquels étoit Ambroiſe Paré. Tout le monde ſait que le jour de Saint Barthelemi fut indiqué pour ce carnage, dont le ſouvenir offenſe l'humanité: Ambroiſe Paré fut du petit nombre de ceux qui en furent ſouſtraits (*a*). Ce grand homme parvint à une extrême vieilleſſe, & mourut, ſuivant le ſentiment le plus reçu, le 22 Décembre de l'année 1590 (*b*). Son corps fut inhumé à Saint André des Arts, au bas de la nef, près du clocher, comme le portent les régiſtres de la Paroiſſe.

Riolan aſſure que l'ambition de tranſmettre ſon nom à la poſtérité, fut le mobile de toutes les actions d'Ambroiſe Paré, il lui fait dire: *non omnis moriar, magnaque pars mei vitabit libitinam* (*c*); mais comme j'examine le phyſique plutôt que le moral de l'homme, loin d'entrer dans toutes ces diſcuſſions, je me bornerai à l'examen des ouvrages d'Ambroiſe Paré.

Nous en avons pluſieurs de ce grand homme, renfermés dans un ſeul volume intitulé:

(*a*) Charles IX diſoit qu'il n'étoit pas à propos d'avancer la mort d'un homme qui pouvoit conſerver un monde entier.

(*b*) M. Devaux fixe ſa mort au 23 Avril 1592.

(*c*) P. Antropol. pag. 31.

Les Œuvres d'Ambroise Paré, &c. in-fol. A Paris 1561. Guillemau en a donné un traduction sous le titre suivant. XVI. Siecle. 1551.

Opera à Jac. Guillemau elimata, novis iconibus elegantissimis illustrata & latinitate donata. Parisiis 1561, 1582, in-fol. *Francof.* 1612, in-fol. *novis iconibus* 1593, in-fol. *Francof.* 1584, 1610. Il fut imprimé à Lyon en françois en 1641, in-fol. 1652, in-fol. Il a été imprimé à Léide en langue flamande en 1604, à Amsterdam en 1615, 1636, 1649. La plupart des traités qui sont contenus dans ce grand ouvrage, ont encore été imprimés séparément. PARÉ.

Maniere de traiter les plaies par arquebuses, fleches, &c. Paris 1551, in-8°. *Brieve collection de l'administration Anatomique.* Paris 1549, in-8°.

Ce grand ouvrage (*a*) est divisé en vingt-huit livres; on y trouve près de trois cents planches avec plus de cinq cents figures, tant de l'Anatomie que de la Chirurgie; elles sont assez mal gravées; celles de l'Anatomie sont extraites de l'ouvrage de Vesale celles des machines de Chirurgie, des ouvrages d'Oribaze, des bandages de Soranus (*b*), celles des monstres du livre de Ruef, Chirurgien Suisse; on en trouve cependant quelques figures qui lui appartiennent. Mais en petit nombre le premier livre sert d'introduction à la Chirurgie; on y trouve sa définition. Selon notre Auteur, » la Chirurgie est un art qui enseigne » à méthodiquement curer, préserver & pallier les » maladies, causes & accidens qui arrivent au corps » humain, sur-tout par l'opération manuelle; on » trouve dans ce même livre l'histoire d'une sonde qui

(*a*) Ingens illud volumen quod ipsius nomen in fronte gerit à Medicis Parisiensibus elaboratum ac concinnatum fuit, amplam exemplorum Chirurgorum segerem suppeditante Pareo, quibus illi formam induerunt; imô ut in majorem molem opus excrescerer multa superflua & à Chirurgo instiruto aliena adjunxerint. Profecto melius expertus ille vir suæ famæ consulisser si singulares curationes & variorum affectuum observationes, atque remedia infallibili usu & tot annorum experientia ipsi comprobata parvo volumine comprehensa in lucem edidisset. *Van-Horn.*

M. de Haller pense de même, on ne peut qu'adherer aux sentiments de ces grands hommes.

(*b*) Galien, commenté par Chartier, Tom. XII.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

seroit entrée tout-à-fait dans la vessie d'un grand Seigneur, si Ambroise Paré n'eût eu soin de la replier par le bout extérieur (*a*). Il définit les élémens, & les met au nombre de quatre, savoir, l'eau, l'air, le feu & terre ; c'est de ce mélange, plus ou moins complet, en proportion égale ou inégale, que dépend la diversité des tempéramens. La plupart des maladies y sont définies, & les définitions roulent plutôt sur les effets que sur les causes : maniere de procéder différente de celle de ses contemporains. Ces définitions préliminaires conduisent notre Auteur à donner des préceptes sur la gymnastique & sur l'usage des alimens : ainsi il parle des choses naturelles & non naturelles, &c. &c.

Pour qu'un Chirurgien puisse se conduire avec sûreté dans la pratique de son art, Ambroise Paré a fait graver dans son ouvrage une table sur les indications, & une autre sur la maniere de connoître les maladies par les cinq sens. Pour les indications, Ambroise Paré prescrit de faire attention à la force du tempéramment, à l'habitude, à l'âge, au pays, & à la maniere de vivre du malade : chacun de ces points est confirmé par des exemples fournis par sa pratique, ou par celle des plus grands Maîtres : en voici un tiré indistinctement de cette table. » Autant » il y a de pays, autant il y a de manieres de guérir : » une plaie à la tête est plus difficile à guérir à Paris » qu'à Avignon, & les ulceres aux jambes sont plus » dangereux à Avignon qu'à Paris.» Cette remarque est déduite des ouvrages de Guy de Chauliac. Relativement au tempéramment, il fait remarquer qu'il faut traiter » les gens délicats, comme ceux qui sont oisifs » & nourris à leur aise, différemment des robustes, » comme charretiers, crocheteurs, mariniers, Soldats, » & laboureurs ». Cette remarque, dit Ambroise Paré, conduit si fort à la pratique, qu'il y en a quelques-uns qui ne sont point purgés ou émétisés par les remedes les plus violens, tandis que d'autres, après » avoir pris de la tisane, pomme, sole, perdrix, eau, » ou autres choses, vomissent (*b*).

(*a*) Page 16. édition de Lyon, in-fol. 1641.
(*b*) Pag. 2.

XVI. Siecle.

1551.

PARÉ.

Il faut faire un libre usage des cinq sens dans l'examen des maladies : par la vue on considere la couleur du malade, on voit celles des urines & des matieres fécales, si la couleur du malade est jaunâtre, & principalement la partie des yeux qui est naturellement blanche, on le jugera ictérique ; si l'urine du malade est rouge, enflammée, on connoît qu'il a la fievre ; si l'urine est *boueuse*, on soupçonne un ulcere aux reins, à la vessie, ou aux parties voisines ; s'il y a du pus mêlé avec les matieres fécales, il y a à appréhender un ulcere aux intestins : si d'un ulcere extérieur & placé au-dessus d'un os, il en sort une sanie noirâtre & fétide, la carie est à l'os ; s'il en sort un pus blanc, l'os est sain. Ambroise Paré, comme la plupart de ses contemporains, pensoit différemment de nous sur l'origine des tumeurs : si une tumeur est rouge en couleur, disoit-il, on connoîtra qu'elle sera produite par le sang ; si elle est jaunâtre, par la bile ; si elle est blanche, par la pituite ; si elle est livide ou *plombine*, par la mélancholie ; par la vue, on s'assure encore de la mauvaise conformation d'un membre ; la forme en est changée s'il y a luxation, & on connoît si un bras ou une jambe sont luxés en les comparant l'un à l'autre : d'un côté on voit une tumeur formée par l'os déplacé, & de l'autre une cavité qui répond à l'articulation que l'os a abandonné : si l'os de la cuisse est hors de sa cavité, on verra la jambe plus courte si la luxation est en dehors, & plus longue, si elle est en dedans. On s'assure encore par la vue si un malade est plus ou moins éloigné de la mort ; si le malade a les yeux caves, les temples abattus, & le nez pointu, on connoît qu'il est proche de la mort.

Il n'est point hors de propos d'examiner si le malade exécute des mouvemens déréglés. Lorsqu'un malade amasse tout à lui, ou qu'il pense amasser de petits fétus, il y a à craindre pour ses jours ; si un malade, dit Ambroise Paré, » fait beaucoup » de singeries, vacillant dans ses faits & paroles, & » pete devant d'honnêtes personnes, sans honte ni

XVI. Siecle. » vergogne, on connoît qu'il est malade de l'entendement.

1551. PARÉ. L'ouie est d'un grand secours dans le traitement des maladies. Si quelques luxations, & principalement celle de l'épaule ou cuisse est réduite, on la connoît par un son qui fait *cloc*; si on sonde la vessie, & qu'il y ait une pierre, on entend un son qui fait *tac*; s'il y a de la boue ou autre humeur contenue au thorax, on entend un son comme celui d'une bouteille à demi-pleine qui gourgouille; si quelqu'un parle *renault*, on connoît que le palais est troué, ajoute notre Auteur; quand on entend sortir d'une plaie faite au thorax un son avec sifflement, on connoît que la plaie est pénétrante; si on entend des vents contenus au ventre inférieur, on juge que c'est une colique venteuse; réduisant une *hernie*, si on entend des vents comme un gourgouillement, on la juge intestinale; on juge que quelqu'un a l'imagination troublée, quand il dit tantôt une chose, & tantôt une autre.

L'odorat vient encore au secours; c'est par lui qu'on s'assure qu'une personne est punais, s'il y a putréfaction ou gangrenne à une partie, si la carie est aux os, si le pus est d'un bon ou mauvais caractere, si les sueurs, urines & autres excrétions sont naturelles.

Par le goût, le malade distingue s'il est surchargé de matieres putrides, &c. &c.

Par le tact on connoît le pouls, & par celui-ci on connoît si le malade a la fievre ou non; on connoît encore par le tact s'il est fort ou foible; si un abcès est superficiel ou profond par la pulsation ou le sifflement qu'on sent à une tumeur, on s'assure que c'est un anévrisme, &c.

Dans ces deux tables les faits sont rangés en colomnes chacun dans leur ordre, & dans leur rang ces tables ne sont pas nouvelles; plusieurs Auteurs, & principalement Guy de Chauliac, en avoient donné une esquisse; cependant il faut l'avouer, elles sont dans Ambroise Paré bien au-dessus de celles qu'on avoit données avant lui, & on y reconnoît le profond

fond savoir de son Auteur sur les maladies chirurgicales ; je les ai rapportées afin que le lecteur puisse en juger.

Les tumeurs en général font le sujet du premier livre de Chirurgie, quoiqu'il soit le septieme de son grand ouvrage : les premiers traitent de physiologie. On peut les regarder comme un rêve que l'Auteur a pris la peine de transcrire ; on trouve des détails intéressans dans presque tous les points de Chirurgie qu'il traite. Voici ce qu'il dit sur la maniere & le temps d'ouvrir les abcès. Il faut, (*a*) 1°. » que la section soit faite à » l'endroit le plus mol qui s'enfonce sous les doigts, » & fait souvent une pointe ; 2°. qu'elle soit faite au » plus bas lieu de la tumeur, afin que la matiere » contenue ne croupisse & se puisse mieux écouler ; » 3°. qu'elle soit faite selon les rides du cuir & recti- » tude des muscles ; 4°. qu'on évite les grands vais- » seaux, comme veines, nerfs & arteres ; 5°. que » la matiere ne soit point vuidée tout à coup, prin- » cipalement aux grands abcès, afin que ne s'en- » suive débilitation de la vertu, par la trop grande » évacuation qui se pourroit faire des esprits avec la » matiere ; 6°. que le lieu soit traité doucement, sans » exciter douleur le moins qu'il sera possible ; 7°. qu'a- » près l'ouverture, le lieu soit mondifié, incarné, » consolidé & cicatrisé. Après telle apertion coutu- » miérement, reste encore quelque portion de la tu- » meur, laquelle n'aura pas été du tout suppurée ; » & partant le Chirurgien doit avoir égard qu'il y » a complication de disposition ; à savoir, tumeur » & ulcere. L'ordre de curation, c'est de guarir pre- » miérement la tumeur que l'ulcere, car elle ne peut » être guarie, que la partie ne soit rendue en sa » nature : donc tu continuras les médicamens suppu- » ratifs, &c. &c. (*b*). » Notre Auteur décrit ensuite les divers topiques dont il faut se servir, & détaille fort au long, & dans des chapitres particuliers, les symptomes qui sont la suite des tumeurs inflam-

(*a*) Pag. 167. L'Auteur a principalement puisé dans les ouvrages de Bertapalia, les signes caracteristiques de l'abcès, commençant & formé, &c. Ars Chirurgica, p. 267.

(*b*) Bertapalia, page 268.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

matoires; il avoue qu'il doit la plupart de ses connoissances aux Médecins : comme j'aime à rendre à chacun ce qui lui appartient ; je rapporte ses propres paroles : » de la nature & curation desquelles » jai dire ici briévement ce que j'en ai appris de » Mrs. nos Maîtres les Docteurs en Médecine, avec » lesquels j'ai hanté & pratiqué (a).

L'histoire de l'anévrisme est fort exacte ; l'Auteur y rapporte plusieurs observations curieuses ; ils peuvent se former dans toutes les parties du corps, & ils sont produits par anastomoses, diapédeses, ruptions, érosions, & plaies, ils surviennent fréquemment à la gorge des femmes qui ont souffert quelque accouchement laborieux : la respiration trop long-temps suspendue produit des dilatations dans les arteres qui se rompent. » Puis le sang & l'esprit » sortent petit à petit, & s'amassent sous le cuir. » Les signes sont tumeurs grandes ou petites, avec » pulsation, couleur, comme la peau étant en son » tempérammment naturel, molle au toucher, qui » cede & obéit quand on la presse avec les doigts; de » façon que si la tumeur est petite, elle se perd du » tout, à cause que l'esprit & le sangt entrent au- » dedans du corps de l'artere ; puis ayant ôté les » doigts de dessus, on sent un bruit ou sifflement ; » mais aussi sans compression, qui se fait par » l'impétuosité de l'air spirituel qui entre & sort » par la petite ouverture de l'artere ; mais ès ané- » vrismes qui se font par une grande ruption de l'ar- » tere, on n'entend aucun bruit ; car tel sifflement » vient par l'angustie & petite ouverture. Si les » anévrismes sont grands, étant aux aisselles, aînes » & autres parties, où il y grands vaisseaux, ne re- » çoivent curation, parceque les incisant, en sort » subit une grande abondance de sang & d'esprit » vital qui cause souvent la mort du malade ». Ambroise Paré confirme cette pratique par plusieurs ouvertures de cadavres : il parle d'un Prêtre de Saint André des Arcs qui périt tout d'un coup par la rupture d'un anévrisme qu'il portoit sous l'aisselle : il

(a) Page 167.

lui avoit prescrit l'usage d'un emplâtre astringent, d'une lame de plomb; quelquefois il lui faisoit appliquer des compresses trempées dans du jus de morelle, & de la joubarbe mêlée avec du fromage frais; il lui avoit défendu tout exercice violent, & même le chant: le Prêtre indocile fit peu d'attention à l'avis de notre Chirurgien; la tumeur augmenta; le Prêtre se confia à un Barbier qui lui conseilla d'ouvrir la tumeur, & lui appliqua en conséquence un caustique qui en peu de temps perça la tumeur & l'artere, & occasionna une mort subite. Cet exemple fait conclure à Ambroise Paré qu'il ne faut pas ouvrir les gros anévrismes. » Partant je conseille au » jeune Chirurgien qu'il se garde d'ouvrir les anévrismes, si elles ne sont fort petites, & en parties » non dangereuses, coupant le cuir au-dessus, le » séparant de l'artere, puis on passera une aiguille » à séton, enfilée d'un fort fil, par sous l'artere aux » deux côtés de la plaie, laissant tomber le fil de » soi-même; & ce faisant, nature engendre chair, qui » sera cause de boucher l'artere ». Il y a encore un autre anévrisme, & qui est le plus dangereux; c'est celui qui arrive intérieurement: on ne peut nullement le guérir par aucuns remedes.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

Les tumeurs font l'objet du huitieme livre (a), & elles y sont rangées par ordre depuis la tête jusqu'aux pieds. Les enfans sont sujets à une hydropisie de la tête; les Grecs l'ont nommée hydrocéphale (b); il y en a de plusieurs especes, & elles se tirent de l'espace que l'eau épanchée occupe: ainsi il y a des hydrocéphales dans lesquels l'eau occupe l'intérieur du crâne, d'autres où elle est ramassée au dehors: les premiers sont internes, & les autres sont externes. Parmi les internes l'eau épanchée peut avoir son siege dans les ventricules entre le cerveau ou le cervelet & la dure-mere, entre la dure-mere & le crâne. Parmi les hydrocéphales externes, Paré

(a) Voyez le Traité des Tumeurs de Galien; Ambroise Paré a extrait une partie de son ouvrage, de tumoribus præter naturalibus, pag. 313, Tom. VIII. édit. de Chartier: voyez aussi Gui de Chauliac.

(b) Pag. 186.

XIV. Siecle. 1551. PARÉ.

compte celles où l'eau réside entre le péricrâne & le crâne, entre le péricrâne & la peau. Dans l'hydrocéphale interne, les malades ont les sens hébêtés. Chez les enfans les sutures sont lâches & séparées; le crâne est élevé, mol; s'il est externe, le malade ressent des douleurs, la tumeur est plus grande, & le malade conserve un libre usage de ses sens. Notre Auteur n'admet de traitement que dans l'hydrocéphale externe, encore ne le regardoit-il que palliatif: ce traitement consiste en une simple incision qu'il fait aux tégumens; il conseille de remplir ensuite la plaie avec de la charpie. Il s'est assuré par l'ouverture de plusieurs cadavres, qu'on trouvoit sur ceux qui étoient morts de cette maladie, le cerveau très petit, & presque mucilagineux. Les anciens & les modernes ont été plus loin qu'Ambroise Paré sur le traitement de cette maladie. Hippocrate faisoit l'opération du trépan (*a*), & Mr. le Cat fait aujourd'hui la ponction au crâne dans l'hydrocéphale interne (*b*).

Il y a cinq especes de polypes (*c*); savoir, l'espece membraneuse, molle, longue, mince, qui fait ronfler le malade en dormant, & parler d'une voix cassée qui sort hors du nez dans l'expiration, & rentre pendant l'inspiration, charnue, dure au toucher; qui gêne la respiration & la parole: » aucun d'iceux, ajoute-t-il, sont ulcérés, les autres » non; & de ceux qui sont ulcérés, sort une sanie » puante, infecte, & de mauvaise odeur. Il ne faut » mettre la main à ceux qui sont douloureux, durs, » avec rénitence, ayant la couleur tirant sur le livide » ou plombé, parcequ'ils tiennent de la nature du » chancre, & souvent dégénerent totalement. Toutefois à cause de la douleur, on pourra user des médicamens adoucissans (*d*).

La parotide est une tumeur de la glande qui a son siege au-dessous de l'oreille; il y en a de cri-

(*a*) Voyez l'article d'Hippocrate.
(*b*) Voyez l'article de M. le Cat.
(*c*) Pag. 186.
(*d*) L'Auteur a puisé dans les ouvrages de Roger plusieurs particularités relatives aux polypes: V. Ars Chirurgica, p. 366.

tiques & de symtomatiques : les enfans y sont plus sujets que les vieillards : si la tumeur devient extrêmement grande à cause des nerfs de la cinquieme paire (7eme des modernes), il survient une douleur insupportable ; leur terminaison est ordinairement par suppuration. Quand la tumeur est produite par une matiere critique, il faut bien se garder d'appliquer les répercussifs ; l'on recourra au contraire aux maturatifs ; si elle est symptomatique, on pourra au commencement avoir recours aux répercussifs ; » & s'il est nécessaire à faire, apertion » sera faite, & l'ulcere traité comme il convient.

Les épulides (*a*), ou tumeurs des gencives, occasionnent de fâcheux accidens, lorsqu'elles deviennent trop grosses ; elles viennent souvent à la suite des caries des dents, & elles acquierent quelquefois la consistance d'un cartilage. » J'en ai amputé qui » étoient si grosses, que partie d'icelles sortoit hors » la bouche, qui rendoit le malade fort hideux à » voir, & jamais Chirurgien n'en avoit osé entre- » prendre la guérison à ceux que ladite excroissance » étoit de couleur livide : & je considérois, outre » cette lividité, qu'elle n'avoit point ou peu de sen- » timent : donc je pris la hardiesse de la couper, » puis cautériser, & le malade fut entiérement guari ; » non toutefois à une seule fois, mais à plusieurs, » à cause qu'elle repulluloit, combien que je l'eusse » cautérisée.

Ambroise Paré conseille de traiter la grenouillette par le moyen du cautere actuel, & il propose en conséquence un instrument propre à inciser les amigdales, sans intéresser les parties voisines : cet instrument, dit-il, est préférable à l'usage du bistouri, ou de la lancette, qui ne procurent qu'un effet palliatif.

Les amigdales grossissent (*b*) quelquefois à un tel point, qu'elles intercepteroient le passage à l'air & l'empêcheroient de pénétrer dans les poumons

(*a*) Pag. 188.

(*b*) Ambroise Paré a presque copié Gui de Chauliac mot à mot, & celui-ci Guillaume de Salicet, mais avec quelques modifications, p. 19. B. Ars Chirurgica, Venetiis 1546.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

si l'art ne venoit au secours de la nature, & ce ce secours consiste à faire une ouverture à la trachée-artere ; l'Auteur défend d'intéresser les cartilages dans l'opération, & recommande la suture : je ne sais par quel moyen il seroit venu à bout de la pratiquer ; un tel précepte me paroît chimérique. L'Auteur eût dû être plus hardi dans l'opération d'après les observations favorables qu'il avoit sur la réunion des plaies de la trachée-artere.

La luette se gonfle & gêne la respiration & la déglutition ; elle est quelquefois douloureuse, rougeâtre, ou d'une couleur plus foncée, d'autres fois indolente, blanchâtre ; si ce cas existe, il ne faut point y toucher, crainte d'augmenter l'inflammation, ou même d'y attirer la gangrenne ; s'il n'y a aucune marque d'inflammation, il faut user de répercussifs & astringens ; si ces secours ne suffisent pas, il faut en venir à l'opération manuelle, ou la cautériser avec de l'eau forte ; & si ce secours est encore insuffisant, il faudra en venir à la ligature & à la section de la tumeur : pour faire la ligature, Ambroise Paré conseille l'usage d'un nouvel instrument dont il donne la description ; il donne encore celle d'un autre qui est propre à ouvrir la bouche : je renvoie à l'Auteur.

L'esquinancie trouve sa place dans l'ouvrage d'Ambroise Paré ; mais comme il ne dit rien à ce sujet qui lui soit propre, je passerai cet article sous silence.

Le goître dont quelques Auteurs modernes parlent si succintement, & sur lequel ils disent peu de chose d'utile, est traité avec exactitude dans les ouvrages d'Ambroise Paré. » Or ce mot de bronchocele est, » dit-il, commun en général ; mais il a plusieurs » especes & différences, car aucunes sont mélicerides, autres stéatomes, aucunes athéromes, les » autres anévrismes ; en aucune est trouvée une » chair stupide, c'est-à-dire, avec peu de douleur, » & souvent sans douleur, toutes lesquelles seront » connues par leurs signes, & celles qui sont cu» rables ou incurables ; aucunes sont petites, au» cunes sont grandes qui occupent quasi toute la

» gorge; aucunes ont un kist; les autres n'en ont
» point; en icelles qui se peuvent curer, on fera ou-
» verture, soit avec le cautere actuel ou potentiel, ou
» lancette; puis seront ôtés les corps étrangers tout
» d'un coup, s'il est possible; & où on ne le pourra
» faire, seront ôtés à plusieurs fois, avec remedes
» propres; puis l'ulcere sera consolidé & cicatrisé.

A la suite de la pleurésie, il se forme souvent un épanchement purulent dans la poitrine: Ambroise Paré recommande l'ouverture de la poitrine pour donner issue au pus; selon lui, cette opération se doit faire entre la troisieme & la quatrieme des vraies côtes (*a*); il prescrit, pour faire l'ouverture, le cautere actuel ou potentiel, ou le bistouri à deux tranchans: il recommande dans leur application de s'éloigner du bord inférieur de la côte; de peur d'ouvrir l'artere intercostale; il prescrit même, si le cas le requéroit, après le conseil d'Hippocrate, de trépaner la côte, &c. &c. &c.

Dans l'hydropisie ascite (*b*), confirmée & ancienne, après un usage des remedes internes indiqués, il faut, dit-il, recourir à la paracenthèse, quoi qu'en ait dit Erasistrate, Avicenne & Gordon. La blessure que l'on fait au bas-ventre dans cette opération, est de très peu de conséquence; le péritoine se cicatrise facilement avec les muscles, & les plaies des membranes ne sont point dangereuses. Pour faire l'opération de la paracenthêse, il faut situer le malade sur le côté droit, si on prétend faire l'incision au côté gauche, & le situer sur le gauche si on veut la faire au côté droit; puis le Chirurgien avec son Aide pincera la peau du ventre avec le pannicule charnu, afin de l'élever en haut: il coupera en travers jusqu'aux muscles; après cela il tirera la partie supérieure qu'il aura incisée, assez haut vers l'estomac, afin que la peau retourne mieux dessus, quand on voudra la consolider; il fera ensuite une petite incision aux muscles & au péritoine, en prenant bien garde de

(*a*) Guillaume de Salicet ordonne de faire l'ouverture de la poitrine au même endroit qu'Ambroise Paré, pag. 335. *Ars Chirurgica.*

(*b*) Pag. 294.

XVI Siecle.

1551.

VESALE.

toucher à l'épiploon ou aux inteſtins. Il faudra, continue notre Auteur, mettre dans la plaie une tente d'or ou d'argent cannelée & courbée, de la groſſeur d'un tuyau de plume d'oie, & de la longueur d'un demi-doigt, ou environ; cette tente doit avoir la tête aſſez large, de peur qu'elle ne tombe dans la capacité du ventre; & pour empêcher que cette tente ne tombe, elle doit avoir à ſa partie extérieure deux petits trous dans leſquels on paſſera deux petits rubans qu'on attachera adroîtement au milieu du corps, de façon qu'elle ne puiſſe ſortir de la plaie que quand il le deſirera. L'uſage de cet inſtrument eſt d'évacuer l'eau au moyen d'une éponge qu'il contient, & qu'on ôtera toutes les fois qu'il faudra faire ſortir l'eau renfermée dans le bas-ventre. » L'eau » ne doit être tirée tout à coup pour la réſolution & diſ- » ſipation des eſprits qui ſe feroit en ſi grande quanti- » té dont s'enſuivroit mort ſubite (*a*) ». Ce précepte, quoique ſalutaire, avoit été oublié des Médecins juſqu'à Mr. Mead, fameux Médecin de Londres, qui l'a remis en uſage (*b*).

Les hernies jouent un grand rôle parmi les maladies chirurgicales; Ambroiſe Paré a ſenti l'importance du ſujet, & l'a dignement rempli. Les *hargnes*, dit le pere des Chirurgiens François, ſont ainſi appellées, parceque ceux qui en ſont attaqués ſont *coutumiérement hargnieux*. Cette maladie conſiſte dans une tumeur ſurvenue à la circonférence du bas-ventre, & produite par le déplacement de quelques viſceres, ou par une collection de vents, d'os, de ſang, de chair, ou autres matieres; elles ſe forment communément à l'ombilic, ou aux aînes, & les viſceres qui ſe déplacent ſont l'épiploon & les inteſtins; dans

(*a*) Ambroiſe Paré a puiſé cette derniere maxime des ouvrages de Brunus, & celui-ci a imité Hippocrate; voici les paroles de Brunus: Et cave ne extrahatur ex eâ pluſquam oportet in horâ unâ tantum: quoniam forraſſe morietur infirmus propter reſolutionem ſpiritûs animalis: vel ſuperveniret ei ſyncope & appropinquaret morti; ſed evacuetur ex eâ ſecundum quantitatem virtutis infirmi, deinde, extrahe canellum & opila foramen, alterâ vero die intromitte canellum & extrahe. . . . page 126. Ars Chirurgica.

(*b*) Voyez l'Eſſai ſur l'Hydropiſie de Monro.

les hernies, le péritoine est rompu ou relâché : la premiere est connue sous le nom d'épiplocele, l'autre porte le nom d'enterocele : » si les deux visceres y » descendent ensemble, enteroepiplocele ; si c'est » l'eau, hydrocele, ou aqueuse ; si c'est le vent, » physocele, ou venteuse ; s'il y a du vent & de l'eau » ensemble, comme il arrive ordinairement, prendra » semblablement le nom des deux, & se nommera » hydrophysocele, c'est-à-dire, aqueuse & venteuse ; » s'il y a excroissance de chair dans la substance du » testicule, ou autour d'icelui, telle hargne se nom» mera sarcocele ou charneuse ; s'il y a veines grosses » entortillées ou dilatées, circocele ou variqueuse ; » si ce sont humeurs, la tumeur prendra le nom de » l'humeur dominante, & sera dite phlegmoneuse, » œdémateuse, & ainsi des autres, comme nous avons » dit au chapitre des apostêmes (*a*) ». Les hernies à l'aîne sont complettes & incomplettes. Tous ces déplacemens viennent à la suite des exercices violens ; les femmes qui ont porté de gros & pesans enfans, y sont sujettes (*b*). Si l'épiploon fait la tumeur, la partie aura la couleur de la peau, & sera molle au toucher, & avec peu de douleur; elle rentre facilement dans le bas-ventre, sans faire aucun bruit : outre ces signes, si ce sont les intestins qui sont déplacés, la tumeur est plus inégale ; & quand on la presse on sent un gargouillement ; si c'est une carnosité, la tumeur sera plus dure & ne rentrera ni par la pression, ni par les diverses positions qu'on fera prendre au malade ; si c'est de ventosité, la tumeur sera molle & se remettra tout de suite dans sa place après la compression, quoique le malade se mette à la renverse, & si l'on frappe dessus l'on entend un bruit semblable à celui d'un petit *tabourin ;* » si c'est aquosité, » la tumeur est semblablement molle ; mais elle n'o» béit pas quand on la presse, sans diminuer ni aug» menter ; si c'est effusion de sang, elle se montre » livide ; & si le sang est artérial, les signes seront » semblables à ceux des anévrismes ». Pour la cure de ces hernies, on fera coucher le malade, & on

XVI. Siecle.
1551.
PARÉ.

(*a*) Page 135.
(*b*) Pag. 195.

XVI. Siecle. procédera à la réduction. On observera s'il s'agit d'une hernie inguinale (*a*), de faire baisser la tête au sujet, & de lui relever les fesses; » cela fait, on tiendra

1551. PARÉ. » la peau où étoient contenus les intestins & l'épi» ploon, & on passera à travers une grosse aiguille » enfilée d'une petite ficelle assez forte; on fera des » incisions autour assez profondes, afin que ladite peau » se réaglutine mieux, puis de rechef on repassera » ladite aiguille deux ou trois fois, ou plus, selon » que le cuir aura été étendu en grosseur, longueur » & largeur, & sera serrée la ficelle assez fort; » puis de rechef on liera la totalité vers le ventre; » & en ce faisant, la peau qui aura été distendue, » tombera avec lesdites ligatures; & pour bien faire, » lorsque la peau aura été fort distendue, on la » pourra amputer assez près de la ligature extérieure; » puis l'ulcere sera traité & cicatrisé, ainsi qu'il ap» partient. La venteuse sera curée par remedes ci» dessus escrits aux tumeurs venteuses; celle qui est » faite d'humeurs aqueuses, sera vuidée, faisant pe» tite incision, la tenant ouverte tant qu'il sera » besoin (*b*) ». L'intestin réduit, & l'opération pratiquée, on appliquera par-dessus, d'après le conseil d'Ambroise Paré, un emplâtre astringent; l'Auteur en recommande plusieurs especes, & rapporte nombre de formules qu'il seroit superflu d'extraire; il prescrit aussi des remedes intérieurs auxquels nous n'ajoutons pas grande foi. Ces précautions prises, Paré décrit plusieurs bandages, & indique les moyens de les appliquer: on les trouvera représentés dans plusieurs figures de son ouvrage.

Ces moyens sont bons à suivre lorsque la hernie peut se réduire facilement; mais lorsqu'il arrive que la tumeur ne peut être réduite, soit qu'elle soit trop grosse pour passer par les ouvertures ordinaires, soit qu'elle ait contracté des adhérences avec les parties voisines, il faut nécessairement recourir à une opération des plus dangereuses: » pour obvier à un tel » accident (*b*), faut venir à l'extrême remede, plutôt

(*a*) Pag. 196.
(*b*) Pag. 195.
(*c*) Pag. 198.

1551. PARÉ.

» que laisser mourir le malade si vilainement: ce qui » se fera par l'œuvre de la main en cette maniere. » Le malade sera situé, comme avons dit ci-devant, » sur une table ou sur un banc, puis lui sera faite » incision en la partie supérieure du scrotum, se » donnant bien garde de toucher les intestins; après » faut avoir une canule d'argent, grosse comme une » plume d'oie, ronde d'un côté, cave de l'autre »; on l'enfoncera dans la production du péritoine qu'on ouvrira par le moyen du bistouri; en portant la pointe dans la canule de la sonde, on augmentera ainsi la voie par laquelle le viscere doit passer pour pénétrer dans le bas ventre, &c. &c. on fera immédiatement après la gastroraphie, &c. cependant on aura une grande attention à n'opérer que ceux qui ne sont point épuisés par la maladie. Notre Auteur prescrit plusieurs méthodes de faire cette opération, & donne dans une planche la figure de trois instrumens nécessaires: Je voudrois pouvoir le suivre dans tous ses détails qui sont réellement curieux & intéressans; mais l'ordre que je me suis prescrit dans cet ouvrage, m'empêche de m'étendre plus au long sur ce sujet.

Dans la hernie aqueuse (*a*), il faut dabord user de résolutifs & desficcatifs, &c. » & ce pour la trop » grande quantité, ces remedes ne sont suffisans, » faut venir à l'œuvre manuelle, en appliquant un » seton au travers du scrotum & des membranes » où est contenue l'aquosité, & passer une aiguille » assez grosse qui ait la pointe en triangle, enfilée » de fil de soie en huit ou neuf doubles, la passer » (dis-je) promptement au travers des trous des te» nailles à seton, se gardant bien de toucher la sub» stance des testicules; ce fait, on y laissera le fil, » lequel sera remué deux ou trois fois le jour, afin que » l'eau soit évacuée peu à peu; & s'il y survenoit » grande douleur ou inflammation, à cause dudit » seton, subit sera ôté, & la propre cure délaissée, » pour subvenir aux accidens (*b*) ». Pour la hernie venteuse, notre Auteur recommande l'usage des fomentations résolutives & carminatives, & l'appli-

(*a*) Pag. 201.
(*b*) Même pag.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

cation de l'emplâtre de Vigo, *cum mercurio & de diacalcitheos*, dissous dans un vin spiritueux. Le sarcocele mérite aussi de grandes attentions de la part du Chirurgien. La cure ne peut se faire que par l'amputation; mais le Chirurgien doit avant de l'entreprendre, bien examiner si le cordon n'est pas affecté trop haut, car si cela étoit, il ne pourroit point l'emporter en entier, & le mal qui survien-droit seroit pire que le premier; » mais si la tumeur » n'est que petite ou médiocre, le Chirurgien la pren- » dra avec le testicule & le processus, & fera incision » jusqu'à ladite tumeur, & la séparera du scrotum; » cela fait, il passera une aiguille enfilée d'une ficelle » forte au travers du processus, au-dessus du testi- » cule charneux; puis sera retournée, par le milieu » même par où on l'avoit passée; lors le bout du fil, » qui n'a point passé, & l'autre où est l'aiguille, » seront noués ensemble, en comprenant l'autre » moitié du processus: le tout ainsi noué, faudra » couper & entiérement amputer ledit processus avec » le testicule; & laisser les bouts de la ficelle dont » on aura fait la ligature, assez longs, sortant hors » la plaie: dedans la plaie on mettra un digestif fait » de jaune d'œuf, térébenthine & huile rosat; après » on y appliquera des répercussifs sur la plaie & » parties voisines, avec bandes & compresses, &c. » &c. (*a*).

La hernie variqueuse exige un autre traitement. Pour la guérir entiérement, il faut faire, dit Paré, une ouverture au scrotum, par-dessus la varice, de la grandeur de deux doigts, ou à peu près; on passe ensuite par-dessous une aiguille enfilée d'un fil que l'on nouera le plus haut de la varice qu'on pourra, afin de la lier vers sa racine; on passera à la partie basse l'aiguille, en laissant l'espace d'environ un doigt entre les ligatures; » mais premier qu'étreindre le » fil de la derniere ligature, faut ouvrir la varice » en l'espace moyen, comme si on vouloit saigner, » afin d'évacuer le sang contenu au scrotum, ainsi » que l'avons pratiqué ci-devant en la cure des va-

(*a*) Pag. 202.

» trices ; puis sera la plaie traitée comme l'art le com- XVI. Siecle.
» mande, laissant tomber les filets d'eux-mêmes, &
» procurant qu'il s'y fasse une cicatrice & callosité 1551.
» au lieu où on aura lié la veine variqueuse, par PARÉ.
» ce moyen le sang ne pourra plus couler au tra-
» vers (*a*).

En traitant de la hernie humorale, notre Auteur fait une remarque judicieuse ; il dit que *les testicules s'arrêtent*, quelquefois chez les enfans, *aux anneaux* des muscles du bas-ventre ; qu'ils y produisent une tumeur accompagnée de douleurs très vives, &c. maladie qu'il ne faut pas confondre avec une hernie. Ce que dit Ambroise Paré est confirmé par une observation ; nous y renvoyons le lecteur curieux de s'instruire.

L'ordre conduit notre Auteur au traitement des fistules à l'anus, & des hémorrhoïdes ; il y fait judicieusement remarquer qu'il ne faut point perdre trop de temps pour le traitement ; en conséquence il prescrit d'ouvrir les abcès dans ces parties, avant qu'ils soient parvenus à leur degré de maturité. Hippocrate l'avoit dit, & notre Chirurgien se pare de son autorité

Le panaris formé doit être ouvert ; mais avant d'en venir à l'opération, Paré veut qu'on plonge le doigt malade dans de bon vinaigre, dans lequel on aura dissous de la thériaque, &c. (*b*) : ce topique administré au commencement, dissipe la maladie & soustrait le malade à l'opération.

Les articulations sont sujettes à des tumeurs humorales ; notre Auteur défend d'y faire des incisions ; il préfere l'usage des sangsues, & prescrit intérieurement les phlegmagogues (*c*). Le dragonneau n'est point formé par un amas de vers, ni par des varices, comme quelques Auteurs anciens l'avoient avancé (*d*).

Ambroise Paré n'omet rien de ce qui peut rendre son ouvrage recommandable ; il donne une histoire

(*a*) Même pag.
(*b*) Page 203.
(*c*) Pag. 204.
(*d*) Voyez l'Histoire que nous avons donnée de Léonide, page 117 de cet ouvrage.

XVI. Siecle. très judicieuse des plaies ; les généralités précedent la description de chacune d'elles, dont il traite dans des chapitres différens. Dans ces généralités on trouve la description des plaies ; on voit quelle est leur différence ; l'Auteur les a rangées dans un table particuliere ; il en a indiqué les causes, les signes, & a porté un jugement sur chacune d'elles, a prescrit la cure qui leur convient : ses préceptes sont appuyés sur sa propre expérience, & sur les observations d'Hippocrate & des plus grands hommes qui l'avoient précédé. Quoique Paré fût sans Lettres, il a su très bien se faire entendre, & je doute que nos meilleurs Auteurs modernes, avec leur belle diction, décrivent mieux une opération chirurgicale que notre Chirurgien l'a fait.

1551.
PARÉ.

Pour la réunion, il parle de trois ligatures ; » la » premiere est dite glutinative, ou incarnative ; la » seconde, expulsive ; la tierce, rétentrice (*a*). La » premiere convient aux plaies récentes ; la seconde, » aux ulceres sanieux ; & la troisieme, aux parties » qui ne peuvent être trop fortement serrées sans » qu'il ne survienne diverses douleurs, &c.

Les plus grands Maîtres condamnent de nos jours l'usage des tentes ; Ambroise Paré les a prévenus ; il en a défendu l'usage, à moins qu'il n'y ait quelque corps étranger d'engagé dans la plaie, qu'il soit nécessaire d'extraire (*b*). Il y a cinq especes de sutures ; notre Auteur les recommande toutes ; mais en divers cas ; » la premiere, dit-il, est bien faite en laissant » la distance d'un doigt entre les points, & est propre » aux plaies récentes faites aux parties charneuses » qui ne se peuvent joindre avec les autres, & quand » il n'y a rien d'étrange en la plaie. Voici la maniere » dont il convient de la traiter ; il faut avoir une » aiguille enfilée, unie, ayant la pointe triangu» laire, afin qu'elle entre plus facilement en la chair ; » il faut que l'extrémité de la tête soit cave, afin » que le fil se cache ; ainsi faisant, ladite aiguille » poussera plus librement ; pareillement faut avoir » une canule fenestrée, sur laquelle sera appuyée

(*a*) Page 209.
(*b*) Voyez notre extrait de la Chirurgie de Vigo, pag. 257. &c.

» une partie de la lévre de la plaie, afin qu'elle ne » tourne ne çà ne là en poussant ladite aiguille, » & qu'on puisse voir par la fenestre, quand l'aiguille » sera passée, pour la tirer avecque le filet, en » appuyant la lévre, de peur que lorsqu'on tire le » fil, elle ne le suive; & ayant ainsi passé les lévres » de la plaie, soit fait un nœud, & sera coupé le » fil assez près d'icelui, de peur que le reste du fil » n'adhere contre les emplâtres, qui, en les ôtant, » pourroient induire douleur; & faut noter qu'il » faut faire le premier nœud au milieu de la plaie, » & le second au moyen espace, en faisant qu'il y » ait entre chacun point la distance d'un doigt, & ne » faut joindre du tout les lévres l'une près de l'autre, » afin que le pus se puisse vuider, & éviter inflamma- » tion & douleur; car si on joint les lévres ensemble, » au temps que le pus se fait, survient tumeur à » la partie, laquelle distend les lévres, & étant » distendues, le fil les coupe: semblablement ne faut » prendre la chair superficiellement, ni trop profon- » dément; car si on la prend superficiellement, ne » tiendra point, & si on la prend trop profondé- » ment, induit douleur & inflammation, & rend la » cicatrice laide. Vrai est, quand les plaies sont pro- » fondes, au travers des gros muscles, qu'il faut faire » la couture profonde, c'est-à-dire, prendre beau- » coup de chair, afin que les points ne se rompent. » Or quelquefois les plaies se font en tel lieu, qu'il » faut avoir canon & aiguille courbe, autrement ce » seroit impossible faire la suture, comme désirerois. » La seconde suture est faite en maniere que les pelle- » tiers cousent leurs peaux, & est propre aux plaies » des intestins, craignant que les matieres ne sortent, » & tombent hors par la plaie: la troisieme est faite » en passant une ou plusieurs aiguilles enfilées au » travers des lévres de la plaie, puis remplier & tourner » le fil autour d'icelles, ainsi que font les écoliers, » lorsqu'ils veulent garder leur aiguille dans leurs » bonnets; & telle suture est appropriée aux lévres » fendues, soit par nature ou par art, comme nous » montrerons ci-après, t'en donnant le portrait: la

XVI. Siecle.

1551.

PARÉ.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

» quatrieme eſt dite gaſtroraphie ; qui eſt appropriée ſeulement aux grandes plaies des muſcles de l'épigaſtre, avec inciſion du péritoine, laquelle ſera déclarée en ſon propre lieu : la cinquieme eſt la ſuture ſeche qui s'accommode ſeulement aux plaies de la face, laquelle nous décrirons en ſon propre lieu.

A la ſuite des plaies il ſurvient des ſymptomes fâcheux ; tels ſont l'hémorrhagie, la douleur, le ſpaſme, la paralyſie, la ſyncope & le délire ; chacun y eſt traité dans de chapitres particuliers. Les deſcriptions qu'il donne de ces ſymptomes, & les remedes qu'il indique pour y remédier, ſont aſſez exacts, mais ne lui appartiennent point : j'ai déja indiqué la plupart de ces procédés curatifs dans divers endroits de cet ouvrage. Le chapitre ſur l'hémorrhagie eſt le ſeul qui mérite quelques diſcuſſions ; Ambroiſe Paré y preſcrit l'uſage des ſtiptiques, la ligature & la ſection du vaiſſeau, s'il n'étoit point totalement coupé ; mais ce dernier ſecours ne vaut qu'autant qu'on ne peut faire la ligature : ces trois moyens de s'oppoſer à la ſortie du ſang hors de ſes canaux, étoient connus des anciens ; la ligature même avoit été recommandée, & Ambroiſe Paré n'a jamais prétendu s'approprier la gloire de la découverte : quelques Auteurs modernes, un peu trop complaiſans, peut-être pour faire honneur à un de leurs confreres, peut-être par impéritie ou par vanité, lui ont adjugé la découverte en entier. On reçoit avidement tout ce qui nous flatte ; Ambroiſe Paré a eu beaucoup de panégiriſtes, & peu ont été dignes de chanter ſes louanges : ſectateurs aveugles des préjugés de leur maître, la plupart ont admiré juſqu'à ſes ſotiſes, & n'ont point ſu apprécier ſes travaux ; ils l'ont loué des erreurs qu'il avoit commiſes, & n'ont fait aucune mention de pluſieurs remarques intéreſſantes qu'il a faites dans ſon ouvrage ; la plupart des écrivains l'ont loué d'avoir le premier lié les vaiſſeaux ; je dois être véridique, & dire dans cet ouvrage ce que je ſais pour & contre un Auteur ; je réfuſe complétement la découverte à Ambroiſe Paré ;

&

& je l'accorde aux Arabes; c'est chez eux que je l'ai trouvée décrite en premier lieu; Albucasis (*a*) en a parlé d'une maniere très intelligible. Mais peut-être, me dira-t-on, si Ambroise Paré n'a pas l'honneur de la découverte, du moins est-il le premier qui s'en soit servi, & qui en ait renouvellé l'usage totalement oublié de son temps: le passage que j'ai extrait des ouvrages de Vigo, & que j'ai rapporté en faisant son histoire, prouvera clairement le contraire (*b*). La méthode de lier les vaisseaux s'est conservée en Italie pendant une longue suite de siecles, & vraisemblablement c'est-là qu'Ambroise Paré l'a apprise, ou qu'il a pu l'apprendre lorsqu'il y accompagna l'armée françoise; il auroit encore pu l'extraire des ouvrages de Ferrius qui l'a décrite fort au long (*c*): cet ouvrage parut avant celui d'Ambroise Paré, & Ferrius étoit fort vieux lorsqu'il publia sa méthode.

Les plaies de la tête ont été la pierre d'achoppement des plus grands Chirurgiens: Ambroise Paré a profité de leurs fautes, & en a déduit des préceptes curatifs très salutaires: ces plaies sont en très grand nombre; les unes n'attaquent que les tégu-

(*a*) Ligetur arteria, cum filo ligatione forti. Voyez l'Histoire d'Albucasis, p. 161 de cet ouvrage.

(*b*) Modus autem ligationis, &c V. p. 264 de notre Histoire & p. 36 des ouvrages de Vigo.

(*c*) Quod si hæc remedia sanguine vincantur, ad venæ, vel arteriæ illaqueationem deveniendum est, quod hoc modo fit: sit, exempli gratiâ, transversum vulnus in raseta manûs, tum supra ejus juncturam, tribus, aut quaternis digitis vena, vel arteria acu deprehendenda est: quæ sanè acus ferrea sit, longa semipalmum; tum retusis lateribus quadrata, ne in transeundo intercidat, ac recta nisi prope cuspidem, qua parte falcatam ac retortam ad basis foramen esse oportet.

Ea itaque duplex filum ducente venâ solum, sine arteria prehendatur; in quo plurimum juverit Anatomica cognitio: deinde duobus hinc inde fili capitibus pulvina plurima duplicatione constantem, seu plures alterum alteri impositos, supernè ac strictim, non nimio tamen cum dolore comprehendendum est, nec dimittendum usquam dum venæ, vel arteriæ conglutinationem factam existimes, atque eo prohibitum sanguinis profluvium, &c. Alphonsus Ferrius, de sclopetor. vulneribus, lib 2. in collectione operum Chirurgorum a Gesnero edita, p. 294.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

mens, sans intéresser le crâne ; les autres portent leur impression, & sur les parties molles, & sur les parties dures : celles-ci sont au nombre de cinq ; Hippocrate l'a dit & l'a prouvé, & notre Auteur se rend à son témoignage. Pour rendre la question plus facile à saisir, il a fait graver une table où chacune de leurs especes est gravée en son lieu & place. J'entrerois volontiers dans quelque détail à ce sujet, si je ne m'étois déja très étendu sur cette partie de la Chirurgie dans les articles d'Hippocrate, de Celse & de Paul d'Egine : cependant Ambroise Paré n'est pas simple compilateur ; il a confirmé les préceptes de ces trois grands hommes par nombre d'observations intéressantes ; il y prescrit fortement la saignée (*a*), il défend d'extraire avec trop de violence les esquilles (*b*), ordonne la ligature lorsqu'on ouvre (*c*) quelques vaisseaux (*d*), & donne la description d'un nouveau trépan, afin d'éviter les inconvéniens d'une trop rude dépression, accident qui survient communément lorsqu'on se sert du trépan des anciens : » or, quant » à la trépane, plusieurs en ont innové à leur plaisir ; » de sorte que maintenant on en trouve de plusieurs » & diverses façons ; mais je te puis bien assurer que » ceste-ci, qui est par moi inventée, est plus sûre » que nulle autre, (au moins que j'aie connu), » pour ce qu'elle ne peut nullement enfoncer dedans » le crâne, & par conséquent blesser les membranes » & le cerveau, à raison d'une piece de fer appellée » chaperon, lequel se hausse & se baisse du tout » à ta volonté, & garde que le trépan ne pénetre » & passe outre ce que seulement tu prétends couper » de l'os, lequel (comme nous avons dit) n'est d'une » même grosseur, épesseur & dureté ; & par ainsi » nulle trépane ne peut être faite de certaine hauteur » ou petitesse, sans icelui chaperon, lequel se haussant » & baissant, fait tel arrest à ladite trépane, qu'il » te plaît ; voir & fust de l'espesseur d'une ligne.

(*a*) Theodoric lui a fourni plusieurs préceptes dont il a profité, Liber 2. De vulneribus capitis.

(*d*) Page 231.

(*c*) Page 220.

(*d*) Pag. 236.

» Et le danger de pénétrer son trépan aux membranes » & au cerveau, n'emporte seulement que la vie du patient : ce que j'ai vu advenir plusieurs fois, non » seulement par la faute des jeunes Chirurgies, mais » aussi de ceux qui plusieurs fois avoient trépané. XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

L'opération faite, la nature travaille à la formation du cal, pourvu que l'on tienne le malade à un bon régime, & qu'il n'ait point de vice particulier dans le sang; cependant elle est lente dans son opération; & comme il pourroit en survenir quelque fâcheux accident, si le cerveau étoit comprimé par un corps extérieur, il est bon de couvrir la tête, afin de mettre le cerveau à l'abri de l'altération. Ambroise Paré raisonne d'après l'observation; voici ses paroles (a) : » & pour ceste cause fis faire » à un laquais qui se trouvoit dans le cas un bonnet » de cuir bouilli, pour résister aux injures externes, » qu'il porta jusqu'à ce que la cicatrice fût bien solidée, & la partie fortifiée : or, il y a d'aucuns soidisans Chirurgiens, mais plutôt sont de ces abuseurs, coureurs & larrons, que lorsqu'ils sont » appellés pour traiter les plaies de tête, où il y » aura quelque portion d'os amputé, font accroire au » malade & aux assistans, qu'au lieu dudit os, leur » faut mettre une piece d'or; & de fait en la présence du malade l'ayant reçue, la battent & la » rendent de la figure de la plaie, & l'appliquent » dessus, & disent qu'elle y demeure pour servir au » lieu de l'os & de couverture au cerveau; mais » tost après la mettent dans leur bourse, & le lendemain s'en vont laissant le patient en cette impression : les autres disent que par leur industrie » & grand savoir, ils font coalescer une piece de » cougourde desséchée au lieu de l'os amputé : & » ainsi abusent les ignorans qui ne cognoissent que » tant s'enfaut que cela se puisse faire, que nature » ne peut souffrir un petit poil enfermé en une plaie, » ou autre petit corps étranger.

La saignée est nécessaire dans le cas de commotion au cerveau : notre Autenr rapporte plusieurs cas dans

(a) Page 241 & 242.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

lesquels elle lui a bien réussi. La perte de substance du cerveau, sans altération dans les fonctions vitales a été révoquée en doute pendant une longue suite de siecles, quoique plusieurs Savans eussent rapporté nombre d'observations contraires au préjugé : Ambroise Paré eut la même peine pour dissiper les préjugés de son siecle; une partie de la substance du cerveau sortit par la plaie d'un malade qu'il traitoit avec un autre Chirurgien; celui-ci soutint que c'étoit de la graisse qui s'étoit fait jour au travers de l'ouverture du crâne: pour décider la question, il fallut en venir à l'expérience chymique (*a*) : » car je tenois que si » c'étoit graisse, elle nageroit sur l'eau; au con- » traire, que si c'estoit de la substance du cerveau, » qu'elle iroit au fond: davantage, si c'estoit graisse, » en la mettant sur une pesle chaude, elle fondroit; » & si c'estoit du cerveau, il se dessécheroit & de- » meureroit aride comme parchemin, sans se fondre » ou liquéfier, & promptement brusleroit, pour ce » qu'il est gluaut, humide & aqueux : & furent faites » telles épreuves, dont fut trouvé mon dire être vrai: » & combien que ledit Page eût telle portion de la » substance du cerveau perdue, il guarit; reste qu'il » demeura sourd.

La suture doit être employée dans toutes les plaies à la face (*b*); on passera l'aiguille à travers les muscles & la peau, & l'on épargnera les cartilages. Dans le cas d'inflammation ou de plaie à l'œil, le premier secours que le Chirurgien doit porter à la partie, est d'extraire les corps étrangers, s'il y en a. Ambroise Paré a décrit & fait graver un instrument propre à tenir les paupieres écartées; c'est le *speculum oculi*. Le séton est un des plus puissans remedes lorsqu'il est appliqué à la nuque; on trouvera les instrumens qu'il faut employer représentés dans une planche particuliere. Je renvoie à l'Auteur pour le reste du traitement des plaies; le lecteur judicieux voit déja assez par l'extrait que j'en ai fait, quelle

(*a*) Page 243.

(*b*) Théodoric a posé le même précepte, & s'est servi à-peu-près des mêmes termes qu'Ambroise Paré, en traitant des plaies des paupieres, p. 147. B.

peut être la méthode de l'Auteur. L'histoire & le traitement des maladies des os se trouvent presque d'un bout à l'autre dans les ouvrages d'Oribase. XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

Ambroise Paré traite fort au long des maladies Chirurgicales de la vessie : il suit pour la taille la méthode de Jean de Romanis, & l'a presque copié d'un bout à l'autre (*a*) en y adaptant en leur lieu & place plusieurs observations intéressantes. Dans l'hydrocele il a fait usage du seton, & en a retiré de l'avantage ; il parle fort au long de l'opération césarienne, & donne quelques préceptes relatifs aux accouchemens. Il veut que dans l'amputation d'un membre, on fasse la section dans la partie saine (*b*) ; il se sert d'un grand coûteau courbe pour faire la premiere incision, d'un plus petit pour couper les chairs qui se trouvent entre deux os ; d'une scie, d'une pince à bec à corbin pour saisir les vaisseaux, & d'un fil retor.

Voici la maniere qu'il prescrit pour faire cette opération : » Les choses ainsi faites, s'il advenoit puis » après qu'aucun desdits vaisseaux se déliât, il te » faut relier le membre de ta premiere ligature, » comme a été dit ci-devant ; ou au lieu de ce faire » (ce que je loue davantage, & qui est trop plus » aisé & moins douloureux) qu'un serviteur prenne » le membre à deux mains, pressant fort de ses doigts » sur l'endroit du chemin desdits vaisseaux : car en ce » faisant, il empêchera le flux de sang. Cependant » tu prendras une aiguille longue de quatre pouces » ou environ, quarrée & bien tranchante, enfilée de » bon fil en trois ou quatre doubles, de laquelle tu » relieras les vaisseaux à la façon qui s'ensuit : car » alors le bec de corbin ne te pourroit servir. Tu » passeras ladite aiguille par le dehors de la plaie, » à demi-doigt au plus, à côté dudit vaisseau, jusques au travers de la plaie, près l'orifice du vaisseau : puis la repasseras sous ledit vaisseau, le » comprenant de ton fil, & feras sortir ton aiguille

(*a*) Voyez notre extrait sur Mariana.

(*b*) Il n'est point l'Auteur de cette méthode, ceux qui la lui attribuent tombent dans l'erreur la plus grossiere ; plusieurs Auteurs l'avoient recommandée avant lui.

XVI. Siecle. » en ladite partie extérieure de l'autre côté dudit
» vaisseau, laissant entre les deux chemins de la-
1551. » dite aiguille, seulement l'espace d'un doigt, puis
PARÉ. » tu liras ton fil assez serré sur une petite compresse
» de linge en deux ou trois doubles de la grosseur
» d'un doigt, qui en gardera que le nœud n'entre
» dedans la chair, & l'arrêteras sûrement. Ladite li-
» gature retirée entierement dedans la bouche &
» l'orifice de la veine ou artere, avec lesquelles aussi
» cachées & couvertes des parties charneuses adja-
» centes, se reprend aisément ledit orifice. Je te puis
» asseurer qu'après telle opération, on ne voit sor-
» tir une goutte de sang des vaisseaux ainsi liés; &
» ne faut travailler d'user des susdits moyens d'ar-
» rêter le sang aux petits vaisseaux : pour ce qu'ai-
» sément il sera supprimé par les astringens que nous
» t'ordonnerons ci-après. Tu pourras trouver cette
» maniere d'opérer assez obscure & mal intelligi-
» ble : mais tu peux considérer que c'est chose très
» difficile de mettre clairement & entierement par
» écrit la Chirugie Manuelle ; car elle se doit plu-
» tôt apprendre par imagination & en voyant be-
» songner de bons & expérimentés maîtres, si tu en
» as le moyen : ou bien l'essayer sur des corps morts,
» comme j'ai plusieurs fois fait (*a*) ».

Dans le cas d'amputation aux extrêmités, Ambroise Paré pose pour regle générale de ne jamais couper dans l'article; cependant il s'est écarté de cette regle dans quelques cas particuliers, il rapporte une observation des plus curieuses sur une amputation au coude (*b*) qu'il fit à un Soldat. Le traitement qu'il indique pour les fistules en général est pareil à celui qu'on prescrivoit généralement trente ans avant lui; celui qu'il prescrit pour la fistule à l'anus est à-peu-près le même que celui de Vigo (*c*). Comme cette méthode a été extrêmement négligée, quoique bonne à plusieurs égards, & que quelques modernes veulent la faire revivre sans en faire honneur à leurs Auteurs,

(*a*) Pag. 307.
(*b*) Pag. 23.
(*c*) Œuvre d'Ambroise paré, p. 33. de notre Histoire.

je conseille la lecture de ce passage (a), qui contient nombre de détails très utiles. L'Auteur y vante l'usage des escarotiques, afin de réduire la fistule à l'état de plaie simple ; il prescrit l'usage du cautere actuel ou potentiel, s'il y a carie à quelques os : cependant comme le cautere n'est pas toujours suffisant, sur-tout lorsque la carie est profonde, il recommande encore d'autres remedes : » or, dit-il, » quand la fistule vient à cause de l'os altéré & » pourri, on doit considérer si le vice est en la superficie, ou profondité, ou s'il est du tout corrompu : & s'il n'est qu'en la superficie, il sera raclé & » ruginé seulement : & si la carie est profonde, on la » doit oster avec un trépan exfoliatif : & si la corruption est communiquée jusqu'à la moëlle : elle » sera ostée avec une tenaille incisive pour y faire » plus ample ouverture, y appliquant premierement, » si besoin est un petit trépan, pour donner passage » à ladite tenaille ; & s'il est du tout corrompu, il » sera pareillement du tout coupé, comme en l'os » d'une jointure du doigt, du rayon, du coude, de » l'os de la grêve ou tibia. Mais advenant ce mal à » la boiste de la hanche, ou en la teste de l'os de la » cuisse, ou à une vertébre, ne faut entreprendre la » cure, non plus qu'à autre quelconque fistule qui de » soi est incurable, quelles sont celles qui pénétrent » jusqu'aux membres principaux, ou se rencontrent » aux parties veineuses, arterieuses ou nerveuses : » ou qui adviennent à personnes délicates, qui choisiroient plutôt de mourir avec leur mal, qu'endurer le tourment de l'opération : ou bien quand » de l'incision doit survenir autre plus fâcheuse indisposition ; comme convulsion en fistule de partie nerveuse : en tel cas le Chirurgien ne doit chercher l'entiere cure & parfaite, ainsi se doit contenter de la palliative ».

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

La Chirurgie du Barreau a fort occupé Ambroise Paré ; de son tems les Chirurgiens étoient plus souvent consultés par la justice qu'ils ne le sont aujourd'hui ; c'est ce qui a fait qu'ils ont pour la plupart

(a) Pag. 324 & 325.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

négligé ce genre d'étude. L'Auteur parcourt les différens cas qui peuvent se présenter en justice : en voici quelques-uns qui peuvent se présenter, l'Auteur en donne la solution ; s'il s'agit d'un enfant qu'on soupçonne avoir été étouffé : » Il y a grande apparence que » le petit enfant mort, aura été étouffé par sa nour- » rice qui se sera endormie sur lui en l'allaitant ; ou » autrement par malice : si ledit enfant se portoit » bien, & ne se plaignoit de rien au précédent, s'il » a la bouche & le nez pleins d'écumes : s'il a le » reste de la face non pâle & blaffarde, mais vio- » lette & comme de couleur de pourpre : si ouvert est » trouvé avoir les poulmons pleins comme d'air » escumeux (*a*) ».

S'il s'agit d'un homme qu'on ait trouvé pendu, ou couvert de blessures, & qu'on veuille savoir s'il a été pendu ou blessé avant ou après sa mort, il faut faire attention aux signes suivans. « Si les plaies lui » ont été faites pendant qu'il vivoit ; elles seront » trouvées rouges & sanguinolentes, & les levres » d'icelles tuméfiées & plombines. Au contraire si on » les lui a données après la mort, elles ne seront » rouges, sanglantes, ni tuméfiées, ni livides. ... » S'il a été pendu vif, le vestige du cordeau à la cir- » conférence du col, sera trouvé rouge, livide & » noirâtre, & le cuir d'autour amoncelé, replié & » ridé pour la compression qu'aura fait la corde ; & » quelquefois le chef de la trachée-artere rompu & » laceré, & la seconde vertébre du col hors de sa » place. Semblablement les jambes & bras seront » trouvés livide, & toute la face ; à raison que tous » les esprits ont été suffoqués tout-à-coup ; aussi pa- » reillement il sera trouvé de la bave en la bouche » & de la morve issant du nez : au contraire si le » personnage a été pendu étant mort, on ne trouve- » ra les choses telles ; car le vestige du cordeau ne » sera rouge, ne livide, mais de couleur des autres » parties du corps : pareillement la tête & le thorax » sont trouvés pleins de sang » (*b*).

S'il est question d'un homme qu'on ait trouvé dans

(*a*) Pag. 771.
(*b*) Pag. 772.

XVI. Siecle.

1551.

PARÉ.

l'eau, & qu'il faille décider si on l'y a jetté étant mort, ou s'il y a péri; l'on examinera s'il a de l'eau à l'estomac ou dans les intestins : s'il a de la morve au nez & de l'écume à la bouche; il aura été noyé : si ces signes ne se trouvent pas, l'homme aura été jetté dans l'eau après sa mort.

Ambroise Paré parle immédiatement après de ceux qui auront été en danger d'être étouffés par la vapeur du charbon; il recommande pour en prévenir les fâcheux effets, lorsque les symptômes commencent à se manifester, de frictionner l'épine & les extrémités avec des spiritueux, d'administrer les violens purgatifs & l'émétique; c'est en suivant cette maxime, qu'il dit avoir tiré plusieurs personnes du plus grand danger. L'Auteur a observé que cette mort étoit occasionnée par un manque de respiration auquel se joignoient les symptômes d'une véritable apoplexie.

Mais voici un modele de rapport qu'on trouve dans Ambroise Paré, & que le lecteur ne sera pas fâché d'avoir sous les yeux; il s'agit de déterminer si une fille est vierge ou non. « Or quand à faire si une » fille est pucelle ou non, cela est fort difficile: tou» tefois les Matrônes tiennent pour chose assurée, » qu'elles le peuvent cognoistre, parcequ'elles di» sent trouver une ruption d'une taye qui se rompt » au premier combat vénérique (*a*); mais cette taye » n'existe pas : la preuve gist en l'expérience & à la » grandeur, ou angustie du col de la matrice; mais » elles peuvent être bien déçues & trompées; car » selon la grandeur du corps & l'âge de la fille, » l'ouverture sera plus grande ou plus petite : parce » qu'une grande fille doit avoir son ouverture plus » grande qu'une petite : car toutes les parties de no» tre corps se doivent rapporter les unes aux autres; » une âgée de quinze ans l'aura plus grande qu'une » de douze. . . . aussi celle qui aura mis quelquefois » son doigt bien profondement au col de sa matrice, » pour quelque prurit qu'elle y auroit, ou y auroit » mis quelque pessaire ou *nodulus*, à cause de la ré» tention de ses mois, ou autre indisposition, & que

(*a*) Page 773.

XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

» par ce moyen son ouverture lui fût trouvée plus » grande, seroit-elle pour cela moins pucelle? N'enny : parcequ'il n'y aura différence entre y avoir mis » un pessaire ou le doigt, ou autre chose de la grosseur de la verge virile, qui puisse remarquer ces » différences : par quoi il me semble qu'on ne peut à » la vérité juger du pucelage d'une fille. Davantage » les Matrones ni Chirurgiens ne peuvent juger une » fille n'être pucelle, à laquelle on trouvera avoir du » lait aux mamelles ».

Les remarques qu'Ambroise Paré a faites sur la saignée méritent quelque considération des connoisseurs. Pour procéder à l'opération, on fera asséoir le malade dans une chaise, de maniere que le jour donne sur la partie qu'on veut piquer ; un Chirurgien la frottera avec sa main ou linge chaud « puis » fera une ligature un peu au dessus dudit vaisseau » qu'il voudra ouvrir, & renvoira le sang des parties inférieures vers la ligature, & empoignera le » bras du malade avec sa main gauche, si c'est le » bras droit & si c'est le bras gauche, le prendra de la » droite, mettant le pouce un peu plus bas que le » vaisseau, afin qu'il le tienne & ne vacille çà & là, » le fera élever à cause du sang qui aura été envoyé: » cela fait, de son ongle marquera le cuir qui sera » sur la veine à l'endroit où la voudra inciser, puis » subit prendra une petite goutte d'huile ou de beurre » frais, & frottera le lieu marqué par l'ongle, afin » de rendre le cuir plus lisse & l'amolir, & par ce » moyen sera plus facile à couper, & fera moindre » douleur au malade, à raison que la lancette entrera » plus doucement. Or le Chirurgien tiendra la lancette du pouce & du doigt index, non trop loin ni » trop près de la pointe, & de ses trois autres s'appuyra contre la partie, & d'abondant mettra les » deux doigts susdits desquels il tient la lancette, sur » le poulce, pour avoir davantage sa main ferme & » non tremblante : alors fera incision un peu obliquement au corps du vaisseau, qui soit moyenne, non » trop grande ni trop petite selon le corps du vaisseau, & le sang gros & subtil que l'on aura conjecturé y être contenu ». Il ne bornoit pas les saignées

aux seuls vaisseaux veineux ; il faisoit quelquefois ouvrir l'artere temporale, & cette méthode lui a réussi dans plusieurs maladies de la tête. XVI. Siecle. 1551. PARÉ.

En habile Praticien, Ambroise Paré indique les dangers de la saigné, & prescrit les remedes qu'il faut leur opposer. « Et se faut garder de toucher l'artere » qui est souvent couchée sous la bazilique, & sous » la médiane un nerf, ou le tendon du biceps, & » quand à la veine céphalique, il n'y a aucun danger; » il sera tiré du sang selon qu'il sera besoin, puis » défera la ligature, & en fera une autre sur le corps » de la veine, pour arrêter le sang, avec une petite » compresse : la ligature ne sera trop lâche ni trop » serrée, de façon que le malade pourra plier le bras » à son aise ; & pour faire comme il appartient, » faudra à l'heure que l'on la voudra faire, com- » mander au malade de plier le bras ; car si on le » bandoit étant droit, il ne pourroit après plier ». Lorsque le tendon ou l'aponévrose est piquée, Ambroise Paré recommande les embrocations & les fomentations des liqueurs spiritueuses & des huiles éthérées, &c. (*a*).

Le Traité des plaies d'armes à feu d'Ambroise Paré, contient nombre d'observations intéressantes, & de préceptes judicieux confirmés par la longue expérience que l'Auteur avoit acquise dans les Armées, mais déduits pour la plûpart des ouvrages de Langius, de Ferrius, de Rota & de Botal : le lecteur judicieux pourra s'instruire de la vérité, s'il se donne lui-même la peine de recourir aux originaux.

Le Traité des monstres d'Ambroise Paré est un des plus mauvais ouvrages qui soit sorti des mains des hommes ; c'est l'opprobre du génie humain, & il n'y a qu'un Auteur crédule & superstitieux qui l'ait pû mettre au jour. Tous les spectres que l'imagination troublée présente aux enfans dans leur sommeil, sont exprimées dans autant de planches & de figures particulieres : l'Auteur a fait peindre & graver des êtres qui n'avoient existé que dans son idée, ou dans celle de gens aussi crédules que lui. Les belles

(*a*) Pag. 770.

XVI. Siecle. productions de Ruef, Chirurgien Suisse, à qui M. Garengeot vouloit attribuer la découverte de la circulation, y sont représentées à côté de celles de plusieurs autres Auteurs auxquels Ambroise Paté a ajouté de très longs commentaires.

1551. PARE'.

L'Anatomie d'Ambroise Paré n'est pas à beaucoup près aussi exacte qu'il auroit pu la donner, s'il eut possédé ses Auteurs d'Anatomie, comme il possédoit ceux de Chirurgie. Il n'a point connu les vésicules séminales, ni le veru-montanum; il n'a eu aucune idée sur la circulation; sur la structure des nerfs optiques, sur le limaçon & le labyrinthe, &c. objets qui avoient tous été décrits avant que l'Auteur publiât son ouvrage; cependant ce Traité d'Anatomie est dans le fond aussi exact, quoique dépourvu de découvertes originales, que l'ont été ceux qu'ont publié les Auteurs médiocres du seizieme siecle; les planches qu'on y trouve sont extraites des ouvrages de Vésale, mais elles sont plus mauvaises qu'elles (a) ne sont dans l'original, souvent même elles y paroissent tronquées : celles que l'Auteur y a ajoûtées sont ridicules, du reste il a nié l'existence de la membranne allentoïde après Massa, Sylvius, Vidus Vidius & Franco. Sa façon de penser sur la structure des dents & de la dentition, est assez conforme à celle qu'on a aujourd'hui. Ambroise Paré rapporte quelques observations par lesquelles il prouve qu'une dent replacée dans l'alvéole bien-tôt après qu'une autre en est sortie, peut s'y reprendre & s'y fixer. Il avertit que le péritoine n'est point percé par les vaisseaux spermatiques, &c. Il a connu la vraie position des condyle de l'humérus. Quelques-uns lui accordent l'honneur d'avoir découvert le premier la membrane commune des muscles, seroit-ce du tissu cellulaire ou du muscle cutané, je ne sais trop sur quel fondement; les plus anciens Anatomistes en avoient parlé, & l'avoient indiquée aussi clairement que l'a fait Ambroise Paré.

FUCHSIUS. La Ville de Wembdingen, dans les Etats du Duché de Baviere, vit naître en 1501, dans l'enceinte de ses murs, Leonard Fuchsius, ou Fusch, qui se ren-

(a) Miserè tamen depravantur, Douglas, p. 118.

dit célebre dans la Médecine par ses vastes connoissances : il eut pour pere Jean Fusch qu'il eut le malheur de perdre dès sa plus tendre enfance. Sa mere, originaire d'une famille distinguée, le fit élever avec tout le soin possible ; elle l'envoya à l'âge de dix ans au College d'Hailbron, Ville impériale du cercle de Souabe. Le jeune Fuchius ne fut pas long-temps à se distinguer dans sa classe ; par ses travaux & son application à l'étude il s'acquit l'affection de son Professeur : cependant il ne resta pas long-temps dans ce College, car ses parens l'envoyerent bientôt après à Tubinge, où les sciences & les arts florissoient. Il s'avança dans les langues grecques & latine. Orné de toutes ces connoissances, Fuchsius s'appliqua à l'étude de la Médecine, & reçut le bonnet de Docteur en 1524 ; bientôt après son doctorat il épousa Anne Fuidpergera (a), fille qui à sa haute naissance réunissoit tous les talens extérieurs ; il en eut quatre garçons & six filles. La réputation qu'il s'étoit acquise le fit rechercher de plusieurs Universités pour lui donner une chaire de Professeur ; il en occupa une à Munich & à Ingolstadt ; il remplit les devoirs de sa charge avec beaucoup de distinction : & mettoit tant de clarté & de politesse dans ses leçons, qu'il attiroit les Ecoliers de tous les côtés ; il passa pour un des plus habiles Médecins de l'Europe. Fuchsius ne borna pas-là ses travaux, il s'appliqua beaucoup à la pratique de la Médecine ; les succès qu'il avoit dans les maladies qu'il traitoit, lui firent donner le nom d'*Æginete d'Allemagne*. Côme, Duc de Toscane, lui offrit cinq cens écus d'appointemens pour l'obliger de remplir une place de Professeur de Médecine dans l'Université de Pise. L'Empereur Charles-Quint l'annoblit pour lui témoigner l'estime qu'il faisoit de son mérite & de ses connoissances en Médecine. Fuchsius, après avoir eu tant d'honneurs & dignités, mourut à Tubingen le 10 Mai 1566, âgé de soixante-cinq ans. Il a laissé un grand nombre de bons ouvrages ; nous

XVI. Siecle.

1551.

FUCHSIUS.

(a) Voyez la vie de Fuchsius qui est à la tête de ses ouvrages, dans l'édition de 1604.

XVI. Siecle. ne parlerons que de ceux qui nous concernent, & qui sont,

1551. FUCHSIUS. *Epitomes Anatomiæ. Tubingæ* 1551, in-8°. *Lugd.* 1555, in-8°. *Francof.* 1604, in-fol

De sanandis totius humani corporis affectibus. Basileæ 1542, 1568. *Lugduni* 1547, in-16.

L'Auteur annonce dans sa préface que son ouvrage n'est qu'un extrait de ceux de Vesale; & pour donner plus de valeur à son livre, il fait un éloge des plus complets de ce grand Anatomiste; il le met au-dessus de Galien (*a*); il fait un reproche à un Médecin de son temps de négliger l'Anatomie, & il critique expressément les Médecins d'Allemagne. Selon lui, depuis Mundinus jusqu'à Carpi, & depuis Carpi jusqu'à Andernach, il n'y a eu aucun Anatomiste qui méritât d'être cité; mais, ajoute-t-il, quelle différence de ceux-là au grand Vesale, qui est un prodige de la nature.

L'ouvrage de Fuchsius sur l'Anatomie est un abregé court & succint, mais exact; l'Auteur y a scrupuleusement suivi Vesale; il s'est même servi le plus souvent de ses dénominations caractéristiques, ainsi que de celles des anciens, comme de premiere, de seconde & de troisieme paire des muscles, &c.

On trouve dans les cinquieme, septieme & huitieme livres de son grand ouvrage, *de curandi ratione*, plusieurs réflexions chirurgicales sur les plaies & ulceres, fractures & luxations, &c. Fuchsius, avec sa candeur ordinaire, avoue qu'il n'y a rien ajouté du sien, qu'il a puisé dans les ouvrages de Galien, de Paul, d'Aëtius, & de Guy de Chauliac, & il assure que Tagault lui a aidé à écrire son livre. Un tel aveu caractérise l'honnête homme, & ne diminue en rien la grande réputation que Fuchsius s'étoit acquise dans toute l'Allemagne: il vaux mieux savoir d'autrui de bonnes choses, que d'être l'Auteur de systêmes hardis & éloignés de toute vraisemblance.

(*a*) Cujus, Vesalii, Anatomica tantum abest ut contemnenda putem, ut illum omnibus aliis Galeno etiam ipsi præferam. In præf. pag. 278, édit. in-fol. Francof. 1604.

Douglas parle d'un certain Albert Novocampianus qui a donné les ouvrages suivans. XVI. Siecle.

Annotationes in fabricationem hominis à Cicerone lib. 2 de naturâ deorum descriptam. 1551. Novocampianus.

Dissertatio utrum cor an jecur in formatione fœtus consistat prius. Cracoviæ 1551, in-8°.

Je n'ai pu me procurer cet ouvrage; Mr. de Haller s'est contenté de l'annoncer sans en donner l'analyse; il y a apparence qu'il manque dans sa bibliotheque.

On trouve aussi dans les ouvrages qui traitent de l'histoire de l'anatomie le livre de *Urinis* de *Odonius*; je l'ai parcouru; mais je n'y ai rien trouvé d'anatomique; il n'y a que des analyses chymiques. L'Auteur donne des moyens de connoître toutes les maladies par l'inspection des urines; ce livre est intitulé: Odonius.

De urinis 1551; il est imprimé avec ceux d'Henri Martines.

Coitier cite Odonius comme un amateur zélé & un savant en Anatomie; il l'a connu à Boulogne; ainsi Odonius devoit vivre vers le milieu du seizieme siecle.

Porta (Simon) naquit à Naples en 1496; il fut disciple de Pomponace de Mantoue; on croit qu'il suça de lui la plupart de ses fausses maximes sur l'immortalité de l'ame; on le soupçonne de soutenir, ainsi que son maître, qu'on ne pouvoit prouver cette immortalité par la raison naturelle, d'une maniere démonstrative. Porta expliqua long-temps la philosophie d'Aristote à Pise, s'adonna beaucoup à l'histoire naturelle, & y acquit beaucoup de connoissances: il étoit sur le point de faire imprimer un ouvrage sur cette partie, lorsqu'il reçut celui que Guillaume Rondelet avoit composé sur les mémoires de Mr. Pellissier, Evêque de Montpellier. Cette nouvelle le fit désister de son entreprise; il mourut à Naples l'an 1553. Nous avons de lui divers traités de Physique médicinale; tels sont ceux *de dolore*, *de coloribus oculorum*, *de rerum naturalium principiis*, *de mente humanâ*. Gesner dit que ce dernier ouvrage est plutôt digne d'un porc que d'un homme raisonnable. Porta.

XVI. Siecle. Rodrigues (Jean) de Castelblanco, c'est-à-dire de Château-blanc, vulgairement connu sous le nom

1551. d'Amatus Luzitanus, fleurit en Portugal vers l'an

AMATUS LUZITANUS. 1550, il y exerça la Médecine & la Chirurgie, parties qui, comme l'on sait, ont une si grande analogie, qu'on ne peut bien savoir l'une d'elles qu'autant qu'on excelle en l'autre. Il étudia à Salamanque, y prit ses degrés en Médecine, y exerça cette science, & s'y acquit une des plus brillantes réputations. Cependant Amatus Luzitanus comptant pour très peu la gloire qu'il s'étoit acquise dans un pays si ignorant & si superstitieux, quitta sa patrie, voyagea en France, dans les Pays-Bas, & en Italie, il s'arrêta à Ferrare pour y enseigner la Médecine; mais soit par inconstance ou par quelqu'autre raison que j'ignore, il n'y demeura pas long-temps; Ancone lui parut digne de son séjour; il s'y retira & y exerça la Médecine avec célébrité. Son nom parvint dans toutes les principales Villes de l'Europe Le Roi de Pologne & la république de Raguse voulurent l'attirer dans leurs Etats; peu sensible à leurs invitations, Amatus Luzitanus porta ses pas dans des contrées tout-à-fait opposées; il fut à Thessalonique ou Salonicki, célebre Ville de la Turquie européenne, où il se fit Juif: pour cacher sa démarche & sa conduite, il quitta le nom de Jean Rodrigues pour prendre celui d'Amatus Luzitanus. Il séjourna dans la Turquie un certain nombre d'années, & il y finit ses jours, suivant le sentiment des Auteurs.

Amatus Luzitanus étoit un homme instruit, ingénieux & grand observateur; il avoit beaucoup lu & conversé avec la plupart des Savans de l'Europe; à Anvers il connut Louis Vives, à Ferrare, Jean Baptiste Cananus & Antoine Muza Brasavole; à Venise, Didacus Mendosa; à Pise il fut extrêmement lié avec Guidon Embaldus, Duc d'Urbin, homme connu par son profond savoir. Nous avons de lui,

Curationum medicinalium centuriæ septem. Florent. 1551, in-8°. *Ven.* 1654, in-12. *Burdig.* 1620, in-4°. *Barcin.* 1628. *Lugd.* 1560, 1580, in-12. *Francof.* 1646, in-fol.

On

XVI. Siecle. 1551. AMATUS. LUZITANUS.

On trouve dans cet ouvrage un nombre prodigieux d'observations intéressantes sur divers points de Chirurgie ; l'Auteur y traite fort au long de la chûte de l'utérus : accident qu'il dit avoir guéri par le moyen des ventouses appliquées sur l'ombilic, d'un pessaire fait avec de la toile roulée, couverte d'un emplâtre astringent, &c. &c. (*a*).

On lit dans la même centurie différentes observations sur les ulceres de la bouche (*b*), & sur celles des extrémités contre lesquelles il recommande l'usage (*c*) des scarifications ; l'histoire d'une contusion à la tête, guérie par le moyen des ventouses & des poudres astringentes (*d*), d'une imperforation du gland, contre laquelle Cananus proposa un trois-quart particulier de son invention (*e*). On trouve dans le même ouvrage la description de plusieurs monstres, de plusieurs moles, &c. (*f*).

Les grands Médecins ne perdent aucune occasion d'observer les phénomenes de la nature : l'Auteur a été lui-même le sujet d'une observation ; il eut une tumeur à la cuisse qui le gêna dans sa marche : elle étoit sans fievre, quoique très douloureuse ; cette tumeur vint bientôt à suppuration, dit notre Auteur, par le moyen d'un cataplasme fait avec la mie de pain, par l'application des raisins écrasés, des figues, de l'huile rosat, de différentes graisses, du blanc d'œuf, &c. &c. &c. Amatus Luzitanus pense que cet affection chirurgicale est la même que celle que les Italiens appellent bocnon, les Catalans divieso, les Portuguais lecenso. La description de cette maladie se trouve dans une lettre qu'Amatus Luzitanus a écrite à Cananus son intime ami ; l'Auteur termine cette lettre par ces paroles, *ea litteris mandare jucundius est quam ea pati* (*g*).

L'Auteur parle de quelques cancers guéris par divers

(*a*) Pag. 121, Centurie premiere, édition de Lyon, 1580, in-8°.
(*b*) Page 142.
(*c*) Pag. 145.
(*d*) Pag. 148.
(*e*) Page 168.
(*f*) Pag. 174.
(*g*) Pag. 189.

VVI. Siecle. 1551. AMATUS LUZITANUS.

topiques, principalement par les ſuppuratifs (*a*); d'une inflammation des plus vives ſurvenue au doigt à la ſuite d'une piqûre d'épingle qu'il guérit par l'inciſion, en oignant l'extrémité avec de l'huile roſat, & en appliquant par-deſſus la plaie un liminent fait avec le blanc & le jaune d'œuf brouillés enſemble (*b*); d'une angine guérie par l'application d'un nid d'hirondelle ſur la partie antérieure du col par le moyen du ſuif de chandelle (*c*); d'une iſchurie produite par deux pierres engagées au bout du canal de l'urethre ſous le gland, guérie par une inciſion faite au canal par-deſſous la pierre; d'une maladie des yeux, guérie par l'application d'un ſéton à la nuque (*d*); d'une tumeur au genou, extrêmement douloureuſe, & accompagnée des ſymptomes de l'apoplexie qui enleverent le malade (*e*); d'un abcès ſurvenu à la mammelle, guéri par l'application de pluſieurs cauteres actuels (*f*).

La vérole & ſes principaux ſymptomes ſont détaillés dans nombre d'obſervations; l'Auteur y parle de pluſieurs enfans venus au monde avec cette maladie, qui en ont infecté leurs nourrices, & celles-ci leurs maris, dont pluſieurs ſont morts (*g*). Un enfant portoit en naiſſant une corne ſur ſa tête; un Chirurgien ordinaire veut la couper, & l'enfant meurt pendant l'opération (*h*). Fondé ſur des connoiſſances anatomiques, Amatus Luzitanus croyoit que dans la pleuréſie il convenoit de ſaigner la veine axillaire du même côté (*i*): il étoit partiſan de l'empyême, & il ordonne qu'on faſſe cette opération toutes les fois qu'il y a épanchement de pus dans la poitrine; il vouloit qu'on la fît avec l'inſtrument tranchant, ou le fer chaud pouſſé entre la ſeconde

(*a*) Pag. 200.
(*b*) Pag. 239.
(*c*) Pag. 243. Tom. I. & Tom. II. p. 112, 502, 617.
(*d*) Page 253.
(*e*) Page 255.
(*f*) Pag. 261.
(*g*) Pag. 266. Tom. I. On trouve quelque choſe d'analogue, pag. 432, Tom. II. p. 570.
(*h*) Pag. 267.
(*i*) Pag. 268.

& la troisieme des vraies côtes (*a*). L'Auteur a disséqué à Ferrare avec le frere de Vesale un sujet sur lequel il avoit fait l'opération ; il ne trouva aucune altération au diaphragme, & il conclut qu'il falloit faire l'opération entre la seconde & la troisieme, & non entre la troisieme & la quatrieme, ou encore moins entre la quatrieme & la cinquieme des vraies côtes (*b*) : cette remarque est intéressante ; je voudrois que l'Auteur nous eût appris de quel côté il avoit fait cette opération ; les Anatomistes modernes savent que le diaphragme est plus élevé du côté droit que du côté gauche.

XVI. Siecle. 1551. AMATUS LUSITANUS.

On lit avec plaisir dans les ouvrages d'Amatus Luzitanus l'histoire d'un jeune enfant attaqué d'un hydrocéphale depuis quelques tems, guéri par le moyen d'un onguent composé de différens toniques (*c*). On trouve dans le même ouvrage plusieurs consultations sur les ulceres chironiens (*d*), des ulceres au gosier (*e*), de la tumeur connue sous le nom de taupe (*f*), d'une chute de cheveux que l'Auteur dit avoir arrêtée avec une décoction astringente & par l'application de plusieurs baumes (*g*).

Personne n'ignore les mauvais effets que produit la matiere d'un abcès lorsqu'elle rentre tout d'un coup dans les voies de la circulation. Amatus parle d'une jaunisse survenue peu de temps après qu'un abcès à la cuisse eut disparu de lui-même ; d'une galle répercutée qui produisit des ulceres au visage, & qu'on ne guérit que par le moyen du lait (*h*) ; l'Auteur recommande contre cette maladie un onguent fait avec égale partie de graisse, & de racine d'énula campana. Dans le même volume Amatus Luzitanus traite d'une luxation incomplette d'une vertebre qui avoit rendu une jeune fille bossue (*i*) ;

(*b*) Page 299.
(*b*) Pag. 303, Tom. I.
(*c*) Pag. 323.
(*d*) Pag. 332.
(*e*) Pag. 328.
(*f*) Pag. 335.
(*g*) Pag. 348.
(*h*) Pag. 461.
(*i*) Pag. 348.

XVI. Siecle.

1551.

AMATUS LUZITANUS.

d'une chute du rectum, guérie par la réduction, & par le moyen d'un suppositoire astringent (*a*). La lépre des anciens (*b*), la galle, les dartres & les verrues sont assez bien décrites. Amatus Luzitanus faisoit, après la réduction de l'entérocele, l'opération de la castration, se servoit de la ligature, & usoit du cautere actuel (*c*); il se servoit du cautere potentiel dans l'hydrocele. Le même Auteur parle d'une plaie au cerveau qui pénétroit dans le ventricule, & dont le malade guérit (*d*). A la suite d'une plaie à la poitrine au-dessous de la clavicule, il survint des symptomes fâcheux, comme difficulté extrême de respirer, &c. &c. &c; on craignoit pour la vie du malade: un Chirurgien hardi, dit Amatus Luzitanus, fit une ouverture entre la troisieme & la quatrieme des fausses côtes; il tira plusieurs caillots de sang contenus dans la poitrine (*e*). Il n'y a point, selon lui, de meilleur remede contre la brûlure, que les feuilles de laurier mises en cendre, en versant sur elles de la graisse bouillante; la graisse se réfroidit, & il en résulte un onguent dont on doit frotter la partie malade.

L'Auteur présente dans le second & dans le troisieme volumes, sous de nouvelles formes, la plupart des observations que j'ai indiquées. Ce qu'il a de plus particulier dans ces volumes, roule sur les plaies de la tête: il a fait appliquer le trépan à la partie postérieure de l'endroit qui avoit été frappé, parceque les symptomes ne cédoient point aux remedes ordinaires (*f*): il faisoit trépaner sur les sutures & sur l'os occipital: il vante comme un remede souverain contre les hémorrhoïdes un onguent fait avec la pulpe d'orange, de l'huile rosat & des semences de lavande. La plupart des observations que je viens de rapporter dénotent le génie & le savoir de l'observateur. On trouve cependant parmi ces faits intéressans nom-

(*a*) Pag. 395.
(*b*) Pag. 536, 537 & 542.
(*c*) Pag. 630.
(*d*) Pag. 266.
(*e*) Pag 269.
(*f*) Pag. 251. Tom. II. p. 46.

bre de puérilités : Amatus Luzitanus parle d'une fille qui devint garçon (*a*) ; il croit qu'une femme plongée dans un bain où un homme a répandu sa semence, peut devenir enceinte (*b*). De telles histoires seront plutôt regardées par les gens qui ont du bon sens comme des chimeres que comme des réalités. XVI. Siecle. 1551. AMATUS LUSITANUS.

On trouve dans le même ouvrage quelques remarques anatomiques ; il a admis l'existence des valvules dans la veine azigos, &c. & il a parlé du trou du cartilage kiphoïde : ce qu'il dit sur les accouchemens n'est pas digne de remarque.

J'ai en général rapporté tout ce qu'on trouve dans cet ouvrage qui a du rapport à la Chirurgie, & qui mérite attention ; & si je suis entré dans des détails circonstanciés, minutieux, c'est pour donner une idée plus exacte d'un ouvrage qui mérite d'être connu & consulté dans l'occasion ; il est plutôt le fruit de l'observation que du génie.

Vega (Christophe), Médecin Espagnol, naquit à Alcana de Henarez, Ville d'Espagne, dans laquelle Ville il professa la Médecine avec beaucoup de célébrité : sa réputation parvint jusqu'au trône ; le Prince Charles, fils de Philippe II, Roi d'Espagne, le choisit pour son Médecin, & lui donna une entiere confiance. Quoique Vega eût été extrêmement occupé de la théorie & de la pratique de son art, il trouva le loisir de composer plusieurs ouvrages de Médecine, dans lesquels on reconnoît le Médecin théoricien & le Médecin praticien. 1552. VEGA.

Parmi plusieurs ouvrages de Médecine, voici le seul qui soit de notre objet.

De curatione caruncularum. A Salamanque 1552. A Alcala 1553.

On lit cet ouvrage avec plaisir ; la diction de l'Auteur est claire & expressive, sans être trop diffuse. Les préceptes que Mariana & Ferrius exposent dans leurs ouvrages de Lacuna, se trouvent copiés dans ceux de Vega : l'Auteur y a cependant ajouté quelques observations particulieres : il seroit seulement à souhaiter qu'il eût rendu plus de justice aux

(*a*) Pag. 553.
(*b*) Pag. 473. Tom. II.

XVI. Siecle. Auteurs qui lui ont fourni des réflexions utiles à son objet.

1552. MAGGIUS. Maggi ou Maggius (Barthelemi) vécut vers l'an 1541, & florissoit à Boulogne sa patrie : il s'acquit une si grande réputation, que le Pape Jule III l'appella pour son Médecin. Cette nouvelle dignité lui fit quitter sa patrie pour aller à Rome : l'air de cette Ville ne lui fut point favorable ; ce qui l'obligea de retourner à Boulogne sa patrie. Le Pape lui donna toutes les marques d'attachement ; mais il ne put s'opposer à sa retraite, la cause en étant si légitime. Maggius passa le reste de sa vie à Boulogne ; il y mourut l'année 1552 ; il fut enterré dans l'Eglise de Saint François, & l'on mit sur son tombeau l'épitaphe suivante.

D. O. M.
Bartholomæo Maggio Bonon.
Philosopho ac Medico præclaro, cujus
Mira virtutum facultas Julio III. Pont. Max.
Henrico Galliarum Regi totique orbi notissima fuerat,
Qui vixit. an. LXXV. Mens. VII. D. XXII.
Obiit VII. Cal. Aprilis. Johan. Bapt. Maggius
Fratri. B. M. P. M. D. LII.

Le livre de Maggius est intitulé :

De sclopetorum & bombardarum vulnerum curatione liber. Bononiæ 1552, in-4°. *Venetiis* 1566, in-8°.

Le même ouvrage se trouve dans la collection de Gesner, page 243. A Zurich en 1555 in-fol.

Ce que cet ouvrage contient de plus essentiel, roule sur les amputations d'un membre : je suivrai l'Auteur dans ces détails, parcequ'il y propose une méthode nouvelle pour opérer. Si le mal, dit-il, a déja tellement vicié la partie, qu'il ait affecté la chair, les nerfs & les os même, & qu'il les ait privés de leurs esprits animaux, naturels & vitaux, au point qu'il n'y ait aucune espérance de pouvoir parvenir à une cure complette & parfaite, ni même espoir de pouvoir conserver la partie, & d'empêcher que celles qui sont voisines ne soient infectées, il faut, pour prévenir des effets si funestes, en faire cesser la

cause en amputant le membre; puisque pour empêcher un membre sain de se gâter par la proximité ou le contact d'un autre qui est infecté, l'amputation est l'unique remede & la vraie méthode qui soit seule suffisante.

XVI. Siecle.

1552.

MAGGIUS.

Les instrumens nécessaires sont la scie & un couteau en forme de faulx; il y en a encore un autre qui a la forme d'un couteau. Voici la façon indiquée pour remédier à la putréfaction d'un membre sain; on peut se servir de la ligature. . . . . . ou si l'infection se communique à une partie qui n'est nullement viciée, il faut tremper cette partie dans de l'huile bouillante simple ou mêlée avec du soufre liquefié, ou la traiter par le moyen des cauteres actuels. Cependant pour agir avec plus de précaution, on arrosera l'endroit où le membre aura été coupé avec de la poudre de colcan que les Arabes nomment colcotar; & arrêtant l'effusion du sang, on appliquera un médicament lénitif ou adoucissant. Les modernes se comportent autrement dans l'amputation; voici leur méthode : dans un seul & même temps, & avec un instrument qui a la forme d'un grand couteau; ils coupent le membre & brûlent la chair, les veines & les arteres, sans faire attention aux inconvéniens qui en résultent. Pour nous, nous coupons les parties d'une autre maniere; nous croyons avoir inventé cette méthode, & nous souhaitons que les raisons que nous apportons pour l'appuyer puissent convaincre tout le monde de son efficacité. Après avoir lié le membre, j'examine si la corruption est éloignée de l'articulation, si elle en est proche, ou si enfin c'est l'articulation même qui est affectée; si elle est près de l'articulation, on coupe le membre transversalement, comme l'a pensé Hippocrate.

Si on faisoit l'amputation dans une partie saine, & qu'on la fît sur le genouil ou sur le coude, elle deviendroit dangereuse à cause des grands vaisseaux qui y sont; c'est pourquoi je n'oserois pas faire cette opération sur les articulations & particuliérement sur le genouil, à moins, ajoute-t-il, que je n'y fusse forcé. Après ces considérations,

XVI. Siecle. 1552. MAGGIUS.

quand il s'agit d'en venir à l'amputation d'une partie, soit aux extrémités supérieures, soit aux inférieures, il faut d'abord couper toutes les parties molles avec un bon rasoir, ensuite avec l'instrument fait en forme de faulx que l'on insérera dans la plaie; il faut brûler les parties divisées, afin de s'opposer à l'effusion du sang, & séparer ensuite la partie gâtée de la saine en sciant l'os; après cela avec des fers chauds qui ont à leur extrémité un figure d'olive ou de globe, on brûle le bout des vaisseaux, & l'on répand sur la plaie du colcant pulvérisé avec de la gomme propre à refermer les plaies, & qu'on nomme en latin sarcocolla. Pour consolider le bout de la partie qui a été coupée, & lui donner plus de solidité & de consistance, on applique dessus une espece de ciment fait avec de la bourre de lievre trempée dans des blancs d'œuf, du bol d'Arménie, de la poudre d'aloës & autres choses sembables; on se sert d'étoupes enduites de ce même emplâtre, qu'on met dessus. Ce topique procure de grands avantages; non seulement il arrête l'hémorrhagie, mais encore il conserve quelquefois les parties saines, en les préservant de la corruption: au bout de trois jours on leve cet appareil après l'avoir humecté d'oxicrat ou du gros vin, afin de le séparer plus aisément de la plaie, & on met dessus des tentes & des coussins trempés dans un onguent fait de cire, de graisse, de résine & de poix, pour faire tomber l'escarre & faire cesser la douleur & l'inflammation: on ne doit pas aussi oublier de mettre sur l'orifice des vaisseaux coupés de la poudre d'aloës hépatique & du bol d'Arménie, qui, par leur nature emplastique, non seulement arrêteront l'effusion du sang; mais encore mettront à l'abri de la putréfaction les nerfs, les tendons & les vaisseaux. . . . .

Quand il n'y a plus de symptomes fâcheux, on néttoie l'ulcere avec le médicament détersif dont je viens de donner la description; on passe ensuite aux sarcotiques, & insensiblement on obtient la guérison radicale & parfaite.

En suivant cette méthode il ne survient aucun inconvénient, soit de la part de la scie, soit de la

part du malade, soit enfin de celle des Aides. Pour obvier à l'hémorrhagie, j'arrête le sang avec l'instrument en forme de faulx avant de couper l'os ou de le brûler; car si je le coupois & brûlois en même temps comme le font mes contemporains, je m'écarterois du sentiment de Celse, je contredirois Galien lui-même, & je démentirois Hippocrate, le pere de la Médecine, & je ne satisferois pas à l'indication; c'est pourquoi, pour suivre & imiter les célebres Auteurs que je viens de citer, pour ne nuire à personne, & pour éviter de tomber dans l'erreur dans laquelle vivent les modernes de notre siecle, je ferai toujours l'amputation ainsi que je l'ai décrite. . . . . .

XVI. Siecle.

1552.
MAGGIUS.

Si quelqu'un, continue-t-il, osoit m'objecter que je fais faire l'amputation dans la partie saine, contre les principes de Paulus qui disoit qu'il la falloit faire entre la partie saine & la partie viciée, laissant la saine dans toute son intégrité, je lui répondrois que je ne conseille pas de suivre cette méthode en toutes sortes de cas.

Après l'incision circulaire à la peau, j'ordonne à mes Aides de la tirer, autant qu'ils le peuvent, vers eux; ensuite je fais la ligature & coupe un peu au-dessus; & quand l'opération est faite, je me sers du fer chaud pour arrêter l'effusion de sang qui sort en grande quantité par les arteres & les veines; je fais relâcher la peau & la chair qui avoient été relevées; quelquefois elles recouvrent d'elles-mêmes toutes la jointure, aussi bien que si on les y appliquoit avec la main, & pour lors il n'est point besoin de cautere, ou du moins de peu pour arrêter l'hémorrhagie; car la peau qui recouvre les vaisseaux, en ferme tellement les orifices, que le sang ne peut plus en sortir; cependant pour mieux appliquer la peau sur les vaisseaux ouverts, on peut l'attirer un peu avec les doigts, & on fait quelques points de suture comme on les doit . . . . observant toujours de couvrir toute l'extrémité du bras; quand on a ainsi procédé, on applique sur la plaie les emplâtres décrits. . . .

Les Lecteurs de Venise n'ont pas ignoré la méthode

XVI. Siecle d'amputer les membres, que je viens de rapporter: ces Licteurs, dis-je, devant couper la main à quel-
1552. qu'un qui avoit commis quelque forfait, faisoient
MAGGIUS. relever la peau vers le haut, comme je viens de le dire; & après l'amputation, la cousoient exactement autour de la jointure. Pour arrêter l'hémorrhagie, ils appliquoient sur la plaie le ventre d'une poule mourante qui empêchoit aussi-tôt le sang de couler. Cette méthode ne differe pas non plus de celle de Galien qui dit qu'on peut arrêter le flux de sang en mettant la propre peau sur la plaie. Maggius, p. 4.

On trouve dans le même ouvrage plusieurs maximes intéressantes au traitement des plaies; le lecteur ne se repentira pas de la peine qu'il prendra de les consulter (*a*).

1553. BELON. Belon (Pierre), Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, étoit de la Province du Maine, d'un hameau nommé la Soulletiere, près de la Fouille-Tourte, en la Paroisse d'Oisé. Il florissoit à Paris vers le milieu du seizieme siecle. Après avoir parcouru les principaux pays du monde, comme la Judée, l'Egypte, la Grece & l'Arabie; son goût pour l'histoire naturelle le mit à portée de faire plusieurs observations intéressantes qu'il a rendues publiques dans divers ouvrages; celui qui nous intéresse traite des moyens qu'il faut employer pour conserver les cadavres; c'est cet ouvrage qui lui donne une place dans notre histoire. De Thou le soupçonne d'avoir pillé quelque ouvrage de Pierre Gilles d'Alby; quoi qu'il en soit Belon s'acquit une réputation des plus étendues, les Rois de France, Henri II & Charles IX l'honorerent de leur estime, & il eut beaucoup de part dans l'amitié du Cardinal Tournon, grand amateur d'histoire naturelle, digne juge & protecteur magnifique des talens, mais sur-tout des Auteurs en histoire naturelle, il en donna une preuve

(*a*) Les ouvrages de Jean d'Argentier, célébre Médecin, ont paru la même année que ceux de Maggius; je les passe cependant sous silence, puisqu'ils ne contiennent presque rien qui soit de notre objet; Douglas & Goelicke n'en ont point parlé: M. de Haller n'a cité dans son Histoire de l'Anatomie que l'ouvrage *de calido innato*, je l'ai consulté, mais je n'ai rien trouvé qui eût de rapport avec l'Anatomie.

en prenant Rondelet pour ſon Médecin & en le comblant de biens. Les belles prérogatives & les grandes qualités de Pierre Belon, ne le garantirent pas d'une triſte fin; il fut aſſaſſiné en 1564 dans les environs de Paris. XVI. Siecle. 1553. BELON.

De medicamentis nonnullis ſervandi cadaveris vim obtinentibus libri tres. Pariſiis 1553.

Ces médicamens ſont les réſines, baumes & eſprits de différens pays. L'Auteur a pris à contribution toutes les parties de l'Europe pour en obtenir des moyens propres à conſerver les cadavres; mais ſes peines ont été ſuperflues; nous nous ſervons encore aujourd'hui des mêmes drogues, & nous avons le regret de voir nos préparations devenir la proie des vers peu de temps après qu'elles ſont ſorties de nos mains.

Philologus (Thomas) étoit de Ravenne, Ville d'Italie dans l'Etat eccléſiaſtique, où il naquit vers le milieu du quinzieme ſiecle; il étudia la Médecine dans l'Univerſité de Padoue, & y reçut le bonnet de Docteur; de-là il vint à Ferrare & enſuite à Veniſe où ſon érudition lui attira l'eſtime de tout le monde, & où il acquit des richeſſes conſidérables. En 1496 il obtint une place de Profeſſeur dans l'Ecole de Padoue, où il mourut, ſuivant l'hiſtoire, en 1551, âgé de plus de cent vingt ans; auſſi compoſa-t-il un ouvrage dans lequel il donnoit des moyens pour parvenir au-delà de cent ans; & il en fut d'autant plus cru, qu'il donnoit lui-même l'exemple. PHILOLOGUS.

De vitâ hominis ultra centum annos producendâ, liber elegantiſſimus. Venetiis 1553, in-4°.

De modo collegiandi. Venetiis 1565, in-4°.

De Microcoſmi affectuum, maris, fœminæ, hermaphroditi, Gallique miſeriâ. Venetiis 1575, in-8°.

Il y a dans ces ouvrages quelques détails d'anatomie; mais rien d'original.

Adrian l'Alemant, Docteur en Médecine, vivoit à Paris vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Cet Auteur eſt peu connu; aucun des Hiſtoriens que j'ai conſultés, Mrs. Douglas, Goelicke & Haller, &c. n'en ont point parlé: nous avons de lui un livre intitulé, ADRIAN.

Dialectique en françois pour les Barbiers & Chirur-

XVI. Siecle. *giens, composée par Maître Adrian l'Alemant, Docteur en Médecine. A Paris*, in-12. 1553.

1553. ADRIAN. L'Auteur vit à son grand regret que les Chirurgiens François, qui n'avoient pas fait leurs études, ne raisonnoient pas bien conséquemment sur tous les objets de leur art, & que cependant ils avoient la manie de disputer; » laquelle chose ne se peut » commodément faire sans la connoissance de la Lo- » gique, dit notre Auteur: à cette cause, ajoute-t- » il, me suis mis en devoir d'écrire compendieuse- » ment en françois, non pour ceux qu'ont l'intelli- » gence des Lettres latines, mais pour les autres qui » ne laissent pas de cognoitre qu'ils ne soient insti- » tués auxdites Lettres ». C'est à la vérité une chose bien singuliere à entendre, dit Adrian, qu'un Chirurgien qui parle & qui ne sait pas pousser un argument; pourra-t-il dans cette méthode persuader l'auditeur & déterminer un malade à l'opération?

Pour donner une connoissance plus étendue de ce livre, car il est unique dans son espece, nous suivrons notre Auteur dans quelques détails: cet ouvrage est divisé en trente-deux chapitres. Voici des modeles d'argument.

,, La premiere figure a quatre modes, desquelles ,, le premier, par deux universelles affirmatives, ,, conclut une proposition universelle affirmative. ,, Exemple.

BAR ,, Toutes tumeurs contre nature demandent abla- ,, tion.

BA ,, Toutes inflammations sont tumeurs contre na- ,, ture.

RA. ,, Par quoi toutes inflammations demandent abla- ,, tion.

,, Le second, par une majeure universelle néga- ,, tive, mineure affirmative universelle conclut une ,, universelle négative.

CE ,, Exemple. Nul chancre occulte est curable.

LA ,, Toute lépre confirmée est chancre occulte.

RET. ,, Par quoi nulle lépre confirmée est cura- ,, ble.

,, Le tiers par une majeure universelle affirmative,

„ & une mineure particuliere affirmative, conclut „ une particuliere affirmative. XVI. Siecle. 1555. ADRIAN.

„ Exemple. Toutes choses ameres eschauffent.

„ Aucuns médicaments sont amers, par quoi „ aucuns médicamens eschauffent, &c.

Cette façon de raisonner est singuliere; l'Auteur l'a proposée dans un siecle moins éclairé que celui-ci, & cependant elle ne lui réussit pas. On regardera aujourd'hui cet ouvrage comme le produit d'une imagination crédule, remplie des préjugés de l'école, & digne d'un Pédant de College.

Scaliger *ou* Lescale (Jules Cesar), un des premiers Savans qu'ait produit le seizieme siecle, naquit en 1484 au Château de Ripa, dans le territoire de Verone : il parcourut les différentes provinces d'Italie, y écouta les différens Maîtres qui y enseignoient avec célébrité, & étudia avec ardeur les différentes sciences qu'ils professoient. L'Histoire Naturelle fut cependant la partie à laquelle il s'adonna le plus, & comme cette partie étoit extrêmement goûtée des grands de l'Europe, il mérita l'amitié de plusieurs; il étoit extrêmement connu en Italie, lorsqu'il se retira dans la Guyenne. Les Historiens ne nous apprennent point les raisons qui le déterminerent à quitter sa patrie; les trouveroit-on dans les contestations vives & répétées qu'il eût avec nombre de Savans d'Italie, notamment avec Nyphus qui le critiqua sur son ostentation & sa vanité à se parer d'une noblesse chimérique. Scaliger prétendoit descéndre des Princes de Lescale, maîtres de Verone & de plusieurs autres places de l'Italie; il n'a rien négligé pour le prouver. Ce n'est pas seulement en vantant son origine, que Scaliger a donné des marques de sa fatuité, il publia dans divers écrits ses actions, tant dans la littérature que dans les armes : à l'entendre il étoit le premier Militaire & le premier Savant qui eût existé; tant de suffisance est insupportable dans un Savant qui se paroit du titre de Philosophe. Scaliger eut peu de semblables dans le tems où il vécut, s'il eut existé dans notre siecle, il eut trouvé plusieurs Emules. Parvenu en Guyenne il fixa son séjour à Agen, il y pratiqua la Médecine SCALIGER.

XVI. Siecle. 1555. SCALIGER.

avec succès, & quoiqu'il fût déja d'un âge très avancé, il épousa Andiere de Rocques Lobejac, fille d'un rang distingué, qui n'avoit que treize ans; il continua après ce mariage l'exercice de son art & eut plusieurs enfans. Le nom de quelques-uns s'est transmis jusqu'à nous, nous en connoissons quatre; le premier portoit le nom de Constant, & comme il étoit emporté, vif & vindicatif, il fut surnommé le Diable; ses excès le conduisirent à une fin des plus tragiques, il fut assassiné en Pologne. Léonard son second frere eut le même sort à Laon, il y a apparence qu'il ne menoit pas une vie plus réguliere, & qu'il donna, par sa conduite, lieu à cette fâcheuse catastrophe. Le troisieme eut un sort plus heureux, il portoit le nom de Sylvius, il exerça la Médecine avec célébrité, & mourut dans le sein de sa famille. Joseph Juste Scaliger, étoit le quatrieme de ses enfans, c'est celui qui s'est rendu recommandable par divers ouvrages de littérature.

Quoique Jules Cesar Scaliger fût né dans le lieu où la Religion Catholique étoit dans la plus grande vénération, on l'a accusé de n'avoir pas toujours eu des sentimens bien orthodoxes, & on en trouve la preuve dans ses ouvrages; cependant ses partisans, persuadés du contraire, soutiennent que ce qu'il y a de répréhensible dans ses écrits a été ajouté par les Calvinistes, qui ont même supprimé de ses ouvrages des Poëmes qu'il avoit composés en l'honneur des Saints. Il mourut à Agen le 22 Décembre 1558, dans la 75[e]. année de son âge: il fut enterré dans l'Eglise des Augustins de cette Ville, où on voit encore cette épitaphe qu'il composa lui-même.

Julii Cæsaris Scaligeri quod fuit,
Obiit M. D. LVIII.
Kal. Novembris,
Ætatis Jud. LXXV.
Extulit Italia, eduxit Germania, Julii
Ultima Scaligeri funera Gallus habet.
Hinc Phœbi dotes, hinc duri robora Martis
Reddere non potuit nobiliore loco.

Nous avons de lui:

Disputatio de partu cujusdam infantuli Agenensis, an sit Septimestris an novem mensium extat Op. J. Sylvii.

Colon. 1630, in-fol. *Aristotelis historia de animalibus Julio Cæsare Scaligero interprete, cum ejusdem commentariis. Tolosæ* 1619, in-fol. XVI. Siecle. 1553. SCALIGER.

Les preuves sur lesquelles Scaliger s'appuye pour établir le terme de l'accouchement sont conjecturales pour la plûpart, il les déduit d'un systême qu'il s'est formé sur le méchanisme des accouchemens; il tire ses raisons du rapport que le pere & la mere lui font sur le terme de la conception, & quoiqu'il eût pu, pour donner de la valeur à son sentiment, déduire plusieurs preuves de l'Anatomie; il n'a rien emprunté de cette Science.

Valleriola ou Variola (François) florissoit en France du temps de Gesner, c'est-à-dire vers l'an 1540, & mourut à Turin vers l'an 1580, après y avoir professé la Médecine avec beaucoup de distinction. Voici à peu près le titre de ses ouvrages. 1554. VARIOLA.

Observationum Medicinalium libri 6. Lugduni 1573, in-fol. 1588, in-8°.

Commentarii in lib. Galeni de constitutione artis Medicæ. Genevæ 1577, in-8°.

De re medicâ oratio. Venetiis 1548, in-8°.

Commentarii in sex lib. Galeni de morbis & symptomatis. Lugduni 1540, in-8°. *Venetiis* 1548, in-8°.

Enarrationum medicinalium libri 6. Item *responsionum liber unus. Lugduni* 1554, infol.

Ces ouvrages contiennent quelques détails sur la Chirurgie, mais en petit nombre, & de peu de conséquence.

Ruef florissoit à Zurich vers le milieu de seizieme siecle : les Auteurs ne sont point d'accord sur sa profession, Douglas le fait Médecin & Chirurgien; Goëlicke le dit simplement Chirurgien (*a*); cependant au titre de l'ouvrage, l'Auteur prend la qualité de Chirurgien; Mr. *Lafaye*, Chirurgien de Paris (*b*), revendique ce titre, & nous le lui accorderons sans peine. Ruef est un des plus mauvais Ecrivains qu'ait fourni le seizieme siecle; il a fait revivre la plupart des contes puériles que les bonnes femmes débitoient sur les accouchemens & sur les RUEF.

(*a*) Pag. 107. Medicus & Chirurgus solertissimus.
(*b*) Splanchnologie de Garengeot, pag. 156 & 157. Tom. II.

XVI. Siecle. 1554. RUEF.

monstres. Ce que son livre contient (*a*) de bon, est extrait de Rhodion, & ce bon est noyé dans un si grand fatras de paroles inutiles, qu'on a toute la peine à l'y reconnoître.

Cet ouvrage est divisé en six livres; le premier traité de la semence; l'Auteur y examine son caractere, sa qualité, sa propriété; il recherche la cause de sa formation: la semence provient, dit-il, en premier lieu des alimens, & on peut la regarder comme un résidu préparé dans les différens couloirs du corps: notre Auteur entreprend d'en faire l'énumération; mais il se perd dans sa route, & raisonne on ne peut plus inconséquemment; dans le même livre se trouve l'exposition anatomique des enveloppes du fœtus, & du fœtus lui-même: l'Auteur n'a rien ajouté de particulier, & a omis plusieurs faits intéressans.

Le second livre contient la description des parties génitales de la femme, Ruef y a fait graver trois planches on ne peut pas plus mauvaises; les ovaires sont attachés à l'aorte; la matrice est distendue comme un balon, les ovaires ont la figure d'une framboise; la veine-cave couvre l'aorte vers le diaphragme; le rein droit est plus élevé que le rein gauche, &c. je ne finirois pas si je voulois détailler tous les défauts anatomiques qui se trouvent dans ces planches: l'Auteur est-il excusable d'avoir commis des fautes si grossieres? Non sans doute; il auroit pu les éviter en consultant les ouvrages de Charles Etienne & ceux de Vesale qui avoient paru dix ans avant qu'il publiât le sien.

Dans le troisieme & quatrieme livre l'Auteur a fait représenter dans plusieurs planches les différentes positions que l'enfant prend dans la matrice: je défie aux partisans de Ruef d'oser dire qu'il y en ait une seule de passable; cependant parmi toutes ces inepties on trouve la description & une planche d'un forceps qui peut avoir donné aux modernes quelque idée avantageuse pour construire celui qui est aujourd'hui en vogue.

(*a*) Parum utilis author. . . . monet Mercurialis compilasse Eucharium Rhodionem, Haller, p 383.

L'Auteur

1554.

RUEF.

L'Auteur croyoit à l'astrologie judiciaire ; il a déduit des constellations, la cause de la formation des monstres ; & pour donner une idée de leurs différentes especes, il a fait représenter l'enfant sous toutes sortes de formes : il a mis tous les regnes de la nature à contribution ; tantôt on le voit sous la forme d'un poisson (*a*) ; ou d'un oiseau (*b*) ; leur figure est quelquefois analogue à celle de plusieurs animaux, par la ressemblance de différentes parties : ainsi l'on en voit un qui a la tête d'un singe & le pied d'un bœuf (*c*) ; un autre qui a à son museau, la trompe d'un éléphant ; à ses oreilles, les ouies d'un poisson (*d*) ; rien de plus commun que de voir des enfans à deux têtes (*e*), à quatre bras (*f*), à trois ou quatre jambes, sans bras, sans mains, sans jambes, &c. On voit par cette énumération quelle étoit la simplicité du Chirurgien Ruef ; mais ce qu'il y a de plus humiliant pour l'esprit humain, c'est qu'il croyoit que la naissance de ces monstres étoit toujours signalée par quelque catastrophe, soit dans l'orbe céleste, soit sur la terre : *Ubi*, dit-il, *Moses eis aphorismis particula 23 sic scribit, in Sicilia accidit eclipsis solis magna, & illo anno mulieres filios deformes ac bicipites peperere.* L'Auteur y ajoute foi.

Ruef termine son ouvrage par quelques préceptes relatifs à l'avortement, & autres maladies des femmes ; il indique une foule de remedes dans tous les maux, & il les propose sous différentes formes.

J'ai donc, à ce que je crois, prouvé que cet Auteur est un des plus mauvais qui aient écrit dans le seizieme siecle ; car il n'y a pas d'erreur qu'il n'ait soutenue, & si quelqu'un doutoit de la force de ma proposition, il n'auroit qu'à se donner lui-même la peine de faire le parallele : c'est cependant à cet Auteur, que MM. *Garengeot* & *Lafaye* ont voulu attribuer l'honneur de la découverte de la circulation.

(*a*) Pag. 48.
(*b*) Pag. 51.
(*c*) Pag. 48.
(*d*) Pag. 49.
(*e*) Eadem, pag.
(*f*) Pag. 50.
(*g*) 51.

XVI. Siecle. Comme on y accuse les Médecins de mauvaise foi, à l'égard des Chirurgiens, il est bon de les justifier

1554. dans l'occasion qui se présente : voici le sujet de la

RUEF. contestation, il est tiré de la Splanchnologie de M. Garengeot.

» Veut-on encore savoir ce que c'est que la circulation, & sa véritable époque? il faut consulter Rueff (a), célébre Chirurgien, qui a fait imprimer plus de cent ans avant Harvée, les mouvemens du cœur & des arteres, & la marche que tient le sang du cœur aux différentes parties du corps, & de celles-ci au cœur; ce qui n'est autre chose que ce que nous appellons la circulation.

» En effet ce célébre Chirurgien a clairement fait connoître que le cœur, aussi méchaniquement construit que je viens de le décrire, jouissoit par force naturelle, du mouvement de se resserrer & se dilater alternativement; ce que nous appellons sistole & diastole; qu'en se resserrant le cœur poussoit le sang à tous les membres, par les arteres qui lui sont annexées, pour leur nourriture & autres fonctions que nous connoissons mieux que les anciens; & que ces dernieres se resserrant à leur tour, ramenoient le sang au cœur qui se dilatoit alors pour le recevoir.

» N'est-ce pas là précisément la circulation bien établie? je n'ai pas traduit le passage de ce Chirurgien à la lettre; parceque nos anciens Anatomistes nous ayant défriché la matiere, qui par elle-même est fort épineuse, n'ont pas pu aller plus loin, & si nous sommes plus clairs aujourd'hui, c'est que nous avons l'avantage de travailler sur d'excellens modeles : mais dans ce passage, on y trouvera l'essentiel de ce que je viens d'avancer ». *Et suum in corde locum habet. Ea autem cor à quo per arterias annexas vitalis spiritus ad omnia membra, naturali facultate dispositâ, vivificanda, cor atque arterias dilatando & constringendo procedit. Dilatando, inquam, quia quæ cordi motiva*

(a) M. Garengeot, splanchnologie, &c. Tom. II pag. 156, 157 & 158.

vis inest, ipsius cordis motum à medio ipsius, in omnes extremitates dilatat; constringendo autem, quia eadem vis cordis motum ab omnibus extremitatibus rursum ad medium ipsius colligit & constringit (*a*). XVI. Siecle. 1554. RUEF.

» Comme je ne sais point me parer des plumes des » autres, ajoute le même Auteur; voici les réflexions de M. Lafaye, très habile Chirurgien, & » mon Collegue, écrites de sa main sur le livre de » Rueff qu'il m'a communiqué.

» Jacques Rueff étoit Chirurgien dans la Ville de » Zurich en Suisse; & Lindenius Renovatus dans son » livre *de Scriptis Medicis*, n'a pas dit que cet » Auteur étoit Chirurgien. Pourquoi supprimer ainsi » la profession d'un Auteur, quand le titre y est si » formel? (Je ne doute pas que M. Lafaye ne sache le pourquoi). » Harvée auroit-il lu ce passage imprimé plus de cent ans avant lui? C'est précisément là » circulation.

L'honneur de la découverte de la circulation que MM. *Lafaye* & *Garengeot* attribuent à Ruef, n'est appuyé sur aucun fondement; ces deux Auteurs respectables d'ailleurs, & dont je fais un très grand cas, se sont plutôt laissé conduire par des sentimens de jalousie & de rivalité, que par ceux que dicte l'amour de la vérité: Servet, Vassa & plusieurs autres Médecins, qui ont vécu nombre d'années auparavant, s'étoient expliqués d'une maniere beaucoup plus claire & beaucoup plus conforme à l'idée que nous avons aujourd'hui de la circulation; je renvoye le lecteur, curieux de s'instruire de la vérité, à ces Auteurs dont on trouvera l'Histoire un peu plus haut (*b*). En confrontant les passages on verra que ces prédécesseurs de Ruef ont eu une idée claire de la circulation du sang dans le poumon, & que Ruef n'en a nulle connoissance: On trouvera dans les ouvrages de Servet & de Vasseus une exposition des usages des valvules, en tout conforme à celle que nos meilleurs Phisiologistes donneroient aujourd'hui; mais dans les ouvrages de Ruef on ne trouvera pas

(*a*) Ruef, p. 6.

(*b*) Servet publia son ouvrage en 1531, & Vasseus en 1540; Ruef eut dû les citer.

XVI. Siecle. même le nom de ces parties : M M. Lafaye & Garen-
geot sont tombés dans une autre inconséquence dont
1554. on ne peut trouver la raison ; ils ont extrait des ou-
RUEF. vrages de Ruef, pour prouver la circulation, un paf-
sage des plus obscurs, quoique dans la même page qu'ils indiquent on en trouve un qui est beaucoup plus clair & plus intelligible, mais qui ne porte pas conviction (*a*) ; je l'ai extrait mot à mot afin de mettre le lecteur à même de le comparer avec celui que M. Garengeot a rapporté dans son livre, il jugera du bon goût des panégiristes de Ruef.

On voit à présent d'une maniere très claire que l'Auteur n'a point connu le passage du sang des arteres dans les veines, mais qu'il le faisoit retourner au cœur par la même voie ; qu'il n'a pas eu une idée aussi claire sur l'usage des valvules & sur la circulation du sang dans le poumon, que les Médecins Servet & Vasseus qui l'avoient précédé, & que MM. Garengeot & Lafaye ont intenté un procès aux Médecins hors de propos ; les Médecins vraiement savants

(*a*) Et revera hic spiritus subtile quoddam corpus est, caloris vi generatum, propter sanguinem in hepate scaturientem per anhelitum & arterias attractus ; indeque per venas ad omnia membra diffusus, corpora vivificans, promovendo motui, mediantibus nervis & musculis, inserviens. Hic autem, 1°. ad hepar dirigitur hoc modo : calore existente in sanguine, ebullitio quædam fit in hepate, unde fumus quidam vel vapor prodit qui mox per venas heparis depuratus in subtilem quamdam aeream mutatur substantiam, & spiritus naturalis dicitur, qui sanguinem subtiliat, & inde ad singula membra dimittitur. Inde ab hepare, inquam, idem ille spiritus per venas quasdam ad cor transmittitur, ubi motu partium cordis & agitatione mutuâ magis purus fit, & in naturam magis subtilem convertitur, & vitalis spiritus esse incipit ; eò quòd à corde per arterias ad totiûs corporis membra se diffundit, & naturalis spiritus virtutem auget & adjuvat. Rursùm autem & à corde idem ille spiritus sursùm per arterias ad cerebri cellulas penetrans, ibidem plus elaboratur & in essentiam animalis spiritus qui omnium est purissimus, transmutatur, unde mox rursùm per sensuum organa ad confirmandos illos aliquatenus dimittitur. Licet ergò idem ille verus fit spiritus, tamen propter diversa in diversis partibus officia, aliter atque aliter intelligitur, ut in hepate naturalis, in corde vitalis, in cerebro verò animalis dicatur, p. 6. B.

(*a*) Page 6. B.

ne se sont jamais laissé séduire par des sentimens de jalousie & da rivalité ; ils ont rendu à chaque Auteur la justice qui lui étoit dûe, & s'ils n'ont point parlé de Ruef, ils ont agi avec trop de complaisance ; parceque cet Auteur étoit digne de la critique la plus amere.

XVI. Siecle. 1554. RUEF.

Le Traité des tumeurs de Ruef est de beaucoup audessus de celui qu'il a donné sur les accouchemens : il n'y traite presque que des tumeurs enkistées ; mais ses préceptes curatifs qu'il propose sont fondés sur la pratique la plus consommée ; il propose la ligature dans le cas d'une tumeur à pédicule grêle, l'incision & le caustique lorsque la tumeur est à baze large, ou bien la compression par le moyen d'une plaque de plomb.

Jean de Vigo avoit déja proposé de pareils secours. Ruef a puisé dans cette source féconde ; il a ici le mérite du choix.

De conceptu & generatione hominis, & iis quæ circa hæc potissimùm considerantur, libr. 4. Tiguri 1554, in-4°. *Francofur.* 1580, in-4°. 1587 & 1588, in-4°.

Libellus de tumoribus quibusdam phlegmaticis non naturalibus. Tiguri 1556, in-4°. *Amstelod.* 1662, in-8°.

RECORD. Record (Robert) Anglois, fleurissoit vers l'an 1554 (a). Nous avons de lui un Traité sur les urines & sur l'Anatomie de ses couloirs : il a été composé & imprimé en Anglois.

The urinal of physik, by Rob. Record, Doctor of physik. London 1582, in-8°, 1665. in-8°.

On trouve dans cet ouvrage, au rapport de Douglas, une description & quelques figures sur les reins, les ureteres & la vessie.

SELNECCER. Selneccer (Nicolas) est l'Auteur d'un Traité d'Anatomie, intitulé :

De partibus corporis humani. Witteb. 1554. in-4°.

Nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage, & nous avons cela de commun avec la plûpart de ceux qui ont écrit sur l'Histoire de l'Anatomie. Douglas,

(a) Douglas, p. 248.

XVI. Siecle. Goëlicke & Linden n'ont pas même connu l'Auteur. M. Haller m'en a fourni le titre (*a*).

1554. RONDELET. Rondelet (Guillaume), fameux Médecin de l'Université de Montpellier, naquit à Montpellier le 27 Septembre 1507 de Jean Rondelet, Marchand épicier, & de Jeanne Renalde de Monceau. Il perdit son pere les premieres années de sa vie, & il n'eut pour tout secours qu'une mere tendre qui veilla à la conservation de sa santé qui étoit très délicate. Avant que de mourir son pere lui avoit inspiré le goût de l'état monastique, comptant sur les secours d'un de ses oncles qui étoit Prévôt du Chapitre régulier de Maguelonne. Il se flattoit si fort que son fils prendroit cet état, qu'il ne lui laissa que 300 livres de légitime; & quoiqu'il eût plusieurs enfans, il fit son aîné unique héritier. Le lien du sang qui est très foible chez la plupart des freres & sœurs, fut une loi pour l'aîné de Rondelet qui l'obligea à secourir son frere; en conséquence il lui fit faire ses études avec tout le soin possible. Rondelet commença d'étudier à Montpellier, & vint ensuite à l'âge de dix-huit ans à Paris pour s'y perfectionner dans ses Humanités; il fit sa Philosophie avec la plus grande application, & y fit en très peu de temps de grands progrès. Son séjour à Paris ne fut que de quatre ans; il revint à Montpellier, étudia la Médecine se sentant du goût pour elle; il se fit immatriculer le 2 de Juin de l'année 1529 (*b*); & suivant l'usage de ce temps-là, dit Mr. Astruc, il choisit pour son parrain, en s'inscrivant, Gilbert Griffi. Lorsqu'il eut acquis quelques connoissances & qu'il eut consacré à l'étude de la Médecine le temps nécessaire, il prit le grade de Bachelier, & fut immédiatement après exercer la Médecine en Provence; on obligeoit pour lors (*c*) les Bacheliers de s'exercer à la pratique de la Médecine avant de recevoir le bonnet de Docteur: sage méthode & qui n'a plus malheureusement lieu aujourd'hui; ce qui a fait que l'Université de Mont-

(*b*) Meth. stud. pag. 503.

(*b*) Extrait des Registres de l'Université de Montpellier; voyez l'Histoire de l'université de Montpellier, par M. Astruc.

(*c*) Pag. 236.

pellier a peuplé le Royaume de raisonneurs au lieu de praticiens ; cependant graces à la Philosophie du temps & aux soins multipliés des savans Professeurs qui enseignent aujourd'hui dans cette Université, nous y voyons renaître le goût de l'observation & la théorie réduite à sa juste valeur.

La pratique ne fournit point aux besoins de Rondelet ; ce qui le détermina à enseigner la grammaire aux enfans. Il revint ensuite à Paris pour y étudier la langue grecque : comme il étoit persuadé qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour s'instruire que celui d'enseigner les autres, il éleva dans cette langue un jeune enfant : Moréri dit qu'il donna l'éducation ; a un de ses parens ; Mr. Astruc assure au contraire que c'étoit un fils du Vicomte de Turenne : ce qui est plus probable ; vu les circonstances, car Rondelet étant dépourvu de tous secours nécessaires, il étoit naturel qu'il profitât d'un moyen honnête pour se les procurer. C'est dans ce second voyage qu'il eut occasion de voir Gonthier d'Andernach ; ils lierent une étroite amité & cultiverent ensemble l'Anatomie ; tous deux avoient un talent extraordinaire pour cette partie. Rondelet est devenu le plus grand naturaliste de son temps, & Gonthier d'Andernach un des grands Anatomistes qu'ait fourni le sixieme siecle. A juger par la différence de leur âge, il est à présumer que Gonthier fut le Professeur de Rondelet ; Gonthier avoit environ quinze ans de plus que Rondelet ; ce qui fait une grande différence ; Mr. Astruc voudroit les faire passer pour condisciples ; il s'appuie sur un passage de Joubert, qui dit, en parlant de Rondelet, *à quo cum Anatomiæ scrupulosius incubuit*. On peut interpreter différemment les paroles de Joubert, &c.

Rondelet, en revenant de Paris, s'arrêta quelque temps à Maringues, petite Ville d'Auvergne, où il exerça la Médecine avec succès.

Il fut de retour à Montpellier en 1537, & il y prit en arrivant le bonnet de Docteur sous la présidence de Jean Faucon, Doyen de la Faculté, il se maria avec Jeanne Sandre, dont la sœur étoit mariée avec un Florentin nommé Jean Botegari, qui s'engagea à

XVI. Siecle. la nourrir avec son mari & leurs domestiques pendant l'espace de quatre ans : Botegari n'eut point
1551. d'enfans, & donna à Rondelet & à sa femme la
RONDELET. moitié de ses biens, & lui assura le reste après sa mort ; le Cardinal de Tournon le choisit peu de temps après pour son Médecin, à la recommandation de Jean Schyron, & Rondelet le suivit dans les différens voyages qu'il fit dans les ambassades dont il fut chargé par le Roi ; par ce moyen Rondelet séjourna long-temps en Italie (a). On croit que c'est dans ces différens voyages que Rondelet acquit beaucoup de connoissances sur l'histoire des poissons.

La place de Professeur de Médecine de Pierre Laurent venant à vaquer par sa mort, Rondelet en prit possession en 1545. Ce nouvel emploi ne l'empêcha point de suivre le Cardinal de Tournon dans ses courses, & de perfectionner son traité sur les poissons qu'il publia en 1554.

Rondelet traita le Cardinal de Tournon de plusieurs maladies graves ; celui-ci, pour lui témoigner sa reconnoissance, lui assura une pension de 200 livres.

Notre Auteur avoit un goût excessif pour toutes les parties de l'histoire naturelle, mais sur-tout pour l'Anatomie ; c'est lui qui a le plus contribué à l'établissement des cours d'Anatomie & de l'amphitéâtre qu'on voit encore dans l'Université de Montpellier ; on lit sur le frontispice de cet édifice cette inscription : *Curantibus Joanne Schyronio, Antonio Sapporta, Guillemo Rondeletio & J. Bocatio.* L'amphithéâtre fut construit aux dépens du Roi, & Rondelet fut désigné pour y démontrer. Après la mort de Jean Schyron, Chancelier de l'Université, Rondelet fut élu pour son successeur presque d'une voix unanime, ce qui prouve, dit Mr. Astruc, que les Professeurs se choisissoient eux-mêmes un chef. En 1566 Rondelet étant obligé d'aller à Toulouse pour des affaires particulieres à ses beaux-freres, fut attaqué d'une dissenterie ; cette maladie ne l'empêcha pas d'aller à Réalmont voir l'épouse de Mr. Coras son ami, qui étoit

(a) M. Astruc, Histoire de l'Université de Montpellier, page 237.

dangereusement malade; ils partirent ensemble le 20 Juillet, & arriverent le lendemain. La fatigue du voyage ou la chaleur de la saison firent tant d'impression sur Rondelet, qu'il y tomba malade. Vraisemblablement les fâcheux effets de sa dissenterie augmenterent. Rondelet se livra aux Médecins du pays: Mr. Astruc fait observer qu'il ne fut point saigné, » quoi- » qu'il eût une dissenterie violente avec tension & » douleur dans les entrailles, & qu'on lui laissa man- » ger beaucoup de mauvais alimens, malgré la fievre » qu'il avoit. Quoi qu'il en soit, Rondelet succomba » sous le mauvais traitement, ou sous les forces de » la maladie, & mourut le 30 Juillet 1566, le neu- » vieme jour de son séjour à Réalmont, petite ville » au Diocese d'Alby, qu'il ne faut point confondre » avec Montreal, quoique Laurent Joubert donne » le nom de *Regalis Mons*, à Realmont.

XVI. Siecle. 1554. RONDELET.

L'Université de Montpellier a voulu éterniser la mémoire du savant Médecin dont je fais l'histoire, en faisant graver cette inscription sur le frontispice des Ecoles de Médecine. *Guillel. Rondeletius Montispess. ingenii fœcunditate & doctrinæ ubertate, toto orbe clarissimus Universitatis Medicinæ XXI annis Professor regius, X annis Cancellarius dignissimus, post diuturnam in docendo & scribendo navatam sedulò operam, & edita raræ eruditionis non pauca monumenta, pluribus ex codicillo ad recognoscendum creditis fidei Laurent. Jouberti in regia Profess. successoris sui, Tolosæ rediens; obiit in Regali Monte an. D. 1566 die 30 mensis Julii. Vixit annos 58 menses 10, dies 4 Laurentius Joubertus Cancellar. Præcept. chariss. D. S. M. H. P. C.*

Rondelet a beaucoup contribué à accréditer les eaux de Balaruc. On lit dans l'histoire naturelle du Languedoc (*a*) que Guillaume de la Chaume de Poussans fut le premier à user de ces eaux du conseil de Rondelet. Ces eaux sont aujourd'hui regardées comme spécifiques pour la plupart des paralysies ou des rhumatismes; elles guérissent aussi plusieurs maladies chirurgicales; ce qui me donne lieu de m'étendre

(*a*) Part. II. chap. 1. pag. 293, 294.

XVI. Siecle. sur cet objet. Il avoit un zele outré pour l'Anatomie ; on assure qu'après la mort d'un de ses enfans, il le fit porter dans l'amphitéâtre des Ecoles pour en faire l'ouverture.

1554. RONDELET.

Notre Auteur a été plus loin. Posthius son disciple nous apprend que Rondelet pria instamment Fontanus son collegue, dangereusement malade, de se laisser ouvrir après sa mort (*a*).

Les Auteurs accordent à Rondelet une grande sagacité & une mémoire prodigieuse ; Goelicke, avec plusieurs autres, lui attribuent la découverte des vésicules séminales dans l'homme ; Morgani (*b*) observe qu'elles ont été reconnues & décrites par Hippocrate, & en rapporte les propres paroles : *semen porrò velut favus ab utroque vesicæ parte est.* La description que Rondelet en donne est plus claire. Le Baron de Haller (*c*) dit que Rondelet les a découvertes dans le Dauphin ; mais en lisant son livre *de piscibus*, p. 461, on voit qu'il les connoissoit dans l'homme. Ces vésicules, quoique décrites par Hippocrate, n'étoient nullement connues du tems de Rondelet ; Vesale n'en a point parlé : cependant Rondelet semble partager la gloire avec Carpi (*d*) qui les connoissoit avant 1523, Rondelet n'étant âgé que de seize ans, & avec Vidus Vidius qui a professé au College royal avant que Rondelet vînt à Paris.

La découverte de la valvule du colon doit être adjugée à Rondelet ; Posthius qui l'a décrite, dit la connoître de Rondelet qu'il a suivi dans les cours d'Anatomie qu'il faisoit à Montpellier (*e*). La description que Graaf donne des vésicules séminaires, paroît être copiée de Rondelet ; mais à son tour celui-ci a été servilement copié par le bon Palfin. Rondelet a aussi parlé de la poulie de l'œil (*f*), & son ouvrage fut publié avant celui de Falloppe.

(*a*) Posthius, p. 507.

(*b*) Epistola primâ, auctoris histor. hepatis, §. 88.

(*c*) Prælect. Acad. 2. Tom. IV. pag. 177.

(*d*) Isagog. pag. 18. Boërho. pag. 28.

(*e*) Rondelet a vécu avant Gaspar, Salomon, Albert, Bauhin, & avant Varoli auquel plusieurs attribuent la découverte de la valvule.

(*f*) Riolan, Antrop. pag. 740. Edit. 1649.

Rondelet doit donc tenir une place honorable dans cet ouvrage, tant à cause du goût exquis qu'il avoit pour l'Anatomie, que par les découvertes qu'il y a faites. Il a donné plusieurs ouvrages, entr'autres ceux-ci : *De piscibus libri 18 in quibus vivæ piscium imagines expressæ sunt. Lugd.* 1554, in-fol. *Universæ aquatilium historiæ pars altera, cum vivis ipsorum imaginibus. Lugd.* 1555, in-fol. XVI. Siecle. 1554. RONDELET.

Cet ouvrage a été traduit en françois & imprimé à Lyon en 1558. On croit que Laurent Joubert est le traducteur de cet ouvrage, *De materiâ medicinali & compositione medicamentorum. Patav.* 1556, in-8°.

Methodus curandorum omnium morborum corporis humani, in tres libros distincta. Lugd. 1583, 1585, in-8°. *Francof.* 1592, in-8°. *Monspel.* 1601. Il y en a nombre d'autres éditions.

De morbo Gallico in-fol. traduit en françois par Etienne Manuel. A Bordeaux 1576.

Michinus (François) de Saint Archangeli, est l'Auteur des ouvrages suivans. MICHINUS.

Observationes Anatomicæ. Venetiis 1554, in-4°.

Flos Anatomiæ de perversis locationibus aut fractionibus corporis humani.

Ces ouvrages sont fort rares ; je n'ai pu me les procurer. Marcellus Donatus vante les réflexions de l'Auteur sur la structure de la veine azigos.

Montan (Mathurin), naquit à Périgueux, Ville de France, vers le commencement du seizieme siecle : il étoit Jurisconsulte & Médecin ; nous avons de lui : 1555. MONTAN.

Genialium dierum commentarii in præclarum Julii Pauli responsum, lib. sept. de statu hominum. Paris. 1555, in-8°.

Ce livre est un extrait des plus mauvais qu'on ait fait en ce genre.

Collado (Louis) de Valence en Espagne, disciple zélé de Vésale, & Professeur en Médecine, a publié un commentaire sur l'ostéologie de Galien, à laquelle il a ajouté une exposition des os de la tête. Ce livre a pour titre : COLLADO.

In Galeni librum de ossibus ad tyrones enarrationes. Valentiæ 1555, in-8°. page 78 ; à la fin on trouve,

XVI. Siecle. *Ossium capitis foraminum & sinuum ad tyrones brevis descriptio*, page 8.

1555. COLLADO. Cet ouvrage ne contient rien de remarquable, & est mal écrit.

HENNERUS. Hennerus (René), Médecin de Lindaw, Ville d'Allemagne, disciple de Fuchsius, vivoit vers l'an 1555; il a donné,

Apologia adversus Jacobi Sylvii depulsionum Anatomicarum calumnias pro Andreâ Vesalio, in quâ præcipuè totius penè negotii anatomici controversiæ explicantur; il a ajouté, *Jacobi Sylvii depulsionum libellus. Venetiis* 1555, in-8°.

L'Auteur a choisi un noble sujet d'écrire : il faut défendre la vérité lorsqu'elle est opprimée, sur-tout quand c'est par la calomnie qui part d'une ame basse & jalouse du succès, parcequ'elle n'en est pas l'Auteur: Sylvius est rabaissé dans cet ouvrage, & Vesale y a les éloges qui lui sont dus, &c. L'Auteur a déduit des ouvrages même de Vesale les plus fortes raisons contre Sylvius son adversaire. L'Université de Montpellier applaudit aux travaux de René Hennerus, quoiqu'il eût sévi contre un de ses membres. La vérité a des charmes auxquels on ne peut se refuser. Cette époque fait honneur à la Faculté de Montpellier; je suis surpris que ses panégiristes n'en aient point tiré le parti convenable.

ROTA. Rota (Jean-François), Médecin célebre de Boulogne, professa avec distinction la Chirurgie dans sa patrie, & mourut le 7 Mai 1558. Nous avons de lui un livre de Chirurgie intitulé :

De tormentorum vulnerum naturâ & curatione liber. Bonon. 1555, in-4°. *Francof.* in-4°. 1515, *cum tractatu de vulneribus sclopetorum, ferri, in Ferrii & Botalli quosdam libros. Venetiis* 1566.

On ne trouve dans cet ouvrage rien de particulier; l'Auteur regarde les plaies d'armes à feu comme envenimées, ou comme des brûlures, & il les traite en conséquence. Il a copié Ferrius dans plusieurs endroits; cependant il n'a pas, comme lui, parlé de la ligature des vaisseaux. Cet ouvrage est d'ailleurs écrit avec éloquence; on y trouve nombre de vers

latins puisés de différens Auteurs, ou qui sont propres à Rota. Les effets physiques de la bombe sont admirablement bien décrits (a). XVI. Siecle. 1555.

Haultpas (Nicolas de,) Médecin, a publié l'ouvrage suivant. HAULTPAS.

De contemplatione humanæ naturæ nempe de formatione fœtus in utero. Lutetiæ 1555, in-8°.

Ligæus (Jean), Médecin, est l'Auteur d'un Traité d'Anatomie en vers, intitulé : LIGÆUS.

De humani corporis harmoniâ libri quatuor. Lutet. 1555, in-4°. 1556, in-4°.

L'Auteur donne d'abord en vers héxametres l'exposition anatomique des extrémités, & détaille fort au long leurs usages; il passe de là à celle des capacités; il donne une description générale des parties, & indique ensuite leurs usages : ce qu'il a dit de la paume de la main mérite réflexion (b). Sa description du cœur approche de la naturelle (c), & les usages qu'il assigne à ce viscere se rapprochent de ceux que Columbus lui a attribué. Du reste cet ouvrage est écrit avec clarté, le lecteur en jugera par les vers suivans que j'ai extraits mot à mot de l'original.

Sed cor scrutemur generosum & nobile viscus
Quasque facultates habeat, quem præbeat usum
Partibus humanis, methodo expediamus eadem
Illud in humano calidi vitalis origo est.
Corpore fons etiam fæcundus spiritus omnis
Ac velut est toto sol author in orbe caloris
Omni parens, quo fit, fœcundaque multum;
Cor ita prædicti fons est & origo caloris,
Cujus tota suo substantia spissa tenore,
Et compacta probè est; diversis condita fibris;
Assiduè quibus afficitur motu que cietur,
Multiplici, hinc lætis, hinc tristibus obruta rebus;
Unde omnis sedes affectus jure vocatur.
Pectoris in medio positum cor esse videtur,
Non nihil in partem sed vergit.... sinistram

(a) Pag. 5. édit. de Francfort.
(b) Pag. 7.
(c) Pag. 26.

XIV. Siecle.

1555.
LIGÆUS.

Effigiem coni referens ubi basis aperta,
Amplior & gibba est, thalami sicut apta duobus
De quibus, officio patefacto cordis agemica.
. . . .

De duobus cordis ventriculis.

Sunt cordis thalami duo, ventriculi, que sinus que
Quodam discreto medio, spatioque minuto :
Venaque ventriculum transcendens, concava dextrum
Hepatis adducit largum à cavitate cruorem. . . .
Altera, ventriculum prædictum, vena subintrat
Cordis ab inspecta ducens exordia basi
Quæ, quia subtilem defert per membra cruorem,
Cætera duricie sextuplà vascula vincit.
Nobilior superest thalamusque, sinusque sinister.
Qui velut arx vitæ est in quo fit spiritus ille
Vivus, ab advecto per debita vasa cruore ;
Huic duo subrepunt præstantia vascula . . . &c. &c.

1556.
FRANCISCI.

Francisci (Jean), *de oculorum fabrica & coloribus carmen. Vitteb.* 1556.

FRANCO.

Franco (Pierre), né à Turrieres en Provence, s'adonna avec succès à la Chirurgie, qu'il exerça long-tems à Lauzanne, à Berne & à Orange. Il fut scrupuleusement attaché aux devoirs de la Religion Catholique, il acquit de grandes connoissances dans l'Anatomie & dans la Chirurgie ; il fit plusieurs préparations curieuses pour ce tems, entr'autres, un squelette dont il fit présent à la Bibliotheque de Berne ; il a enseigné à Fribourg & à Lauzanne.

Nous avons de lui *un Traité contenant une des parties principales de Chirurgie, laquelle les Chirurgiens hernies exercent.* A Lyon 1556, in-8°. (*a*).

Traité des Hernies contenant une ample déclaration de toutes leurs especes, & autres excellentes parties de la Chirurgie ; à savoir, de la PIERRE, *des* CATARACTES *des yeux & autres maladies . . . . . avec leurs causes, signes, accidens ; Anatomie des parties affec-*

(*a*) Method. stud. de Haller, p. 456.
(*b*) Douglas pag. 256.

rées, & leur entiere guérison. A Lyon 1561, in-8°. XVI. Siecle.

On trouve dans le dernier ouvrage nombre de particularitées intéressantes; l'Auteur traite des hernies. 1556.
Son livre commence par une exposition très longue FRANCO.
& très détaillée des parties qui peuvent se déplacer. L'Histoire du péritoine contient quelques détails curieux (*a*) : » il est composé, dit-il, de deux tuniques, il prend son origine des vertébres des lombes (*b*), descend aux testicules pour les couvrir : » & avec lui descendent les vaisseaux spermatiques » préparans; & par la même voie remontent les éjaculatoires, ou expellans. Aucuns disent que ledit » péritoine est percé en ce lieu. Or il n'y a nulle apparence; mais fait un processus, ou voie comme la » cavité d'un doigt de gant, & par-là descendent les » intestins ou zirbus (épiploon) qui font les rélaxations, comme enterocele, épiplocele, bubonocele, qui arrivent par la dilatation ou ruption dudit » péritoine en ces parties basses, pour ce qu'il est » plus foible, comme a été dit, & se dilate fort, » quand les intestins descendent jusqu'à l'oceon ou » scrotum; car lesdits intestins le font dilater à cause » de leur pésanteur : tout ainsi, comme une vessie » s'enfle & se dilate, quand on soufle dedans. Or depuis qu'il entre en le scrotum, il est appellé dartos » & érythroïdes, avec lesquelles tuniques descendent » les vaisseaux spermatiques.

Il n'est point le premier qui ait observé que le péritoine n'étoit point percé. Nicolas Massa, Fernel, Sylvius & Vidus Vidius l'avoient déja écrit, & l'on n'y avoit pas fait d'attention; après lui les Anatomistes ne profiterent pas davantage de ses réflexions; il n'y a eu que Douglas qui en ait pour ainsi dire renouvellé la découverte.

Dans son exposition des testicules, il releve un préjugé dans lequel on étoit de son tems (*a*). » Quelques-uns ont voulu dire que, d'autant que le vaisseau spermatique senestre vient de la veine émulgente, que le sang est encore impur, excrémen-

(*a*) Page 6.
(*b*) Eadem pag. & seq.
(*c*) Pag. 17 & 18.

XVI. Siecle. » teux & séreux, & qu'il est reçu au testicule gau-
» che des mâles, & aussi du côté senestre de la ma-
1556. » trice des femmes. Pour cette cause veulent prouver
FRANCO. » que au côté droit s'engendrent les mâles, & au
» côté senestre les femelles; ce qui est faux : car j'en
» sais très bien la vérité, en ayant pansé plusieurs
» du gauche, & avoir plusieurs fils & filles, & pa-
» reillement de l'autre côté. Il est bien vrai, quand
» on a ôté les deux testicules, n'y a plus espérance
» de génération : & aussi qu'ils perdent aucunement
» la force & courage. Et quand ils sont couppés de
» deux côtés; étant grands, la barbe se diminue, &
» vient plus déliée & plus claire, & leur visage est
» efféminé ».

Après ce détail Anatomique, notre Auteur entre en matiere.

Il y cite plusieurs especes de hernies, &c. La Chirurgie seule peut les guérir, & il est ridicule, dit-il, de chercher des secours dans la Médecine. Franco recommande l'usage du point doré, & dit s'être toujours bien trouvé de cette méthode (a), « ayant fait l'incision au lieu qui a été dit au chapitre
» précédent, & ayant tiré le didyme de suffisance,
» en observant toutes les choses qui ont été dites au-
» dit chapitre : faut mettre la tenaille figurée au cha-
» pitre précédent, ayant tiré le didyme, comme a
» été dit. Et puis après l'avoir mise, la tenir moyen-
» nement ferme : mais il convient en premier lieu ap-
» prêter & préparer un fil d'or de ducat, ou autre
» or semblable, de la longueur de plus d'un doigt,
» en prenant en long (toutefois selon la grosseur
» du didyme, ce qui gît à la discretion du maître),
» & de la grosseur d'une grosse espingle, ou environ,
» lequel fil sera pointu d'un des bouts; & après
» faut diviser en son esprit la largeur du didyme en
» quatre parties égales, comme avons dit, & passer
» le fil par la premiere partie, & commencement de
» la seconde, en le repassant par la fin de la troisie-
» me, & commencement de la quatrieme partie, se
» donnant garde de piquer, ou percer les vaisseaux

(a) Pag. 59.

» spermatiques.

» ſpermatiques. Cela fait le faut repaſſer de rechef » par la fin de la premiere partie : & outre ce, il le » faut repaſſer quelquefois par-deſſus le premier fil; » comme ſi des deux on vouloit faire un anneau » tors. Puis le faut repaſſer par la fin de la troiſieme » partie, comme a été dit par le pertuis même, & le » paſſer par-deſſus l'autre fil en le torſant tellement » qu'on comprend avec le fil, la moitié du didyme, » ſavoir ce qui eſt au milieu. Combien qu'il n'y a » point de danger d'en comprendre davantage. En » ſomme, pour plus facilement l'entendre, il n'em- » porte rien, encore que le fil d'or fût plus épais & » pointu d'un côté & de la longueur d'un doigt ou » plus; car on en ôte s'il eſt ſuperflus : toutefois » ſera meilleur qu'il en y ait de reſte. Ayant appreſté » le fil, il le faut paſſer aſſez près d'un des côtés du » didyme, & puis faire du même en l'autre côté. » Puis rejoindre le fil, en rélargiſſant un peu la te- » naille pour ce qu'icelle tient la didyme large. Ayant » rejoint les deux bouts du fil; la plupart du didy- » me demeurera encloſe dedans le fil d'or, & mê- » me preſque tout, ſi l'on veut, hormis quelque peu » de chacun côté pour empeſcher le fil de coller & » reculer. Et faut que le didyme ne ſoit point preſſé, » afin que les vaiſſeaux ſpermatiques puiſſent faire » leur action, ou office de génération. Ayant fait ces » choſes, faut prendre les deux bouts dudit fil & les » crocher enſemble, comme font ceux qui font les » chainettes. Or, après qu'ils seront repliés l'un avec » l'autre bien ferme, avec des tenailles propres à » cela, comme ſont celles de ceux qui font les mail- » les; il faut après en limer bien fort les deux bouts » du fil d'or ja courbés, à celle fin qu'ils n'ulcerent » la partie, quand ils ſeront remis dedans, & con- » vient que la lime ſoit douce. Après ces choſes fai- » tes, faut mettre le didyme dedans, & procéder au » reſte, comme a été dit ci-devant; & alors l'ulcere » ſe conſolidera, & le fil tiendra ferme. L'un des » bouts du fil pourra être replié avant que celui qui » n'eſt point pointu. Il ne faut craindre que ledit fil » donne douleur, comme j'ai expérimenté : avec ce » qu'il eſt ami de nature comme le plomb, pourvu

XVI. Siecle.

1556.

FRANCO.

XVI. Siecle. 1556. FRANCO.

» qu'il soit bien limé, & que les bouts ne passent » point. Je trouve cette façon plus propre & sûre, » que la précédente; d'autant qu'il ne faut craindre » que les vaisseaux soient coppez, comme il est dif- » ficile que autrement advienne en la précédente: & » avec ce qu'il ne faut point coupper du didyme, ne » cauteriser, lesquelles choses peuvent être faites en » moins de douleur. Il faut entendre que plusieurs » maîtres de notre art ont trompé & trompent en- » core aujourd'hui plusieurs, leur donnant à enten- » dre qu'ils leur feront un point doré, & cependant » sont si effrontés qu'ils osent bien passer un fil de » chanvre, ou lin, ou soie, & comprendre tout le » didyme, ou la moitié, ou plus ou moins. Aucuns » incisent, comme avons dit, & lient le didyme, le » remettant après dedans; autres sans incision en pre- » nant sur le pénil passent une aiguille courbée par- » dessus le didyme, de sorte que l'aiguille sorte de » l'autre côté, après avoir enclos le didyme: & ayant » compris à tout son filet bien fort, ils lient fort & » roidement les deux bouts du nœud, en le tirant » tous les jours, jusqu'à ce que ledit fil ait coppé » tout le didyme, & ce qui est compris dans icelui. » A raison de quoi faut que le testicule, & vases » spermatiques flétrissent, n'ayant plus de nourriture; » car le passage d'icelle est osté. Tels gens ne se sou- » cient, pourvu qu'ils ayent argent; car, à vrai dire » sont presque brigands tant effrontés, qu'ils n'au- » ront honte d'y procéder devant gens savans, & leur » donner entendre que c'est vraiment le point doré. » Un petit enfant n'en jugeroit-il pas que le point » doré ne se peut faire que de fil d'or, qui est la » cause qu'il est appellé d'oré? Ayant donc procédé » en la premiere façon, & avoir seulement lié le di- » dyme, & coppé le bout des fils & consolidé la » plaie, ne faut-il pas que le fil de chanvre se pour- » risse, environ trois sepmaines ou un mois, ou plus » ou moins? lequel étant pourri les intestins descen- » dent comme auparavant; mais ils ne s'en soucient » pourvu qu'il tienne jusqu'à ce qu'ils s'en soient » allez. Telles choses appartiennent bien à beaucoup » de gens qu'il y a, d'autant qu'ils peuvent bien pen-

» ser que le fil de chanvre, ou autre pourrit : ce que » ne fait pas le fil d'or ; & avec ce qu'il est plus dou- » loureux. Je dis ceci expressément afin d'avertir les » hommes de se garder de tels affronteurs.

Après l'exposition de sa méthode, Franco décrit celles qui étoient en usage ; mais aucune selon lui, n'est comparable à la sienne ; pour en constater la validité, notre Auteur rapporte nombre d'observations qui sont favorables à sa méthode. Fertile en ressources, il traite l'hydrocele de plusieurs manieres, l'incision & l'application du séton sont indispensables : il faut faire, dit-il, l'incision à la partie la plus déclive du scrotum, emporter le testicule, s'il est vicié, ou le laisser en place, s'il est sain.

Cependant cette méthode ne réussit pas toujours, dit notre Auteur ; » l'eau retourne au bout de cinq » ou six mois ou plutôt : l'usage du séton emporte » plus fréquemment la cause de la maladie. Il expose assez au long la maniere d'appliquer le séton ; mais il avoue que cette méthode n'est pas encore la meilleure (a). » Je trouve que la maniere & méthode » qui s'ensuit est plus propre : à savoir de faire ou- » verture au didyme avec lancette ou rasoir, envi- » ron deux doigts près du testicule, en allant dou- » cement, de peur de blesser icelui & les vaisseaux » spermatiques, & faut que ladite ouverture soit de » trois ou quatre doigts de long ; toutefois selon la » grandeur de la hernie & du personnage. Après cela, » il faut mettre une tente de charpie, ou étoupe ou » linge, ou esponge, qui est bien propre pour tenir » la plaie ouverte aux premiers jours. Ladite tente » pourra être large plutôt que ronde, comme le long » de la plaie, afin d'empescher la glutination d'icelle, » en la trempant premierement en huile rosat un peu » chaude, puis mettre dessus des restrinctifs propres » à cela.

L'ordre conduit notre Auteur au traitement du sarcocele ; il en rapporte les signes & les causes d'une maniere très claire & très concise ; il condamne l'usage des corrosifs, & pour preuve de son sentiment,

(a) Pag. 82.

XVI Siecle. 1556. FRANCO.

il rapporte nombre d'observations qui en constatent le danger. L'extraction seule lui paroît indiquée dans cette triste maladie; mais pour la faire avec succès, il ne faut pas que la tumeur monte au-dessus des anneaux; une des conditions des plus favorables à cette observation, c'est de pouvoir emporter toute la partie altérée (a); » mais si en tâtant en haut du didyme, on » pouvoit trouver la fin de ladite chair, il faut pro- » céder, comme s'ensuit. Ayant coppé le scrotum » vers la plus haute partie, il convient lier le didyme » au plus haut de ladite hernie, tant qu'on pourra; » puis le copper & cautériser, & procéder, comme a » été dit en hernie intestinale, ou rupture. Mais si » ladite chair étoit adhérente audit scrotum (com- » me le plus souvent advient aux grandes hernies » charneuses), il vaut mieux partir l'œuvre en deux » fois, afin de n'affliger tant le patient, en liant » seulement le didyme la premiere fois fort étroite- » ment, pour lui faire perdre le sentiment desdites » parties, en le laissant ainsi par quelques jours, jus- » qu'à la mortification de ladite chair, & puis le » copper auprès du fil, & cautériser, si l'on voit qu'il » soit besoin, & après séparer la chair du scrotum: » ou si l'on veut, incontinent avoir été lié, le cop- » per & cautériser, puis quelques jours après que l'on » sera asseuré, que ne vienne inflammation, que » pourra être dans six ou sept jours, & que ne rece- » vra sentiment & vie que par le moyen du scrotum, » on pourra descharner & séparer l'excroissance du » scrotum. Et s'il appréhendoit par trop la douleur, » & que l'hernie fût grande & fâcheuse, on pourroit » attendre davantage, ou le laisser venir à suppura- » tion & matiere, & lui aider à ce, si besoin étoit: » encore que ce moyen soit plus long: car en faisant » tout-à-la-fois, principalement quand les hernies » sont grandes, ou quand le patient est foible, avec » ce qu'il y a assez grande abondance de sanie, qui » est la cause que la plaie n'est pas sitôt consolidée, » comme de rupture pourroit advenir quelques fâ- » cheux accident; & étant tout fait, on procédera,

(a) Pag. 87.

» comme aux autres ulceres & médicamens des her- XVI. Siecle.
» nies, comme sera montré ci-après.

La cure du varicocele est encore décrite d'une maniere très peu connue, & quoiqu'elle mérite beaucoup d'être divulguée ; comme le langage de notre Auteur est assez précis & intelligible, & que le lecteur sera bien aise d'avoir une parfaite connoissance de l'original, voici ce que l'Auteur en dit (*a*) : » Le » malade préparé, il faut faire bonne ouverture en » long au scrotum, depuis le milieu d'icelui en haut, » puis tirer assez fort le didyme, afin de prendre la » varice tant haut qu'il sera possible au didyme, pour » empêcher qu'elle ne redescende en bas : & au plus » haut que sera possible, on passera une aiguille d'ar- » gent, ou autre un peu pliée, comme est figurée en » ungula, & enfilée de fil assez fort, un peu oint » d'huile rosat. Elle passera par-dessous la varice, » afin de la lier, & cela se fera en deux lieux pro- » chains l'un de l'autre. Puis convient copper en- » tre deux entraves la varice. Or devant que de res- » treindre le filet, il faut laisser fluer le sang qui est » contenu en icelle, & mesmement celui qui est en » la partie supérieure, une grande partie, s'il vient : » étant le patient situé comme demi droit, & après » restreindre le filet afin qu'il ne flue plus. Quand à » celui qui est en bas au didyme, on le doit tout » faire sortir, en levant le testicule en haut, & puis » restreindre le filet, comme dessus & faire ainsi à » toutes les varices, si mestier est. Ayant resteint les » filets, on pourra cautériser lesdites varices avec » cautere actuel, ou huile rosat bouillant, comme » avons dit ci-dessus, car suffit autant que le fer, » avec ce qu'il n'y a pas tant d'appréhension ; puis » faut laisser les bouts des filets un peu longs, afin » qu'ils sortent dehors, & procéder à la guérison, » comme des autres ulceres. Si par ce moyen, on ne » pouvoit garir, ou qu'il y eût une grande douleur ; » il faudroit copper le didyme & procéder comme a » été dit en la rupture, &c. ».

1556. FRANCO.

Cette méthode est confirmée par l'observation heureuse que Franco a faite sur divers sujets.

(*a*) Pag. 89 & suivantes.

XVI. siecle. 15.6. FRANCO.

La nécessité excite l'industrie des personnes judicieuses ; c'est dans une pareille circonstance que Franco a donné des marques de son génie : il avoit entrepris de faire l'opération de la taille par le grand appareil ; mais il trouva la pierre si volumineuse qu'il ne put jamais l'extraire par cette méthode quelqu'effort qu'il fît ; cependant pour ne point abandonner le malade à son triste sort, c'étoit un enfant de deux ans, Franco eut recours pour extraire la pierre à une méthode différente de toutes celles qu'on avoit exécutées avant lui. Je récitérai, dit Franco avec sa naïveté ordinaire, » ce qu'une fois m'est advenu (a). Voulant » tirer une pierre à un enfant de deux ans ou envi- » ron, auquel ayant trouvé la pierre de la grosseur » d'un œuf de poule, ou à peu près ; je fey tout ce » que j'ai peu pour la mener bas, & voyant que je » ne pouvois rien avancer par tous mes efforts, avec » ce que le patient étoit merveilleusement tourmen- » té, & aussi les parens désirant qu'il mourût plutôt » que de vivre en tel travail : joint aussi que je ne » voulois pas qu'il me fût reproché de ne l'avoir sçu » tirer (qui étoit à moi grande folie), je délibérai » avec l'importunité du pere, mere & amis, de cop- » per ledit enfant par-dessus l'os pubis, d'autant que » la pierre ne voulut descendre bas, & fut coppé sur » le pénil un peu à côté, & sur la pierre. Car je le- » vois icelle avec mes doigts qui étoient au fonde- » ment, & d'autre côté en la tenant subjette avec les » mains d'un serviteur qui comprimoit le petit ventre » au-dessus de la pierre, dont elle fut tirée hors par » ce moyen, & puis après le patient fut guéri (no- » nobstant qu'il en fût bien malade), & la plaie con- » solidée : combien que je ne conseille à homme » d'ainsi faire : ains plutôt d'user du moyen par nous » inventé : duquel nous venons de parler, qui est » convenant, plutôt que de laisser les patiens en dé- » sespoir, comme cette maladie porte ».

Cependant cette méthode qui a été célébrée dans la suite, ne mérita pas l'approbation de notre habile Chirurgien ; il crut trouver dans la méchanique des

(a) Pag. 139 & 140.

moyens propres à l'éviter & dont il pourroit se servir, en taillant par le grand appareil, inventé par Jean de Romanis ; il imagina différentes tenailles incisives pour couper la pierre dans la vessie : on trouvera la description & la figure de cet instrument dans son ouvrage (*a*). XVI. Siecle 1556. FRANCO.

On s'étoit peu occupé jusqu'à lui à tailler les femmes & à rechercher une méthode qui fût propre à cette opération : l'on suivoit en tout la méthode de Mariana, de sorte qu'on pratiquoit chez la femme le grand appareil, comme on le pratiquoit chez l'homme. Franco entrevit dans cette façon de procéder des inconvéniens, & pour les éviter, il imagina un dilatatoire, à la faveur duquel il introduisoit par le canal de l'uretre des tenailles, & retiroit la pierre, sans faire aucune incision (*b*). » Considérant aussi que » le col de la vessie des femmes est plus court & » plus large que celui des hommes ; lesquelles choses » se pourront faire sans incision avec le dilatoire, tel » qu'il est ici figuré. Ayant mis le dilatoir dûment » ouvert selon la pierre, faut aller prendre icelle » avec telles tenailles que dessus ou autres. Or, cependant qu'on fait l'opération, il est requis tenir » là par derriere avec les doigts au col de la matrice, si c'est femme : & au fond, si elle est jeune, » afin qu'elle ne recule, & aussi pour la tenir plus » ferme contre l'instrument, & quelque serviteur » tiendra le dilatoir ouvert ; & le maître de l'autre » main tiendra la pierre avec les tenailles comme est » dit, & la tirera hors tout bellement, en branlant » çà & là : je trouve meilleur tenant ainsi la pierre » subjette, comme avons dit, prendre la canule & » tariere, laquelle est propre pour tenir la pierre, » quand elle est à la verge, suivant ce qu'en a été dit » en son lieu, pour mettre ladite canule au col, ou » conduit de la vessie, jusqu'à ce qu'elle touche la » pierre ».

Franco est encore l'Auteur d'un gorgeret & d'une tenette différente de celle dont on se servoit avant lui : elle est composée de deux branches qui s'ouvrent dans

(*a*) Pag. 134 & 135.
(*b*) Pag. 143 & 144.

XVI. Siecle. la vessie par le moyen d'un ressort particulier logé dans une canule. Il faut jetter un coup d'œil sur la

1556. FRANCO. figure pour s'en faire une véritable idée. Cet instrument donna lieu, dit notre Chirurgien, à un de ses cousins d'inventer une autre tenette à quatre branches qui s'ouvrent dans la vessie par le moyen d'un ressort logé dans une canule, comme il est dans l'instrument précédent : je renvoye le lecteur à l'original même. Franco conseille d'attendre que la suppuration se fasse pour extraire la pierre si elle est un peu trop grosse pour passer par l'ouverture : Il ne veut point en taillant les hommes qu'on fasse seulement l'incision avec le rasoir ; il faut, selon lui, légerement entamer avec cet instrument le col de la vessie, introduire les tenettes incisives, les ouvrir & achever la section de la vessie en les retirant au-dehors, &c.

Franco parcourt les différentes maladies de la vessie, & passe ensuite à celles des yeux : il traite de chacune d'elles en particulier, & ce qu'il dit à leur égard mérite d'être consulté par les Amateurs de la Chirurgie. Ambroise Paré n'a point méconnu ce traité ; il en a puisé nombre de descriptions intéressantes, & n'a pas toujours cité la source d'où il les avoit tirées. La cataracte y est sur-tout bien traitée : l'Auteur la croyoit toujours membraneuse, comme tous ceux de son tems ; mais cette fausse hypothèse ne l'a pas empêché de proposer une assez bonne cure pour le tems.

La structure, les fonctions & les usages de la matrice sont détaillées dans le même ouvrage. On n'y trouve rien qui soit digne d'être noté. En suivant un ordre différent de celui qu'ont suivi les Auteurs qui ont écrit sur la Chirurgie, Franco parcourt les différentes maladies chirurgicales, comme maladies cutanées, plaies, ulceres, fractures, luxations, &c.

Paxman (Henri), a donné l'ouvrage suivant :

Propositiones de partibus humani corporis & me-

VALVERDA. *thodo. Witteberg.* 1558, in-8°. (*a*).

Valverda (Jean), Médecin, Anatomiste célébre d'Espagne, fut surnommé *Hamuscenus* ou de *Hamusco*, nom de sa patrie, au Diocèse de Palenza,

(*a*) Douglas, pag 109.

dans la vieille Castille : il eut un goût excessif pour la Médecine, & principalement pour l'Anatomie : mais son ardeur pour ces deux sciences lui devenoit inutile dans le pays qu'il habitoit. Par un zele mal entendu on interdisoit en Espagne toute sorte de dissection sur les cadavres humains ; le Cardinal Tolet, Archevêque de Saint Jacques, dont Valverda étoit le Médecin, lui fournit une occasion favorable pour contenter son zele, il le prit à Rome en qualité de son premier Médecin. Outre ses grandes connoissances en Médecine, Valverda avoit fait une étude suivie des ouvrages de Vesale, à l'aide de ses planches il s'étoit formé une idée assez juste de l'homme ; mais il lui manquoit l'exercice de l'Anatomie sur le cadavre ; il en disséqua plusieurs sous le célébre Columbus, & c'est dans l'école de ce grand homme qu'il puisa ses connoissances en Anatomie. Il revint en Espagne, & y apporta le vrai goût de cette science ; nous avons de lui :

XVI. Siecle. 1556. VALVERDA.

Historia de la composicion del cuerpo humano. Romæ 1556, in-fol. 1560, in-fol.

Anatome corporis humani. Venet. 1589, 1607, in-fol.

L'ouvrage d'Anatomie de Valverda est presque le même que celui de Vesale ; il y a seulement ajouté quelques remarques peu essentielles, & il a fait graver ses planches sur le cuivre, ce qui les rend plus belles à la vue, sans leur donner plus de justesse : au contraire en plusieurs endroits, Valverda leur a ôté de leur exactitude en les compliquant par des objets étrangers à l'Anatomie. Ainsi l'on y trouve des cadavres cuirassés, armés d'un bouclier & d'une épée, &c. ornemens bien étrangers à l'art. Dans l'édition (*a*) que Columbus dirigea, il y a quatre planches sur la Myologie qui sont de beaucoup inférieures à celles que Vesale avoit données sur cette matiere. Parmi ces différentes descriptions empruntées de l'ouvrage de Vesale, on trouve les principales objections que Columbus faisoit à cet Auteur. Ainsi Valverda n'a fait que combiner l'un avec l'autre.

(*a*) Pag. 205, édit. 1607.

XVI. Siecle. 1557.

CASTILLO. Castrillo (François-Martin de), est l'Auteur d'un ouvrage sur la dentition. Nous n'avons pu nous le procurer ; il est intitulé,

Colloquium de dentitione & ordine quo dentes prodeunt (a). *Pinciæ* 1557, in-8°. *Matrit.* 1570, in-8°.

ROSTINIS. Rostinis (Pierre-Louis), Médecin Italien.

Compendio di totta la Chirurgia. Venetiis 1557, 1588, 1630, in-8°.

MOLINA. Molina (Roderic), est l'Auteur de cet ouvrage. *Institutio Chirurgica. Grænadæ* 1557.

MONTANUS. Montanus, Monti ou Montan (Jean Baptiste), naquit à Verone en 1498 ; il étoit de la noble famille de Monti en Toscane, qui s'est rendue si recommandable par les grands hommes qu'elle a produits. Il fit ses premieres études avec la plus grande exactitude, & se distingua dans ses Humanités & dans la Philosophie avant de se livrer à l'étude de la Médecine, dans laquelle il se rendit si célebre dans la suite. Orné du grade de Docteur en Médecine, il parcourut les différentes Villes d'Italie, & y exerça sa profession avec éclat. Instruit dans la théorie & dans la pratique de la Médecine, il occupa d'abord une place de Professeur dans l'Université de Naples, d'où il passa à Rome pour remplir le même emploi : cependant comme il étoit accoutumé de voyager, il ne put se fixer dans cette Capitale ; il brigua la place de Professeur à Boulogne, & l'obtint. Cette derniere dignité ne remplit pas son ambition ; de Boulogne il fut à Padoue pour y enseigner la Médecine. Sa réputation le suivoit, ou même le devançoit par-tout où il portoit ses pas : il trouva dans toutes ces Universités un nombre prodigieux d'amateurs prêts à l'entendre & à profiter de ses leçons : chacun emporta au loin le nom de son maître, & ainsi successivement Montanus aggrandit tellement sa réputation, qu'il fut regardé comme l'Hippocrate de l'Italie. Padoue fut le terme de ses courses ; il y demeura, malgré les invitations réitérées que lui firent Charles V, François I & le Duc de Toscane qui vouloient l'attirer dans leurs Etats. Il professa l'espace de

(a) Douglas, pag. 109.

vingt ans dans cette célebre Université : on disoit de lui dans cette Ville que l'ame de Galien étoit passée dans son corps. Cassé de travaux plutôt que de vieillesse, il sentit ses forces diminuer sensiblement vers l'âge de cinquante ans ; peu de temps après il fut attaqué de la pierre. Il crut qu'il lui seroit favorable de changer d'air ; il se fit transporter à Terrazo dans le territoire de Verone, où il mourut le 6 Mai 1551 à l'âge de cinquante-trois ans (*a*). XVI. Siecle. 1558. MONTANUS.

On lit sur son tombeau l'épitaphe suivante.

Dum mediâ, Montane, doces ope vincere fata,
Et, Lachesi invitâ, vivere posse diu,
Letheo indignans pressit te Parca sopore,
Et secuit vitæ grandia fila tuæ.
Sic animas & tu Æsclepi dum subtrahis Orco,
Te quoque sævorum perdidit ira Deûm.

Nous avons de lui nombre d'ouvrages dans lesquels on trouve plusieurs détails anatomiques ; voici entr'autres celui qu'il est bon de consulter.

Opuscula varia ac præclara. Basileæ 1558, in-8°. 1565, in-8°.

Lallament (Jean), Médecin d'Autun, s'est rendu célebre dans le seizieme siecle par son profond savoir, principalement par ses connoissances dans les Mathématiques. LALLAMENT.

Nous avons de lui deux ouvrages de Chirurgie, intitulés, *de mora partus in utero*, & se trouve dans les commentaires sur Galien, *de diebus decretoriis. Lugd.* 1599, in-4°.

In Hippocratis librum de septimestri & octimestri partu comment. Genevæ 1558.

Mostella (Thomas) publia la même année un livre intitulé : MOSTELLA.

Synopsis arteriarum & venarum ex Vesalio. Witte-

(*a*) Manget & Douglas qui le font vivre 63 ans, tombent en contradiction avec eux-mêmes en le faisant naître 1498, & mourir en 1551, il y a dix ans de mécompte ; M. Eloi qui a voulu les concilier en le faisant mourir en 1561, & qui dit que Facastor fit son épitaphe, tombe encore en contradiction avec lui-même ; Fracastor mourut en 1553.

XVI. Siecle. *berg.* 1558, in-8°. Je n'ai pu trouver cet ouvrage; Mr. de Haller dit qu'il répond à son titre (*a*).

1558. SUSIUS. Susius (Jean-Baptiste) Médecin de Mantoue, a publié les ouvrages qui ont pour titre:

Libellus de missione sanguinis. Basileæ 1558, 1571, in-8°. *Romæ* 1628, in-12.

De venis è directo secandis libri tres. Cremonæ 1559, in-4°.

1559. VALLESIO. Vallesio (François), connu de quelques-uns sous le nom de Valles, Médecin célebre d'Espagne, & premier Médecin de Philippe II, &c. qui florissoit vers la fin du seizieme, a publié nombre d'ouvrages en Médecine, dans lesquels on trouve quelques détails d'anatomie, mais en très petit nombre. Cet Auteur doit plutôt trouver place parmi les Ecrivains de Médecine que parmi ceux d'Anatomie & de Chirurgie; c'est pourquoi je n'entre pas dans de plus longs détails: je renvoie aux Historiens de la Médecine.

Douglas cite le livre suivant.

Tractatus medicinales. Lugd. 1559, in-8°. *Colon.* 1592, 1594, in-fol.

Cet Auteur a donné un grand nombre d'autres ouvrages, mais qui ne sont point de notre objet.

RUPEUS. Rupeus (Jerome) de Toulouse, Médecin, a écrit un ouvrage qui contient plusieurs points de Chirurgie.

Paradoxa & theoremata rei medicæ quæ in quadruplici sunt differentiâ, de his quæ ad Medicum, quæ ad Chirurgicum, quæ ad Pharmacopolum, quæ ad Obstetrices spectant. Omnia octoginta tribus propositionibus contenta. Tolosæ 1559, in-4°.

COLUMBUS. Columbus (Realdus), Médecin célebre d'Italie, étoit de Cremone, petite Ville dans le Milanez. Son pere étoit Apothicaire de Leonicos. Il fut disciple de Vesale, dont il remplit la place de Professeur (*b*) pendant son absence, & après qu'il fut nommé à celle de premier Médecin du Roi d'Espagne. Columbus s'acquitta dignement de son emploi: les Etudians vinrent de tous côtés pour entendre ses leçons, &

(*a*) Pag. 428. Meth. stud.

(*b*) Tiré des ouvrages même de l'Auteur, pag. 60, Douglas rapporte le même passage, pag. 113.

porterent au loin le nom de leur maître. Il fut appellé à Rome pour y professer l'Anatomie; Columbus n'eut point de peine à se rendre à la proposition qu'on lui fit; il quitta la place de Professeur qu'il avoit dans l'Université de Padoue pour aller enseigner dans le College de Rome. La réputation qui l'avoit déja devancé, s'accrut à son arrivée; le Pape Paul IV lui donna les plus grandes marques de faveur: Columbus, par reconnoissance, lui dédia son ouvrage *de re Anatomica*; il est divisé en quinze livres; l'Auteur y traite différens points d'Anatomie. Columbus a eu en vue de donner un supplément aux ouvrages de Galien & de Vesale; il le dit lui-même dans sa préface; on y trouve en général nombre de remarques curieuses; on peut cependant lui reprocher de les avoir publiées avec trop d'emphase & d'orgueil; il s'est copié lui-même dans un portrait qu'il fait des Charlatans. Cette conduite lui attira plusieurs ennemis: Carcanus en parle en termes injurieux (*a*); mais il exagere autant dans ses reproches, que Columbus étoit outré dans les éloges personnels qu'il se prodiguoit: cet excès d'amour propre lui fit critiquer avec trop de chaleur Vesale son maître, quoiqu'il lui dût la plus grande reconnoissance, puisqu'il tenoit de lui la plupart de ses connoissances en anatomie.

L'ouvrage que Columbus nous a laissé, est,

De re Anatomicâ libri 15. Venetiis 1559, in-fol. *Paris.* 1562, in-8°. 1572, in-8°. *Francofurti* 1590, 1593, avec les observations de Jean Posthius, Médecin. 1599, in-8°. *Lugd. Batavorum* 1667, in-8°.

Columbus traite des os dans le premier livre de son ouvrage; le squelete est à l'homme ce que la charpente est à un édifice; notre Auteur en soutient la comparaison par plusieurs exemples; & comme, quand on construit un édifice, on commence par la charpente, de même on doit commencer la description de l'homme par celle des os qui le composent: les modernes, & sur-tout Mr. Vinslow, ont adopté cette comparaison, & l'ont soutenue.

(*a*) Cette remarque appartient à M. de Haller, pag. 273.

XVI. Siecle. 1559. COLUMBUS.

Les os n'ont par eux-mêmes aucun sentiment dans l'état de santé ; c'est le périoste seul qui les recouvre, il est sensible (*a*) ; & ce qui le prouve, c'est qu'après avoir découvert l'os de son périoste ; l'animal ou l'homme ne sent plus aucune douleur, quoiqu'on le coupe en le sciant, en le ruginant, en le piquant, quoiqu'on le brûle, &c. Columbus expose ensuite les différences des os, & y reprend Galien & Vesale d'avoir dit que les petits os n'ont point de moëlle.

Vesale auroit dû connoître les différens trous & les différens conduits qui pénetrent leur substance ; Columbus les décrit, il donne sa description comme une découverte (*b*) ; cependant il s'en faut qu'il puisse & doive se l'approprier ; Charles Etienne en avoit déja parlé fort au long : à la vérité d'une maniere plus vague ; Columbus a décrit les vaisseaux qui se plongent dans leur substance, & leur a attribué l'usage de porter aux os le suc nourricier (*c*) : les appendices sont strictement jointes aux os ; outre le cartilage intermédiaire, il y a dans les épiphises une réception mutuelle de cavités & & d'éminences : cette réflexion est juste ; les modernes y ont fait peu d'attention ; Mr. *Duverney* est le seul qui ait bien décrit ces avances & ces cavités (*d*) ; mais il n'est point le premier, puisque Columbus l'avoit précédé de plus de cent cinquante ans.

L'union réciproque qu'il y a naturellement entre ces pieces, rend la réduction des épiphises très difficile. *Quam luxationem numquam aut summa cum difficultate curari posse crediderim, propter sinuum ac tuberculorum multitudinem, quibus utraque pars tum appendicis quàm ossis abundat.*

L'apophise (*e*) est à l'os ce qu'une branche d'arbre

(*a*) Pag. 3. De re Anat. in-fol. édit. de Venise 1559.

(*b*) Voyez l'article de Charles Etienne.

(*c*) Voyez ce Mémoire de M. Duverney dans les premiers Volume de l'Accadémie Royale des Sciences.

(*d*) Anat. de Duverney, Tome premier, pag 376.

(*e*) Columbus, de re Anatomia, p. 7.

est à son tronc (*a*); elles peuvent avoir des épiphises comme celles-ci peuvent avoir des apophises : Mr. *Winslow* s'est servi des mêmes expressions : voyez aussi le tome premier de l'ostéologie de Bertin.

Les apophises ont différens noms ; ils sont tirés de leur figure, de leur volume, de leur situation, de leur direction, de leur dureté & de leurs usages. Columbus parcourt & explique ces différens points en faisant l'application de chacun à certaines apophises déterminées ; Mr. Winslow a adopté cet ordre, & l'a suivi d'un bout à l'autre ; Columbus n'a pas eu le bonheur d'être cité. L'ordre ramene notre Auteur à l'explication des éminences, à celle des cavités (*b*) ; il fait appercevoir avec beaucoup d'ordre & de clarté, qu'il y en a de profondes & de superficielles ; il donne à chacune d'elles un nom particulier & usité ; car il a averti qu'il ne changeroit jamais la dénomination des parties, crainte de rendre l'étude des noms plus longue & plus difficile que celle des faits. On trouve dans son ouvrage une table sur les articulations (*c*) : le systême qu'il propose est différent de celui de Vesale & de Galien qui définissoient la synarthrose une articulation dont le mouvement est très obscur, & ensuite l'appliquoient aux os du crâne qui n'ont aucune mobilité : l'Auteur fait remarquer plusieurs contradictions pareilles, mais qui ne sont pas de grande importance. Ses observations sur l'os occipital ont leur mérite particulier ; il dit que la partie supérieure est plus épaisse que l'inférieure ; ce qui le met en état de résister au choc des corps extérieurs (*d*) : il a aussi observé que cet os est composé dans les enfans de quatre pieces osseuses.

L'os sphénoïde est bien décrit dans les ouvrages de Columbus ; on peut seulement reprocher à cet Auteur de n'avoir point rendu à Vesale le tribut d'éloges qu'il lui devoit, d'avoir le premier nié l'existence des conduits que Galien avoit décrits dans la

(*a*) Voyez l'Anatomie de Palfin, au chapitre des éminences, &c.
(*b*) Pag. 7.
(*c*) Voyez l'Histoire de Vesale.
(*d*) Pag. 25.

XVI. Siecle. 1553. COLUMBUS.

selle du turc : Columbus les réfute, mais il semble s'en approprier la découverte ; il critique Galien sans dire un mot de Vesale : comment donc pouvoir le croire quand il critique ce grand homme, s'il lui refuse ici les éloges qu'il méritoit à tous égards.

Il a connu les trois osselets de l'ouie ; il ignore quels sont les Auteurs qui ont découvert le marteau & l'enclume ; pour l'étrier, il s'en attribue la découverte (*a*) ; voici ce qu'il dit : *his tertium accedit, nemini, quod sciam, ante nos cognitum. Jacet hoc vel latet potiùs in cavernacula quâdam fermè rotunda, inter finem auditorium exsculpta ; quo fit ut ad organi auditûs fabricam non pertinere non possit. Cavum est & perforatum, egregiè ferrei instrumenti naturam quod stapham novo vocabulo nuncupamus, in quo equorum sellis pedes sistunt* (*b*).

Sans s'en douter, Columbus a aussi connu l'os lenticulaire ; il le regarde comme une apophise de l'enclume : voici encore les propres paroles de l'Auteur. *Una re tamen stapede differt, quod caret eo foramine in quo lora immittuntur ad stapedem sellæ utrinque alligandum, & hujus loco capitulum extat* (*b*). On trouvera des détails ultérieurs sur cette matiere dans l'histoire de Falloppe & d'Ingrassias ; nous y renvoyons le lecteur.

La machoire supérieure, quoi qu'en aient dit les anciens Anatomistes, est composée de treize os ; Galien & Vesale se sont trompés en n'en admettant que douze : *ego tredecim*, dit Columbus, *semper observavi* ; & en effet, il le décrit assez exactement ; il se flatte d'avoir découvert l'os vomer ; mais en cela notre Auteur est dans une erreur grossiere ; Charles Etienne & Fernel en avoient déja parlé (*c*) ; Columbus est cependant le premier qui l'ait comparé au soc d'une charrue, & c'est de lui que lui est venu le nom de vomer ; *hujus forma aratri vomer imitatur imaginem ; cultri servat præterquam quod & manubrio*

(*a*) Voyez l'Histoire de Fallope.
(*b*) Eadem pagina.
(*c*) La premiere édition *de dissectione partium*, &c. de Charles Etienne parut en 1536, la seconde en 1545, & la premiere édition de l'ouvrage de Columbus ne fut publiée qu'en 1559.

paret & sinuosa, atque inæquali existit acie (*a*). Notre Auteur donne de cet os une description fort exacte ; il a connu sa jonction au crista-galli de l'os ethmoïde ; & sa réception dans la raînure des deux os maxillaires, &c. Dans l'homme comme dans la plupart des autres animaux, il n'y a que la machoire inférieure de mobile ; la supérieure reste dans un repos parfait pendant la mastication : cette regle est générale chez les animaux ; il y a cependant quelques exceptions ; le crodile meut la machoire supérieure, & n'a aucun mouvement dans l'inférieure ; le perroquet jouit par-dessus l'homme & le reste des animaux, d'un avantage réel ; il meut l'une & l'autre machoire (*b*) : les dents ont une sensibilité extrême, & cette sensibilité leur provient des nerfs qui s'insinuent dans leurs racines & vont y aboutir en se dépouillant de leurs enveloppes dans une cavité particuliere gravée dans la substance de la dent ; outre les nerfs, les vaisseaux sanguins s'insinuent par ces mêmes canaux ; il entre dans chaque canal une veine, une artere & un nerf (*c*). Pour combattre un préjugé, notre Auteur tombe dans un autre : c'est à tort, dit-il, que quelques-uns pensent que les dents se forment dans les alvéoles peu de temps avant qu'elles en sortent : j'ai, c'est toujours Columbus qui parle, examiné plusieures machoires de fœtus ou d'enfant, & j'ai toujours apperçu les dents renfermées dans leurs alvéoles : *nam dentes in ipso matris utero efformari certò comperi* ; aussi dès que la dent est sortie, il ne faut l'arracher qu'avec beaucoup de circonspection, parceque c'est d'une portion de la racine qui reste dans l'alvéole que doit naître celle qui lui succédera (*d*). La question que Columbus soutient est éloignée de toute vraisemblance ; aussi les Anatomistes, qui lui ont survécu ne l'ont point épar-

XVI. Siecle.
1559.
COLUMBUS.

(*a*) Pag. 31.
(*b*) Eadem pagina.
(*c*) Page 36.
(*d*) Sed accuratissimè radix ipsa quoad ejus fieri potest, servari potest, servari debet ; in eo enim, veluti in semine quodam, ipsius dentis regenerandi spes residet, eoque radicitus evulso dente, dentes non amplius vel rarissimò renascuntur. Pag. 36.

XVI. Siecle. gné, & l'ont relevé plus d'une fois de l'erreur qu'il avoit commise : Falloppe ne tarda pas à le combattre, & ce ne fut pas par des raisonnemens spécieux, mais par l'exposition autoptique des pieces : il ouvrit plusieurs os maxillaires des fœtus ou des enfans, & y trouva deux germes contenus dans les mêmes alvéoles : ce qui lui fit conclure que l'un étoit destiné à succéder à l'autre, en se développant dans des temps inégaux.

1559.

COLUMBUS.

Le larynx paroît à notre Auteur tenir autant de la substance osseuse que de la cartilagineuse ; chez les vieillards le larynx est toujours ossifié ; chez les enfans il est cartilagineux (*a*) : or, cette métamorphose se fait dans tous les os ; ainsi Columbus se croiroit plutôt fondé de placer le larynx dans la classe des os que dans celle des cartilages : cette distinction est purement philosophique ; mais il n'a point perdu de vue la description des pieces qui composent le larynx. Columbus avoit naturellement le génie anatomique ; s'il s'écarte quelquefois de son sujet, il ne le perd cependant point de vue ; il y revient & laisse peu d'objets à desirer dans ses détails. On reconnoît la main de maître dans presque toutes les descriptions que Columbus nous a données ; mais sur-tout dans celle des vertebres : on y voit d'abord quels sont leurs caracteres généraux ; toutes ont un corps, sept apophises ; entre le corps & les apophises est un trou ; les vertebres adossées les unes sur les autres forment un canal ; le corps est plus ou moins grand dans quelques-unes d'elles ; les apophises sont plus ou moins grosses, plus ou moins inclinées, & c'est de toutes ces différences que notre Auteur déduit les signes particuliers aux différentes classes des vertebres, & à chacune d'elles : il les décrit avec une précision, un ordre & une méthode admirables. Je ne suivrai pas l'Auteur dans tous ses détails ; j'y renvoie le lecteur jaloux de s'instruire ; il se refusera un plaisir personnel s'il en néglige la lecture. Avant que de terminer cet article, je dois cependant faire observer que Columbus a décrit le trou qu'on voit derriere le corps des vertebres. Parmi les modernes

(*a*) Pag. 47.

il n'y a guere que Bertin qui en ait parlé ; plusieurs même lui ont accordé l'honneur de la découverte, mais sans fondement Columbus l'a devancé On trouve dans la description que ces deux Auteurs donnent de ces conduits, plusieurs particularités qui leur appartiennent, & ce n'est qu'en combinant ce qu'ils ont dit de propre qu'on peut en avoir une description exacte (a).

Les côtes sont communément au nombre de douze : rarement la nature s'écarte-t-elle de cette regle ; cependant comme elle varie dans toutes ses productions, elle forme quelquefois treize côtes, d'autres fois elle n'en forme qu'onze. Columbus montroit aux incrédules les variétés de la nature dans deux squeletes différens (b). Dans le même chapitre de son ouvrage il donne une description des plus exactes & des plus complettes des côtes & de leur cartilage, du sternum & de son appendice ; on y lit avec plaisir des détails sur la position, la structure & la connexion de ces os ; le flambeau de la clarté, de l'exactitude & de l'évidence l'éclaire par-tout, & par-tout l'on reconnoît la nature dans ses descriptions.

Ce qu'il dit sur les os des extrémités, est au-dessus de nos éloges ; il n'y a pas de point essentiel à observer que Columbus n'ait indiqué : dans quelques endroits il s'est éloigné du sentiment reçu par la plupart des Anatomistes ses contemporains ; il ne

(a) Vers le milieu de la face postérieure de chaque corps des vertébres en général, l'on observe deux ouvertures (quelquefois il n'y en a qu'une grande) oblongues, partagées par une cloison osseuse, quelquefois cette cloison n'est que ligamenteuse. Ces ouvertures donnent passage à deux arteres & deux veines, qui étant entrées dans le canal de l'épine se plongent dans la substance du corps de chaque vertébre ; quelquefois ces fentes ou ouvertures ont la forme de deux trous réguliers ; ces ouvertures sont peu connues. *Ostéologie de Bertin*, Tom. III. p. 5.

(a) Illud autem omnium vertebrarum dempta cervicis prima commune fuerit quod in posteriore corporis parte, quam utique spinalis medulla, parte sua anteriore attingit, adsistit foramen pateus ac pervium subintranribus venis atque etiam arteriis ut alimentum abbundè suggerant. *Columbus de ossibus, Liber primus, p. 55 sub fine.*

(b) Columbus, de re Anat. pag. 64.

XVI. Siecle. 1559. COLUMBUS.

croyoit pas que l'os sacrum & les os pubis puissent exécuter aucun mouvement, encore moins s'écarter pendant l'accouchement (*a*). L'histoire des cartilages est aussi exacte que celle des os; presque tout ce que l'Auteur dit est vrai, & il y a peu à ajouter à ses descriptions : je reviendrai sur cet objet dans la suite.

Celles des ligamens est encore plus complette: cette partie a été extrêmement négligée des Anatomistes, je vais entrer dans quelques détails.

Les os de l'épine sont joints entr'eux par un nombre prodigieux de ligamens; il y en a de courts & de longs; les courts vont du corps d'une vertebre à l'autre, & sont plusieurs en nombre; sur chacun de ces os il y en a qui s'attachent par leurs extrémités aux apophises articulaires; les apophises épineuses ont aussi leurs ligamens particuliers : pardessus tout cet appareil l'on voit un grand ligament qui vient de la partie antérieure du corps de la premiere vertebre (*b*).

Deux ligamens qui s'attachent, d'une part, aux apophises stiloïdes, & de l'autre, aux cornes de l'os hyoïde, font l'office de deux chaînes en tenant cet os suspendu comme une pierre d'aimant soutient le coffre de fer dans lequel on croit que Mahomet est renfermé (*c*). La langue, quoique très mobile, est cependant bridée dans ses mouvemens par un ligament particulier qui est placé au-dessous de sa pointe : ce ligament est quelquefois trop court, & gêne par-là la prononciation; par un effet tout opposé, dit ailleurs le même Auteur, il est quelquefois trop long, & ceux qui ont ce défaut de configuration, bégaient pour avoir trop de mobilité dans la langue.

Je ne suis pas plus loin notre Auteur, quoiqu'il soit fort exact & fort détaillé dans ses descriptions:

(*a*) Pag. 82 & 103. Quandoquidem dimoveri nullo modo posse novimus cum sæpe non modico labore nostro cultrodividenda curaverimus; voyez l'article *Bertin*.

(*b*) Pag. 105.

(*c*) Instar duarum catenarum suspensum detinent, quemadmodum Mahometti arcam ferream à magnetis, vi attractam in aere aiunt suspendi, p. 107.

Il a cependant emprunté de Vesale la plupart des faits, & afin de ne pas me répéter trop souvent dans mon ouvrage, je renvoie à l'article de Vesale.

XVI. Siecle.

1559.

COLUMBUS.

Columbus a fait aussi plusieurs remarques utiles sur les muscles; il en a découvert quelques-uns; le frontal, selon lui, n'a point les fibres droites, mais courbes & inclinées vers les temples: notre Auteur fait à Vesale un reproche de leur avoir attribué une direction toute contraire. Ces muscles sont les vrais moteurs de la peau qui revêt le front; on le savoit avant Columbus; mais on ne le savoit que d'après le cadavre: la pratique de la Chirurgie a fourni à Columbus une occasion de s'en assurer d'une maniere évidente: le Cardinal Ardingelius eut une légere plaie au front, à la suite de laquelle il survint convulsion au muscle; on voyoit la peau qui recouvroit la portion saine du muscle, se mouvoir à plusieurs reprises, tandis que celle qui répondoit à la plaie n'avoit aucun mouvement.

Columbus a découvert les muscles pyramidaux du nez (*a*), les sourcillers (*b*), les genioglosses (*c*); il a décrit la vraie origine & l'insertion naturelle de la plupart des autres muscles du corps; mais ce qui paroîtra plus surprenant aux Anatomistes modernes qui méprisent la lecture des anciens, c'est que Columbus ait connu les gaînes céllulaires qui logent les tendons des muscles, & qu'il leur donne, comme Mr. *Albinus*, le nom de bourse; il en parle d'abord dans ses généralités, & il indique plusieurs d'elles dans le détail.

Le tendon de l'obturateur interne est recouvert par deux muscles connus sous le nom de jumeaux; ces muscles adherent entr'eux & forment une espece de gaîne.

Mr. *Lieutaud* a saisi cette véritable structure, & a cru devoir changer la dénomination des muscles jumeaux, & leur donner le nom de cannelé: Columbus s'étoit formé une idée à peu près pareille sur ces parties; aucun François, excepté Mr. *Lieutaud*, n'y avoit fait attention; mas la nature ne perd pas

(*a*) Pag. 120.
(*b*) Pag. 122.
(*c*) Pag. 128.

XVI. Siecle. 1559. COLUMBUS.

ses droits ; tôt ou tard quelqu'un de judicieux la réhabilite. *Bernardinus Genga*, Anatomiste Italien, a fait la même remarque en 1672 (*a*). Au reste, Columbus, en critiquant Vesale dans presque toutes les pages de son ouvrage, n'a pas laissé que de le suivre, & on peut même dire qu'il lui a servi de modele dans la plupart de ses descriptions des muscles; il a parlé vaguement des muscles pyramidaux, sans cependant les admettre : il y a, dit-il, quelques Anatomistes de mon temps qui donnent dix muscles au bas-ventre, les huit connus & deux très petits placés au-dessous des os pubis entre les muscles droits : *sed hi me hercle falluntur.* Un tel langage dans la bouche d'un grand Anatomiste n'est point pardonnable : il n'y auroit rien d'étonnant qu'il eût passé ce muscle sous silence ; il auroit partagé cette infortune avec les grands Anatomistes qui l'avoient précédé ; mais s'opposer à la découverte & soutenir le contraire, c'est une chose honteuse, & qu'on ne sauroit lui pardonner.

Dans cet ouvrage la critique & la louange doivent paroître tour à tour quand l'Auteur s'est rendu digne de l'un & de l'autre. Je Columbus est blâmable de

(*a*) Decimus & ultimus femoris musculus interiore in parte est qui foramen occupat quam primum tendinescit, tendinis que substantiam capere videtur, natura statim prudentissima carneum marsupium paravit de industria, in quo tendinem hunc collocat, ut tutus incedat, neque ab ossis duritiè ullo pacto lædatur. *Columb.* p. 148.

(*a*) Le cannelé . . . ce muscle est creusé dans toute sa longueur, par une gouttiere qui reçoit le tendon de l'obturateur interne avec lequel il se confond. Cette espece de division a porté les Anatomistes à en faire deux muscles qu'ils ont nommé jumeaux ; mais si l'on prend la peine de détacher le tendon de l'obturareur interne & de l'enlevér, on verra que c'est sans fondement qu'on l'a voulu diviser. *Anat. de Lieutaud*, p. 507, *seconde édition.*

- Per caggione di questa massa carnosa, d'alla quale questo musculoso otreratore interno nel suo tendine vien riceunto como in una borsa & e detto ancora musculo masupiale sogliene, quasi turti gli Anatomici assignar, questa massa carnosa, per due muscoli de quadrigemini ; ma se vogliamo separarla in due muscoli, non peri farsi senza laceratione, che percco cum *Marcheti* lo numerando per un solo musculo, p. 383, *Anatomica Chirurgica di Bernardino Genga. In Roma* 1672.

n'avoir point admis les muſcles pyramidaux, mais on doit le louer ici de n'en avoir admis que quatre au bulbe de l'urethre, que nous nommons aujourd'hui les bulbo-caverneux & les iſchio-caverneux; il les a connus ſous des noms différens, mais en a donné une deſcription fort claire: on a multiplié ces muſcles dans la ſuite ſans néceſſité Columbus s'eſt garanti de l'erreur (*a*). L'hiſtoire des vaiſſeaux ſanguins (*b*) eſt aſſez exacte; l'Auteur commence celle des veines par l'expoſition du foie; il nie que dans l'homme il ſoit diviſé en pluſieurs lobes; la deſcription du cœur (*c*) mérite l'attention des gens de l'art, & je ne ſaurois mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. Les veines & arteres ſont auſſi détaillées fort au long; mais la plupart de ces deſcriptions ſe trouvent dans les ouvrages de Fernel ou de Veſale, &c. Columbus s'étoit formé une idée très vraiſemblable ſur les uſages du cœur & des vaiſſeaux. Selon lui, lorſque le cœur ſe dilate, le ſang tombe de la veine cave dans l'oreillette droite, de celle-ci dans le ventricule droit, pénetre la veine artérieuſe (l'artere pulmonaire), de cette artere pénetre dans la veine artérieuſe (veine pulmonaire), & eſt porté dans l'oreillette gauche qui ſe décharge dans le ventricule gauche; celui-ci à ſon tour le pouſſe dans l'artere aorte; pour expliquer une telle marche du ſang, il a fait exécuter aux valvules le même jeu que nous leur attribuons encore aujourd'hui; les trois valvules tricuſpides de l'oreillette droite, & les deux mitrales ſe baiſſent dans le temps de la diaſtole du cœur, ou lorſque le ſang pénetre dans les ventricules, les ſigmoïdes ſont abaiſſées; cependant le cœur diſtendu par le ſang qui tombe dans ſes ventricules tâche de s'en délivrer en ſe contractant; les valvules ſigmoïdes ſe relevent en s'écartant, & laiſſent un vuide entr'elles; les valvules des oreillettes ſe relevent auſſi, mais s'approchent & bouchent tout paſſage au ſang; celui-ci cédant à la force qui le

(*a*) Page 143.
(*b*) Pag. 145.
(*c*) Page 163.

XVI. Siecle. presse, pénetre dans les ouvertures artérielles (a), s'insinue dans les veines. L'Auteur suit exactement

1559. le sang dans le poumon, & il le ramene au cœur

COLUMBUS. par la véritable voie; mais il se perd quand il veut expliquer la circulation dans les autres parties du corps. La nature a prescrit des bornes au génie de l'homme qu'il ne sauroit franchir que par dégré; à peine fait-il un pas vers la vérité, que mille obstacles l'en écartent. Columbus n'est pas le premier qui ait assigné de tels usages au cœur & aux vaisseaux qui en partent; Servet & Vassa étoient entrés avant lui dans des détails à ce sujet; mais il faut avouer qu'ils n'avoient été ni aussi clairs ni aussi exacts que Columbus; il s'explique d'une maniere très intelligible; il eût seulement dû rendre aux Auteurs que je viens de citer, l'hommage qui leur étoit dû, & ne point s'approprier la découverte en entier: *quod nemo*, dit notre Auteur, *hactenus, aut animadvertit, aut scriptum reliquit, licet omnibus sit animadvertendum* (b). S'il eût lu les ouvrage des ses prédécesseurs, il n'auroit certainement point tenu un langage pareil; cependant Columbus n'a bien connu la circulation que dans le poumon; il se contredit lui-même dans son explication; voici le témoignage que Mr. de Senac rend des travaux de cet Auteur (c). » La circulation du sang dans le poumon est donc » exactement tracée dans les écrits de Realdus Columbus; mais jusqu'où a-t-il poussé ses idées? » a-t-il connu le retour du sang des autres parties » dans le cœur? C'est-là un point qu'il nous reste à » examiner. Or, pour cet examen nous n'aurions » qu'à consulter notre Auteur sur l'usage des vaisseaux » qui se rendent au foie. La veine-porte, dit-il, » se divise en plusieurs rameaux; ceux qui sont envoyés à l'estomac sont destinés à lui porter la nourriture, car ce n'est pas du chyle qu'il peut se » nourrir; le quatrieme rameau va à la rate, & il » est destiné à porter dans ce viscere le sang mé-

(a) Pag. 175.
(b) Page 176.
(c) Traité du cœur, pag. 13. Tom. II.

» lancholique qui vient au foie : l'usage de la veine » porte & de ses ramifications, est de porter le chyle » dans le foie où il doit être changé en sang, & » de porter le sang qui doit nourrir le mésentere, » les intestins, le ventricule & l'omentum.

» Il est donc évident que Columbus n'a pas re» connu la circulation du sang dans le foie, & qu'il » n'a point marqué dans ses écrits que les veines » répandues dans le reste du corps reprissent le sang » des arteres & le ramenassent au cœur : il n'a donc » connu la circulation que dans le poumon : en lui » rendant le témoignage que méritent ses recherches, » on peut donc assurer qu'il a moins pensé à la » circulation qu'au passage dans le ventricule gauche ; » c'étoit un passage qu'il regardoit comme nécessaire » avec toute l'antiquité : les parois mitoyennes » des ventricules sont trop épaisses pour que le sang » puisse les traverser ; il est donc nécessaire qu'il y » ait une autre voie qui le conduise dans le ven» tricule gauche : l'artere pulmonaire, par son ca» libre, par ses ramifications nombreuses, a paru » montrer le chemin que suivoit le sang : c'est donc » par ce chemin que Columbus & Servet ont cru » que le sang pénétroit dans le tissu des poumons » & se rendoit au ventricule gauche. Tout ce que » Columbus a ajouté aux idées de Servet, se réduit » à ne pas borner l'usage des veines pulmonaires » à prendre seulement l'esprit vital : c'est tout le » sang qui passe dans ces veines ; il est atténué & » préparé dans ce passage : ce sont les propres termes » dont se sert Columbus : c'est par cette préparation » que le sang devient spiritueux ; il est ensuite trans» porté au ventricule gauche & se répand dans toutes » les parties du corps, selon les idées de ce Mé» decin.

» Ce qui donne un nouveau mérite à ces idées, » c'est qu'elles ne sont pas dictées par une imagi» nation qui ne consulte pas la nature, & qui ne » cherche que des hypotheses pour les appliquer à » des faits qui les démentent presque toujours : c'est » de la structure de la machine animale, du nombre » de vaisseaux pulmonaires, de la quantité de sang

XVI. Siecle. 1559. COLUMBUS.

» que reçoivent des vaisseaux subsidiaires qu'on trouve » dans le fœtus ; c'est enfin de l'usage de toutes ces » parties & de leur assemblage, que Columbus a con» clu que le sang passoit dans les arteres pulmonaires » pour se rendre dans le ventricule gauche du cœur. » Mais il est vrai encore une fois que cette route » étant découverte dans le poumon & dans l'aorte, » il n'est pas difficile d'en découvrir une semblable » dans tous les autres visceres, & dans les autres » parties de la machine animale.

Le cerveau est le siege de l'ame, & est conséquemment l'organe le plus essentiel à la vie, quoi qu'en ait dit Aristote qui regardoit le cœur comme le premier des organes (*a*) : il est dans un mouvement continuel comme le cœur ; il se contracte & se dilate. A entendre Columbus, on croiroit qu'il a été le premier à l'observer ; cependant la connoissance de ce fait remonte plus haut ; j'en ai déja parlé plusieurs fois. Le cerveau est recouvert de deux membranes : une forte, épaisse & peu sensible ; c'est la dure-mere connue de tous les anciens (*b*) : une mince, transparente & très sensible quand on la pique ; Columbus la nomme la pie-mere ; elle étoit connue avant lui. La dure-mere adhere, d'une part, au crâne, & de l'autre, produit plusieurs replis dans lesquels sont pratiqués divers canaux.... Il y a un repli qui a la figure d'une faulx de moissonneur : *figura ejus est falcis in modum* (*c*). La pie-mere s'enfonce dans la substance du cerveau, le soutient presque suspendu, l'empêche de s'affaisser & le rend plus léger ; elle contribue à la formation des anfractuosités. Quelques Philosophes, dit Columbus, regardent ces anfractuosités comme le vrai siege de l'imagination ; mais cet usage, dit-il, est futile & chimérique ; s'il avoit lieu, les ânes & les autres animaux auroient l'imagination la plus brillante (*d*). Ce systê-

(*a*) Pag. 188.
(*b*) Page 190.
(*c*) Pag. 189.
(*d*) Non desunt scriptores, qui aliam causam tot cerebri circumvolutionum se invenisse putent, ut scilicet cerebrum intelligeret : at si hæ circumvolutiones in cerebro intellectio-

me de Columbus n'a-t-il pas quelque rapport avec celui que Mr. Lieutaud a exposé dans ses Essais Anatomiques (*a*).

XVI. Siecle.

1559.

COLUMBUS.

Les ventricules du cerveau sont tapissés par une membrane ; elle se replie au-dessous de la voute à trois piliers, & forme une cloison qui sépare le ventricule droit d'avec le ventricule gauche (*b*). Notre Auteur donne une assez exacte description de ces ventricules, & de la plupart des éminences qui s'y trouvent : il a changé la dénomination des grands ventricules ; avant lui on les appelloit ventricules antérieurs ; il a cru devoir les nommer ventricules supérieurs. On sait que Mr. Winslow a été peu content de cette dénomination, & qu'il les a appellés ventricules latéraux (*c*). Columbus, ainsi que Charles Etienne, a admis une cavité dans la moëlle épiniere ; mais il est allé au-delà ; il a déterminé sa figure & sa grandeur, en la comparant à une plume à écrire.

Les circonvolutions du cervelet sont différentes de celles du cerveau, l'on y voit des éminences qui ont la figure d'un ver (*d*) ; sa substance n'est pas plus ferme que celle du cerveau, comme Galien l'avoit dit, & il est faux qu'il y ait des nerfs qui en viennent (*e*) : notre Auteur ne se laisse pas éblouir par l'autorité d'un grand nom.

L'exposition des nerfs, quoique très étendue, n'en est cependant pas plus exacte ; l'Auteur a confondu, comme ses prédécesseurs, la branche ophtalmique de la cinquieme paire avec la troisieme paire, & a

tionis causa existunt, afini quoque cæteraque bruta animalia quorum cerebrum gyris hisce præditum est, non intelligere non possent, pag. 190.

(*a*) Les différentes portions de cette masse, qui par la situation du corps deviennent les plus inférieures, seroient affaissées sous le poids de ce fardeau, si la nature ne l'avoit rendu plus léger en le soutenant par des cloisons très solides, &c. *Essais Anatom.* p. 353.

(*b*) Pag. 191.

(*c*) Voyez Winslow, article cerveau.

(*d*) Pag. 193.

(*e*) Eadem pag. Nullum nervorum par a cerebello exoritur, sed a cerebro solum, quidquid Galenus opinetur, a quo non sunt omnia accipienda tamquam ab oraculo.

XVI. Siecle. regardé la maxillaire supérieure, branche de la cinquieme paire comme une branche nouvelle dont il s'est
1559. arrogé la découverte (*a*) : Charles Etienne, dont nous
COLUMBUS. avons déja parlé, avoit su éviter cette erreur.

Cependant Columbus entre dans des détails assez exacts sur la premiere paire des nerfs (*b*), & sur ceux de la quatrieme paire (*c*) ; ces nerfs étoient de nouveau inconnus aux Anatomistes, parcequ'ils ne lisoient plus les ouvrages de leurs prédécesseurs. Selon Columbus, la premiere paire naît de la partie antérieure du cerveau ; les nerfs qui la forment sont tous nombreux, & leur consistance est molle ; ils pénetrent dans les trous de l'os ethmoïde, & chacun de ces nerfs se couvre d'une production membraneuse qui appartient à la dure-mere dans l'intérieur du nez.

La quatrieme paire prend naissance des éminences *testes & nates :* Columbus s'attribue l'honneur de la découverte, mais sans aucun fondement (*d*).

La moëlle épiniere, ajoute Columbus, n'a pas la figure d'un cone, comme quelques-uns le disent ; elle est un peu plus grosse, à la vérité, au haut près l'occipital qu'elle n'est en bas ; mais depuis ce boursouflement jusqu'à son extrémité inférieure, elle a à peu près la même dimension (*e*) ; sa substance n'est pas homogene, elle est, depuis l'occipital jusqu'à la derniere vertebre du dos, molle comme le cerveau, en un mot médullaire ; elle devient ici presque membraneuse, & est formée d'un nombre prodigieux de filamens nerveux ; la moëlle épiniere est recouverte par la pie-mere & par la dure-mere, & il ne faut pas, dit notre Auteur, confondre cette membrane, comme l'a fait Galien, avec le ligament interne qui revêt le canal vertébral. Il part de la moëlle épiniere, trente paires de nerfs ; Columbus les décrit tous successivement les uns après les autres. Dans ce même chapitre il dé-

(*a*) Pag. 152.
(*b*) Pag. 193.
(*c*) Pag. 198.
(*d*) Voyez l'Histoire d'Achillinus.
(*e*) Pag. 200.

crit aussi le grand nerf intercostal & la huitieme paire sous des noms étrangers, & d'une maniere peu intelligible ; on voit seulement qu'il n'a pas confondu ces deux nerfs, &c. &c. &c. (*a*).

Les nerfs sont enfin, conclut notre Auteur, les canaux par lesquels les muscles reçoivent la force motrice, & il n'y a point de muscle qui n'ait ses nerfs, quoi qu'en ait dit Vesale (*b*) qui vraisemblablement a voulu plutôt terminer ses travaux que la difficulté (*c*).

En décrivant les visceres de la poitrine, notre Auteur donne une description du médiastin assez exacte ; il observe qu'il est formé par l'adossement de deux sacs de la plevre, & qu'il y a vers le sternum un espace rempli par de la graisse ou par le thimus, & que par maladie il se forme des abcès très dangereux qu'on ne peut guérir qu'en trépanant le sternum : *inter mediastinum, id est, hanc duplicem plevram, thoracem in duo secantem, materia aliqua colligi potest quæ perforato sterno tutò satis extrahi potest à diligenti Chirurgo ; reique Anatomicæ peritissimo* (*d*). Le conseil de Columbus n'a pas été suivi ; on a laissé périr nombre de malheureux sans oser éprouver cette opération ; bien plus, quelques Chirurgiens de nom l'ont combattue. Mais la verité se fait jour tôt ou tard ; elle perce les nuages les plus épais. Pénétrés de l'importance de cette opération, plusieurs Chirurgiens modernes l'ont décrite & la conseillent aujourd'hui dans leurs ouvrages : je voudrois seulement qu'on citât Columbus, & qu'on lui rendît ce qui lui est dû ; je ne prétends cependant pas dire que Columbus soit le premier qui en ait parlé ; Galien & plusieurs Arabes ont prescrit cette opération ; mais Columbus l'a fait revivre dans un temps où elle étoit totalement tombée dans l'oubli.

(*a*) Pag. 207.
(*b*) Page 212.
(*c*) Eadem pag. Quæ mihi admirabilis esse videtur cum secando dessessus esset: scriptura reliquit musculos aliquos absque nervis reperiri.
(*d*) Pag. 225.

XVI. Siecle. L'anatomie de Columbus est éclairée par le flambeau de la Médecine pratique; l'on y trouve nombre

1559. d'observations intéressantes faites sur le malade; il

COLUMBUS. se sert souvent de l'état contre nature pour établir les usages des parties; c'est en suivant cette maxime qu'il est parvenu à connoître que le principal usage de la luette étoit de modifier le son & de concourir à la formation de la voix: la preuve complette, dit Columbus, que la luette remplit ces usages dans l'économie animale, c'est que ceux qui l'ont coupée ou rongée par quelque ulcere, ne peuvent prononcer aucune parole bien intelligible (*a*).

La description des visceres du bas-ventre est assez exacte, quoique l'Auteur y ait fait peu de nouvelles remarques; il y a cependant parlé des vésicules séminales, mais d'une maniere très obscure & très éloignée de la naturelle (*b*). Selon lui, les veines spermatiques s'anastomosent avec les arteres (*c*); les veines mésentériques ont dans leur intérieur & vers leurs racines, des cloisons membraneuses qui empêchent le sang de rebrousser (*d*). Le même Auteur fait observer qu'il y a une éminence oblongue placée auprès des canaux excréteurs de la semence; il parle apparamment du *veru-montanum*; cette éminence se trouve au milieu & au-dessus de deux glandes, dont les canaux excrétoires s'ouvrent dans l'uretre & versent la liqueur renfermée dans les glandes dans le moment de l'éjaculation (*e*); ces glandes ne seroient-elles pas les mêmes que celles que Cowper dit avoir découvertes; il est sûr que Columbus ne peut désigner les glandes séminales ni la glande prostate qui sont placées beaucoup plus en arriere.

On trouve dans les ouvrages de Columbus un catalogue des principales observations d'Anatomie ou de Chirurgie que l'Auteur a eu occasion de faire pendant sa vie; il y en a plusieurs d'intéressantes,

(*a*) Pag. 221.
(*b*) Page 237.
(*c*) Pag. 237.
(*d*) Pag. 233.
(*e*) Cui duæ eminentiæ adstant glandulæ prostaticæ, hoc est, assistentes propterea ductor crassæ albæ, p. 234.

comme sont celles des ulceres & des tumeurs au cœur, des pietres dans le poumons, &c. &c. (*a*). XVI. Siecle.

Delphinus Julius de Pavie. 1559. DELPINUS.

Quæstionales medicinales. Venetiis 1559, dans laquelle se trouve une dissertation sur les cauteres.

Botal (Léonard) né à Ast dans le Piémont, exerça la Médecine avec beaucoup de célébrité vers le milieu du seizieme siecle; il fut reçu Docteur en Médecine à Pavie, d'où il passa en France; il s'y fit une des plus brillantes réputations; le peuple, ainsi que les grands, accoururent le consulter; le Duc d'Orléans le voulut d'abord pour son premier Médecin; il devint ensuite premier Médecin de Henri II. Ce titre ne lui servit pas peu à accréditer les opinions particulieres qu'il avoit sur plusieurs points de Médecine. La Faculté de Médecine de Paris avoit presque pour maxime de purger dans toutes les maladies. Botal proposa une méthode tout-à-fait opposée; il vouloit qu'on saignât dans presque toutes les madies: l'on ne fronde pas ainsi les préjugés reçus; Botal trouva presqu'autant d'ennemis qu'il y avoit de Médecins. La Faculté de Médecine qui ne se plaisoit pas à prodiguer le sang humain, s'opposa vivement au sentiment de Botal. Bonaventure Granger, un de ses membres, entreprit de combattre la nouvelle méthode dans un ouvrage qu'il publia sur la saignée; il y conclut judicieusement qu'il faut user de la saignée avec modération: cette critique est modeste & digne de servir de modele à quelques Ecrivains de nos jours qui écrivent plutôt contre l'Auteur que contre ses maximes. Botal, dans son ouvrage sur la saignée, a recherché presque tous les cas qui peuvent se présenter en Médecine, & a fait voir par ses raisonnemens & par ses observations, plus ou moins mal faites, que la saignée étoit un remede universel: il a dit qu'on pouvoit saigner dans tous les âges de la vie, plutôt même les vieilladrs que les jeunes gens (*b*)); qu'il n'y avoit point de saison où on ne pût faire la saignée; qu'on pouvoit employer ce remede chez les femmes enceintes comme

1560. BOTAL.

(*a*) Pag. 268.
(*b*) Pag. 8. édit. Lugd. 1655.

XVI. Siecle. 1560. BOTAL.

comme chez celles qui ne l'étoient pas (*a*) : il a porté plus loin les éloges de la saignée ; il prétend que les femmes enceintes doivent plutôt se faire saigner que les filles : dans toutes sortes de toux, fievres putrides, malignes, dans les catharres, même dans l'épuisement survenu après un usage trop fréquent des femmes, il n'est rien, dit notre Auteur, de meilleur que d'user de la saignée (*b*). De telles assertions ne méritent point d'être réfutées ; tout Médecin judicieux en sentira aisément le ridicule.

Suivant Botal (*c*) il n'est rien de plus singulier que de choisir une veine préférablement à une autre pour l'opération ; une saignée à la céphalique a le même effet qu'une saignée à la basilique ; *omnis vena*, ajoute-il, *visu manifesta aut quæ sensu tactûs percipitur, in humanum usum tundi potest* (*d*) ; on observera seulement de préférer les grosses veines aux petites, parceque, dit-il, le sang épais en sort plus facilement.

Il n'y a parmi les arteres que les temporales qu'on puisse saigner, & l'on ne doit point négliger de le faire dans les violens maux de tête, dans les inflammations opiniâtres des yeux, dans le tintement d'oreilles ; car dans ces maladies, la saignée à la temporale produit des effets surprenans (*e*).

Notre Auteur expose dans un chapitre particulier les différentes méthodes de saigner ; il dit qu'on peut attaquer les vaisseaux de trois manieres, obliquement, transversalement & longitudinalement ; & pour mieux donner à entendre ce qu'il a à dire de particulier, il a fait représenter ces objets par une figure particuliere. Botal parle de deux especes de lancettes ; une à ressort, employée communément

(*a*) Pag. 16.

(*b*) Pref. . . . Quæ profectò non dubitamus futuræ medicinæ studiosis & reliquis mortalibus utilissima, licet non æquè verbo ut corde ingratos homines fassuros minime dubitemus. Sed malumus multis ingratis benefacere, quam paucos gratos & innumeros alios quibus neque gratitudinis neque ingratitudinis nomen convenit, hoc beneficio privati.

(*c*) Pag. 191.

(*d*) Pag. 190.

(*e*) Pag 195.

en

en Allemagne, & l'autre composée d'une lame tranchante des deux côtés & enchassée dans un manche mobile & fait de deux pieces : c'est la lancette dont on se sert en France. Botal donne la préférence à la premiere espece de lancette ; on peut par son moyen graduer, pour ainsi dire, la grandeur de l'ouverture, & enfoncer la lame à un dégré convenable ; ce qu'on ne peut faire avec la lancette françoise.

XVI. Siecle. 1560. BOTAL.

Le traité des plaies d'armes à feu de Botal contient peu de détails qui lui appartiennent ; Ferrius y paroît sous un nouvel ordre ; l'Auteur l'a seulement contredit sur l'usage de la saignée qu'il voudroit rendre beaucoup plus fréquent : cependant par une bizarrerie inconcevable, Botal n'a point parlé de la ligature des vaisseaux pour arrêter l'hémorrhagie : il a inventé un instrument pour faire l'amputation des membres ; cet instrument est fort compliqué, & dangereux dans la pratique ; c'est pourquoi on ne s'en sert plus en Chirurgie, supposé qu'on s'en soit jamais servi : il ne croit pas à la brûlure ni au venin des plaies d'armes à feu ; la contusion lui paroît le plus grand des désordres qu'elles operent.

Quoique Botal n'ait eu qu'une connoissance de l'Anatomie très limitée, il a été assez heureux pour donner son nom à l'ouverture du septum des oreillettes, à la faveur de laquelle le sang du fœtus passe en partie de l'oreillette droite dans l'oreillette gauche ; ce qui diminue la quantité de celui qui tombe dans le ventricule droit : Botal n'est cependant pas le premier qui ait décrit ce trou de communication ; cette découverte remonte jusqu'à Galien qui en a donné une description des plus amples, des plus claires & des plus exactes : la plûpart des Anatomistes qui lui ont survécu en ont parlé. Botal n'en dit qu'un mot ; à peine même peut-on l'entendre ; cependant quelques Anatomistes qui lui ont succédé sont si simples & si peu instruits de l'histoire de leur art, qu'ils lui accordent l'honneur de la découverte dont il étoit indigne à tous égards : ainsi son nom qui devoit rester dans un éternel oubli, s'est transmis jusqu'à nous par l'ignorance de ceux

XVI. Siecle. 1560. BOTAL.

qui lui ont succédé : admirateurs frivoles des ouvrages d'un sot, pourquoi ne fouilloient-ils pas dans ceux de Galien ? ils eussent trouvé de quoi confondre leur impéritie.

De célebres historiens, Mrs. Morgagni, Senac, Haller, ont relevé cette faute dans plusieurs endroits de leurs ouvrages. La vérité parle tôt ou tard ; mais il n'y a que peu d'hommes qui puissent la reconnoître & la saisir. L'ignorance a toujours un nombre prodigieux de victimes ; & malgré les écrits de ces grands hommes, où la vérité paroît dans tout son jour, nombre d'Anatomistes vivans, célebres dans leur art, qui se piquent d'érudition, ignorent ce fait si intéressant pour l'histoire de l'Anatomie qu'ils cultivent. On lit dans leurs écrits, on entend dans leurs cours appeller le trou ovale (*a*) le trou de Botal ; cependant cette dénomination est fausse ; & pour dévoiler l'erreur & la mettre dans tout son jour, voici la description que Galien & Botal ont donnée du trou de communication des oreillettes.

Extrait des ouvrages de Galien (*b*).

At cur pulmo in iis qui utero geruntur sit ruber, non autem, ut in perfectis animalibus, subalbus ? Quia tunc nutritur (quemadmodum reliqua viscera) per vasa unicam tunicam & eam tenuem habentia. Ad ea enim ex venâ cavâ sanguis pervenit, quo tempore fœtus utero gestatur, in natis verò occæcatur quidem vasorum perforatio, aer autem copiosissimus tunc incidit, sanguis verò paucissimus, idemque tenuissimus. Quin etiam pulmo tunc motu perpetuo agitatur, animali nimirum respi-

Extrait des ouvrages de Botal (*c*).

Diebus iis proxime peractis cum Galenum atque Columbum dissentire viderem de viâ per quam in cor sanguis qui in arteriis vagatur, fertur, asserente Galeno hunc in cor transfundi per parva foraminula cordis septo insita : Columbo vero per alia ad arteriam venosam, quæ, etsi frustra perquisiverim, nuper tamen denuò eidem inquisitioni me tradens, vituli cor dividere recepi, ubi paulò suprà coronatum (quam stephanoïdem appellant Græci) satis conspicuum reperi duc-

(*a*) C'est Carcanus qui lui a donné cette épithete, pag. 31, Ticini 1574.

(*b*) Galien, ch. 6, liv. 15, de usu partium, interprêté par Nicolas Regius, dont on a donné l'Histoire, &c. pag.

(*c*) Botal. Opusc. de mat. cord. & sang. initio.

XVI. Siecle 1560. BOTAL.

tante : quo fit ut sanguis à spiritu attenuatus motu duplici, altero quem ex arteriis habet, altero quem ex toto pulmone acquirit, tenuior adhuc se ipso & mollior ac veluti spumosus efficiatur ..... Ob eam igitur causam in fœtibus vena cava in atteriam venosam EST PERFORATA. Cum autem hoc vas venæ officium huic visceri præstaret, necesse fuit alterum vas in arteriæ usum transmutari quo circa natura id quoque in magnam arteriam, pertudit. Verum cum hæc vasa (venam intellige arteriosam & arteriam magnam) inter se aliquantulum distarent, aliud tertium vas, quod utrumque conjungeret, effecit. In reliquis vero duobus (nempe vena cava & arteria venosa) cum hæc quoque mutuo se contingerent, velut foramen quoddam utrinque commune pertudit; tum membranam quamdam in eo instar operculi est machinata, quæ ad pulmonis vas facile resupinaretur, quò sanguini à venâ cavâ impetu affluenti cederet quidem, prohiberet autem, ne sanguis rursum in venam cavam reverteretur. Hæc quidem omnia naturæ opera sunt admiranda. Superat autem omnem admirationem, prædicti foraminis haud ita multò post tum, juxta auriculam dextram qui statim in sinistram aurem recto tramire fertur : qui ductus, vel vena jure arteriarum, vitaliumque spirituum nutrix dici potest, ab id quod per hanc fertur sanguis arterialis in cordis sinistrum ventriculum & consequenter in omnes arterias, non autem per septum, vel venosam arteriam, ut Galenus, vel Columbus putarunt : hæc autem via a me inventa in vitulis, suibus, canibusque satis grandis patensque existit. In homine vero paulò minor est, quæ etiam non æque recta fertur, ut in prædictis brutis, sed flexuosa & veluti valvulis utrinque munita est. Hinc fit ut sanguis coactus in sinistro cordis humani ventriculo non offendatur, in brutis verò secus ob rectitudinem magnitudinemque dicti canalis in ipsis existentis .... hoc anno præterito reperi ego, quod in fine libelli mei de catarro declaravi quâ viâ sanguis a dextro cordis ventriculo in sinistrum feratur & consequenter in arteriis, quod pauci momenti non est in medicinâ. Id tamen Galenum & quot ante nos fuerunt latuisse videtur.

conglutinatio. Etenim quam primùm animans in lucem est editum, aut ante unum, vel duos dies, in quibusdam vero ante quatuor aut quinque, vel nonnunquam plures, membranam quæ est ad foramen coalescentem reperies. Cum autem animal perfectum fuerit, ætateve jam floruerit, si locum hunc ad unguem densatum inspexeris, negabis aliquando fuisse tempus in quo fuerit pertusus, &c.

Pari modo id vas quod magnam arteriam venæ quæ fertur ad pulmonem conuectit, cum aliæ omnes animalis particulæ augeantur, non modo non augetur, verùm etiam tenuius semper effici conspicitur adeò ut tempore procedente penitus tabescat, atque exsiccetur. Quod igitur hæc omnia natura affabrè faciat, declarat singulorum usus. Invenire autem ipsiûs

facultatem qua hæc efficit humani ingenii captum superat, &c.

XVI. Siecle.

Le même Livre VI. de usu partium Chapitre XX. Advertens natura pulmonem, qui utero etiam num geritur, formatur ac motu omni caret, non eamdem postulare procurationem, atque is qui perfectus est & jam movetur; alterum quidem vas (venam arteriosam) validum, crassum ac densum ad arteriam magnam: alterum (arteriam venosam) imbecillum, tenue ac rarum ad venam cavam anastomosi applicuit.

1560. BOTAL.

Ibid. Chap. XXI. Quemadmodum natura venam illam, quæ ab umbilico pertinet ad jecur, & arterias quæ sunt ad spinam, tandem exsiccat & veluti funiculos quosdam tenues efficit; eumdem in modum & prædictas vasorum quæ ad cor pertinent, anastomoses, in animali jam nato abolet.

On voit clairement que ces deux Auteurs ne different qu'en ce que Galien dit que le trou de communication se ferme peu de jours après que l'enfant est né, tandis que Botal pense que cette voie de communication reste ouverte un plus long espace de la vie (a). On voit encore par les propres paroles de Galien qu'il regardoit cette communication comme un trou ouvert chez les fœtus, & qui se ferme chez les enfans par le moyen d'une valvule dont il a connu les véritables usages.

Botal ne s'étoit pas fait une idée aussi claire de cette ouverture que Galien : ce qu'il a dit sur la valvule est très obscur, & par sa description il semble plutôt parler d'un canal que d'un trou. On peut donc conclure sans médisance, que Galien s'étoit formé une idée beaucoup plus conforme à la nature que n'avoit fait Botal, & qu'il est ridicule de donner à Botal la découverte du trou ovale qui appartient à tous égards à Galien, Auteur de beaucoup d'autres découvertes.

Nous avertissons le lecteur de ne pas confondre les ouvrages de Botal qu'il a publiés lui-même avec ceux dont Van Horne a été l'éditeur : la figure qu'on y voit lui appartient. Les ouvrages que Botal nous a laissés sur l'Anatomie ou sur la Chirurgie, sont :

Tractatus de curatione vulnerum sclopetorum. Lugd. 1560, in-8°. 1565, in-16, *Venetiis* 1566, in-8°.

(a) M. Morgagni s'est assuré depuis que le trou ovale restoit quelquefois ouvert jusqu'au dernier âge de la vie. *Adv. Anat.* V. pag. 24.

1575, in-8°. *Antuerpiæ* 1583, en allemand en 1676, in-8°. XVI. Siecle.

De curatione per sanguinis missionem, scarificationem, hirudines. Lugduni 1580, in-8°. *Antuerpiæ* 1583. *Lugduni* 1655, in-8°. 1560. BOTAL.

Opera omnia. Leidæ 1660. On trouve dans ce recueil:

Observatio Anatomica de monstroso rene, page 59.

Observatio alia de ossibus inventis inter utrumque cerebri ventriculum, page 65.

Alia observatio de venâ arteriarum nutrice, page 66.

Ratio incidendæ venæ; cutis scarificandæ & hirudinum applicandarum modus, page 74.

De catharro commentarius, page 35.

De lue venerea, ejusque curandæ ratione liber, page 341.

De curandis vulneribus sclopetorum libellus, page 599.

Sententia de via sanguinis in corde. Venetiis 1640, in-4°. *Judicium Apollinis in ea opinionem de via sanguinis*, in-4°.

Chaumet (Antoine), Chirurgien, né à Vergesac dans le Veley, après avoir étudié en Médecine pendant quelque temps dans l'Université de Montpellier sous Guillaume Rondelet & Antoine Saporta, vint à Paris entendre les leçons de Jacques Sylvius, Professeur au College royal; il suivit aussi les cours de plusieurs Chirurgiens; il fut sur-tout à Montpellier très exact à suivre la pratique de Guillaume Lothier; il fit sous chacun de ces Maîtres des recueils de ce qu'il avoit entendu; & soit qu'il manquât de fonds pour prendre ses dégrés en Médecine, soit que quelqu'autre raison l'ait détourné de prendre cet état, il fut exercer la Chirurgie dans sa patrie (a) pour y gagner son honnête entretien. Sa santé jusqu'ici avoit été infirme; mais à peine eut-il respiré l'air CHAUMET.

(a) Cæpi verò, postquam plerisque in locis Chirurgiæ Magistris inservissem, tantum apud me cogitare, quam inutile ac laboriosum (ne dicam miserum) semper discurrere & passim vagari: ac tandem mihi locum aliquem esse deligendum, in quo ætatis meæ reliquum transigerem ac tunc reipublicæ inserviens, victum ex re Chirurgicâ, honeste mihi conquirerem, pag. 4.

XIV. Siecle. natal, qu'il acquit de nouvelles forces qui le mirent à même d'exercer son état. Elevé dans le sein de la
1560. Médecine, il n'eut point de peine à bien vivre avec
CHAUMET. les Médecins de son pays; il les consulta dans les occasions, & suivit fréquemment leurs conseils. Avec de tels guides; des talens & de la docilité, notre Auteur fut bientôt occupé à la pratique de la Chirurgie; & comme son esprit étoit formé à l'observation, il n'eut point de peine à trouver dans la pratique nombre de faits dignes de l'impression; il les recueillit, & chargea Adam Fontanus, Docteur en Médecine, de les rédiger & de corriger sa diction. Chaumet lui rend un témoignage de sa reconnoissance dans la préface de son livre (a).

Cet ouvrage est intitulé :

Enchiridion Chirurgicum externorum morborum remedia, tum universalia, tum particularia, brevissimè complectens; quibus morbi venerei curandi methodus probatissima accessit. Parisiis 1560, 1564, 1567, in-8°. *Lugduni* 1570, 1588, in-12. *addita instrumentorum & ferramentorum delineatione.* ibid. 1568, in-12, 1588, in-12. *Patav.* 1593, in-8°. *Bas.* 1621, in-8°. *Orlean.* 1621, in-8°. *Pl.* 1636, in-8°. &c. &c.

Cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'ordre & de clarté; l'Auteur y a très peu ajouté du sien : c'est un précis de la Chirurgie pratique extrait des meilleurs ouvrages qu'on avoit donnés avant lui; il a consulté les Grecs & les Arabes, & la plupart des autres Auteurs qui avoient écrit en Chirurgie. Guy de Chauliac a fourni la plus grande partie des détails de cet ouvrage. Chaumet a quelquefois même suivi l'ordre de cet Ecrivain. La plupart des formules contenues dans l'ouvrage de Vigo se trouvent dans le précis de Chirurgie que j'annonce; ainsi notre Auteur est répréhensible à cet égard : quoiqu'il ait été contemporain d'Ambrose Paré, & qu'il ait publié son ouvrage vers le même temps, il ne l'a point cité, il a cependant parlé de la ligature dans les cas d'hémorrhagie provenant de la section des hémorrhoïdes;

(a) Page 6.

voici ses propres paroles : *Soleo tamen minori labore & dolore acu aduncâ & recurvâ filum traducere sub venâ, eamque ligare ac filum relinquere, donec ex se cadat* (*a*). Il a fait un usage fréquent du mercure dans la vérole, lorsque les remedes ordinaires ne réussissoient pas. Dans son traité sur la vérole il le recommande sous différentes formes, & il dit s'en être toujours bien trouvé. XVI. Siecle. 1560. CHAUMET.

Fallope (Gabriel) naquit à Modene en 1523. Thomasini & Ghilini le font naître en 1490; mais ils se trompent; Fallope a été le disciple de Vesale; il tiroit son origine de la famille Fallopio, célebre dans l'Italie. Il reçut de la nature tous les talens du corps & de l'esprit nécessaires pour faire des progrès dans les sciences. Il jouissoit de la meilleure santé & fut doué d'un génie des plus pénétrans. Dès sa tendre jeunesse il étudia avec zele les Belles Lettres, & il fit ses études de Philosophie au-dessous de l'âge ordinaire; Fallope s'appliqua à toutes les parties de la Médecine, mais principalement à l'Anatomie pour laquelle il eut un goût prodigieux. Pour acquérir diverses connoissances, il parcourut nombre de Provinces de l'Europe, & il lia une étroite amitié avec plusieurs grands Anatomistes, sur-tout avec Barthelemi Madius, Columbus, Cananus, Ingrassias; il les consultoit dans les occasions (*b*); il faisoit un cas particulier d'un certain Capredon. Fallope s'acquit une si grande réputation en Italie, qu'il fut surnommé l'*Esculape de son siecle*. L'Université de Pise lui donna une place de Professeur en 1548, & il eut en 1551 le même emploi à Padoue. Il jouit peu de temps de cette place. Ce grand homme, digne d'une vie éternelle, ne parcourut pas même le terme ordinaire de la vie humaine; il mourut à l'âge de trente-neuf à quarante ans, quoi qu'en disent Goelicke, Eloy d'après Thomasini & Ghilini qui le font vivre soixante-trois ans. Il fut enterré dans l'Eglise Saint Antoine; l'on y voit encore son tombeau avec cette inscription. 1561. FALLOPE.

Fallopi, hîc tumulo solus non conderis: una
Est pariter tecum nostra sepulta domus.

(*a*) Page 88. B.
(*b*) Pag. 365.

XVI. Siecle. L'histoire rapporte que la ville de Padoue, pour réparer la perte de Fallope, avoit de nouveau nommé

1562. FALLOPE. Vesale, quoique fort âgé, & qui revenoit de Jérusalem. Le sort en décida autrement; sans cela on auroit vu le Maître succéder au disciple.

Fallope a laissé divers ouvrages dont nous rendrons compte (*a*).

Observationes, Anatomicæ. Venetiis 1561. *Parisiis* 1561. *Helmestadii* 1588. *Coloniæ* 1562, in-8°. *additæ operibus Vesaliis. Lugd. Batav.* 1726. *Expositio in librum Galeni de ossibus, cui accesserunt observationes de venis cum aliquot earundem figuris. Venetiis* 1570, in-4°. *Lectiones de partibus similaribus humani corporis ex diversis exemplaribus à Volch Coitero collectæ. Noviberga* 1575, in-fol. *De humani corporis Anatome compendium. Patavii* 1585, in-8°. *Venetiis* 1571. *De ulceribus liber. Erphordiæ* 1577, in-4°. *De parte Medicinæ, quæ Chirurgia nuncupatur. Venetiis* 1571, in-4°. *Libelli duo, alter de ulceribus, alter de tumoribus præter naturam. Venetiis* 1563, in-4°. *Opera genuina omnia. Venetiis* 1584, in-fol. 1606, in-fol. 3. vol. 1600, 1606, in-4°.

L'ouvrage du grand Vésale paroît avoir excité l'émulation de Fallope sur l'Anatomie, & l'avoir déterminé à faire des recherches sur le corps humain. Fallope avoit pour Vesale le plus grand respect; mais il sentoit que Vesale avoit laissé beaucoup d'objets à découvrir dans l'homme. Fallope entreprit de les recueillir. Il y avoit long-temps qu'il s'occupoit à l'Anatomie, lorsque Vesale publia son grand ouvrage, *ad quod quidem genus*, dit Fallope (*b*), *instituti non levi impellebar ratione dum absolutissimum Andreæ Vesalii opus Anatomicum legerem, in quo mihi videbatur nihil posse desiderari quod aut ad copiam explicationum, aut magnitudinem, aut substantiam, aut speciem, vel usum, aut denique quod ad integerrimam humani corporis pertineret. Hinc enim colligebam divi-*

(*a*) Opus ejus . . . a nemine anatomes cupido debet unquam ex occulis omitti. Haller, method. stud. p. 504.

(*b*) Pag. 354. in-fol. Opera omnia.

num hoc Vesalii monumentum perpetuo duraturum esse, &c. &c. XVI. Siecle.

Malgré ce pompeux éloge que Fallope donne à Vesale, pénétré de respect pour Galien il craignoit beaucoup que la gloire du fameux commentateur d'Hippocrate, qui étoit pour lors l'ange de l'Ecole, n'en fût altérée, & que Vesale ne prît le dessus sur l'esprit des Médecins. Fallope veut peser le mérite d'un chacun & donner la palme à celui qui la mérite (*a*). Il paroît que de son temps les Médecins étoient divisés, & que les uns se disoient sectateurs de Galien & les autres de Vesale. Fallope, après de longues & sérieuses considérations sur le talent de ces deux grands hommes, embrassa le parti de Vesale, *sed in maxima adversus sententiarum parte pedibus etiam ipsis ego in sententiam divini Vesalii veni, atque nunc persisto; quod optime mihi cessisse video.* L'esprit humain est bien sujet à des variations. Fallope ne pensa pas toujours comme il le fait dans sa préface ; il critiqua Vesale souvent hors de propos. Il fait d'abord des remarques en général sur les Anatomistes ; il propose dans le second article une Anatomie abregée ; dans le troisieme, il traite très au long des os ; dans le quatrieme, des veines ; on trouve un peu plus bas après plusieurs remarques chirurgicales, dont je parlerai dans cet extrait, un traité des parties séminales.

1561. FALLOPE.

Notre Auteur rapporte plusieurs faits curieux dans ces divers traités ; c'est pourquoi nous le suivrons exactement partie par partie. Pour donner plus d'ordre à notre extrait, & pour l'accommoder à l'usage reçu ; je parlerai en premier lieu de l'ostéogie de Fallope ; j'analyserai successivement les autres parties de son Anatomie.

L'os est, dit-il, la partie la plus ferme & la plus solide du corps humain ; c'est par le moyen des os que toutes les parties molles sont soutenues dans leur place

(*a*) Cùm quasi solidiores animi mei vires persentirem, primum disquirere cœpi, atque etiam judicium meum interponere tentavi inter Galenum & Vesalium ipsum, quisnam illorum magis ad veritatem accesserit in maximis illis controversiis, p. 403. édit. Francof. 1600.

XVI. Siecle. naturelle, & que les principaux visceres sont à couvert des injures des corps extérieurs ; c'est par les os que

1561. l'homme est transporté d'un endroit à l'autre à l'aide

FALLOPE. des muscles qui les meuvent (*a*) ; sans le secours des os nous ne pourrions point fléchir, plier les membres à notre gré, ni par conséquent marcher, saisir les corps qui peuvent être utiles ou nuisibles à la conservation de notre individu ; notre corps tire sa forme réguliere & majestueuse des os ; sans le secours de ces puissans leviers, le corps seroit une masse informe & irréguliere.

Ils n'ont point de sentiment ; leur couleur naturelle est d'un blanc tirant sur le rouge ; ils sont malades s'ils sont ou trop blancs ou trop rouges ; s'ils sont trop blancs, ils sont cassans ; trop rouges, ils sont flexibles ; pour qu'ils se maintiennent dans leur intégrité, il faut que les voies par où passe la matiere nourriciere, soient libres (*b*). Afin que les mouvemens soient plus aisés, les os ont à leur extrémités des portions osseuses séparées du corps de l'os par des cartilages ; Fallope les nomme épiphises ; ces épiphises ne se trouvent que vers les quatorze premieres années de la vie ; souvent elles disparoissent avant la septieme ; ce qui prouve que l'ossification n'attend point pour se former le nombre des années ; cependant, dit Fallope, il y en a qui s'ossifient avec l'âge, & d'autres qui restent pendant la vie de l'homme tels qu'ils sont dans l'enfance ; pour ne point les confondre, il faut les appeller appendices, au lieu de se servir du terme d'éminence qui est trop vague (*c*) ; par le moyen de ces appendices, l'enfant peut se rouler en globe (*d*). Cette remarque de Fallope sur les parties molles qui doivent se changer en os, mérite l'attention des vrais Anato-

(*a*) Pag. 471.

(*b*) Ut habeant meatus opportunos transmittendi alimenti ; cùm ergo illi meatus aut non sint manifesti, aut non adsint, tunc afficiuntur præter naturam, p. 472. fol. édit. Francfort 1600.

(*c*) Plurimæ sunt ossium partes, quæ ab Anatomicis processus vocari leges aut audies, cùm tamen appendices sint, pag. 356.

(*d*) Pag. 477.

nistes ; peu ont réfléchi qu'on donne le nom de cartilage aux parties tout-à-fait différentes (*a*). XVI. Siecle.

Tous les os, excepté les dents, sont recouverts d'un périoste ; pour ceux du crâne il ne se trouve qu'à leur surface externe, & manque à l'interne (*b*). Cette remarque de Fallope, faite dans des temps si reculés, se trouve confirmée par les recherches de Mrs. Nesbith, Haller & Bertin ; ces Anatomistes ont même été plus loin ; ils ont scié les os longs & n'y ont point trouvé de périoste interne. Les idées des grands hommes, quoique vagues, sont autant de germes de découvertes que des esprits judicieux font éclorre tôt ou tard. Le périoste soutient les vaisseaux qui vont se distribuer à l'os ; & dès que par quelque cause extérieure l'os en est dépouillé, il n'est plus nourri & s'exfolie. 1561. FALLOPE.

Les bouts des os fracturés se joignent entr'eux par une matiere glutineuse qui colle les pieces osseuses. Galien avoit deja fait cette remarque avant Fallope (*c*).

Il y a plusieurs différences à établir dans les os ; les unes se tirent de leurs qualités comme la couleur, volume, grandeur, &c. les autres de leur position ou de leurs usages : certains os sont formés lorsque l'enfant vient au monde ; tels sont le marteau, l'enclume & l'étrier (*d*) ; d'autres se forment avec l'âge ; tel est l'os hyoïde, &c. &c.

La nature ne s'est point servi des mêmes moyens pour lier les os ; les uns sont joints avec moyen, d'autres sans moyen ; quelques-uns avec des chairs, d'autres avec des ligamens (*e*) ; il y a des articulations par dyarthrose, & il y en a par synarthrose.

(*a*) *Scribonius Largus dit*, dissimilia nomina dissimilibus.

(*b*) Exterius tantùm galea tegitur, internis verò nullâ membranâ, p. 472.

(*c*) Natura alimento quo nutriuntur ossa, gignit materiam osseam quæ callus dicitur, qui conglutinat os fractum.

(*d*) Alterum scilicet quod incudis habet figuram, alterum quod malleoli, nos tamen addimus, tertium quod simile est illi ferreo, quod ab ephippio dependet, *in quo quiescit pes quod vulgo dicitur staffa, latini vocant stapedem.* On verra plus bas l'histoire de ces os.

(*e*) Medio nervoso, aut ligamentoso.

XVI. Siecle.
1561.
FALLOPE.

Les ligamens qui affermissent le squelete ne s'implantent pas dans le corps de l'os chez l'enfant, mais dans les *appendices*; ce qui leur donne un surcroît de force parcequ'ils se combinent plus intimement, s'identifient pour ainsi dire avec eux; la nature suit les mêmes regles dans l'homme que dans les autres ouvrages qu'elle a formés; elle se sert, dit Fallope, d'un corps mol pour unir deux corps durs & solides.

Fallope a donné une table longue & très raisonnée des articulations; il a expliqué le systême de Galien; & y a ajouté quelques particularités, comme l'articulation trochoïde, ginglismoïdale (*a*).

Les os contiennent un suc onctueux, appellé moëlle; il ne se trouve pas en égale quantité dans tous; il y en a même où on n'en trouve point; on croit que les os des animaux féroces n'en ont point; il est impossible d'en trouver dans les os du lion. Fallope fronde le sentiment de Galien sur l'usage de la moëlle; selon lui, elle ne sert point à nourrir les os; ils tirent, dit-il, leur nourriture du sang luimême que les vaisseaux sanguins leur portent en abondance: les animaux qui vivent long-temps engourdis & sans faire aucun mouvement, ont plus de cervelle que ceux qui font de l'exercice. Pour établir ces vérités, Fallope se sert d'un langage peu intelligible; la théorie la plus obscure fait ici la base de ses discussions, & ce n'est qu'en écartant tout le fatras de paroles, que nous avons pu extraire ce que cet Anatomiste dit d'intéressant au sujet de la moëlle; j'en ai dit assez pour y trouver le germe de plusieurs mémoires publiés dans le siecle comme nouveaux.

La tête a la figure d'une sphére applatie sur les côtés (*b*); elle est par-là très ample & très forte: il falloit qu'elle fût très ample pour loger le cerveau de l'homme qui est très volumineux; qu'elle fût forte pour résister aux chocs & aux chutes: si un ennemi veut du mal à quelqu'un, & qu'il l'attaque, c'est à la tête, dit Fallope, qu'il vise son coup; si l'on fait un faux pas, c'est la tête qui heurte contre terre. Pour pré-

(*a*) Fallope, p. 361. Haller, Methodus stud. Tom. premier, pag. 272.

(*b*) Pag. 87.

tenir les fractures, la nature n'a point formé la tête d'un seul os, mais de plusieurs qui sont séparés par des sutures; entre ces sutures est un ligament qui joint les pieces osseuses (*a*); Fallope parle apparemment des crânes des fœtus ou des enfans: ces prétendus ligamens ne se trouvent point dans un âge plus avancé; les sutures empêchent l'action d'un coup de se transmettre à la partie opposée du crâne, comme cela arrive aux pots de terre ou de verre; chacun, dit notre Auteur, peut éprouver qu'en frappant légerement sur un globe de verre, on casse toujours la partie opposée au point qu'on a frappé. La théorie de Fallope que nous ne pouvons discuter ici au long, est fausse en beaucoup de points, & n'est nullement applicable à l'homme; elle a été cependant adoptée dela plupart des Auteurs qui ont écrit sur la Chirurgie. Fallope a eu beaucoup de sectateurs pour ses erreurs, & il y a peu de personnes qui aient embrassé les vérités qu'il a proposées; il est vrai que les Anatomistes se sont plus attachés aux raisonnemens qu'aux faits.

Fallope n'ajoute point foi à la remarque d'Aristote, qui croyoit que les femmes avoient un plus grand nombre de sutures que les hommes; s'il y a, dit notre Auteur, quelque différence dans les sutures du crâne de l'homme & celles du crâne de la femme, elles disparoissent avec l'âge; ce qui fait qu'il est rare de les trouver chez les vieillards, comme il est rare de ne pas les voir aux crânes des enfans. Les supérieures sont les premieres qui disparoissent; les inférieures subsistent presque toujours, principalement les sutures temporales. [Notre Auteur demande pourquoi les os pariétaux & les temporaux sont amincis, pourquoi ils se recouvrent mutuellement sans aucune union réciproque; il répond à la question d'une maniere peu satisfaisante; on trouvera la réponse à la demande dans un mémoire de Mr. Hunaud, dont je rendrai compte dans les suites.

Ces réflexions générales conduisent notre Auteur à des descriptions particulieures des os du crâne;

(*a*) Natura disjunxit calvariam per suturas, per quas transit ligamentum medium, pag. 87.

XVI. Siecle. il décrit d'abord l'os ſphénoïde ; il lui donne plu-
1561. ſieurs noms : ſa deſcription eſt auſſi claire que celle
FALLOPE. que donnent les modernes de cet os ; il a apperçu les deux ſinus dans les os ſphénoïdes de l'adulte (a), & il avoue qu'ils n'exiſtent point dans ceux du fœtus : les raiſons qu'il donne de ce changement de configuration, ne ſont pas ſatisfaiſantes.

Cette particularité intéreſſante pour l'hiſtoire du fœtus, a été omiſe par Kerchringius qui a écrit *ex profeſſo* ſur cette matiere ; Mr. Morgagni lui fait reproche d'avoir paſſé ſous ſilence un point d'Anatomie des plus curieux (b). Quelques modernes qui n'ont vraiſemblablement lu ni Fallope ni Morgagni, ſont aſſez ſuffiſans pour ſe dire les premiers qui aient apperçu que les fœtus n'avoient point de ſinus ; dans leurs longues leçons ils propoſent des explications fades & puériles ; pour rendre raiſon de cete métamorphoſe, &c. Le ſphénoïde eſt compoſé de quatre pieces dans le fœtus ; ces quatre pieces ſe réuniſſent avec l'âge.

Ses remarques ſur la ſtructure des os pariétaux méritent d'être citées. Il y a, dit-il, dans la ſurface interne de ces os pluſieurs ſillons qui logent des vaiſſeaux ſanguins ; par le moyen de ces ſillons, ces vaiſſeaux ſont à l'abri de la compreſſion que la dure-mere pourroit exercer ſur l'os, ou l'os ſur la membrane ; cette preſſion réciproque fait qu'on voit ſur la ſurface externe de la dure-mere des ſillons qui répondent à ceux qui ſont dans les os pariétaux.

Fallope a mieux connu l'organe de l'ouie qu'aucun de ſes prédéceſſeurs ; il a le premier décrit le canal par où paſſe la portion dure de la ſeptieme paire ; il a auſſi indiqué les fenêtres ronde & ovale ; il a décrit, immédiatement après Ingraſſias, peut-être en même temps, l'oſſelet de l'ouie, qui a la forme d'un étrier, & qu'on connoît ſous ce nom.

(a) Habent cavitates geminas & amplas quæ occulata fide patent & videri poſſunt, cum tales ſint ut digitus maximus in has ingrediatur ; ſed hoc parvi eſt momenti : majoris momenti eſt cur in pueris ſit denſum, in adultis & ſenioribus verè exculptum.

(b) Ad 11. §. 69.

» Il y a, dit-il, plusieurs cavités dans les os des » tempes, parmi lesquelles trois se font distinguer » par leur capacité & par l'usage qu'elles ont de » contenir les nerfs de l'organe, l'air inné, & les » autres pieces de l'ouie.

» Les cavités ont été décrites très briévement par » les Anatomistes; d'autres ont donné des descrip- » tions fausses; mais écoutez-moi, vous verrez » comme ces parties sont construites, & vous saurez » quelle est la situation de chacune d'elles (*a*).

Fallope décrit en premier lieu le cerceau osséo-cartilagineux des enfans ou des fœtus, & observe que ce cerceau forme en se prolongeant le canal auditif externe; Fallope croit qu'en s'étendant en différens sens, ce cercle peut donner à la membrane du tympan un degré de tension suffisant pour que les vibrations de l'air puissent s'y établir d'une maniere convenable: aussi bien que nos modernes, Fallope indique la véritable position de cette cloison membraneuse; elle est, dit-il, placée obliquement de haut en bas, plus avancée en haut qu'en bas, & un peu tournée en avant, de maniere, dit-il, que la partie de la circonférence, qui est près de l'éminence zigomatique, est plus postérieure que celle qui est proche de l'apophise mastoïde (*b*): ce grand homme dit que l'apophise mastoïde ne paroît point chez les enfans, mais qu'elle se développe avec l'âge: combien d'Anatomistes modernes qui ignorent ce fait curieux & intéressant (*c*).

Derriere cette membrane (*d*) se trouve une ample cavité; je la nommerai, dit Fallope, *tambour*, par rapport à sa ressemblance (*e*) avec une caisse militaire; elle est placée entre l'apophise mastoïde & la cavité articulaire qui loge l'os maxillaire inférieur, & elle est gravée dans les os pierreux.

Il y a plusieurs objets à considérer dans le tam-

(*a*) Pag. 349.
(*b*) Pag. 365
(*c*) Pag. 364.
(*d*) Miringa à barbaris, pag. 365, n°. 1.
(*e*) Quæ tympanum semper à me vocabitur ob eam quam habet cum militari tympano similitudinem.

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

bour ; trois os, deux fenêtres (*a*), un corps en forme de fil ou de nerf; Fallope désigne la corde du tambour ; les trois osselets sont très petits ; il sont joints par deux articulations qui ont des cartilages comme en ont les autres articulations du corps humain.

Fallope adjuge la découverte du marteau & de l'enclume à Carpi : on peut voir ce que j'ai dit sur ce point d'histoire en écrivant sur la vie & sur l'Anatomie de ce grand homme.

Le troisieme os a été découvert par Ingrassias (*b*). Cependant Fallope le démontroit avant qu'Ingrassias eût écrit : j'étois, dit notre illustre Anatomiste, occupé à faire une leçon sur l'oreille, & je démontrois le troisieme os dont il est ici question, lorsqu'un jeune Docteur en Médecine, dont je ne me rappelle point le nom (*c*), qui étoit très lié avec Ingrassias, m'assura qu'Ingrassias démontroit depuis quelque temps le troisieme os de l'ouie : j'écrivis à Cananus, à Columbus, à Bartholomeus Madius ; aucun d'eux ne connoissoit l'étrier. Fallope l'a ainsi appellé à cause de sa figure avec les étriers dont se servoient les anciens. Pour ce qui est de la découverte, Fallope la donne à Ingrassias : *& quamvis aliquando meum hoc dixerim, aliique illud idem de se affirmarint, Deus tamen gloriosus scit Ingrassias fuisse inventum.* Quelle franchise, quelle façon de penser différente de celle de plusieurs de nos Anatomistes modernes. Fallope décrit les articulations de ces trois os, & mérite d'être lu sur tous ces points d'Anatomie :

Le marteau est placé le plus près de la membrane du tympan ; l'étrier est adapté à la fenêtre ovale ; l'enclume tient le milieu ; il a deux jambes, une grosse qui est adhérente à la cavité du tympan, & une mince & grêle qui se joint à l'étrier. Le marteau

(*a*) In tympano tria sunt observanda : primum, officula tria : secundum fenestræ geminæ : tertium, canales quidam veluti aquæ ductus ; quibus tanquam quarto in loco addi posset corpus quoddam, quod veluti nerveum filum videtur.

(*b*) Tertium (si debita laude nolumus quemquam defraudari) invenit ac promulgavit primus Joannes Ingrassias, Siculus Philosophus, &c. &c. pag. 365.

(*c*) Doctoratus ornamentis jam insignis.

à sa queue, ou son pédicule attaché à la face interne de la membrane ; sa tête repose sur la partie la plus évasée de l'enclume, & il y a entre ces deux os une réception mutuelle de cavités & d'éminences ; les surfaces articulaires sont incrustées de cartilage, & leurs extrémités ont même des capsules articulaires ; par cette union intime des osselets entr'eux, & avec la membrane de la fenêtre ronde & du tympan, le mouvement imprimé par les rayons sonores à la membrane du tympan, se transmet à la membrane de la fenêtre ronde.

Quelle précision & quelle justesse dans le raisonnement. Nos Physiciens Anatomistes pourroient-ils donner une exposition plus claire des usages de ces parties ? Disons mieux, raisonnent-ils aussi bien ?

Le second objet, digne de contemplation, qu'on trouve dans le tambour, c'est, dit Fallope, les deux fenêtres ; l'une est élevée & placée au fond & presque au milieu de la cavité ; elle est ovale & s'ouvre dans la seconde cavité ou dans le labyrinthe ; elle est couverte du côté du tympan par l'étrier ; l'autre fenêtre est plus basse & plus postérieure, & est arrondie & s'ouvre dans le labyrinthe & dans le *limaçon :* il n'y a aucun os qui bouche cette fenêtre.

Un troisieme objet intéressant, & dont Fallope parle avec admiration, c'est un canal qui passe pardessous le tympan ; il s'ouvre d'une part dans le crâne ; & par l'autre extrémité, il aboutit entre l'apophise mastoïde & l'apophise stiloïde (*a*) ; il passe dans ce canal, dit Fallope, une branche de la cinquieme paire des nerfs ; les modernes, plus instruits sur cette partie de la névrologie, la connoissent sous le nom de portion dure de la septieme paire ; ce canal n'est point tortueux ni borgne comme le disoient les contemporains de Fallope ; mais il a, dit-il, la figure d'un aqueduc (*b*).

(*a*) Canalis quidem osseus est, qui tecto hujus cavitatis (tympani) quasi subtenditur, exitque extra calvariam post radicem calcaris inter illam ac mamillarem processum. Principium autem ipsius est intra calvariam, p. 366.

(*b*) Via igitur istius nervi canalis hic est, de quo loquor ; & *aquaductum* à similitudine appello.

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

Il y a une autre particularité intéressante aux Anatomistes ; Fallope l'a décrite ; c'est un corps filamenteux appliqué sur la surface interne de la membrane du tympan qui la traverse comme une corde traverse la peau d'un tambour ; il est fixé avec la jambe du marteau qui adhere à la branche de l'enclume articulée avec l'étrier ; Fallope ne connoît point la nature de cette corde : est-ce une artériole, est-ce un nerf ? C'est ce que, dit-il, je n'entreprendrai point de déterminer : *ego quid sit, fateor, ignoro ; aliquando arteriola, aliquando nervus videtur, &c.* (a). Cependant notre Auteur soupçonne que l'altération de cette corde produit un affoiblissement dans l'ouie (b).

Fallope n'a pas borné là ses recherches; de la cavité du tympan, il passe à la description du labyrinthe : les dissections fréquentes lui ont appris qu'il étoit placé à la racine de l'apophise pierreuse du temporal. A ce labyrinthe viennent aboutir, d'une part, trois canaux, & de l'autre, le limaçon ; il y a nombre d'orifices, de contours, ce qui m'a fait ainsi appeller cette partie de l'oreille.

La surface entiere de toutes ces cavités est tapissée d'une membrane très fine & très molle ; Fallope ne détermine point la nature de cette expansion membraneuse (c).

La description que Fallope donne de l'oreille, est curieuse : on admire dans tous ces ouvrages la clarté & l'ordre avec lequel il décrit les parties du corps ; il en examine les moindres dimensions ; il en indique la structure, & propose leurs usages sans trop insister dans ses explications.

Fallope a mieux connu que ses prédécesseurs l'os ethmoïde ; il le divise en quatre parties : l'apophise supérieure qui loge dans l'échancrure coronale, la lame pércée, celle qui forme la cloison du nez, & la portion spongieuse qui compose la paroi interne de l'orbite. Cette portion de l'ethmoïde est remplie de cellules qui communiquent avec les sinus sphé-

(a) Page 66.
(b) Pag. 406.
(c) An sit nervus expansus, an aliud, non refert, p. 367.

moïdaux, avec les ſinus frontaux, & avec les ſinus des machoires (*a*). N'eſt-ce pas là les ſinus maxillaires dont Fallope veut parler ? Faut-il attendre le ſiecle d'Hygmore pour avoir une connoiſſance de ces ſinus ? Mais ſuivons notre Auteur ; on lui a refuſé l'honneur de pluſieurs autres découvertes qu'il mérite à tous égards : en parlant des ſinus frontaux, qui ſont, ſuivant Fallope, au nombre de deux dans les adultes, il dit : *veſtiuntur illi ſinus, ſicuti alii, tenuiſſimâ quadam membrana aut pelliculâ.* Voilà la membrane pituitaire décrite ; c'eſt cependant à Schneider qui a vécu plus de cent ans après qu'on en attribue la découverte.

La machoire inférieure eſt formée chez les enfans de deux pieces qui ſe réuniſſent avec l'âge pour n'en produire qu'une ſeule ; il y a dans ces trois os pluſieurs cavités appellées alvéoles, dans leſquelles ſont logées les dents ; ces alvéoles ſont tapiſſées d'une membrane très fine, & il y a pluſieurs vaiſſeaux qui pénetrent dans les racines des dents.

Les dents dans le fœtus forment deux rangs ; les unes ſortent plutôt que les autres de leurs cavités ; les antérieures avant les poſtérieures ; en ſortant, ces dents déchirent une enveloppe membraneuſe dans laquelle elles ſont enfermées : *atque folliculus diſrumpitur, & dens nudus duruſque extat* (*b*).

L'expoſition anatomique des vertebres eſt inférieure à celle que Fallope a donnée des os de la tête ; on y trouve cependant quelques détails ſur l'oſſification, qui ſont très curieux, & dont Kerckringius & autres auroient dû profiter. Les trois pieces, dont les os innominés de Galien ſont compoſés, n'ont point échappé à ſa connoiſſance ; il fait voir que c'eſt à tort que Ruffus d'Epheſe les a appellés *iſchio ;* Galien & Avicenne, *innominés ;* Celſe, os de la *hanche ;* quelques-uns, *pubis ;* il aſſure que ces trois os exiſtent ſéparément juſqu'à l'âge de ſept ans, temps auquel ils ſe réuniſſent.

L'hiſtoire des extrémités oſſeuſes contient quelques détails. Fallope décrit avec plus d'exactitude que ſes

(*a*) Quæ in oſſe frontis & malis contentæ ſunt, p. 367.
(*b*) Page 370. ſub fine.

XVI. Siecle. prédéceſſeurs les condiles du bras, du fémur & du tibia; ce qu'il dit ſur leur oſſification, eſt intéreſſant.

1561.

FALLOPE.

Les grands hommes laiſſent toujours des traces de leur génie ſur les parties qu'ils traitent. Fallope a enrichi la myologie de pluſieurs découvertes; en voici l'extrait.

Il y a ſur l'os occipital deux muſcles collés à la peau, inconnus, ſuivant Fallope, aux Anatomiſtes précédens; M. Haller accorde à Fallope la découverte de ces muſcles (*a*) : deux autres muſcles recouvrent le coronal. Ces quatre muſcles communiquent entr'eux; c'eſt par leur moyen que nous pouvons mouvoir le cuir chevelu.

L'oreille a trois muſcles; l'un eſt placé en avant, & l'autre en arriere, & le troiſieme par-deſſus, &c... le troiſieme ne vient point de l'apophiſe maſtoïde, comme on l'a dit, mais des parties charnues qui la recouvrent (*b*).

L'orbiculaire des paupieres n'eſt pas à beaucoup près tel que Galien & Oribaſe l'ont dit; ce muſcle, ſuivant Fallope, n'a point de tendon qui s'attache à l'angle interne; dans l'ægilops on coupe ou l'on brûle la paupiere à cet endroit ſans qu'il en ſurvienne d'accidens fâcheux.

La paupiere ſupérieure a un *muſcle releveur*; l'inférieure n'en a point dans l'homme, ce n'eſt que chez les animaux que ce muſcle exiſte.

Les muſcles zigomatiques, les pyramidaux, les canins, &c. ne ſont point inconnus à Fallope.

Il y a ſix muſcles deſtinés à mouvoir le globe de l'œil; quatre ſont droits & deux contournés; ils ſont inégaux en longueur; le court eſt placé audeſſous du globe; le long eſt diviſé par un tendon qui paſſe ſur un petit cartilage placé au grand angle de l'œil; Fallope appelle ce cartilage poulie : *trochleam verò appello cartilaginem quandam quæ cana-*

(*a*) Pag. 292, tome premier.

(*b*) Un grand nombre d'Auteurs François modernes, & que je ne nommerai point, ſont tombés dans l'erreur que Fallope réfute.

lem habet, per quem currit dicta corda. Cette poulie est très apparente, & Fallope est surpris que ses prédécesseurs ne l'aient point décrite; ce muscle est adhérent au fonds de l'orbite, près des os maxillaires & de l'os coronal, & non à l'œil, comme le croyoient les contemporains de Fallope; ce n'est qu'en avant qu'il adhere au globe.

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

La machoire inférieure exécute différens mouvemens; elle s'approche de la supérieure; elle s'en éloigne; elle se tourne sur les côtés, *circumducit;* ces mouvemens sont produits par divers muscles; mais les Anatomistes ne les connoissent pas tous; Fallope a décrit le premier le muscle ptérygoïdien externe, ou le petit ptérygoïdien.

Il a aussi découvert le muscle géni-hyoïdien, & il connoît tous ceux que nous décrivons aujourd'hui, & que nous attribuons à l'os hyoïde; il en connoît le nombre, la position, les connexions, & il en indique les usages; c'est lui qui a le premier parlé du style hyoïdien; il en a indiqué l'attache au larynx. Nous avons vu précédemment que Vesale confondoit le muscle avec le ventre postérieur du digastrique.

La description que Fallope donne des muscles de la langue, du pharinx & du voile du palais, lui méritera toujours des éloges des vrais Anatomistes; il les a exposés avec beaucoup d'ordre & de clarté; c'est lui qui a le premier découvert le muscle contourné & le muscle releveur du palais.

Les muscles qui meuvent la tête l'ont aussi fort occupé, Fallope a fait des découvertes intéressantes: *doleo*, dit-il, *quod in his minime sim concors cum reliquis Anatomicis.;* & si jamais, continue Fallope, je me suis éloigné du sentiment reçu dans les Ecoles, ce n'est pas par esprit de contradiction, par suffisance ni par vanité, mais par le desir d'être utile à la société: je respecte, dit il, jusqu'aux erreurs de Vesale; mais ce respect ne doit point m'empêcher de publier mes découvertes.

Après avoir donné ces marques de respect pour ses maîtres, Fallope décrit les muscles droits anté-

XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

rieurs de la tête, & le mastoïdien latéral; en les décrivant il s'exprime de la maniere la plus claire & la plus laconique.

Les muscles du bas-ventre, dont Vesale avoit donné une ample description, furent pour Fallope un sujet de nouvelles découvertes: Vesale avoit dit que les muscles droits étoient plus larges en bas qu'en haut: Fallope s'apperçut que cet excès de largeur en bas venoit de deux petits muscles, de figure pyramidale, & que nous connoissons encore aujourd'hui sous le nom de muscles *pyramidaux*. Voici la description de ces muscles telle que la donne Fallope: A la partie inférieure du bas-ventre, entre la ligne blanche à l'endroit où se réunissent les aponévroses des muscles du bas-ventre, se trouvent deux muscles, un de chaque côté de la ligne blanche; ces muscles sont charnus vers les os pubis auxquels ils adherent vers l'ombilic où ils vont se terminer; ils sont plus larges & plus épais vers le bas, plus minces vers le haut (a); ils sont en partie attachés à deux ligamens qui sont fixés, d'une part, aux os pubis, & de l'autre, à l'épine des os ileum; c'est ce ligament que l'ignorance a fait attribuer à Poupart, qui a vécu cent ans après: quelle erreur! quelle faute d'histoire! des Anatomistes modernes, fameux d'ailleurs, sont cependant sujets à de pareilles méprises. Les fibres de ces muscles sont obliques, au lieu que celles des muscles droits sont droites; il n'y a quelquefois qu'un seul muscle; ils manquent quelquefois tous les deux, & pour lors les muscles droits sont plus épais: la description que Fallope donne de ces muscles est exacte; mais les usages qu'il leur attribue sont tirés de fort loin: Fallope croit que ces muscles, en se

(a) Inferiori itaque abdomine inter illam lineam albam, in quam concurrunt chordæ omnium ferè musculorum atque principium nervorum rectorum, oritur musculus quidam totus carnosus, principio non admodum lato ab osse pubis, quasi à parte ipsius exteriore qui obliquè ascendens versùs lineam dictam albam, in acutum desinit totusque obliquo fibrarum ductu in ipsum inferitur. Longitudo istius musculi non admodum magna est, cùm non pertingat ad umbilicum usque, nec spatium quatuor digitorum excedat, p. 385.

contractant, compriment les visceres du bas-ventre, & favorisent l'excrétion des urines & des matieres fécales. XVI. Siecle.

Les progrès que faisoit Fallope dans l'Anatomie ne furent point regardés d'un œil indifférent des Anatomistes contemporains. Fallope nous apprend qu'il eut beaucoup de critiques à essuyer de la part de ses confreres; ils trouvoient ridicules, dit notre illustre Auteur, les usages que j'attribuois à ces muscles; mais ils étoient forcés de dire qu'ils existoient & qu'ils les avoient vus quelquefois. Parsons, Anatomiste Anglois, qui vivoit il y a peu d'années, a voulu justifier Fallope sur les usages qu'il avoit attribués à ces muscles. Nous reviendrons sur cet objet dans les suites. 1561. FALLOPE.

Les muscles de la respiration sont indiqués par Fallope; on voit qu'il avoit une idée confuse des muscles de Verreyen. Il blame Galien d'avoir dit que les muscles intercostaux externes servoient à dilater la poitrine, & les internes à la resserrer. Notre Auteur trouva nombre d'adversaires qui prirent la défense de Galien, & critiquerent sa proposition, mais sans succès: *nam quamvis aliquot nostrorum temporum Anatomici sibi ipsis atque aliis imponentes in dissectionibus vivorum hoc opus ostendere tentent, illis tamen non succedit, tunc fide maximâ quâ omnia illis creduntur, magis quam oculis opus est* (a).

La même dispute s'est renouvellée de nos jours entre deux grands hommes, Mrs. Hamberger & Haller; le premier étoit du sentiment de Galien; j'ignore s'il lui en a fait honneur; pour l'expliquer il s'appuie sur les principes de mathématique; le second s'est contenté d'interroger la nature. Mr. de Haller a fait nombre d'expériences sur les animaux vivans. Le résultat a été avantageux à son opinion. Il a prouvé d'une maniere incontestable, que les muscles intercostaux externes & internes remplissoient le même usage dans l'économie animale: aussi le sentiment de Fallope, qui avoit essuyé mille contradictions dans le temps qu'il a été proposé, est-il

(a) Pag. 387.
(b) Page 388.

XVI. Siecle. réhabilité & prouvé deux cents ans après la mort de son Auteur.

1561. FALLOPE. Les muscles dorsaux, dit Fallope, sont extrêmement compliqués ; pour les démontrer avec plus de clarté, nous n'en distinguerons que six. A entendre notre Auteur l'on se persuaderoit qu'il va porter un nouveau jour sur ces parties ; mais il est au contraire très obscur. Il semble que les Anatomistes des derniers siecles se soient étudiés à obscurcir l'histoire des muscles de l'épine : graces aux Anatomistes modernes, nous y voyons un peu plus clair.

L'ouvrage de Fallope ne contient presque rien de particulier sur les muscles de l'extrémité supérieure ; il renvoie à Vesale qui les a, selon lui, parfaitement décrits ; il ajoute seulement la description du palmaire que Vesale ne connoissoit pas : ce n'est pas moi, dit-il, qui ai découvert le premier ce muscle ; c'est le Savant *Cananus*. Malgré cet aveu, plusieurs Anatomistes lui en attribuent la découverte. Une telle faute prouve qu'ils ne se sont point donné la peine de fouiller l'original.

Il regardoit les muscles sublimes & profonds comme une seule masse ; cependant il a indiqué exactement les insertions de ces muscles aux phalanges, & mieux que Vésale n'avoit fait. Le ligament transversal n'a point échappé à sa connoissance. Il parle des muscles interosseux, & il paroît qu'il a connu d'après Galien les muscles lombricaux, auxquels peu d'Anatomistes du seizieme siecle avoient fait attention.

Les muscles de la vessie sont de deux especes ; il y en a de transverses & de longitudinaux ; il y a aussi un sphincter qui resserre le col de la vessie. L'anus a quatre muscles ; trois sont décrits par Galien ; le quatrieme lui a échappé : ce muscle est couché sous la peau, comme sont les muscles orbiculaires des paupieres (*a*). Galien avoit déja indiqué le sphincter, il auroit dû le citer.

Fallope n'a pas aussi bien écrit sur les vaisseaux sanguins, qu'il l'a fait sur les autres parties ; il a nié l'existence des valvules dans la veine azigos, & il

(*a*) Pag. 323.

se moque d'Amatus Luzitanus qui dit que Cananus les lui a démontrées. Il a donné une planche des veines, & l'on voit qu'il avoit une notion de presque toutes celles que nous connoissons aujourd'hui. Il a indiqué les quatre sinus circulaires sphénoïdaux, &c. XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

Il y a à présumer que cet Anatomiste a fait nombre d'expériences pour connoître le mouvement du sang. Il savoit que les arteres ne battoient point au-dessous des ligatures. L'histoire des nerfs est très obscure. Fallope ne connoissoit que sept paires de nerfs provenant du cerveau. Il a vaguement indiqué le grand nerf sympathique, & n'a presque pas parlé des nerfs vertébraux; il a cependant connu la quatrieme paire, & est entré dans quelques détails sur les nerfs du cœur.

Notre Auteur a connu les vaisseaux lymphatiques; mais il n'a parlé que de ceux du foie.

L'histoire des visceres est plus exacte: après avoir indiqué leur position générale, il a décrit leur structure particuliere. Il a connu les points lacrymaux & les deux canaux qui y aboutissent: l'un, dit-il, est à la paupiere supérieure, & l'autre à la paupiere inférieure, tous deux derriere la caroncule.

Ils se réunissent & forment un sac qui s'ouvre dans le nez; ce sac est contenu dans un canal osseux, creusé en grande partie dans un os écailleux, placé à l'angle interne; Fallope veut apparemment parler de l'os unguis.

La glande lacrymale ne lui étoit point inconnue; c'est même la seule glande qu'il admet dans l'œil. Il n'a rien de particulier sur le nombre des tuniques de l'œil; il dit seulement qu'il est ridicule de les faire venir du cerveau; que leur structure est différente de celle des méninges. Ses remarques sur le crystallin, & sur l'humeur aqueuse, sont justes; il a décrit leurs tuniques, leurs membranes. Il ne pense pas que la tunique du crystallin soit la même que celle qui revêt le corps vitré: la membrane du crystallin, dit-il, est plus épaisse que la membrane vitrée; il dit être le premier qui en ait parlé; c'est lui qui a donné

(a) Pag. 415.

XVI. Siecle. le nom au ligament *ciliaire*. Le cryſtallin n'eſt point, dit Fallope, exactement lenticulaire ; ſa face poſtérieure eſt plus convexe que l'antérieure ; celle-ci paroît preſque applatie.

1561.

FALLOPE.

L'œſophage & le ventricule ont trois tuniques ; une extérieure qui eſt membraneuſe ; l'interne qui eſt nerveuſe, elle eſt recouverte d'une mucoſité ſemblable à celle qui revêt la langue, la moyenne eſt muſculeuſe. Il a connu les valvules conniventes des inteſtins. Ses réflexions ſur les uſages de la bile ſont dignes du plus grand génie. Parmi nombre de faits intéreſſants & curieux. Fallope aſſure que la bile coule continuellement du foie dans l'inteſtin, à moins qu'il n'y ait un obſtacle dans le canal ; la bile pour lors reflue dans la véſicule. L'obſervation a juſtifié les raiſonnemens de Fallope : on en trouvera la preuve à l'article *Lieutaud*, &c.

La même ſtructure, dit Fallope, ſe trouve dans la veſſie ; ſes tuniques peuvent facilement ſe ſéparer les unes des autres ; l'intérieure eſt compoſée de pluſieurs plans de fibres qui s'entrecroiſent ; les unes ſont longitudinales, les autres circulaires.

Cette deſcription eſt éloignée de la naturelle ; elle a été cependant regardée comme vraie pendant près de deux ſiecles. Il étoit réſervé à Mr. Lieutaud de faire dans cet organe une abondante moiſſon de découvertes.

Sa deſcription des parties de la génération contient quelques détails curieux ; il admet quatre tuniques qui revêtent les teſticules, & il leur donne des noms particuliers : il diſtingue le didyme de l'épididyme ; il fait remarquer les canaux déférens, & il donne une deſcription des glandes ſéminales plus exacte que celle d'Hippocrate, & que celle de Rondelet ſon contemporain : les arteres, veines & nerfs ſpermatiques ſont auſſi bien décrits.

Après avoir parlé des parties internes, il procede à la deſcription des externes. Il y a des remarques particulieres ſur les corps caverneux ; ils ne forment point deux canaux réguliers comme ſes prédéceſſeurs l'avoient dit ; mais ce ſont deux corps remplis de cellules qui communiquent entr'elles ; il y a même

une communication entre les deux corps caverneux ; à ces cellules vont aboutir plusieurs arteres & plusieurs veines ; il y en a sur-tout une qui serpente sur le dos de la verge ; elle passe sous les os pubis & se divise vers le gland en deux petites veines. XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

Les parties génitales de la femme lui ont fourni un plus vaste champ pour faire des découvertes. Instruit des recherches d'Avicenne sur le clitoris, il a été à même d'en donner une description fort ample & fort judicieuse ; il a parlé de ses muscles, de son prépuce & de ses racines.

L'hymen n'est point un être de raison ; il existe, dit Fallope, chez les vierges ; c'est une cloison membraneuse placée à la partie antérieure du vagin : on se moque des Anatomistes qui l'admettent ; mais on a tort : *verùm, meâ sententiâ, non sunt ita deridendi, quoniam revera, ut videri poteris, in virginibus membranam quandam nerveam, non autem corneam, quæ immediatè post urethram adest & claudit sinum per trasversum* (a). Cette membrane, continue-t-il, est percée vers son milieu, afin que la matiere des regles puisse couler librement ; elle se rompt aux premieres approches du mâle, & laisse couler du sang, comme fait chez l'homme la rupture du frein.

On voit par ce que dit Fallope, que de son temps plusieurs Anatomistes révoquoient en doute l'existence de l'hymen; pour se mettre à l'abri des reproches, Fallope a fait des recherches particulieres ; il l'a vu & démontré dans ses cours, & décrit dans son ouvrage. Des Anatomistes modernes cependant, malgré l'autorité de ce grand homme, ont été aussi incrédules que les contempoiains de Fallope. Les préjugés se perpétuent d'âge en âge.

Les deux conduits tortueux qui aboutissent au fonds de l'utérus, étoient peu connus ; à peine Herophile, Ruffus & Soranus les avoient-ils vus extérieurement, & même chez les animaux. Fallope fouilla dans le bas-ventre des femmes, & apperçut leur contour, leur volume, leur position entr'eux ; il les ouvre & il les trouve creux.

(a) Page 420.

XVI. Siecle.
1561.
FALLOPE.

Cette découverte est si belle, que notre Auteur avoit de la peine à se persuader d'en être l'auteur; il avoit même quelque difficulté de se l'approprier dans ses écrits: il appelle ces canaux *méatus séminares . . . vel tubæ*. Ces trompes sont ouvertes par leurs extrémités; une ouverture communique avec l'utérus, & l'autre est cachée sous des franges membraneuses; l'orifice qui s'ouvre dans l'utérus est étroit; celui qui est à son autre extrémité est tortueux, & se termine par quelques franges de couleur rougeâtre, & qui semblent vasculaires (*a*).

L'utérus est soutenu par deux productions membraneuses & vasculeuses qui adherent aux parties supérieures latérales & antérieures; elles passent par les ouvertures du grand oblique, & vont se répandre sur les grandes levres; ces productions soutiennent l'utérus; Fallope les nomme *crémaster*: ce ne sont point deux muscles comme Vesale l'avoit dit, mais un repli du péritoine qui contient plusieurs vaisseaux.

Anatomiste judicieux, Fallope a senti combien il étoit utile de faire des recherches dans les sujets d'un âge différent; il disséqua plusieurs fœtus, & a connu le trou ovale, le canal artériel, il s'apperçut que la membrane allantoïde étoit un être de raison.

Fallope a été aussi grand Chirurgien qu'il a été grand Anatomiste: dans son ouvrage sur la Chirurgie il a traité des plaies en général, & en particulier de celles des différens organes: il a recommandé l'usage des sutures; il a donné un traité sur les tumeurs, où l'on trouve des particularités intéressantes au traitement des luxations; les ulceres l'ont fort occupé, il en a distingué plusieurs especes, & il a proposé nombre de remedes: il a traité des différentes opérations de Chirurgie; en a exposé les indications & les contre-indications; d'un côté il a nié l'existence des contre-coups dans les os du crâne; & de l'autre il dit que les sutures s'oposent à cet accident; cependant il observa une contre-fente; mais il en attribua la cause à un double coup. Il

(*a*) Pag. 421.

se servoit du feu pour arrêter les hémorrhagies. Il a prescrit de faire la paracenthese près des os des isles, & il se servoit d'un instrument tranchant avec lequel il conseille de percer les muscles plutôt que les aponévroses : *si ergo quis vellet in hydrope ascite abdomen aperire pro aqua extrahenda, debet illud secare in parte abdominis magis carnosâ* (*a*) ; afin, dit-il, que la cicatrice puisse se faire plus facilement. L'anchilose ne lui a pas été inconnue ; il a rapporté une observation d'une anchilose de plusieurs vertebres ; il a observé une excroissance fongueuse du cerveau : on ne sait pas bien de quelle maniere il opéroit en pareil cas. Mr. de Haller dit que Fallope a connu les pierres enkistées. XVI. Siecle. 1561. FALLOPE.

Voilà à peu près ce que les ouvrages de Fallope contiennent d'intéressant sur l'Anatomie & sur la Chirurgie. On peut donc voir d'après cet extrait, que Fallope a été un des plus grands Anatomistes & un des plus grands Chirurgiens du seizieme siecle. Son génie brille par-tout, & par-tout l'on trouve les traces d'un observateur judicieux. Il étoit d'un caractere doux, affable, & point présomptueux; il proposoit ses découvertes avec modestie, & combattoit les erreurs des autres avec modération : il eut toute sa vie un respect extrême pour Vesale son maître, & il ne manqua jamais aux droits de l'amitié ; en un mot Fallope fut doué de presque toutes les bonnes qualités qu'on desire dans un Savant, & qu'on trouve rarement chez lui.

Vidus Vidius, Senior, pour le distinguer de Vidus Vidius Junior son neveu (*b*), vivoit à Florence vers l'an 1530 ; il fut premier Médecin de François I, Roi de France, & premier Lecteur & Professeur en Médecine au College royal de France ; il entra en exercice en 1542, & il jouit en France de ses places pendant l'espace de six années. Il fut appellé dans sa patrie en 1548 (*c*). Il enseigna publiquement la Médecine à VIDUS VIDIUS.

(*a*) Page 531.

(*b*) Nous ne suivons pas l'ordre Chronologique pour l'Histoire de Vidus Vidius, ses ouvrages ne parurent qu'après sa mort, & l'on y trouve les principales découvertes de Fallope.

(*c*) Duval, Histoire du College Royal de France, pag. 64. Manget le fait partir pour l'Italie une année plutôt.

XVI. Siecle. Pise pendant l'espace de vingt ans. Il mourut en 1567.
Duval dit de lui au sujet de son arrivée en France.

1561.
VIDUS VIDIUS.

Vidus venit, Vidius vidit, Vidus vicit.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui sont:

Ars Medicinalis, in qua cuncta quæ ad humani corporis valetudinem præsentem tuendam, & absentem revocandam pertinent, quæ per Vidum Vidium Juniorem diligentissimè recognita fuerunt. Venetiis 1611, in-fol. trois tomes. *Francof. apud Ambrios* 1626, 1645, in-fol. Ibidem *apud Jacobum Gottofredum Seycrum* 1667, in-fol. *vol*, 3. sub titulo, *Opera omnia Medica, Chirurgica, Anatomica.*

On trouve dans le troisieme tome *de Chirurgiâ; lib. 5, græco in latinum à se conversi cum commentariis propriis & Galeni seorsum extant. Lutetiæ* 1544, in-fol. C'est une des plus belles & des plus rares éditions. L'ouvrage est dédié à François I.

De Anatome, lib. 8, tabulis 78 in æs incisis illustrat. & exornat. seorsim extant. Venetiis 1611, in-fol.

De curatione generatim partis secundæ sect. duæ. Florentiæ 1594, in-fol. *Francof.* 1596, in-fol.

De curatione generatim partis secundæ sectio secunda diligentissime à Vido Vidio Juniore recognita seorsim excisa. Venet. 1686, in-fol.

On y trouve *Hippocratis libri de ulceribus, de vulneribus capitis, cum Vidi Vidii in singulos commentariis.*

Hippocrat. de fracturis cum tribus Galeni commentariis.

De articulis cum ejusdem quatuor commentariis.

De officina Medici cum ejusdem tribus commentariis.

Galeni de fasciis liber.

Oribasii de laqueis & machinamentis libellus.

Les ouvrages d'Anatomie de Vidus Vidius ont paru long-temps après l'an 1542 qu'il fut installé à la place de Professeur au College royal; ils ont été publiés après ceux de Vesale & de Fallope, & Vidus a profité de leurs travaux : ce qui nous met dans l'embarras pour assigner à chacun d'eux les

découvertes dont ils ſont les auteurs. Les diſciples peuvent uſurper les découvertes d'un maître & s'en parer ; mais les maîtres à leur tour abuſent ſouvent de leur qualité, & tâchent d'abſorber les travaux de leurs diſciples. De deux maux il faut éviter le pire : c'eſt pourquoi je ſuivrai, pour l'adjudication des découvertes, l'ordre de la publication de leurs ouvrages toutes les fois qu'il n'y aura point d'obſtacles.

XVI. Siecle. 1561. VIDUS VIDIUS.

L'Anatomie de Vidus Vidius contient le plus grand nombre de remarques diſperſées dans l'ouvrage de Veſale. La plupart des planches ſont les mêmes ; il y en a peu d'originales. L'ouvrage eſt diviſé en ſept livres. Dans le premier l'Auteur donne diverſes regles de diſſection, & y fait la deſcription des inſtrumens ; & ce qui paroîtra étonnant, c'eſt que cet ouvrage paroît en pluſieurs points une copie de Veſale, ou *vice verſa*.

Le ſecond traite des os. Vidus Vidius y a fait repréſenter le ſquelete ſous pluſieurs points de vue ; il a enſuite fait exprimer chacun de ces os en particulier : dans ſes deſcriptions il procede auſſi du général au particulier ; comme Veſale il diviſe la tête en crâne & en face ; le crâne eſt formé de huit os ; notre Auteur en donne une deſcription aſſez exacte, il y indique leur figure, leur poſition générale & particuliere, leurs connexions, leur ſtructure & leurs uſages : l'os temporal y eſt ſur-tout bien décrit. Vidus Vidius parle de trois oſſelets, ſans citer Carpi ni Fallope, ni Ingraſſias. L'aqueduc de Fallope ne lui étoit point inconnu ; mais notre Auteur paſſe ſous ſilence le nom de Fallope. Les deux fenêtres, les canaux demi-circulaires, le limaçon & le veſtibule, n'ont point échappé à ſa connoiſſance : il a auſſi connu les filets de nerfs de la portion molle, qui pénetrent l'organe de l'ouie & ſe diſperſent ſur la membrane qui tapiſſe les canaux demi-circulaires. L'Auteur rapporte quelques faits relatifs à l'oſſification ; il fait appercevoir qu'il y a chez les enfans un cerceau oſſeux au lieu d'un canal oblique. Cette remarque appartient à Fallope.

Marchant ſur les traces de Fallope, ſans cependant

XVI. Siecle. 1561. VIDUS VIDIUS.

le citer, Vidus décrit les ſinus ſphénoïdaux ; il ſavoit que les enfans en étoient dépourvus, & que les vieillards les avoient au contraire très amples : il fait la même réflexion ſur les ſinus frontaux. Les trous & les éminences de l'os ſphénoïde ſont expoſés avec clarté & préciſion. Notre Auteur a ſurpaſſé Fallope en ce point d'Anatomie, ainſi que le font nos Anatomiſtes; Vidus Vidius parle des vaiſſeaux ſanguins ou nerveux qui y paſſent. Il a le premier décrit les os palatins avec aſſez d'exactitude. La cloiſon oſſeuſe du nez, dont Fernel avoit fait un os particulier, que Columbus a quelque temps appellée vomer, eſt, ſuivant Vidus Vidius, une appendice de l'os ſphénoïde. Quelques modernes ont voulu s'approprier cette découverte. Je renvoie à l'hiſtoire de *Sanctorini*, de Mr. *Lieutaud*, de *Palfin*, de *Petit*, &c. ceux qui voudront en ſavoir davantage ſur cette matiere.

Le reſte de ſon expoſition ſur les os ſe reſſent aſſez des Auteurs qu'il a copiés : il faut cependant avouer qu'il a mieux décrit les vertebres qu'aucun de ſes prédéceſſeurs ; il a très bien diſtingué que la premiere vertebre cervicale n'avoit point d'apophiſe épineuſe ; que la ſeptieme l'avoit fort longue & fort relevée ; que les vertebres dorſales avoient les leurs couchées les unes ſur les autres ; que les apophiſes tranſverſes de celles-ci étoient en général plus longues que les apophiſes tranſverſes des vertebres des autres claſſes ; que ces vertebres avoient deux facetes, une de chaque côté pour recevoir la tête de la côte ; il a été plus loin ; il a connu que le premier avoit quelquefois une face entiere, de même que la onzieme & la douzieme. Les vertebres lombaires ont les apophiſes tranſverſes beaucoup plus courtes, ſurtout la premiere & la derniere. Les apophiſes épineuſes ſont plus redreſſées, & les apophiſes articulaires un peu plus obliques que celles du dos, mais moins que celles du col. L'hiſtoire des cartilages mérite d'être conſultée ; elle eſt plus exacte que celle qu'avoient donnée Charles Etienne, Veſale & Fallope. L'Auteur a réuni ſous un ſeul chapitre ce que chacun d'eux avoit dit de particulier. Il a très fréquemment

cité

cité Galien sans faire aucune mention de Vesale & de Fallope ; & quoique ce dernier eût déja indiqué la poulie de l'œil, notre Auteur n'a pas jugé à propos d'en parler, quoiqu'il ait décrit séparément le cartilage, le ligament, & la gaîne membraneuse qui le forme (*a*). Les ligamens en général sont aussi extrêmement bien décrits ; les capsulaires, les latéraux, les inter-articulaires, ceux qui sont tendus d'une vertebre à l'autre, ou qui revêtent tout le canal intestinal, sont exprimés aussi clairement que le peuvent faire nos Auteurs modernes (*b*).

XVI. Siecle. 1561. VIDUS VIDIUS.

Ses descriptions sur les muscles sont extraites des ouvrages de Vesale & de ceux de Fallope. L'Auteur a compilé le plus souvent l'un & l'autre, & presque toujours sans en avertir le lecteur. Ces muscles sont tous représentés dans des figures particulieres, & certainement bien au-dessous pour l'exactitude de celles de Vesale. Les muscles de la langue y sont grotesquement exprimés : mais l'on y voit quelque chose de vrai dans leur distribution & dans l'arrangement de leurs fibres (*a*).

Vidus Vidius n'a fait aucune découverte dans l'angiologie ni dans la névrologie. Il a à peu près répété ce qu'avoient déja dit les Fernel, les Vesale ou les Fallope.

L'histoire des visceres ne renferme pas non plus de détails nouveaux ; l'Auteur y a cependant observé, d'après Nicolas Massa, que le péritoine n'étoit nullement percé, & qu'on pouvoit extraire la plupart des visceres du bas-ventre sans l'ouvrir. Il a fait représenter ces visceres dans des planches particulieres, presque toutes extraites des ouvrages de Vesale.

Les intestins sont formés de trois tuniques ; Charles Etienne l'avoit déja dit ; Sylvius, Vesale & Fallope, &c. l'ont suivi. L'externe est commune & vient du péritoine. La seconde ou la premiere propre est tendineuse ; Albinus a dans les suites démontré qu'elle étoit formée du tissu cellulaire. L'interne est musculeuse ; celle-ci est formée de deux plans

(*a*) Pag. 76.
(*b*) Pag. 81.

XVI. Siecle.

1561.

VIDUS VIDIUS.

de fibres ; on en voit de longitudinales, & d'autres transverses, ou circulaires (a) ; les longitudinales sont extérieures ; les circulaires sont internes. On voit par-là que Villis n'est pas le premier qui ait observé cette structure, comme Manget l'a avancé. Vidus Vidius n'ose mettre au rang des tuniques propres à l'intestin la tunique veloutée ; il se contente de dire : *in intima ejus superficie velamentum quoddam tenue reperitur, quod a reliqua substantia exteriori separatur ; continetur hoc ut in ventriculi tunicâ interna, & prope in intimâ superficie fibris quibusdam brevissimis ac tenuissimis.* Il a aussi connu les valvules conniventes dont Fallope avoit donné une exacte description peu d'années auparavant : *officiunt hæ, ut diutius retineatur, atque apprehendatur, quod retinendum, atque apprehendendum est* (b). Les contours que forme l'intestin duodenum, n'avoient pas été jusqu'ici bien décrits ; Vidus Vidius en a exactement exprimé les courbures. Il a aussi connu l'appendice cæcale qu'il a comparée à un ver ; & il a eu une idée, à la vérité imparfaite, de la valvule du colon.

La bile est portée à l'intestin duodenum par un canal qui se bifurque du côté du foie, un conduit va immédiatement au foie, & l'autre va aboutir à la vésicule du fiel ; il découle par le canal hépatique une bile jaunâtre ; & par celui qui vient de la vésicule une bile noirâtre. La liqueur qui découle du foie est portée presque continuellement à l'intestin ; celle de la vésicule du fiel n'y découle que par surabondance ; il y a une valvule qui l'empêche de couler lorsqu'elle est contenue en petite quantité (c). L'existence de cette valvule est chimérique ; cependant elle a été admise par nombre de modernes.

L'Auteur a représenté les canaux choledoque, hépatique & cystique dans une planche particuliere, & qui n'est pas mauvaise ; il n'est pas tombé dans l'erreur de Diemerbroek & de Verreyen, qui ont fait écarter les branches comme celles d'un *y*.

Notre Auteur montre quelque exactitude dans l'ex-

(a) Pag. 253.
(b) Eadem, page 220.
(c) Page 265.

pôsition des parties génitales de l'un & de l'autre sexe ; il est cependant tombé dans plusieurs erreurs : il a fait venir les deux arteres spermatiques dans l'homme & dans la femme du tronc de l'aorte au-dessous des veines rénales (*a*). Les vésicules ne lui étoient point connues, ce qui fait voir combien sont dans l'erreur, ceux qui prétendent que Rondelet les a connues de Sylvius, & celui-ci de Vidus Vidius : cependant il eut pu avoir une notion de ces parties, s'il eut lu avec attention le passage d'Hippocrate que j'ai inséré à l'article Rondelet, & celui de Carpi que j'ai rapporté dans mon histoire d'Anatomie ; un Italien eut du moins dû connoître les Auteurs de sa nation (*b*).

XVI Siecle. 1561. VIDUS VIDIUS.

Les ligaments ronds se terminent chez les femmes aux parties latérales internes & supérieures des cuisses, par nombre de filets qui forment une espece de pate d'oie. Vidus Vidius les a fait représenter dans sa soixante-huitieme planche.

L'ordre que notre Auteur s'est imposé le conduit à la description de la poitrine, il a connu les cinq cartilages du larynx & en a donné une description assez exacte ; il a beaucoup puisé dans les ouvrages de Galien & de Vesale, il a même adopté jusqu'à leurs erreurs sur les poumons ; car comme eux il n'admet que deux lobes à chacun des poumons (*c*).

Le cœur jouit d'une extrême sensibilité, aussi reçoit-il grand nombre de nerfs qui s'entrelacent diversement entr'eux & forment un plexus (*d*). Vidus réduit le nombre de ces nerfs à celui de cinq qui se soudivisent ensuite à l'infini. Le premier vient de la huitieme paire du côté gauche au-dessous du nerf recurrent du même côté. Le second & le troisieme viennent du côté gauche de la huitieme paire, & se portent à la baze du cœur, &c. Le quatrieme vient du nerf recurrent gauche, le cinquieme vient du côté droit, &c. (*e*). *Vesale* & *Fallope* avoient été beau-

(*a*) Pag. 277.
(*b*) Page 283.
(*c*) Pag. 289.
(*d*) Pag. 301.
(*e*) Primus incipit à magno ramo sinistri nervi sexti paris,

XVI. Siecle. 1561. VIDUS VIDIUS.

coup plus courts sur cet objet ; Charles Etienne, avec plusieurs des anciens, prétendoient au contraire que le cœur n'avoit point de nerfs. L'inspection des cadavres a convaincu les plus grands Anatomistes du contraire, & il est surprenant que *Riolan* n'ait pas été de leur avis, & qu'il ait adopté le sentiment de Charles Etienne.

Les tubercules des valvules décrits par *Arantius*, & qu'on lui attribue pour l'ordinaire, ont été connus de Vidus Vidius ; voici les propres paroles de l'Auteur : *Secundum foramen, cui in dextro ventriculo vena arterialis respondet, tres similiter membranas habet, ortas à membrana ipsum circumdante, & versùs ipsam venam arterialem procedentes, quarum quælibet in figuram semi circuli incipit a trunco venæ arterialis, ubi aliquantulum assurgit ; dein crassior reddita, dilatatur extra cor & aliquot* tubercula *exigit in sublimiori parte cordis impressa. Ab his tuberculis tres membranæ oriuntur, quæ nullibi inhærent vasi, præter quàm ad tubercula* (a). Notre Auteur ne leur donne pas, comme *Arantius*, la figure d'une pomme de pain : mais à cette particularité près, il les a aussi bien décrits, & on ne peut lui refuser dans cet histoire l'honneur de la découverte ; car je n'ai trouvé la description de ces éminences dans aucun des Auteurs dont j'ai parlé jusqu'ici. Ce que Vidus Vidius dit sur cet objet est fort clair, je suis surpris que M. *Morgagni* (b), qui a pour ainsi dire pesé à la balance le mérite des Auteurs, qui les a loués ou critiqués avec l'équité & la sagacité la plus grande, ait attribué à Arantius la gloire de cette découverte, au préjudice de Vidus Vidius qui vivoit près de cent

paulo infra initium recurrentis, unde reflectitur ad venam arterialem sinistram, & ad propositum plexum ascendit. Secundus & tertius, à sinistro latere oriuntur illius plexus, qui in cervice efficit sextum par nervorum cerebri, & inde ad cordis basim, & proprie ad plexum descendit, interdum tamen non duplex est, sed simplex. Quartus, incipit a recurrente nervo sinistri lateris & simul cum secundo ac tertio descendit ad plexum. Quintus, & ultimus per dextrum latus fertur ; sumit autem duplex initium, unum tenuius ab externa parte illius plexus qui ex sexto nervosum pari in cervice residet, p. 301.

(a) Pag. 303.

(b) Adversaria Anat. p. 22 & 23.

ans avant lui, & dont l'ouvrage a été publié dix ans avant le sien.

XVI. Siecle.

Le cœur est entouré par les arteres & les veines coronaires; l'Auteur le décrit admirablement bien. Il a par-dessus sa baze deux sacs membraneux & musculeux, qu'on nomme oreillettes; c'est ainsi que parle notre Auteur: l'oreillette droite est plus grande que l'oreillette gauche; elles sont extérieurement polies & membraneuses; en dedans on apperçoit des trousseaux musculeux qui s'entrelacent mutuellement: ceux de l'oreillette droite sont plus gros & plus nombreux que ceux de l'oreillette gauche.

1561. VIDUS VIDIUS.

L'exposition que notre Auteur fait du cerveau, mérite d'être lue des vrais Anatomistes; selon lui ce viscere est plus grand dans l'homme, proportion gardée à la masse du corps (*a*), qu'il n'est chez les autres animaux. On voit, dit notre Auteur, sur le corps calleux, deux vaisseaux transparents remplis d'une liqueur limpide; *à lateribus superioris partis callosi corporis duo quasi rivuli per substantiam cerebri in longitudinem procedunt ..... hi pituitam ferunt* (*b*). L'Auteur a donné une description des plus exactes des ventricules, il a admis une séparation complette des ventricules antérieurs; cette cloison est en partie médullaire, & en partie membraneuse; *adest .... septum quoddam medium à quo dexter ventriculus à sinistro separatur* (*c*).

Vidus a porté plus loin ses recherches, il a connu & décrit avec beaucoup de précision & d'exactitude le canal de communication du troisieme avec le quatrieme ventricule; il parle aussi, mais, à la vérité, d'une maniere vague & confuse, de la valvule de Vieussens. Je renvoye à l'original le lecteur curieux de s'instruire, je lui promets une abondante moisson de découvertes historiques: en lisant cette description anatomique, s'il a quelque connoissance de l'ordre chronologique des découvertes, il verra qu'on en attribue aux modernes un très grand nombre dont ils ne sont point les auteurs; il y trouvera dans

(*a*) Pag. 303.
(*b*) Pag. 311.
(*c*) Pag. 312.

XVI. Siecle. le même chapitre une exacte description des émissaires de *Sanctorini*.

1561. VIDUS VIDIUS. Notre Auteur soutient son exactitude dans la description des yeux ; les tuniques de l'humeur vitrée & de l'humeur crystalline y sont décrites d'une maniere peu commune. Si je ne craignois de passer pour jaloux des progrès de mes contemporains, j'en renverrois plusieurs à ce tribunal de jurisdiction, & ils y trouveroient la source, souvent même la copie de leurs prétendues découvertes. Suivant notre Auteur, le crystallin a des vaisseaux qui viennent de la partie postérieure du globe. M. *Albinus* n'a-t-il pas dit quelque chose d'équivalent : j'avoue que la description que M. Albinus nous a donnée de ces vaisseaux est supérieure à celle de Vidus Vidius ; mais je crois qu'il est de mon devoir, & j'espere que M. Albinus ne le trouvera pas mauvais, de rendre à Vidus Vidius ce qui lui appartient. M. *Morgagni* ne me saura pas aussi mauvais gré, je l'espere, si je lui indique la description des membranes, des humeurs crystalline & vitrée (*a*) ; il pourroit y trouver quelque chose d'analogue à celle qu'il nous en a donnée (*b*). Je parle à des Savants, aux chefs des Anatomistes vivants, & je leur offre mes réflexions comme un hommage de l'estime que j'ai pour tous leurs ouvrages.

De l'organe de la vue, notre Auteur passe à l'examen de ceux de l'ouie, de l'odorat & du goût ; il y fait plusieurs réflexions curieuses : les sinus du nez & la membrane pituitaire, faussement attribuée à *Schneider*, y sont passablement décrits ; l'histoire des dents contient quelques particularités utiles, mais on y trouve plusieurs préjugés qu'il faut éviter ; on y lit entr'autres que les dents de lait n'ont point de racines (*c*), ce préjugé existe encore de nos jours chez le commun des Chirurgiens.

Les fameux Anatomistes modernes sont revenus de cette erreur ; Mr. de *Senac* m'a fait présent d'une piece où l'on apperçoit d'une maniere démonstrative le contraire de ce que notre Auteur avance.

(*a*) Elle se trove dans les pages 319 & 320.
(*b*) Adversar. Anat. VI. p. 90.
(*c*) Pag. 331.

D'après ce que je viens d'extraire sur l'Anatomie de Vidus Vidius, le lecteur sera à même d'en porter son jugement ; je l'exhorte cependant à le consulter, il y trouvera un grand nombre d'autres détails intéressants dans lesquels je n'ai pu entrer pour ne pas être trop long. L'Auteur a terminé son ouvrage par un recueil d'expériences qu'il a faites sur divers animaux vivants ; il a fait la ligature aux vaisseaux sanguins, & il a vu l'artere se tuméfier vers le cœur, & la veine vers les extrémités ; il a aussi observé que l'air ne pénétroit plus les poumons, dès que la poitrine étoit ouverte. Sa Chirurgie est exposée très au long, mais les découvertes qu'il a faites dans cet Art ne sont ni si nombreuses ni si intéressantes que celles dont il a enrichi l'Anatomie ; cette Chirurgie se trouve dans le troisieme volume de ses ouvrages. La premiere partie contient le Traité des plaies & des ulceres d'*Hippocrate*. La seconde le Traité des bandages de *Galien* ; & la troisieme les instruments & machines d'*Oribase*.

XVI. Siecle. 1561. Vidus Vidius.

Le même Auteur a aussi donné une traduction latine de la Chirurgie d'Hippocrate, je l'ai déja annoncée.

L'Histoire d'Antoine Saporta intéresse tous les vrais Médecins. Issu d'une famille qui cultivoit depuis long-tems la Médecine, il fut destiné en naissant à l'état de ses ancêtres, & reçut une éducation propre à faire éclore ses talens : il étoit petit-fils de Louis Saporta, premier Professeur en Médecine à Lerida, en Espagne, qui vint dans la suite s'établir à Avignon, après avoir pris ses degrés en Médecine à Montpellier. Il eut pour fils Louis Saporta second, qui se fit recevoir Docteur en Médecine dans la Faculté de Montpellier ; c'est de celui-ci que naquit Antoine Saporta, Chancelier de la Faculté de Montpellier. Il s'inscrivit (a) dans le registre des matricules le 12 Octobre 1521, & prit son bonnet de Docteur en 1531. M. Astruc prétend que dans ce tems le Cours des Etudes étoit beaucoup plus long qu'il n'est aujourd'hui. Dix ans après son Doctorat, Antoine

Saporta.

(a) Histoire de la Faculté de Montpellier par M. Astruc, pag. 241.

XVI. Siecle. Saporta fut admis au rang des Professeurs Royaux
1561. à la place de Gilbert Griffi que la mort venoit d'enlever, confrere de Rondelet, de Jean Schyron & de Jean Bocaud; il travailla avec eux en 1556 à la réparation de l'ancien Amphithéâtre. Quatre ans après cette époque, Saporta devint Chancelier de l'Université par la mort de Rondelet qui occupoit cette place; il en jouit treize ans avec l'applaudissement général de tous les Médecins. Il laissa un fils nommé Jean Saporta, qui embrassa, comme son pere, l'état de la Médecine. C'est de celui-ci que sont venus plusieurs Officiers au Présidial de Montpellier, au Bureau des Finances & à la Chambre des Comptes. M. Degrefeuille nous apprend dans son Histoire de Montpellier, que les Veissieres, aujourd'hui fameux par leur profond savoir dans la Jurisprudence, tirent leur origine de la maison des Saporta.

SAPORTA.

Après un exercice de la Médecine continué pendant cinquante ans avec le plus grand zele & l'approbation générale du Public, Antoine Saporta mourut à Montpellier en 1573. Henri de Gras, Médecin de Montpellier, établi à Lyon, trouva quelque-tems après dans la Bibliotheque de François Ranchin, Chancelier de l'Université de Montpellier, un manuscrit sur les tumeurs, qu'il fit imprimer sous le titre :

De tumoribus præter naturam libri quinque. Lugd. 1624 in-12.

L'Auteur a suivi dans cet ouvrage le même ordre que les Auteurs anciens qui ont écrit sur les tumeurs. Sa théorie est fondée sur les mêmes principes, & les indications curatives en sont déduites : il a cependant ajouté plusieurs observations qui lui sont particulieres; il y en a sur l'anévrisme, qui méritent la considération des gens de l'art (*a*). » L'anévrisme, » dit-il, intéresse quelquefois les parties extérieures, » comme les mains, les pieds, & les parties qui sont » près de la gorge & des mamelles; il attaque aussi » les arteres intérieures . . . . c'est ce que j'ai vu

(*a*) Pag. 117.

1561.

SAPORTA.

» survenir l'an 1554. Un homme qui avoit passé la » plus grande partie de sa jeunesse dans des voyages » pénibles, & qui s'étoit beaucoup adonné à la boisson des vins les plus forts, se plaignit vers la » cinquantieme année de son âge d'une difficulté de » respirer, d'une palpitation du cœur très incommode . . . . Quelque-tems après il sentit une » douleur sous l'omoplate gauche, au-dessous de » laquelle il paroissoit une tumeur avec pulsation » qui cédoit au tact lorsqu'on la pressoit, & qui » reprenoit son ancien état dès qu'on cessoit de la » comprimer; à ces signes je ne doutai pas que ce ne » fût un anévrisme, & portai un prognostic des plus » fâcheux. . . . . . . on appella en consultation deux » Médecins qui furent d'un avis contraire, &c. Le » malade mourut quelque tems après; l'ouverture du » corps justifia la vérité de mon diagnostic; il sortit de la tumeur une grande quantité de sang, & » nous vîmes une des arteres intercostales extrêmement dilatée; il y avoit du sang épanché entre les » muscles intercostaux, & la côte & la vertébre voisine nous parurent cariées ». Cette observation est d'autant plus intéressante, qu'elle a été faite dans un tems que l'on ouvroit très peu les cadavres, & qu'elle est d'ailleurs très détaillée.

Cette observation sur les anévrismes n'est pas la seule qu'on trouve dans cet ouvrage: Saporta parle d'un autre survenu à l'aorte ascendante qui avoit carié trois vertébres, & dont le sang avoit tellement dilaté l'aorte qu'elle avoit la grosseur du poing (*a*). L'Auteur blâme un Chirurgien de Montpellier d'avoir ouvert un anévrisme croyant ouvrir un œdème: il survint, suivant Saporta, une si grande hémorrhagie qu'on ne put l'arrêter, quelques moyens qu'on ait employés. Saporta ajoute qu'on voyoit l'artere se contracter & se dilater, &c. On trouvera dans l'ouvrage plusieurs autres cas à-peu-près pareils: Saporta regarde comme des spécifiques contre l'anévrisme commençant, » les emplâtres astringens » que l'on fait avec l'écorce de grenade, l'acacia,

(*a*) Page 180.
(*b*) Page 181.

XVI. Siecle. » l'hypocisthis, le gallium, les roses, les feuilles » de coudrier, les baies & feuilles de myrthe, l'é-
1561. » corce de pin, la terre sigillée de Lemnos, l'aloës,
SAPORTA. » la pierre hématite, la mâne, & l'écorce d'encens ». Cet emplâtre astringent est fort compliqué, il se ressent du tems auquel il a été inventé. A l'usage de ce topique, notre Auteur recommande de joindre celui d'un bandage compressif, & si ces secours ne suffisent pas, d'en venir à l'opération Chirurgicale. Saporta en indique la manœuvre, elle est la même que celle qu'Ambroise Paré a décrite dans son ouvrage.

Pleinement convaincu de l'utilité d'ouvrir les cadavres, Saporta ne perdit aucune occasion de rechercher la cause des maladies dans l'intérieur des organes. Il parle d'une tumeur scrophuleuse placée à la partie antérieure & droite du col, proche de la clavicule droite, qui occasionna la mort à un sujet par la compression continuelle qu'elle exerçoit sur les vaisseaux axillaires ; la tumeur étoit si dure qu'on ne pouvoit la couper avec un rasoir, & l'on trouva dans le bas-ventre & près du diaphragme une tumeur scrophuleuse d'une grosseur excessive, remplie de pus & qui poussoit le diaphragme vers le haut de la poitrine.

Le même Auteur parle d'une hydropisie ascite survenue à une jeune paysanne d'environ vingt-deux ans, dont les eaux coulerent d'elles-mêmes par l'ombilic (a). On lit encore dans le même Chapitre de cet ouvrage l'Histoire d'une dame qui mourut pendant l'opération de la paracenthèse : les eaux coulerent en fort grande abondance, & l'Auteur attribue la cause de la mort à une trop prompte & trop grande évacuation du liquide qui étoit épanché dans la capacité du bas-ventre : il auroit souhaité qu'on l'eût vuidée peu à peu & à plusieurs reprises, & non pas dans une seule & même fois (b).

Il parle d'un cancer à la verge survenu à un vieillard octogenaire, que Guillaume *Lautier*, Chirurgien

(a) Pag. 371.
(b) Pag. 372.

de Montpellier guérit par l'amputation (a).

Saporta étoit entierement convaincu de l'utilité des frictions mercurielles : il prescrit de faire l'onguent mercuriel avec l'euphorbe, la graisse & le mercure, & divers autres ingrédiens, comme résines & gommes, &c. l'Auteur en varie la quantité & l'espece selon les divers cas ; cependant il reconnoît dans le mercure une qualité spécifique contre le mal vénérien ; *cæcantur*, dit-il, *& hallucinantur qui hunc pessimum morbum sine hydrargiro depellere scribunt* (b). Il blâme ceux qui épuisent leurs malades à force de les faire saliver, &c. &c. Voilà à-peu-près ce qu'on trouve d'intéressant dans cet ouvrage & qui ait du rapport avec l'objet que je traite. Le livre de Saporta est écrit avec ordre, clarté & précision ; le style sans en être trop relevé, est assez agréable, & on reconnoît la probité de l'Auteur dans sa diction. Saporta cite les témoins oculaires de ses observations, & rapporte le nom de ceux qui ont reclamé son secours dans différentes circonstances.

XVI. Siecle. 1561. SAPORTA.

LEMNIUS.

Lemnius (Levinus), né à Ziriczée, Bourg de la Zélande, l'an 1505, étudia en Médecine à Louvain, & y passa Docteur. Orné de ce grade, il revint dans son pays où il exerça long-temps sa profession avec beaucoup de célébrité. Les Auteurs lui accordent une grande facilité de parler & d'écrire. Il se maria & eut un fils nommé Guillaume Lemne qui se rendit célebre dans la Médecine par plusieurs ouvrages ; cependant après plusieurs années de mariage, il devint veuf; il se fit Prêtre, & fut Chanoine de Ziriczée. Nous avons de lui plusieurs ouvrages sur divers objets. Voici ceux qu'il nous importe de connoître.

De constitutione corporis. Antuerp. 1561, *Erfurt.* 1582, in-8°. *Francofurti* 1596, in-16. 1604, 1619, in-12.

De occultis naturæ miraculis, ac variis rerum documentis, libri quatuor. Antuerp. 1564 in-8°. *Coloniæ* 1573, 1581, in-8°. *Steimmannum* 1588. *Francofurti* 1591, in-16. 1604, 1611, in-12. *Lugduni Batavorum* 1666, in-12.

(a) Pag. 537.
(b) Pag. 467.

XVI. Siecle. On trouve dans le premier quelques explications physiologiques des fonctions animales. L'Auteur recherche la cause des divers tempéramens & des différentes affections des hommes. Il fait un portrait de ceux qui vivent dans les principales parties de l'Europe. Les Allemands sont, selon lui, peu industrieux, peu rusés & peu belliqueux (*a*). Les Hollandois sont nonchalans, hébétés, peu propres aux arts; & comme ils sont extrêmement gras, ils ont peu de mémoire, &c. Les habitans de la Zélande ont l'esprit subtil; ils sont prudens, industrieux; aiment & entendent les affaires, & sur-tout le commerce sur mer, &c. Les Flamands ont leur esprit fait à l'invention. Les habitans du Brabant sont enjoués, polis dans leur conversation. Les Italiens sont vifs & l'emportent sur ceux des autres nations par leur génie & par leur adresse; ils ont une mémoire prodigieuse, & sont extrêmement vindicatifs & conservent leur colere longues années. Les Anglois manquent communément d'éducation; mais ils sont ordinairement propres aux arts, &c. &c. Les Espagnols sont plus traîtres & plus vindicatifs que les Italiens; ils épousent ordinairement le parti des femmes; ils sont par eux-mêmes extrêmement propres aux sciences; mais peu s'y adonnent par la mauvaise constitution du gouvernement. Les François ont l'esprit vif, le jugement sain, beaucoup de facilité pour s'exprimer, & fertiles en épithetes & en inventions; du reste légers, inconséquens; ils sautent, gambadent; ils gesticulent par-tout où ils se trouvent, &c. &c.

1561.
LEMNIUS.

On voit par ce passage qui contient quelques particularités, & que j'ai rapporté par la singularité du fait, que l'Auteur a plus étudié le moral que le physique des hommes. Il y a apparence qu'il a composé cet ouvrage étant Prêtre. Son état de Chanoine lui laissoit assez de loisir pour s'occuper à de pareils objets.

Dans son ouvrage *De occultis naturæ miraculis*, Lemnius entre dans plusieurs explications physiologiques. Il n'y a point de puérilités & de fables ri-

(*a*) Pag. 15. édit. Anv. 1561.

dicules qu'il n'ait rapportées. Il y parle de femmes devenues enceintes par le seul regard des corbeaux (*a*). Je n'ai pu me procurer cet ouvrage, & le jugement que Mr. de Haller en porte, ne m'engagera pas à faire des recherches pour me le procurer. XVI. Siecle. 1561. LEMNIUS.

Comme dans une histoire il convient de donner une idée des bons & des mauvais livres, j'espere que le lecteur ne me saura pas mauvais gré des détails que je me suis permis sur Levinus Lemnius.

Hall (Jean), Chirurgien de Londres, est l'Auteur du traité suivant (*b*). HALL.

A very fruitful and necessary brief Work of Anatomy, or dissection of the body of man compendiously showing the natures forms and ofices of every member, from the head to the feet, with a commodious order of notes leading an guiding the Chirurgeons hand from all offence and error in Reght way of perfect and cunning operation, compiled in three treatises more useful and profitable than any heretofori in the ENGLISH *tongue published Londini* 1561, 1565, in-4°. page 96.

On trouve encore cet ouvrage à la fin des œuvres de Lanfranc, publiées en Anglois.

Phædron (Georges), sectateur zélé de Paracelse, est l'auteur d'un traité intitulé : 1562. PHÆDRON.

Chirurgia minor, seu omnium viscerum perfectæ curationis methodus. Basil. 1562, in-4°.

Venusti (Antonie Marie), Auteur Italien, qui a publié un traité qui a pour titre : VENUSTI.

Discorso generale intorno alla generatione, al nascimento degli huomini. Venegia 1562, in-8°.

Je n'ai point vu cet ouvrage ; Mr. de Haller dit qu'il est rempli de réflexions théologiques & théoriques, &c.

Douglas parle ici d'un certain Carvinus de Montauban, qui a publié en 1562 un dialogue sur la saignée. Je n'ai rien trouvé dans cet ouvrage qui puisse mériter à l'Auteur une place parmi les Anatomistes. CARVINUS.

Crassus (Jerome), disciple de Fallope, étoit Doc- CRASSUS.

(*a*) Haller, Meth. p. 504.
(*b*) Douglas, Bibliog. Anat. specimen, p. 126.

XVI. Siecle. teur en Chirurgie (*a*), & vivoit en Italie vers l'an 1560. Nous avons de lui plusieurs traités sous les titres suivans.

1562. CRASSUS. *De tumoribus præter naturam tractatus. Venetiis* 1562, in-4°.

De calvariæ curatione tractatus duo. Venetiis 1560, in-8°.

De solutione continui tractatus. Venetiis 1563, in-4°.

De ulceribus tractatus. Venetiis 1566, in-4°.

De cauteriis, sive de ratione cauterisandi. Utica 1598, in-8°.

Cet ouvrage ne contient rien de particulier, qui mérite l'attention du Chirurgien. L'Auteur divise les tumeurs en autant d'especes qu'il croit qu'il y a d'humeurs différentes dans le corps humain. Ainsi il y a des tumeurs biliaires, sanguines, flegmatiques, &c. Il part de cette explication pour établir différens préceptes curatifs. L'Auteur les a très bien déduits de ses prémisses, car ils valent aussi peu. Les traités des plaies & des ulceres ne sont pas plus parfaits. L'Auteur faisoit un grand usage des sutures, & pansoit très fréquemment les ulceres : ce qui est opposé aux regles de la bonne Chirurgie.

Son traité des cauteres est un extrait de celui d'Oribase, & son traité sur les fractures du crâne contient plutôt les idées d'autrui que les siennes.

PUTEUS. Puteus (François), Médecin, de Verceil, fut un défenseur des plus zélés des ouvrages de Galien; il écrivit un livre injurieux contre Vesale. Mr. de Haller (*b*) soupçonne qu'il fut sollicité par Fossanus, Médecin du Roi d'Espagne.

Apologia pro Galeno in Anatome examen contra Andream Vesalium, cum præfatione in quâ agitur de Medicinæ inventione. Venet. 1562, in-8°.

(*a*) On nomme en Italie Docteur en Chirurgie les Médecins qui exercent spécialement la Chirurgie; à l'Hôpital de Boulogne c'est toujours un Médecin qui y pratique la Chirurgie Valsalva, & Molinelli ont occupé en dernier lieu la place de premier Chirurgien; on doit cependant bien les distinguer des simples Chirurgiens.

(*b*) Pag. 502. Meth. stud.

Cet ouvrage est écrit en termes emphatiques & peu expressifs. Puteus se récrie de ce qu'on donne une trop grande liberté aux Auteurs de faire imprimer leurs ouvrages, quelque corrects qu'ils puissent être. Il auroit souhaité qu'on eût porté ses principales découvertes, dans un édifice public, sur des tableaux particuliers, comme on faisoit autrefois dans l'Isle de Cos (a). Si un tel ordre eût été observé, l'ouvrage de Vesale, continue Puteus, n'auroit pas vu le jour. Cet Auteur, dit-il, a écrit un volume immense sur l'Anatomie, sans avoir aucune connoissance de son art, & a critiqué sans aucun égard Galien, ce prince de la Médecine, dont il étoit incapable de sentir les beautés.

Après une telle sortie de Puteus contre le prince des Anatomistes, le lecteur comprendra que cet ouvrage a été dicté par la basse jalousie qui trouve les meilleures actions répréhensibles. L'ouvrage de Puteus est rempli d'invectives grossieres, d'insultes mal fondées, & ne contient rien que des détails froids & stupides. Mr. de Haller (b) a caractérisé ce livre d'*inutile opus*.

(a) Pag. 1.
(b) Pag. 504.



1563.

CHAPITRE XVII.

DES ANATOMISTES QUI ONT VÉCU depuis Eustache jusqu'à Arantius.

EUSTACHE.

EUSTACHE. EUSTACHE (Barthelemi), l'un des plus savans & des plus ingénieux Anatomistes, naquit à San-Sevetino, Ville de la Marche d'Ancone. On ne sait pas positivement le temps de sa naissance : il y a lieu de croire que ce fut vers les premieres années du seizieme, ou les dernieres du quinzieme siecle que cet homme immortel reçut le jour. Il fit ses études à Rome, & se distingua parmi ses condisciples. Entraîné par goût à l'étude de l'Anatomie, il prit l'état de Médecin, s'y distingua bientôt. L'Anatomie fut cependant la partie à laquelle il s'adonna le plus; & à peine cultiva-t-il cet art, qu'il y donna des marques de son profond savoir. On le nomma Professeur au College romain, & il remplit ce poste avec tant de dignité, que toutes les Univetsités voisines en furent jalouses. Le Cardinal d'Urbin le prit pour son Médecin, & lui conserva sa place lorsqu'il fut élu Pape. Ces titres n'éloignerent point Eustache de l'Anatomie ; au contraire, il s'y livra tout entier tant qu'il vécut. Il n'étoit jamais plus content que lorsqu'il pouvoit disséquer quelque animal pour faire une application de ses recherches au cadavre de l'homme qu'il ne perdit jamais de vue. Eustache a laissé des ouvrages sur l'Anatomie qui passeront à la postérité la plus reculée. Il a publié de son vivant ses opuscules : c'est dans cet ouvrage qu'il promet de donner une histoire complette de l'homme en planches gravées sur le cuivre, il dit même avoir presque fini ce grand travail. Ces planches ont été long-temps attendues des savans ; par une fatalité inconcevable, elles s'étoient égarées. Ce ne fut qu'après plus

plus de cent cinquante ans qu'elles furent retrouvées. Le Pape Clément XI en fit présent à Lancisi son premier Médecin. Celui-ci, à la sollicitation de M. Morgagni & de Fanton, les publia en 1712. Nous rendrons compte dans la suite des diverses éditions de cet ouvrage & des beautés qu'on y trouve. Eustache avoit encore composé un grand ouvrage qui avoit pour titre, *De controversiis Anatomicorum*. Cet ouvrage s'est égaré sans qu'on en puisse savoir la cause.

Les ouvrages qu'Eustache a laissés sont :

Opuscula Anatomica. Venetiis 1563 ; 1564, in-4°. 1574 & 1653. *Lugd. Batav.* 1707. *Delphis* 1726.

Tabulæ Anatomicæ clarissimi viri Bartholomæi Eustachii, quas è tenebris tandem vindicatis & sanctissimi Domini Clementis XI Pont. max. munificentia dono acceptas ; præfatione notisque illustravit Jo. Maria Lancisius, intimus Cubicularius & Archiater Pontificis. Romæ 1714, in-fol. *Genevæ* 1717, in-fol. Cette édition est mauvaise. M. de Haller en défend la lecture. *Amstelod.* 1722 ; in-fol. *Romæ* 1728, in-fol. *Romæ* en 1740. Cajetan Petriot, Médecin & Chirurgien, a publié cette édition, & y a ajouté quelques remarques que M. de Haller n'a point approuvées. Il y en a une autre édition à *Leide* en 1744, in-fol. Cette édition est la plus correcte de toutes ; elle a été donnée par M. Albinus qui a fait graver les planches avec beaucoup de soin, & qui y a ajouté des notes intéressantes ; elles sont pour la plupart tirées des ouvrages même d'Eustache. Ce n'est que lorsque cet Auteur n'avoit rien écrit qui pût éclairer sur ses planches, que M. Albinus a fait usage de son propre savoir.

Nous donnerons l'extrait de chacun de ces ouvrages, afin de mettre le lecteur de cette histoire à portée de juger du mérite sublime & distingué de leur Auteur. Eustache embrasse peu d'objets dans ses opuscules ; il y traite d'abord des reins, ensuite des os, de la veine azigos, de la veine profonde du bras, des mouvemens de la tête ; & enfin termine son livre par l'exposition des dents. Ces parties du corps humain n'étoient rien moins que connues avant

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Eustache, ou bien les Auteurs n'en avoient presque point parlé, ou s'ils en avoient donné l'exposition, c'étoit sur les animaux qu'ils avoient fait leurs recherches. Vesale, grand par tant d'objets, fut le premier à tomber dans cet inconvénient; au lieu des reins humains, il avoit toujours fait ses recherches sur ceux des chiens. Eustache lui a fait ce reproche.

L'histoire des reins est traitée fort au long dans les ouvrages d'Eustache. Cette exposition seule, si elle étoit imprimée à part, feroit un traité particulier assez ample. On y voit d'abord tous les objets représentés dans six planches particulieres, faites avec beaucoup d'art & d'industrie. Leur grandeur, leur position, leur connexion aux vaisseaux sanguins, y sont exprimées. Cependant Eustache n'a pu en tout se garantir de l'erreur; il a multiplié sans raison les vaisseaux qui abordent aux reins. Les arteres & veines qu'il fait rétrograder des vaisseaux iliaques aux reins, sont des êtres de raison.

La figure du rein est semblable à celle d'un haricot (*a*). Eustache s'est le premier servi de cette comparaison; elle est encore adoptée de nos jours par nos Anatomistes (*b*). Les reins de l'homme, continue-t-il, sont plus longs que larges; leur extrémité supérieure est plus grosse que l'inférieure; ils sont applatis en devant & en arriere: cependant l'applatissement postérieur est plus grand que l'antérieur; leur bord interne qui répond à la colomne vertébrale, est échancré, & c'est dans cette échancrure que les vaisseaux sanguins pénetrent dans les reins. Au-dessous de cette échancrure paroissent deux légeres éminences. On voit de pareilles bosselettes vers le grand contour. La surface extérieure du rein est assez lisse & polie. Notre Auteur blame Aristote d'avoir dit qu'elle étoit garnie d'éminences & de cavités, comme le sont les reins des bœufs & des ours.

Les reins ne sont point composés d'une seule substance homogêne. On y observe, dit Eustache, trois substances distinctes les unes des autres. L'ex-

(*a*) Pag. 31. Opuscula Anatomica. Venetiis, in-4°. 1564.

(*b*) Winslow, sur la structure des reins.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

térieure est rougeâtre dans l'homme, blanchâtre dans plusieurs animaux, comme dans les chiens; elle s'enfonce dans le rein afin de soutenir les différens vaisseaux. Pour remplir ces usages, elle est ferme & compacte; & si l'on s'en tient au témoignage des sens, elle est charnue ou glanduleuse (*a*). La thyroïde est de toutes les glandes celle qui a, selon Eustache, le plus de ressemblance avec le rein.

Au-dessous de cette substance rougeâtre & corticale se trouvent plusieurs vaisseaux qui forment la substance tubuleuse. Ces vaisseaux composent divers faisceaux qui s'ouvrent dans des goulots particuliers. La substance mammelonée est formée de ceux-ci. A l'extrêmité de chaque production interne de la substance corticale se trouve une petite caruncule en forme de couvercle (*b*), & c'est dans cette caruncule que sont logés plusieurs petits vaisseaux capillaires. Eustache est le premier qui les ait découverts; c'est par le moyen de ces canaux qu'il croit que l'urine est filtrée dans les reins, *per quos non dubito*, dit-il, *lotium in urinarii meatûs ramos percolari* (*c*).

Dans l'intérieur de ces trois substances serpente un nombre prodigieux d'arteres & de veines, qui sont les rameaux des vaisseaux émulgens. Eustache les décrit fort au long. Je ne le suivrai point dans ses détails, j'ai déja traité cette matiere précédemment.

Les reins sont recouverts par deux fortes membranes; la plus interne est strictement adhérente au rein; elle s'enfonce dans plusieurs endroits, en encompagnant les vaisseaux; la membrane extérieure est plus ample que l'interne, & n'adhere au rein par aucun de ses points; elle renferme une certaine quantité de graisse. Les anciens lui attribuoient une structure & un usage particulier. Eustache s'éleve

(*a*) Est autem hæc substantia, si sensus judicium sequi volumus, carnea, densa, admodum solida atque dura, & inter glandulas à non paucis autoribus annumeratur, pag 28.

(*b*) Ibi enim caruncula quædam glandulam referens est, cuique horum ramorum extremo instar operculi circumposita, pag. 41.

(*c*) Pag 42.

XVI. Siecle. fortement contre leur sentiment. Il n'apperçoit dans cette graisse aucune qualité particuliere, & qui doive la faire distinguer de la graisse ordinaire.

1563.

DUSTACHE.

Par-dessus tout cet appareil, & de chaque côté, se trouve un glande dont les anciens n'ont eu aucune connoissance ; Eustache l'a le premier découverte sans lui donner de nom particulier. Selon cet illustre Anatomiste, cette glande est placée sur la partie supérieure du rein vers le bord qui répond à la veine-cave (*a*) ; elle adhere fortement au diaphragme par un repli du péritoine : ce qui fait, dit-il, que très souvent l'on sort les reins du bas-ventre sans ôter cette glande. Sa substance & sa figure ont communément de l'analogie avec celles des reins ; cependant cette glande est quelquefois plus applatie qu'elle n'a coutume d'être, & pour lors elle a plutôt la forme du placenta que du rein ; sa longueur naturelle, qui est deux fois plus grande que sa largeur, est de deux travers de doigt, & elle est médiocrement épaisse. Ces dimensions ne sont pas constantes ; il y a des sujets qui ont ces glandes plus grosses que d'autres ; non seulement elles varient de sujet à sujet, mais encore les glandes de chaque sujet n'ont pas de chaque côté une égale grosseur : Eustache a cependant observé que la glande rénale droite étoit communément plus grosse que la gauche. Il n'entre pas dans de plus longs détails à ce sujet, & laisse donc, comme on voit, un grand nombre d'objets à découvrir. J'en rendrai compte dans la suite, principalement en donnant l'histoire de M. Duvernoy, savant Anatomiste de Petesbourg.

Les glandes d'Eustache ne sont pas les seules parties exposées a des variations ; les reins eux-mêmes n'ont pas toujours, selon notre Auteur, la même figure, la même structure, ni la même position ; quelquefois ils ne sont pas en égal nombre. Eustache dit qu'il y a des sujets qui ont les reins plus gros, moins élevés, moins denses, & d'une couleur différente. Il en a vu qui avoient trois reins, & il cite un Auteur qui n'en trouva qu'un. La position respective

(*a*) Utrique reni in eminentiori ipsorum regione, quæ venam cavam spectat, p. 36.

VVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

des deux reins n'eſt pas la même dans tous les ſujets ; on en voit qui ont le rein droit plus élevé que le gauche, quoique naturellement il ſoit placé beaucoup plus bas : ce qu'il y a de remarquable & qui pourroit induire en erreur ſur leur poſition, c'eſt que quelquefois le rein qui eſt placé le plus bas, reçoit, dit Euſtache, les vaiſſeaux émulgens de plus haut de l'artere aorte & de la veine-cave, que le rein qui eſt plus élevé. Les reins ſont fixés par divers replis du péritoine à pluſieurs parties du bas-ventre, au diaphragme, à l'inteſtin colon, & à quelques autres parties voiſines ; le droit adhere encore au foie le gauche à la rate.

L'urine filtrée dans le rein eſt portée à la veſſie par l'uretere. Ce n'eſt point, dit Euſtache, comme le croyoient les anciens, un ſeul & unique canal. En pénétrant dans la ſciſſure du rein, l'uretere ſe diviſe dans l'homme en trois petits goulots, le ſupérieur, le moyen & l'inférieur. Le premier & le dernier, dès qu'ils ſont parvenus dans le rein, ſe diviſent en trois canaux ſubalternes ; le moyen ne ſe diviſe qu'en deux (a) : ces canaux ſecondaires, provenant des trois canaux primitifs, ſe ſous-diviſent de nouveau en autant de canaux : ces derniers s'élargiſſent en forme d'entonnoir, dont la partie la plus évaſée reçoit l'extrémité d'une des caruncules qui contiennent chacune un faiſceau de vaiſſeaux capillaires ; j'en ai parlé un peu plus haut, &c. . . . L'uretere n'eſt formée que d'une ſeule tunique, dont les filamens qui ſont très ſerrés, ſont placés longitudinalement. Ces canaux, dit Euſtache, vont des reins à la partie inférieure & poſtérieure de la veſſie, & la percent obliquement. Il détaille fort au long les effets d'une telle inſertion. Cependant Mundinus a fait là-deſſus les mêmes remarques, & je ſuis ſurpris qu'Euſtache ne l'ait point cité.

Les Anatomiſtes qui avoient précédé Euſtache, n'avoient point admis des nerfs dans les reins, ou tout au plus avoient-ils parlé d'un ſeul. Euſtache releve avec raiſon cette faute d'Anatomie ; il aſſure

(a) Pag. 76.

XVI. Siecle. qu'il y a plusieurs nerfs dans les reins qui viennent du plexus mésentérique (*a*). Il donne une très
1563. exacte description de ce plexus. Ceux qui en ont
EUSTACHE. attribué la découverte à Vieussens pourront consulter l'ouvrage que j'analyse.

Voilà à peu de chose près l'extrait de ce qu'Eustache a dit de particulier sur la structure des reins : il est entré dans de fort longs détails sur leurs usages, ou sur les parties qui les composent. Je ne le suivrai pas plus long-temps pour ne point sortir de mon objet.

Le précepte qu'il donne sur la préparation anatomique des visceres, caractérise le plus grand homme ; il force pour ainsi dire la nature à se dévoiler ; tantôt il examine ce qu'il y a de particulier dans le rein dans les différens âges de la vie ; tantôt il compare les reins de l'homme à ceux de divers animaux ; quelquefois pour avoir des connoissances plus exactes sur la structure des parties, il combine l'état sain avec l'état malade ; en réfléchissant sur les différentes altérations que les maladies produisent dans les visceres, il trouve dans la mort même les moyens de connoître la structure des visceres dans l'état vivant (*b*).

Les reins de l'ours sont composés d'un nombre prodigieux de lobules ; on apperçoit sur la surface extérieure des reins du veau nombre d'inégalités ; les enfans ont aussi les reins inégaux & raboteux ; au lieu que dans l'adulte la substance de reins est

(*a*) A varia, complicatione nervorum, quæ fit circa principia arteriarum mesenterii, pag 80.

(*b*) Sin corpora eorum qui aliquo morbo interempti sunt, dissecentur ; morborum causæ, & commoda medendi ratio explorabitur. Quod si brutorum etiam tunc viventium sectio accedat, licebit earum particularum quæ sensuum judicio subjiciuntur, actiones & usus intueri. Maxime autem interest uno tempore administrationis modum in horum trium corporum sectione docere ; & morborum qui aperto cadavere oculis cerni possunt, meminisse ; atque de his quæ ad artis exercitationem spectant, sæpe admonere ; ut unusquisque eorum aspectu, quæ mihi usu venit ut viderem, & cognitione affectus, ad investigationem mirabilium naturæ operum inflammetur : omnemque industriam ac solertiam adhibeat quò multò plura ipse ac meliora excogitet, inveniat, & adjiciat, pag. 128.

nie, polie & très compacte. Tout étoit devenu problématique. Du temps d'Eustache, certains Auteurs vouloient faire revivre le sentiment d'Asclepiade qui nioit que les ureteres s'ouvrissent dans la vessie. Eustache leur en a prouvé la communication avec ce viscere, par une expérience bien simple. Il lia le col de la vessie & souffla dans l'uretere par le moyen d'un tuyau d'une plume à écrire : l'air distendit la vessie; & ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il ne put revenir sur ses pas, à cause de l'insertion oblique des ureteres dans ce viscere (*a*). En dépouillant les morts pour enrichir les vivans, Eustache a appris que la substance des reins étoit quelquefois ferme, d'autres fois molle, & que leur surface extérieure prenoit différentes couleurs; fréquemment c'est le rouge qui prédomine; quelquefois c'est un noir obscur; d'autres fois un noir plus pâle; souvent on les trouve blanchâtres. Par état de maladie, la surface extérieure présente à l'Anatomiste nombre d'inégalités remplies de pus; Eustache les nomme tubercules purulens. Les Auteurs modernes connoissent assez ces différens degrés d'altérations; mais voici quelques cas qui méritent leur attention. Dans le premier il s'agit d'un emphysême qu'on trouva dans le cadavre d'une Dame romaine morte à la suite de ses couches (*b*). La graisse, qui remplit des usages si essentiels à la vie, peut pécher par son défaut comme par son excès. Eustache a vu des concrétions graisseuses épaisses & solides qui comprimoient les reins & altéroient leurs fonctions : *pinguedinem adeo concretam ac duram aliquando inveni, ut lapidis duritiem ferè æquaret, quâ pinguedine renes obstrui, & constringi, ac plurimum imminui, sicut non semel vidi* (*c*). Notre illustre Anatomiste a disséqué nombre de personnes mortes à la suite des pierres contenues dans la vessie; il en a disséqué plusieurs qui avoient

(*a*) Pag. 141.

(*b*) Pag. 143. Sub quorum propria membrana tantum flatûs collectum erat, ut videretur à subjectâ carne prorsus separata; adeoque turgida ac distenta, ut magni tumoris speciem primo intuitu referret.

(*c*) Eodem loco.

XVI. Siecle 1563. EUSTACHE.

leurs calculs dans les ureteres, & il a trouvé les reins en bon état. Il a conclu de cette observation, que les reins n'étoient point altérés toutes les fois qu'on avoit la pierre. Lorsqu'il a trouvé des calculs dans les reins, dont la grosseur n'étoit point excessive, il n'a entrevu qu'une simple dilatation dans les canaux : ce qui l'a fait conclure que les pierres pouvoient très bien commencer à se former dans les reins, sans que leur structure & leur organisation en fussent dérangées (a); ceux qui ont soutenu le contraire, sont dans l'erreur, ajoute notre célebre Anatomiste.

Les choses les plus rares se trouvent dans le même ouvrage; en voici une qui mérite une extrême considération. Il y a quelques années, dit Eustache, qu'un jeune homme se plaignit d'une vive douleur à un des reins. Il mourut peu de temps après, sans avoir eu la moindre difficulté d'uriner, sans que la qualité & quantité de l'urine en fussent altérées en aucune maniere (b). Malgré le sentiment des Médecins, je soutins, c'est toujours Eustache qui parle, qu'il y avoit un rein d'obstrué, & que l'autre étoit sain. On ne fut point de mon avis. L'ouverture du cadavre nous apprit que nous nous étions tous trompés dans nos jugemens. Nous trouvames dans le rein où le malade avoit rapporté toutes ses douleurs, un calcul oblong & gros, ayant au milieu un trou par où l'urine avoit continué de couler dans la vessie comme à son ordinaire. La nature a des ressources admirables & inconnues aux meilleurs Physiciens, pour se délivrer des matieres qui la surchargent. L'observation qu'Eustache rapporte en est une preuve des plus convaincantes.

Eustache tire plusieurs conséquences des ouvertures des cadavres qu'il faisoit, & par-tout il donne des marques de son génie supérieur; tantôt on le voit Anatomiste, & tantôt il se montre praticien

(a) Pag. 144. Lapides non modo in renum sinu contineri, verum etiam in ipsorum substantiâ reperiri compertum habeo, hincque expelli posse non dubito, vase etiam, quod sinum efficit non rupto nec diviso.

(b) Pag. 145.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

éclairé & accoutumé à mettre en exécution chez le malade la plupart des préceptes qu'il déduisoit dans son amphitéatre des dissections anatomiques.

On peut, dit notre Auteur, s'assurer sur l'animal vivant que l'urine coule des ureteres dans la vessie, & qu'elle ne peut plus refluer de ce viscere dans les ureteres. Pour ce faire, prenez, dit Eustache, un chien vivant que vous lierez sur la table d'une maniere convenable; ouvrez-lui le bas-ventre, liez les ureteres pour un instant, vous verrez l'urine se ramasser au-dessus de la ligature, & distendre ce canal; lâchez tout d'un coup la ligature, l'urine coulera dans la vessie & ne refluera en aucune maniere dans l'uretere, quoique vous comprimiez le canal de l'uretere pour l'empêcher de sortir de ce viscere (*a*).

Eustache a fait dans l'oreille les découvertes les plus importantes; c'est lui qui a le premier connu le canal qui s'ouvre d'un côté dans le tympan & de l'autre dans les arrieres narines. Il a décrit le muscle du marteau, & il a indiqué l'origine & la fin du nerf qui serpente dans l'intérieur du tambour; il a donné aussi une exacte description du limaçon.

Le canal de communication entre le nez & l'oreille a, dit il, la figure & la forme d'une plume à écrire; de la base du crâne, & latéralement, il se porte en avant & en dedans vers l'apophise ptérigoïde interne de l'os sphénoïde; il est formé de deux substances, une solide & l'autre molle; la solide appartient à l'os temporal, & se trouve proche la cavité du tympan; la molle est dans les arrieres narines, qui est en partie cartilagineuse & en partie ligamenteuse; elle forme une espece de goulot ou pavillon coupé obliquement & dirigé vers le septum des narines: ce canal est tapissé par la membrane qui revêt l'intérieur des narines, & à son extrémité se trouve une espece de valvule (*b*), &c. &c.

Quoique l'Auteur eût pu s'attribuer cette découverte, puisqu'aucun des anciens Anatomistes n'avoit directement parlé de ce canal, il n'a point rougi de

(*a*) Pag. 146.
(*b*) Pag. 161.

XVI. Siecle. citer Alcmeon qui avoit remarqué que les chevres respiroient par les oreilles (*a*). On n'en est que plus
1563. grand lorsqu'on rend à chaque Ecrivain ce qui lui
EUSTACHE. appartient. Par cet de acte justice, Eustache s'est acquis une réputation immortelle, & personne ne lui a refusé la découverte de ce canal.

Eustache a parlé de trois osselets de l'ouie, le marteau, l'enclume & l'étrier ; les deux premiers étoient connus, selon lui, d'Achillinus, & de Berenger Carpi ; quant à la découverte du troisieme, notre Auteur se l'attribue (*b*). Il y a, dit-il, aujourd'hui plusieurs contestations sur la découverte de cet os. Les uns prétendent que les Anatomistes romains n'en ont eu aucune connoissance, & en attribuent la découverte à Ingrassias, Médecin & Philosophe célebre de Sicile : mais qu'on donne à qui on voudra l'honneur de la découverte, je me rends témoignage à moi-même, qu'avant que personne en eût parlé, avant qu'aucun de ceux qui en ont écrit eussent publiés leurs ouvrages, fait, je le connoissois ; je le fis voir à plusieurs personnes à Rome, & le fis graver sur le cuivre.

Voilà bien des contestations sur la découverte de l'étrier. Nous avons déja vu que Columbus & Ingrassias se l'approprioient. Eustache vient d'en faire autant : lequel des trois faudra-t-il croire ? Si l'on en juge par les recherches prodigieuses qu'Eustache a faites sur l'organe de l'ouie, il doit être regardé comme l'Auteur de la découverte ; mais si nous recherchons un témoignage dans l'antiquité pour juger ces trois hommes célebres, nous le trouverons dans Fallope, & ce témoignage n'est point avantageux à Eustache : Fallope accorde en entier la découverte à Ingrassias.

Ces osselets, suivant Eustache, sont joints ensemble avec le même art & le même méchanisme que le sont les autres os mobiles du corps humain. Sur ces considérations, Eustache jugeant par analogie, regarde comme nécessaire un muscle propre à les mouvoir. Il fait des recherches dans cet or-

(*a*) Voyez notre Histoire d'Alcmeon, pag. 21 & 22.
(*b*) Pag. 154.

gane, & le trouve en effet. Ce muscle est placé au-dessous de la félure glénoïdale de l'os temporal; il est d'abord tendineux, devient ensuite charnu, & dégénere en un tendon grêle & long qui va s'implanter à la grande apophise du marteau (*a*).

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Eustache a cru trouver dans le limaçon trois tours complets (nous n'en admettons aujourd'hui que deux & demi) divisés par une cloison en partie osseuse & en partie membraneuse. Cette cloison a une figure triangulaire; elle est plus large vers la base que vers la pointe du limaçon. L'Auteur cite à ce sujet Empedocle qui avoit dit quelque chose d'analogue (*b*).

Eustache a connu le conduit ou l'acqueduc dont Fallope avoit donné une vraie description (*c*). Il a indiqué l'entrée & la sortie du nerf qui forme la corde du tambour hors de cette cavité.

La vérité trouve toujours des obstacles à se répandre; Sectateurs aveugles des Auteurs qui les avoient précédés, la plupart des Auteurs qui avoient écrit avant Vésale, n'avoient osé penser qu'après les autres, sur-tout après Hippocrate & Galien. Vesale a le premier frondé les fautes que ces grands hommes avoient commises. Il n'a pas craint de dire la vérité à ceux même qui ne vouloient pas l'apprendre, & cette démarche lui attira nombre d'ennemis. Eustache

(*a*) Musculum, quod sciam, nemo adhuc invenit, tu si illum videre cupis, apertâ calvariâ os incide, quod petram refert, eo loco quo linea minimè alte penetrante exculptum est, & versùs tenuiorem ossis temporis sedem in anteriorem partem magis eminet, ejusque squammam accurate detrahe, summâ diligentiâ adhibitâ, ut subjecta organa nihil lædas. Hoc sane expertâ manu, ubi effeceris, statim musculus conspiciendum se exhibebit; qui, etsi omnium minimus sit, elegantiâ tamen, & constructionis artificio nulli cedit. Oritur à substantiâ ligamentis simili quâ parte os, quod cuneum imitatur cum temporis osse committitur: indeque carneus evadens, redditur sensim ad medium usque aliquantò latior, deinde verò angustior effectus, tendinem gracillimum producit qui in majorem apophysim officuli malleo comparati, ferè è regione minoris apophysis ejusdem inseritur . . . . hæc sane sectio difficilis est, sed ubi quis semel aut bis eam obierit, facilem expetitur, pag. 158.

(*b*) Pag. 160 & 161.

(*c*) Pag. 159.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

fut de ce nombre (*a*). Ce qu'avoient dit Hippocrate & Galien des sutures du crâne, étoit universellement reçu. Cependant Vesale les avoit critiqués dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Eustache s'est apperçu que la plupart de ces contestations avoient leur source dans les variations de la nature. Il a vu que la suture coronale manquoit bien des fois chez les vieillards, quoique les sutures sagittales, occipitales, &c. existassent. Il a été à même d'observer le contraire dans d'autres sujets, souvent dans les gens d'un âge très avancé. Il a vu les sutures manquer dans des gens d'un moyen âge; quelquefois les sutures lui ont paru plus multipliées qu'elles n'ont coutume d'être. Plus sage que la plupart de ses contemporains, il a admis les faits sans les expliquer.

Pour justifier Galien, il a fait un parallele des os du singe avec ceux de l'homme: dans l'homme, dit-il, on trouve constamment à l'os temporal deux apophises très bien développées, la mamillaire & la stiloïde, au lieu que dans le singe on n'en apperçoit pas même les traces. L'os coronal de l'homme paroît quelquefois divisé par une suture; dans le singe la suture ne se trouve jamais. Le coronal de l'homme est moins convexe que celui du singe. La description que Galien a donnée de cet os, est prise de l'homme même, & non d'un singe. Si Galien eût écrit d'après le singe, il eût fait appercevoir nombre de particularités qui se trouvent dans les os de ces animaux. La description de la machoire inférieure que Galien donne, prouve évidemment qu'il a consulté le squelete humain: il s'est bien donné de garde de dire que cette articulation formoit un ginglime; ce qu'il eût dû établir s'il eût jugé d'après ce qu'on observe dans les singes (*b*). Mais Galien porte plus loin son scrupule; il fait souvent la comparaison de l'homme avec le singe, & donne à chacun ce qui lui appartient réellement. Pourquoi donc accuser, dit Eustache, Galien de n'avoir eu que le singe pour modele de ses descriptions? Eustache qui connoissoit l'Anatomie de l'homme & du singe, continue

(*a*) Pag. 154 & suiv.
(*b*) Pag. 175.

ainsi le parallele à l'égard de tous les autres os, & il prouve d'une maniere démonstrative que Galien a disséqué nombre de cadavres humains. Comme ce fait intéresse peu les Anatomistes modernes ; je passe sous silence plusieurs autres objets qu'on trouve dans les remarques d'Eustache sur l'Anatomie de Galien. Il tâche par-tout de le justifier. Il a encore entrepris sa défense sur ce qu'il avoit avancé touchant les muscles & les ligamens, sur la veine azigos & sur celles du bras : je renvoie à l'ouvrage même ; le lecteur y trouvera de quoi satisfaire sa curiosité.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Ce zele filial a induit Eustache en erreur ; il a soutenu que dans l'homme il y avoit huit os au tarse, & que l'os sacrum n'en avoit que trois (*a*) ; cependant il a donné dans le même ouvrage une description exacte des os du palais, de l'os ethmoïde & sphénoïde, &c.

La veine azigos n'étoit presque point connue avant Eustache ; on avoit indiqué le gros tronc ; mais on avoit fait peu d'attention à ses diverses ramifications. Notre Auteur en a donné une description complette dans une dissertation particuliere.

Une découverte conduit ordinairement à une autre : il y a une connexion dans les recherches qui mene à la vérité ; Eustache en avoit trouvé le nœud. En recherchant la structure de la veine azigos dans le cadavre d'un cheval, il apperçut le premier le canal thorachique (*b*).

(*a*) M. de Haller a relevé la même faute, Method. stud. pag. 172.

(*a*) Pag. 301. *Voici les paroles de l'Auteur :* Ad hanc naturæ providentiam quamdam equorum venam alias pertinere credidi : quæ, cum artificii & admirationis plena sit, nec delectatione ac fructu careat, quamvis ad thoracem alendum instituta : operæ pretium est, ut exponatur itaque in illis animanribus, ab hoc ipso insigni trunco sinistro juguli, quâ posterior sedes radicis venæ internæ jugularis spectat ; magna quædam propago germinat : quæ præterquam quod in ejus origine ostiolum semi-circulare habet ; est etiam alba, & aquei humoris plena ; nec longe ab ortu in duas partes scinditur, paulò post rursus coeuntis in unam quæ nullos ramos diffundens, juxta sinistrum vertebrarum latus, penetrato septo transverso, deorsum ad medium usque lumborum fertur : quo loco latior effecta, magnamque arteriam circumplexa, obscurissimum finem, mihique adhuc non bene perceptum, obtinet.

XVI. Siecle 1563. EUSTACHE.

Il a poussé plus loin ses recherches ; il a trouvé une valvule entre la veine-cave inférieure & la veine-cave supérieure ; elle porte aujourd'hui son nom (*a*) : il connut aussi qu'il y avoit dans l'oreillette droite, à l'extrémité des veines coronaires, une valvule qui permettoit au sang contenu dans les veines de couler dans l'oreillette, & qui l'empêchoit de refluer de l'oreillette dans les veines (*b*). Il n'a pas ignoré qu'il y avoit des arteres & des veines coronaires au cœur, que ce viscere étoit placé transversalement, & qu'il y avoit un trou de communication entre les oreillettes, &c.

L'histoire des dents est très détaillée dans l'ouvrage d'Eustache ; l'Auteur en a examiné le nombre, la position, la structure, & a établi leurs différens usages sur des raisonnemens les plus solides : il procede du général au particulier. On voit d'abord dans la description ce qu'il y a de commun dans chacune des dents, & l'on trouve ensuite ce qui distingue chacune d'elles. Pour donner plus d'ordre à sa description, & afin que le lecteur puisse plus aisément se reconnoître, il a détaillé tous ces objets dans des chapitres différens. Cette méthode de procéder ne peut induire en erreur, & l'on communique facilement ses connoissances quand on procede avec un ordre pareil. Eustache a indiqué tout ce qu'on observe dans les dents de l'adulte. Comme

(*a*) Membranâ quâdam artificii & admirationis plenâ, seu operculo plerumque obducitur, quam hactenus nullus Anatomicorum non ignoravit ; . . . . . adhæret sane interiori anteriorique venæ cavæ parieti sternum respicienti ; ab eâque sede principium sumere videtur : ubi autem ad medium fere ambitus foraminis pervenit, in multiplices fibras easque satis crassas desinit, quæ, ceu reticulum vario modo complicato & intextæ, reliquum semi-circulum complent, & toti foraminis capedini solutè ac sine conjunctione obducuntur : ita ut possint ab irruente materiâ hinc inde impelli atque repelli Aliquando tamen hæc membrana ejusmodi contextu fibrarum destituitur & pariter. . . .

(*b*) Atque illa quam artificio venæ coronariæ præfici dixi quasi cornutæ lunæ speciem refert, aliquando adeo parva & angusta est ut nisi diligenter animum quis advertat, quasi nulla sit, prætereatur. Ab hâc membranâ sinus ante cor positus cujus eminentior ora finis est conjunctionis dextræ auriculæ, è regione spatii quod est inter quartam & quintam thoracis vertebram, quo loco vena cava rursus suam teretem speciem sumit. p. 289 & 290. Anat opusc.

avoient déja fait les anciens, il a décrit ce qu'il y avoit de particulier dans leurs corps & dans leurs racines; mais il a été plus loin qu'eux sur leur formation. Les dents de la premiere & de la seconde dentition se forment, dit-il, dans l'utérus (*a*). Pour m'assurer de ce fait, dit Eustache, j'ai disséqué nombre de fœtus humains, & j'ai trouvé les germes de ces dents contenus dans différentes alvéoles (*b*). En ouvrant chaque machoire on voit les dents incisives, les canines, & les trois molaires; savoir, la seconde, la troisieme & la quatrime : elles sont en partie osseuses & en partie mucilagineuses, & elles sont distinguées les unes autres par des cloisons différentes. En continuant mes recherches, ajoute cet Anatomiste immortel, j'ai trouvé après ces dents une autre rangée de dents; par sa position, chacune d'elles répondoit à sa semblable, excepté les dents canines qui répondoient à la grosse dent incisive. J'avoue cependant, dit Eustache, que je n'ai jamais trouvé le moindre germe des premieres dents molaires qui sortent de leurs alvéoles vers la septieme année; cependant je n'oserois conclure, continue le même Auteur, que les germes de ces dents n'existent point dans le fœtus, mais vraisemblablement qu'ils sont plus petits que les autres, & qu'ils se sont dérobés à ma vue. Il y a à présumer que ces dents sont bien petites dans le fœtus & chez les nouveaux nés, mais qu'elles se développent bien vite dans un âge plus avancé. La preuve de mon sentiment peut se déduire de ce que l'on observe dans les autres dents (*c*); & si quelqu'un demande, dit Eustache, comment il peut se faire que les dents étant formées de la même matiere en même tems, en même lieu, les unes soient plutôt développées que les autres, je lui répondrai qu'il

(*a*) Pag. 44. de dentibus.

(*b*) Pag. 45. Apertâ utrâque maxillâ, occurunt incisores, canini ac tres molares, ni nrum secundus, tertius & quartus, partim mucosi, partim ossei, non obscuræ magnitudinis, suisque præsepiolis undique vallati.

(*c*) Pag. 45. Verisimile tamen est, rationique consentaneum eos perinde ac secundos incisores & caninos rude quoddam, sed minus perspicuum initium ortus in utero sumere, sensimque postea similiter formari & absolvi.

XVI. Siecle. est plus sage d'admirer la nature que d'entreprendre de l'expliquer : *id sanè verò admirari magis possumus, quàm perspicuâ aliquâ & firmâ ratione explicare.*

1563.

EUSTACHE. Cependant, dit notre fameux Anatomiste, il est très probable que dans les dents la nutrition se fait aussi régulièrement que dans les plantes ; on sait qu'il y en a plusieurs qui croissent plus vite que les autres, quoiqu'elles soient plantées dans le même sol, & qu'elles se touchent presque ; celle qui croît vite absorbe vraisemblablement une partie du suc nourricier qui appartiendroit à l'autre plante, si la nature le distribuoit uniformément. Parmi les dents, certaines doivent sans doute recevoir une plus grande quantité du suc nourricier que ne font les autres, souvent même que les collatérales, & cet excès de matiere nourriciere doit les faire développer les premieres.

L'ordre conduit notre Auteur à faire des recherches sur la forme & la structure des dents. Dans un enfant de deux mois, ou dans les boucs d'un âge à peu près pareil, on trouve dans les os maxillaires les dents incisives, les canines, & trois des molaires molles renfermées dans les alvéoles, & séparées par des cloisons particulieres : il y a à chacune d'elles un follicule d'un blanc obscur, & d'une consistance plutôt muqueuse que membraneuse, semblable à la gousse d'un légume, & elle n'en differe que par une ouverture à travers laquelle passe la dent. La substance de ce follicule approche d'autant plus de la substance du mucilage, & s'éloigne davantage de la nature des membranes, que la dent est plus molle (*a*). La partie qui perce les gencives, se couvre plutôt que celle qui reste dans l'alvéole d'une écaille blanchâtre mince, & creuse comme un rayon de miel (*b*). Cette lame extérieure des dents est plutôt formée dans les incisives que dans les canines, & dans celles-ci que dans les molaires : l'autre partie de la dent qui adhere à l'alvéole, de même que le follicule qui en revêt les racines, est composée d'une substance mu-

(*a*) Pag. 50.

(*b*) Page 52. Quandoquidem ea pars, quæ extra gingivas postea erumpit, prius altera, quæ latet, in candidam squammam instar favi mellis tenuem & excavatam formatur.

queuse,

queuse, cependant plus dense que le mucilage; sa couleur est d'un blanc tirant sur le rouge foncé (*a*); la surface extérieure luit, & cette partie de la dent est transparente lorsqu'elle est exposée à la lumiere; & quoiqu'on y observe certains filets, elle paroît plutôt avoir la structure d'un corps concret que d'une véritable membrane. Par sa surface extérieure, elle ressemble à la peau humaine, & surtout à celle qui est près de l'ombilic. Ce follicule est si adhérent à la portion de la dent qu'il recouvre, qu'on ne sauroit l'en détacher qu'avec beaucoup de difficulté; il adhere encore fortement à l'émail (*b*). Voilà un véritable exposé de la formation des dents humaines; si vous ne pouvez vous procurer, dit Eustache que je suis presque mot à mot dans ces détails, des fœtus humains, vous pourrez faire vos recherches sur le bouc.

Eustache, toujours heureux dans ses recherches, pousse plus loin ses observations: il examine le sentiment de quelques Anatomistes sur le follicule de la dent; il admire leur procédé, mais sans adhérer à leur sentiment ni le combattre: (*sententiam autem de hoc folliculo, neque reprobo, neque approbare possum*). Il ajoute que le ligament de la dent est muqueux; parceque, dit-il, il est d'abord intimement uni à la partie supérieure de la racine encore tendre, & qu'après avoir pris de nouvelles forces capables de surmonter les gencives, il s'attache à cette partie osseuse comme par une espece de glue: mais, continue toujours le même Auteur, parceque la partie de la dent qui sort de la gencive dépend de l'autre extrémité du follicule comme une pierre de la fronde (*c*): c'est pour cela que quelques-uns ont rêvé qu'elle a une appendice, & que le follicule, comme un ligament ou périoste, sort d'une cavité intérieure de la dent

(*a*) Pag. 51. Coloreque albo simul & rubro subobscuro prædita.

(*b*) Page 52. Ita squammosæ dentis concavitati nusquam, nisi in mediâ fortasse bazi, quasi in puncto hærens, magnâ facilitate trahitur & educitur.

(*c*) Pag. 52. Quasi lapis à fundâ, quæ media perforata sit, aut corneâ à conjunctâ, seu ab adnatâ vocatâ oculi tunicâ, idcircò dentem aliqui appendicem habere putant.

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

par une ligne qu'ils admettent entre cet appendice chimérique & le reste de la dent. Après un pareil raisonnement, le lecteur judicieux concevra aisément les conclusions que tire Eustache contre des Anatomistes de ce genre.

Il confirme son sentiment par quantité de faits qui détruisent totalement les opinions de ses adversaires (*a*). Notre Anatomiste, clairvoyant en tout, examine si une nouvelle dent a quelque analogie ou provient de celle qu'elle remplace, comme le prétend Celse, ou bien si elle n'est point produite indépendemment de la premiere : ce qui lui paroît bien plus conforme à l'expérience. Voici le raisonnement d'Eustache. Puisqu'il y a, dit-il, un appendice à cette partie osseuse qui fait du mal, quand on l'arrache, & qu'il est même troué pour recevoir des vaisseaux, des nerfs & des ligamens, il faut que la premiere dent n'ait nulle affinité avec la seconde ; car si l'une donnoit naissance à l'autre, elles se ressembleroient toutes deux, du moins dans leurs parties contiguës : ce qui est entiérement faux à tous égards. 1°. Parceque l'extrémité inférieure de la premiere est terminée en pointe, & que l'extrémité supérieure de la seconde est émoussée ; 2°. Parceque le bout de l'une est percé pour donner passage à des vaisseaux, des nerfs & des ligamens, & qu'on ne trouve aucun trou dans l'extrémité contiguë de l'autre. Eustache ne se borne pas à de simples raisonnemens philosophiques pour prouver la vérité du fait qu'il soutient ; il en appelle au cadavre, & a recours à l'observation qu'il a faite nombre de fois dans des sujets qu'il a disséqués par-

(*a*) Pag. 52. Nam, ut taceam eam lineam, quæ dentis partem extra gingivam prominentem ambit, ab humiliori vinculi & gingivæ ora ejusque adhæsione fingi, & in superficie tantum leviter exculpi ; eâque abrasâ nullum divisionis vestigium relinqui ; unusquisque etiam in puerulis, aut certe in hœdis aperte intueri poterit, dentem osseum jam effectum, nullâ ibi lineâ esse disjunctum ; immò ab hoc folliculo adhuc mucoso ipsum libere comprehendi, solutéque cingi, quamobrem qui falsis inspectionibus, ineptoque mularum & canum exemplo, dentium appendices tam negligenter atque inconsiderate introducunt, rectius sibi consuluissent, si hominum primùm sectione, quam exercere præ se ferunt, tametsi sæpius omittunt.

ticuliérement pour s'instruire de la constitution de cette partie du corps humain. Il a donc trouvé que les dents des enfans qui renaissoient vers l'âge de sept ans, n'ont nulle affinité avec celles qui tombent vers le même temps; elles ne peuvent, dit-il, se toucher à cause de la cloison osseuse qui les sépare & que cette nouvelle dent n'a pas plutôt percé, qu'elle chasse l'autre : ce qui confirme son sentiment.

On voit dans l'intérieur des dents un canal qui se divise en plusieurs autres qui répondent au milieu de leurs racines, & ces canaux sont d'autant plus nombreux, qu'il y a de racines, & que le sujet est plus jeune; car ces canaux s'effacent avec l'âge (*a*). Dans ces canaux on trouve une substance blanchâtre, semblable au mucilage, qu'on détache facilement : ce qu'on ne pourroit faire à l'égard du périoste. Quand on fait sécher ce mucilage, on lui donne la consistance & la forme d'une membrane. Si l'on veut s'assurer plus particuliérement de cette structure, il faut, dit le grand Eustache, couper une dent d'un bœuf ou d'un belier, & on l'appercevra aisément : cette matiere pourroit, suivant lui, servir à la nourrirure des dents. Outre que ce mucilage contenu dans la dent, est d'une nature différente du périoste : le périoste existe aussi; la cavité interne de la dent en est tapissée ainsi que par les vaisseaux & les nerfs qui vont s'y distribuer; ces nerfs sont nombreux; & si Galien les eût connus, ajoute Eustache, il n'eût pas été en peine d'expliquer la cause de la douleur des dents; il auroit aussi trouvé dans les arteres, si elles lui eussent été connues, la raison de la pulsation que certaines personnes ressentent. Eustache, pour donner une preuve plus complette de l'existence des vaisseaux sanguins dans les dents, en appelle à ces abondantes effusions de sang par divers trous de la dent qu'on a vu survenir (*b*).

(*a*) Procedente vero ætate concavitatem ipsam angustiorem in die ac breviorem fieri, pag 54.

(*b*) Pag. 63. De dentibus equidem ipse quoque mihi nunquam persuasissem, sine arteriâ à perforato dente tantum fluidi sanguinis emanare posse, ut ejusmodi morbo oppressus vitam

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

En habile Anatomiste, Eustache ne se contente pas de donner la description des dents, il donne encore les regles qu'il faut suivre pour appercevoir les mêmes objets qu'il a décrits; par cette méthode il ne peut induire les gens de l'art en erreur & tromper leur crédulité. Il faut d'abord, selon lui, ouvrir le canal de la machoire inférieure d'un bœuf, & l'on y verra les nerfs & les vaisseaux sanguins qui s'insinuent dans les racines des dents. Les choses ne sont pas aussi sensibles dans l'homme; mais Eustache juge par l'analogie & par les raisons déja rapportées, qu'il y a dans les dents de l'homme une égale distribution de vaisseaux; on peut à celles-là ajouter, dit-il, qu'en arrachant à l'homme une dent des alvéoles, on voit à ses extrémités divers filamens qui sont vraisemblablement les restes des vaisseaux qu'on a déchirés.

Voilà la structure des dents développée; Eustache expose ensuite divers phénomenes qui leur sont relatifs; il indique en quel temps elles sortent de leurs alvéoles, comment & par quelles voies elles se nourrissent: d'où leur vient leur sensibilité? Est-ce la dent elle-même, ou le nerf qui s'y distribue qui est le vrai siege de la douleur? La douleur est-elle répandue dans toute la substance de la dent, ou est-elle limitée? Quels sont les usages des dents, leurs maladies & leurs variétés? Voilà la question qu'Eustache s'est proposé d'examiner; il l'a fait avec toute la précision, la justesse & l'exactitude dont l'homme puisse être capable.

Eustache ne publia pas de son vivant son grand & riche recueil de planches anatomiques, quoiqu'il eût pris un soin extrême pour les composer & les faire graver, quoiqu'elles fussent finies en 1552, & qu'il ne soit mort qu'en 1574. Ces planches resterent chez Pinus son ami, ensuite dans la famille des Rubins: elles étoient sans lettres & sans explications; du reste aussi exactes qu'elles le sont aujourd'hui: quelques-uns prétendent qu'elles ont été composées d'imagination; ce dont je doute beaucoup, vu la grande exactitude & l'étendue de l'ou-

una cum eo pene effunderet & tamen id ita, juvet me Deus, expertus sum & oculis vidi.

vrage : on ne peut comprendre par quelle fatalité ces planches sont restées dans l'oubli pendant l'espace de plus d'un siecle ; elles furent découvertes en 1712 & publiées à Rome par Lancisi, premier Médecin du Pape Clément XI qui lui en fit présent. Ces planches sont de la plus grande exactitude, quoiqu'on n'y ait point observé les principales regles du dessein ; on y reconnoît la nature plutôt que l'art. La plus grande partie de l'Anatomie est représentée dans ces planches qui sont au nombre de quarante-sept : les sept premieres contiennent l'histoire des reins ; dans les interstices, l'Auteur a fait graver quelques particularités relatives à la structure de l'oreille ; la huitieme représente le cœur ouvert & les ramifications de la veine azigos. On voit dans la figure six de cette même planche, la figure de la fameuse valvule de la veine-cave découverte par l'Auteur (*a*) ; on y apperçoit encore la figure de la valvule, des veines coronaires (*b*), & celle du trou ovale (*c*) dont on donne la découverte à M. Botal. Il n'a pas ignoré qu'il y avoit deux arteres & deux veines coronaires au cœur, & il a dit que ce viscere étoit placé transversalement (*d*).

XVI. Siecle. 1563. EUSTACHE.

Les visceres y sont représentés dans neuf planches depuis la neuvieme jusqu'à la dix-septieme. Dans la neuvieme on voit les capacités ouvertes, les visceres dans leurs places. Il y a dans cette planche un assemblage de figures de plusieurs Auteurs. Eustache les a combinées. Plusieurs du bas-ventre appartiennent à Vesale ; quelques-unes du cerveau à Charles Etienne ; celles des poumons paroissent lui être particulieres : le poumon droit y est divisé en trois lobes, au lieu que dans les planches de Vesale il ne paroît formé que de deux, comme il est dans plusieurs animaux. Eustache s'est garanti de l'erreur. La dixieme planche d'Eustache, ou la seconde de la splanchnologie, représente le paquet intestinal, le foie, l'estomac, le pancréas, & le mésentere hors du péritoine ; la

(*a*) Pag. 22. Plan d'Eustache par Albinus.
(*b*) Page 24. Opusc. Anat. Edit.
(*c*) Pag. 57. Littera V.
(*d*) Haller, Meth. stud. Med. Pag. 304.

XVI. Siecle. véritable poſition des viſceres y eſt obſervée ; il y a auſſi indiqué la poſition de l'œſophage ; les ligamens qui l'attachent à l'eſtomac y ſont décrits. Euſtache a auſſi connu, vraiſemblablement d'après Nicolas Maſſa, que l'eſtomac vuide avoit une poſition différente de celle de l'eſtomac plein ; il a connu les glandes dorſales : les principaux vaiſſeaux ſanguins. Les fibres muſculaires de l'anus & des inteſtins, ainſi que les tuniques dont ils ſont compoſés, y ſont très bien exprimées ; il a connu le petit épiploon, & a eu une idée très exacte du pancréas ; il a auſſi indiqué la continuité du méſentere avec le méſocolon.

1563. EUSTACHE.

Euſtache s'enfonce de plus en plus dans le détail. L'onzieme planche contient les figures de pluſieurs viſceres du bas-ventre, vus en dehors, en dedans, en avant ou en arriere. Dans la premiere figure paroiſſent les vaiſſeaux méſentériques & leurs glandes ; l'Auteur n'y a point repréſenté l'artere méſentérique inférieure. Les figures trois & quatre où l'on voit le foie en avant & en arriere, ne ſont pas mauvaiſes ; le ligament ſuſpenſoir du foie, la véſicule du fiel, & les vaiſſeaux ou conduits qui en dépendent, y ſont repréſentés. Il eſt difficile de dire ce que repréſentent les figures 5, 6, 7, 8 & 9 ; Lanciſi & Albinus ont cru que c'étoit la rate qu'Euſtache avoit fait voir ſous différentes faces ; on y voit toujours nombre de ligamens qui dans l'état naturel fixent ce viſcere. La figure 11 repréſente la veſſie & l'uretre ouvertes ; l'on y voit la ſubſtance ſpongieuſe de l'uretre ; mais on n'y trouve point le vérumontanum. La planche 12 exprime les reins & les parties de la génération de l'homme ; l'Auteur y a fait repréſenter les véſicules ſéminales ; les vaiſſeaux pampiriformes n'y ſont pas mal figurés ; les anaſtomoſes des arteres avec les veines, y ſont ſenſibles. Il eſt après cela étonnant que M. Winſlow ait attribué à Léal Léalis, Anatomiſte italien, cette découverte. La figure de la veſſie, quoique groteſque, donne une idée vague des trouſſeaux muſculeux dont elle eſt compoſée. La figure 13 contient l'hiſtoire des parties génitales de la femme ; il n'y a rien qui ſoit digne d'être obſervé. La 14 roule ſur le même objet ; les figures ſont ré-

pétées sans être exactes ; l'Auteur a plus consulté son imagination que la nature ; les trompes de Fallope y sont représentées, mais sans exactitude. L'exposition des muscles des parties génitales ou des environs, n'est pas si mauvaise ; au contraire, la figure premiere mérite la plus grande considération. Eustache a admis l'existence de l'hymen, il a parlé de nombre de vaisseaux dans le ligament rond ; il a connu la figure triangulaire de la cavité de l'utérus, les sinus du col de la matrice & du vagin, les muscles du clitoris, & a admis un sphincter au vagin ; il s'est formé une véritable idée des enveloppes du fœtus ; & ainsi que Fallope, il a nié l'existence de la membrane allentoïde.

XVI. siecle. 1563. EUSTACHE.

Du bas-ventre, notre Auteur passe à la poitrine. La planche 15 représente dans 6 figures les visceres dans leur ensemble, & chacun d'eux en particulier vu à l'extérieur. Il y a d'excellentes choses dans cette planche ; le cœur y paroît à-peu-près dans sa situation naturelle ; les vaisseaux qui en partent, leur distribution dans le poumon, leur position & leur figure, y sont exprimés d'une maniere plus correcte & plus exacte que ces parties ne sont représentées dans la plupart des planches des modernes ; j'en excepte celles de M. Senac qui semble par ses travaux & par ses recherches avoir forcé la nature à se dévoiler. Les adhérences du péricarde aux vaisseaux sanguins y sont très bien exprimées. Eustache est cependant répréhensible d'avoir donné au cœur la figure d'un triangle isocele, & d'avoir placé l'oreillette droite directement en arriere, tirant un peu sur le côté droit ; tandis qu'elle est naturellement placée sur la base du cœur en haut, & en arriere un peu à droite. M. Lieutaud (*a*), dans sa planche quatrieme, a donné à l'oreillette droite la même position qu'Eustache lui a donnée. La nature offriroit elle quelque variété, ou bien ces Auteurs célebres auroient-ils un peu trop redressé la pointe du cœur & en même temps abaissé les oreillettes ? &c.

Le cerveau, le cervelet & la moëlle épiniere sont

(*a*) Essai Anat.

XVI. Siecle. admirablement repréſentées dans la dix-ſeptieme plan-
che ; on y trouve les traces de pluſieurs découvertes
1563. que quelques modernes diſent avoir faites dans ce
EUSTACHE. viſcere. Euſtache a placé les éminences mamillaires auprès de l'infundibulum ; il a admis trois cornes aux ventricules ſupérieurs ; il a connu la véritable poſition du troiſieme ventricule, les corps olivaires & pyramidaux, la commiſſure antérieure du cerveau, les plexus choroïdes, le moyen & les latéraux, l'origine véritable de pluſieurs nerfs, la poſition naturelle des tubercules quadrijumeaux. La planche 18 a les nerfs pour objet. L'Auteur a connu les dix paires qui viennent du cerveau, & les trente qui viennent de la moëlle épiniere. Le grand nerf ſympathique y eſt diſtingué de la huitieme paire ; Euſtache l'a ſuivi juſques dans le crâne, & a vu *le premier ſon union avec la ſixieme paire* (*a*) ; on n'y voit aucun rameau qui ſe joigne avec la cinquieme : ce qui s'accorde avec la nature. Euſtache a donc ſu ſe garantir de l'erreur dans laquelle ſont tombés les Anatomiſtes qui lui ont ſuccédé, en admettant une ſeconde branche du nerf intercoſtal qu'ils diſent avoir conduit juſqu'à la cinquieme paire (*b*). Les principaux plexus ſont exprimés dans la même planche ; on y trouve tous les nerfs de l'œil, ſi l'on en excepte le ganglion ; il a connu la corde du tympan, pluſieurs communications de la cinquieme à la ſeptieme paire. Il s'eſt aſſuré avant Malpighi que le nerf optique étoit compoſé de pluſieurs lames entrelacées de la ſubſtance du cerveau. Il y a pluſieurs choſes défectueuſes, & ces défauts ſont ſi nombreux, que je ne ſaurois les relever ſans groſſir cet extrait au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites. Il y a un ſupplément à la table 18 qui comprend pluſieurs explications dans leſquelles Euſtache a donné une expoſition plus étendue des nerfs. Les vaiſſeaux ſanguins ſont l'objet de vingt planches. De l'extérieur Euſtache va à l'intérieur du corps. D'abord on voit l'enſemble, & les vaiſſeaux en général, & peu à peu il deſcend dans le particulier, ainſi ſucceſſivement il parcourt la plus grande

(*a*) Haller, Meth. ſtud. Med. pag. 338.
(*b*) Haller, Elem. Phy. pag. 210. Tom. IV.

partie des vaisseaux du corps humain, & il décrit les nerfs du bas-ventre avec beaucoup d'exactitude pour le temps où il vivoit (*a*).

XVI. Siecle.

1563.

EUSTACHE.

Eustache a nié à Amatus Luzitanus l'existence des valvules dans la veine azigos, & a parlé de trois valvules dans les veines du bras. Il a corrigé Vesale dans différens endroits touchant la description que cet Anatomiste avoit donnée des vaisseaux des extrémités : il n'a point, comme lui, fait représenter les vaisseaux isolés des parties voisines ; il les a au contraire fait peindre dans leur vraie position, avec les parties adjacentes : cette méthode donne une idée plus exacte. Il faudroit faire une histoire complette d'angiologie pour donner l'explication de ces planches. Je renvoie le lecteur au commentaire des planches, qu'Albinus a donné.

En suivant le même ordre, Eustache a représenté dans 14 planches les muscles du corps humain : leur connexion, leur structure, leur figure, leur situation générale & particuliere y sont indiquées avec la plus grande justesse & la plus grande exactitude dont l'homme puisse être capable. Il n'y a qu'un savant Anatomiste qui puisse en sentir toutes les beautés ; & si l'erreur se trouve quelquefois mêlée avec la vérité, il faut être bien connoisseur pour pouvoir la reconnoître. Il n'y a que les vrais amateurs & les vrais connoisseurs de leur art qui puissent apprécier les travaux d'Eustache.

Vesale avoit à-peu-près connu l'ensemble & le rapport des pieces qui composent la machine humaine, mais il n'en avoit point indiqué la structure particuliere. Eustache a rencheri sur ses ouvrages en fouillant dans l'intérieur des parties, afin d'en connoître la vraie organisation, il en a développé le tissu. Pour venir à bout de son dessein, il s'est servi de tous les moyens imaginables : il a pris des cadavres de différens âges, de différent sexe, de sujets morts de maladies aiguës ou de maladies chroniques ; des animaux de differentes especes ; & tantôt à l'œil nud, tantôt

(*a*) Inimitabili labore totum, adeo complexum, nervorum abdominalium systhema comprehendit, Haller pag. 339. Meth. stud. Med.

XVI. Siecle. par le moyen de verres artistement arrangés, il a examiné la configuration interne des parties. Ces

1563. moyens étoient-ils insuffisans? il falloit macérer les

EUSTACHE. pieces dans différentes liqueurs, il les faisoit secher par divers dégrés de chaleur, il les incisoit en plusieurs sens, & il injectoit dans les vaisseaux de ces parties, des liqueurs plus ou moins colorées, plus ou moins épaisses, & plus ou moins subtiles; ainsi il a été aussi adroit pour préparer les pieces, qu'il étoit ingénieux à les examiner par tous les moyens que l'art peut inventer.

Après les muscles viennent les cartilages, & après ceux-ci les os; l'Auteur a consacré cinq planches à ce sujet. Le squelette y est représenté sous tous les points de vue imaginables, & l'on y trouve une figure particuliere de toutes les pieces qui composent la charpente osseuse.

Outre les muscles connus de Vesale, Eustache a parlé de plusieurs autres qui appartiennent à la face, à la luette, au larynx, à la main, au dos, à l'oreille, aux parties génitales & à la mâchoire inférieure (*a*). Fallope a décrit ces muscles, il y a grande apparence qu'ils lui appartiennent; car il se pare de la découverte, ce qu'il n'auroit osé faire du vivant d'Eustache, & d'ailleurs Eustache lui-même ne dit pas avoir découvert ces muscles : il s'est contenté de les faire représenter : ce qu'il a fait de mieux c'est d'avoir indiqué les vraies attaches des muscles; il a scrupuleusement indiqué le releveur & contourné du palais. Il a connu l'hypéropharyngien, le pharyngo-staphylin, & l'insertion véritable du stylo-pharyngien au cartilage thyroïde.

CUNEUS. Cuneus (Gabriel), Médecin, qui a professé l'Anatomie à Milan & à Padoue, fut un disciple fort zèlé de Vesale : il a paru sous son nom un ouvrage intitulé :

Apologiæ Francisci Putei, pro Galeno in Anatome examen. Mediolani, 1563. *Venetiis* 1564, in-4°. *Lugd-Batav.* 1726. *cum operibus Vesalii.*

Quoique le nom de Cuneus se trouve à cet ou-

(*a*) Pag. 291. Meth. &c.

vrage, il n'en eſt cependant pas univerſellement regardé comme l'Auteur ; Cardan (*a*) l'attribue à Veſale lui-même, parcequ'il croit y reconnoître ſa diction. Quoi qu'il en ſoit voici une idée de cet ouvrage. L'Auteur ſe plaint amerement à F. Puteus, diſciple de Sylvius, d'avoir maltraité hors de propos par des critiques injurieuſes le prince des Anatomiſtes vivans, Veſale ſon maître ; il le traite d'impéritie, & il l'accuſe de ſervir plutôt la cabale & la brigue que la vérité. Suivant lui Veſale eſt l'Auteur d'un nombre prodigieux de découvertes qui ne ſe trouvent point dans les ouvrages de Galien ; Veſale a diſſéqué pluſieurs cadavres humains, au lieu que Galien, c'eſt toujours Cuneus qui parle, n'a diſſéqué que des ſinges : & ſi Veſale a été forcé de diſſéquer de ces animaux, il n'a pas manqué d'en indiquer les différences. Pour prouver ſa propoſition, Cuneus a fait le parallele de pluſieurs deſcriptions extraites de l'ouvrage de Veſale, & avec d'autres deſcriptions tirées des ouvrages de Galien ; & pour en faire une juſte application, il a donné l'expoſition Anatomique d'une partie de l'homme & d'une même partie du ſinge. Cette deſcription faite il a recherché dans les ouvrages de Veſale & de Galien, celle qui convenoit au ſinge ou à l'homme ; en comparant ainſi les objets, il a pu décider en maître quel des deux Anatomiſtes avoit eu le ſinge ou l'homme pour objet : Veſale lui a toujours paru être le véritable peintre de la nature humaine, & Galien au contraire celui des ſinges.

Veſale, ſuivant Cuneus, eſt l'Auteur d'un grand nombre de découvertes, & il a donné des parties les mieux connues avant lui, des deſcriptions plus amples & plus exactes. L'hiſtoire ſeule des articulations rendra les ouvrages de Veſale recommandables audeſſus des autres Anatomiſtes. Les os, ajoute Cuneus, ſont décrits dans le grand ouvrage de Veſale avec une préciſion & une exactitude peu commune aux Anatomiſtes qui l'avoient précédé. L'hiſtoire des vaiſſeaux, des nerfs & des viſceres eſt déduite du cada-

(*a*) De propriâ vitâ, cap. 48.

XVI. Siecle. 1563. CUNEUS.

vre de l'homme, au lieu que Galien n'a consulté que le singe ou son imagination : & comment, dit Cuneus à Puteus, justifierez-vous Galien d'avoir dit que les arteres coronaires venoient du cœur, tandis qu'elles viennent de l'artere aorte, &c. &c. C'est ainsi qu'un disciple zèlé prend à cœur les intérêts de son maître : Cuneus se sert des raisons les plus fortes & des termes les plus expressifs pour combattre F. Puteus, l'adversaire de Vesale ; il lui démontre partout la futilité de ses préjugés, & il l'accuse en plusieurs endroits de manquer de reconnoissance envers celui dont il tient la plus grande partie de ce qu'il sait en Anatomie.

FOGLIA.

Foglia (Jean Antoine), Médecin de Naples, vivoit vers le milieu du seizieme siecle, & étoit premier Professeur de Médecine dans le College Royal de la même Ville. Il est l'Auteur d'un Traité sur la squinancie, qui est peu connu ainsi que son Auteur. Linden tronque le texte (*a*), & Mr. de Haller donne à Foglia le nom de Pierre, quoiqu'il portât celui d'Antoine, ce qui semble prouver que ce livre manque dans sa Bibliotheque (*b*).

Dans son avis au Lecteur, Foglia nous annonce qu'il donne dans son Livre la description d'une épidémie qui a regné en Espagne, & dont il a indiqué les mêmes remedes ; son livre est divisé en vingt-huit chapitres : dans les premiers il recherche les causes qui ont pu occasionner cette maladie, & il les trouve plutôt dans les astres que dans l'athmosphere (*c*). L'Auteur nous apprend que les enfants ont été plus exposés à la maladie épidémique que les adultes, & qu'elle a commencé par attaquer les bœufs avant d'agir sur l'homme.

L'esquinancie étoit sans tumeur extérieure, la bouche étoit couverte d'aphtes qui donnerent lieu à un ulcere des plus difficiles à guérir. La peau de tout le corps étoit blanchâtre, & les excrémens paroissoient jaunâtres. C'étoit par ces symptômes que commençoit la maladie ; cependant ces symptômes ne paroif-

(*a*) Pag. 275.
(*b*) Meth. stud. pag. 725.
(*c*) Page 21.

soient pas toujours avec la même intensité, souvent même étoient-ils compliqués avec d'autres étrangers. Quoique l'Auteur ait fait plusieurs especes de squinancie, il a recommandé dans toutes un usage fréquent des purgations & des gargarismes. Cet ouvrage est écrit avec peu d'ordre, & le style en est diffus. XIV. Siecle. 1563.

Le Livre que Foglia a laissé porte le titre suivant :

De faucium ulceribus. Neapol. 1563 in-4°. 1635 in-4°.

Douglas & M. de Haller placent Craton, Médecin, parmi les Anatomistes ; j'ai consulté ses ouvrages, mais je n'ai rien trouvé qui puisse lui donner une place dans notre histoire. Les ouvrages de Craton sont plus du ressort de la Médecine que de l'Anatomie & de la Chirurgie. CRATON.

Kapfer (Mathieu), a écrit une dissertation intitulée. KAPFER.

Relatio vera quomodo cultrum ex ancillæ cujusdam ventre, quem per annum ferè in eo gestaverit, ex latere extraxerit, & quamque restituerit. Wolfenbutel 1563 in-4°. Ce livre est écrit en Langue Allemande.

Pinus (Pierre Mathieu), a publié l'ouvrage suivant : PINUS.

Annotationes in opuscula Anatomica Bartholomæi Eustachii ex Hippocrate, Aristotele, Galeno, &c. Venetiis 1563 in-8o.

L'Auteur a voulu déduire des plus anciens Auteurs les découvertes d'Eustache ; il n'a point rempli son objet.

Etienne (Henri), est l'Auteur d'un Dictionnaire où l'on trouve l'explication des principaux termes d'Anatomie & de Chirurgie, il a pour titre : ETIENNE.

Dictionarium medicum, vel expositiones vocum medicinalium ad verbum excerptæ, ex Hippocrate, Aretæo, Galeno, Oribasio, Rufo, Ephesio, Ætio, Alexandro Tralliano, Paul. Ægineta, Actuario, Cornelio, Grecè, cum latinâ interpretatione, &c. Lutetiæ, apud Henr. Stephanum, 1564 in-8°.

Borgaruccius (Prosper), disciple de Vesale, a donné plusieurs ouvrages de Médecine, & a publié une nouvelle édition de la grande Chirurgie de Vesale ; il est aussi l'Auteur d'un ouvrage d'Anatomie. BORGARUCCIUS.

XVI. Siecle. *Della contemplatione Anatomica sopra tutte le parte del corpo umano. Venet.* 1584 in-8°. Je n'ai pu trouver cet ouvrage.

1565. COSTA

Costa ou Costæus, Médecin François (a), qui fut Professeur dans l'Université du Turin, & ensuite dans celle de Boulogne. Il mourut en 1603, nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages; voici ceux où l'on trouve quelques détails d'Anatomie ou de Chirurgie.

De venarum meseraicarum usu liber. Venetiis, 1565 in-4°.

Disquisitionum physiologicarum in primam primi canonis Avicennæ sectionem, libri sex. Bononiæ 1589 in-4°.

Annotationes in Avicennæ canonem, cum novis observationibus, &c. Venet 1595, in-fol.

De humani conceptus, formationis, motus & partus tempore. Bononiæ 1596, in-4°. *Papiæ*, 1604, *&c.* Je n'ai pas vu ces ouvrages.

1565. GREVIN.

Grevin (Jacques), Médecin célebre du XVIe. siecle, de la Faculté de Paris, s'est autant distingué dans la Littérature que dans la Médecine; il naquit à Clermont en Beauvoisis, il passa sa jeunesse à l'étude des Langues, des Belles-Lettres & de la Philosophie. A peine avoit-il atteint l'âge de treize à quatorze ans, qu'il composa diverses pieces de théâtre & plusieurs autres poëmes. On assure que toutes ces pieces furent faites en l'honneur de Nicole Etienne, fille de Charles Etienne, Médecin de Paris, qui fut mariée à Jean Liebaut, Médecin de la même Faculté. Le goût de rimer, qui est assez éloigné de l'étude de la vraie Philosophie, n'en détourna point Grevin; il s'occupa spécialement à la Médecine, & se fit une réputation brillante dans cet état. Les plus grands Seigneurs se firent un honneur de le consulter; la Duchesse de Savoie le prit pour son Médecin à titre, & l'emmena avec elle en Piémont. Les préjugés sont de tous les états; Grevin ne sut s'en défendre: aussi précipité dans ses ordonnances de Médecine, qu'il l'étoit à faire des vers, il condamna sans réflexion l'usage de

(a) Voyez Douglas.

plusieurs médicamens dont l'humanité a retiré dans les suites les plus grands avantages ; ce fut lui qui déclama contre l'antimoine, en rapportant nombre d'observations mal faites & mal vues pour faire proscrire ce remede ; il détermina la Faculté à s'assembler pour présenter requête au Parlement, afin qu'il interdît tout usage de ce minéral, comme il avoit autrefois fait de l'orpiment & du mercure. Persuadés de la validité de ses remontrances, les Magistrats octroyerent sa demande. Ainsi voilà un homme inquiet qui prive l'humanité d'un des plus puissants remédes contre plusieurs maladies qui l'affligent : l'antimoine fut bani de la Médecine par un decret de la Faculté de Paris, confirmé par un Arrêt du Parlement rendu en 1609. Grevin fit tous ces beaux exploits dans un âge très-peu avancé, & quoiqu'il eût passé une partie de sa vie à composer des vers ou à introduire lui-même des nouveautés dans la Médecine, & à proscrire celles dont il n'étoit pas l'Auteur, il s'adonna à l'Anatomie & y fit quelques progrès ; il mourut à l'âge de trente ans à Turin, le 5 Novembre 1570. Marguerite de France, femme de Philibert Emmanuel, Duc de Savoie, dont il étoit Médecin, fut fort affligée de sa mort, & pour donner une preuve de son estime & de son attachement pour Grevin, elle retint toujours auprès d'elle la femme & la fille de ce Savant homme. Le livre que Grevin a publié est :

XVI. Siecle. 1565. GREVIN.

Anatomes totius ære insculptæ delineatio. Lutetiæ Paris 1565, in fol. *Antwerp.* 1565, 1572 in-fol.

Il fut imprimé aussi sous le titre suivant :

Les portraits Anatomiques de toutes les parties du corps humain, gravés en taille douce par le commendement du feu Henri VIII, Roi d'Angleterre. Paris 1569 in-fol.

Cet ouvrage est un abrégé de celui de Vesale, on y trouve les mêmes planches : le même ordre y est observé, & l'Auteur a copié les explications des planches ; cependant il y a ajouté quelques remarques peu curieuses, & pour la plûpart utiles : elles sont distinguées du texte par un caractere différent.

XVI. Siecle. 1565. GREVIN.

Dans une il distingue le cerveau en quatre parties, en cerveau proprement dit, cervelet, moëlle allongée, & moëlle épiniere. Dans plusieurs autres il fait une récapitulation de quelques chapitres : à la fin de l'ouvrage il donne un extrait de l'Anatomie de Vesale. C'est là qu'il dit que la moëlle épiniere ne differe du cerveau & du cervelet, que parcequ'elle n'a point comme eux de mouvement particulier. Du reste cet ouvrage est assez incomplet, l'Auteur n'est qu'un pur copiste de Vesale, il n'a point profité des remarques que plusieurs grands hommes lui avoient fournies, & par cela même il s'est rendu peu digne du titre d'Anatomiste. La partie typographique de cet ouvrage est cependant bien exécutée, mais c'est à Wecheus, Imprimeur de Beauvais, que nous en sommes redevables.

PECELIUS. Pecelius (Médecin), est l'Auteur d'une dissertation sur la génération.

Oratio de generatione hominis. Witebergæ 1565, in-8°.

GRYLL. Gryll (Laurent), Médecin de Landshut en Allemagne, dans la basse Baviere, s'est rendu recommandable par ses grandes connoissances dans les Langues étrangeres; il parcourut les principales provinces de l'Europe, & fut enfin fixer sa demeure à Ingolstadt où il fut professeur en Médecine. Il mourut dans cette Ville en 1561, & ses ouvrages ne furent publiés que cinq ans après.

De sapore dulci & amaro liber. Pragæ 1566, in-8°.

Ce traité ne vaut rien, il est rempli d'une fade théorie.

COITER. Coiter (Volcherus), Médecin, étoit de Groningue dans la Frize; il naquit en 1534, dès son plus bas âge il se sentit porté à l'Anatomie & à la partie de la Médecine qui y a du rapport; après qu'il eût fini son cours de Philosophie, il en entreprit l'étude avec le plus grand zele : pour faire de progrès plus rapides, il parcourut les différens Royaumes de l'Europe. Il vint en France & de là passa à Padoue, en Italie, pour y suivre les savantes leçons de Fallope; il fut à Rome & lia une étroite amitié avec Eustache (a),

(a) In introductionis capite sexto.

De

De Rome il passa à Boulogne où il entendit le célebre Arantius; il visita plusieurs fois son cabinet d'histoire naturelle. Cette ville depuis longtems célebre par les sciences qu'on y cultivoit, lui parut digne de son séjour ; il y fixa sa demeure pendant quelque-tems, y enseigna l'Anatomie de l'homme avec distinction, & s'y exerça beaucoup à l'Anatomie comparée ; il connut dans les suites Aldrovande, & en travaillant avec lui il acheva de se perfectionner dans la connoissance des animaux ; il passa à Montpellier, y séjourna quelque-tems, & y lia une étroite amitié avec Rondelet. Orné des plus grandes connoissances, Coiter se rendit à Nurenberg où la République l'avoit appellé ; cependant il n'y fit pas un long séjour ; la France étant en guerre avec un des Royaumes voisins, il y revint pour occuper une place de Médecin dans ses Armées ; le zèle de s'instruire ne l'abandonna jamais, il crut trouver dans la guerre des moyens plus favorables pour disséquer des cadavres, afin d'apprendre la vraie cause ou les principaux ravages des maladies. Cependant le sort décida autrement que Coiter ne l'avoit présumé, car il mourut au milieu de ses travaux. Nous avons de lui :

XVI. Siecle. 1566. COITER.

De cartilaginibus tabulæ. Bononiæ, 1566 in-fol.

Externarum & internarum principalium humani corporis partium tabulæ atque Anatomicæ exercitationes. Observationesque variæ, novis, diversis ac artificiossimis figuris illustratæ. Norimberg. 1573, in-fol. *Lovani.* 1653, in-fol.

Coiter, disciple de Fallope, avoit sucé les maximes de son maître, & adopté pour ses recherches les mêmes objets : Il s'occupa beaucoup à Boulogne sur le fœtus humain (*a*), il le dit lui-même dans le second ouvrage que j'ai énoncé. On doit être surpris, ajoute Coiter, que les Anatomistes, excepté Fallope & Eustache, aient négligé l'étude des os des enfants, qui sont le plus sujets aux fractures & aux luxations ; le silence des Anatomistes sur la structure des os des sujets de cet âge, a entraîné mille accidens ;

(*a*) Pag. 37. Norimbergæ. 1573.

XVI. Siecle. 1566. COITER.

les Chirurgiens ont estropié la plûpart de ceux qu'ils ont traités, les Barbiers, les Charlatans comptent leurs malades par le nombre de bossus ou de boîteux qui se promenent dans les Villes. Touché de ces raisons bien valables chez tout homme qui pense, Coiter a préparé nombre de squelettes de fœtus ou d'enfant de différent âge & il s'en est servi pour faire ses leçons.

Il a fait graver dans trois planches différentes les pieces osseuses du fœtus, les deux premieres représentent trois squelettes de fœtus d'un âge différent; on voit dans la troisieme figure la baze du crâne d'un fœtus par la face interne ou externe, ce sont les premieres planches qu'on ait données en ce genre.

Coiter donne une explication très longue & très bien raisonnée de ses planches; il parle du crâne du plus petit squelette, il fait observer qu'il n'étoit pas plus long que le doigt, que la tête étoit fort grosse relativement aux autres parties; & que les os pariétaux & l'os occipital étoient fort mols pour l'âge; il a trouvé plus d'une fois des fœtus qui n'avoient qu'une partie de l'épine ossifiée (*a*). Les os longs commencent à s'ossifier vers leur partie moyenne, ils se dilatent même à proportion qu'ils s'endurcissent; mais la nature change ensuite le systême de ses opérations, au lieu de travailler à la perfection de ce germe osseux elle en produit deux autres aux extrémités des os (*b*). Les os larges s'ossifient dans plusieurs endroits à la fois, ordinairement du centre à la circonférence de ces os; quelques-uns avant d'acquérir cet état sont ligamenteux, ils deviennent cartilagineux & ensuite osseux. Dans la premiere formation des os du fœtus l'on n'apperçoit dans les os ni cavités ni éminences, peu à peu elles se développent, d'abord elles paroissent cartilagineuses, ensuite elles prennent une construction plus solide & se changent en os.

Les os du crâne d'un enfant de six mois ne sont point comme ceux de l'adulte joints par des sutures particulieres; mais par simple harmonie la plûpart

(*a*) Pag. 38.
(*b*) Page 3.

des os sont divisés par le milieu, à cet âge de la vie; tels sont le coronal & l'occipital.

XVI. Siecle.

1566. COITER.

Le cercle osseux de l'oreille a disparu vers le septieme mois de naissance; on ne trouve pour lors qu'un canal continu a l'os temporal, & les osselets de l'ouie sont aussi durs dans le plus bas âge qu'ils le sont dans l'âge décrépit (*a*). Elevé par Fallope, Coiter ne pouvoit ignorer sans deshonneur que les fœtus n'ont point de sinus dans l'os sphénoïde ou dans l'os de la mâchoire; il a aussi fait observer que dans les premiers âges de la vie l'os ethmoïde est cartilagineux, que la lame moyenne descendante est la premiere partie qui se change en os; que les dents existent dans le fœtus, qu'elles viennent d'autant des germes qui sont dans les alvéoles séparés par plusieurs cloisons & en plusieurs rangs, & dont les uns se développent plutôt que les autres (*b*). Je renvoye sur nombre d'autres particularités relatives la structure des dents à mon extrait de Fallope.

A l'âge de six mois, continue notre Auteur, l'hyoïde ne mérite pas d'être placé parmi les os; il est mol dans toutes ses parties. A un an de naissance les vertébres, excepté les deux premieres, sont composées de trois pieces; la premiere forme le corps & les deux autres appartiennent aux parties latérales, les apophises épineuses & les transverses sont encore cartilagineuses; Fallope avoit déja apperçu cette structure, mais dans un âge différent. L'os sacrum est composé de cinq pieces séparées, & l'os coccyx n'est formé que d'un seul cartilage; l'omoplate du squelette qu'a décrit Coiter qui appartenoient aux fœtus d'environ six mois, n'avoient de cartilagineux que les extrémités des apophises acromion & coracoïde, le reste étoit ossifié.

Les cartilages des côtes sont dans le fœtus unis au cartilage qui doit former le sternum; Coiter a observé que la partie supérieure de cet os commençoit à s'ossifier, & qu'ainsi successivement de haut en bas, les parties

(*a*) Meatus auditorius, sive canalis externus non undequâque in pueris osseus est, sed quasi omnino cartilaginosus & ad septimum usque mensem post procreationem sejungi potest, pag. 59.

(*b*) Pag. 59.

XVI. Siecle. 1566. COITER.

acquéroient leur solidité ; il tire de l'ordre de cette ossification des conséquences ingénieuses sur la figure & la structure des os, cependant l'explication que cet Auteur donne est éloignée de la vraisemblance, souvent même les faits qu'il pose comme vrais sont des plus équivoques ; sans avoir en vue de relever les erreurs de Coiter, mais plutôt pour mettre la vérité dans tout son jour, Mr. de la Sone a dans les suites écrit sur le même objet. Son mémoire (*a*) est un exposé succint & fidele des travaux de la nature, & les explications qu'il donne sont si claires & si persuasives qu'on ne peut s'y refuser.

Les extrémités de l'humerus sont encore cartilagineuses à l'âge de six mois ; mais elles acquierent bientôt le dégré de solidité des autres os. L'apophise anconé du cubitus est séparée du corps de l'os par un cartilage jusqu'à l'âge de sept ans, & les os du carpe lorsque le fœtus vient au monde sont formés d'un seul cartilage (*b*), & toutes les apophises des os de la main ont la même structure ; ce que Coiter dit sur l'ossification des autres os se trouve contenu presque mot à mot dans les ouvrages de Fallope son maître ; c'est pourquoi je renvoye à cet Auteur.

Avant de terminer son chapitre sur la formation des os, Coiter fait observer que la nature varie beaucoup dans ses travaux, il dit que l'ossification des os se fait dans quelques sujets de meilleure heure que dans d'autres, que l'exercice ou le tempérament peuvent avancer ou retarder l'induration.

Coiter s'est aussi beaucoup occupé à la description des os. Il a donné la description des squeletes de plusieurs animaux. A l'imitation d'Eustache, il a tâché de dévoiler la cause des erreurs de Galien sur les os, en faisant le parallele des os du singe d'avec ceux de l'homme. Il a décrit le squelette du singe, & il a suivi Eustache de si près, qu'il semble l'avoir copié dans plusieurs endroits (*c*).

Sa description de l'organe de l'ouie est détaillée ;

(*a*) Mémoire de l'Académie Royale des Sciences.

(*b*) Carpi ossa, dum fœtus, nascitur, ex una cartilagine conflantur ; postea ossa fiunt, ac à se mutuò disjunguntur, &c. pag. 61. *seconde colonne.*

(*c*) Haller, Meth. stud. p. 273.

mais point originale. Fallope paroît sous un nouveau langage. L'Auteur y a ajouté les observations d'Eustache. Du reste sa diction est claire, & dans le fond ce traité est assez exact & vaut bien celui que plusieurs Auteurs modernes ont donné. XVI. Siecle. 1566. COITER.

Il a découvert les deux muscles supérieurs du nez, placés sur son dos, que Sanctorini a nommés *musculi proceres* & dont il s'est attribué la découverte. Il a aussi fait un muscle particulier du fourcilier (*a*), & il a connu le muscle corrugateur (*b*). Les nerfs sont, selon lui, composés de plusieurs filets, ces filets quelques petits qu'ils soient, viennent de la substance médullaire ou blanche, & sont simplement recouverts par une expension de la pie mere jusqu'aux trous par où ils sortent hors du crâne : ici la dure-mere leur fournit une enveloppe. Coiter a porté plus loin ces recherches ; il a connu la ligne médiane antérieure de la moëlle épiniere, & a observé que la substance médullaire étoit grisâtre dans son milieu & blanche vers le côté.

L'Anatomie seroit une science simplement curieuse si l'on ne pouvoit en faire une application à la pratique de la Médecine ; Coiter a rempli cet objet, & en a retiré les plus grands avantages pour le traitement & le pronostic des maladies. Afin de perfectionner cette partie médicinale, il a ouvert nombre de cadavres des malades dont il avoit été le Médecin. Par ses ouvertures répétées, il a appris qu'il ne se formoit point de vers dans le cœur de l'homme vivant ni dans le cerveau, fût-il en putréfaction (*c*). Par ses recherches il a aussi connu que les ankiloses n'étoient pas toutes produites par un vice de la synovie, car il a trouvé les membranes capsulaires des articulations ossifiées (*d*).

Les réflexions qu'il a faites sur les plaies de la tête méritent la plus grande attention ; non seulement il a exposé leurs principaux symptomes, mais même il en a guéri plusieurs en coupant une partie du cer-

(*a*) Observat. Anat. misullaneæ, p. 109.
(*b*) Haller, Meth. stud. p. 293.
(*c*) Pag. 110.
(*d*) Pag. 109.

XVI. Siecle. 1566. COITER.

veau qui étoit sortie du crâne après une fracture (*a*). Il dit avoir vu la paralysie survenir à une violente colique. *Quod Paulus suo tempore accidisse in morbo colico commemorat, nos quoque nostra ætate frequenter vidimus, nempe ex magno diuturnoque colico cruciatu artuum resolutionem presertim brachiorum quamquam & crurum imbecillitas summa ad fuerit* .... (*b*). Plusieurs personnes sont mortes à la suite de fievres accompagnées de divers symptomes, comme délire, convulsions & paralysies. L'Auteur a cru devoir ouvrir leurs cadavres. Dans les uns il a trouvé les ventricules du cerveau remplis d'une pituite visqueuse, dans les autres, non seulement il a découvert les mêmes lésions, mais encore il a vu qu'il y avoit un épanchement d'eau entre la pie & la dure-mere qui revêtent la moëlle épiniere (*c*).

Je prie les Anatomistes modernes de faire une extrême attention à cette observation de Coiter. Les causes des maladies résident fréquemment dans le canal spinal qu'on ne prend presque jamais la peine d'ouvrir.

En répétant les ouvertures de cadavres, Coiter a été à même d'observer plusieurs faits : il s'est convaincu qu'il y avoit deux sortes d'hydropisie de poitrine (*d*) : dans l'une, le poumon est infiltré, & il n'y a point d'eau épanchée dans la capacité ; dans l'autre il y a de l'eau épanchée sans que le poumon soit altéré ; il a vu plusieurs fois le squirrhe dans quelqu'un des visceres procurer l'hydropisie. Il a trouvé, à ce qu'il dit, deux vessies dans un sujet qui avoit souffert l'ischurie. Notre Auteur veut vraisemblament parler d'une hernie de la membrane interne de la vessie qui s'étoit insinuée à travers ses fibres musculeuses, & avoit formé une nouvelle poche.

(*a*) Pag. 111, 112, 113.

(*b*) Pag. 114.

(*c*) Ex cerebri substantiâ inter secandum effluxit aqua tenuis & colore subrubicundo, quod venarum arteriarumque incisioni ascribendum est, nam aqua quâ omnes ventriculi scatebant, fuit tum tenuissima, tum limpidissima ac pura, nihil vero pituitæ in ventriculis cerebri vidi. Totum spatium quod in sacrâ fistulâ inter tenuem ac duram membranam est & ubi nervorum funiculi nervos constructuri, à spinali medullâ recedunt, simili aquâ plenum extitit, pag. 114.

(*d*) Pag. 116.

XVI. Siecle. 1566. COITER.

On trouve dans le même ouvrage (*a*) l'histoire des abcès survenus à différens visceres, & l'Auteur a donné une exposition claire & succinte des symptomes qui les ont accompagnés. La jaunisse est fréquemment occasionnée par des calculs dans la vésicule du fiel; Coiter en a vu un de la grosseur d'un œuf de pigeon (*b*), & de couleur bleue.

Coiter a fait plusieurs observations sur des animaux vivans; il a examiné le mouvement du cœur sur un chat, & il a vu la dilatation des ventricules succéder à la contraction des oreillettes, & *vice versâ*; la pointe s'approcher de la base pendant la systole, & s'éloigner pendant la diastole; de-là il conclut qu'il se raccourcit dans la systole & qu'il s'éloigne dans la diastole; il a aussi observé que le ventricule droit étoit en mouvement long-temps après la mort du ventricule gauche. Une observation bien faite conduit à une autre. Notre Auteur s'est convaincu sur plusieurs animaux, que la base du cœur se mouvoit long-temps après la cessation totale du mouvement dans la pointe; il s'est aussi convaincu, en ouvrant le crâne de divers animaux, que le cerveau avoit chez eux comme dans l'homme un mouvement particulier qu'il soupçonne dépendre de celui des arteres. Coiter a été plus loin; il a coupé une partie du cerveau, emporté même une grande portion de sa substance, ouvert ses ventricules, détruit la plus grande partie du crâne & du cerveau dans plusieurs oiseaux, emporté tout le viscere, &c. sans qu'il suivît lésion dans les fonction (*c*).

Quelques-uns attribuent à Rhedi l'honneur d'avoir découvert le vrai siege du poison de la vipere: notre Auteur l'avoit cependant précédé dans ses recherches;

(*a*) Pag. 120, 121.

(*b*) Pag. 22.

(*c*) Quòd summâ admiratione dignum existit brutorum viventium cerebra detexi, vulneravi & intactis nervis, eorumdemque principis & ventriculis mediis illæsis exemi, at nullum vel vocis, vel respirationis, vel sensus, vel motus offensionis signum in iis deprehendi. Aves absque cerebro aliquandiu vivunt, ut quilibet in gallinis, vel pullis gallinaceis, si rostrum superius cum dimidiâ capitis parte absciderit, cerebrique majorem exemerit partem, experiri potest, pag. 122.

XVI. Siecle. il a vu deux vésicules remplies d'une liqueur verdâtre, placées à côté des deux, & il croit que ces

1566. vésicules contiennent la matiere du poison qu'elles

COITER. versent lorsque l'animal applique ses dents contre quelque corps. Ces détails ne sont point de mon objet (c), c'est pourquoi je n'insiste pas d'avantage.

L'Anatomie comparée offre plusieurs sujets d'instruction. Notre Auteur dit avoir connu, en disséquant les oreilles du lésard, la vraie structure de l'oreille humaine; il y a découvert les trois osselets, le canal de communication entre la bouche & l'oreille; &c. &c. Les Anatomistes trouveront dans ce traité plusieurs observations intéressantes, &c. . . . le reste se trouve dans les ouvrages dont nous avons déja fait l'extrait, principalement dans ceux de Fallope, dont notre Auteur a été un fidele imitateur, &c. . . .

D'après cet extrait, le lecteur judicieux jugera facilement des talens supérieurs & des travaux prodigieux de Coiter. En lisant ces ouvrages, on reconnoît une observateur judicieux, & l'on admire dans lui les talens qui caractérisent le Médecin savant & le physicien éclairé & laborieux, Coiter a fait plusieurs voyages, & a trouvé son instruction dans ses courses où tant d'autres trouvent un sujet de dissipation. Les grands hommes qu'il a fréquentés lui ont inspiré le vrai goût de l'Anatomie, soit celle de l'homme, soit celle des animaux, souvent même lui ont fourni des particularités intéressantes qu'il a rapportées dans ses ouvrages; on peut cependant lui reprocher de n'avoir pas cité ses maîtres aussi souvent qu'il eût pu & qu'il eût dû; le nom de Rondelet qu'il avoit long-temps fréquenté à Montpellier, & qu'il a quelquefois copié littéralement paroît à peine dans ses ouvrages.

BETTUS. Bettus (Antoine Marie), Médecin de Modene.

De causa conjuncta, deque bilis coctione, tractatus. Bononiæ 1566, in-8°.

Cet ouvrage manque dans les meilleures bibliotheques.

GOURMELIN. Gourmelin (Etienne) vint jeune à Paris où il

(d) Pag. 126

exerça d'abord la Chirurgie ; il y étudia en Médecine, & se fit recevoir Docteur Régent dans la Faculté de Paris, dont il fut le Doyen en 1574 & en 1575. Par les notes de M. de Thou il paroît qu'il y eut sous son décanat une peste dans Paris, & qu'il convoqua la Faculté plus d'une fois pour cet objet, Il étoit né en basse Bretagne, dans la petite Ville de Cornouailles, & mourut à Paris en 1594. Le Roi Henri III, dans le temps de la ligue, le nomma à la place du fameux Docteur Acakia son lecteur & Professeur en Chirurgie au College royal 1588, & ce ne fut qu'après la mort de Gourmelin que le jeune Acakia, fils du précédent, occupa la place de son pere. Gourmelin, quoique devenu Docteur en Médecine, fit toujours sa principale étude de la Chirurgie. Le plus fameux de tous ses ouvrages, est son *Synopseos Chirurgiæ* qui lui valut l'estime de tous le savans de son siecle, & la bonne amitié de Henri III. Il donna ensuite un autre livre de Chirurgie qui ne lui fit pas moins d'honneur, & qui fut traduit par Germain Courtin, sous le titre de *Guide des Chirurgiens.*

XVI. Siecle. 1566. GOURMELIN.

On ne sait pas trop pourquoi les Auteurs des *recherches sur l'origine de la Chirurgie en France*, imprimée en 1744, ont peint Gourmelin avec des couleurs qui ne lui convenoient pas. Il ne méritoit pas certainement d'être traité avec tant de rigueur ; car Gourmelin, quoi qu'en puissent dire ses critiques, savoit la Chirurgie. Ses livres ont eu dans le temps une grande célébrité.

Nous avons de lui,

Synopseos Chirurgiæ libri 6. Lutetiæ 1566, in-8°. *Et Chirurgiæ artis ex Hippocratis & veterum decretis ad rationis Normam redoctæ libri* 3. ibid. 1580, in-8°.

Junius (Adrien) (*a*), Médecin célebre Hollan-

1567. JUNIUS.

(*a*) C'est dans cette année que doit être placée l'Histoire de Vavasseur, parceque ce fut pour lors que le Parlement enregistra l'Edit que le Roi François premier avoit rendu en 1544, à sa sollicitation en faveur des Chirurgiens de Paris.

Vavasseur étoit un de ces rares génies, plutôt fait pour donner la loi que pour la recevoir de ses Confreres; ses talens l'éleverent à la place de premier Chirurgien du Roi : titre flateur

XVI. Siecle. 1567. JUNIUS.

dois, naquit à Horne dans la West-Frise le premier Juillet de l'an 1512; on eut un soin extrême de lui dans sa jeunesse; on l'éleva dans les sciences, & on lui fit faire une étude de différentes langues. Orné de ces connoissances, Junius entreprit différens voyages; il parcourut la France, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre & l'Allemagne; il conversa avec la plupart des savans qui vivoient dans ses royaumes, exerça la Médecine dans différentes Villes d'Angleterre, & il y publia un poëme sur le mariage de Philippe II, Roi d'Espagne, avec Marie, Reine d'Angleterre. Ce poëme est intitulé *la Philippide*; il pa-

par lui-même sous toute sorte de regnes, mais qui est d'autant plus glorieux, que ce fût sous celui d'un Roi des plus éclairés & des plus judicieux. Tout le monde connoît le scrupule que François premier apportoit dans l'élite ces sujets qu'il honnoroit de ses faveurs, il savoit discerner le mérite d'avec l'intrigue; il choisit lui-même Vavasseur pour son Chirurgien, & lui donna toute sa confiance.

Vavasseur s'en servit pour faire donner de nouveaux priviléges. A son Corps à l'imitation de Pitard, il voulut en être reconnu le chef & jouir de toutes les prérogatives d'un chef; il obtint des Professeurs particuliers pour les Chirurgiens, & indépendans de ceux de la Faculté de Médecine. Dès-lors les Eleves en Chirurgie ne furent plus tenus d'assister aux leçons des Médecins. Parmi les Chirurgiens Professeurs se distingua Severin Pineau, disciple zèlé des plus grands Médecins; il ne peut que faire des Eleves dignes de lui & de ses Maîtres (a). Urbain l'Arbalestier lui succéda & remplit ces fonctions avec éclat; celui ci fit de nouveaux Eleves, mais qui ne répondirent pas aussi bien à ses travaux & à ses soins, qu'il avoit répondu lui même à ceux de son Maître Pineau.

Voilà donc la Chirurgie séparée de la Médecine; le Chirurgien dans son particulier s'en applaudir, & y trouve son intérêt personnel, mais l'Art en souffre. Par le nouvel édit de François premier, renouvellé par Charles IX, & enregistré au Parlement le 14 Mai 1567, les Barbiers se trouverent exilés du Corps des Chirurgiens; pour unir ceux ci plus strictement à l'Université on exigea d'eux qu'ils fussent Maîtres-ès-Arts. Ainsi on oublia que leur chef, Ambroise Paré, avoit été tiré du Corps des Barbiers; mais je renvoye pour toutes ces dissentions à l'ouvrage de Mr. Verdier, ou aux *recherches sur l'origine de la Chirurgie en France*. Les progrès de l'Art sont l'objet de mon Livre, il est inutile de le grossir par l'histoire des contestations & des troubles qui ont retardé l'avancement des connoissances humaines.

(a) *Recherches sur l'origine de la Chirurgie en France*, pag. 240. Tom. premier.

rut en 1554. Après un séjour de quelques années en Angleterre, Junius revint en Hollande & fut s'établir à Harlem ; il y séjourna quelques années : cette Ville fut assiégée par les Espagnols en 1572. Pour se soustraire aux fureurs de la guerre, il se retira à Armuyden près de Middelbourg, capitale de la Zélande, & abandonna son bien aux ennemis. Sa bibliotheque, composée de plusieurs manuscrits, & d'un grand nombre de volumes, fut brûlée pendant le siege : ce qui l'affligea si fort, que plusieurs Historiens disent qu'il en mourut de douleur quelque temps après. Peu satisfait de son séjour dans le Village d'Armuyden, il fut s'établir à Middelbourg ; on le nomma Professeur en Médecine dans l'Université qu'on venoit d'y fonder. Il jouit peu de temps de cette place ; car il mourut dans cette Ville le 7 Juin 1575 par une suite d'incommodités que lui avoient causé les changemens d'air & la douleur d'avoir perdu les livres & manuscrits qu'il avoit dans la bibliotheque que les ennemis lui brûlerent (*a*). Il fut enterré dans l'Eglise des Prémontrés de Middelbourg.

XVI. Siecle.
1567.
JUNIUS.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages ; le suivant est le seul qui nous intéresse.

Nomen clator omnium rerum propria nomina variis linguis explicata indicans. Parisiis 1567, in-8°. *Antuerpiæ* 1577, 1583. *Francorf.* 1596. *Londini* 1585. *Genevæ* 1619, in-8°.

On trouve dans cet ouvrage la dénomination des termes usités dans les différens arts ; les mots y sont rangés par ordre alphabétique ; chaque matiere y a un chapitre particulier ; l'Auteur a traduit le même mot en sept langues différentes ; les noms caractéristiques des parties dont l'homme est composé, s'y trouvent fort exactement.

On reprochoit à Junius d'être crapuleux, & de s'être allié indistinctement avec des personnes du plus bas état, l'on rapporte que Jean Sambuc, Médecin, natif de Dyrne en Hongrie, étant allé exprès en Hollande pour voir Junius, il apprit qu'il étoit dans un cabaret avec un charretier, ce qui lui donna tant

(*a*) Diction. de la Médecine par M. Eloy, T. II. p. 8.

XVI. Siecle. de mépris pour ce fameux critique, qu'il s'en retourna sans le voir. Le départ de Sambuc étant rap-
1567. JUNIUS. porté à Junius, il s'excusa en disant qu'il ne s'étoit trouvé avec ces gens que pour apprendre d'eux quelques termes de leur métier qu'il vouloit mettre dans son *Nomenclator*.

ARIAS DE BENAVIDEZ. Arias de Benavidez (Pierre), Auteur Espagnol qui a écrit un traité sur la maniere dont les Indiens se traitent des plaies; cet ouvrage a pour titre :

Secretos de Chirurgiâ, especialmenti . . . . de la manera como se curan los Indios de Lagas. Valladolid. 1567, in-8°.

Je n'ai point vu cet ouvrage de même que le suivant.

NYSSENIUS. Nyssenius (Grégoire) est l'Auteur d'un traité qui a pour titre :

De hominis opificio interprete Johanne Levenclaio. Basil. 1567.

WIER. Wier (Jean), vulgairement connu sous le nom de *Piscinarius*, naquit en 1515 à Grave sur la Meuse. Sa famille tenoit un rang distingué dans le pays; elle ne négligea rien pour son éducation; on l'envoya en Allemagne où il étudia sous Agrippa; il apprit de ce digne maître plusieurs secrets de magie; il fut continuer ses études à Paris & à Orléans, parcourut ensuite les principales contrées du monde; il fit plusieurs observations dans ses voyages; mais il abusa de la crédulité publique; il n'est point d'impiété qu'il n'ait racontée. De retour d'Afrique, il fut Médecin du Duc de Cleve; il occupa cette place pendant trente ans, & en remplit les devoirs avec assez d'exactitude. Son nom parvint dans les pays les plus éloignés. Les Empereurs Charles V, Ferdinand Maximilien II, & Rodolphe II, le consulterent dans plusieurs maladies. Disciple zélé d'Agrippa, Wier crut à la magie, & composa plusieurs traités sur ce sujet; il y en a un qui est intitulé *Demonomanie.* L'Auteur fait dans cet ouvrage un dénombrement chimérique des démons; il les divise en bandes, en légions, leur donne des noms particuliers, dépeint leurs figures, leurs mœurs, leurs caracteres, & indique leurs emplois. Wier parvint à un âge assez avancé, sans presque avoir eu de ma-

ladie. On assure qu'il soutenoit un jeune de quatre jours avec la plus grande facilité. La mort cependant, dont il avoit bravé les coups, le surprit vers l'an 1580, lorsqu'il s'y attendoit le moins, à Teklembourg chez le Comte de Bentheim. Ses cercles, ses figures, ni la monarchie diabolique ne purent le garantir du trépas.

XVI. Siecle.

1567.
WIER.

Il est l'Auteur de plusieurs ouvrages ; celui qui est de notre objet a pour titre :

Medicarum observationum rararum liber 1. Basil. 1567, in-4°. *Amstelod.* 1657, in-12.

Cet ouvrage, parmi divers sujets de Médecine, en contient plusieurs de chirurgicaux ; on y trouve l'histoire d'une maladie cutanée extraordinaire. L'Auteur a été obligé de se servir ou d'ordonner l'usage de l'instrument tranchant pour emporter un carcinome du testicule gauche, pour inciser l'hymen dont l'intégrité occasionnoit des maladies ; il se servit des mêmes moyens pour ouvrir le canal de l'urethre, la vulve & l'anus ; il a extrait de l'œsophage des épingles qu'on avoit imprudemment avalées. Il rapporte l'histoire de plusieurs cancers qu'il dit avoir guéris.

On trouve dans son livre des sorciers une observation relative au traitement des plaies, l'Auteur étoit en Candie. Il s'agit d'un paysan blessé au dos par une fleche dont le fer, qui étoit demeurée dans son corps, sortit par le fondement quelques années après. Cette observation paroîtra fabuleuse à tous ceux qui rapprocheront les annecdotes de la vie de Wier : il dit lui-même dans un autre endroit de ses ouvrages, qu'il ne demeura en Candie que l'espace de quelques mois ; ainsi il n'a pu être le témoin oculaire de tous les faits relatifs à l'observation.

1568.
CARDAN.

Cardan (Jerome), Médecin, naquit le 24 Septembre 1501. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance. Les uns le font naître à Milan & les autres à Pavie ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut élevé à Milan où son pere étoit Docteur en Médecine & en Droit. L'histoire rapporte que Cardan naquit d'une mere qui l'ayant eu hors de mariage, avoit inutilement tenté de perdre son fruit

XVI. Siecle. par des breuvages pris à ce dessein. La nature fut rebelle aux vues de cette mere cruelle; elle mit au
1568. monde le jeune Cardan avec des cheveux noirs &
CARDAN. frisés. Après ses premieres études, il fut à Pavie, & on assure qu'il y étudia les Mathématiques avec tant de succès, qu'il fut en très peu de temps en état de les professer. Il alla faire ses études de Médecine à Boulogne quelque temps après; il y passa Docteur, il n'étoit âgé que de 24 ans, en 1525, & se maria en 1531. Bien loin de se fixer dans une Ville, il parcourut les différentes contrées de l'Europe; il fut en Ecosse après avoir professé la Médecine & les Mathématiques à Pavie; il ne se plut point dans ce pays étranger; quelques-uns assurent qu'il ne s'y comporta pas selon les les loix du pays, & qu'il y fut poursuivi par la Justice. Il fut à Boulogne & y eut une place de Professeur : il n'y tint pas une conduite réguliere; aussi se fit-il emprisonner : cependant par protection ou par des promesses réitérées de tenir à l'avenir une conduite plus réglée, il fut élargi. Il alla s'établir à Rome, se fit Agreger au College des Médecins, & s'acquit une pension du Pape Grégoire XIII. Quoique Cardan ait mené jusqu'ici une vie errante & vagabonde, il trouva le moyen d'écrire un nombre prodigieux de volumes; c'est même un des Médecins qui ait le plus écrit; il mourut à l'âge de soixante & quinze ans le 21 Septembre 1576. On l'accuse d'avoir aimé le jeu, les femmes & le vin à l'excès; il étoit bizarre, inconstant, se piquant d'astrologie & entêté de ses prédictions; quelques Historiens disent qu'il vouloit travailler à l'horoscope de Jesus-Christ, & Douglas nous apprend qu'il avoit prédit le jour de sa mort.

Les ouvrages qu'il nous intéresse le plus de connoître, sont :

In libros Hippocratis de septimestri & octimestri partu commentarii. Basil. 1568, in-fol.

De subtilitate lib. 21.

Libri duodecim de hominis naturâ & temperamento. Basil. 1560, 1582, in-8°. 1664, in-4°.

La collection de tous ses ouvrages se trouve dans

celui qui a pour titre *Opera omnia*; il est en dix tomes in-folio, imprimé à Geneve en 1624, & à Lyon en 1663. — XVI Siecle.

1568.

On trouve peu d'anatomie dans ses écrits; celle même qu'on y lit est extraite des anciens Auteurs; beaucoup de citations mal dirigées; peu d'ordre & beaucoup de prolixité, voilà le caractere de l'ouvrage. Si Mrs Douglas & Haller ne l'eussent point mis dans leurs recueils des Auteurs Anatomistes, Cardan n'eût point trouvé place dans mon histoire. CARDAN.

Mena (Ferdinand), surnommé le Portugais par André Schot-Valere & André Toxander, fut Médecin d'Alcala-de-Henarez, & enseigna la Médecine dans l'Université de cette Ville. Son nom fut célébré dans toute la contrée; Philippe II, Roi d'Espagne, l'appella pour son premier Médecin, & lui donna beaucoup de crédit. Mena, plus amateur des progrès de son art que des grandeurs & des richesses personnelles, s'en servit plutôt pour la Médecine que pour lui. A sa sollicitation, le Roi d'Espagne fonda plusieurs places de Professeur en Médecine dans différentes Universités de son royaume, auxquelles il accorda de nouveaux droits. Nous avons de Mena quelques ouvrages relatifs à la pratique de la Médecine & à la Pharmacie: il a très peu donné de Chirurgie; en voici cependant un qui mérite être connu de ceux qui exercent cet art. MENA.

De septimestri partu & purgantibus medicamentis. A Anvers 1568, in-4°.

L'Auteur a rassemblé dans cet ouvrage ce que les anciens avoient écrit de relatif à son sujet; il a profité des remarques d'Eucharius Rhodion. On trouve dans le même ouvrage une liste des médicamens emménagogues, &c.

Eugene (Lactance), Médecin de Narni, Ville d'Ombrie en Italie, vivoit vers l'an 1568. EUGENE.

Nous avons de lui un livre intitulé,

De maris & fœmellæ generatione opusculum. Anconæ 1568.

Ce livre est dédié à Pierre Montamus Patrice de Narni. Il est peu étendu, écrit avec assez de clarté,

XVI. Siecle. mais contenant beaucoup de rapſodies, comme on peut en juger au ſeul titre. Selon lui, l'homme naît lorſque la nature exécute ſes *fonctions génératrices* dans la plus grande intégrité ; la femme naît au contraire, lorſque les parties génitales ſouffrent quelques légeres altérations. La conception n'a point lieu ſi l'altération des organes eſt portée trop loin (*a*).

1568.

EUGENE.

Suivant ſa théorie, les mâles naiſſent lorſque le teſticule droit de l'homme & l'ovaire droit de la femme ſont plus gros que les gauches ; la femelle eſt au contraire produite lorſque ces organes ont une configuration différente. Les effets de la génération peuvent être portés ſi loin, qu'il n'eſt pas rare de voir une femme accoucher de pluſieurs enfans du même ſexe.

Pour avoir de jolis enfans, notre Auteur conſeille aux pere & mere de ſe repréſenter, pendant l'acte vénérien, le plus bel homme qu'ils auront vu ; car, dit-il, l'imagination joue le plus grand rôle dans la formation des enfans, &c. &c.

On voit d'après cette eſquiſſe juſqu'où les hommes ont porté leurs rêveries, & juſqu'à quel point ils ont été frivoles dans leurs études. Notre Auteur propoſe gravement ſon ſyſtême, comme s'il eût établi la vérité la plus importante ; il ſoutient ſon rôle juſqu'à la fin de l'ouvrage, & pouſſe ſon délire juſqu'au dernier période ; & lorſqu'il ne peut plus tirer de ſon cerveau un plus grand nombre d'explications chimériques, par une chute très inconſéquente à ſes prémiſſes, il avoue qu'on doit faire peu de cas des opinions que les Philoſophes & les Médecins ont ſur la génération, & que c'eſt à Dieu ſeul qu'on doit en rapporter la véritable cauſe (*b*).

1568.

WIRSUNG.

Wirſung (Chriſtophe) a publié un ouvrage ſur la pratique de la Médecine, dans lequel on trouve une deſcription abregée des principales parties du corps ; il a été imprimé à Heidelberg en 1568,

(*a*) Vers le milieu du livre, car les pages ne ſont point numérotées.

(*b*) à la fin de l'ouvrage.

in-fol.

In-fol. C'est d'après M. de Haller que j'ai annoncé cet ouvrage. XVI. Siecle.

Palatius (Philippe), Médecin italien, qui vivoit à Trebie, faisoit dans le traitement des plaies un fréquent usage de l'infusion de chanvre ou de lin. 1570. PALATIUS.

De methodo vulneribus medendi cum medicamento, quod aquâ simplici & frustulis de cannabe vel lino constat. Perus. 1570, in-8°.

Ce livre ne contient qu'environ cinquante pages; il est divisé en deux parties; la premiere traite de divers objets de physique; la seconde des plaies, l'Auteur blâme l'usage des onguents & des emplâtres, & recommande l'eau de chanvre.

Natus (Jean Paul), Médecin italien, qui vivoit à Venise vers la fin du seizieme siecle. NATUS.

Nous avons de lui un petit ouvrage intitulé:

Opusculum de Chirurgiâ & præcipue de solutione continui. Venet. 1570, in-8°.

L'Auteur recommande l'usage des sutures, & il en propose de nouvelles especes.

La faculté de Montpellier réclame pour un de ses membres Jacques Dalechamp, du Diocèse de Bayeux. Il étoit issu d'une famille noble qui faisoit sa demeure à Caën. Il fut immatriculé dans la Faculté de Montpellier en 1545; une année après il fut reçu, suivant M. Astruc, Bachelier & Docteur. Il exerça la Médecine à Lyon depuis l'an 1552 jusqu'en 1588 qui fut le terme de sa vie. DALECHAMP.

Cet Auteur s'est rendu plus célebre dans la botanique que dans la Chirurgie; il a cependant publié un ouvrage sur cette partie.

Chirurgie françoise recueillie par J. Dalechamp. Lyon 1570, in-8°. 1573, in-8°.

Quoique cet ouvrage ait eu deux éditions, il est cependant inconnu des meilleurs bibliographes. M. de Haller est le seul qui en ait parlé; il a trouvé une note de la premiere édition dans le catalogue de bibliotheque d'Heister, & la seconde dans celui de M. de Haën. J'ai consulté la seconde édition; elle contient plusieurs planches, dont quelques-unes sont extraites des ouvrages d'Ambroise Paré. Les principes chirurgicaux qu'on trouve dans l'ouvrage

de Dalechamp, ſont à-peu-près les mêmes que ceux qu'on lit dans Ambroiſe Paré.

XVI. Siecle.

Dalechamp a donné une traduction des adminiſtrations anatomiques de Galien. L'ouvrage a paru ſous ce titre :

Adminiſtrations anatomiques de Claude Galien, traduites fidelement du grec en françois par M. Jacques Dalechamp. A Lyon 1572, in-8°.

Fin du premier Volume.

